3 1761 07955382 2

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

from

the estate of

GIORGIO BANDINI

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondance0304flau

CORRESPONDANCE

TROISIÈME SÉRIE

(1854-1869)

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume

MADAME BOVARY, mœurs de province. — *Édition définitive,* suivie des Réquisitoires, Plaidoirie et Jugement du *Procès intenté à l'auteur* devant le tribunal correctionnel de Paris. (Audiences des 31 janvier et 7 février 1857.) . . . . . 1 vol.

SALAMMBO. — *Édition définitive* avec documents nouveaux . . . . . 1 vol.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. — Édition définitive 1 vol.

TROIS CONTES (Un cœur simple. — La légende de saint Julien l'Hospitalier. — Hérodias). (6e mille) . . . . . 1 vol.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE. — Histoire d'un jeune homme (édition définitive) . . . . . 1 vol.

LETTRES DE GUSTAVE FLAUBERT A GEORGE SAND, précédées d'une étude, par GUY DE MAUPASSANT (4e mille). 1 vol.

PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES. (Voyages en Bretagne, suivi de mélanges inédits.) (3e mille). . . . . 1 vol.

BOUVARD ET PÉCUCHET (œuvre posthume, nouvelle édition) . . . . . 1 vol.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE (Tomes, I, II et III). — En préparation : Tome IV.

ÉMILE COLIN. — Imprimerie de Lagny.

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

— TROISIÈME SÉRIE —

(1854-1869)

CINQUIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1898

Tous droits reservés.

LIBRARY
JAN 24 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A Louis Bouilhet.

Croisset, 5 août 1854.

Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre, foirade, trois nuits passées sans sommeil, embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle *d'ung* bœuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace.

Au milieu de mes douleurs physiques et comme facétie pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La *** perdait la tête. Tout était découvert ; sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je... etc. Et tout cela à un

pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhémente chaleur interne qui lui ardait le sang !

J'ai lu cinq feuilletons du roman de Champfleury. Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de caractères. Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embetante, c'est un caractère de vieille fille dévote ennemie de l'héroïne (sa belle-sœur), comme dans la Bovary, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans Champfleury s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à présent la plus grande ressemblance et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre.

Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la Bovary ne puisse se publier maintenant : enfin ! qu'y faire ?

J'ai relu Eugénie Grandet. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury !

Au même

Croisset, 10 août.

Tu dois cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la se-

maine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux Guerard! Combien peu vous édudierez les monuments! quelles minces notes vous prendrez! comme Chéruel serait indigné! et même Ducamp. Ce sera un voyage œnophile! tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se saoulant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande à Poissy chez le sieur Fient aubergiste une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la Bovary et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville où elle doit rester cinq à six jours. Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance, quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi, ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, s'est le *milieu* et encore!

Je t'annonce, afin que tu te mettes en mesure, la visite du jeune Baudry. Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. A ta place je lui répondrais tout net que je ne puis le recevoir. L'ex-

pression de « grigou » que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble et bien que l'étoffe soit légère, je t'assure qu'elle pèse à l'œil plus qu'un paletot de bronze ! O esprit français ! ô goût ! ô économie !

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature !!! Pouchet s'est signalé par un discours « religieux » où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier séance publique de l'Académie : Réception de M. Jolibois, avocat-général, lequel a pris pour texte : « De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. » Puis M. Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la Gabrielle du gars Augier, etc.! etc.! etc.! et partout éloge de l'empereur ! Ah ! saint Polycarpe ! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncée par la pension Guernet ! Le collège a « brillé ». Quelle intrigue !

Au même.

Croisset, 18 août.

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jacottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime ; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent ? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, môssieu ! Et remettre la chose à une seconde édition ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature frénétique ; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dînais avec Dakno. Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé ! J'ai relu tout haut *Melænis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales) ? Le *navire* qui portait ma famille, il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville) a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient défoncés, le

bateau sombrait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*. J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humanitaire*. C'était un extrait et un roman américain intitulé « Hot-Corn » qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce l'oncle Tom, qui... qui...etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre ? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes !!!

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son œuvre. Oui, triste, triste ! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie ; à quoi bon ?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route et arrive vite.

Au même.

Croisset, 1854.

Journée pleine ! et que je m'en vais te narrer. J'ai vu Léonie, j'ai vu des sauvages, j'ai vu Dubuget, Védie, etc. Commençons par le plus beau, les sauvages.

Ce sont des Cafres, dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition, Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps ; après quoi une espèce de bête fauve portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides, couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées. Face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement. Ils étaient quatre et ils grouillaient autour de ces charbons allumés comme une nichée de lapins. Le crépuscule et la neige qui blanchissait les toits d'en face les couvrait d'un ton pâle. Il me semblait voir les premiers hommes de la terre ; cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. J'ai vu un paysage de je ne sais où ; le ciel est bas, les nuages couleur d'ardoise ; une fumée d'herbes sèches sort d'une cabane en bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle,

pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot. Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances *lubriques;* elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire; quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot, car je leur ai adressé quelques questions qui sont restées sans réponse. J'ai pu dire comme Montaigne : « Mais je fus bien empesché par la bêtise de mon interprète », lorsqu'il voyait, lui aussi, et à Rouen, des Brésiliens lors du sacre de Charles IX.

Qu'ai-je donc en moi pour me faire chérir à première vue par tout ce qui est crétin, fou, idiot, sauvage? Ces pauvres natures-là comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi, un lien quelconque? Mais cela *est infaillible*, les crétins du Valais, les fous du Caire, les Santons de la haute Égypte m'ont persécuté de leurs protestations! Pourquoi? Cela me charme à la fois et m'effraie. Aujourd'hui, tout le temps de cette visite, le cœur me battait à me casser les côtes. J'y retournerai. Je veux épuiser cela.

J'ai une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner à Croisset. Si tu étais là, ce serait une très belle charge à faire. Une seule chose me retient et me retiendra, c'est la peur de paraître vouloir poser. Que de concessions ne fait-on pas à la crainte de l'originalité apparente!

Comme contraste, en sortant, j'ai rencontré Védie. Voilà les deux bouts de l'humanité! Cela a complété

mon plaisir, j'ai fait des rapprochements. Il m'a salué en passant d'un air dégagé.

Puis je trouvai Léonie grelottant de froid et charmante, excellente et bonne femme. Elle s'embête, m'a-t-elle dit, énormément. Elle n'a pas mis le pied dehors depuis trois semaines. J'y suis resté deux heures, nous avons beaucoup devisé de l'existence. C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence ; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux ; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. Ensuite visite à la bibliothèque, neige épouvantable, perdition des bottes, coupe de cheveux chez Dubuget. Il porte maintenant des cols rabattus comme un barde de salon. Il m'a demandé si « j'éprouvais beaucoup d'intempéries au bord de l'eau », voulant apparemment savoir s'il faisait très froid à la campagne. Quant à la calvitie, pas un mot ! point le moindre trait. Je suis sorti soulagé d'un poids de 75 kilogrammes.

Au bas de la rue Grand-Pont j'ai songé qu'il fallait me réchauffer par quelque chose de violent (et pensant fort à toi et je dirai presque à ton intention), je suis entré chez Thillard où j'ai pris un « cahoé » avec un *horrifique* verre de fil en quatre, ce qui ne m'a pas empêché de parfaitement dîner chez Achille. Joli ordinaire chez ce garçon-là ! joli ! joli ! Pourquoi s'informe-t-il de toi avec un intérêt tel que j'en suis attendri ?

Je suis revenu à dix heures, couvert de mon tarbouch, enfoncé, dans ma pelisse, toutes glaces ouvertes et fumant. La plaine de Bapaume était comme un steppe de Russie. La rivière toute noire, les arbres noirs. La lune étalait sur la neige des moires de satin. Les maisons avaient un air d'ours blanc qui

dort. Quel calme ! Comme ça se fiche de nous la nature ! J'ai pensé à des courses en traîneau, aux rennes soufflant dans le brouillard et aux bandes de loups qui jappent derrière vous en courant. Leurs prunelles brillent à droite et à gauche comme des charbons de place en place au bord de la route.

Et ces pauvres Cafres, maintenant à quoi rêvent-ils ?

Dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15, à la chronique littéraire, diatribe contre « l'Art pour l'art ». « Le temps en est passé, etc. » « On a compris, etc. » Je te recommande du sieur Castille de jolis dialogues dans la dernière nouvelle « Aspiration au pouvoir ». Quel langage ! quels mots !

Comment va cette pauvre muse ? Qu'en fais-tu ? Que dit-elle ? Elle m'écrit moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute ? A la destinée. Car moi, dans tout cela je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien d'*aimable* et je le dis là au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est-ce une malédiction que le ciel lui a envoyé ? Si elle l'osait elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

Au même.

Croisset, 10 mai 1855.

Monstre,

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? et pourquoi n'ai-je pas reçu dimanche à mon réveil une sacro-sainte

lettre? Dans quelles délices ou embêtements es-tu plongé pour oublier ton pauvre Caraphon? As-tu vu Sandeau, etc.?

Je me suis embêté (pardon de la répétition) assez bravement pendant les deux ou trois jours qui ont suivi ton départ. Puis j'ai rempoigné la Bovary avec rage. Bref, depuis que tu es parti j'ai fait six pages, dans lesquelles je me suis livré alternativement à l'élégie et à la narration. Je persécute les métaphores, et bannis à outrance les analyses morales. Es-tu content? Suis-je beau? J'ai bien peur, en ce moment, de friser le genre crapuleux. Il se pourrait aussi que mon jeune homme ne tarde pas à devenir odieux au lecteur, à force de lâcheté? La limite à observer dans ce caractère couillon n'est point facile, je t'assure. Enfin dans une huitaine j'en serai aux grandes orgies de Rouen. C'est là qu'il faudra se déployer!

Il me reste encore peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas mieux valu que ça en ait quatre cents et que tout ce qui précède eût été plus court? J'ai peur que la fin (qui dans la réalité a été la plus remplie) ne soit, dans mon livre, étriquée, comme dimension matérielle du moins, ce qui est beaucoup.

Et toi, vieux bougre, as-tu fini ton acte? Et le voyage d'Italie? quand? ne lâche pas ça, n... de D...! Et fais tout ce qu'il te sera possible pour que ça réussisse.

J'ai vu ce matin le jeune Baudry qui m'a *affirmé* que tu n'étais pas venu chez lui et que Bouilhet était un blagueur! Toujours le même petit bonhomme! Aucune nouvelle rouennaise, d'ailleurs.

Tantôt, après dîner, en regardant une bannette de tulipes j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles

dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un môme de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste) joufflu, tranquille et les yeux écarquillés devant les fleurs ; c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat.

Je lis maintenant les observations de l'Académie française sur le *Cid*. Je viens de lire celles du sieur Scudéry, c'est énorme ! Ça console du reste. As-tu quelques nouvelles de Pierrot ?

Adieu, vieux bougre, je t'embrasse. Tiens-toi en joie si c'est possible.

Au même.

Croisset, 24 mai 1855.

O homme !

Je chante les lieux qui furent le

Théâtre aimé des jeux de ton enfance ;

c'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le « bas de la rue des Charrettes. » Je suis en plein Rouen et je viens même de quitter, pour t'écrire, les lupanars à grilles, les arbustes verts, l'odeur de l'absinthe, du cigare et des huîtres, etc. Le mot est lâché : « Babylone » y est, tant pis ! Tout cela, je crois, frise bougrement le ridicule. C'est « trop fort ». Enfin tu verras. Rassure-toi, d'ailleurs : je me prive de métaphores, je jeûne de comparaisons et dégueule fort peu de psychologie. Il m'est venu ce soir un remords. Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la Bovary. Mon livre serait incomplet sans les dits turbans alimentaires,

puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. (C'est bien là le cas de dire

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet, etc.)

Je m'arrangerai pour qu'Homais raffole de cheminots. Ce sera un des motifs secrets de son voyage à Rouen et d'ailleurs sa seule faiblesse humaine. Il s'en donnera une bosse, chez un ami de la rue Saint-Gervais. N'aie pas peur ! ils seront de la rue Massacre et on les fera cuire dans un poêle, dont on ouvrira la porte avec une règle.

Je vais lentement, très lentement même. Mais cette semaine je me suis amusé à cause du fond. Il faut qu'au mois de juillet j'en sois à peu près au commencement de la fin, c'est-à-dire aux dégoûts de ma jeune femme pour son petit monsieur.

Avances-tu dans ton second acte? Je suis curieux de voir ta grande scène complexe. Parle-moi des changements de plan (entrées et sorties) que tu as faits depuis que tu es à Paris, si toutefois je peux les comprendre par lettres.

Je suis fâché de ne pas être de ton avis relativement à la Bucolique. Mais tu as pris la chose pour pire que je ne la donne. Je te répète que je peux parfaitement me tromper. C'est comme pour les raisins au clair de lune ; à force de vouloir détailler et raffiner, il arrive souvent que je ne comprends plus goutte aux choses. L'excès de critique engendre l'inintelligence. Si mes observations sur ta pièce sont bêtes, voilà une phrase qui ne l'est pas.

A propos du voyage d'Italie, crois-moi, *reviens dessus souvent*, si tu veux qu'il ne rate, tâche d'avoir

sa parole, fais qu'il s'engage et prenez une date fixe pour partir. C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure passée au Vatican, mets-toi ça dans la boule. Et d'ailleurs « tu ne te doutes pas » des pièces détachées que tu rapporteras. Ce qui a fait faire les élégies romaines n'est pas épuisé, sois-en sûr. Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

Je lis maintenant l'*Émile* du nommé Rousseau. Quel baroque bouquin, comme idées, mais « c'est écrit », il faut en convenir et ça n'était pas facile !

Combien je regrette de n'avoir pas vu nos deux anges jouant ensemble. Sérieusement, j'en ai été attendri. Pauvres petites cocottes ! Vois-tu quelles balles de financiers nous aurions eu côte à côte, chacun dans notre stalle ! Nous serions-nous rengorgés ? Il n'y avait peut-être pas lieu de se rengorger. Au reste, je suis, je crois, un peu oublié pour le quart d'heure. L'exposition (*univeurseul exhibicheun*) me nuit peut-être ? J'ai reçu, il y a trois semaines, une lettre écrite par elles deux et qui était ornée de « dessins ». J'en ai répondu une non moins bonne et puis, c'est tout. Ah ! l'amour ne m'obstrue pas l'estomac s'il empâte mon papier.

Au même.

Croisset, dimanche 3 heures.

Causons un peu, mon pauvre vieux. La pluie tombe à torrents, l'air est lourd, les arbres mouillés et déjà jaunes sentent le cadavre. Voilà deux jours que je ne

fais que penser à toi et ta désolation ne me sort pas de la tête.

Je me permettrai d'abord de te dire (contrairement à ton opinion) que si jamais j'avais douté de toi, je n'en douterais plus aujourd'hui ; les obstacles que tu rencontres me confirment dans mes idées. Toutes les portes s'ouvriraient si tu étais un homme médiocre. Au lieu d'un drame en cinq actes, à grands effets et à style corsé, présente une petite comédie, « Pompadour, agent de change », et tu verras quelles facilités, quels sourires ! quelles complaisances pour l'œuvre et l'auteur ! Ne sais-tu donc pas que dans ce charmant pays de France on exècre l'originalité? Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc tant pis pour vous si vous êtes trop grand ; il y a une certaine mesure commune, vous resterez nu. Ouvre l'histoire et si la tienne (ton histoire) n'est pas celle de tous les gens de génie, je consens à être écartelé vif. On ne reconnaît le talent que quand il vous passe sur le ventre et il faut des milliers d'obus pour faire son trou dans la Fortune. J'en appelle à ton orgueil, remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom, considère-toi avec plus de respect ! et ne me manque pas d'égards, dans ton for intérieur, en doutant d'une intelligence qui n'est pas discutable.

Tu me diras que voilà deux ans que tu es à Paris et que tu as fait tout ce que tu as pu, et que rien de bon ne t'est encore arrivé. Premièrement, non : tu n'as rien fait pour ton avancement matériel et je me permettrai de te dire au contraire : *Melœnis* réussit, on en parle, on te fait des articles, tu n'imprimes pas *Melœnis* en volumes, tu ne vas pas voir les gens qui ont

écrit pour toi. On te donne tes entrées aux Français, tu n'y mets pas les pieds et en deux ans tu ne trouves pas le moyen de t'y faire, je ne dis pas un ami, mais une simple connaissance. Tu as refusé de fréquenter un tas de gens, Janin, Dumas, Guttinger, etc., chez lesquels tu aurais pu nouer des camaraderies ; et quant à ceux que tu fréquentes il vaudrait peut-être mieux ne pas les voir. Exemple : Gautier. Crois-tu qu'il ne sente pas à tes façons que tu le chéris fort peu ? Et (ceci est une supposition, mais je n'en doute point), qu'il ne te garde pas rancune de n'avoir pas pris un billet au concert d'Ernesta ? Tu lui as fait pour cent sous une cochonnerie de 25 francs. Je me suis permis souvent de t'avertir de tout cela. Mais je ne peux pas être un éternel pédagogue et t'embêter du matin au soir par mes conseils ; tu me prendrais en haine et tu ferais bien. Le pédantisme dans les petites choses est intolérable. Mais toi, tu ne vois pas assez l'importance des petites choses dans le pays des petites gens. A Paris, le char d'Apollon est un fiacre. La célébrité s'y obtient à force de courses.

En voilà assez sur ce chapitre. Le quart d'heure n'est pas très opportun pour te sermonner.

Maintenant sur la question de vivre, je te promets que Mme S... pourra très bien demander pour toi à l'empereur en personne la place que tu voudras. Guignes-en une d'ici à trois semaines, cherche. Fais venir en tapinois les états de service de ton père. Nous verrons. On pourrait demander une pension, mais il te faudrait payer cela en monnaie de ton métier, c'est-à-dire en cantates, épithalames, etc. Non, non.

En tout cas, ne retourne *jamais* en province.

Voilà ce que j'avais à te dire. Médite-le. Tâche de t'abstraire, pose-toi devant les yeux le sieur Bouilhet

et avoue que j'ai raison. Enfin, pauvre vieux, si tu te trouves blessé en quoi que ce soit, pardonne-le moi, je l'ai fait avec une bonne intention, excuse de tous les sots.

Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Ducamp. Il me reprochait, il y a quatre ans, à peu près les mêmes choses que je te reproche. (Les sermons ont été plus longs et d'un autre ton, hélas !) Mais les points de vue sont différents. Il me prenait alors pour ce que je ne voulais pas être. Je n'entrais nullement dans la vie pratique et il me cornait aux oreilles que je m'égarais dans une route où je n'avais seulement pas les pieds.

Je t'envie de regretter quelque chose dans ton passé. Quant à moi (c'est qu'apparemment je n'ai jamais été ni heureux ni malheureux), j'ignore ce sentiment-là. Et d'abord j'en serais honteux. C'est reconnaître qu'il y a quelque chose de bon dans la vie et je ne rendrai jamais cet hommage à la condition humaine.

Tu vas laisser là les Français, c'est convenu. Mais si tu avais vu Regnier *avant*, penses-tu qu'il n'eût pas pu influencer Laugier? Je n'ai jamais vu d'homme plus ménager la semelle de ses souliers. Ton incompréhensible timidité est ton plus grand ennemi, mon bon. Sois-en sûr.

Si tu quittes les Français, porte ton drame à l'Odéon de préférence; mais informe-toi d'abord *de qui* ça dépend, et fais ta mine avant de donner l'assaut.

Est-ce sérieusement que Reyer t'a parlé d'un opéra-comique? Fais-le. C'est le moment de plus travailler que tu n'as jamais fait. Puis quand tu m'auras écrit cinq ou six pièces et qu'aucune n'aura pu être jouée, je commencerai à être ébranlé, non sur ton mérite littéraire, mais dans mes espérances matérielles. Il

faut que tu me fasses cet hiver une tragédie romantique en trois actes, avec une action très simple, deux ou trois coups de théâtre et de grands bougres de vers comme il t'est facile.

Je ne crois pas que les amis soient assez puissants pour rien empêcher *de fait*. Nous leur prêtons là une importance qu'ils n'ont pas. Mais nous sommes leurs ennemis *d'idées*, note-le bien. On t'a refusé « Le cœur à droite » à la *Revue* parce qu'on n'y a pas vu d'idée *morale*. Si tu suis un peu attentivement leur manœuvre, tu verras qu'ils naviguent vers le vieux socialisme de 1833, national pur. Haine de l'art pour l'art, déclamation contre la Forme. Ducamp tonnait l'autre jour contre H. Heine et surtout les Schlegel, ces pères du romantisme qu'il appelait des réactionnaires (*sic*). Je n'excuse pas, mais j'explique. Il a *déploré* devant moi les Fossiles. Si la fin eût été *consolante*, tu aurais été un grand homme. Mais comme elle était *amèrement sceptique*, tu n'as plus été qu'un fantaisiste. Or, nous n'avons plus besoin de fantaisies. A bas les rêveurs ! A l'œuvre ! Fabriquons la régénération sociale ! l'écrivain a charge d'âmes, etc. Et il y a là-dedans un calcul habile. Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque, comme les chevaux du roulier, lorsqu'il s'agit de descendre une côte ; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le secret des grands succès et des petits aussi. Arsène Houssaye a profité de la manie rococo qui a succédé à la manie moyen âge, comme Mme Beecher-Stowe a exploité la manie-égalitaire. Notre ami Maxime, lui, profite des chemins de fer, de la rage industrielle, etc.

Mais nous ne profitons de rien, nous sommes seuls. *Seuls*, comme le Bédouin dans le désert. Il faut nous couvrir la figure, nous serrer dans nos manteaux et donner tête baissée dans l'ouragan — et toujours — incessamment jusqu'à notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière palpitation de notre cœur. Quand nous mourrons, nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin, et d'avoir navigué dans le Grand.

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la m... à la bouche comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir; j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le dix-neuvième siècle, comme on dore de bouse de vache les pagodes indiennes, et qui sait? cela durera peut-être. Il ne faut qu'un rayon de soleil! l'inspiration d'un moment, la chance d'un sujet!

Allons, Philippe, éveille-toi! De par l'Odyssée, de par Shakespeare et Rabelais je te rappelle à l'ordre, c'est-à-dire à la conviction de ta valeur. Allons, mon pauvre vieux, mon roquentin, mon seul confident, mon seul ami, mon seul déversoir, reprends courage, aime-nous mieux que cela. Tâche de traiter les hommes et la vie avec la maestria (style parisien) que tu as en traitant les idées et les phrases.

La Bovary va pianissimo. Tu devrais bien me dire quelle espèce de *monstre* il faut mettre dans la côte du Bois-Guillaume. Faut-il que mon homme ait une dartre au visage, des yeux rouges, une bosse, un nez de moins? que ce soit un idiot ou un bancal? Je suis très perplexe. Diable de père Hugo, avec ses culs-de-jatte qui ressemblent à des limaces dans la pluie! C'est embêtant!

Adieu, écris-moi tous les jours, si tu es triste. Je te

répondrai. Donne-toi bien vite, pendant que tu y es, une bosse de désespoir et puis finis-en. Sors-en. Remonte sur ton dada et mène-le à grands coups d'éperon. « Les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ». (Œuvres de Napoléon III.)

Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute ma littérature; à toi, à toi.

Au même.

Croisset, 7 juin 1855, nuit de mercredi.

Ah! J'âpre-casse atmosphère quoique dans la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. — Sue! Il fait depuis deux jours un polisson de temps agréable. Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau et le jardin, c'est splendide! J'avais hier les poumons fatigués à force de humer les lilas et ce soir, sur la rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre un thé à la Préfecture.

Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. Voici je crois ce qu'il faut faire : 1° Aller d'abord chez Blanche. 2° Lui dire: vous Voyez que je ne suis pas un entêté; j'ai corrigé *dans vos données*, suivi vos avis, vous m'aviez dit telle et telle chose (inventes-en si tu ne te les rappelle pas) que j'ai tenue en considération, etc. 3° Il faut avoir pour examinateur Laugier et *en même temps* faire marcher Sandeau. Au reste, si Blanche est bon enfant (et il le sera) fais ce qu'il te conseille... Tâche d'avoir une lecture *quand même*. Je persiste dans cette opinion : on ne doit se présenter à l'Odéon que si tout est raté définitivement aux Français. Mais il est bon d'aller vite en

besogne, pour que l'insuccès, s'il y en a un, ne s'ébruite pas et ne te nuise pas auprès du comité de l'Odéon. Aie plusieurs manuscrits, s'il le faut, trémousse-toi ! copie-les plutôt toi-même !

La Porte-Saint-Martin vaudrait peut-être mieux que l'Odéon ? mais nous n'en sommes pas là. Occupe-toi des Français comme si c'était la seule porte possible.

Je vais bien lentement. Je me donne un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, parachevée, limée. C'est une manière de travailler inepte, mais comment faire ? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet que par la négation de l'exubérance. Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.

Si tu veux lire quelque chose de violent et d'opaque comme galimatias, prends une description du Vésuve par le sieur Marc Monnier dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il y a un Jéhovah qui finit un paysage, d'une manière un peu remarquable. Cette phrase mérite un encadrement en or. C'est un type, comme on dit.

Le nommé About dont tu me parles est violemment accusé dans ce même numéro (et avec des preuves qui m'ont paru assez concluantes) d'avoir tout bonnement traduit un livre italien, *supprimé* depuis l'impression et qu'il a donné comme étant une œuvre de lui.

Je voudrais bien lire le Planche sur Ducamp. Hier grand éloge des chants modernes par môsieu Paulin Limayrac, mais éloge qui sentait l'ami peu enthou-

siaste au fond. On vantait surtout les intentions et la Préface. Enfin !

J'ai été ces jours derniers assez inquiet de mon pauvre Narcisse qui a cuydé avoir une attaque d'apoplexie. On l'a saigné et il va bien maintenant. J'ai été le voir une fois dans sa chambre et je l'ai trouvé lisant les « Rayons et les ombres » ; il ne devait pas y comprendre grand'chose. N'importe, ça m'a attendri.

Est-ce beau ou bête de prendre la vie au sérieux ? Je n'en sais rien. C'est robuste, en tout cas, et je ne m'en sens pas la force. J'en ai à peine assez pour tenir une plume.

Au même.

Croisset, 28 juin 1855.

Tu ne m'as pas l'air gai, mon pauvre bonhomme. Tes lettres sont de plus en plus « mélancholiques » et tu me parais devenir de plus en plus « méchanique ». C'est un tort, c'est un tort! Il faut se *roidir* contre les difficultés. Tu ne prends pas les chose en quantité raisonnable. Tu as trop les pieds dans Paris pour n'en être pas dégoûté et d'autre part tu n'y entres pas assez pour qu'il te plaise. Tu avais ici l'estomac assez solide pour digérer tous les Laurent-Pichat de la terre, d'où vient ta faiblesse maintenant ? Serait-ce parce que tu connais l'homme ? Qu'importe ! Ne peux-tu, par ta pensée, établir cette superbe ligne de défense intérieure qui vous sépare plus du voisin qu'un Océan ?

Et puis, s... n... de D...! que me chantes-tu avec des phrases pareilles : « je m'effacerai ainsi du monde graduellement » ? M...! J'ai envie de te f... des

coups de pied quelque part. Que veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance? Tu es le seul mortel en qui j'aie foi et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du cœur cette pauvre niche de marbre, placée haut, et où tu rayonnes !

Fais-moi le plaisir *pour toi* et dans l'intérêt même de cet avenir dont l'idée permanente te préoccupe maintenant exclusivement, de tâcher de t'abstraire un peu et de travailler. Tant que tu seras à te secouer la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. Et d'ailleurs à quoi bon? Si ça servait pratiquement à quelque chose, très bien. Mais au contraire et ceci est démontrable par A + B.

Au reste nous causerons de tout cela dans quinze jours, si tu veux. Nous pourrons vider le fond du sac.

J'ai été hier à Rouen dîner chez Achille et, ayant une heure devant moi, je me dirigeais vers le logis de ta Dulcinée, lorsque le môme d'Abbaye a couru après moi pour me dire que Mme ... était à Caen. En descendant la rue, j'ai contemplé Abbaye sur sa porte.

Quel aspect que celui de Rouen, est-ce mastoc, et embêtant! Hier, au soleil couchant, l'ennui suintait des murs d'une façon subtile et fantastique à vous asphyxier sur place. J'ai revu toutes les rues que je prenais pour aller au collège. Et bien, non! rien de tout cela ne m'attendrit plus. Le temps en est passé! je conchie sur mes souvenirs. « J'ai ça de bon » comme disait ce conducteur de diligence qui puait des pieds.

Sais-tu que ma mère, il y a six semaines environ, m'a dit un mot sublime (un mot à faire la muse se pendre de jalousie pour ne l'avoir point inventé); le voici ce mot : « La rage des phrases t'a desséché le

cœur. » Au fond, tu es de son avis et tu trouves qu'à propos de Rouen, par exemple, je manque tout à fait de *sensibilité ;* car toi, bien que « curvus et complex », tu es sensible. C'est par là que tu te rapproches de Rousseau ; quoi que tu en dises, tu aimes les champs, tu as des goûts simples. Il te faut, pour être heureux, une compagne (un de ces jours tu vas étudier la botanique) et tu regrettes de « ne pas savoir un état ».

Veux-tu que je t'indique un maître menuisier ? Allons, mon bonhomme, rabote, scie, allonge-toi sur la varlope « comme un nageur ». Sophie t'ira voir avec sa mère, et moi, ton précepteur, je sourirai dans un coin.

Un trait manque encore au parallèle (entre toi et Émile), à savoir les voyages. Car il voyage pour connaître « la politique des nations, et toi tu m'as l'air de rester. Je te ferai cadeau au jour de l'an du « Voyage autour de ma chambre » par M. de Maistre, suivi de « Symboles et Paradoxes » de Houssaye. Ah ! n... de D... ! il doit pourtant faire beau ce soir, sur la terrasse de la Villa Médicis ! Le Tibre est d'argent et le Janicule sort noir comme une tunique d'esclave.

A propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc., que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde ! Aussi je te demanderai la permission de ne t'apporter rien de la Bovary. J'éprouve le besoin de n'y plus penser pendant quinze jours. Je me livrerai à la peinture, aux beaux-arts, *cela pose un homme*. Adieu, je t'embrasse, monstre. A toi.

Au même.

Croisset, 2 août.

Me revoilà dans la sempiternelle Bovary ! « Encore une fois sur les mers », disait Byron. « Encore une fois dans l'encre », puis-je dire.

Je suis en train de faire exposer à Homais des théories gaillardes sur les femmes. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop « voulu ». Au reste c'est aujourd'hui seulement que j'ai travaillé avec un peu de suite.

Je viens de lire la Grèce contemporaine du sieur About. C'est un gentil petit livre, très exact, plein de vérités et fort spirituel. Quant aux calomnies et canailleries dont on m'avait parlé, je n'en discerne aucune. Son talent n'est pas assez grand pour expliquer l'acharnement dont on le poursuit. Il y a quelque chose là-dessous qui nous échappe.

J'ai eu à dîner avant hier ton ancien professeur Bourlet. Quelle grosseur ! quelles sueurs ! quelle rougeur ! C'est un hippopotame habillé en bourgeois. Il n'a pas faibli du reste, car il est toujours de l'opposition quand même, furieux contre le gouvernement, ennemi des prêtres et extra-grotesque.

Sais-tu que mon cher frère lit avec rage Régnier, qu'il en a trois éditions, qu'il m'en a récité des tartines par cœur ; il a dit devant moi à Bourlet à propos de *Melænis :* « Si tu n'as pas lu ça, tu n'as rien lu. »

Que je sois pendu si je porte jamais un jugement sur qui que ce soit !

La bêtise n'est pas d'un côté et l'esprit de l'autre.

C'est comme le vice et la vertu ; malin qui les distingue.

Axiome : Le synthétisme est la grande loi de l'ontologie.

Nouvelle : M. L... est conseiller municipal de Darnétal. « Ici nous renonçons à peindre » Ses parents sont dans le ravissement. Je t'assure que quand je pense à cela je me sens emporté dans un océan de rêveries.

Quand viens-tu, pauvre vieux ? Tu dois avoir fixé à peu près l'époque de tes vacances. As-tu vu Rouvière ? Lafitte ? Judith ? Tâche de te remuer un peu.

Adieu, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime.

Je te réserve un discours du président Tougard qui est « chouette », comme dirait Homais.

Au même.

Croisset, 18 août.

Tu es un gentil bougre de m'avoir envoyé cette bonne nouvelle. Et d'abord et avant tout : « Croiras-tu désormais au présage des bottes ? » Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Laffite je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : « Ça ira bien, je viens de voir des bottes. » Et elles étaient neuves et on les tenait par les tirants.

Oui, vieux, je suis moult satisfait. Ta lecture me paraît à peu près certaine maintenant. Fais que Blanche dise un petit mot à Laugier, ça ne peut pas nuire.

Voici, sauf meilleur avis, ce qu'il faudrait faire, je crois.

1° Connaître exactement tous les noms du Comité.

2° Informe-toi si Laugier ne serait pas par hasard parent du Laugier médecin (agrégé à l'école). Par Cloquet ou tout autre on pèserait dessus.

3° As-tu une lettre de Durey pour Judith? Peux-tu te présenter chez elle? Vas-y. Ne néglige rien. Trémousse-toi, profite de la bonne veine.

4° Je t'engage à aller chez Person qui demeure rue Monthyon, 7. Tu auras soin de ne pas dire au portier ni à la femme de chambre que tu es mon ami, ce serait le moyen de te faire fermer la porte au nez. Evite même mon nom s'il y a un tiers avec vous. Elle connaît Samson qui a été son professeur et qu'elle aime beaucoup. Elle pourra aisément te donner des renseignements sur Beauvalet qui est très influent et qu'on gagne avec des petits verres. Ne te gêne pas avec Person. C'est une excellente femme et tu la connais assez pour te présenter chez elle. Elle fera certainement tout ce qu'elle pourra.

5° Il y a Got qui est un camarade de Maxime, mais?

6° Edouard Delessert doit connaître assez intimement Provost, ils sont du même cercle. Quant à Provost c'est par les peintres qu'on l'aurait, il en connaît beaucoup. Demande ces renseignements-là à Préault.

Je crois que M. Cloquet connaît Samson.

Important. Retourne immédiatement chez Sandeau, expose-lui la chose. Qu'il marche maintenant, puisque c'est engagé.

Ne néglige rien, s... n... de D...! fais plutôt quinze démarches qu'une seule. Allons, remonte-toi, mon pauvre vieux, et n'en sois pas moins persuadé que tu n'es pas encore au bout, mais que tu y arriveras, que tu seras un jour ou l'autre joué et applaudi. Nous aurons notre tour, n'aie pas peur. Quand ce ne serait

« qu'en vertu de notre entêtement ». Il le faut. Passe toutes tes vacances à Paris, si tu vois que tu puisses t'y être le moindrement utile.

Delamarre « connaît » peut-être, ou peut « connaître » des gens qui « connaissent des membres du Comité ??? Vas-y, il demeure près de Lafitte, une ou deux maisons avant. Tu ne me dis rien de Rouvières ?

N'oublie pas les Folies. Déploie une activité napoléonienne.

Je suis au milieu des affaires financières de la Bovary. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que ça finisse, je succombe sous le faix.

Adieu, je t'embrasse de toute la force de trente tirades.

Au même.

Croisset, 31 août 1855.

J'attends toujours impatiemment des nouvelles de Laugier. Restes-tu à Paris jusqu'à ce que tu aies une réponse définitive des Français ?

Je crois que tu as eu tort de ne pas aller voir Rouvières. Qui sait ? Informe-toi si Samson est du Comité. C'est un mauvais bougre. Mais c'est une bonne chose si tu as Regnier dans ta manche.

Embêté de ne pas avoir la réponse du sieur Fovard, fils de M. Fouard, j'ai été aujourd'hui à Rouen consulter un avocat, à savoir le jeune Nion qui m'a donné toutes les explications désirables ; il viendra demain ici ; nous aurons encore une séance d'affaires.

Quand je serai quitte de ce passage financier de procédures, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'arriverai vite à la catastrophe. J'ai beaucoup travaillé ce mois-ci,

mais je crains bien que ce ne soit trop long, que tout cela ne soit un rabâchage perpétuel. La venette ne me quitte pas. Ce n'est point comme cela qu'il faut composer!

J'ai été émerveillé dernièrement de trouver dans les «Préceptes du style» du sieur Buffon nos pures et simples théories sur le susdit art. Comme on est loin de tout cela! Dans quelle absence d'esthétique repose ce brave dix-neuvième siècle! Et la reine d'Angleterre? et le prince Albert?

A propos, qui fréquentes-tu? Car tu n'es pas un homme à te passer de femmes? Cherches-tu à te faire une petite maîtresse? Que diable, un jeune homme!... et un artiste!

Croisset devient un pays très immoral. Je n'entends parler que de horions que l'on s'administre à cause des mauvaises mœurs. La maîtresse de M. Deschamps, monsieur, mène une conduite véritablement scandaleuse, etc.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre. Mlle Sophie pondra au commencement d'octobre. Sens-tu le grotesque de ce petit bedon où s'agite un petit Anglais?... Miss Harriet Collier vient de se conjoindre à sir Thomas Campbell, baron de je ne sais quoi! Et son portrait que j'ai là ne m'en avait rien dit. Encore une Sylphide de moins! Mon empyrée féminin se vide tout à fait. Les anges de ma jeunesse deviennent des ménagères. Toutes mes anciennes étoiles se tournent en chandelles et ces beaux seins où se berçait mon âme vont bientôt ressembler à des citrouilles.

Adieu, pauvre vieux bougre chéri. Je n'ose te dire que je t'attends ardemment; mais c'est bien vrai.

Au même.

Croisset, 17 septembre 1855.

Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : On monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours; il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable.

Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de Follin et expédie-moi cela. J'irais bien à Rouen, mais ça me ferait perdre une journée et il faudrait entrer dans des explications trop longues.

J'ai été depuis trois jours extrêmement abruti par un coryza des plus soignés; mais aujourd'hui pourtant j'ai passablement travaillé. J'espère que dans un mois la Bovary aura son arsenic dans le ventre. Te l'apporterai-je enterrée? J'en doute.

Je crois décidément que tu passeras à la lecture, premier point. (Ainsi, mon pauvre vieux, note bien que tu n'en es qu'au premier point, douce perspective.) C'est maintenant qu'il va falloir déployer des jambes et de la diplomatie. Il est parfaitement inutile de dire aux amis que tu passes à la lecture. Je crois qu'ici Blanche « doit se montrer »; il faut à toute force que tu aies un tour de faveur, car on peut te faire droguer encore des années! Je compte assez sur Mme Stroelin, avec laquelle j'irai chez le docteur Conneau, etc. Enfin, nous verrons, nous nous trémousserons.

A ta place, j'irais de suite chez Janin. C'est un excellent homme, complaisant; il a fait de toi de grands éloges; je lui conterais tout. Il te servirait, ou tout au moins ce serait pour plus tard un jalon. Puisque tu n'écris pas maintenant, marche.

Tu as peut-être raison, il vaut mieux attendre; je parle de notre conduite à tenir envers ces messieurs de là-bas. Quant à l'article *Molænis*, je prendrai plaisir à en demander compte à l'inoffensif Cormenin, et j'en apprendrai là plus peut-être que je n'en veux savoir.

Quel besoin d'invectives j'éprouve! J'en suis gorgé! Je tourne au Rousseau. Double effet de la solitude et de l'excitation. Nous finirons par croire à une conjuration d'Holbachique, tu verras.

Patience. Nous aurons notre jour, nous ferons notre trou. Mais il n'est pas fait. Il faut entasser œuvres sur œuvres, travailler comme des machines et ne pas sortir de la ligne droite. Tout cède à l'entêtement.

J'éprouve le besoin, maintenant, d'aller vite.

Remarque : Voilà deux fois dans cette demi-page que j'écris « j'éprouve le besoin ». Je suis, en effet, un homme qui éprouve beaucoup de besoins.

J'ai appris avec enthousiasme la prise de Sébastopol et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la personne de l'empereur. Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen.

Au même.

Croisset, 20 septembre.

1° Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du « bon régime à suivre » est excellente et je l'accepte avec enthousiasme ; quant à une opération quelconque, impossible à cause du pied-bot et d'ailleurs, comme c'est Homais lui-même qui veut se mêler de la cure, toute chirurgie doit être écartée.

2° J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'œil (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où l'on ne distingue plus rien. N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie.

3° Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention ?) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant. Je le fais inviter le pauvre à venir le trouver à Yonville pour avoir mon pauvre à la mort d'Emma ? Voilà, vieux. Réfléchis un peu à tout cela et envoie-moi quelque chose pour dimanche.

Je travaille médiocrement et « sans goût » ou plutôt avec dégoût. Je suis véritablement las de ce travail ; c'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant.

Nous aurons probablement bien à corriger : J'ai cinq dialogues l'un à la suite de l'autre, et qui disent la même chose !!!

Tu verras qu'on finira par nous voler Pierrot, il faudrait ravoir le manuscrit ainsi que celui d'Agénor. C'est facile.

Je te recommande le dernier numéro de la Revue. Il y a une appréciation de l'école allemande romantique après laquelle il faut tirer l'échelle. On accuse Gœthe d'égoïsme (nouveau !) et Henri Heine de nullité ou de nihilisme.

Va-t'en, de ma part, fumer une pipe, mélancoliquement, to the British Tavern, Rivoli Street, en pensant à l'Ane d'Or.

Au même.

Croisset, 20 septembre.

Va pour l'Odéon. (Va pour le champagne, d'Arpentigny), mais ce n'est pas assez d'avoir les deux directeurs ; il y a un comité de lecture à l'Odéon, il faut d'avance en connaître les membres... et qu'on les chauffe. Il faut saoûler R..., etc. Quant au sieur ***, je le regarde comme un farceur. La terre est pleine de ces bons enfants, excellents en parole et qui ne dépensent pour vous ni un sou de leur poche ni une minute de leur temps. J'ai la conviction que s'il avait voulu, tu aurais eu une lecture. Son père m'a fait une crasse pareille au milieu des démarches que je faisais pour la nomination d'Achille en remplacement de mon père, il a mis tout à coup des bâtons dans les roues. Je lui ai passé par-dessus le corps à lui et à d'autres, mais il m'en a coûté. Revenons à toi.

Rappelle-toi d'abord qu'il faut toujours espérer quand on désespère et douter quand on espère Il se peut que tu réussisses à l'Odéon par cette seule raison que tu ne t'attends plus à rien. Mais fais comme si tu

t'attendais à beaucoup. Et encore une fois, trémousse-toi. Grand poète, mais mince diplomate.

Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui ce que tout cela veut dire, ou autrement d'où tenait-il cette certitude de ta réception? Va également chez Laffite (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris à toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport? l'as-tu lu? as-tu vu enfin Houssaye? Tu crois que tout cela est inutile puisque tu as renoncé aux Français. « Non! non! au contraire ».

Dès que je serai à Paris, dans une quinzaine, vers le 20, ou plutôt dès que madame Stroelin y sera, c'est-à-dire vers le 1er novembre, nous nous occuperons de toi. D'ici là tiens-toi tranquille, mais vois un peu ce que tu veux, car on ne peut pas comme des imbéciles aller demander vaguement une place et quand on vous répliquera « laquelle » dire : « Ah! je ne sais pas ». Informe-toi. Il me semble que c'est le moins que tu puisses faire pour ta personne. Il y aurait encore autre chose, ce serait de demander une pension pour ta mère qui te la donnerait? Mais il y aurait là beaucoup d'inconvénients que je te dirai.

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait pu t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à Cany. C'était bien le moment de te décourager encore plus! de te dire: « renonce » quand tu ne reculais que déjà trop. Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions! et qui vous détrempe dans un océan de laitage et de larmes.

Voyons, s... n... de D...! doutes-tu que tu sois né pour faire des vers, et exclusivement pour cela?

Il faut donc s'y résigner. Doutes-tu au fond même de ton découragement qu'un jour ou l'autre tu ne sois joué et aux Français et que tu ne réussisses? Il faut donc attendre. C'est une affaire de temps, une affaire de patience, de courage et d'intrigue aussi. Tu as un talent que je ne reconnais qu'à toi. Il te manque ce qu'ont tous les autres à savoir : l'aplomb, le petit manège du monde, l'art de donner des poignées de main et d'appeler « mon cher ami » des gens dont on ne voudrait pas pour domestiques. Cela ne me paraît pas monstrueux à acquérir surtout quand « il le faut ».

J'irai voir Léonie vers la fin de la semaine prochaine ou le commencement de l'autre. J'ai besoin d'aller à Rouen pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic. De toute façon j'irai toujours lui dire adieu.

Au même.

Croisset, 12 octobre.

Qu'as-tu? Pourquoi n'ai-je pas reçu la sacro-sainte lettre du Dimanche? es-tu malade? que signifie cet enflement que tu avais à la jambe?

Il est probable que d'aujourd'hui en quinze j'arriverai à Paris. Mais j'ai encore bien des choses à faire d'ici là.

J'aurais voulu t'apporter la Bovary empoisonnée et je n'aurai pas fait la scène qui doit déterminer son empoisonnement; tu vois que je n'ai guère été vite. Mon malheureux roman ne sera pas fini avant le mois de février. Cela devient ridicule. Je n'ose plus en parler.

Je ne vois absolument rien à te narrer, si ce n'est

que je lis et que j'ai bientôt fini (Dieu merci!) la *Nouvelle Héloïse*. C'est une rude lecture.

Si tu n'es pas malade, tu es un gredin de ne pas m'écrire.

Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruit Lamartiniens que j'aime extrêmement. Dackno reste toute la journée au coin de mon feu, et j'entends de temps à autre les remorqueurs. Voilà les nouvelles.

Je serai parti avant la foire Saint-Romain. Il est probable que je ne verrai pas les baraques. Pauvre foire Saint-Romain !

Ah! j'oubliais. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle? cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies connues et des plus splendides..... Dainez !!! Oui, — il est là — retiré, ce pauvre vieux ! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

Énorme ! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais ! et quels petits verres ou plutôt quel cidre doux... car je suis sûr qu'il brasse lui-même « pour s'occuper ».

Écoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice et a été « très » aimable, jusqu'à lui porter ses paquets, et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou (*sic*). Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Dainez : « Tout le monde écrit bien maintenant. Les journaux sont pleins de talent !

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La première fois que ma mère a vu Dainez (prononcez Dail-gnez) c'était à côté d'un poêle (dans le parloir

du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick ?

Au même.

Croisset, 29 avril 1856.

Charmant, mon vieux, exquis ! Sans blague aucune, ça m'a ravi. Je n'y vois rien à reprendre. La seule tache est peut-être — qui menace, — menace quoi ? mais — je vois le geste mignon de son doigt — et puis le vers qui rime avec menace est si charmant et si juste :

Comme une anguille dans sa nasse.

Bravo ! Caraphon ! Taïeb ! continue !

Tu ne trouves donc pas de sujet, mon pauvre vieux ? c'est embêtant, je le sais et je te plains, mais c'est ton habitude. Tu es condamné maintenant à passer six mois de l'année ainsi. Au mois de juin ça vient. Tu as encore tout au plus un mois d'angoisses. Console-toi, d'ailleurs, voilà le soleil.

Nous avons, nous deux Achille, causé tantôt de ce brave Leplay. Il l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues de Rouen, se dirigeant vers la Préfecture pour solliciter la croix ! et Achille connaissait ses titres !! Je devais aller le voir le jour même où il est mort.

Je ne travaille pas trop mal pour le moment et je vois enfin la fin de mon infinissable chapitre. Ce sera avant une quinzaine. Il me faudra bien encore

une huitaine de jours pour repolir le tout. Après quoi j'allumerai un feu de joie, car j'ai cru un moment que j'y crèverais.

Oh! comme il faut se monter le bourrichon pour faire de la littérature et que bien heureux sont les épiciers!

Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant hier, à fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble. J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passées à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu en caleçon, avec l'odeur des filets et du goudron... la vue des voiles... je ne sais quoi qui m'attendrit.

Autre mort d'un de mes camarades de collège (excellent bougre). Marc Arnaudtizon, tué d'un coup de soleil à Manille, patrie des cigares. J'ai appris ce soir ces deux décès, et j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard et la voix d'Arnaudtizon! Tout cela fait faire des réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher.

Comme c'est beau, la mère de Lao-Tsen qui a conçu son fils rien qu'en regardant filer une étoile.

Au même.

Croisset, 1er juin.

J'ai enfin expédié hier à Ducamp le manuscrit de *la Bovary*, allégé de trente pages environ, sans compter par-ci par-là beaucoup de lignes enlevées. J'ai supprimé trois grandes tartines de Homais, un paysage

en entier, les conversations des bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc., etc. Tu vois, vieux, si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble maintenant a plus de mouvement.

Si tu retournes chez Ducamp, je serais curieux de savoir ce qu'il en pense. Pourvu que ces gaillards-là ne me reculent pas!

Et ton drame! Fais-moi le plaisir de me dire le titre. Viendras-tu à Rouen, immédiatement après l'avoir fini? Quant à moi, je n'irai à Paris que vers le commencement d'août, après que j'aurai été publié, après mon premier numéro.

Tu me demandes ce que je fais, voici: Je prépare ma légende et je corrige saint Antoine. J'ai dans Saint Antoine élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie qui avait 160 pages n'en a plus maintenant (recopiée) que 74. J'espère être quitte de cette première partie dans une huitaine de jours. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de Saint Antoine va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier. En somme une vingtaine de pages, ou trentaine de pages peut-être, à écrire. Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant.

Nous en causerons très sérieusement ces vacances. Car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et

je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession.

Je lis des bouquins sur la vie domestique au moyen âge et la vénerie. Je trouve des détails superbes et neufs. Je crois pouvoir faire une couleur amusante. Que dis-tu « d'un pâté de hérissons et d'une froumentée d'écureuils » ? Au reste, ne t'effraye pas, je ne vais pas me noyer dans les notes. Dans un mois j'aurai fini mes lectures, tout en travaillant au saint Antoine. Si j'étais un gars, je m'en retournerais à Paris au mois d'octobre avec le Saint Antoine fini et saint Julien-l'Hospitalier écrit. Je pourrais donc en 1857 fournir du moderne, du moyen âge et de l'antiquité. J'ai relu Pécopin, je n'ai aucune peur de la ressemblance.

J'ai été hier à Rouen, à la bibliothèque. Puis chez Léonie que j'ai trouvée dans un bouleversement de mobilier à croire que les Cosaques avaient passé par sa chambre. Elle aidait au déménagement d'une voisine et me paraissait dans un tohu-bohu complet. Au milieu de la conversation elle me dit tout à coup : « Et Olga ? — Qu'est-ce qu'Olga ? — Vous le savez. — Non. Contestation, affirmation, impudences de ma part ; mensonges que je me serais épargnés si j'avais su que c'était toi qui lui avais conté l'histoire. J'ai persisté à soutenir que tu ne m'avais rien dit — et là-dessus : Ah! ne lui dites rien, parce qu'il m'accuse de vous conter tout. » Voilà l'anecdote, tu en feras ton profit.

Quant à Durey, je te conseille de faire en sorte qu'elle entre à l'Odéon pour jouer la Maintenon, rôle dont elle s'acquittera bien mieux que cette grosse volaille de X... Il faut que ce soit une tragédienne qui te joue cela. J'entends une femelle qui ait les traditions tragiques, de la pompe ; les autres te disloque-

ront suffisamment les malheureux vers ! N'aie pas peur, ils seront en bel état dans leur bouche ! Il faut, dans la Maintenon, du Cornélien de la haute école.

Ta résolution de te passer d'actrices, lubriquement parlant, est d'un homme vertueux. Mais prends garde de tomber dans l'excès contraire et de te méfier de ton cœur. Quant à ma pauvre Person, je suis sûr qu'elle remplirait ce rôle très bien. Tu feras ce que tu voudras, et je te supplie même de « faire ce que tu voudras, » et non ce qu'on voudra. Tu as fait assez de concessions à l'Odéon pour qu'il te soit bien permis de faire passer une femme et un rôle de vieille encore! Ne faiblis point, n... de D... ! Affirme-toi. On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup.

Au même.

Croisset, 17 juin.

Ta lettre de samedi, cher vieux, ne m'est arrivée que ce matin. Voilà pourquoi je suis en retard d'un jour.

Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Roger. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan ! tant par l'entourage des gens que par les lieux en eux-mêmes. L'ombre de Boileau planait à l'entour ; les anneaux de sa perruque moutonnaient sur le paysage et les feuilles, dans le jardin, s'entre-choquaient comme des mains qui applaudissent.

Est-ce fini, est-ce conclu et arrêté ? Quand met-on à l'étude ? A quand les répétitions ? Je t'assure

que j'attends ta première représentation avec une grande soif, car je compte sur un beau succès et j'ai besoin (physiquement parlant) d'un événement heureux qui me dilate la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique, et quand je tape sur moi, ça sonne creux.

Tu as bien raison de m'appeler hypocondriaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par « tourner mal ». Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité et quelque confiance après tous les renfoncements intérieurs (ce sont les pires) qui m'arrivent l'un par-dessus l'autre.

Les corrections de *la Bovary* m'ont achevé et j'avoue que j'ai presque regret de les avoir faites. Tu vois que le sieur Ducamp trouve que je n'en ai pas fait assez. On sera peut-être de son avis? D'autres trouveront peut-être qu'il y en a trop? Ah! m..... !

Je me suis conduit comme un sot en faisant comme les autres, en allant habiter Paris, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité d'art parfaite tant que j'ai écrit pour moi seul. Maintenant je suis plein de doutes et de trouble, et j'éprouve une chose nouvelle : écrire m'embête! Je sens contre la littérature la haine de l'impuissance.

Je dois te scier le dos, mon pauvre vieux, mais je te supplie, à genoux, de me pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela. Le seul mortel que j'aie vu depuis six semaines est le sieur Nion qui est venu me faire une visite avant-hier, et qui m'a engagé « à travailler, à utiliser mon intelligence, mes lectures, mes voyages »!!!

J'ai su, à propos de Préault (mais ne crois pas que j'aie rien pris en mauvaise part, je suis d'ailleurs tellement aplati qu'on me cracherait maintenant à la

figure que je ne m'en apercevrais pas) ; j'ai su, dis-je, que notre grand sculpteur était venu à Rouen avec Dumesnil, le curieux symboliste, et ils ont dîné chez Delzeuse. Dîner d'artistes.

Au même.

Croisset, 10 juillet.

Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re-Saint-Antoine. Je commence à m'embêter et j'ai hâte d'en être quitte. J'aurai beau faire, ce sera toujours plus étrange que beau. La pâte du Style est molle. Quant à l'ensemble, je secoue ma pauvre cervelle pour tâcher d'en faire un, mais...

Quelle belle soirée j'ai passée vendredi dans les coulisses du cirque, en compagnie du coiffeur de ces dames! Frédérick Lemaître l'avait saoûlé et Person l'avait achevé. Il était plus rouge que les boîtes de fard étalées sur la table de toilette, il ruisselait de cold-cream, de sueur et de vin. Les deux quinquets faisaient casse-peter de chaleur. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel noir, des costumes de théâtre jonchaient le parquet. Person gueulait dans les mains de l'artiste aviné qui lui tirait les cheveux. J'entendais les danses de la scène et l'orchestre. Je humais toutes sortes d'odeurs de femmes et de décors, le tout mêlé aux rots du perruquier ; énorme, énorme !

Bûche « L'aveu, » ça ira, je t'en réponds. Je crois que l'horizon politique commence à s'éclaircir. Il y a assez longtemps que nous sommes ballottés sur une

mer orageuse, pour que nous ayons un peu de bon air.

A dieu, pauvre cher vieux bougre.

Tu serais un bien brave homme de m'envoyer la pièce de l'Incendie. Car j'éprouve un grand besoin de l'apprendre par cœur afin de la chantonner tout seul dans le silence du cabinet.

Au même.

Croisset, 19 juillet.

Le double incendie joint à la haute température qu'il fait, m'ont mis aujourd'hui en gaieté. Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant gueulé que j'en suis harassé! C'est fort beau car il m'obsède. Quel rythme! J'en ai travaillé toute l'après-midi comme un homme. J'ai écrit une page, je fais du neuf et il faut avoir une grande vertu ou un bel entêtement pour poursuivre et parachever une semblable machine, contre laquelle tout le monde se mettra, à commencer par toi, mon vieux.

Tu feras bien de ne pas perdre de vue le jeune La Rounat. Tu sais comme les hommes se métamorphosent dans les changements de fortune. Je ne doute pas de lui, mais... n'importe. Bref, tâche de le voir de temps à autre sans qu'il y paraisse.

La *Revue de Paris* du 1er août m'a annoncé, mais incomplètement, en écrivant mon nom sans L. « Madame Bovary (mœurs de province) par Gustave Faubert ». C'est le nom d'un épicier de la rue Richelieu, en face le Théâtre-Français. Ce début ne me paraît

pas heureux ! Qu'en dis-tu ? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.

Je t'avertirai quand il faudra que tu ailles chez le jeune Ducamp, ce sera vers le 16 ou le 18. Je ne suis pas dénué de tout pressentiment. Ce sacré « Faubert » m'embête beaucoup plus qu'il ne me révolte.

Je t'envoie un « morceau » dans le genre léger que je te prie de humer délicatement. Tu ne le perdras pas, ça peut servir comme modèle quelque part. Je trouve qu'un semblable fragment peint à la fois l'homme, le pays, la race, et tout un siècle ! Comment la bêtise peut-elle arriver à ce point de délire et le vide à tant de pesanteur !

Je suis gêné en ce moment par la quantité de moustiques et de papillons qui tournent autour de ma lampe et « l'horizon retentit » sous les trombones et la grosse caisse, bien qu'il soit une heure de nuit. C'est un bastringue à Quevilly. On danse avec acharnement. Comme on doit suer !

J'ai fait (vu le beau temps) descendre dans le jardin les affaires que j'ai rapportées de Nubie. Mon crocodile embaumé se rafraîchit maintenant sur le gazon. Il a revu tantôt le soleil, pour la première fois peut-être depuis trois mille ans ? pauvre vieux ! La musique qui sonne et crie de l'autre côté lui rappelle-t-elle les fêtes de Bubastis ? Il y rêve, peut-être, dans son bitume ?

Au même.

Croisset, 15 août.

Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-tu que j'y réponde sinon par deux aphorismes de l'homme dont on célèbre aujourd'hui la fête : 1° les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ; 2° le succès appartient aux apathiques. Pas si apathique, pourtant. Il faut un peu se désembourber soi-même.

Va chez le jeune Ducamp à la fin de cette semaine ; c'est mardi prochain que doit avoir lieu, m'a-t-il dit, le grand combat pour l'insertion de la Bovary. Tu lui diras tout ce que tu jugeras convenable (je me fie à toi), et que je compte être inséré le 1er septembre, suivant sa promesse.

Je lui ai écrit il y a deux ou trois jours pour le prier de ne plus m'appeler Faubert sur la première page de la *Revue* où sont imprimés les futurs chefs-d'œuvre avec le nom des grands hommes en regard, je n'en ai pas reçu de réponse...

Je travaille comme un bœuf à Saint Antoine. La chaleur m'excite et il y a longtemps que je n'ai été aussi gaillard. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule ! je sue ! c'est superbe. Il y a des moments où décidément c'est plus que du délire ! Blague à part, je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable à moins que je n'aie complètement la berlue, ce qui est possible...?

Et toi, « l'Aveu » marche-t-il? quand commencent

les répétitions de la Montarcy ? Viendras-tu dans nos foyers au commencement de septembre ?

J'ai eu hier la visite du sieur Baudry Junior qui a imité successivement, avec sa bouche, le cor de chasse, le cor d'harmonie, la basse, la contre-basse, le serpent et le trombone. C'est merveilleux. Ce garçon-là est très fort. Tenue des plus négligées. Il porte des souliers de castor comme un bourgeois affecté d'oignons. Il m'a avoué que sa seule passion en ce moment était le « cayeu ». Il va l'acheter lui-même au marché et le mange cru. Énorme. Cet excès de simplicité m'écrase.

Je n'aurais pas été fâché que tu me donnasses quelques détails sur ta rupture avec Durey. « Aucun des écarts de la lubricité ne m'est indifférent, dit Brissac ». Mais tu as adopté un genre de correspondance si expéditif, que te demander des détails sur n'importe quoi c'est se casser le nez contre un mur. Je te ferai seulement observer que voilà trois fois que la présence du poète Philoxène te sert de prétexte. Cherche maintenant d'autres moyens dramatiques, ne serait-ce que par amour-propre !

O vieux ! vieux ! Il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis... Non, je m'arrête ; j'aurais l'air d'une garce délaissée qui gémit.

Adieu, amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Satisfais tes inépuisables ardeurs, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité ! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau ! Je t'aime !

Au même.

Croisset, 25 août.

Je te remercie bien, mon cher vieux, d'avoir parlé à Ducamp de la *Bovary*. Mais je n'en suis pas plus avancé puisque tu ne m'as pas envoyé une solution définitive. Tout ce que je vois c'est que je ne paraîtrai pas le 1er septembre. Je soupçonne le sieur Pichat d'attendre mon retour au mois d'octobre afin d'essayer encore de me pousser ses corrections. J'ai pourtant sa parole et je la lui rendrai avec un joli remerciement s'ils continuent longtemps de ce train-là. Je vais attendre jusqu'au 2 ou 3 septembre, c'est-à-dire qu'au milieu de l'autre semaine j'écrirai au jeune Ducamp pour savoir, oui ou non, si l'on m'imprime. Je suis harassé de la *Bovary*, et il me tarde d'en être quitte.

Mon ardeur littéraire a considérablement baissé avec la température. Je n'ai rien fait cette semaine. Saint Antoine, qui m'avait amusé pendant un mois, m'embête maintenant. Me revoilà n'y comprenant plus rien. Ah! s... n... de D...! que j'aurais besoin de toi! Fais-moi donc le plaisir de me dire si tu viendras à Rouen au mois de septembre et vers quelle époque? Réponds à cette question, une fois n'est pas coutume.

J'ai fait aujourd'hui une grande promenade dans le bois de Canteleu, promenade délicieuse, mon cher monsieur, à cause du beau temps qu'il faisait, mais atroce à cause des souvenirs qui m'obsédaient. J'avais au cœur plus de mélancolies qu'il n'y avait de feuilles aux arbres. J'ai été jusqu'à Montigny. Je suis entré dans l'église. On disait les vêpres, douze fidèles tout

au plus. De grandes orties dans le cimetière et un calme! un calme! Des dindons piaulaient sur les tombes et l'horloge râlait!

Il y a dans cette église des vitraux du seizième siècle représentant les travaux de la campagne aux divers mois de l'année. Chaque vitrail est tout bonnement un chef-d'œuvre. J'en ai été émerveillé. Je te ferai voir cela si tu viens.

En rentrant j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc; mes lèvres en frémissaient et mon gosier séchait. Oui, j'en étais malade. C'est une chose étrange comme le spectacle de la nature, loin d'élever mon âme vers le Créateur, excite mon estomac. L'Océan me fait rêver huîtres et la dernière fois que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant au Simplon, me donnait des hallucinations. C'est ignoble, mais c'est ainsi. Aurai-je eu des envies, moi! et de piètres!

Au même.

Croisset, 1er septembre 1856.

J'ai d'abord à te dire, mon cher vieux, que tu es un fort gentil bougre pour m'avoir écrit deux lettres cette semaine. Enfin! je sais ce que tu fais! Tu ne t'imagines pas combien je suis seul sans toi? et comme je pense chaque dimanche à mes pauvres dimanches d'autrefois!

Voyons! es-tu un roquentin? Viens passer quinze jours ici. Ma mère t'y invite. Nous finirons l'*Aveu* et *Saint Antoine*. Il faut qu'il y ait de l'*Aveu* fabriqué à

Croisset. Tu n'as pas une seule de tes œuvres un peu longues (le *Cœur à droite* excepté) qui n'ait passé, dans sa confection, par l'avenue des Tilleuls. Arrive, le pavillon au bord de l'eau t'attend et tu auras un jeune chat pour t'y tenir compagnie.

Quoique tu « en die » je crois que tu comprendras quelque chose à *Saint Antoine*. Tu verras au moins mes « intentions ». Tu m'aideras à boucher les trous du plan, à torcher les phrases merdeuses et à ressemeler les périodes mollasses, qui bâillent par le milieu comme une botte décousue.

Je bûche comme un ours. Il y a des jours où je crois avoir trouvé le joint et d'autres, bien entendu, où je perds la boule.

No news from the Reviewers! J'écrirai après demain au jeune Maxime de manière à avoir une réponse formelle et tout de suite, avant la fin de la semaine.

Tes ordres, seigneur, ont été exécutés : J'ai gueulé par trois fois tes vingt-quatre alexandrins, « à une Femme perfide. » C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne! Je n'ai qu'à te faire deux observations extrêmement légères (et encore); en voici une (afin de te tirer d'inquiétude). Il me déplaît qu'un monsieur comme toi mette des mots pour la rime. (Ah! gueule! tant pis! je m'en f..... !) En conséquence, je blâme « Archet vainqueur ». Quant aux deux vers qui suivent, ils sont tout bonnement sublimes, ainsi que le trait final « le banquet est fini », etc. En somme, c'est une très bonne chose.

Tu m'as envoyé aussi une belle phrase de prose en parlant de ***. « Cette femme était de la pire espèce ». Que c'est large en même temps! rumine ça! — « J'avais un épagneul, un épagneul superbe! un chien de la forte espèce. »

Quelle espèce que celle qui est la pire!

Blague à part et sans savoir tes raisons, je t'approuve. On ne saurait trop se dépêtrer de l'élément maîtresse. Le mythe de la côte des deux amants est éternel. Tant que l'homme vivra, il aura de la femme plein le dos!

J'ai eu mercredi la visite du philosophe Baudry. Quel homme! Il devient tout à fait Sheik. Il avait apporté dans sa poche son bonnet grec dont il a recouvert son chef au déjeuner, parce que : « quand il a la tête nue, ça lui donne des étourdissements ». — Très beau, du reste! Il admire sincèrement « La bouche d'ombre. »

Je fais toujours de l'anglais; nous lisons *Macbeth*. C'est là que les images dévorent la pensée! Quel monsieur! Quel abus de métaphores! Il n'y a pas une ligne et je crois un mot qui n'en porte au moins deux ou trois. Si je continue encore quelque temps, j'arriverai à bien entendre le dit Shakespeare.

Ce que tu me racontes de ta visite à l'hôpital Saint-Antoine m'a bien ému. Je t'ai vu au milieu des salles et un moment j'ai frissonné sous ta peau. Est-ce drôle et déplorable de regretter ainsi continuellement les ennuis d'autrefois?

Au même.

Croisset, 9 septembre 1856.

Si j'ai compris ta lettre, cher vieux, les répétitions de la Montarcy doivent commencer? C'est pour le coup que tu vas entrer dans la tablature des auteurs ; tiens-

moi au courant de tout, et si tu as besoin de moi, j'arrive quand même, cela va sans dire.

Je t'avouerai que je ne suis nullement fâché *de* la chute *de* la pièce *d'*ouverture. Si on siffle la reprise de la *Bourse*, tant mieux ! Je n'exprimerais pas cette opinion à La Rounat. Mais je crois que, puisqu'il y a cabale contre lui, le flot aura le temps de passer et que tu n'en sentiras plus les éclaboussures. On se lassera. Rien ne dure ici-bas, et c'est une raison pour qu'il fasse beau demain, s'il a plu aujourd'hui.

J'ai peur seulement que notre ami le Directeur ne se hâte trop et qu'on ne monte ta pièce à la diable ! C'est une œuvre soignée qu'on ne peut apprendre en huit jours, et faire apparaître au bout de quinze. Il y faut du temps et, je crois, de la recherche, afin de n'en rien perdre. J'entends par là quantité d'effets scéniques dont toi-même ne te doutes pas.

Je *casse-pête* tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. Je vois ta mine pâle et gonflée, sous un quinquet.... La Rounat effrayé... Narcisse au quinzième plan... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi ! quelle coloration ! et comme ma cravate me gênera !...

Quant à la Bovary (que j'oublie quelque peu, grâce au ciel, entre ta pièce qui s'avance et Saint Antoine qui se termine), j'ai reçu de Maxime un mot où il me prévient que ça paraîtra « le 1er octobre sans faute, j'espère. » Ce *j'espère* m'a l'air gros de réticences ? En tout cas son billet est un acte de politesse, il m'est arrivé juste le 1er septembre, jour où je devais paraître. Je vais lui répondre cette semaine en lui rappelant modestement que voilà déjà cinq mois de

retard... rien que ça ! Depuis cinq mois je fais antichambre dans la boutique de ces messieurs. Je suis sûr que l'ami Pichat voudrait me pousser encore quelques-unes de ses intelligentes corrections.

J'ai reçu hier une lettre de mon vénérable père Maurice où il m'annonce le mariage de sa fille avec un architecte de Stuttgard, grand artiste, fort riche. Superbe affaire, joie générale, et il m'invite à la noce. Ma pénurie me forcera à inventer une blague quelconque, ce que je regrette fort. Le sentimental et le grotesque me conviaient à ce petit voyage. Aurais-je bu ! et aurais-je rêvé à ma jeunesse ! Ce mariage d'une enfant que j'ai connue à quatre mois m'a mis hier un siècle sur les épaules. J'en ai été si triste que je n'ai pu rien faire de la journée ; le manque d'argent y était aussi pour beaucoup. J'ai déjà refusé d'aller passer un mois à Toulon chez Cloquet pour les mêmes motifs. Depuis le mois de juillet j'ai payé quatre mille francs, et j'aime mieux ne pas entamer maintenant mes modiques revenus afin de ne pas trop tirer le diable par la queue cet hiver. Et on dira que je ne suis pas un homme raisonnable ! N'importe, cette noce à Bade me passe près du cœur.

Motus là-dessus, comme dirait Homais. Ce sont de ces saletés dont on prive le public avec plaisir. Il faut toujours faire belle contenance. Dans ce cher Paris il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants, et c'est pour avoir des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur et conséquemment à la tête.

Quant au Saint Antoine, je l'arrête provisoirement et, tandis que je suis à analyser deux énormes volumes sur les Hérésies, je rêve comment faire pour y mettre des choses plus fortes. Je suis agacé de la déclamation

qu'il y a dans ce livre. Je cherche des effets brutaux. Pour ce qui est du plan, je n'y vois plus rien à faire. J'aurais bien besoin de tes conseils, des dramatiques surtout.

Adieu, cher vieux, je m'ennuie de toi à crever depuis que tu m'as dit que peut-être tu viendrais.

Au même.

Croisset, 16 septembre 1856.

Tu as donc eu aujourd'hui, pauvre vieux ! la première journée d'auteur dramatique ! Enfin !

J'ai bien pensé à toi toute l'après-midi et ce soir surtout. Il me déplaisait de ne pas connaître les lieux. J'ai eu une aperception très nette de ta figure écoutant, et de celle de La Rounat. Quant aux autres, elles étaient fort vagues, ne connaissant point le personnel de l'Odéon.

Comment la chose s'est-elle passée ? détails ! Archi-détails ! si tu as le temps, car je vais commencer à te respecter et je suis le premier à te dire qu'il ne faut pas démordre de la place. Surveille tout impitoyablement, jusqu'aux ouvreuses de loges, comme Meyerbeer.

C'est donc dans deux mois ! j'en ai la gorge sèche d'avance ! nous avons passé la soirée, ma mère et moi, à causer de la première.

Le temps a été très beau aujourd'hui, bon signe : et maintenant la lune brille en plein dans le ciel tout bleu. Je pense à nos anciens Dimanches déjà si loin. Ce but dont nous parlions, le voilà bientôt atteint,

pour toi, du moins... Quand tu reviendras dans ce cabinet de Croisset où ton ombre plane toujours, tu seras un homme consacré, connu, célèbre... la tête m'en tourne.

J'arriverai à Paris dans cinq semaines, vers le 20 octobre. Tu seras en pleine répétition. Avec quelle frénésie je me précipiterai du boulevard à l'Odéon! L'ami La Rounat fait bien les choses à ce qu'il paraît. Il me semble, jeune homme, quoique tu en dises, qu'i ne serait pas mal de refourrer des vers dans la *Revue de Paris*. Soyons larges ou, si tu aimes mieux, soyons fins; tant que nous n'aurons pas un carrosse, faisons semblant de ne point remarquer les éclaboussures. Mais dès que nous aurons le c... assis dans le berlingot de la gloire, écrasons sans pitié les drôles qui... etc.

Que devient « L'Aveu » au milieu de tout cela?

Je ne t'ai pas dit qu'il y aura mardi prochain quinze jour qu'en conduisant M. Cloquet au chemin de fer, j'ai aperçu sur sa porte, nez au vent, corsée raide, et enharnachée de breloques et de lorgnon, cette vénérable Mme G... i'ay ri à part moi, me remémorant les paillardises de cette tant pute tavernière.

Décidément, la journée était aujourd'hui au théâtre. J'ai eu la visite de Baudry (Junior) qui allait chez Deschamps pour lui vendre des costumes. On joue la comédie chez M. Deschamps, et des comédies de lui, ça doit être fort!

Adieu, mon cher Monsieur, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse et qu'il m'ennuie démesurément de ta personne. Mais ne bouge pas de Paris, maintenant. Il faut être au poste.

A Ernest Chevalier.

Croisset, 21 septembre.

Mon cher vieux,

Je me rendrais avec bien du plaisir à ton invitation si je ne n'étais maintenant un homme fort *affairé*. Car tu sauras que je suis présentement sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit de jeudi en huit, le 1er octobre. Que la fortune virile (celle qui dissimulait aux maris les défauts de leur femme) me soit favorable ! et que le bon public n'aperçoive en moi aucun vice, tel que gibbosité trop forte ou infection d'haleine !

Je vais pendant trois mois consécutifs emplir une bonne partie de la *Revue de Paris*. Quand la chose aura paru en volume, il va sans dire que le premier exemplaire te sera adressé.

Je veux, de plus, avoir fini avant trois semaines (vers le 15, époque où je m'en retourne à Paris) une ancienne ratatouille que j'ai quittée, reprise et qui me trouble beaucoup et dont je veux également *doter mon pays* cet hiver. C'est une œuvre catholique, cabalistique, mythologique et fort assommante, je crois, car j'en suis assommé, et j'ai hâte d'en être quitte.

Voilà pourquoi, pauvre cher vieux, je n'irai pas (et à mon regret) humer l'air au Château-Gaillard, et passer quelques jours dans ton excellente famille que je ne vois jamais, à laquelle je pense souvent et dont ma mère et moi nous causons maintes fois, au coin du feu, tout en remuant les anciens souvenirs.

Mais toi, mon bon, ne peux-tu venir avec Ma-

dame Chevalier « un tantinet céans », comme dirait le garçon ? Ma mère m'a bien chargé de te rappeler que nous avons deux lits dans une chambre. Tu sais si tu nous ferais plaisir. Donc, je n'insiste pas davantage.

Il me semble que Metz est moins loin de Paris que Lyon. Mets bien cette adresse dans la gibecière de ta mémoire, comme disait le père Montaigne : boulevard du Temple, 42.

Adieu, vieux, amitiés et embrassades à tous les tiens. Respects aux dames, et à toi la meilleure poignée de main de ton vieux camarade.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 23 septembre 1856.

Il me semble, mon cher monsieur, que tu es en ébullition, ça commence à marcher ! Nom d'un bon homme, que je voudrais être aux répétitions ! Je compte les jours ! Dans un mois, je serai à Paris et je ne te quitte plus. Merci du billet de répétition. Quoi que je n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. Les signes cabalistiques dout il est orné ont ajouté à mon respect.

Janin m'épate. « Fait trop vite » est charmant dans la bouche d'un tel monsieur, dont les âneries empliraient un volume. Ah ! nous en avons vu de belles, et nous en verrons encore. Il m'a l'air tout à fait fossile, maintenant, ce bon Janin. Porte tes vers à la *Revue de Paris* ; il faut faire « feu des quatre pieds ».

J'ai reçu, jeudi, une lettre de Maxime qui m'annonce que je parais le 1er octobre. Toute la première partie est envoyée à l'imprimerie. Je ne recevrai pas

les épreuves. Il se charge de tout et me jure de tout respecter. Devant une pareille promesse, je me suis tu, bien entendu. Il était temps ! je commençais à être passablement agacé.

Voilà ! Il me semble que l'hiver s'annonce assez bien.

Je ne te parle pas du Saint Antoine et je ne te le montrerai qu'après la Montarcy jouée... J'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais pour des perles, elles étaient rares. J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages.

Vers quelle époque du mois de novembre penses-tu être joué?

Tu as oublié de m'envoyer le titre du livre de l'abbé Constant sur la magie, je l'attends dimanche prochain.

Je fais toujours de l'anglais. Dans six mois, si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert

A Laurent Pichat,

Directeur de la *Revue de Paris.*

Croisset, jeudi soir 1856.

Cher ami,

Je viens de recevoir la *Bovary* et j'éprouve tout d'abord le besoin de vous en remercier (si je suis grossier, je ne suis pas ingrat); c'est un service que vous

m'avez rendu en l'acceptant telle qu'elle est, et je ne l'oublierai pas.

Avouez que vous m'avez trouvé et que vous me trouvez encore (plus que jamais peut-être) d'un ridicule véhément? J'aimerai un jour à reconnaître que vous avez eu raison ; je vous promets bien qu'alors je vous ferai les plus basses excuses. — Mais comprenez, cher ami, que c'était avant tout un *essai* que je voulais tenter, pourvu que l'apprentissage ne soit pas trop rude.

Croyez-vous donc que cette ignoble réalité dont la reproduction vous dégoûte ne me fasse tout autant qu'à vous sauter le cœur? Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie ordinaire en exécration. Je m'en suis toujours personnellement écarté autant que j'ai pu. Mais esthétiquement, j'ai voulu, cette fois, et rien que cette fois, la pratiquer à fond. Aussi, ai-je pris la chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse, en acceptant tout, en disant tout, en peignant tout, expression ambitieuse.

Je m'explique mal, mais c'en est assez pour que vous compreniez quel était le *sens* de ma résistance à vos critiques si judicieuses qu'elles soient. Vous me refaisiez un autre livre.

Vous heurtiez la poétique interne d'où découlait le type (comme dirait un philosophe) sur lequel il fut conçu. Enfin, j'aurais cru manquer à ce que je me dois, et à ce que je vous devais en faisant un acte de déférence et non de conviction.

L'art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi toujours et la liberté. Et là-dessus, je vous serre cordialement les mains.

Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours verts, tout à vous.

A Mme Maurice Schlésinger.

Croisset, 2 octobre.

Chère madame,

Pardonnez-moi d'abord un mouvement d'égoïsme : votre charmante et si affectueuse lettre m'est arrivée hier, le *jour même* et juste au moment de mon *début*.

Cette coïncidence m'a étrangement remué. N'y a-t-il pas là un « curieux symbolisme », comme on dirait en Allemagne ?

Voilà même pourquoi je ne puis (comme je l'avais d'abord espéré) me rendre aux noces de mademoiselle Maria. Je vais être fort occupé jusqu'à la fin de décembre, époque où j'en serai quitte avec la *Revue de Paris*. Mais comme avec vous j'ai toutes mes faiblesses, je ne veux pas que vous me lisiez dans un journal, par fragments et avec quantité de fautes d'impression.

Vous ne recevrez donc la chose qu'en volume. Mais le premier exemplaire sera pour vous. — Causons de choses plus sérieuses. — Je m'associe *du plus profond de l'âme* aux souhaits de bonheur que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux pendant que vous étiez à table dans le coin, à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne en feuilles de chêne était restée suspendue au plafond... Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions tous nous promener sur la Toucques quand, la marée sur-

venant, les câbles se sont rompus, les barques entrechoquées, etc... Ce fut un vacarme affreux et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et *à pied*, un melon gigantesque, sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres. J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : « Za !... za !... »

Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces dîners du mercredi, qui étaient une vraie fête dans ma semaine.

Pourquoi donc faut-il qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous ? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement : « Toujours à Bade ! »

Avez-vous donc quitté la France tout à fait ? N'y reviendrez-vous pas ?

Elle n'est guère aimable, maintenant, cette pauvre France, c'est vrai, ni noble surtout, ni spirituelle ; mais enfin !... c'est la France.

Quant à moi, l'année ne se passera pas sans que je vous voie, car je trouve stupide de vivre constamment loin de ceux qui nous plaisent. N'a-t-on pas autour de soi assez de crétins et de gredins ? — Vous me préviendrez, n'est-ce pas, chère madame, quand il faudra que je vous expédie (si je ne vous l'apporte auparavant) l'eau du Jourdain. Il y a des gens (ceci est pour vous donner une idée des *bourgeois actuels*) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage ; en effet, votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi.

A propos de vieillesse (c'est ce mot de petit-fils qui

me l'amène), vous me parlez de vos cheveux ! Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice. J'ai considérablement vieilli, sans avoir trop rien fait pour cela cependant. Ma vie a été fort plate — et sage — d'actions du moins. Quant au dedans, c'est une autre chose ! Je me suis *usé sur place*, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie ; ce qui leur casse les reins. Système Baucher.

Allons ! adieu. Encore mille vœux pour Maria ! Qu'elle rencontre dans cette union une sympathie solide et inaltérable ! Que sa vie soit pleine de joies calmes et continues, qu'elle en trouve à tous ses pas comme des violettes sous l'herbe et qu'elle les ramasse toutes ! Qu'elle n'en perde aucune ! Qu'il n'y ait autour d'elle que bonnes pensées et bons visages ! Que tout soit bien-être, respect, caresses, amour ! Que le devoir lui soit facile, l'existence légère, l'avenir toujours beau ! Donnez-lui, de ma part, sur la joue droite, *un baiser de mère ;* que Maurice lui donne, sur la gauche, *un baiser de père*. Et croyez bien, chère madame, à l'inaltérable attachement de votre tout dévoué qui vous baise affectueusement les mains.

Ma mère se joint à moi pour vous féliciter et remercie bien M. Schlésinger de son souvenir.

Du 18 octobre au mois de mai à Paris, boulevard du Temple, 42.

A Jules Duplan.

Samedi soir.

Votre bonne lettre, que j'ai reçue ce matin, m'a causé un grand plaisir. Vous savez le cas que je fais de votre goût, c'est vous dire que « votre suffrage m'est précieux » (style Homais). — Homais à part, je suis enchanté que la chose vous botte. Je voudrais bien que tous mes lecteurs vous ressemblassent !

Nous causerons de tout cela à la fin de la semaine prochaine. Venez chez moi, dimanche 19, à onze heures selon la vieille coutume. Vous déjeunerez avec le philosophe Baudry.

La première lecture de mon œuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page ou les *qui* abondaient; — quant au reste, c'était *du noir* et rien de plus.

Je me remets peu à peu, mais *ça m'avait porté un coup !* Pichat m'a écrit pour me dire qu'il comptait sur un succès. On revient, mon bon, on revient, — on change un tantinet de langage.

J'ai cet automne beaucoup travaillé à ma vieille toquade de Saint Antoine ; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué, refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le cœur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée œuvre qui pourrait bien me traîner en cour d'assises — et qui à coup sûr me fera passer pour fou. — N'importe ! une si légère considération ne m'arrêtera pas.

Je ne sais trop ce que j'écrirai cet hiver (le drame de Bouilhet va d'abord me prendre du temps); je suis plein de projets, mais l'enfer et les mauvais livres sont pavés de belles intentions.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 5 octobre.

Mon cher vieux,

Donne-moi un conseil et tout de suite. J'ai reçu ce matin une lettre de Frédéric Baudry, qui me prie dans les termes les plus convenables de changer dans la *Bovary* le *Journal de Rouen* en : *Le Progressif de Rouen* ou tel autre titre pareil. Ce bougre-là est un bavard ; il a conté la chose au père Senard et à ces messieurs du journal eux-mêmes.

Mon premier mouvement a été de l'envoyer promener ; d'autre part la susdite feuille à fait hier pour la *Bovary* une réclame très obligeante. Mais c'est si beau le « Journal de Rouen » dans la *Bovary*. Après ça c'est moins beau à Paris et le *Progressif* fera peut-être autant d'effet ? « Je suis dévoré d'incertitude. » Je ne sais que faire. Il me semble qu'en cédant je fais une couillonnade atroce. Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres phrases ! C'est grave.

Quant à moi, la vue de mon œuvre imprimée a achevé de m'abrutir. Elle m'a paru des plus plates. Je n'y vois rien que du noir. Ceci est textuel. Ç'a été un grand mécompte et il faudrait que le succès fût bien étourdissant pour couvrir la voix de ma conscience qui me crie : « Raté ».

Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est la pen-

sée de ton succès, et puis l'espoir (mais j'en ai déjà tant eu d'espoirs) que *Saint Antoine* a maintenant un plan, cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*.

Non ! s... n... de D... ! ce n'est pas pour que tu me renvoies des compliments, mais je ne suis pas gai là-dessus, ça me semble petit et « fait pour être médité dans le silence du cabinet. » Rien qui enlève et brille de loin. Je me fais l'effet d'être « fort en thème ». Ce livre indique beaucoup plus de patience que de génie, bien plus de travail que de talent. Sans compter que le style n'est déjà pas si raide ; il y a bien des phrases à recaller; plusieurs pages sont irréprochables, je le crois, mais ça ne fait rien à l'affaire.

Songe à cette histoire du *Journal de Rouen*. Mets-toi à ma place. N'en dis rien à Ducamp, jusqu'à ce que nous ayons pris un parti ; il serait d'avis de céder, probablement. Mets-toi au point de vue de l'absolu et de l'art.

Tu dois rire de pitié sur mon compte, mais je suis complètement imbécile.

Adieu, réponds-moi immédiatement.

A Maurice Schlésinger.

Paris, 1856.

Excusez-moi, mon cher Maurice, il m'est *impossible* — archi-impossible, complètement impossible d'être jeudi à Baden, ni de m'absenter de Paris, pendant une journée, d'ici un grand mois.

J'ai d'abord considérablement d'épreuves à corriger, puis *tous les jours* je passe les après-midi à l'Odéon

pour surveiller les répétitions d'un grand drame en cinq actes et en vers qui n'est malheureusement pas de moi, mais qui m'intéresse plus que s'il était de moi — l'auteur est mon ami Bouilhet que vous avez vu chez ma mère. C'est une œuvre considérable, une question de vie ou de mort pour lui — la direction fonde dessus de grandes espérances, et nous aurons, je crois, un très beau succès. Mais il y a bien à faire encore, et quantité de choses à trouver, comme mise en scène.

Quant à moi, cher ami, vous apprendrez avec plaisir que mon affaire marche *très bien*. J'ai de toutes façons lieu d'être extrêmement satisfait — jusqu'ici du moins. Les deux premiers numéros de mon roman ont déjà fait quelque sensation parmi la gent de lettres — et un éditeur m'est venu faire des propositions..... qui ne sont pas indécentes.

Je vais donc gagner de l'argent; grande chose ! chose fantasque ! — et qui ne me sera pas désagréable par le temps de misère (et de misères) qui court.

Est-ce que Mme X... (car je ne sais pas le nom de dame de Maria) ne viendra pas faire un petit voyage à Paris avec son époux ? les accompagnerez-vous ?

J'aurais bien du plaisir à vous recevoir dans mon petit appartement du boulevard du Temple, et à deviser avec vous, coudes sur la table. J'ai deux fauteuils dans mon cabinet. Je ne puis vous en offrir qu'un au coin du feu ; c'est bien le moins qu'on partage avec ses amis.

Adieu, mon cher Maurice. J'espère que mon souvenir vous arrivera à temps et que vous recevrez mon dernier souhait sur le seuil de votre maison au moment où vous le franchirez pour conduire votre chère fille à l'église.

Mille cordialités ; tout à vous.

Votre ancien ami, Janin, est très satisfait du commencement de mon bouquin, et m'a envoyé, par un tiers, des mots fort aimables.

A Théophile Gautier.

Mercredi, 17 décembre 1856.

Cher vieux maître,

Je viens de renvoyer les épreuves à Ducessois. Tu les liras, nonobstant. J'ai effacé le bouquet de poils entre les seins qui horripile l'homme de goût nommé Bouilhet. Ai-je bien fait ?

Si tu avais quelque observation grave à me communiquer, mon adresse est à Croisset, près Rouen.

Adieu, cher vieux, mille poignées de main et de la part du sieur Bouilhet aussi, qui maintenant partage ma solitude.

A toi.

A Madame Roger des Genettes.

1856.

Chère Madame,

Je viens de recevoir votre charmante lettre qui a bien couru avant de m'arriver. Enfin je l'ai et elle me réjouit fort. Vous savez le cas que je fais de votre goût, c'est vous dire, chère madame, que vous avez chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Ai-je été vrai ? Est-ce ça ? J'ai bien envie de causer longuement avec vous (mais quand et où ?) sur la théorie de la chose. On me croit épris du réel, tandis

que je l'exècre ; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court. Haine aux Almanzor comme aux Jean Couteaudier. Fi des Auvergnats et des coiffeurs !

En choquerai-je d'autres ? Espérons-le ! Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral.

La plus terrible *farce* à me jouer, ce serait de me décerner le prix Monthyon. Quand vous aurez lu la fin vous verrez que je le mérite.

Je vous prie néanmoins de ne pas me juger là-dessus. La « Bovary » a été pour moi une affaire de parti-pris, un thème. Tout ce que j'aime n'y est pas. Je vous donnerai dans quelque temps quelque chose de plus relevé dans un milieu plus propre. Adieu ou plutôt à bientôt. Permettez-moi de baiser vos mains qui m'écrivent de si jolies choses et de si flatteuses, et de vous assurer que je suis (sans aucune formule de politesse) tout à vous.

A Laurent Pichat,

Directeur de la *Revue de Paris*.

1857.

Mon cher ami,

Je vous remercie d'abord de vous mettre hors de cause ; ce n'est donc pas au poète Laurent Pichat que je parle, mais à la *Revue*, personnage abstrait, dont vous êtes l'interprète. Or, voici ce que j'ai à répondre à la *Revue de Paris* :

1° Elle a gardé pendant trois mois *Madame Bovary*, en manuscrit, et, avant d'en imprimer la première ligne, elle devait savoir à quoi s'en tenir sur ladite œuvre. C'était à prendre ou à laisser. Elle l'a pris, tant pis pour elle.

2° Une fois l'affaire conclue et acceptée, j'ai consenti à la suppresssion d'un passage fort important, selon moi, parce que la *Revue* m'affirmait qu'il y avait danger pour elle. Je me suis exécuté de bonne grâce ; mais je ne vous cache pas (c'est à mon ami Pichat que je parle) que, ce jour-là, j'ai regretté amèrement d'avoir eu l'idée d'imprimer.

Disons notre pensée entière ou ne disons rien.

3° Je trouve que j'ai déjà fait beaucoup et la *Revue* trouve qu'il faut que je fasse encore plus. Or *je ne ferai rien*, pas une correction, pas un retranchement, pas une virgule de moins, rien, rien !... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement.

Maintenant que j'ai fini de parler à la *Revue*, je me permettrai cette observation, ô ami :

En supprimant le passage du fiacre, vous n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant, dans le sixième numéro, ce qu'on me demande, vous n'ôterez rien encore.

Vous vous attaquez à des détails, c'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le *sang* d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout.

Il va sans dire que si je me brouille avec la *Revue*

de Paris, je n'en reste pas moins l'ami de ses rédacteurs.

Je sais faire, dans la littérature, la part de l'administration.

Tout à vous.

A Louis Bonenfant.

Paris, vendredi soir.

Vous êtes parfaitement en droit de me considérer comme un polisson, puisque je n'ai pas encore, cher cousin, répondu à ton aimable lettre. Mais j'ai été fort affairé depuis un mois. L'emploi de chef de claque n'est pas un métier de *faignant!* Enfin! C'est une affaire terminée et vaillamment. Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée, parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi. Toute la presse a chanté son éloge à qui mieux mieux. Sa pièce en est maintenant à la trentième représentation, et l'empereur ira la semaine prochaine.

Quant à moi, mes chers amis, je n'ai pas non plus lieu de me plaindre. La *Bovary* marche au delà de mes espérances. Les femmes seulement me regardent comme « une horreur d'homme ». On trouve que je suis trop vrai. Voilà le fond de l'indignation. Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Monthyon, car il découle de ce roman un enseignement bien clair, et si « la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille », je crois que bien des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse.

Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est parfaitement indifférent. La morale de l'art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai. Je crois avoir mis dans la peinture des mœurs bourgeoises et dans l'exposition d'un caractère de femme naturellement corrompu autant de littérature et de *convenances* que possible, une fois le sujet donné bien entendu.

Je ne suis pas près de recommencer une pareille besogne. Les milieux communs me répugnent et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. Ce travail aura servi à m'assouplir la patte; à d'autres exercices maintenant.

Je ne vois rien du tout de neuf à vous dire. Il fait un temps atroce. On patauge dans le macadam et les nez commencent à bleuir.

A Mme Maurice Schlésinger.

Paris, 14 janvier 1857.

Comme j'ai été attendri, chère madame, de votre bonne lettre! les questions que vous m'y faites sur l'auteur et sur le livre sont arrivées droit à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La *Revue de Paris* où j'ai publié mon roman (du 1er octobre au 15 décembre), avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été *avertie* deux fois. Or, on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, pour fait d'immoralité et d'irréligion; si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux et impies. J'ai eu à comparaître devant M. le juge d'instruction et la procédure a com-

mencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement les amis, qui pour moi ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assure-t-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le recevrez dans six semaines environ, je pense, et je vous marquerai, pour votre divertissement, les passages incriminés. L'un d'eux, une description d'extrême-onction, n'est qu'une page du rituel de Paris remise en français ; -- mais les braves gens qui veillent au maintien de la religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même — à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épluché par MM. de la police, et la récidive m'aurait conduit derechef sur « la paille humide des cachots » pour cinq ans : en un mot, il m'eût été impossible d'imprimer une ligne. Je viens donc d'apprendre : 1° qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique ; 2° que l'hypocrisie sociale est une chose grave. Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise et est rentrée dans son trou.

Quant au livre, en soi, qui est moral, archi-moral, et à qui l'on donnerait le prix Monthyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M. de Lamartine chante mon éloge très haut — ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon œuvre,

doit l'irriter! — la *Presse* et le *Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes — on m'a demandé un opéra-comique (comique! comique!), et l'on a parlé de ma *Bovary* dans différentes feuilles grandes et petites. Voilà, chère madame, et sans aucune modestie, le bilan de ma gloire. Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre pour prendre leur place : ils seront au contraire, charmants ; il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches!

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille où les phrases sont des aventures et où je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose! — car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énergique. Chaque rêve finit par trouver sa forme; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous les cœurs. Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

Je passe quelquefois rue Richelieu pour avoir de vos nouvelles. Mais la dernière fois, je n'y ai plus trouvé personne de connaissance. M. de Laval en est parti ; et au nom de Brandus, il s'est présenté à mes yeux un mortel complètement inconnu. — Vous ne viendrez donc jamais à Paris! votre exil est donc éternel! On lui en veut donc bien à cette pauvre France!

et Maurice, que devient-il? Que fait-il! Comme vous devez vous trouver seule depuis le départ de Maria! Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé, j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

A Théophile Gautier.

Paris, 6 heures du soir.

M. Abbatuci fils, qui *t'aime beaucoup*, est extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi, ce soir, aura le plus grand poids. Je suis chargé de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme puissant!

L'affaire est en bon train.

A toi.

A Eugène Crépet.

Paris, 1857.

Mon cher ami,

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut ce soir :

Le plus de lubricités possibles tirées des auteurs ecclésiastiques, particulièrement des modernes.

A vous!

On vient d'interdire mon mémoire et on a arrêté, dimanche, l'*Indépendance belge*, parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur.

Au docteur Jules Cloquet.

Paris, 23 janvier 1857.

Mon cher ami,

Je vous annonce que demain, 24 janvier, j'honore de ma présence le banc des escrocs, sixième chambre de police correctionnelle, dix heures du matin. Les dames sont admises, une tenue décente et de bon goût est de rigueur.

Je ne compte sur aucune justice. Je serai condamné et au maximum, peut-être, douce récompense de mes travaux, noble encouragement donné à la littérature. Je n'ose même espérer que l'on m'accordera la remise des débats à quinzaine, car M. Sénart ne peut plaider pour moi ni demain, ni dans huit jours.

Mais une chose me console de ces stupidités, c'est d'avoir rencontré pour ma personne et pour mon livre tant de sympathies. Je compte la vôtre au premier rang, mon cher ami. L'approbation de certains esprits est plus flatteuse que les poursuites de la police ne sont déshonorantes. Or je défie toute la magistrature française avec ses gendarmes et toute la Sûreté générale, y compris ses mouchards, d'écrire un roman qui vous plaise autant que le mien.

Voilà les pensées orgueilleuses que je vais nourrir dans mon cachot.

Si mon œuvre a une valeur réelle, si vous ne vous êtes pas trompé enfin, je plains les gens qui la poursuivent. Ce livre qu'ils cherchent à détruire n'en vivra que mieux plus tard et par leurs blessures mêmes. De cette bouche qu'ils voudraient clore, il leur restera un crachat sur le visage.

Vous aurez peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion d'entretenir l'empereur de ces matières.

Vous pourrez, en manière d'exemple, citer mon procès comme une des turpitudes les plus ineptes qui se passent sous son régime. Ce qui ne veut pas dire que je devienne furieux et que vous soyez obligé prochainement de me tirer de Cayenne. Non, non, pas si bête! Je reste seul dans ma profonde immoralité, sans amour pour aucune boutique ni parti, sans alliance même, et n'étant soutenu, naturellement, par aucun.

Je déplais aux Jésuites de robe courte comme aux Jésuites de robe longue ; mes méthaphores irritent les premiers, ma franchise scandalise les seconds.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je vous remercie encore une fois de vos bons services inutiles, car la sottise anonyme a été plus puissante que votre dévouement.

Mille poignées de main. Tout à vous.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Paris, 19 février.

Je suis bien en retard avec vous, madame. Ce n'est cependant ni dédain de votre charmante lettre, ni oubli, mais j'ai été surchargé des affaires les plus désagréables, car j'ai comparu (pour ce même livre sur lequel vous m'avez écrit des choses si obligeantes) en police correctionnelle sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs et au culte catholique. Cette Bovary que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'au-

teur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. Il me sera impossible de publier mon roman en volume avant le commencement du mois d'avril. Me permettrez-vous, madame, de vous en envoyer un exemplaire?

Il va sans dire que j'attends impatiemment l'envoi de quelques-unes de vos œuvres. Je serai fort honoré, madame, de les recevoir.

A Maurice Schlésinger.

Mon cher Maurice,

Merci de votre lettre. J'y répondrai brièvement, car il m'est resté de tout cela un tel épuisement de corps et d'esprit que je n'ai pas la force de faire un pas, ni de tenir une plume. L'affaire a été dure à enlever, mais enfin j'ai obtenu la victoire.

J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon inusitée, pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas, autour de l'art, des choses étrangères. C'est à tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer et pour toujours dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible par le temps qui court de rien dire, l'hypocrisie sociale est tellement féroce !!!

Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent immoral ! impie ! Je ferais bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc.! Ah ! comme je suis embêté, cher ami !

On ne veut même plus de portraits ! le daguerréotype est une insulte ! et l'histoire une satire ! Voilà où j'en suis ! Je ne vois rien en fouillant mon malheureux cerveau qui ne soit répréhensible. Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bagne ! et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve ?

Je suis depuis quatre jours couché sur mon divan à ruminer ma position qui n'est pas gaie, bien qu'on commence à me tresser des couronnes, où l'on mêle, il est vrai, des chardons.

Je réponds à toutes vos questions : si le livre ne paraît pas, je vous enverrai les numéros de la *Revue* qui le contiennent. Ce sera décidé d'ici à quelques jours. M. de Lamartine n'a pas écrit à la *Revue de Paris*, il prône le mérite littéraire de mon roman, tout en le déclarant cynique. Il me compare à lord Byron, etc.! C'est très beau ; mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Néanmoins nous sommes restés en de bons termes.

A Édouard Houssaye.

Mon cher ami,

Je vous ai apporté les épreuves, j'aurais désiré que Théo les lût. Il y a une phrase peut-être indécente ???

Problème! question! C'est à la troisième page, le mot *phallus* s'y trouve. Il est bien à sa place. Si vous avez peur, voici comment il faut arranger la chose : « On a trouvé qu'ils ressemblaient... à bien des choses. O chaste impudeur ! etc. »

Je supprime un mot et une phrase d'une ligne, faites comme il vous plaira.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Paris, 18 mars 1857.

Madame,

Je m'empresse de vous remercier, j'ai reçu tous vos envois. Merci de la lettre, des livres et du portrait surtout ! C'est une attention délicate qui me touche.

Je vais lire vos trois volumes lentement, attentivement ; c'est-à-dire comme ils le méritent, j'en suis sûr d'avance.

Mais je suis bien empêché pour le moment, car je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.

Avec une lectrice telle que vous, madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totalement inventée ;* je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence.

L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes : qu'il ne faut pas *s'écrire*. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la Création, invisible et tout-puissant, qu'on le sente partout mais qu'on ne le voie pas.

Et puis l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins le style, la forme, le beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du vrai, comme disait Platon.

J'ai longtemps, madame, vécu de votre vie. Moi aussi, j'ai passé plusieurs années complètement *seul* à la campagne, n'ayant d'autre bruit l'hiver que le murmure du vent dans les arbres avec le craquement de la glace, quand la Seine *charriait* sous mes fenêtres. Si je suis arrivé à quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé mais considérablement ruminé ; j'ai fréquenté des compagnies diverses et vu des pays différents. J'ai voyagé à pied et à dromadaire. Je connais les boursiers de Paris et les Juifs de Damas, les ruffians d'Italie et les jongleurs nègres. Je suis un pèlerin de la Terre Sainte et je me suis perdu dans les neiges du Parnasse, ce qui peut passer pour un symbolisme.

Ne vous plaignez pas ; j'ai un peu couru le monde et e connais à fond ce Paris que vous rêvez ; rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu... lire Hamlet ou Faust... par un jour d'enthousiasme. Mon rêve (à moi) est d'acheter un petit palais à Venise sur le grand canal.

Voilà, madame, une partie de vos curiosités assouvie. Ajoutez ceci pour avoir mon portrait et ma biographie complètes : que j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire.

Permettez-moi en finissant de vous remercier encore une fois pour l'envoi de l'*Image*. Elle sera encadrée et suspendue entre des figures chéries. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné.

A Maurice Schlésinger.

Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé.

Jamais je ne vous oublierai. Vous pourrez, quelquefois, être longtemps sans entendre parler de moi, mais je n'en penserai pas moins à vous. Je suis de la nature des dromadaires que l'on ne peut faire marcher lorsqu'ils sont au repos et que l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche, mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Croyez-le. Je sais bien que je suis un drôle, de ne pas aller vous voir, de ne pas faire avec vous un petit tour sur le Rhin, etc. Me croyez-vous donc assez sot et assez peu égoïste pour

me priver bénévolement de ce plaisir? Mais, mon cher ami, voici ma situation présente :

1° J'ai un volume qui va paraître dans 15 jours (vous le recevrez avant qu'il ne soit en vente à Paris), il faut que je surveille la publication du susdit bouquin. 2° J'en avais un autre tout prêt à paraître, mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication. 3° Pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances), il faut que je me hâte d'en faire un autre, et *se hâter* c'est pour moi, en littérature, *se tuer*. Je suis donc occupé en ce moment à prendre des notes pour une étude antique que j'écrirai cet été, fort lentement. Or, comme je veux m'y mettre à la fin du mois prochain et qu'à Rouen il m'est impossible de me procurer les livres qu'il me faut, je lis et j'annote aux Bibliothèques du matin au soir, et chez moi, dans la nuit, fort tard. Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux, car je me lève tous les matins à huit heures, ce qui est un supplice pour votre serviteur.

Comme j'ai été embêté cet hiver! mon procès! mes querelles avec la *Revue de Paris!* et les conseils! et les amis! et les politesses! On commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma table un bel éreintement de mon roman, publié par un monsieur dont j'ignorais complètement l'existence. Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent et ce qu'est maintenant la petite presse. Tout cela du reste est fort légitime, car le public se trouve à la hauteur de toutes les canailleries dont on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus profond ni plus large. Il faut avoir une fière santé morale, je vous assure, pour

vivre à Paris, maintenant. Qu'importe, après tout ! Il faut fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Vous êtes lié fatalement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons? Tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie qui sentent le vieillard. On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, que c'est le passé qui nous dévore.

A Jules Duplan.

Vous êtes le plus gentil bougre que je connaisse, mon cher Duplan ! Comme c'est aimable à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur mon compte; continuez ! Vous me rendrez un vrai service, cela m'amuse beaucoup et je ne saurais ici me procurer toutes ces feuilles.

L'article de Sainte-Beuve a été bien bon pour les bourgeois; il a fait à Rouen (m'a-t-on dit) grand effet. Quant à celui de la *Chronique*, je le trouve innocent; mais celui du *Courrier franco-italien* est foncièrement malveillant, ce dont je me f... complètement. Je ne comprends pas maintenant comment un article de journal peut vous choquer. C'est sans doute un excès d'orgueil de ma part, mais je vous assure que je ne me sens contre le sieur Claveau aucune haine. Le malheureux, qui croit que je ne m'occupe nullement du style !

Je suis perdu dans les bouquins et je m'embête, car je n'y trouve pas grand'chose. J'ai déjà, depuis une semaine, abattu pas mal de besogne, mais il y a des fois où ce sujet de Carthage m'effraie tellement (par son vuide) que je suis sur le point d'y renoncer.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 18 mai 1857.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher confrère et chère lectrice. Ne mesurez pas mon affection à la rareté de mes lettres; n'accusez que les encombrements de la vie parisienne, la publication de mon volume et les études archéologiques auxquelles je me livre maintenant. Mais me voilà revenu à la campagne, j'ai plus de temps à moi et nous allons aujourd'hui passer la soirée ensemble; parlons de nous d'abord, puis de vos volumes et ensuite de quelques idées sociales et politiques sur lesquelles nous différons.

Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois? Par deux moyens : 1° en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2° par *la force de la volonté*. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon *moi* sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoiqu'assiégée et battue. En d'autres fois je tâchais, par l'imagination, de me

donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec les poisons. Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. Il y a un sentiment ou plutôt une habitude dont vous me semblez manquer, à savoir l'*amour de la contemplation*. Prenez la vie, les passions et vous-même comme un *sujet* à exercices intellectuels. Vous vous révoltez contre l'injustice du monde, contre sa bassesse, sa tyrannie et toutes les turpitudes et fétidités de l'existence. Mais les connaissez-vous bien? avez-vous tout étudié? Êtes-vous Dieu? Qui vous dit que votre jugement humain soit infaillible? que votre sentiment ne vous abuse pas? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien? Saisirons-nous jamais l'absolu? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. L'*humanité est ainsi*, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez *moins à vous*. Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père; lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a dans l'*ardeur de l'étude* des joies idéales faites pour les nobles âmes. Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans; reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves et vous sentirez s'élargir à la fois votre cœur et votre intelligence; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. Tâchez donc de ne plus *vivre en vous*. Faites de grandes lectures. Prenez un plan d'études, qu'il soit rigoureux et suivi. Lisez de l'histoire, l'ancienne, surtout. *Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant*. La vie est une chose tellement hideuse que

le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'art, dans la recherche incessante du vrai rendu par le beau. Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse. Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

Que parlez-vous de remords, de faute, d'appréhensions vagues et de confession? Laissez tout cela! Laissez tout cela! pauvre âme, par amour de vous. Puisque vous vous sentez la conscience entièrement pure, vous pouvez vous poser devant l'Éternel et dire : « Me voilà ». Que craint-on quand on n'est pas coupable? Et de quoi les hommes peuvent-ils être coupables! insuffisants que nous sommes, pour le mal comme pour le bien! Toutes vos douleurs viennent de l'excès de la pensée oisive. Elle était vorace et, n'ayant point de pâture extérieure, elle s'est rejetée sur elle-même et s'est dévorée jusqu'à la moelle. Il faut la *refaire*, l'engraisser et empêcher surtout qu'elle ne vagabonde. Je prends un exemple : Vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique. Soit. Eh bien! lisez d'abord *tous ceux* qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs. — Et puis, avant de vous permettre une opinion définitive, il vous faudra étudier une science assez nouvelle, dont on parle beaucoup et que l'on cultive peu, je veux dire l'Économie politique. Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise. N'importe, le scepticisme n'aura rien d'amer, car vous serez comme à la comédie de l'humanité et il vous

semblera que l'Histoire a passé sur le monde pour vous seule.

Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion ; ils cherchent le but de la vie et la dimension de l'infini. Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages. » Mais comme les grains leur coulent entre les doigts et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève? Il faut s'agenouiller ou se promener. Promenez-vous.

Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclue, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclue pas. Homère ne conclue pas, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni la Bible elle-même. Aussi ce mot fort à la mode *le Problème social*, me révolte profondément. Le jour où il sera trouvé, ce sera le dernier de la planète. La vie est un éternel problème, et l'histoire aussi, et tout. Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons? Le dix-neuvième siècle dans son orgueil d'affranchi s'imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout en devait rester là, mais cette révolution est elle-même la préparation d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Nos idées les plus avancées sembleront bien ridicules et bien arriérées quand on les regardera par-dessus l'épaule. Je parie que dans 50 ans seulement, les mots : *Problème social*, *moralisation des masses*, *progrès* et *démocratie* seront passés à l'état de « rengaine » et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : *sensibilité*, *nature*, *pré-*

jugés et *doux* liens du cœur, si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle.

C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au-delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie niaise. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre.

Je vous en veux un peu pour m'avoir dit, dans une de vos précédentes lettres, que vous désiriez pour tous « l'instruction *obligatoire* ». — Moi, j'exècre tout ce qui est obligatoire, toute loi, tout gouvernement, toute règle. Qui êtes-vous donc, ô société, pour me *forcer* à quoi que ce soit ? Quel Dieu vous a fait mon maître ? Remarquez que vous retombez dans les vieilles injustices du passé. Ce ne sera plus un despote qui primera l'individu, mais la foule, le salut public, l'éternelle raison d'État, le mot de tous les peuples, la maxime de Robespierre. J'aime mieux le désert, je retourne chez les Bédouins qui sont libres.

Comme le papier s'allonge, chère lectrice, en causant avec vous. Il faut pourtant, avant de clore ma lettre, que je vous parle de vos deux livres.

Ce qui m'a surpris et ce qui pour moi domine dans votre talent, c'est la faculté poétique et l'idée philosophique, quand elle se forme à la grande morale éternelle, je veux dire, quand vous ne parlez pas en

votre nom propre. Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir, et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le *à fond*, je vous l'ordonne, comme médecin. Ainsi, dans *Cécile* (page 18), voici une phrase que j'aime : « C'est en vain qu'on ose donner le change », etc. La page 45 : « Le ciel me semblait plus bleu, le soleil plus brillant » est charmante. Un effet de soleil sur la mer à Dieppe (page 103), m'a ravi ; vous excellez dans ces effets-là. La grande lettre de Cécile est une bonne chose. Il en est de même du caractère de Julia et de la passion désordonnée qu'elle inspire. Mais je blâme souvent le *lâche* du style, des expressions toutes faites, comme les *notabilités* de la société, page 85 : « Le destin jeta une nouvelle pomme de discorde » ; page 87 : « M'abreuver de son sang » ; page 91. Cela se dit en tragédie, et ne doit plus se dire, parce que jamais cela ne fut pensé. Ce sont de légères fautes, il est vrai ; mais un esprit aussi distingué que le vôtre devrait s'en abstenir. Travaillez ! travaillez !

Voici un trait que je trouve excellent, page 114 : « Avec autant de terreur que si elle eût ignoré les faits qu'elle contenait » ; et cette phrase jetée en passant, page 124 : « Il faut avoir vécu dans une ville de province pour savoir », etc. Les pages 132-133 : fort beau. *L'oubli, cette grande misère du cœur humain qui les complète toutes.* 146, sublime ! La longue lettre de Julia, écrite de son couvent, est un petit chef-d'œuvre et de tout ce que je connais de vous, c'est incontestablement ce que j'aime le mieux. Tout ce roman de *Cécile*, du reste, me plaît beaucoup. Je n'en blâme que le cadre. L'ami qui écoute l'histoire ne sert pas à grand'-chose. Vos dialogues, en général, ne valent pas vos narrations, ni surtout vos expositions de sentiment.

Vous voyez que je vous traite en ami, c'est-à-dire sévèrement. C'est parce que je suis sûr que vous pouvez faire des choses charmantes, exquises, que je me montre si pédant. Rabattez la moitié de mes critiques et centuplez mes éloges. Ma première lettre sera remplie par mes observations sur *Angélique*.

A Jules Duplan.

Veuillez dire à l'énergumène Crépet de m'envoyer incontinent les renseignements sur Carthage. Je les attends avec curiosité et impatience.

Vos lettres sont courtes, mon vieux. Mais je vous vitupère surtout de laisser là Siraudin. Allons caleux ! Fa ! outre !!!

Quant à moi, j'ai une indigestion de bouquins. Je rote l'in-folio. Voilà 53 ouvrages différents sur lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars ; j'étudie maintenant l'*Art militaire*, je me livre aux délices de la contrescarpe et du cavalier, je pioche les balistes et les catapultes. Je crois enfin pouvoir tirer des effets neufs du tourlourou antique. Quant au paysage, c'est encore bien vague ; je ne *sens* pas encore le côté religieux. La psychologie se cuit tout doucement, mais c'est une lourde machine à monter. Je me suis jeté là dans une besogne bougrement difficile. Je ne sais quand j'aurai fini, ni même quand je commencerai.

Ai-je bien fait d'envoyer ma carte au père Dumas ? il me semble que oui ; car son article à tout prendre était favorable, bien qu'il ait lu mon livre légèrement. Je sais pertinemment qu'il y aura un article sur moi dans l'*Univers ;* je vous le recommande.

J'ai reçu le Cuvillier. C'est d'une insigne mauvaise foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre avec le jeune Alex.? Ma *Bovary* est une *Dame aux Camélias*, maintenant! Boum! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard où le rapprochement ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs! Je me f... bien de ça!

Au même.

Je viens d'écrire à Edmond About et à Feydeau pour votre ami Maisiat. A Feydeau, afin qu'il se charge de la commission, c'est-à-dire qu'il surveille Théo. Je lui ai recommandé de repasser la note à Saint-Victor, ce qui ne peut pas nuire. Si j'avais écrit à Gautier, je n'aurais pas eu de réponse, parce qu'il est fort peu épistolaire. Mais de cette façon, je saurai ce qui en adviendra. J'ai écrit il y a quelques jours à Théo pour lui recommander Foulogne. Si vous voyez ce dernier chez Gleyre, vous pourrez le lui dire. Je souhaite que tout cela serve à quelque chose.

J'ai reçu le *Figaro* et l'*Univers*. Est-ce beau? Je suis en exécration dans le parti prêtre, cela doit attendrir Gleyre à l'endroit de la *Bovary*.

Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur! Et Siraudin? s... n... de D...! Il ne s'agit pas de rester assis sur votre derrière, comme *ung* veau pleurard! Allons à l'ouvrage! nom d'un petit bonhomme! Le meilleur de la vie se passe à dire : « Il est trop

tôt », puis : « Il est trop tard. » — Moi, dès le commencement d'août, je me mets à Carthage ; j'ai bientôt tout lu. On ne pourra, je crois, me prouver que j'ai dit, en fait d'archéologie, des sottises. C'est déjà beaucoup.

Je n'ai pas reçu le livre de Crépet ; qu'il l'adresse chez mon frère, à l'Hôtel-Dieu, à Rouen. Si Crépet était un brave, il passerait à l'Institut ou rue de Seine, 2, et ferait de ma part une révérence et mille remercîments à M. Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut, lequel tient à ma disposition un « mémoire sur l'*Orichalque* de Rossignol. » Il ne sait comment me faire parvenir la chose. Crépet mettrait cette brochure dans le paquet du susdit livre.

Lisez l'anecdote suivante. Vous m'avez entendu parler d'un certain Anthime, ancien domestique de ma mère et mari de la cuisinière que nous avons. Ce respectable serviteur, haut de cinq pieds huit pouces, porteur de boucles d'oreilles, de bagues et de chaînes d'or, tournure de chantre, air idiot, ami des prêtres et coopérant, l'été, à l'édification des reposoirs, renvoyé pour ses mauvaises mœurs, avait trouvé, en sortant de notre service, un ancien distillateur enrichi que l'on appelle familièrement le père Poussin. Ledit père Poussin était plutôt l'ami que le maître d'Anthime. Ils sortaient bras-dessus bras-dessous, et faisaient, le soir, la petite partie de cartes. Eh bien ! tout à coup, le père Poussin s'est fâché et a mis Anthime à la porte. Il a dit à la femme de ce misérable un bien beau mot : « C'est un homme, madame, qui aime son semblable. » N.-B. — Le père Poussin est âgé de 72 ans ! et hideux ! Il a un tremblement continuel et bavachotte agréablement.

Voilà, monsieur, où nous ont conduit les révolu-

tions. Les couches inférieures n'ont plus aucune considération pour les supérieures. Les domestiques, à présent, ne respectent plus leurs maîtres ; cependant, on ne peut nier qu'ils les aiment.

Est-ce joli ? Je termine comme *Lucrèce Borgia* : « Hein ? qu'en pensez-vous ?... pour *la campagne!*

A Louis Bouilhet.

Enfin ! je vais en finir avec mes satanées notes ! J'ai encore trois volumes à lire et puis c'est tout. C'est bien tout ! Au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je m'y mets. Je n'en éprouve aucune envie intellectuelle mais une sorte de besoin physique. Il me faut changer d'air. Et puis je n'apprends plus rien du tout. J'ai épuisé, je crois, la matière complètement. C'est maintenant qu'il va falloir se monter et gueuler ! dans le silence du cabinet.

Réponds-moi tout de suite pour me dire si tu me permets d'envoyer ton adresse à La Rounat, le susdit me la demande à grands cris. Il s'informe de toi considérablement et m'apprend que ta pièce est annoncée dans les feuilles publiques sous le titre de *Une Fille naturelle.*

Le public, il paraît, s'occupe de nos seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Mercenaires.* Cela est très flatteur, mais m'embête fort; on a l'air d'un charlatan, et puis le public vous en veut de l'avoir tant fait

attendre. Bien entendu que je ne m'en hâterai pas d'une minute de plus.

Apprends que ton ami Napoléon Gallet a été décoré par Sa Majesté comme chef du conseil des Prud'-hommes. De plus, d'autre filateurs et industriels sont mêmement décorés de l'étoile des braves.

J'ai eu, avant-hier, un spectacle triste. Ayant une grande demi-heure à perdre avant de pouvoir entrer à la bibliothèque, j'ai été faire une visite au collège, où l'on distribuait les prix. Quelle décadence! Quels pauvres petits bougres! plus d'enthousiasme, plus de gueulades. Rien! rien! On a complètement séparé la cour des Grands de la cour des Moyens; mesure de police qui m'a révolté et on a retiré, dans la cour des Grands, devine quoi? devine qui?... Les lieux! Oui! ces braves latrines où l'urine, par flaques énormes, aurait pu noyer le cheval de Préault « nourri cependant des marais de la Gaule », ces pauvres lieux où l'on fumait des cigarettes de maryland, roulées si poétiquement avec des doigts abîmés d'engelures! Et à la place, à la sacro-sainte place où ils étaient, se tenaient assises sur deux chaises, deux piètres bonnes sœurs qui quêtaient pour les pauvres. Et la tente, une manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic alhambra !... J'étais indigné! — Voix du père Horie, où es-tu, me disai-je, où es-tu ?... en entendant à peine le grêle organe d'un maigre pion qui lisait le palmarès. Et les mômes arrivaient sur l'estrade, tout doucettement, au petit pas, comme des jeunes personnes dans un boarding-school, et faisaient la révérence. Ah! tout y manquait, depuis la trogne du père Dai-gnez jusqu'au non-nez de Bastide, le tambour-maître... Ils économisaient jusqu'aux fanfares!

J'ai cherché sur les murs des noms d'autrefois et

n'en ai pas vu un seul. J'ai regardé dans le parloir si je ne retrouverais pas les bonnes têtes d'après l'antique qui y moisissaient depuis 1815, et sous la porte du père Pelletier, s'il y avait encore ces trois pouces de vide, par où l'on voyait apparaître les bottes de M. le proviseur et de M. le censeur... Tout cela est changé, réparé, bouché, gratté, disparu. Il m'a même semblé que la loge du portier ne sentait plus le bondard de Neufchâtel ! Et j'ai tourné les talons, très triste.

Je t'assure que je n'ai pas eu, en voyage, devant n'importe quelle ruine, un sentiment d'antiquité plus profond. Ma jeunesse est aussi loin de moi que Romulus.

Je t'engage à lire (comme chose bien fétide) une lettre de Béranger à Legouvé, où il lui donne des conseils sur la carrière d'homme de lettres ! C'est un morceau, sérieusement !

Et toi, mon vieux, ça va-t-il ? Tâche, quand tu viendras ici, dans un bon mois, de m'apporter le deuxième acte fait. Bon courage ! marche ! Je t'embrasse.

A Charles Baudelaire.

Vendredi, 14 août 1857.

Je viens d'apprendre que vous êtes poursuivi à cause de votre volume. La chose est déjà un peu ancienne, me dit-on. Je ne sais rien du tout, car je vis ici comme à cent lieues de Paris.

Pourquoi ? Contre qui avez-vous attenté encore ?

Est-ce à la Religion ? Sont-ce les mœurs ? Avez-vous passé en justice ? Quand sera-ce ? etc.

Ceci est du nouveau : poursuivre un volume de vers ! Jusqu'à présent la magistrature laissait la poésie fort tranquille.

Je suis grandement indigné. Donnez-moi des détails sur votre affaire, si ça ne vous embête pas trop, et recevez mille poignées de main des plus cordiales.

A Jules Duplan.

Merci, mon cher vieux, je me procurerai à Rouen l'*Illustration* et *la Revue des Deux-Mondes*.

J'ai ce matin reçu un numéro du *Journal du Loiret* où il y a un article de Cormenin très bienveillant. Mais vous l'avouerai-je, je n'en ai pas encore trouvé *un* qui me gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui me loue par les côtés que je trouve louables et qui me blâme par ceux que je sais défectueux. Peu importe du reste, la Bovary est maintenant bien loin de moi. Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds. Je les expédie rapidement et sans y trouver grand'chose. Je tiens cependant à Carthage, et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-quarto sur le Cyprès pyramidal ; par ce qu'il y avait des cyprès dans la cour du temple d'Astarté, cela peut vous donner une idée du reste. Voilà la pluie qui se met à tomber. Je suis

seul comme au fond du désert et je pense avec une certaine mélancolie à nos dimanches de cet hiver.

A Ernest Feydeau.

Non, mon cher monsieur, je n'ai commis aucune lâcheté, même de geste, relative à votre endroit; et avant de traiter un homme de couillon il faut avoir des preuves. Je trouve cette supposition gratuite et du plus détestable goût, mon bonhomme. Je ne laisse jamais personne échiner devant moi mes amis. (C'est un privilège que je me réserve.) Ils m'appartiennent, je ne permets pas qu'on y touche. Rassure-toi du reste ; ton ennemi Aubryet ne m'a dit aucun mal de ta Seigneurie. Je l'ai vu, seul, pendant vingt minutes à peu près. Sitôt le dîner fini, il s'est embarqué. Voilà, et tu es un insolent.

Ta mauvaise opinion sur moi vient de ce qu'un jour je ne me suis pas mis de ton bord dans une discussion. Le vrai est que je vous trouvais tous les deux également absurdes, et la lâcheté eût été de soutenir des théories qui n'étaient point miennes.

Tu me paieras toutes ces injures dans la critique que je te ferai de ton *Été*, Grand Enragé ! En l'attendant tu peux te vanter d'avoir fait un certain chapitre XVII qui est un morceau.

Si tu crois que tu m'amèneras au culte du simple et du carré de choux, détrompe-toi, mon vieux ! détrompe-toi ! Je sors d'Yonville, j'en ai assez ! Je demande d'autres guitares maintenant. Chaussons le cothurne et entamons les grandes gueulades. Ça fait du bien à la santé.

As-tu lu mon éreintement dans l'*Univers?* J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. Les mânes d'Homais se vengent.

Je déclare, du reste, que tous ces braves gens-là (de l'*Univers* de la *Revue des Deux-Mondes*, des *Débats*, etc.,) sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre, bien mieux et plus. Un jour, que nous serons seuls chez moi et les portes barricadées, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes sur la *Bovary*. J'en connais mieux que personne les défauts et les vraies fautes. Ainsi il y avait tout au commencement une monstruosité grammaticale dont aucun, bien entendu, ne s'est aperçu. Mais tout cela importe fort peu.

J'entamerai probablement Carthage dans un mois. Je laboure la Bible de Cahen, les origines d'Isidore, Selden et Braunius. Voilà. J'ai bientôt lu tout ce qui se rapporte à mon sujet de près ou de loin, et bien que tu m'accuses d'ignorance crasse en botanique, je te f... une flore Tunisienne et Méditerranéenne très exacte, mon vieux. Mais il faut, auparavant, l'apprendre.

Sache, d'ailleurs, que j'ai eu un prix en botanique. Le sujet de la composition était l'histoire des Champignons. J'avais couché, sur ce mets des Dieux, vingt-cinq pages tirées de Bosmare qui excitèrent l'enthousiasme de mes professeurs, et j'obtins la « juste récompense de mes labeurs assidus. »

Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique, à savoir la façon de sentir. Quant à la couleur, personne ne pourra me prouver qu'elle est fausse.

Ci-inclus une petite note pour Théo. S'il peut dire du bien du susdit peintre, il me fera plaisir. Je lui ai

déjà recommandé quelqu'un, j'ai peur de l'embêter avec toutes mes recommandations. Tâche néanmoins qu'il s'exécute, lui ou saint Victor.

Que vas-tu faire à Luchon, grand lubrique? Ranimer dans une atmosphère pure ta santé épuisée par les débauches de la capitale ! Tu vas porter, au sein des populations rustiques, les vices et l'or de la civilisation! Tu vas séduire les servantes! briller dans les tables d'hôte par ton esprit! semer des maximes incendiaires, chausser de grandes guêtres et recueillir des métaphores ! rien que des métaphores et des paysages ! matérialiste que tu es !

Adieu. Tâche de bien te conduire et que ta famille ne soit pas obligée d'aller recueillir les morceaux épars de ton cadavre, déchiré en pièces dans quelque lupanar. Ne moleste personne, il y a maintenant des gendarmes, prends garde ! Tu te ruines le tempérament ! on te le répète, mais tu ne veux croire personne. Le libertinage t'emporte ! Adieu, mon vieux, bon voyage, on t'embrasse sur le marchepied.

A Eugène Crépet.

Mon cher ami,

Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre; votre volume de l'*Encyclopédie catholique*, dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup.

Si vous découvriez autre chose comme gravures,

dessins, etc... envoyez-les moi. Je paierais je ne sais quoi pour avoir la reproduction d'une simple mosaïque *réellement* punique ! Je crois néanmoins être arrivé à des *probabilités*. On ne pourra pas me *prouver* que j'aie dit des absurdités. Si vous connaissiez aussi quelque bouquin *spécial* sur les mercenaires, faites m'en part.

J'ai de temps à autres de vos nouvelles par Duplan. Resterez-vous à Paris tout l'été ? — Je ne sais, quant à moi, l'époque où l'on m'y reverra. Dans quinze jours je vais me mettre à écrire. Priez pour moi toutes les garces du Pinde !

Adieu, mille bons souvenirs au père Gide et à vous trente-six mille poignées de main.

A Charles Baudelaire.

23 août 1857.

Mon cher ami,

J'ai reçu les articles sur votre volume. Celui d'Asselineau m'a fait grand plaisir. Il est, par parenthèse, bien aimable pour moi. Dites-lui de ma part un petit mot de remerciement. Tenez-moi au courant de votre affaire, si ça ne vous ennuie pas trop. Je m'y intéresse comme si elle me regardait personnellement. Cette poursuite n'a aucun sens.

Elle me révolte.

Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Béranger ! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés !

J'imagine que dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette,

quelques fragments de ses chants (qui ne sont pas des chansons mais des odes de Prudhomme) lus à l'audience, seraient d'un bel effet. Je vous recommande ma *Jeanneton*, la *Bacchante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale, — et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux mœurs et à la religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut ?) à votre avocat.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je vous serre les mains.

A Ernest Feydeau.

Oui ! samedi prochain, à 7 heures 50, rue Verte ! Je serai là samedi, mais pas plus tard. Est-ce bien sûr ?

J'en ai fini avec mes notes et je vais m'y mettre cette semaine, ou dès que tu seras parti de céans ! Il faut bien se résigner à écrire.

Je suis un peu remonté, à la surface du moins. Car au fond, je suis bougrement inquiet. Plus je vais et plus je deviens poltron. *Je n'ose plus.* (Et tout est là : oser !) Ce qui n'empêche pas que le susdit roman ne soit la preuve d'un toupet exorbitant. Et puis, comme le sujet est très beau, je m'en méfie énormément vu que l'on rate généralement les beaux sujets. Ce mot, d'ailleurs, ne veut rien dire, tout dépend de l'exécution. L'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre. Enfin ! nous verrons.

Adieu, cher vieux, à samedi. Nous taillerons, j'imagine, une fière bavette. Mais je ne parlerai nullement

de Carthage, parce que parler de mes plans me trouble. Je les expose toujours mal. On me fait des objections et je perds la boule.

A Charles Baudelaire.

Croisset, mercredi soir, octobre 1857.

Je vous remercie bien, mon cher ami. Votre article m'a fait le plus *grand* plaisir. Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond.

Si vous trouvez mon livre suggestif, ce que vous avez écrit dessus ne l'est pas moins, et nous causerons de tout cela dans six semaines, quand je vous reverrai.

En attendant, mille bonnes poignées de main, encore une fois.

A Ernest Feydeau.

Mon bon,

Je crois qu'il est toujours convenable de laver son linge sale. Or, je lave le mien tout de suite. « Je t'en ai voulu » et t'en veux encore un peu d'avoir supposé que j'avais, avec Aubryet, dit du mal de ta personne ou de tes œuvres. Je parle ici très sérieusement. Cela m'a choqué, blessé. C'est ainsi que je suis fait. Sache que cette lâcheté-là m'est complètement antipathique. Je ne permets à personne de dire devant moi plus de

mal de mes amis que je ne leur dis en face. Et quand un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à mon usage. Qu'il n'en soit plus question ! et tant pis pour toi si tu ne me comprends pas. Causons de choses moins sérieuses et fais-moi l'honneur, à l'avenir, de ne pas me juger comme le premier venu.

Sache d'ailleurs, ô Feydeau, que « jamais je ne blague. » Il n'y a pas d'animal au monde plus sérieux que moi ! Je ris quelquefois mais plaisante fort peu, et moins maintenant que jamais. Je suis *malade* par suite de peur, toutes sortes d'angoisses m'emplissent : Je vais me mettre à écrire.

Non ! mon bon ! Pas si bête ! Je ne te montrerai rien de Carthage avant que la dernière ligne n'en soit écrite, parce que j'ai bien assez de mes doutes sans avoir par-dessus ceux que tu me donnerais. Tes observations me feraient perdre la boule. Quant à l'archéologie, elle sera « probable ». Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. Pour ce qui est de la botanique, je m'en moque complètement. J'ai vu de mes propres yeux toutes les plantes et tous les arbres dont j'ai besoin.

Et puis, cela importe fort peu, c'est le côté secondaire. Un livre peut être plein d'énormités et de bévues et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable ; je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas!) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait oublier l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois

et les 98 volumes que j'ai lus, pour être pendant trois secondes, seulement, « réellement » émotionné par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à la Cafetière de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéï, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut « *rien aimer* », c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

Pourquoi tiens-tu à m'agacer les nerfs en me soutenant qu'un carré de choux est *plus* beau que le désert? Tu me permettras d'abord de te prier d' « aller voir » le désert avant d'en parler! Au moins, s'il y avait aussi beau, passe encore. Mais, dans cette préférence donnée au légume bourgeois, je ne puis voir que le désir de me faire enrager. Ce à quoi tu réussis. Tu n'auras de ma seigneurie aucune critique écrite sur l'Été parce que 1° Ça me demanderait trop de temps. 2° Il se pourrait que je dise des inepties, ce que faire ne veux! Oui! j'ai peur de me compromettre, car je ne suis sûr de rien (et ce qui me déplaît est peut-être ce qu'il y a de meilleur? J'attends pour avoir une opinion inébranlable et brutale que l'Automne soit paru. Le Printemps m'a plu, m'a enchanté, sans aucune restriction. Quant à l'Été, j'en fais (des restrictions).

Maintenant, — mais je me tais, parce que mes observations porteraient sur un « parti pris » qui est peut-être bon, je n'en sais rien. Et comme il n'y a rien au monde de plus désobligeant et plus stupide qu'une critique injuste, je me prive de la mienne, qui pourrait bien l'être. Voilà, mon cher vieux. Tu vas dans ta conscience me traiter encore de lâche. Cette

fois, tu auras raison, mais cette lâcheté n'est que de la prudence.

T'amuses-tu? Emploies-tu tes préservatifs, homme immonde! Quel gaillard que mon ami Feydeau et comme je l'envie! Moi je m'embête démesurément. Je me sens vieux, éreinté, flétri. Je suis sombre comme un tombeau et rébarbatif comme un hérisson.

Je viens de lire d'un bout à l'autre le livre de Cahen. Je sais bien que c'est très fidèle, très bon, très savant: n'importe! Je préfère cette vieille *Vulgate*, à cause du latin! Comme ça ronfle! à côté de ce pauvre petit français malingre et pulmonique! Je te montrerai même deux ou trois contre-sens (ou enjolivements) de ladite *Vulgate* qui sont beaucoup plus beaux que le sens vrai.

Allons, divertis-toi, et prie Apollon qu'il m'inspire, car je suis prodigieusement aplati. A toi.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

4 novembre 1857.

Comme je suis honteux envers vous, ma chère correspondante! Aussi, pour me prouver que vous ne me gardez aucune rancune, répondez-moi tout de suite. N'imitez pas mon long silence, le motif n'en a pas été gai, je vous assure. Si vous saviez comme je me suis ennuyé, rongé, dépité! Il faut que j'aie un tempérament herculéen pour résister aux atroces tortures où mon travail me condamne. Qu'ils sont heureux ceux qui ne rêvent pas l'impossible! On se croit sage parce qu'on a renoncé aux passions actives. Quelle vanité! Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'é-

crire une bonne page et d'être content de soi. J'ai commencé un roman antique, il y a deux mois, dont je viens de finir le premier chapitre ; or, je n'y trouve *rien de bon,* et je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers d'expérience dans mon art et plus cet art devient pour moi un supplice : l'imagination reste stationnaire et le goût grandit. Voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi, par la littérature. Je vais rester, encore pendant deux mois à peu près, dans une solitude complète, sans autre compagnie que celle des feuilles jaunes qui tombent, et de la rivière qui coule. Le grand silence me fera du bien, espérons-le ! Mais si vous saviez comme je suis fatigué par moments ! Car moi qui vous prêche si bien la sagesse, j'ai comme vous un spleen incessant, que je tâche d'apaiser avec la grande voix de l'Art ; et quand cette voix de sirène vient à défaillir, c'est un accablement, une irritation, un ennui indicibles. Quelle pauvre chose que l'humanité, n'est-ce pas ? Il y a des jours où tout m'apparaît lamentable, et d'autres où tout me semble grotesque. La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète de Saturne, notre univers est une petite étincelle. Il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela n'est pas facile, continuellement.

Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs ? Vous vous cramponnez à vos idées religieuses qui vous font tant souffrir, et moi à ma chimère de style qui m'use le corps et l'âme. Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que

nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

Je vous conseille de voyager et vous m'objectez votre santé. C'est à cause d'elle précisément qu'il faudrait changer de vie. Ayez ce courage, brisez avec tout, pour un moment. Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise. Que vous coûterait un déplacement d'un mois pour essayer? Il ne faut pas réfléchir en ces choses-là. On met deux chemises dans un sac de nuit et on part. Il faudra pourtant que nous nous connaissions *de vue*, que nous nous serrions la main autrement que par lettres. Lequel de nous deux ira vers l'autre? pourquoi ne viendriez-vous pas cet hiver à Paris entendre un peu de musique?

Si je vivais avec vous, je vous rendrais l'existence rude et vous vous en trouveriez mieux, j'en suis sûr.

Vous me parlez de Béranger dans votre dernière lettre. L'immense gloire de cet homme est, selon moi, une des preuves les plus criantes de la bêtise du public. Ni Shakespeare, ni Gœthe, ni Byron, aucun grand homme enfin n'a été si universellement admiré. Ce poète n'a pas eu jusqu'à présent un seul contradicteur et sa réputation n'a pas même les taches du soleil. Astre bourgeois, il pâlira dans la postérité, j'en suis sûr. Je n'aime pas ce chansonnier grivois et militaire. Je lui trouve partout un goût médiocre, quelque chose de terre à terre qui me répugne. De quelle façon il parle de Dieu! et de l'amour! Mais la France est un piètre pays, quoiqu'on dise. Béranger lui a fourni tout ce qu'elle peut supporter de poésie. Un lyrisme plus haut lui passe par-dessus la tête. C'était juste ce qu'il fallait à son tempérament. Voilà la raison de cette prodigieuse popularité. Et puis l'habileté pratique du bon-

homme! Ses gros souliers faisaient valoir sa grosse gaieté. Le peuple se mirait en lui depuis l'âme jusqu'au costume.

A propos de Spinosa (un fort grand homme, celui-là), tâchez de vous procurer sa biographie par Boulainvilliers. Elle est dans l'édition latine de Leipsick. Émile Saisset a traduit, je crois, l'*Éthique*. Il faut lire cela. L'article de M. Coignet, dans la *Revue de Paris*, était bien insuffisant. Oui, il faut lire Spinosa. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Gœthe disait: « Quand je me sens troublé, je relis l'*Éthique*. » Il vous arrivera peut-être, comme à Gœthe, d'être calmée par cette grande lecture. J'ai perdu, il y a dix ans, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, Alfred Lepoittevin. Dans sa maladie dernière, il passait ses nuits à lire Spinosa.

Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendantal que cet ami, dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelquefois, je vous assure. Depuis qu'il est mort, je ne cause plus guère avec qui que ce soit, je bavarde ou je me tais. Ah! quelle nécropole que le cœur humain! Pourquoi aller aux cimetières? Ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux!

Comment s'est passée votre jeunesse? La mienne a été fort belle *intérieurement*. J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus, hélas! des amis qui sont morts ou métamorphosés. Une grande confiance en moi, des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne. Je rêvais l'amour, la gloire, le beau. J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je me suis racorni, usé, flétri. Ah! je n'accuse

personne que moi-même! Je me suis abîmé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué! Cette mienne histoire que je vous conte, n'est-elle pas un peu la vôtre?

Écrivez-moi de très longues lettres. Elles sont toutes charmantes, au sens le plus intime du mot. Je ne m'étonne pas que vous ayez obtenu un prix de style épistolaire. Mais le public ne connaît pas ce que vous m'écrivez. Que dirait-il? Gardez-moi toujours une bonne place dans votre cœur et croyez bien à l'affection très vive de celui qui vous baise les mains.

A Jules Duplan.

Non, mon bon vieux, malgré votre conseil je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre *Saint Antoine*, parce que je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne. Je sais bien qu'au point de vue de la critique (mais de la critique seulement) ce serait habile pour la dérouter; mais, du moment que j'écrirais en pensant à ces drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me faudrait rentrer dans la peau de saint Antoine, laquelle est plus tatouée et plus profonde que

celle de Chollet. Je suis dans *Carthage* et je vais tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible et de m'*ex-halter*.

Saint Antoine est d'ailleurs un livre qu'il ne faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque, à savoir deux choses : 1° le plan ; 2° la personnalité de saint Antoine. J'y arriverai. Mais il me faut du temps, du temps! D'ailleurs, m..... pour la critique ! Je me f... de *on* et c'est parce que je m'en suis f... que la *Bovary* mord un tantinet. Que l'on me confonde tant que l'on voudra avec Barrière et le jeune Dumas, cela ne me blesse nullement, pas plus que les prétendues fautes de français relevées par ce bon M. Deschamps. Seulement, je prie Gleyre d'inonder Buloz de *traits* piquants.

Bouilhet, qui pense trop au public et qui voudrait plaire à *tout le monde* tout en restant lui, fait si bien qu'il ne fait rien du tout. Il oscille, il flotte, il se ronge. Il m'écrit de sa retraite des lettres désespérées. Tout cela vient de son irrémédiable *jeanfoutrerie*. Il ne faut jamais penser au public, pour moi, du moins. Or je sens que si je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je l'accommoderais selon les besoins de la circonstance, ce qui est un vrai moyen de chute. Réfléchissez à cela, mon bon, et vous verrez que je ne suis pas si entêté que j'en ai l'air. *Carthage* sera d'ailleurs plus amusant, plus compréhensible et me donnera, j'espère, une autorité qui me permettra de me lâcher dans *Saint Antoine*. Pensez-vous à couper *Candide* en tableaux pour une féerie? Tâchez d'avoir fait cette besogne quand vous viendrez ici.

Et Siraudin? *Quid?*

Je compatis d'autant mieux à vos embêtements

financiers que je suis pour le moment dans une *dèche* profonde.

J'ai dépensé depuis le 1er janvier plus de 10,000 francs, ce qui est trop pour un mince rentier comme moi et j'ai encore mille écus de dettes. Aussi vais-je rester à la campagne le plus longtemps possible; raison d'économie, monsieur ! raison de travail aussi. Je me ficherais de ça complètement si les phrases roulaient bien ! Espérons que ça va venir.

J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône !

Lévy m'a écrit qu'il allait faire un second tirage : voilà 15,000 exemplaires de vendus; *aliter* : 30,000 francs qui me passent sous le nez !...

A Ernest Feydeau.

Mon vieux,

Tu es le plus charmant mortel que je connaisse, et j'ai eu bien raison de t'aimer à première vue. Voilà ce que j'ai à te dire d'abord et puis que je suis un serin, un chien hargneux, un individu désagréable et rébarbatif, etc., etc.

Oui, la littérature m'embête au suprême degré ! Mais ce n'est pas ma faute ; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle ; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans quitter cette incurable plaie, qui me ronge.

Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai

en moi et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot) un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente distraction pour m'en sortir. Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref la vie m'em... cordialement. Voilà ma profession de foi.

Depuis six semaines, je recule comme un lâche devant *Carthage*. J'accumule notes sur notes, livres sur livres, car je ne me sens pas en train. Je ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre *sue* la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même.

Actuellement, je suis perdu dans Pline que je relis pour la seconde fois de ma vie d'un bout à l'autre. J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des Inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout ! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai ! Et les *affres* de la phrase commenceront, les supplices de l'assonance, les tortures de la période ! Je suerai et me retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores.

Les métaphores m'inquiètent peu, à vrai dire (il n'y en aura que trop), mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire.

Mais parlons de Ta Seigneurie. Viens ici, mon vieux, quand tu voudras, tu me feras toujours *grand* plaisir. Seulement, je te préviens que : 1° tout le mois de septembre, nous aurons des parents de Champagne ; 2° j'attends dans ce mois-ci un jouvencel que

tu ne connais pas ; mais il sera venu et parti d'ici avant le 22, époque où tu te proposes d'embrasser ton oncle. Voilà. Et puis, mon jeune homme, j'espère que tu me laisseras dormir *le matin*, et tu ne me feras pas trop promener, hein ?

Amène Théo, s'il peut venir, à moins que tu ne préfères venir seul !

Tout ce que je pense de mal sur l'*Été* (dont je pense en même temps beaucoup de bien) se résume en ceci : Il me semble qu'on y voit trop le parti pris, l'intention, l'artiste se sent derrière la toile ? Je dis peut-être une bêtise ? Mais je t'expliquerai carrément ce que je sens, sur le papier lui-même. Console-toi cependant. La chose (dans mon idée) est très réparable et le volume n'y perdra rien.

Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo ?

As-tu converti Alexandre Dumas fils au culte de l'art pur ? Si cela est, je te déclare un grand orateur et surtout un grand magicien.

A Jules Duplan.

1857.

Vous êtes un brave de m'envoyer ainsi ce que l'on publie sur moi, mais je demande que vos envois soient accompagnés de lettres plus longues, mon cher ami.

Avez-vous lu le ré-éreintement de la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 courant, signé Deschamps. Ils y tiennent, ils écument ! Est-ce bête ? Pourquoi tout cela ? Que dit le grand pontife Planche ? D'où vient l'acharnement de Buloz contre votre ami ? Pont-

martin et Limayrac n'ont-ils pas écrit sur et contre moi ?

Je suis présentement échiné par des lectures puniques. Je viens de m'ingurgiter de suite les dix-sept chants de *Silius Italicus*, pour y découvrir quelques *traits* de mœurs. Ouf ! j'en ai bien encore pour deux jolis mois de préparation. Je suis bien inquiet, mon bon, et mon supplice n'est pas encore commencé.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse. Continuez à m'envoyer ce qui paraît, cela me divertit.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Samedi 12 décembre 1857.

Je ne veux pas partir pour Paris avant de vous écrire, chère demoiselle. Car ne croyez pas que votre correspondance ne me soit très précieuse. J'y tiens essentiellement et ne voudrais point qu'elle fût interrompue.

J'ai été assez mal depuis ma dernière lettre. J'ai entrepris un maudit travail où je ne vois que du feu et qui me désespère. Je *sens* que je suis dans le faux, comprenez-vous ? et que mes personnages n'ont pas dû parler comme cela. Ce n'est pas une petite ambition que de vouloir entrer dans le cœur des hommes, quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans et dans une civilisation qui n'a rien d'analogue avec la nôtre. J'entrevois la vérité, mais elle ne me pénètre pas, l'émotion me manque. La vie, le mouvement, sont ce qui fait qu'on s'écrie : *C'est cela*, bien qu'on n'ait jamais vu les modèles ; et je bâille, j'attends, je

rêvasse dans le vide et je me dépite. J'ai ainsi passé par de tristes périodes dans ma vie, par des moments où je n'avais pas une brise dans ma voile. L'esprit se repose dans ces moments-là! Mais voilà bien longtemps que ça dure! N'importe, il faut prendre son mal en patience, se rappeler les bons jours et les espérer encore.

Ce que vous me dites de Béranger est bien ce que j'en pense! Mais, à ce propos, pour qui me prenez-vous? Croyez-vous que je regarde plutôt à la chaussure qu'au pied, et au vêtement qu'à l'âme? « Mes goûts aristocratiques » me font sentir et aimer tout ce qui est beau, *à travers* tout, soyez-en sûre. Il y a une locution latine qui dit à peu près : « Ramasser un denier dans l'ordure avec ses dents. » On appliquait cette figure de rhétorique aux avares. Je suis comme eux, je ne m'arrête à rien pour trouver l'or. Et d'abord, *je ne crois pas* à tout ce que vous m'écrivez de défavorable sur votre compte. D'ailleurs, quand ce serait, je ne vous en aime pas moins.

Ne me placez pas non plus si haut (dans la sphère impassible des esprits). J'ai au contraire beaucoup aimé dans ma vie et on ne m'a jamais trahi; je n'ai à importuner la Providence d'aucune plainte. Mais les choses se sont usées d'elles-mêmes. Les gens ont changé et moi je ne changeais pas! Mais à présent, je fais comme les choses. Je vais chaque jour me détériorant et la confiance en moi, l'orgueil de l'idée, le sentiment d'une force vague et immense que l'on respire avec l'air, tout cela décline peu à peu.

C'est ce soir que je prends 36 ans. Je me rappelle plusieurs de mes anniversaires. Il y a aujourd'hui huit ans, je revenais de Memphis au Caire, après avoir couché aux Pyramides. J'entends encore d'ici hurler

les chacals et les coups du vent qui secouait ma tente.

J'ai l'idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai. J'ai d'ailleurs, à Beyrouth, une maison toute prête à me recevoir. Mais je n'en finirais plus si je me mettais à vous parler des pays du soleil. Ce serait trop long. Causons d'autre chose.

Voilà plusieurs fois que vous me parlez de Jean Reynaud ; je trouve, comme vous, son livre un fort beau livre. Seulement, il a fait son théologien bien complaisant. La forme dialoguée est mauvaise. Elle était peut-être même impossible. Je trouve le tout un peu long. Quant à son explication des peines et des récompenses, c'est une explication comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien. Qu'est-ce qu'un châtiment dont n'a pas conscience l'être châtié? Si nous ne nous rappelons rien des existences antérieures, à quoi bon nous en punir? Quelle moralité peut-il sortir d'une peine dont nous ne voyons pas le sens?

Avez-vous lu les *Études d'histoire religieuse* de Renan? Procurez-vous ce livre, il vous intéressera.

Pourquoi ne donnez-vous pas cours, sur le papier, à vos idées? Ecrivez donc! quand ce ne serait que pour votre *santé physique*.

Vous me dites que je fais trop attention à la forme. Hélas! c'est comme le corps et l'âme, la forme et l'idée ; pour moi, c'est tout un et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore, soyez-en sûre. La précision de la pensée fait (et est elle-même) celle du mot.

Si je ne peux rien aligner maintenant, si tout ce que j'écris est vide et plat, c'est que je ne palpite pas du

sentiment de mes héros, voilà. Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'art même, à savoir la pensée concrétée. Un sentiment quelconque, *violent*, et arrivé à son dernier état d'idéal. « Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes » est aussi le principe du beau. Ce qui peut se traduire plus prosaïquement : « Si vous saviez *précisément* ce que vous voulez dire, vous le diriez bien. » Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi mais des autres !

Eh bien ! je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirai plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant d'avoir de la sympathie pour *tout* et pour *tous*, afin de les comprendre et de les décrire. Nous manquons de science, avant tout ; nous pataugeons dans une barbarie de sauvages : la philosophie telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleurs qui empêchent de voir clair parce que : 1° on a d'avance un parti pris ; 2° parce qu'on s'inquiète du pourquoi avant de connaître le comment ; et 3° parce que l'homme rapporte tout à soi. « Le soleil est fait pour éclairer la terre. » On en est encore là.

Je n'ai que la place de vous serrer les mains bien affectueusement.

A la même.

Paris, 23 janvier 1858.

Si j'ai tant tardé à vous répondre, chère correspondante, c'est que j'ai été pendant trois semaines fortement indisposé. Moi qui avais jusqu'à présent une constitution d'airain et à qui rien ne faisait, je viens d'attraper une grippe des plus violentes avec accompagnement de maux d'estomac, etc., mais, Dieu merci! cela est terminé.

J'avais été dans les premiers temps de mon arrivée à Paris sottement occupé par des affaires de théâtre. On voulait faire une pièce avec la *Bovary*. La Porte Saint-Martin m'offrait des conditions extrêmement avantageuses, pécuniairement parlant. Il s'agissait de donner mon titre seulement et je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou quelqu'autre. Mais ce tripotage d'art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai tout refusé net et je suis rentré dans ma tanière. Quand je ferai du théâtre, j'y entrerai par la grande porte, autrement non. Et puis on a assez parlé de la *Bovary*, je commence à en être las. D'ailleurs elle est déjà sur deux théâtres. Elle figure dans la *Revue des Variétés* et dans la *Revue du Palais-Royal ;* deux turpitudes, c'est bien suffisant! Loin de vouloir exploiter mon succès comme on me le conseillait, je fais tout au monde pour qu'il ne recommence pas! Le livre que j'écris maintenant sera tellement loin des mœurs modernes qu'aucune ressemblance entre mes héros et les lecteurs n'étant possible, il intéressera fort peu. On

n'y verra aucune observation, rien de ce qu'on aime, généralement. Ce sera de l'art, de l'art pur et pas autre chose.

Je ne sais rien d'une exécution plus difficile. Les gens du métier qui connaissent mes intentions sont effrayés de la tentative. Je puis me couvrir de ridicule pour le reste de mes jours. Quand sera-ce fini ? Je l'ignore. J'ai été depuis cinq mois dans un état moral déplorable et si j'allais toujours de ce train-là, la chose ne serait pas terminée dans vingt ans.

Il faut absolument que je fasse un voyage en Afrique. Aussi, vers la fin de mars je retournerai au pays des dattes. J'en suis déjà tout heureux ! Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente. Quelle bonne bouffée d'air je humerai en montant à Marseille sur le bateau à vapeur ! Ce voyage du reste sera court. J'ai seulement besoin d'aller à Kheff (à trente lieues de Tunis) et de me promener aux environs de Carthage dans un rayon d'une vingtaine de lieues pour connaître à fond les paysages que je prétends décrire. Mon plan est fait et je suis au tiers du second chapitre. Le livre en aura quinze. Vous voyez que je suis bien peu avancé. En admettant toutes les chances, je ne puis avoir fini avant deux ans.

Permettez-moi de vous dire que j'ai eu un moment de gaîté ce matin, en lisant une phrase de votre lettre. Moi, « un homme du boulevard, un homme à la mode, recherché ». Je vous jure qu'il n'en est rien du tout et si vous me voyiez, vous en seriez bien vite convaincue. Je suis au contraire ce qu'on appelle *un ours*. Je vis comme un moine ; quelquefois (même à Paris) je reste huit jours sans sortir. Je suis en bonnes relations avec beaucoup d'artistes, mais je n'en fréquente qu'un petit nombre. Voilà *quatre ans* que je n'ai mis le pied à

l'Opéra. J'avais l'année dernière mes entrées à l'Opéra-Comique où je n'ai pas été une fois. La même faveur m'est accordée cet hiver à la Porte Saint-Martin, et je n'ai pas encore usé de la permission. Quant à ce qu'on nomme le *monde*, jamais je n'y vais. *Je ne sais* ni danser, ni valser, ni jouer à aucun jeu de cartes, ni même faire la conversation dans un salon, car tout ce qu'on y débite me semble inepte ! Qui diable a pu vous renseigner si mal !

Je ne connais sur la guerre de Trente-Ans que l'histoire de Schiller. Mais je verrai cette semaine mon ami Chéruel qui est professeur d'histoire à la Sorbonne; je ferai votre commission. On a publié dans les *Manuels Roret* le *Manuel du bibliophile*. Il est probable que vous trouverez là une liste de livres. Dans Sismondi, histoire des Français, aux volumes sur Louis XIII et Louis XIV, vous trouverez dans les notes des indications bibliographiques. Car la grande histoire de Sismondi n'est que le résumé de *tout* ce qui a été *publié*. Il ne s'est pas servi des sources manuscrites.

Comme j'ai été attendri de ce que vous me dites sur cette dernière étoile que vous regardez dans la nuit ! Je crois vous comprendre et vous aimer bien affectueusement.

Je vous baise les deux mains.

A la même.

Paris, 1er mars 1858.

Voici, chère demoiselle, l'indication de quelques livres relatifs à la guerre de Trente-Ans. Je vous de-

mande bien pardon de ne pas vous l'avoir envoyée plus vite.

Mémoires de Richelieu.
— de Monglat.
— du maréchal de Grammont.
— du maréchal d'Estrées.
— de Montrésor.
Lelaboureur. Histoire du maréchal de Gaibriant.
Sarrasin. Histoire de Waldstein.
Aubry. Histoire de Richelieu.
— Histoire de Mazarin.

Bongeant. Histoire des guerres et des négociations qui ont précédé la paix de Westphalie sous le ministère de Richelieu et de Mazarin, 4 vol. in-12, 1740.
Pons. Résumé de la guerre de Trente-Ans, 1 vol.
Papiers de Richelieu, 2 vol. in-4, publication du gouvernement.

Les sources allemandes sont nombreuses, mais en voilà assez pour vous occuper pendant quelque temps. Lancez-vous dans ce travail à corps perdu, lisez et annotez le plus qu'il vous sera possible. Vous vous en trouverez mieux, moralement parlant. Notre âme est une bête féroce; toujours affamée il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous. Rien n'apaise plus qu'un long travail. L'érudition est chose rafraîchissante. Combien je regrette souvent de n'être pas un savant, et comme j'envie ces calmes existences passées à étudier des pattes de mouche, des étoiles ou des fleurs.

Faites de grandes lectures, tout est là. Je vous le répète encore.

Quant à moi, je ne fais rien du tout. Mon hiver a été horriblement gâché et de la plus sotte façon. J'ai eu des affaires, j'ai eu la grippe, j'ai eu des malades autour de moi. Je me suis mêlé des embarras d'un ami que j'ai tirés à clair. Voilà bientôt deux mois que je m'occupe d'une pièce acceptée à trois théâtres, refusée, reprise, etc. J'ai navigué, en un mot, dans une foule de turpitudes et d'ennuis. Mais enfin, depuis jeudi dernier, tout est terminé. Le roman sur Carthage a bien peu avancé pendant tout ce temps-là, et je vais encore l'interrompre, car les préparatifs de mon voyage vont commencer. Je vous écrirai avant de m'embarquer et au retour.

J'ai entrepris une chose bien difficile, mais il n'y a plus à reculer, il faut la continuer ! J'ai peur d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre !

Lisez donc un livre qui vous plaira beaucoup : l'*Essai sur la Révolution française* de Lanfrey. Il y a aussi du même auteur « l'Église et les philosophes au XVIIIe siècle » dont je vous engage à prendre connaissance. Cela est fait dans un esprit libéral très large et très juste.

Voilà le printemps qui va revenir ! Vous vous trouverez mieux aux premiers rayons de soleil, pauvre chère âme endolorie ! Je penserai à vous sur la plage d'Afrique. Mais en attendant je vous envoie mille bonnes tendresses.

A Mme Roger des Genettes.

Oui ! encore séparés ! Encore une fois sur les mers, comme dit Child-Harold ! Décidément ma vie, qui est pleine de noblesse, n'est pas rembourrée de douceurs. Je vis comme un chien ou comme un saint ! Enfin !... Je ne vous connais pas ; vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours, seuls, entièrement seuls ! Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant.

Je vous plains de la mort de votre amie. Ça n'est pas gai de perdre les gens qu'on aime. En ai-je déjà enseveli, moi ! J'ai fait souvent la « veillée » ; l'homme que j'ai le plus aimé m'est resté à demi dans les mains. Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut regarder les étoiles et dire : « J'irai peut-être ». Mais la manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : *la bonté de Dieu*, *la colère de Dieu*, *offenser Dieu*, voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui pis est, comme un bourgeois. On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Les uns

peignent l'infini en bleu, les autres en noir. Cannibales que tout cela. Nous en sommes encore à brouter de l'herbe et à marcher à quatre pattes, malgré les ballons. L'idée que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour. L'idée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles sur l'idée sociale, et il y a des tas de farceurs qui font semblant de se pâmer d'admiration là-devant.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

6 avril 1858.

Je ne veux pas m'embarquer avant de vous dire un petit adieu, chère correspondante. Dans huit jours je serai à Marseille, dans quinze à Constantine et trois jours après à Tunis. Malgré le plaisir profond que me donne l'idée de prendre l'air, j'ai le cœur un peu gros, mais il faut avant tout faire son métier, suivre la vocation, remplir son devoir en un mot. Je n'ai jusqu'à ce moment aucune faiblesse à me reprocher et je ne me passe rien. Or, il faut que je parte ; j'ai même trop tardé, tout mon hiver a été perdu par les plus sottes affaires du monde, sans compter les maladies que j'ai eues autour de moi. La plus grave a été celle de ma mère assez sérieusement atteinte d'une pleurésie qui m'a donné des inquiétudes. Mais elle va mieux, Dieu merci ! Comme nous souffrons par nos affections ! Il n'est pas d'amour qui ne soit parfois aussi lourd à porter qu'une haine ! On sent cela quand on va se mettre en voyage surtout !

Voilà la quatrième fois que je vais me retrouver à Marseille et, cette fois-ci, je serai seul, absolument

seul. Le cercle s'est rétréci. Les réflexions que je faisais en 1849, lorsque je me suis embarqué pour l'Égypte, je vais les refaire dans quelques jours en foulant les mêmes pavés. Notre vie tourne ainsi, continuellement dans la même série de misères, comme un écureuil dans une cage, et nous haletons à chaque degré.

N'importe ; il ne faut pas rétrécir sa vie, ni son cœur non plus. Acceptons tout ! Absorbons tout.

Ce que vous me dites de vos sensations en revenant du théâtre, la nuit, dans les rues de votre ville, m'a pénétré comme une pluie fine. Je crois vous comprendre, chère âme endolorie ! et il me semble que si je vivais avec vous je vous guérirais. C'est sans doute de l'amour-propre. Mais *je sens* que je vous serais utile.

Quant à vous trouver dans un journal un travail régulier, c'est impossible, par la raison qu'ils n'en publient aucun. Si vous saviez les *masses* d'articles enfouies dans les cartons et qu'on ne lit même pas ! Tout, hélas ! se fait comme des bottes, sur commande ! Il y a seulement dans les journaux prétendus sérieux un homme qui fait à la brassée et tant bien que mal la critique des livres : 1° pour les éreinter si les susdits ouvrages sont antipathiques au journal ou à quelqu'un des rédacteurs ; et 2° pour les pousser toujours sur la recommandation de quelqu'un. Voilà la règle, le reste est l'exception. Restent les traductions et la cuisine des nouvelles et des réclames.

Mais pour écrire dans un journal de Paris, il faut être à Paris. On peut cependant, et cela se fait tous les jours, envoyer des nouvelles ou des romans. Il y a maintenant grande disette de cette denrée ; faites-en, on vous les placera. Je les présenterai si vous voulez à la *Presse* ou au *Moniteur*.

A Louis Bouilhet.

Minuit, 25 avril 1858.

Nuit de vendredi à samedi à bord de l'*Hermus* par le travers du cap Nègre et du cap Sérat. Latitude 37°10, longitude 6°50 (prends la carte et tu trouveras où je suis !!!).

Mon vieux,

La nuit est belle. La mer plate comme un lac d'huile. Cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine à côté de moi fume sur son divan, le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque, cachés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus; ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement et le rivage de la Tunisie que nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis; je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine, c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes.

J'ai revu à Marseille la fameuse maison où, il y a dix ans! j'ai connu Mme Foucaud. Tout y est changé! Le rez-de-chaussée qui était un salon est maintenant un

bazar et il y a au premier un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je t'épargne les commentaires et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. N'importe ; il y avait longtemps que je n'avais si profondement pensé ou senti, je ne sais. Philoxène dirait : « J'ai relu les pierres de l'escalier et les murs de la maison. »

Je me suis trouvé extrêmement seul à Marseille pendant deux jours. J'ai été au musée, au spectacle. J'ai visité les vieux quartiers ; j'ai fumé dans les cabarets écartés, au milieu des matelots, en regardant la mer.

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où sur le boulevard du Temple la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel.

En fait d'ignoble je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien (sur la banquette de la diligence de Constantine) qui étaient saoûls comme des Polonais, puaient comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes. Quel voyage et quelle société ! C'était du Plaute à douzième puissance. Une crapule de 75 atmosphères.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin.

Il faisait un silence exquis dans ce jardin; on n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque, et puis je m'en suis allé.

Et toi, vieux, que fais-tu? Ça commence-t-il? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. Je t'embrasse bien tendrement.

A Ernest Feydeau.

Carthage, samedi, 1er mai 1858.

Mon très cher vieux,

Pardonne-moi l'exiguité de cette lettre, mais je suis fort talonné par le temps. N'importe; je veux te dire combien ta lettre m'a fait plaisir. Merci, vieux! Il m'est impossible de te rien écrire d'intéressant, cela m'entraînerait dans des descriptions qu'il faudrait travailler; or, il faut être déjà bien vertueux pour prendre ses notes tous les soirs! Je me couche tard et je me lève de grand matin. Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton *oncle* en voyage, c'est là qu'il est bien. La table d'hôte, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent pas me prennent certainement pour un commis-voyageur.

Je pars dans deux heures pour Utique où je resterai deux jours, après quoi j'irai m'installer pendant trois jours à Carthage même, où il y a beaucoup à voir, quoiqu'on dise. Ma troisième course sera pour El-Jem, Sous et Sfax, expédition de huit jours, et la quatrième

pour Kheff. Ah ! mon pauvre vieux comme je te regrette et comme tu t'amuserais !

Tu as bien fait de dédier ton livre au père Sainte-Beuve.

Non ! s... n... de D..., non ! il ne faut jamais écrire de phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille théorie. Elle est très commode, j'en conviens, mais voilà tout. Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres.

Adieu, vieux, je n'ai que le temps de t'embrasser.

Au même.

Tunis, samedi, 8 mai 1858.

Tu es bien aimable de m'écrire, mais je suis *éreinté* et franchement, si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte en caravane et à mulet ; à peine si j'ai le temps de prendre des notes. Ne t'inquiète pas pour moi, mon bon vieux. Il n'y a rien à craindre dans la Tunisie, ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée ; j'ai pour cette raison renvoyé mon drogman qui tremblait à chaque buisson, ce qui ne l'empêchait point de me filouter à chaque pas. Son successeur est, à partir d'aujourd'hui, un nègre hideux, un homme noir.

Je te regrette bien, tu t'amuserais, nous nous amu-

serions ! Le ciel est splendide. Le lac de Tunis est couvert le soir et le matin par des bandes de flamants qui, lorsqu'ils s'envolent, ressemblent à quantité de petits nuages roses et noirs.

Je passe mes soirs dans des cabarets maures à entendre chanter des Juifs et à voir les obscénités de Karrageuss.

J'ai, l'autre jour (en allant à Utique), couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille ; j'ai entendu toute la nuit les chacals hurler. Le matin, j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport. J'ai tué à coups de fouet un serpent (long d'un mètre environ) qui s'enroulait aux jambes de mon cheval. Voilà tous mes exploits.

Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine *par terre ;* cela est faisable, avec deux cavaliers du bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine. Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu *tous* les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin.

Quant à la côte est, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas ! Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes.

Je suis enchanté que tu aies bien vendu *Fanny ;* il me tarde de la voir en volume.

Ceci fort probablement est ma dernière lettre ; écris-moi maintenant à Philippeville.

Je ne serai pas à Paris avant le 5, le 6 ou le 7 juin. Je me précipiterai rue de Berlin, dès que je serai débar-

qué. Tu pourras humer sur ma personne les senteurs peu douces de la Libye.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Amitiés au Théo, cent milliards de choses à madame Feydeau.

A Jules Duplan.

20 mai 1858.

Infect Cardoville,

J'espère être à Paris du 5 au 7 juin. Tâche de venir me voir dimanche, 6, de bonne heure.

Je ne resterai que deux jours à Paris, et je voudrais bien embrasser ta binette ; mais je serai perpétuellement en course.

Je pars d'ici après-demain, et je m'en retourne en Algérie, *par terre*, ce qui est un voyage que peu d'Européens ont exécuté. Je verrai de cette façon tout ce qu'il me faut pour *Salammbô*. — Je connais maintenant Carthage et les environs *à fond*. — Je me suis informé de Jérôme, mais personne n'a pu me dire ce qu'étaient devenus les lambeaux du mousse, claqué en mer.

J'ai été très chaste dans mon voyage, mais très gai — et d'une santé marmoréenne et rutilante.

Adieu, vieux, je t'embrasse ; à toi.

Un mot, poste restante, à Marseille, s. v. p. (*tout de suite*).

A Ernest Feydeau.

Tunis, 20 mai 1858.

Mon vieux,

Si les Dieux le permettent, je serai à Paris samedi (à 6 h. 1/2), le 5 juin. Attends-moi pour dîner dans ton aimable logis, jusqu'à 8 heures du soir. Sinon, tu me verras le lendemain à 11 heures, ou bien tu aurais de mes nouvelles.

Je pars d'ici après-demain, armé jusqu'à la gueule, et escorté de trois solides gaillards. Que ne puis-je faire mon entrée chez toi dans un tel équipage! Quel chic!

Je m'en vais de Tunis avec une certaine tristesse, étant de la nature des dromadaires, qu'on ne peut ni mettre en route, ni arrêter.

Tu as été bien aimable de m'écrire souvent.

Les mains me brûlent d'impatience relativement à *Fanny*. Il me tarde de lui couper les pages.

Ne t'inquiète de l'avis de personne, et continue. Voilà un principe.

Je te plains bien sincèrement de tes pertes à la Bourse! Quel embêtement, nom d'un chien!

Adieu, vieux. Je suis au milieu des paquets à faire! La route de Tunis à Constantine est sûre, mais peu fréquentée. Je vais traverser en plein le pays des lions. Mais je désire peu en rencontrer, de près, du moins.

Au même.

Croisset, dimanche soir.

Que deviens-tu? Moi, j'ai d'abord passé quatre jours à dormir, tant j'étais éreinté; puis, j'ai repassé à l'encre mes notes de voyage, et le sieur Bouilhet m'est arrivé.

Depuis huit jours qu'il est ici, nous nous livrons à une pioche féroce. Je t'apprendrai que *Carthage* est complètement à refaire, ou plutôt à faire. *Je démolis tout*. C'était absurde ! impossible ! faux !

Je crois que je vais arriver au ton juste. Je commence à comprendre mes personnages et à m'y intéresser. C'est déjà beaucoup. Je ne sais quand j'aurai fini ce colossal travail. Peut-être pas avant deux ou trois ans. D'ici là, je supplie tous les gens qui m'aborderont de ne pas m'en ouvrir la bouche. J'ai même envie d'envoyer des billets de faire-part, pour annoncer ma mort.

Mon parti est pris. Le public, l'impression et le temps n'existent plus; en marche !

J'ai relu, d'un seul trait, *Fanny*, que je savais par cœur. Mon impression n'a pas changé, l'ensemble même m'a semblé plus rapide. C'est bon. Ne t'inquiète de rien et n'y pense plus. Quand tu seras ici, je me permettrai seulement deux ou trois petites observations de détail, insignifiantes.

Au milieu de la semaine prochaine, on jouera la *Montarcy*. Puis, au commencement du mois, Bouilhet s'en retourne à Mantes; à cette époque, ma mère fera

à Trouville un petit voyage d'une huitaine; après quoi, mon cher monsieur, nous *vous* attendons.

Est-ce convenu? arrêté? Pourquoi, grand couillon, ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles? Qu'écris-tu? Que fais-tu? Houssaye? etc.

Moi, je prends des bains tous les jours. Je nage comme un triton. Jamais je ne me suis mieux porté. L'humeur est bonne et j'ai de l'espoir. Il faut, quand on est en bonne santé, amasser du courage pour les défaillances futures. Elles viendront, hélas!

Il y a, dans la rue Richer, je crois, un photographe qui vend des vues de l'Algérie. Si tu peux me trouver une vue du Medragen (le tombeau des rois Numides), près Alger, et me l'apporter, tu me feras plaisir.

A Jules Duplan.

J'en suis arrivé, dans mon premier chapitre, à ma petite femme. J'astique son costume, ce qui m'amuse. Cela m'a remis un peu d'aplomb. Je me vautre comme un cochon sur les pierreries dont je l'entoure, je crois que le mot pourpre ou diamant est à chaque phrase de mon livre. Quel galon! mais j'en retirerai.

J'aurai certainement fini mon premier chapitre quand vous me reverrez (ce ne sera pas avant le mois de décembre), et je serai peut-être avancé dans le second, car il est impossible d'écrire cela d'un coup. C'est surtout une affaire d'ensemble. Les procédés de roman que j'emploie ne sont pas bons, mais il faut bien commencer par là pour *faire voir*. Il y aura ensuite bien de la graisse et des scories à enlever afin de donner à la chose une tournure plus simple et plus haute. Le jeune Bouilhet commence son quatrième acte.

Avez-vous suffisamment ri au jeûne ordonné par S. M. Victoria ? Voilà une des plus magistrale bouffonneries que je sache, est-ce énorme !

O Rabelais où est ta vaste gueule ?

A Ernest Feydeau.

Aimable Nabouchoudouroussour,

On vous attend lundi 8 juin, train 7 h. 1/2, à la gare de la rue Verte. J'ai écrit à Saint-Victor pour l'inviter et j'écrirai à Théo un de ces jours. Mais j'espère bien que c'est une affaire convenue depuis longtemps.

Je bûche comme un nègre. J'entasse bouquins sur bouquins, notes sur notes, mais c'est bien difficile, mon pauvre vieux !

Envoyez donc promener tous les conseils *que* l'on vous donne ! Les incertitudes *que* l'on a ne viennent jamais *que* d'autrui !

J'espère bien, immonde *neveu*, que tu ne vas pas me faire mener une vie de galérien, ni me forcer, moi et mes hôtes, à me lever à des heures indues. On laissera les portes ouvertes et tu pourras, dès l'aurore, vagabonder dans la campagne.

Je vous lirai une TRAGÉDIE !!! de moi, oui, monsieur. Une tragédie que je croyais perdue et que j'ai retrouvée.

J'imagine que nous allons dire pendant quelques jours de fortes choses. Adieu, cher ami. A bientôt donc.

Ecrivez-moi *ung* petit mot la veille, hein ? — et venez tous.

A Jules Duplan.

Ne pas m'envoyer l'article du d'Aurevilly. Je l'ai, merci, mon vieux. Je suis ce soir d'une gaieté folle. L'article de cet excellent Tony Révillon, dans la *Gazette de Paris* m'a mis, depuis ce matin, dans une humeur « impossible à décrire », comme un enthousiaste politique, moi, un viveur de province ! Ah ! c'est trop beau ! et l'histoire de mes nombreux colis, en voyage ! Ce portrait de moi en gentleman revenu des erreurs de la jeunesse et qui a écrit un roman par désillusion, pour chasser l'ennui ! « Hénaurme ! quinze mille fois Hénaurme, avec trente milliards d'H ! Je me suis mis à travailler ! » Le malheureux ! Quand est-ce donc que j'ai commencé ! Et mon air sévère ! Mon sourire sans bienveillance ! Je vous assure que tout cela m'a flatté. J'ai donc cette apparence rébarbative des héros de l' « Homme ». Ah ! Duplan comme je t'aime, mon bon, pour comprendre ainsi le grand homme. Tu es le seul mortel de la création qui le sente comme moi. Cet affreux livre, cet abominable ouvrage etc., a été le plus grand élément de grotesque dans ma vie. J'ai maintes fois cuydé en crever de rire ! Gœthe disait à propos de la Révolution de 1830 : « Encore une noix que la Providence m'envoie à casser. » Victor Hugo a écrit : « Que les cieux étoilés ne brillaient que pour lui. » Moi, je pense, parfois, que l'existence de ce pauvre vieux a été uniquement faite pour me divertir. Quelles créations ! quels types ! et quelle observation de mœurs ! Comme c'est vrai ! Quelle élévation de caractère ! quel lyrisme et quelles bonnes intentions ! Voyez-vous ce que serait sur lui une « causerie familière » de M. de Lamartine !

Je commence à aller dans Carthage. Je n'ai plus qu'un mouvement pour avoir fini le premier chapitre. Je vous assure que c'est « monté ». Trop, peut-être? Le difficile est de rendre, en même temps, la chose mouvementée. Si mon premier chapitre marche, le reste ira, j'en suis sûr. J'ai eu à y introduire tous les personnages du livre, sauf deux. Enfin, je me mets en route, c'est l'important. Mais que de mal j'ai eu pour y arriver. Resterai-je en cet état?

Adieu, vieux; mille tendresses.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 11 juillet 1858.

Chère demoiselle,

J'ai songé à vous, quelquefois, là-bas, sur la plage d'Afrique où je me suis diverti dans un tas de songeries historiques et dans la méditation du livre que je vais faire. J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots. J'en avais besoin! j'étouffais depuis six ans que je suis revenu d'Orient.

J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Kheff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine jusqu'à Philippeville où je me suis rembarqué J'ai toujours été seul, bien portant, à cheval, et d'humeur gaie.

Et maintenant tout ce que j'avais fait de mon roman est à refaire; je m'étais complètement trompé. Ainsi voilà un peu plus d'un an que cette idée m'a pris. J'y

ai travaillé depuis presque sans relâche et j'en suis encore au début. C'est quelque chose de lourd à exécuter, je vous en réponds! pour moi du moins. Il est vrai que mes prétentions intérieures ne sont pas médiocres! Je suis las des choses laides et des vilains milieux. La Bovary m'a dégoûté pour longtemps des mœurs bourgeoises. Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos. Ce que j'entreprends est insensé et n'aura aucun succès dans le public. N'importe! il faut écrire pour soi, avant tout. C'est la seule chance de faire beau.

Vous devriez (si aucun sujet ne vous vient) écrire vos mémoires? Nous reparlerons de cela. Il me semble que dans une de mes dernières lettres je vous avais indiqué plusieurs lectures. Les avez-vous faites?

Adieu, à bientôt. Je vous serre les mains bien cordialement et je vous baise au front.

A Ernest Feydeau.

Grand homme,

Attends-tu que je te fasse une critique détaillée de tes trois articles? Ce serait trop long, mon bon. Qu'il te suffise de savoir qu'ils m'ont extrêmement botté. Je me permettrai seulement, de vive voix, de te faire observer quelques légères taches comme « piquant détail », etc. Mais comme je suis le seul mortel à qui ces choses déplaisent, c'est peu important. Je crois que tu as tiré de la chose tout ce qu'elle comportait. Voilà l'essentiel. Et puis tu soutiens les principes, tu es un brave. Merci, mon cher monsieur.

Ne te flatte pas, aimable *neveu*, de l'espoir d'entendre

les aventures de mademoiselle Salammbô. Non, mon bichon, *cela me troublerait ;* tu me ferais des critiques qui m'embêteraient d'autant plus qu'elles seraient justes. Bref, tu ne verras cela que plus tard quand il y en aura un bon bout de fait! A quoi bon d'ailleurs te lire des choses qui probablement ne resteront pas? Quel chien de sujet! je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. Cela sent tour à tour le Petrus Borel et le Jacques Delille. Parole d'honneur! j'ai peur que ce ne soit poncif et rococo en diable. D'un autre côté, comme il faut faire *violent*, je tombe dans le mélodrame. C'est à se casser la gueule, nom d'un petit bonhomme!

La difficulté est de trouver la note *juste*. Cela s'obtient par une condensation excessive de l'idée, que ce soit naturellement ou à force de volonté, mais il n'est pas aisé de s'imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est à deux mille ans d'ici. Pour être entendu, d'ailleurs, il faut faire une sorte de traduction permanente, et quel abîme tout cela creuse entre l'absolu et l'œuvre!

Et puis comme le bon lecteur « Françoys » qui « veut être respecté » a une idée toute faite sur l'antiquité, il m'en voudra de lui donner quelque chose qui n'y ressemblera pas, selon lui. Car ma drogue ne sera ni romaine, ni latine, ni juive. Que sera-ce? Je l'ignore. Mais je te jure bien, de par les prostitutions du temple de Tanit, que ce sera « d'un dessin farouche et extravagant », comme dit notre père Montaigne. C'est bien vrai ce que tu écris sur lui.

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font

pas comme les enfants, mais comme les pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien ! et ça reste dans le désert ! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc.; continue la comparaison.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

4 septembre 1858.

Vous devez me trouver bien oublieux, chère demoiselle. Excusez-moi, je travaille en ce moment-ci énormément. Je me couche tous les soirs exténué comme un manœuvre qui a cassé du caillou sur les grandes routes. Voilà trois mois que je n'ai bougé de mon fauteuil que pour me plonger dans la Seine, quand il faisait chaud. Et le résultat de tout cela consiste en un chapitre ! pas plus ! Encore n'est-il pas fini. J'en ai encore au moins une dizaine à faire, je ne sais rien du dehors et ne lis rien d'étranger à mon travail. Il est même probable que je n'irai guère à Paris cet hiver. Je laisserai ma mère y aller seule. Il faudra pourtant que je m'absente au mois de novembre une quinzaine de jours, à cause des répétitions d'*Hélène Peyron*, un nouveau drame de mon ami Bouilhet, qui sera joué à l'Odéon. A propos de mes amis, avez-vous lu *Fanny*, par E. Feydeau ? Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez.

Maintenant que j'ai parlé de moi, parlons de vous.

Vous m'avez envoyé une bien belle lettre la dernière fois. L'histoire de mademoiselle Agathe m'a navré !

Pauvre âme! comme elle a dû souffrir! *Vous devriez écrire cela*, vous qui cherchez des sujets de travail. Vous verriez quel soulagement se ferait en votre cœur si vous tâchiez de peindre celui des autres.

Le conte que j'ai reçu de vous au mois d'avril n'a pas été remis à la *Presse* parce qu'il m'est arrivé la veille ou l'avant-veille de mon départ. Il est resté à Paris dans mon tiroir ; je sais d'ailleurs qu'on le refuserait *à cause du sujet*, qui ne convient pas aux exigences du journal. J'essaierai, cependant.

Pourquoi ne travaillez-vous pas davantage? Le seul moyen de supporter l'existence c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

J'ai été bien impressionné par le massacre de Djedda et je le suis encore par tout ce qui se passe en Orient. Cela me paraît extrêmement grave. C'est le commencement de la guerre religieuse. Car il faut que cette question se vide ; on la passe sous silence et au fond c'est la seule dont on se soucie. La philosophie ne peut pas continuer à se taire ou à faire des périphrases. Tout cela se videra par l'épée, vous verrez.

Il me semble que les gouvernements sont idiots en cette matière. On va envoyer contre les musulmans des soldats et du canon. C'est un Voltaire qu'il leur faudrait et l'on criera de plus belle au fanatisme! A qui la faute? Et puis tout doucement la lutte va venir en Europe. Dans cent ans d'ici elle ne contiendra plus que deux peuples, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre.

Vous êtes comme elle, vous, comme l'Europe, — déchirée par deux principes contradictoires, et c'est pour cela que vous êtes malade.

A Ernest Feydeau.

Vieux vésicatoire, distillateur d'impuretés, etc.

L'article Rigault que je viens de lire m'a fait rugir au commencement, puis éclater de rire à la fin. C'est bon, mon vieux, c'est bon, ne t'inquiète de rien, continue. Pioche le Daniel, voilà tout... et *serre*, n... de D..., *serre!* Sois concis et toujours *brûûlhant! entendè vô!* bhhrrrrrûlant ! ! !

Comme c'est beau la critique, toujours se f... le doigt dans l'œil et blâmant justement ce qu'il y a de meilleur dans un livre. Je t'assure que cet article-là te fait une très belle balle. Il en ressort pour le public que tu es un grand homme. Ma parole d'honneur ! ça donne envie de te connaître ! et il n'est pas une marquise qui, en t'abordant, ne te coulera dans le tuyau de l'oreille :

Bien, mon p'tit homme,
Tu vas voir comme..., etc.!

Quels imbéciles ! Enfin, continuons, mon vieux. Écrivons, nom d'un pétard ! Ficelons nos phrases, serrons-les comme des andouilles.

Voilà huit jours que je suis complètement seul. Je travaille raide, jusqu'à 4 heures du matin toutes les nuits. Ça commence à marcher, c'est-à-dire à m'amuser, ce qui est bon signe. La solitude me grise comme de l'alcool. Je suis d'une gaieté folle, sans motif, et je gueule tout seul de par les appartements de mon logis, à me casser la poitrine. Tel est mon caractère.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

26 décembre 1858.

J'ai l'air de vous oublier, il n'en est rien ! Souvent ma pensée se porte vers vous et j'adresse au Dieu inconnu, dont parlait saint Paul, des prières pour l'apaisement et la satisfaction de votre cœur. Vous tenez dans mon âme une place très haute et très pure, une large part, car vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres. Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent. Il faudra pourtant que nous nous serrions la main et que je vous baise au front !

Voici ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre :

J'ai été à Paris pendant dix jours, j'ai assisté et coopéré aux dernières répétitions d'*Hélène Peyron*. C'est à la fois une très belle œuvre et un grand succès. Les visites, les journaux, etc., tout cela m'a fort occupé, et je suis revenu ici, comme à mon ordinaire, brisé physiquement ; et quant au moral, dégoûté de toute cette cuisine. Je me suis remis à *Salammbô* avec fureur.

Ma mère est partie pour Paris, et depuis un mois je suis complètement seul. Je commence le troisième chapitre, le livre en aura douze ! Vous voyez ce qui me reste à faire ! J'ai jeté au feu la préface, à laquelle j'avais travaillé pendant deux mois cet été. Je commence *enfin* à m'amuser dans mon œuvre. Tous les jours je me lève à midi et je me couche à 4 heures du matin. Un ours blanc n'est pas plus solitaire et un

dieu n'est pas plus calme. Il était temps ! Je ne pense plus qu'à *Carthage* et c'est ce qu'il faut. Un livre n'a jamais été pour moi qu'une *manière de vivre* dans un milieu quelconque. Voilà ce qui explique mes hésitations, mes angoisses et ma lenteur. Je ne retournerai à Paris que vers la fin de février. D'ici là, vous verrez dans la *Revue contemporaine* un roman de mon ami Feydeau qui m'est dédié et que je vous engage à lire.

Vous tenez-vous au courant des ouvrages de Renan? Cela vous intéresserait, ainsi que le nouveau livre de Flourens sur le *Siège de l'âme*.

Savez-vous ce qui présentement m'occupe? les maladies des serpents (toujours pour *Carthage*). Je vais aujourd'hui même écrire à Tunis à ce sujet. Quand on veut faire *vrai*, il en coûte !

Tout cela est bien puéril et au fond considérablement sot ! Mais à quoi passer la vie, si ce n'est à des rêves !

Adieu. Mille tendresses. Écrivez-moi tant que vous voudrez et le plus longuement que vous pourrez.

A Mme Maurice Schlésinger.

Croisset, 16 janvier 1859.

Combien j'ai été heureux, chère madame, en reconnaissant le timbre de Bade et votre écriture ! Pour me justifier de mon apparent oubli, il faut que je vous dise combien j'ai été *embêté* depuis un an.

Après la publication de mon roman, je me suis remis à une grande œuvre de jeunesse intitulée : *La tentation de saint Antoine*. Après six mois de travail, il a fallu me résigner à la remettre dans le carton. Ce

livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagréments infinis.

Sollicité alors par le journal *La Presse*, je lui ai promis une étude antique et avant d'en savoir le premier mot, au bout de huit jours on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce fini ? »

Les lectures et le travail préalable m'ont demandé six à huit mois. Je m'y suis mis enfin il y a un an environ. Au bout de mon premier chapitre, je me suis aperçu qu'il me fallait absolument aller à Tunis. L'hiver dernier s'est passé dans les hésitations, tourments et dérangements infinis. Au mois d'avril, je suis parti pour l'Afrique où je suis resté deux mois. J'ai été seul et à cheval de Tunis à Constantine ; enfin, au mois de juillet j'étais revenu ici où j'ai démoli tout ce que j'avais fait. Bref, depuis le mois de septembre seulement, je travaille à ce livre annoncé depuis deux ans ; il me couvrira de ridicule ou me placera très haut ; c'est une tentative ambitieuse s'il en fut.

J'ai été très souffrant cet automne ; j'ai eu des maux d'estomac épouvantables. C'est passé maintenant. Pour aller un peu plus vite, je suis resté à la campagne; ma mère est à Paris et depuis trois mois je vis complètement seul, me couchant à quatre heures du matin, et me levant à midi. Enfin, je ne *vis* pas, j'escamote l'existence, c'est le seul moyen de la supporter. Au jour de l'An, j'ai bien songé à vous (j'avais deux amis chez moi ; j'ai été dérangé : voilà ce qui a retardé cette lettre). Une liste nécrologique où j'ai lu le nom d'Henri Blanchard m'a fait rêver à la rue de Grammont... et puis votre souvenir m'arrive !

Combien je vous plains d'avoir perdu madame votre mère ! je connais ces *déchirements*. En ai-je déjà enseveli de ces pauvres morts !

Je n'ai aucune idée de votre vie ! Que fait Maurice tout le long du jour ? Et quand nous reverrons-nous ? quand irai-je vous voir ? Dieu le sait, je suis engagé dans une travail accablant et que je veux mener à bonne fin. Voilà la quarantaine qui approche ; j'ai eu 37 ans le 12 décembre dernier.

Quant au cœur, il est vieux comme l'antiquité elle-même ; c'est une nécropole. Adieu, mille et mille souvenirs. Vos lettres seront toujours bienvenues, vous le savez.

Je vous baise les mains très affectueusement.

Non, je ne suis pour rien dans *Hélène Peyron*. Aujourd'hui même paraît dans la *Revue Contemporaine* le commencement d'un roman qui m'est dédié. Quand l'auteur m'en a lu le titre, j'ai été bien surpris de voir que la plupart des scènes se passaient à Trouville !

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 18 février 1859.

Chère demoiselle,

Mes malles sont faites et je vous écris sur ma table désencombrée de ses livres et de ses paperasses. Demain matin je pars pour Paris où je vais rester trois mois. Mais je ne veux pas m'en aller sans répondre à votre dernière lettre.

Je ne vous ai nullement oubliée quant à votre article, mais il est d'un placement difficile *à cause du sujet*, qui est peu dans le goût du jour (style journaliste). J'essaierai encore dans l'*Artiste*, mais j'ai peu d'espoir. Quant à la *Presse*, je suis en délicatesse avec cette feuille (tout cela entre nous). Ils m'ont

refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucop. Voilà la vérité.

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver, les vieux portraits ! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous ! Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la *mélancolie de la matière*, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ?

C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune. Il faut avoir le tempérament robuste pour monter sur les cimes du mysticisme sans y perdre la tête. Et puis, il y a dans tout cela (chez les femmes surtout) des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis ? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour ; et pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant. Cela vous paraît cynique. Mais ce n'est pas moi qui ai inventé la nature humaine. Je suis convaincu que les appétits matériels les plus furieux se formulent *insciemment* par des élans d'idéalisme, de même que les extravagances charnelles les plus immondes sont engendrées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie. Et d'ailleurs je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sen-

tons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse? Ce sera l'unique gloire du dix-neuvième siècle que d'avoir commencé ces études. Le *sens historique* est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûre.

Lisez-vous les beaux travaux de Renan? Connaissez-vous les livres de Lanfrey, de Maury?

Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psycho-médicales qui m'avaient tant charmé il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon *Saint Antoine*. A propos de ma *Salammbô*, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela. Mais la vie est courte et l'art est long, presque impossible même lorsqu'on écrit dans une langue usée jusqu'à la corde, vermoulue, affaiblie et qui craque sous le doigt à chaque effort. Que de découragements et d'angoisses cet amour du *beau* ne donne-t-il pas? J'ai d'ailleurs entrepris une chose irréalisable. N'importe; si je fais rêver quelques nobles imaginations, je n'aurai pas perdu mon temps. Je suis à peu près au quart de ma besogne. J'en ai encore pour deux ans.

A Jules Duplan.

... Me voilà à Carthage et j'y travaille depuis trois jours comme un enragé. Je fais un chapitre d'explications que j'intercalerai, pour la plus grande commodité du lecteur, entre le second et le troisième chapitre. Je taille donc *un morceau* qui sera la description topographique et pittoresque de la susdite ville avec exposition du peuple qui l'habitait y compris le costume, le gouvernement, la religion, les finances et le commerce, etc. *Je suis dans un dédale.* Voilà !

..... Il y a eu à Rouen des fêtes superbes — comme dépense d'argent et de bêtises ! Tous les bourgeois étaient habillés en Louis XIV. Un jeune môme faisait Louis XIV, et tous les tourlourous de la ligne étaient aussi habillés en troupiers *du temps* de Louis XIV ! Un vieux comédien nommé Cudot a exécuté le rôle de Pierre Corneille qui a été présenté à Louis XIV, lequel a été félicité par Monsieur le Maire en écharpe tricolore. Deux garces de l'Hippodrome représentaient les Reines de la Cour dans une voiture fournie par Godillot. — C'était le comble du délire — froid. — Il y avait là beaucoup d'extravagance et un manque complet d'imagination. Rien ne prouve mieux la stérilité plastique de notre époque. Elle ne fournit même pas de quoi faire une fête populaire. Quelle piètre chose que ces éternels mâts vénitiens, ces éternels lampions et ces éternelles bannières ! sans compter messieurs les agents de police suant dans leurs bottes, pour maintenir l'ordre. « Histoire de l'esprit humain, his-

toire de la sottise humaine », disait monsieur de Voltaire.

A Ernest Feydeau.

Samedi soir.

Mon vieux Brrrrulant,

Si je ne t'ai pas écrit, c'est que je n'avais absolument rien à te dire.

Je travaille comme quinze bœufs. J'ai bientôt, depuis que je ne t'ai vu, fait un chapitre, ce qui est énorme pour moi. Mais que j'ai de mal! Me saura-t-on gré de tout ce que je mets là-dedans? J'en doute, car le bouquin ne sera pas divertissant et i faudra que le lecteur ait un fier tempérament pour subir 400 pages (au moins) d'une pareille architecture.

Au milieu de tout cela, je ne suis pas gai. J'ai une mauvaise humeur continue. Mon âme, quand je me penche dessus, m'envoie des bouffées nauséabondes. Je me sens quelquefois triste à crever. Voilà.

Ce qui ne m'empêche pas de hurler du matin au soir à me casser la poitrine Puis le lendemain, quand je relis ma besogne, souvent j'efface tout et je recommence! Et ainsi de suite! L'avenir ne me présente qu'une série indéfinie de ratures, horizon peu facétieux.

Tu féliciteras de ma part ce bon Théo sur sa croix d'officier ; je ne lui ai pas écrit par bêtise ; et tu lui diras que je pense souvent à lui et que je m'ennuie de ne pas le voir. Ce qui est vrai.

J'ai reçu l'article de la *Presse*, il y avait mieux à dire. Si je ne connais guère de livre qui me plaise, il en est de même des critiques. Comme tout est bête, miséricorde !

Tu me demandes ce que je fais : J'ai lu depuis quinze jours sans interrompre mon travail et pour lui, six mémoires de l'Académie des Inscriptions, deux volumes de Ritter, le *Chanaan* de Samuel Bochart et divers passages dans *Diodore*. Je crois que ce sera une tentative élevée et, comme nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres et par nos désirs que par nos actions, j'aurai peut-être beaucoup de mérite ; qui sait ?

Au même.

Croisset, dimanche.

Je commençais à m'embêter de n'avoir pas de nouvelles de ta femme et j'allais t'écrire aujourd'hui. Tant mieux si la maladie traîne. Cela est signe que ce n'est pas très grave. M. Cloquet a également dit à ma mère qu'il trouvait de l'amélioration. Elle a dû aller chez toi hier. Tiens-moi au courant de tout ce qui arrive en bien ou en mal.

Mille compliments, mon cher monsieur, de la manière dont tu as vendu Daniel. Que ne suis-je aussi habile ! La littérature jusqu'à présent m'a coûté 200 francs. Voilà les gains, et au train dont je vais, il est peu probable que j'en fasse d'autres.

Tu me demandes ce que je deviens. Voici ? Je me lève à midi et me couche entre trois et quatre heures

du matin. Je m'endors vers cinq. A peine si je vois la lumière des cieux. Chose odieuse en hiver. Aussi je ne sais plus distinguer les jours de la semaine, ni le jour d'avec la nuit. Je vis d'une façon farouche et extravagante qui me plaît fort, sans un événement, sans un bruit. C'est le néant objectif, complet. Et je ne travaille pas trop mal, pour moi du moins. Depuis dix-huit jours j'ai écrit dix pages, lu en entier la Retraite des Dix Mille (et analysé) six traités de Plutarque (*sic*), la grande hymne à Cérès (dans les *Poésies homériques en grec*) de plus l'Eucomium moral d'Erasme et Tabarin, le soir, ou plutôt le matin, dans mon lit, pour me divertir. Voilà. Et dans deux jours j'entame le chapitre III. Ce qui ferait le chapitre IV si je garde la préface, mais non pas de préface, pas d'explication. Le chapitre Ier m'a occupé deux mois cet été. Je ne balance pas néanmoins à le f... au feu, quoique en soi il me plaise fort.

Je suis dans une venette atroce parce que je vais répéter comme effet dans le chapitre III ce qui a été dit dans le chapitre II. Des malins emploieraient des ficelles pour escamoter la difficulté. Je vais lourdement m'épater tout au milieu, comme un bœuf. Tel est mon système. Mais je vais suer par exemple ! et me désespérer dans la confection dudit passage ! Sérieusement, je crois que *jamais* on n'a entrepris un sujet aussi difficile de style. A chaque ligne, à chaque mot, la langue me manque et l'insuffisance du vocabulaire est telle que je suis forcé à changer les détails très souvent. J'y crèverai, mon vieux, j'y crèverai. N'importe, ça commence à m'amuser bougrement.

Je me précipiterai sur le Daniel et te le renverrai le plus promptement possible. J'emploierai à cet examen

toute ma critique, n'aie pas peur. Préviens-moi afin que j'envoie chercher le paquet à Rouen.

Mille tendresses.

Au même.

Tu es bien gentil de songer à moi et si je ne t'écris pas c'est pour ne point t'ennuyer de mes plaintes. J'ai été tous ces temps-ci assez malade, physiquement ; il me prend des douleurs d'estomac atroces. Je suis obligé de me coucher et j'éprouve en même temps des courbatures dans tous les membres, avec des pincements au cervelet. C'est le résultat des agréables pensées qui embellissent mon existence.

A quoi bon t'embêter avec tout cela ? Ayons la pudeur des animaux blessés. Ils se f... dans un coin et se taisent. Le monde est plein de gens qui gueulent contre la Providence ; il faut (ne serait-ce que par bonnes manières) ne pas faire comme eux. Bref, j'ai la maladie noire. Je l'ai déjà eue, au plus fort de ma jeunesse, pendant dix-huit mois, et j'ai manqué en crever ; elle s'est passée, elle se passera, espérons-le.

J'ai à peu près écrit trois chapitres de *Carthage*, j'en ai encore une dizaine, tu vois où j'en suis. Il est vrai que le commencement était le plus rude. Mais il faut que j'en aie encore fait deux pour que je voie la mine que ça aura. Ça peut être bien beau, mais ça peut être aussi très bête. Depuis que la littérature existe on n'a pas entrepris quelque chose d'aussi insensé. C'est une œuvre hérissée de difficultés. Donner aux gens un langage *dans lequel ils n'ont pas pensé*

On ne sait rien de Carthage. (Mes conjectures sont je crois sensées et j'en suis même sûr d'après deux ou trois choses que j'ai *vues*.) N'importe il faudra que ça réponde à une *certaine idée* vague que l'on s'en fait. Il faut que je trouve le milieu entre la boursouflure et le réel. Si je crève dessus ce sera au moins une mort. Et je suis convaincu que les bons livres ne se font pas de cette façon. Celui-là ne sera pas un bon livre. Qu'importe! S'il fait rêver à de grandes choses! Nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres.

J'ai eu, néanmoins, et j'ai encore un fier poids de moins sur la conscience depuis que je sais que le sieur Charles Edmond n'est plus à la Presse. L'idée de la publicité me paralyse et il est certain que mon livre serait maintenant fini, si je n'avais eu la bêtise d'en parler.

Dans quinze jours tu me verras tout prêt à dévorer Daniel de mes deux oreilles. Je te consacrerai une ou deux nuits si tu veux, car, pour mes journées, elles seront prises par la pièce de Bouilhet.

Pourquoi tiens-tu à avoir fini pour la fin de cette année? Qui te presse? Tu as tort, mon bon. On fait clair quand on fait vite.

A Mme Roger des Genettes.

... Votre lettre de ce matin m'a fait longuement réfléchir. J'aime mieux ces cris vrais que des efforts pour rire et plaisanter; car vous ignorez complètement ce que c'est que la joie. Cette énergie, ce don naturel vous manque. Pleurez donc en liberté sur le cœur de votre ami, il tâchera d'essuyer vos larmes,

quoique vos injustices le blessent. Vous ne me connaissez pas, dites-vous, pas plus qu'une langue dont on écrit à peine quelques mots ? Et pourtant, que vous ai-je caché ? Il me semble que je suis naturellement ouvert. Rien n'est moins compliqué que mon esprit. Mais le monde et le Catholicisme vous ont gâtée. Vous êtes pleine de sophismes et de sentiments troubles qui vous empêchent de voir le vrai. Le bon Dieu vous avait faite meilleure et c'est à cause de cela que je vous aime, car vous avez dû horriblement souffrir, et vous souffrez encore, pauvre chère amie ! J'ai la présomption de vous connaître, moi. Or, j'entrevois dans votre vie et dans votre âme des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. Je ne connais personne d'aussi profondément sceptique que vous et vous vous torturez dans tous les sens pour essayer de croire. Je vous irrite horriblement et c'est peut-être pour cela que vous tenez à moi. Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde quand je vous aimais comme personne ne vous aimera.

... Il est si facile pourtant d'avoir la foi du charbonnier, d'admirer ce qui est admirable, de rire à ce qui est drôle, d'exécrer le laid, le faux, l'obscur, d'être *humain* en un mot, je ne dis pas humanitaire, de lire l'histoire et de se chauffer au soleil ! Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! J'entends d'avance l'objection ; je vois arriver la série de ceux qui ont chanté l'insuffisance de la vie terrestre, le néant de la science, la débilité naturelle des affections humaines. Mais êtes-vous bien sûre de connaître la vie ? Avez-vous été jusqu'au fond de la science ? N'êtes-vous pas trop faible pour la passion ? N'accusons pas l'alcool, mais notre estomac ou notre intempérance. Qui

donc parmi nous s'efforce constamment et sans espoir de récompense, sans intérêt personnel, sans attente de profit, de se rapprocher de Dieu ? Qui est-ce qui travaille pour être plus grand et meilleur, pour aimer plus fort, pour sentir d'une façon plus intense, pour comprendre davantage ?.....

A Ernest Feydeau.

Croisset, jeudi soir.

Mon cher vieux,

Je viens de lire et d'annoter la première partie de *Daniel*. Les observations de détail ne sont pas nombreuses, mais je tiens à toutes. Elles consistent en répétitions de mots, etc. Tu es beau ! les phrases toutes faites sont rares. Le paquet sera mis demain au chemin de fer, tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

Quant aux observations d'ensemble, je n'ai presque rien à te dire : 1° il y a un peu de longueur dans le séjour à Trouville, au passage qui est entre la description de l'hiver et la grande tartine philosophique de *Daniel*. C'est toujours aux endroits *tempérés* que tu faiblis. Tâche d'escamoter tout ce qui n'est pas utile à l'exposition des théories de *Daniel ;* 2° la grande scène avec Georget est une des bonnes et superbes choses que je connaisse, et elle n'était pas facile a faire ! Dans la description des chasseurs et du dîner, rien à reprendre. Ça se voit.

3° Dans la scène du pavillon, il y a des mollesses, des longueurs. Ça n'est pas assez *intense*. On sait trop ce qu'ils vont dire et l'on sent que l'auteur *aime* ses

personnages à un point que le lecteur ne partage pas. La fin est fort belle. Mais il faut retravailler cette scène, et faire qu'il y ait moins de lignes sans enlever *une seule idée.*

4° La scène avec Georget dans l'auberge, courte, nette, bonne.

5° Il faut, dans le grand dialogue de *Daniel* avec le comte qui a plus de vingt pages, *serrer vers le milieu ;* il est plein de choses excellentes. Mais il y a des tournures de phrases lentes, lourdes, des précautions oratoires inutiles. Sois donc plus concis, nom d'un pétard !

La scène finale chez les deux femmes est palpitante d'intérêt, comme on dit en beau langage.

En résumé, je trouve dans cette partie comme dans toutes les autres des inégalités de talent entre les descriptions et les dialogues, à moins que le dialogue n'ait par lui-même un grand fond comme dans la scène de Georget. Tu me feras le plaisir, désormais, d'écrire des livres *impersonnels*, de mettre ton objectif plus loin et tu verras comme tes personnages parleront bien du moment que tu ne parleras plus par leur bouche. Tu t'amuses trop avec eux. Voilà tout le secret.

Je tiens à l'observation 3° et 5°. Elle est *sérieuse*, ne néglige rien. Et ensuite, dors sur tes deux oreilles, on lira *Daniel*, je t'en réponds et l'on se passionnera pour lui.

Ci-inclus une lettre pour le Théo. Fais-la-lui parvenir le plus tôt possible.

La maladie de ta femme commence à m'inquiéter ? Que diable est-ce donc ?

Bouilhet est à Mantes depuis lundi. S'il ne t'a pas envoyé de loge pour sa pièce, c'est qu'on ne la joue

plus, sa jeune première et son jeune premier étant malades.

Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon dans son livre *la Justice*, etc. Quelle brute !

J'ai commencé hier au soir mon quatrième chapitre. La fin du troisième n'a pas été commode et je n'en suis pas encore enchanté. Ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou ! Quel bouquin !

Adieu, cher vieux, je t'embrasse très fort.

Tiens-moi au courant des cancans de la *Revue contemporaine*. Ça m'amuse.

Et dis-moi ce qu'on dit de *Daniel*. Franchement, je crois que tes collaborateurs universitaires doivent *rager*.

A Mme Roger des Genettes.

... Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire. C'est pour moi un *saint !* Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans un homme qui était un fanatique ? M. de Maistre a dit de lui dans son traité des *Sacrifices* : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée. » Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot, Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or, j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau, et cela me tient au cœur la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous

n'admiriez pas cette grande palpitation qui a remué le monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère ? Vous êtes, dans ce jugement, de l'école du dix-huitième siècle lui-même, qui voyait dans les enthousiasmes religieux des momeries de prêtres. Inclinons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. Son *Écrasons l'infâme* me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses ! Est-ce qu'il riait, lui ? Il grinçait...

... Mais vous m'échappez souvent ; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguités où je me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a eu dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie, jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano et puis que c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi ; en vain, je vous enveloppe de ma pensée ; en vain, je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit, tout s'échappe et je ne sais rien et je cherche toujours.

Mon livre me désespère. Je sens que je me suis trompé. Je n'ai pas de terrain solide sous les pieds ; l'exécution manque à chaque minute et je continue pourtant. Enfin, vous serez là, puis je ferai rêver quelques nobles esprits. Ce sera tout.

A Ernest Feydeau.

Croisset, jeudi.

Je ne t'oublie pas du tout, mon cher vieux, mais je travaille comme trente nègres, voilà. J'ai enfin terminé mon interminable quatrième chapitre, d'où j'ai retranché ce que j'en aimais le mieux. Puis, j'ai fait le plan du cinquième, pris des notes en quantité, etc. L'été ne s'annonce pas mal. Je crois que ça va marcher ; c'est peut-être une illusion. Quel bouquin ! nom d'un pétard ! est-ce difficile !

Oui, je trouve, contrairement au sieur d'Aurevilly, qu'il s'agit maintenant d'hypocrisie et pas d'autre chose. Je suis effrayé, épouvanté, scandalisé par la couillonnade transcendante qui règne sur les humains. A-t-on *peur de se compromettre !!!* Cela est tout nouveau, à ce degré du moins. L'envie du succès, le besoin de réussir quand même, *à cause du profit*, a tellement démoralisé la littérature qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culotes. — « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes » — réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe. Le temps n'est plus où les écrivains se faisaient *traîner* à la Bastille. On peut la rétablir maintenant, on ne trouvera personne à y mettre.

Tout cela ne sera pas perdu. A mesure que je me plonge plus avant dans l'antique, le besoin de faire du moderne me reprend, et je *cuits* à part moi un tas de bonshommes.

Ne pense plus à *Daniel*. C'est fini. On le lira, sois-en sûr.

Quand tu viendras à Croisset, avant de partir pour Luchon (vers le commencement de juillet, je suppose), apporte-moi le plan détaillé de *Catherine*. J'ai plusieurs idées sur ton style en général et sur ton futur livre en particulier.

Tu es un polisson, tu compromets mon nom dans les lieux publics. Je t'attaquerai devant les cours de justice pour vol de titres.

J'ai deux jolies voisines qui ont relu deux fois de suite *Daniel*. Et les cochers de fiacre de Rouen se prélassent sur leur siège en lisant *Fanny* (historique).

A propos de moralité, as-tu vu que les habitants de Glascow ont fait une pétition au Parlement pour faire supprimer les modèles de femmes nues dans les Académies de dessin?

Adieu, vieux, pioche profondément.

Et des nouvelles de ta femme? Pourquoi est-elle à Versailles, qui est un atroce pays plus froid que la Sibérie?

Au même.

Croisset, mardi soir.

Ne te plains plus de la Providence, ô Feydeau, car tu ignores les politesses dont elle te comble dans la province! Ouïs cette anecdote; mais, auparavant,

monte sur une chaise et contemple-toi dans la glace, car voici un fait qui te rend plus haut que la colonne : Un jeune homme de Rouen, riche, vingt-trois ans, etc., allait épouser et enrichir, par ce mariage, une jeune demoiselle, dix-sept ans, jolie, etc., lorsqu'un jour il surprit, dans sa table à ouvrage, un livre infâme intitulé : *Fanny*, d'un nommé E. Feydeau ! Scandale! cris, scène, et le mariage fut manqué *à cause de cela*.

Je supprime tous les commentaires. J'étais tellement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium — et de l'écorcher vif. Franchement, je l'aurais vu écarteler avec ivresse. J'ai tout fait pour savoir son nom ; on a *callé*, on m'a dit qu'on ne savait plus, etc. Mais, le positif, c'est que ton bouquin a fait rompre un mariage et il est probable qu'en cela il a fait une bonne action! Est-ce beau! nom d'un pétard, est-ce beau!

Je ne vais pas si vite que tu penses, mon cher vieux. Mais je commence à voir un peu mes personnages. Je crois qu'ils ne sont plus maintenant à l'état de mannequins, décorés d'un nom quelconque. Pour qu'on dise d'un personnage antique : « c'est vrai », il faut qu'il soit doué d'une triple vie, car le modèle, le type, qui l'a vu? J'espère dans un mois avoir fini mon sixième chapitre et, avant de rentrer à Paris, le septième sera fait, il le faut. Je me suis débarrassé du cinquième par la suppression de deux morceaux excellents, mais qui ralentissaient le mouvement. J'ai aussi changé l'ordre de deux ou trois paragraphes et je crois qu'à présent ça roule. Bref, ça ne va pas trop mal.

Je vais avoir, pendant deux jours, à trimballer un jeune auteur anglais, le fils de l'ancien ambassadeur grec à Londres. Puis, Bouilhet m'arrive.

Ne t'inquiète pas des objections que tu me fais sur *Catherine*. Tout cela ne signifie rien. Le danger à éviter est dans le romanesque du sujet. Il faut trouver des liens infinis pour le rattacher à la partie commune, ordinaire, c'est-à-dire à la vie à Paris, laquelle partie m'a semblé en plan ce qu'il y a de mieux avec le début?

Tes maux d'estomac viennent de tes cigarettes; fume donc des tchibouks! Tes cigarettes m'agacent, ça manque complètement de galbe!

Procure-toi le numéro du 18 août de la *Revue de l'Instruction publique*, journal du sieur Hachette; il y a dedans un article qui nous concerne : *Arcades ambo*.

Au même.

Samedi soir.

Tu m'as l'air d'un homme, puisque tu t'es remis à travailler! et que dans son malheur ton esprit rue au lieu de geindre. Sois persuadé que je t'apprécie, et je crois que peu de messieurs mèneraient, comme tu le fais, une double existence. Nous en avons souvent causé avec le père Sainte-Beuve.

Continue, mon pauvre vieux! acharne-toi sur une idée! ces femmes-là du moins ne meurent pas et ne trompent pas!

Veux-tu te distraire? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par Mme Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure toi d'abord : 1° La *Servante*, poème (où le gars Musset est aussi éreinté

qu'il est exalté dans *Lui*) et 2° *Une histoire de Soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie. Mais quel piètre coco que le sieur Musset! Ce livre (*Lui*) fait pour le réhabiliter, le démode encore plus qu' « Elle et Lui »!

Quant à moi j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir aimé des Muses! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si le *Figaro* savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes! C'est triste à penser. Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports!

J'ai savouré le Cuvellier-Fleury. L'article ne manque pas de mauvaise foi; mais je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le Cuvellier t'admire-t-il, au fond? Je te plains alors.

Est-ce que notre ami Turgan tourne au catholicisme? Il m'a envoyé un article de lui, *très* orthodoxe. Dans ce même numéro de la *Revue Européenne*, j'ai lu un éreintement de Renan qui m'a indigné.

C'est en haine de tout cela, pour fuir toutes les turpitudes qu'on fait, qu'on dit et qu'on pense que je me réfugie en désespéré dans les choses anciennes. Je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. *Carthage* ne va pas trop mal, bien que lentement. Mais au moins je *vois*, maintement. Il me semble que je vais atteindre à la *Réalité?* Quant à l'exécution, c'est à en devenir fou!

Je suis curieux de savoir si Théo est revenu chez toi? Il me semble que si j'avais été à Paris tout cela ne serait pas arrivé?

Est-ce que tu vois souvent la Présidente? c'est une excellente et surtout saine créature.

Ma mère est au milieu de ses préparatifs de départ. Tu la verras dans le milieu de la semaine prochaine.

Merci de ton *Athénée*.

Allons, mon pauvre vieux, adieu! Que veux-tu que je te dise? que je t'aime et t'embrasse.

Il se publie dans le *Constitutionnel* un roman-feuilleton où l'héroïne m'accuse *sérieusement* (c'est l'auteur qui parle par sa bouche) d'écrire *en vue de l'argent*. Sens-tu la profondeur du reproche?

A Eugène Crépet.

Voici la lettre pour le Taschereau; est-ce ça? ai-je compris?

Faites tous mes remerciements à Sainte-Beuve.

Mais, entre nous, je ne vous cache pas que je trouve tous ces manèges et entortillements d'un piètre goût, et si je n'avais craint de fâcher notre ami, j'aurais tout envoyé faire f... carrément (telle fut même ma première idée). C'est bien de l'embarras pour peu de chose! Donc allez à la Bibliothèque, mon bon, et envoyez-moi le Hendrich (marqué au catalogue 331 A), dans une petite boîte adressée à monsieur Achille Flaubert, Hôtel-Dieu, Rouen, pour M. G. F. J'ai vu, il y a huit jours, Bouilhet; il finit le 1er acte de sa pièce espagnole qui sera, je crois, d'un ton très original.

Nous nous reverrons avant deux mois pour le million de l'oncle Étienne; ce sera, je pense, vers la fin d'octobre.

Préparons nos *paumes*. Adieu, mon vieux brave, merci encore une fois.

A vous.

Je vous adresse ma lettre chez le père Gidde, car je ne sais pas au juste votre numéro dans la rue de Seine, bien que je connaisse la maison. Vous savez que je suis *toqué* de votre ouvrage et que j'y pense maintes fois par jour.

A Jules Duplan.

Mon cher Duplan,

Je voulais savoir quel était de nous deux le plus ignoble personnage ! mais à toi le pompon, mon bonhomme. « *Venui forma vinus magnitudine* » comme dit Me L'Homond; et tu l'emportes par l'oubli

Oui, je sais bien, tu vas gueuler. « Mon commerce ! ma boutique ! mes registres ! le grand-livre ! mes commis ! ces messieurs ! ces dames ! les commettants, dito, report, font 72 fr. 75 c. » N'importe ! j'ai à te dire que tu es un sale cochon, voilà tout. Narcisse lui-même en pleure ; il s'ennuie de ne pas avoir de tes nouvelles ; tu révoltes et attendris jusqu'à la livrée. Ça va-t-il au moins ? Est-tu content ? gagnes-tu des monacos pour subvenir à tes débauches dans ta vieillesse ?...

Depuis près de cinq mois que nous ne nous sommes vus, j'ai eu assez d'ennuis. Au milieu du mois dernier j'en ai été physiquement malade. Ça remonte un peu; n'importe ! Ce polisson de livre-là sera raté, j'en ai peur, je marche sur un terrain trop peu solide ! C'est un dédale de difficultés enchevêtrées les unes dans les

autres à rendre fou ! J'ai écrit à peu près six chapitres.

J'espère au jour de l'an en avoir fait encore un, ce qui sera la moitié du livre. J'aurai donc, mon cher monsieur, quatre chapitres à te lire, car tu dois n'en connaître que trois ?

Je t'ai attendu tout l'été. De dimanche en dimanche j'espérais ta gentille personne, mais pas de Cardoville. J'ai été indigné, et puis, ma foi, je n'y ai plus tenu. *Ç'a été plus fort que moi !*

As-tu lu la *Légende des siècles* du père Hugo ? Je trouve cela tout bonnement énorme. Ce bouquin m'a fortement calotté ! Quel immense bonhomme ! on n'a jamais fait de vers comme ceux des *lions !*

A Ernest Feydeau.

Nuit de mardi. Croisset, 1859.

Il est bien tard, mon vieux ; n'importe ; il faut que je te dise un petit bonjour. Comment vas-tu ? Es-tu un peu moins triste ? *Catherine* marche-t-elle ? Moi, je suis empêtré dans le temple de Moloch, et ma séance du parlement n'est pas facile à faire !

Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins ! A chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée.

Quelquefois, je me sens épuisé et las jusque dans la moelle des os, et je pense à la mort avec avidité, comme un terme à toutes ces angoisses. Puis ça remonte tout doucement. Je me re-exalte et je re-retombe — et toujours ainsi !

Quand on lira *Salammbô*, on ne pensera pas, j'espère, à l'auteur ! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage ! C'est là une Thébaïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé.

Si je n'avais pas ma mère, je partirais maintenant pour la Chine. L'occasion m'en serait facile.

Je viens de lire ce soir la *Femme* du père Michelet ! Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac ?

Puisque tu as lu *Lui*, lis donc *Une histoire de soldat*. Je t'assure que tu t'amuseras. C'est bien plus beau parce que je suis au premier plan.

Est-ce que tu vas tous les dimanches soir chez la Présidente ?

C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie ou plutôt sur *la manière* dont on devient fou ! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures ! La vie est courte et l'art long ! Et puis à quoi bon ! N'importe, « il faut cultiver notre jardin ». La veille de sa mort, Socrate priait, dans sa prison, je ne sais quel musicien de lui enseigner un air sur la lyre : « A quoi bon, dit l'autre, puisque tu vas mourir ? — A le savoir avant de mourir », répondit Socrate. — Voilà une des choses les plus hautes en morale que je connaisse

et j'aimerais mieux l'avoir dite que d'avoir pris Sébastopol.

Je ne vois personne. Je ne lis aucun journal. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans le monde.

A Maurice Schlésinger.

Décembre.

Voici venir le Jour de l'An, mon cher Maurice! Quels souhaits faut-il vous faire? Acceptez-les tous et pour les vôtres.

Il m'ennuie de n'entendre parler d'aucun de vous. Ne reverrai-je plus personne? Dites-moi ce que vous devenez, femme, fils, fille et petite-fille.

Dans deux jours, je m'en retourne au boulevard du Temple. Je vais trouver Paris probablement aussi bête que je l'ai laissé, ou encore plus. La platitude gagne avec l'élargissement des rues; le crétinisme monte à la hauteur des embellissements. Vous n'avez pas l'idée du point où nous en sommes. L'hypocrisie vertueuse surtout n'a pas de limites, on est d'une honnêteté qui ne se trouve que chez les filous.

Ce ne sera pas encore pour cette année que j'aurai fini mon bouquin sur *Carthage*. J'écris fort lentement, parce qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me livre à des divagations, j'entre dans des rêveries infinies ; et puis notre âge est si lamentable, que je me plonge avec délices dans l'antiquité. Cela me décrasse des temps modernes. Mais dès que j'aurai fini, au commencement de 1861, j'espère, j'irai vous porter la chose : 1° parce que j'ai envie de vous voir et, 2° parce qu'un peu d'air me fera du bien.

Rien de neuf dans ma famille. Ma mère vieillit et devient délicate. J'ai une belle nièce de dix-neuf ans qu'on va marier un de ces jours, une autre de treize dont le plus grand amour est un jeune chat à pattes blanches. Mon frère a été décoré cet été, et moi, quand vous me reverrez, vous me reconnaîtrez à peine, tant je suis chauve et éreinté. Voilà tout.

Nous causons souvent de vous, Janin et moi. Jamais je ne vois Panofka, et je ne passe pas devant le splendide magasin de Brandus sans un serrement de cœur, en songeant au vieux temps où l'on blaguait si bien et si fort à la *Gazette musicale*.

A Ernest Feydeau.

Ta lettre m'a navré, mon pauvre Feydeau ! Que veux-tu que je te dise ? Quelle banalité t'offrir ? Je pense beaucoup à toi, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a plus aucun espoir ? Pauvre petite femme ! C'est affreux ! Tu as et tu vas avoir de *bons* tableaux et tu pourras faire de *bonnes* études ! C'est chèrement les payer. Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur. La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. Comme tu dois être éreinté, écrasé, brisé ! Le seul moyen dans ces crises-là de ne pas trop souffrir, c'est de s'étudier soi-même démesurément et la chose est possible, car l'esprit a une acuité extraordinaire.

Ma mère me charge de te dire combien elle te plaint ; elle a si profondément passé par là !

Adieu, mon pauvre vieux, bon courage.

Je t'embrasse.

Au même.

Mercredi soir.

Tu m'as écrit une très belle et très navrante, très lamentable lettre, mon pauvre Feydeau ! Quand ta douleur sera plus sourde, nous en recauserons. Mais au nom de la seule chose respectable en ce monde, « au nom du Beau », cramponne-toi des deux mains, bondis furieusement de tes deux talons et sors de là ! Je sais bien que la douleur est un plaisir et qu'on jouit de pleurer. Mais l'âme s'y dissout, l'esprit se fond dans les larmes, la souffrance devient une habitude, et une manière de voir la vie qui la rend intolérable.

As-tu maintenant cuvé tout ton chagrin ? As-tu bien ruminé l'amère pâture de tes souvenirs ? T'es-tu fait une grande orgie avec ta tristesse étalée ? Depuis quinze jours je peux dire que je songe à toi, à travers tout. Je te vois, seul, dans ta maison, allant et venant par les appartements vides, et t'asseyant devant ta table, et mettant dans tes deux mains ta tête plus lourde qu'une montagne et brûlante comme une forge.

Ne te révolte pas devant l'idée de l'oubli. Appelle-le plutôt ! Les gens comme nous doivent avoir la religion du désespoir. Il faut qu'on soit à la hauteur du destin, c'est-à-dire impassible comme lui. A force de se dire : « Cela est, cela est », cela est, et de contempler le trou noir, on se calme.

Tu es jeune encore. Tu as, je crois, dans le ventre, de grandes œuvres à pondre. Pense qu'il faut les faire. Oui, qu'il « faut », et je te prie de remarquer que je ne te donne « aucune consolation ». Je regarde ce genre de choses comme une injure.

Si Gautier a été à l'enterrement, sois sûr qu'il a fait, dans sa pensée, une chose héroïque (je le connais depuis longtemps), et il faut lui en savoir gré. Ce qui ne serait rien pour un autre était pour celui-là excessif. Balaie tout et arrange-toi pour qu'il revienne. Si j'étais à Paris je m'en chargerais. Tu peux lui faire parler par quelqu'un. Sois bon ! c'est plus commode d'ailleurs.

Et maintenant, parlons de tes affaires. Est-ce qu'elles sont aussi désespérées que tu les fais ? Quittes-tu la Bourse définitivement, absolument ? N'y trouves-tu plus le moyen d'y gagner de quoi vivre ? S'il en est ainsi, cherche quelque chose d'analogue. Tu connais l'argent, ne le quitte pas, bien qu'il te quitte, momentanément. Car tu es, sous ce rapport, un monsieur à retomber toujours sur ses pattes. Quant à la littérature, je crois quelle pourrait te rapporter suffisamment, mais (et le *mais* est gros) en travaillant d'une manière hâtive et commerciale où tu finirais bientôt par perdre ton talent. Les plus forts y ont péri. L'art est un luxe ; il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtepms. Puis on s'en f... complètement. Et puis on devient imbécile, tout à fait, ou approchant. Tu n'es pas né journaliste, Dieu merci. Donc, je t'en supplie, continue comme tu as fait jusqu'à présent.

Ma mère fait ses préparatifs pour s'en aller à Paris. Tu la verras bientôt et tu me verras dans deux mois. J'attends dimanche le petit Duplan. Voilà toutes mes nouvelles.

Adieu, mon pauvre vieux.

Sursum corda ! et je t'embrasse.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 15 mars 1860.

Jamais ! jamais ! jamais ! C'est une enfonçade qu'on te prépare, et sérieuse. Au nom du ciel ! ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, *je t'en supplie*, ne fais pas cela. C'est impossible de toute manière.

Quant à Thierry, il a été gentil ; c'est bien. Mais 1° tu le mérites, 2° il y avait intérêt. Réponds-lui le plus poliment, le plus longuement possible si tu veux. Mais un voyage est inutile, on t'enfoncerait. Ne cède pas. Ne viens pas à Paris ; dis que tu es tout entier à ta pièce, ce qui est vrai, et qu'une comédie servira mieux « les Français » qu'une ode. Ce serait selon moi une canaillerie politique et une cochonnerie littéraire. Je défie qui que ce soit de faire là-dessus rien de passable. Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Je t'embrasse. A toi.

Encore une fois et mille fois, non !

P. S. — Quand même ça servirait au commerce de Carthage, non !

Au même.

Paris, nuit de vendredi, 15 mars 1860.

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fît une pièce avec la *Bovary*, tu me remercieras pareillement de t'avoir ouvert les yeux sur la chose en question.

Elle me trouble et « je reviens à la charge ». Peut-être te suis-je à charge ?

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux sociétaires ? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel, et à sa place j'en eusse fait tout autant. Mais en acceptant tu t'abaisses et, tranchons le mot, tu te dégrades. Tu perds ta balle de poète « pur », d'homme indépendant. Tu es classé, enrégimenté, capturé. Jamais de politique, n... de D... ! ça porte malheur et ça n'est pas propre. « Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe. » Après une concession il en faut faire une autre, etc. Vois ce pauvre Théo. Ce sont d'ailleurs des choses fort peu payées, et quand même ! non ! N'en parlons plus.

Quant à ta lettre à Thierry, elle est moins difficile à écrire que celle de Janin, et si tu veux, je te la fais incontinent, de façon à ce qu'il soit enchanté de toi et qu'il puisse même la montrer à Fould. Car la proposition part peut-être du ministère d'État? Est-ce une façon de te faire payer ta croix ?

J'ai passé mon après-midi au cabinet des Médailles; ma besogne ne sera pas longue. J'espère qu'il en sera de même pour les pierreries.

La Présidente que j'ai rencontrée tantôt dans la rue m'a dit que les sieurs D*** et B*** ne voulaient pas se trouver avec Feydeau « ne pouvant se résigner à lui faire le moindre compliment sur son livre. » Je trouve cette bégueulerie de plus haut goût dans ces deux messieurs. Elle les croit jaloux de la vente, aperçu littéraire qui peut être vrai.

Au même.

Paris, 29 mars 1860.

J'ai fait hier la connaissance de mon futur neveu Adolphe Roquigny. C'est un fort homme et qui me paraît doux comme un agneau. Les jeunes gens ont l'air épris l'un de l'autre. Tout cela est très bien ! On est enchanté ! Heureux ceux qui vivent dans la bonne et simple nature ! Oui, quand je me suis retrouvé seul, le soir, j'ai senti qu'entre moi et mes co-mortels il y avait des abîmes. Tout le bonheur de la vie est là sans doute. Et pourtant si on me l'offrait, accepterais-je ?

Aujourd'hui j'ai été chez Janin qui est très touché de ta lettre. Il m'a fait ton éloge, dit que tu avais beaucoup de talent, que ta personne lui plaisait, que tu avais raison d'habiter la province, etc., etc. « Il entend joliment Horace, ce gaillard-là ! Aussi, voyez ! quelle supériorité ça lui donne sur les autres. » Bref, tu as très bien fait de lui envoyer ton épître, et je parie qu'à ta prochaine pièce tu auras un feuilleton superbe. Oh ! les hommes !

Feydeau, de plus en plus furieux contre iceux, se console en faisant faire pour son usage personnel : 1° Son portrait ; 2° son camée. Je suis effrayé du peu d'affection qu'on lui porte et je passe ma vie à le défendre ; or, j'ai fort à faire, car il manque entièrement de politique.

Chez Janin, tantôt, re-vu le Feuillet (peu sympathique, décidément). Il vient de faire une jolie chute avec sa *Tentation*.

Dimanche il y a eu chez moi un « grand combat » entre Baudry, Saint-Victor et l'excellent père Maury, qui est charmant. Je dîne demain à Versailles avec lui et Renan.

Notre ami Maxime a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* une nouvelle que l'on dit peu roide.

Je n'ose te donner un avis sur la fin de ta pièce par peur de te conseiller une couillonnade ou une imprudence. Le public est si bête, si stupide, si idiot ! D'autre part, c'est embêtant de rater une belle chose et peut-être qu'à force d'art, on peut la faire passer? Vois, cherche. Je serais tout aussi embarrassé que toi ?

Est-ce que tu vas prendre mon genre de te livrer à des lectures sans fin ? Jolie manière de perdre son temps.

Adieu, vieux. Il y a des fois où j'ai des soifs de toi à prendre le chemin de fer pour aller t'embrasser.

A toi, mon pauvre Caraphon.

A Mlle Leroyer de Chantepie

Paris, 30 mars 1860.

Non, je ne vous oublie pas. Mais à Paris les jours passent si vite ! et je suis dans un tel train d'occupations et de lectures que je ne fais pas toujours ce que je veux et ne vois pas les gens que j'aime. Voici d'ailleurs mes excuses :

1° Je suis arrivé ici à l'époque du jour de l'an, et j'ai été pris par les visites et courses de la nouvelle année. 2° Le 15 janvier j'ai fait une chute assez grave,

qui m'a retenu une huitaine au lit. 3° Mon roman Carthaginois m'a entraîné et m'entraîne encore dans tant de divagations et de recherches (j'ai bien avalé depuis le 1er février une cinquantaine de volumes) que je ne sais souvent où donner de la tête. Voilà cinq mois que je suis sur le même chapitre. Il s'agit de reconstruire ou plutôt d'inventer tout le commerce antique de l'Orient. 4° Je suis depuis trois semaines dérangé par un mariage. C'est la fille de mon frère qui prend époux le 17 du mois prochain, je retourne à Rouen à cette époque. 5° Comme à Rouen je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin et que je ne peux emporter ceux des bibliothèques publiques, il faut que je me hâte de finir toutes ces lectures avant mon départ. Voilà mes raisons. Mais croyez bien que je pense à vous, souvent, très souvent. J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur. Ne craignez pas de m'envoyer de vos lettres. Elles me plaisent et me touchent; elles m'agréent et m'attendrissent.

Je n'ai été cet hiver que deux fois au spectacle, deux fois pour entendre Mme Viardot dans *Orphée*. C'est une des grandes choses que je connaisse. Depuis longtemps je n'avais eu pareil enthousiasme. Quant au reste, à ce qu'on appelle des nouveautés et qui sont souvent des vieilleries, ça ne vaut pas la peine d'être nommé. Je suis du reste peu *au courant*. Tout ce qui n'est pas art phénicien depuis longtemps m'est indifférent, et plus j'éprouve dans mon travail de difficultés, plus je m'y attache. On n'aime que les choses et les gens qui vous font souffrir. Et puis, pour tolérer l'existence, ne faut-il pas avoir une marotte?

Que vous dirai-je de vous et quel conseil vous donner? On vous les a tous donnés et vous n'en avez suivi

aucun. On est incurable quand on chérit sa souffrance. Vous ne voulez pas guérir. Vous ne savez pas ce que peut la volonté. Que puis-je faire pour vous sinon des vœux stériles? Mais si vous avez besoin d'une oreille pour écouter vos plaintes, criez-les dans la mienne, le cœur les entendra.

J'ai ce soir dîné avec des savants qui m'ont fortement loué un nouvel ouvrage d'un monsieur Larroque, 2 volumes sur les dogmes catholiques. Mais il paraît que le susdit ouvrage vient d'être interdit.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

Comment vas-tu, mon cher monsieur? Quant à moi je travaille assez raide et suis pour le quart d'heure dans une telle exaltation qu'il m'est impossible de dormir depuis deux jours. Enfin je finis mon infinissable chapitre VII !!!

Je crois que mon état littéraire a pour cause la réaction de la noce. J'ai eu une indigestion de bourgeois! 3 dîners, 1 déjeuner! et 48 heures passées à Rouen. C'est fort! Je rote encore les rues de ma ville natale et je vomis des cravates blanches.

Il fait un froid de chien, nom d'un petit bonhomme! et je me rôtis les tibias comme en plein décembre.

Sylvie avance-t-elle? Adieu, mon vieux; ne t'em... pas trop!

Bonnes métaphores!

Fais mes excuses à Sainte-Beuve et à Théo, de ne pas leur avoir dit adieu. Mais nous devions nous trou-

ver ensemble à un dîner qui n'a pas eu lieu. Amitiés à la Présidente. Qu'est-ce que ça devient?

Au même.

Dimanche.

Non, mon cher vieux, pas du tout. Je vais très bien et n'ai rien à te dire si ce n'est que tu es fort gentil.

Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lelia*. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça.

Quant à la veuve ***, elle a des projets, je ne sais lesquels. Mais elle a des projets. Celle-là, je la connais à fond. Ce qu'elle a dit de bien sur *Fanny* a un *but*. Tu lui as écrit, elle t'invitera à venir la voir. Vas-y, mais sois sur tes gardes. C'est une créature pernicieuse. . . . . .

Quant à mon biographe anonyme, que veux-tu que je t'envoie pour lui être agréable? Je n'ai aucune biographie. Communique-lui de ton cru, tout ce qui te fera plaisir. On ne peut plus vivre maintenant ! du moment qu'on est artiste il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amusent sur votre compte personnel ! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille.

Est-ce beau la croix d'Albéric Second ! doit-il être content ! Quant au père Dennery, c'est un grand homme, comme filateur de coton. Voilà, mon cher monsieur, la mesure des gloire humaines.

J'ai vu Bouilhet, lundi soir (il était venu à Rouen pour dîner chez mon frère qui est décoré mêmement). Mais celui-ci est bien calme, et cet honneur qui doit faire des jaloux, lesquels se vengeront à sa prochaine pièce, ne lui monte guère à la tête.

Ton volume me paraît une chose corsée, décidément.

Jusqu'à jeudi, je suis complètement seul. J'en vais profiter pour avancer dans ma besogne car je travaille mieux dans la solitude absolue. Puis nous aurons en septembre un tas de monde ! ! !

Après mille réflexions, j'ai envie d'inventer une autographie chouette afin de donner de moi une bonne opinion :

1° Dès l'âge le plus tendre j'ai dit tous les mots célèbres dans l'histoire : Nous combattrons à l'ombre — retire-toi de mon soleil — quand vous aurez perdu vos enseignes et guidons. Frappe, mais écoute, etc.

2° J'étais si beau que les bonnes d'enfants... et la duchesse de Berry fit arrêter son carrosse pour me baiser (historique).

3° J'annonçai une intelligence démesurée. Avant dix ans, je savais les langues orientales et lisais la mécanique céleste de Laplace.

4° J'ai sauvé des incendies XLVIII personnes.

5° Par défi, j'ai mangé un jour XV aloyaux, et je peux encore, sans me gêner, boire 72 décalitres d'eau-de-vie.

6° J'ai tué en duel trente carabiniers. Un jour nous

étions trois, ils étaient dix mille. Nous leur avons f... une pile !

7° J'ai fatigué le harem du grand Turc. Toutes les sultanes, en m'apercevant, disaient : « Ah ! qu'il est beau ! qu'il est beau : Taïeb ! Zeb Ketir ! »

8° Je me glisse dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier pour soulager des misères inconnues. Là, je vois un vieillard..... ici une jeune fille, etc. (finis le mouvement), et je sème l'or à pleines mains.

9° J'ai huit cent mille livres de rentes. *Je donne des fêtes.*

10° Tous les éditeurs s'arrachent mes manuscrits ; sans cesse je suis assailli par les avances des cours du Nord.

11° Je sais le « secret des cabinets ».

12° (et dernier). Je suis religieux ! ! ! J'exige que mes domestiques communient.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, mai 1860.

Il faut que je vous dise tout le plaisir que vient de me faire la lecture de vos deux volumes. Je les trouve charmants, pleins de détails neufs et d'un excellent style, à la fois très nerveux et très élevé. Cela est de l'histoire, il me semble, et de l'histoire originale.

On y voit toujours l'âme sous le corps ; l'abondance des détails n'étouffe pas le côté psychologique. La morale court sous les faits et sans déclamation, sans digressions ! Cela vit, rare mérite.

Le portrait de Louis XV, celui de Bachelier et surtout celui de Richelieu (pp. 214-215) me semblent des morceaux achevés.

Combien vous me faites aimer madame de Mailly ce qu'elle m'excite! « C'était une de ces beautés... comme les divinités d'une bacchanale! » Mais, s... n... de D..., vous écrivez comme des anges décidément.

Je ne connais rien au monde qui m'ait plus intéressé que la fin de *Madame de Châteauroux*.

Votre jugement sur la Pompadour restera sans appel, je crois. Que peut-on dire après vous?

Cette pauvre Dubarry, comme vous l'aimez, hein? et moi aussi, je l'avoue. Que vous êtes heureux de vous occuper de tout cela, au lieu de vous creuser sur le néant ou sur du néant comme je fais!

Vous êtes bien gentils de m'avoir envoyé le livre, d'avoir tant de talent et de m'aimer un peu.

Je serre vos quatre mains le plus fort possible.

A vous.

G. FLAUBERT,

Ami de Franklin et de Marat, factieux et anarchiste *du premier* ordre, et désorganisateur du despotisme dans les deux hémisphères depuis vingt ans!!!

Aux mêmes.

Croisset, 3 juillet 1860.

Puisque vous vous inquiétez de *Carthage*, voici ce que j'en ai à vous dire :

Je crois que j'ai eu les yeux plus grands que le

ventre ! La réalité est chose presque impossible dans un pareil sujet. Reste la ressource de faire *pohétique*, mais on retombe dans quantité de vieilles blagues connues, depuis le *Télémaque* jusqu'aux *Martyrs*. Je ne parle pas du travail archéologique qui ne doit pas se faire sentir, ni du langage de la forme qui est presque impossible. Pour être vrai il faudrait être obscur, parler charabias et bourrer le livre de notes, et si l'on s'en tient au ton littéraire et françoys, on devient banal. « Problème », comme dirait le père Hugo.

Malgré tout cela, je continue, mais dévoré d'inquiétudes et de doutes. Je me console dans cette pensée que je tente quelque chose d'estimable. Voilà tout.

Le drapeau de la Doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en réponds ! Car ça ne prouve rien, ça ne dit rien, ce n'est ni historique, ni satirique, ni humoristique. En revanche ça peut être stupide ?

Je commence maintenant le chapitre VIII, après lequel il m'en restera encore sept ! Je n'aurai pas fini avant dix-huit mois.

Ce n'était pas une politesse de ma part que de vous féliciter sur votre dernier livre, et sur le genre de vos travaux. J'aime l'histoire, follement. Les morts m'agréent plus que les vivants ! D'ou vient cette séduction du passé ? Pourquoi m'avez-vous rendu amoureux des maîtresses de Louis XV ? Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. Le sens historique date d'hier, et c'est peut-être ce que le dix-neuvième siècle a de meilleur.

Qu'allez-vous faire maintenant ? Quant à moi je me livre à la Kabbale, à la Mischna, à l'art militaire des anciens, etc. (un tas de lectures qui ne me servent

à rien mais que j'entreprends par excès de conscience et un peu aussi pour m'amuser) ; et puis je me désole sur les assonances que je rencontre dans ma prose ; ma vie est plate comme la table où j'écris. Les jours se suivent et se ressemblent, extérieurement du moins. Dans mes désespoirs je rêve à des voyages. Triste remède.

Vous m'avez l'air tous les deux de vous embêter vertueusement au sein de la famille et parmi les délices de la campagne. Je comprends cet état pour l'avoir subi, maintes fois.

Serez-vous à Paris du 1er au 25 août ?

En attendant la joie de vous voir, je vous serre les mains très affectueusement.

A Charles Baudelaire.

Croisset, 3 juillet 1860.

Avec bien du plaisir, mon cher ami, je recevrai votre visite. Je compte dessus. Ce serait un grand hasard si vous ne me trouvez pas. Mais, par excès de prudence, prévenez-moi cependant.

Je vous lirai du *Novembre*, si cela peut vous divertir. Quant au *Saint Antoine*, comme j'y reviendrai dans quelque temps, il faudra que vous attendiez.

Mille cordialités. Tout à vous.

A Ernest Feydeau.

Croisset, 4 juillet 1860.

Sais-tu que je commençais à être inquiet de Ta Seigneurie ? Enfin, ta lettre est advenue et je vois que tout se passe admirablement. Tant mieux !

Eh bien, mon bon, qu'en dis-tu de cette Méditerranée et de cette Afrique? Te f...-tu suffisamment d'azur dans l'œil et d'air dans le ventre? Admires-tu les dromadaires?

Il me semble te voir dans ton costume! Ah! vieux gredin, comme je t'envie et que je voudrais être à tes côtés. Mais permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. Tu t'amuses maintenant énormément. Et plus tu iras plus ça augmentera. Donc, ménage ton argent. J'ai passé par là et je sais quelles fureurs on éprouve quand on aperçoit le fond de sa bourse et qu'il faut s'en retourner. Crois-moi, mon vieux, vis moins bien pour voyager plus longtemps. A peine revenu, tu éprouveras des remords. Le mot est faible.

Et crève-toi les yeux à force de regarder sans songer à aucun livre (c'est la bonne manière). Au lieu d'un, il en viendra dix, quand tu seras chez toi, à Paris. Quand on voit les choses dans un but, on ne voit qu'un côté des choses.

Je te plains de l'ennui que tu subiras à ton retour. La maladie des voyages t'empoignera. C'est comme le macaroni et l'amour ignoble, il faut en prendre l'habitude avant d'en avoir le goût.

Tu seras aussi tout étonné d'aimer les femmes d'une autre manière; leur ton d'égalité te choquera. Tu regretteras ces amours silencieux où les âmes seules se parlent, ces tendresses sans paroles, ces passivités de bête où se dilate l'orgueil viril. Don Juan a beau être gentil, le grand Turc me fait envie.

Je repousse absolument l'idé que tu as d'écrire ton voyage; 1° parce que c'est facile; 2° parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais

faire des descriptions? Et *Sylvie*, que devient-elle au milieu des burnous?

Quant à moi, je suis bientôt au milieu de mon chapitre VIII *(La Bataille du Macar)*.

Je viens de lire un livre sur le magnétisme. Dans six semaines j'irai à Paris pour une quinzaine de jours. Le sieur Bouilhet était ici la semaine dernière. Voilà toutes les nouvelles.

Ce n'est pas une petite besogne que la narration et description d'une bataille antique, car on retombe dans l'éternelle bataille épique qu'ont faite, d'après des traductions d'Homère, tous les écrivains *nobles*. Il n'est sorte de couillonnade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin. J'aurai un joli poids de moins sur la conscience quand il sera fini. Que ne suis-je seulement à la fin de mon dixième chapitre qui sera celui où l'on.....

Pendant que tu t'étales au soleil comme un lézard, nous continuons à jouir de ce joli été que tu connais. Depuis trois jours seulement je ne fais plus de feu. Ah! vieux bougre, comme je voudrais m'en aller avec toi, côte à côte, jusqu'à Tuggurt. Tu vas voir que *tous les dangers* vont s'enfuir devant toi comme de la fumée et il en sera de même pour l'espace. Une fois revenu, tu croiras n'avoir pas dépassé les Batignolles.

Je ne sais, de Paris, pas la moindre chose et ne m'en soucie.

Je n'exige nullement que tu m'écrives souvent, car rien n'est assommant, en voyage, comme d'écrire. Néanmoins, quand tu voudras m'envoyer ta signature précédée de ces simples mots : « je me porte bien », tu me seras moult agréable.

Adieu, vieux, toute ma maisonnée te souhaite plaisir et bonne santé.

Amuse-toi pendant que tu y es. Les jours de pluie et d'em... reviendront assez tôt.

Au même.

Croisset, dimanche 20.

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai reçue ce matin pour te congratuler, mon cher monsieur, sur l'existence que tu mènes! Accepte l'hommage de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur *Salammbô*, voici où j'en suis. Je viens de finir le chapitre IX et je prépare les X et XI que je ferai cet hiver, ici, tout seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que j'expédie voracement. Voilà trois jours que je ne fais qu'avaler du latin (et chemin faisant, je continue mes petites études chrétiennes). Quant au *Carthaginois*, je crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me serait facile de faire, derrière mon roman, un très gros volume de critique avec force citations. Ainsi, pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de *Cicéron* m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste! Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec tant d'appétits. Mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme) je n'en sais franchement que penser. J'ai peur de retomber

dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se *manger*. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le *coup* du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste ! Une b... comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie !

Ce que je t'avais prédit s'effectue ; tu t'enamoures des mœurs arabes ! Combien de temps tu perdras, par la suite, à rêver au coin du feu, à des c... sans poils sous un ciel sans nuages.

Envoie-moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand-oncle au mois d'avril prochain. Je tourne à la bedolle, au sheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée. Je t'embrasse.

Au même.

Enfin ! Je te croyais mort ! Tu n'as été que malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens ! Je verrai donc ta *portenteuse* personne quelques jours après son débarquement, car il faut que je sois à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais notre entrevue ne sera pas

longue. Je resterai ici probablement tout l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le silence du cabinet. Il faut que j'avance et j'ai énormément à faire ! J'ai écrit depuis la fin de juin deux chapitres *à peu près*, car je termine le neuvième. Il m'en reste *six*. Et mes lectures ne font qu'augmenter et les difficultés ne font que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à Paris, à me traîner dans les bibliothèques, ce qui est peu divertissant, et j'étais si ahuri de lectures que j'en oubliais Paphos.

Rien de neuf chez nos amis. Maxime est en Calabre avec Garibaldi, comme tu sais, ou ne sais pas. La présidente s'est consolée du Mac à Roull qui lui fait définitivement une pension de 6,000 francs par an. Je crois qu'elle va trouver un autre Môsieu. (Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille !)

Turgan vient d'inventer une chose superbe *pour vuider les lieux !* Je ne sais combien de kilogrammes de m... se trouvent absorbés en une seconde par sa machine. On a nettoyé l'École polytechnique en un clin d'œil : les étrons mathématiques s'envolaient comme des corbeaux. C'est sublime.

Quant à moi, je travaille *furieusement*. Je viens de lire un livre très curieux sur la médecine des Arabes, et actuellement (sans compter ce que j'écris), je lis Cedrenus, Socrate, Sozomène, Eusèbe et un Traité de M. Obry sur l'immortalité de l'âme chez les Juifs, le tout entrelardé de Mischna comme pièce de résistance. Mais le cœur m'a manqué pour lire les quarante pages qui t'étaient consacrées dans la *Revue Européenne* précédées des quarante qui me concernaient. Où il n'y a ni profit ni plaisir, bonsoir.

Il paraît que tu as eu chaud, mon bonhomme ? Je

sais ce que c'est, ne t'en déplaise (que d'avoir chaud), bien que tu m'écrives : « Tu ne peux pas t'en faire une idée ». J'étais au mois de mai sur les bords de la mer Rouge, mon bon, et j'ai traversé le tropique en juin. Ah !

Veux-tu que je te fasse une petite prédiction? *Tu ne retourneras pas en Afrique*, un voyage raté ne se recommence pas. Si tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le. Allons ! tu ne découvriras pas les sources du Nil. Oh ! sois vexé, je m'en f.... Tout cela est pour t'engager, pendant que tu y es, à te transporter à Constantine. *Je t'en supplie*, vas-y. Tu me remercieras ensuite.

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas *Sylvie*, qui était bien et très bien commencé? Débarrasse-toi de ça, et fais-nous ensuite un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre « attend ce ou ces livres là ». Telle est mon opinion.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 2 septembre 1860.

Incontestablement, cette seconde sérénade vaut mieux que l'autre. Elle est plus locale. Je n'y vois rien à redire. C'est plein de détails charmants et d'un ton excellent. Quant à la musique, ne t'en inquiète pas. Le principal, c'est que la pièce est bonne.

Je travaille maintenant assez roide. Ces deux jours

passés à Fécamp vont bien me déranger, mais il le faut! Je suis forcé.

J'arriverai, je crois, à avoir 18 pages à mon chapitre. Elles seront bourrées de faits. Ce qui n'empêche pas que le roman, l'histoire n'avance guère. On se traîne éternellement sur la même situation ! et pourtant c'est rapide, mais par parties, successivement et non d'ensemble.

Quels beaux détails je trouve dans l'*Hygiène des Arabes* du docteur Bertherand ! Cataplasmes de sauterelles, fiel de corbeau, etc. ; pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et piétinent; pour les rendre fécondes, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes, etc. C'est un livre des plus réjouissants que je connaisse.

A propos d'Arabes, j'ai reçu ce matin une lettre de Feydeau. Il s'en revient, ayant vu seulement la province d'Alger, et me disant que « je ne me doute pas » de la chaleur qu'il fait en Afrique. Il a été malade, et je crois qu'il en a assez, bien qu'il prétende le contraire. Ce qui ne l'empêchera pas au retour d'être plus crâne que Barth et Livingstone réunis.

Adieu, vieux. Dors sur tes deux oreilles quant à la sérénade.

A Ernest Feydeau.

Si je t'ai agacé en te rabâchant Tuggurt, c'est que j'ai vu de nombreux dessins sur ce pays, qui m'on tellement toqué, que j'avais fort envie d'y aller moi-même, étant à Constantine. Voilà. Mille excuses et n'en parlons plus.

Mais je te ferai observer qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître et que je mérite de l'indulgence. Tu pars en me disant que tu vas faire un grand voyage dans toute l'Afrique française, etc., etc. Puis ça se borne à la province d'Alger. D'abord tu voulais faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. Je réponds toujours à des idées que tu n'as plus, tel est le vrai. Ou peut-être deviens-je idiot? ce qui serait possible. Je fais tout ce qu'il faut pour cela par la manière dont je vis.

N'importe. J'embrasserai ta vieille trombine avec moult satisfaction. Je pense être à Paris vers le 10 novembre. (J'ai bien des choses d'ici là que je voudrais avoir expédiées.)

Aucune nouvelle. Je me réjouis, je me délecte, je m'enivre avec la littérature ecclésiastique. As-tu lu la dernière publication de N. S. P. où il fulmine contre les littératures obscènes et les maisons de débauche? est-ce beau! Depuis longtemps je ne m'étais repassé par le bec un morceau de si haut goût, mes lectures alternant entre la Mischna, Sozomène, Cedrenus, etc. Mais j'ai bientôt fini, Dieu merci! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser.

Voilà, mon bon vieux. J'ai été seul tous ces derniers temps, ma mère et sa petite-fille se promenant au dehors. Mon frère est pris d'une rage pour la chasse et je reste comme Job sur son fumier, à gratter ma vermine, à retourner mes phrases. Je fume pipes sur pipes. Je regarde mon feu brûler. Je gueule comme un énergumène, je bois des potées d'eau, je me désole tous les matins et je m'enthousiasme tous les soirs. Puis, je me console, et cela recommence.

Bonne traversée; je t'embrasse.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 8 septembre 1860.

J'ai reçu, mardi matin, votre lettre du 1er septembre. Elle m'a désolée en y voyant l'expression de tous vos chagrins. Par-dessus vos souffrances intimes, des malheurs extérieurs vous assiègent, puisque vous vous apercevez de l'ingratitude et de l'égoïsme de vos obligés. Il faut vous dire *que cela est toujours;* mince consolation, il est vrai. Mais la conviction que la pluie mouille et que les serpents à sonnettes sont dangereux doit contribuer à nous faire supporter ces misères. Pourquoi cela est-il? Ici, nous empiétons sur Dieu! Tâchons d'oublier le mal, tournons-nous du côté du soleil et des bons. Si un mauvais cœur vous blesse, tâchez de vous en rappeler un noble et noyez-vous dans son souvenir. Mais la *sympathie des idées* vous manque absolument, me direz-vous. C'est pourquoi vous auriez dû habiter Paris. On trouve toujours dans cette ville-là des gens à qui causer. Vous n'étiez pas faite pour la province. Dans un autre milieu, j'en ai la conviction, vous eussiez moins souffert. Chaque âme a une atmosphère différente. Vous devez horriblement souffrir de tous les cancans, médisances, calomnies, jalousies et autres petitesses qui composent exclusivement la vie des bourgeois dans les petites villes. Tout cela existe bien à Paris, mais d'une autre manière, d'une manière moins directe et moins irritante.

Il en est temps encore, prenez une bonne résolution. Ne continuez pas à mourir sur pied comme vous faites. *Arrachez-vous de là.* Voyagez! Vous mourrez en route, croyez-vous, eh bien! qu'importe! Non!

d'abord, je vous réponds que vous vous porterez mieux, physiquement et moralement. Vous auriez besoin d'un maître quelconque qui vous ordonnât de partir, vous y forçât! Je vous connais, comme si j'étais près de vous depuis vingt ans. C'est peut-être une présomption de ma part? ou l'excès de la sympathie que j'ai pour vous?

Je vous assure que je vous aime beaucoup et que je voudrais vous savoir, sinon heureuse, du moins *tranquille*. Mais il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de *creuser* incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires : la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à *la science*, à la science pure; aimez les faits pour eux-mêmes. Étudiez les idées comme les naturalistes étudient les mouches. La contemplation peut être pleine de tendresses. Les muses ont la poitrine pleine de lait. Ce liquide-là est la boisson des forts. — Et, encore une fois, sortez du milieu où vous étouffez. Partez à l'instant, tout de suite, comme si votre maison brûlait.

Pensez à moi quelquefois et croyez toujours à mon affection bien sincère.

A Mme Roger des Genettes.

Comme je m'ennuie, comme je suis las! Les feuilles tombent, j'entends le glas d'une cloche, le vent est

doux, énervant. J'ai des envies de m'en aller au bout du monde, c'est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre cœur et y mourir. Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu'il me faut pour vivre? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu'au fond de l'Afrique centrale. Le soir, enfin, après m'être bien battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais décidément. Je suis écrasé par les difficultés de mon livre Ai-je vieilli? Suis-je usé? Je le crois? Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n'est pas commode, je suis devenu timide. Depuis sept semaines j'ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand'chose.

Comme c'est mal arrangé, le monde! A quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse, pourquoi tous nos rêves impuissants? Pourquoi tout? J'ai vécu plusieurs années dans un état que j'ose qualifier d'épique sans ressentir le moinde doute, ni la moindre fatigue. Mais à présent je suis rompu. J'aurais besoin de m'amuser beaucoup!

Comme je pense à vous et comme j'aurais envie de votre esprit et de votre grâce; mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence à croire que j'ai fait fausse route dans la vie; mais étais-je libre de choisir? Heureux les bourgeois! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C'est l'histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si la littérature anglaise de Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j'en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l'art que le milieu où il s'exerce et les antécédents

physiologiques de l'ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du *talent*. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique de La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l'entre-deux.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 2 octobre 1869.

Ma mère part demain matin pour Verneuil où elle restera huit jours. Si tu es encore à Mantes à ce moment-là, je te préviens que tu n'éviteras pas la visite de Liline qui brûle de voir ton logement.

Il a fait un temps atroce pendant que j'étais à Etretat et je me suis peu promené. Le résultat de cette distraction a été de me faire perdre tout le reste de la semaine. Je revoyais continuellement la mer et j'entendais le bruit des galets sous mes B..... ôttes. Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai couché à Fécamp chez Mme Le Poittevin où je n'étais pas venu depuis dix-huit ans! Ai-je pensé à ce pauvre bougre d'Alfred! J'avais presque peur de le voir apparaître. Notre jeunesse commune me semblait suinter sur les murailles. C'était comme un dégel qui me glaçait jusqu'au fond du cœur.

Devine quel admirateur j'ai rencontré à Etretat? Le

père Anicet Bourgeois (bien nommé), brave homme du reste. Mais le peu d'admiration qu'il m'a montré pour Gœthe a singulièrement diminuué le plaisir de ses éloges à mon endroit. Oui, il ne trouve « rien de remarquable dans *Faust*, ce n'est ni une pièce, ni un poème, ni rien du tout. » Oh !... Je répète le oh !!!

Le père Clogenson m'a envoyé sa brochure sur Voltaire jardinier, qui n'est point des plus raides. Maigre légume.

Hier chez Deschamps, grande représentation dramatique : quatre pièces. Le jeune Baudry y allait comme spectateur. Mais je le soupçonne de m'avoir menti comme un âne et d'être, au contraire, un des acteurs.

J'ai relu ce soir les *Fossiles* en entier et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoiqu'on dise, c'est solide, va! et c'est beau.

Adieu vieux. Gémis-tu sur la captivité de Lamoricière?

Au même.

Croisset, 5 octobre 1860.

Tu vas donc revoir ce vieil Odéon Taieb! Tu ne m'as pas dit si tu es à peu près satisfait de ton amoureux. Le connais-je? J'attends quelques détails sur le train dont ça marche.

Ça ne va pas trop mal pour le quart d'heure. Mais je me livre dans le silence du cabinet à de si forles gueulades et à une telle pantomime que j'en arriverai à ressembler à Dubartas, qui pour faire la description d'un cheval se mettait à quatre pattes, galopait, hennissait et ruait. Ce devait être beau! et pour arriver à quels vers, miséricorde!

Je me réjouis tous les matins dans la politique. L'en-

cyclique du pape est bien belle, accusant Victor-Emmanuel d'établir « des maisons de débauche ». Puis, récriminations contre les livres et les pièces de théâtre qui « sapent », etc. Quel bon style poncif que le style ecclésiastique! Ce serait, du reste, une étude à faire que celle des styles professionnels! quelque chose qui serait dans la littérature analogue à l'étude des physionomies en histoire naturelle.

Tu feras bien d'aller voir le jeune Duplan qui t'aime beaucoup et la Présidente. Mais ma plus forte recommandation est « d'être chien » aux répétitions. Sois digne! maintenant que tu as la croix. Sais-tu vers quelle époque la première? J'imagine que ça ne peut être avant le 10 novembre.

Tout cela va arrêter ton « Honneur d'une femme ». Le commencement était bougrement bon. J'ai envie de voir le second acte. Mais combien je suis humilié de la facon dont tu expédies tes œuvres, quand je contemple en regard la lenteur de mes évolutions. . . . .

. . . . . .

Ces points indiquent toutes les misères dont mes mémoires seraient remplis si j'écrivais mes mémoires.

Mes compliments à ton professeur de Mantes qui aime *Les Fossiles*. C'est un homme de goût, c'est-à-dire qui a mon goût. Oui! je persiste! *Les Fossiles* sont, ou est un chef-d'œuvre. On le reconnaîtra quelque jour.

Allons, travaille bien à tes répétitions! ne néglige rien! les centimes font les millions et les atomes sont respectables.

A Ernest Feydeau.

Non, Amyot ne m'a envoyé aucune feuille.

Je suis plus bégueule que toi et je repousse systématiquement autre chose que le mauvais langage. Car je ne crois pas que l'on puisse *tout* bien dire. Il y a des idées impossibles (celles qui sont usées, par exemple, ou foncièrement mauvaises)? et comme le *style n'est qu'une manière de penser*, si votre conception est faible jamais vous n'écrirez d'une façon forte. Exemple : Je viens de recorriger mon IXe chapitre. C'est un tour de force (je crois) comme concision et netteté, si on l'examine phrase à phrase ; ce qui n'empêche pas que le susdit chapitre ne soit *assommant* et ne paraisse très long et très obscur ; parce que la conception, le fond ou le plan (je ne sais) a un vice secret que je découvrirai. Le style est autant *sous* les mots que *dans* les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

Et ne donne pas, ô mon ami, dans cette scie commode dont je suis embêté : « Tu es bien heureux de pouvoir travailler sans te presser, grâces à tes rentes. » Les confrères me jettent à la tête, continuellement, les trois sols de revenu qui m'empêchent de crever précisément de faim. Cela est plus facile que de m'imiter. J'entends de vivre comme je fais : 1° A la campagne les trois quarts de l'année ; 2° *Sans femme* (petit point assez délicat mais considérable) sans ami, sans cheval, sans chien, bref sans aucun des attributs de la vie humaine ; 3° Et puis, je regarde comme néant tout ce qui est en dehors de l'œuvre en elle-même. Le succès, le temps, l'argent, et l'*imprimerie* sont relégués au fond de ma pensée dans des horizons très vagues et

parfaitement indifférents. Tout cela me semble bête comme chose et indigne (je répète le mot *indigne*) de vous émouvoir la cervelle.

L'impatience qu'ont les gens de lettres à se voir imprimés, joués, connus, vantés, m'émerveille comme une folie. Cela me semble avoir autant de rapports avec leur besogne, qu'avec le jeu de dominos ou la politique. Voilà.

Tout le monde peut faire comme moi. Travailler tout aussi lentement et mieux. Il faut seulement se débarrasser de certains goûts et se priver de quelques douceurs. Je ne suis nullement vertueux mais conséquent. Et bien que j'aie de grands besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f... et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse.

A Théophile Gautier.

Dimanche, 3 décembre 1860.

Mon vieux Théo,

Je suis chargé de t'annoncer que la première de *l'Oncle Million* a lieu jeudi prochain, et la répétition générale mercredi à midi et demi. Voilà.

A toi.

A Jules Duplan.

1er janvier 1861.

Je te souhaite la bonne année accompagnée de plusieurs autres, c'est-à-dire fasse le Ciel que : 1° tu trouves un portrait du *vieux;* 2° que tu gagnes des millions dans ton établissement ; 3° que tu sois constamment en belle santé et en bonne humeur. Mais présentement, il faut que tu me rendes un service. — Ouïs ceci.

La pièce de Bouilhet, comme tu sais (ou ne le sais pas), a raté. La *Presse* a été atroce et la direction de l'Odéon pire — le tout pour complaire au gars Doucet, lequel se présente au prix de *la meilleure comédie* — échelon de l'Académie Française. Tu conçois qu'un homme qui veut être de l'Académie Française n'épargne rien. Bouilhet avait pensé un moment à se présenter comme candidat (du prix), mais Doucet se présentant, il se retire, bien entendu. C'est 10,000 francs qui lui passent sous le nez sans compter le fiasco de l'*Oncle Million*. — Ah ! ça a été joli ! joli ! joli !

L'empereur devait y venir, il n'est pas venu.

Or, voici ce qu'il faudrait faire. Madame Cornu ne pourrait-elle pas le faire aller à l'Odéon ? S'ils sont en correspondance journalière, ne pourrait-elle en manière de cancan, lui glisser une phrase de ce genre : « Allez donc voir l'*Oncle Million*, c'est charmant ; — je ne sais pourquoi on étouffe ce garçon-là », etc. Puisque l'Empereur tient à faire le Louis XIV, il est certain qu'il doit protéger la vraie littérature, quand par hasard elle se produit. Tâche de faire ça, mon vieux, je t'en prie. Quant au Bouilhet, il est désolé et se

trouve dans une f..... position, il devait aller te voir, mais je le crois tellement assombri qu'il se cache. Il a dû partir aujourd'hui pour Mantes, il sera à Paris jeudi prochain. — Va-t'en le voir un matin à l'hôtel Corneille et remonte-le un peu, il en a besoin malgré le stoïcisme de sa correspondance.

Je suis ulcéré contre les feuilletonnistes. Quels misérables !

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 15 janvier 1861.

Non ! je ne suis pas à Paris, chère demoiselle, mais à Croisset, tout seul, depuis un mois, et je n'en dois partir que vers le milieu de mars, car je deviens très ridicule avec mon éternel livre qui ne paraît pas, et je me suis juré d'en finir cette année. Ma mère et sa petite-fille sont à Paris. Je suis ici avec un vieux domestique, me levant à midi et me couchant à trois heures du matin, sans voir personne ni rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Mais parlons de vous.

Dans votre avant-dernière lettre (à laquelle je n'ai pas répondu, parce que j'étais alors dans un tourbillon d'affaires pour la dernière pièce de Bouilhet, (l'*Oncle Million*), vous me paraissiez moins souffrante. La dernière m'a affligé de nouveau. Mais qu'avez-vous donc ? Et que vous faut-il ? Hélas ! je le sais bien ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné *contre vous*, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir.

Il faudrait quitter votre existence, votre maison, votre pays, vos habitudes, tout, tout! Hors de là, il n'y a pas de remède, d'espoir. Je suis sûr que dans Paris, dans une grande ville quelconque, vous trouveriez un soulagement immédiat. Vous objectez à ce déplacement un tas de raisons sans importance. Pardonnez-moi de vous rudoyer ainsi, mais je ne peux m'empêcher de vous aimer et de m'indigner de ce que vous ne vous aimez pas assez. Je voudrais vous savoir heureuse. Voilà tout.

J'ai là sur ma table un petit livre écrit par un réfugié Valaque, intitulé *Rosalie*, par Ange Pechmedja. C'est une histoire *véritable* qui vous amusera. Demandez-la.

Avez-vous l'*Examen des dogmes de la religion chrétienne*, par P. Larroque ? Cela rentre dans vos lectures favorites. L'auteur est remonté *aux sources*, chose rare ! et je ne vois pas une objection sérieuse qu'on puisse lui poser. C'est une réfutation complète du dogme catholique ; livre d'un esprit vieux du reste et conçu *étroitement*. C'est peut-être ce qu'il faut pour une œuvre militante ? Lisez-vous aussi la *Revue germanique ?* Il y a dedans d'excellents articles. Mais ce n'est pas tout cela que je voudrais vous voir lire. Intéressez-vous donc à la vie : *memento vivere*. C'était la devise que le grand Gœthe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir l'œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde. Ce spectacle est assez grand pour remplir toutes les âmes. Mais cela demande du travail et de la force ! Lisez de l'histoire, intéressez-vous aux générations mortes, c'est le moyen d'être indulgent pour les vivantes et de moins souffrir.

Quant à un conseil pour votre roman, je ne sais

lequel vous donner? J'ai assisté dernièrement à tant de canailleries (dans une question semblable), que je n'y comprends plus rien. Les éditeurs et directeurs de théâtre même semblent encore plus bêtes que filous. Du reste, du moment que vous faites les frais du volume, vous aurez des éditeurs. Mais 1,500 francs me semble un prix exorbitant. Je crois que 1,000 francs est le prix ordinaire d'un in-8°. Je souhaite que 1861 soit pour nous plus doux que 1860, et je vous serre les mains bien affectueusement.

A Jules Duplan.

Ah! mon pauvre vieux, comme je suis content! Je vais donc bécotter ta vieille binette! J'attends dimanche avec avidité pour savoir le jour et l'heure où je me ruerai au devant de ta seigneurie.

J'ai, ce matin, donné au Dr Pouchet (qui se présente à l'Académie des Sciences pour remplacer Geoffroy Saint-Hilaire) une lettre d'introduction près de Mme Cornu. Comme je la sais excellente et s'intéressant aux bonnes choses et aux braves gens, je n'ai pas craint d'être indiscret en lui recommandant fortement le père Pouchet, qui est un très galant homme, et un grand savant. Tu feras bien de prévenir Mme Cornu de sa surdité, car le pauvre bonhomme n'entend pas plus qu'une bûche. Dis-lui que je m'y intéresse beaucoup et qu'elle tâche de lui obtenir quelques voix parmi ses amis. Les concurrents de Pouchet sont honteux, mais je suis sûr que le pauvre vieux va faire là-bas un tas de bêtises!

Je languis après toi, je te f..... des mets épicés, sacré bougre! Tu auras tes XII tasses de café!

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vous devez avoir chez vous, à Paris, une lettre de moi? Car je vous ai écrit le jour même où j'ai reçu votre volume (lundi dernier). Après l'avoir lu d'un bout à l'autre, sans débrider.

J'en ai été enchanté. C'est d'un seul jet et d'une poussée qui ne faiblit pas un instant. Quant à l'observation elle est parfaite. C'est cela, c'est cela qui m'a vraiment ébloui. Vous trouverez dans ma lettre mon impression immédiate après une première lecture. Je me serais livré à une seconde si ma mère n'avait présentement sous son toit trois dames qui s'en sont régalées. Vous attendrissez le sexe, ce qui est un succès, quoiqu'on dise. Néanmoins j'ai refeuilleté çà et là votre *Philomène* et je connais le livre parfaitement. Donc mon opinion est que : vous avez fait ce que vous vouliez faire et que c'est une chose réussie.

N'ayez aucune crainte. Votre religieuse n'est pas banale, grâce aux explications du commencement. C'était là l'écueil, vous l'avez évité.

Mais ce que le livre a gagné à être simple lui a fait perdre, peut-être, un peu de largeur? A côté de Sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. Voilà toutes mes objections. Il est vrai que vous n'avez pas intitulé votre livre : *Mœurs d'hôpital*. Dès lors, le reproche qu'on peut vous faire tombe.

Et je ne saurais vous dire combien j'en suis content.

Je remarque en vous une qualité nouvelle, à savoir l'enchaînement naturel des faits. Votre méthode est excellente. De là vient peut-être l'intérêt du livre ?

Quel imbécile que ce Lévy ! C'est au contraire très amusant.

Non ! il n'y a pas trop d'horreurs (pour mon goût personnel il n'y en a même pas assez ! mais ceci est une question de tempérament). Vous vous êtes arrêté sur la limite. Il y a des traits exquis, comme le vieux qui tousse, par exemple, et le chirurgien en chef au milieu de ses élèves, etc. Votre fin est splendide : la mort de Barnier.

Il fallait faire ce que vous avez fait ou bien un roman de six volumes et qui eût été probablement fort ennuyeux. On vous a contesté jusqu'à présent la faculté de plaire à tout le monde. Je suis convaincu et ne serais point du tout étonné si *Sœur Philomène* avait un grand succès.

Je ne vous parle pas du style, il y longtemps que je lui serre la main, tendrement, à celui-là !

Romaine m'excite démesurément.

« Ah ! toucher, comme tu travaillais là-dedans, comme tu coupais. » Voilà la vraie note profonde et juste.

Je suis aussi content de vous que je le suis peu de moi... Non ! mes bichons, ça ne va pas ! Il me semble que *Salammbô* est embêtante à crever. Il y a un abus évident du tourlourou antique, toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. Bref je ne suis pas gai. Je crois que mon plan est mauvais et il est trop tard pour rien changer car tout se tient.

Et vous, qu'allez-vous faire maintenant? La *Jeune Bourgeoise* avance-t-elle? Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, car je pense à vous deux très souvent.

Adieu, mille remerciements et mille compliments vrais. Je vous embrasse.

A Ernest Feydeau.

Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'*oursifie* et m'assombris de plus en plus — et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. — J'avance tout doucement dans *Carthage* avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère avant le milieu de mars en avoir fort avancé un autre; c'est long! Toutes les après-midi je lis du *Virgile*, et je *me pâme* devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, — mais parlons de la tienne, qui va changer. Bénie soit-elle, cher ami; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque? Tu crois à la vie et tu l'aimes, moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le

moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent — ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système: chacun suit sa voie et roule sur la petite pente comme le *Maktoûb* l'a résolu. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

Mille bonheurs — et longs surtout.

Je t'embrasse.

Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient *physiquement* intolérable. J'en pousserais des cris.

Au même.

Je n'étais pas « irrité », mon cher Feydeau, mais ennuyé de ne pas avoir de tes nouvelles, et si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'était pour te *laisser tranquille*. Tu n'avais nul besoin de moi dans ta lune de miel. Sois heureux, mon bon, sois heureux, continue à l'être! Ton système est peut-être le meilleur, mais comme on se fait un système d'après son tempérament et qu'on ne choisit pas son tempérament, etc.!

Tu me verras dans trois semaines environ. Je crois que, sanitairement parlant, j'ai besoin de prendre l'air et de sortir. Voilà bientôt trois mois que je mène une vie extra-farouche.

La littérature vient de faire de grandes pertes, E. Guizot, Scribe! Celui-là, au moins, avait plus d'esprit que Feuillet et tout autant de style.

As-tu suffisamment rugi de tout le tapage inepte que l'on a fait autour des deux discours académiques?

Je continue à m'indigner contre le cygne de Cam-

brai. J'annote le Télémaque et dire que ça passe encore pour bien écrit ! Est-ce bête, est-ce bête et faux à tous les points de vue? J'entremêle cette lecture avec celle de l'*Énéide* que j'admire comme un vieux professeur de rhétorique. Quel monde que celui-là ! et comme cet art antique fait du bien !

A propos de roman, M. de Calonne a dû recevoir un livre envoyé par une de mes amies. C'est intitulé *Louise Meunier*, par Emile Bosquet. Si tu peux en faire dire du bien, tu feras une bonne action, car ce petit ouvrage contient des choses excellentes, des observations prise à la source, ce qui est rare. Il va sans dire que tu demanderas ce service en ton nom et non au mien. La *Revue contemporaine* m'ayant éreinté, *doit* rester mon ennemie, et je n'en réclamerai jamais une ligne ni un salut, bien que tu sois devenu quasiment son gendre.

Je te blâme de changer quelque chose à la pièce par cette considération que Mirès est f... à bas; tant pis pour lui. Cela est beau et chevaleresque de la part de M. Feydeau. Mais si le passage est beau en soi, il fait une bêtise (le dit Feydeau). Reste à savoir si tu n'as pas eu tort de faire une allusion? Il faut toujours monter ses personnages à la hauteur d'un type, peindre ce qui ne passe oas, tâcher d'écrire pour l'éternité.

Ma nièce m'a écrit une description de ta femme. Elle a été éblouie de sa beauté.

Au même.

Croisset, lundi soir.

Si tu n'es pas gai, je ne suis pas précisément bien joyeux. *Carthage* me fera crever de rage. Je suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général ; je crois qu'il y a trop de troupiers ? C'est l'*Histoire*, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. Bref, je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse et d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je commence maintenant le siège de *Carthage*. Je suis perdu dans les machines de guerre, les Balistes et les Scorpions, et je n'y comprends rien, moi, ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de la *Poliorcétique* de Juste-Lipse. Voilà.

Je commence maintenant le treizième chapitre. J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes et trop nombreuses, je pense avoir fini au jour de l'an. Mais c'est rude et lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où l'on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce ? Car pour les pièces, j'ai la conviction que tout dépend du sujet, quant au succès bien entendu.

Bouilhet est comme toi indigné des réclames qu'on fait au grand Mocquart. Je n'ai pas lu son étron, c'est trop cher pour mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu étais content du débit de *Sylvie* et il a défendu ladite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité, *sans l'avoir lu*, bien entendu.

Ah ! mon pauvre vieux, il faut être né enragé pour faire de la littérature ! Comme on est soutenu ! comme on est encouragé ! comme on est récompensé ! Oui, fais ton livre sur *La condition des Artistes*, le besoin s'en fait sentir, pour moi du moins.

Pourquoi te sens-tu « troublé et hésitant » ? Que tu sois embêté, exaspéré, je le conçois. C'est mon état ordinaire, à moi qui n'ai pas tes ennuis matériels. Mais puisque tu as encore plusieurs livres dans ton sac et un intérieur domestique plein de tendresse, c'est-à-dire le dessus et le dessous de la vie, marche sans tourner la tête et droit vers ton but.

Nous gueulons contre notre époque. Mais Rabelais, ni Molière, ni Voltaire même ne nous ont fait leurs confidences ? On préférait à Shakespeare je ne sais plus quel baladin qui montrait des ours. Il est vrai que j'aimerais mieux être comparé à Mangin qu'à bien de nos confrères. Enfin ! Étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. Quant à suivre les conseils du père Sainte-Beuve, « ménager la chèvre et le chou, mettre de l'eau dans son vin, s'arranger en un mot pour réussir près du public », c'est trop difficile et trop chanceux. Tu sais qu'il me prêche, de mon côté, pour faire du moderne. Eh bien ! sais-tu ce que je rêve, maintenant ? Une histoire de Cambyse. Mais je rejette ce rêve-là, je suis trop vieux et puis ! et puis ! Adieu,

mon pauvre vieux, bon courage. Je t'embrasse très fort.

Au même.

Quel homme que ce père Hugo! S... n... de D..., quel poète! Je viens d'un trait d'avaler les deux volumes! Tu me manques! Bouilhet me manque! Un auditoire intelligent me manque! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais faits! Et quand je dis gueuler — non, hurler! Je ne me connais plus! qu'on m'attache! Ah! ça m'a fait du bien!

Mais j'ai trouvé trois détails *superbes* qui ne sont nullement historiques et qui se trouvent dans *Salammbô*. Il va falloir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé!

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme les mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux, sur tous les ennuis que tu as et qui ne me paraissent pas légers, mais franchement il est temps que j'aille me coucher. Voilà quatre heures du matin dans quelques minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis quelque temps des ennuis et des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin « Allah kherim! »

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton livre ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique,

aura une couleur et une unité très franches. Mais songe sérieusement après celui-là à ton ouvrage sur la Bourse dont le *besoin se fait sentir*.

A Jules Duplan.

Trouville, 4 mai 1861.

Tu as été bien gentil de m'envoyer le numéro du *Figaro* contenant mon épitre au gars Pechmedja. Voilà ce que c'est, mon vieux, que d'être poli envers les « estrangiers » ! Après tout, je m'en f... et contre-f..., il était sans doute décidé par la Providence que je signerais des choses dans le *Figaro*.

Je suis ici depuis avant-hier au soir avec ma mère qui y était appelée pour affaires d'intérêt. Mais dans huit jours, je serai rentré à Croisset et je n'en bouge qu'à la terminaison de *Salammbô*. Je recommençais à travailler quand ce petit dérangement est survenu.

J'ai reçu une lettre de l'*archevêque* me disant que les comédiens des Français ne savent pas trop quelles corrections lui demander. N'importe ! il « faut faire » des corrections, parce qu'on ne doit jamais accepter les choses du premier coup. *Nil admirari*. Voilà... Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons passé une jolie soirée tous les quatre la veille de mon départ. Tu étais si joyeux que Narcisse t'a cru un peu pochard (*sic*). Il ne revenait pas de ta « vvvvvverve ».

J'assisterai demain à des processions où figure un agneau vivant avec un môme de trois ans, pour représenter saint Jean-Baptiste ! ! Où sont Jourdan et Labédollière ? »

Si tu étais ici, devant chaque maison et chaque buis-

son, je pourrais te raconter un chapitre de ma jeunesse. J'ai tant de souvenirs *en ces lieux*, qu'avant-hier *au soir*, en arrivant, j'en étais comme grisé. (Paraphrase de la tristesse d'Olympia, mon cher monsieur.) Ah ! j'y ai bien aimé, bien rêvé et bu pas mal de petits verres avec des gens maintenant morts.

Adieu, cher vieux ; écris-moi quand ça ne t'embêtera pas.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mercredi soir.

Tu ne me parais pas te réjouir infiniment, mon vieux Feydeau ? et je le conçois ! L'existence n'étant tolérable que dans le *délire littéraire*. Mais le délire a des intermittences ; et c'est alors que l'on s'embête.

J'applaudis à ton idée de faire une pièce après ton livre sur Alger. Pourquoi veux-tu l'écrire dans des « tons doux » ? Soyons féroces, au contraire ! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur ! C'est peut-être un moyen de l'émoustiller ? On ne gagne rien à faire des concessions, à s'émonder, à se dolcifier, à vouloir plaire en un mot. Tu auras beau t'y prendre, mon bonhomme, tu révolteras toujours. Dieu merci pour toi !

Au reste, puisque tu as ton idée, exécute-la. Mais sois sûr que ce qui a choqué ces messieurs dans ta dernière œuvre théâtrale est précisément ce qu'elle comportait de bon et de *particulier*. Tous les angles sont blessants. Fais des boules de suif ou des tartines

de beurre fondu et on les gobera en s'écriant : « Quelle douceur ! »

Quant à moi, je suis rentré ici vendredi soir et je retravaille avec plus d'acharnement que de succès, étant maintenant dans un passage atroce, un endroit de troisième plan et qui même, réussi dans la perfection, ne peut être que d'un médiocre effet. Et s'il est raté, c'est à jeter le livre par la fenêtre. Mais dussé-je y être encore dix ans, je ne rentrerai à Paris qu'avec *Salammbô* terminée ! C'est un serment que je me suis fait. Voilà, vieux, tout ce que j'ai à te dire. Il fait très chaud. Je braille en chemise, au clair de lune, mes fenêtres ouvertes.

Bonne pioche.

Au même.

Croisset, lundi.

Je vais commencer après-demain le dernier mouvement de mon avant-dernier chapitre : La grillade de moutards, ce qui va bien me demander encore trois semaines, après quoi j'attendrai ta seigneurie avec impatience.

Tu ne peux pas te figurer ma fatigue, mes angoisses et mon ennui. Quant à me reposer, comme tu me le conseilles, ça m'est impossible. Je ne pourrais plus me remettre en route. Et d'ailleurs comment se reposer, et que faire en se reposant ?

A mesure que j'avance mes doutes sur l'ensemble augmentent et je m'aperçois des défauts de l'œuvre, défauts irrémédiables et que je n'enlèverai point, une verrue valant mieux qu'une cicatrice.

Je me suis juré de ne point reparaître à Paris avant la fin, le séjour de la capitale me devenant odieux, intolérable, avec la scie que l'on m'y fait sur *Salammbô*. D'autre part, il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, re-recorriger la copie et faire imprimer. Or, comme l'été est une saison détestable pour publier, si je n'ai fini en janvier, cela me remet à l'automne prochain. Tels sont, ô grand homme, les motifs de mon redoublement d'acharnement. Je suis *beau* comme morale. Mais je crois que je deviens stupide intellectuellement parlant. Depuis un an j'ai vu Bouilhet ici vingt-quatre heures et je te remets de semaine en semaine. Les vieux Mythes des Amazones qui se brûlaient le sein pour tirer de l'arc, est une réalités pour certaines gens! Que de sacrifices vous coûte la moindre des phrases !

Il me semble que tu es en ébullition, deux pièces à la fois, quel gaillard !

Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim et je cherche à rattacher le mythe de Proserpine à celui de Tanit. Voici mon travail depuis deux jours tout en préparant les horreurs finales du chapitre XIII qui seront dépassées par celles du chapitre XIV. J'ai fini l'interminable bouquin de Livingstone et relu beaucoup de Rabelais. Que je sois pendu si j'ai la moindre chose à te conter.

Nous avons eu ici, pendant trois semaines, des parents auxquels je n'ai pas tenu une fois compagnie pendant une heure, et je n'ai vu personne de tout l'été ; ma plus grande distraction était de me laver dans la rivière. Attends-toi donc, dans une quinzaine environ, à recevoir de moi une lettre qui te conviera à venir dans ma cabane.

Que devient Sainte-Beuve? jamais tu ne m'en parles.

Adieu, vieux brave.

A Eugène Crépet.

Lundi soir.

Je viens de recevoir vos deux beaux volumes, mon cher ami, cadeau dont je vous remercie très fort. J'attendrai pour vous en parler que je les aie lus à loisir, — car ce ne sont point là de ces choses qu'on avale en une après-midi — et pour le moment je suis accablé de besogne.

Je me suis juré de ne revenir à Paris qu'avec mon roman terminé. Mais à mesure que j'avance dans ce travail, j'en vois toutes les difficultés, et tous les *défauts*, et je ne suis pas gai.

J'aurai fini, si mes défaillances ne sont pas trop fortes, au mois de janvier prochain.

Je crois au succès de votre publication « dont le besoin se faisait sentir. » En tout cas, vous aurez fait là une œuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu.

Voilà tout ce que je peux vous dire.

Adieu, bonne chance, bonne santé, bonne humeur.

Je vous serre la dextre tendrement.

A vous.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vous êtes bien gentil, mon cher Jules, de m'avoir envoyé ces bougreries puniques. Elles doivent avoir été rapportées par le major Humbert ? Je connaissais les poissons et le vase. Mais la troisième (les trois jambes dansant sur un taureau) me fait le plus grand plaisir, bien que je n'y comprenne goutte. Espérons que je trouverai le moyen de l'intercaler quelque part ?

Puisque vous vous intéressez à cet interminable travail, je vais vous en donner des nouvelles. Il me reste encore à écrire la fin d'un chapitre ; 2° le chapitre XIV et 3° le chapitre XV qui sera très court. Bref, j'espère en être débarrassé dans le courant de janvier et je vous dirai bassement que j'aspire à cette époque avec une grande violence. *Je n'en peux plus ;* le siège de *Carthage* que je termine maintenant m'a achevé, les machines de guerre me scient le dos ! Je sue du sang, je pisse de l'huile bouillante, je chie des catapultes et je rote des balles de frondeurs. Tel est mon état.

Et puis je commence déjà à être las de toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre, à moins qu'il ne tombe à plat, chose possible. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela ?

Mes intentions sont du reste louables. Ainsi, je suis parvenu dans le même chapitre à amener successivement une pluie de m..... (*sic*) et une procession de pédérastes. Je m'en tiens là ! Serai-je trop sobre ?

A mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes

effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. Et le plan est, malheureusement, fait de telle façon que des suppressions amèneraient des obscurités trop nombreuses, etc., etc. N'importe ! j'aurai peut-être fait rêver à de grandes choses, ce qui est déjà bien gentil.

Je n'ai pas bougé de tout l'été et je n'ai vu personne, sauf Bouilhet, pendant vingt-quatre heures.

Et vous ? Où en est votre *Jeune Bourgeoise* ? Vous êtes-vous amusé, ces vacances ? Il me semble que vous déambulez beaucoup ?

La *Sœur Philomène* a dû se vendre très bien ? à en juger par les nombreuses bourgeoises de ma connaissance qui en ont été toutes ravies. C'est là le mot.

Qu'en ont dit les abrutis du feuilleton ? Je sais que Saint-Victor vous a fait un très bel article. Mais je ne l'ai pas lu.

Au risque de me répéter, je déclare encore une fois à la face de Dieu et des hommes (comme M. Prudhomme), que vous avez écrit là un excellent livre, bien que vous souteniez dans votre correspondance des hérésies, relativement aux répétitions des mots.

Vous êtes-vous gaudis, comme moi, des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août ? Nadaud et Énault m'apparaissent dans les fulgurations de l'Étoile... rêvons ! et quelle joie ç'a dû être pour les chemisiers !

Adieu ; je songe à vous très souvent et vous aime plus que je ne saurais le dire. Je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux joues.

A madame Roger des Genettes.

. . . . . .

. . . . . .

Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent pas. Le secret des chefs-d'œuvre est là, dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

Vous avez raison, il faut parler avec respect de Lucrèce; je ne lui vois de comparable que Byron et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au-delà du *trou noir*. Mais, pour les anciens, ce trou noir était l'infini même; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les Dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. Je ne trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible; il a voulu expliquer, conclure! S'il n'avait eu d'Epicure que l'esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et *radicales*. N'importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d'un tel homme.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

L'histoire de Schamfara poète *auvergnat* m'a délecté! C'est beau! très beau! exquis! sublime! Quel tas de brutes! Mais *pourquoi* s'en occuper? on ne doit pas admettre que de tels imbéciles existent.

Tu as, mon bonhomme, le sort de tous. Cite-moi l'œuvre et l'écrivain de quelque valeur qui n'ait pas été *déchiré*. Relis l'histoire et remercie les Dieux. Quant aux conseils de Sainte-Beuve, ils peuvent être bons pour *d'autres*. On n'a de chance qu'en suivant son tempérament et en l'exagérant. Des concessions, monsieur? Mais ce sont les concessions qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud.

Ce qui n'empêche pas que je préfère, pour moi, ne jamais me mêler de ces messieurs ni directement, ni indirectement. La recherche de l'art en soi demande trop de temps pour qu'on en perde même un peu à repousser les roquets qui vous mordent les jambes ; il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que de la vermine leur parcourt le corps.

J'ai lu *Jessié*. Rien ne ressemble plus à un chef-d'œuvre tant c'est d'une stupidité continue et irréprochable. Quelle conception, quel plan et quel style! Il n'est pas possible d'imaginer une ordure plus infecte, et dire que ce monsieur-là passe pour un homme d'esprit, un lettré, un malin, un homme fort. O dérision! amertume!

J'ai fait, de mon treizième chapitre, 22 pages ; il

doit en avoir une quarantaine, ce qui me mènera jusqu'à la fin d'octobre. L'avant-dernier et le quinzième, qui aura dix pages, me demanderont bien encore deux bons mois. Je suis à compter les jours, car je veux avoir fini en janvier, pour publier en mars. A mesure que j'avance, je m'aperçois des répétitions, ce qui fait que je récris à neuf des passages situés cent ou deux cents pages plus haut, besogne très amusante. Je bûche comme un nègre, je ne lis rien, je ne vois personne, j'ai une existence de curé, monotone, piètre et décolorée. Je compte sur ta visite quand je serai à la fin de mon treizième chapitre ; nous en aurons à nous dire.

Oui, on m'engueulera, tu peux y compter. *Salammbô* 1° embêtera les bourgeois, c'est-à-dire tout le monde ; 2° révoltera les nerfs et le cœur des personnes sensibles ; 3° irritera les archéologues ; 4° semblera inintelligible aux dames ; 5° me fera passer pour pédéraste et anthropophage. Espérons-le !

J'arrive aux tons un peu foncés. On commence à marcher dans les tripes et à brûler les moutards Beaudelaire sera content ! et l'ombre de Pétrus Borel blanche et innocente comme la face de Pierrot, en sera peut-être jalouse. A la grâce de Dieu.

Je trouve immoral d'affubler le chef d'une jolie femme d'une cuvette pareille à celle qu'on voit sur la carte de visite que tu m'as envoyée, en un mot de le *souiller* par une telle photographie. Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. Tu manques de principes.

Adieu, vieux troubadour. Je t'embrasse tendrement ; bon courage.

A Jules Duplan.

Mon vieux d'Holbourg,

Si je ne t'ai prié plus tôt de remercier M. le président de Blamont de sa consultation, c'est que.... je voulais être sorti du *Défilé de la Hache!* — C'est fait ! je viens d'en sortir. J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et de se manger réciproquement. J'ai là, je crois, des détails coquets et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens. Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai r'ajouté des supplices); bref, ça marche, maintenant, plus lestement.

Monseigneur n'a pas été indulgent. Monseigneur est *sévère*, mais juste. Depuis son départ (le 11 décembre), j'ai écrit 14 pages; tu vois si j'ai le bourrichon monté. — Je peux (si je continue de ce train-là), avoir fini dans six semaines, et être à Paris du 12 au 20 février, Mais je compte encore six belles semaines pour revoir l'ensemble, ce qui me remet, pour avoir complètement terminé, aux premiers jours d'avril. Peu importe, du reste, car je suis presque résolu à attendre que la première flambée des Misérables se soit éteinte, c'est-à-dire à publier au mois d'octobre prochain.

Voilà, vieux. — Je ne sors pas, je ne vois personne, — je brûle un bois considérable et je trouble les échos de ma solitude par mes gueulades frénétiques et continues.

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre de Gleyre.

J'ai été bien content d'apprendre qu'il va mieux.

Et toi ? Ça marche-t-il un peu mieux ?

Je te souhaite, pour 1862, trois millions de bénéfices, et je t'embrasse comme je t'aime : tendrement.

Dépose-moi aux pieds de madame Cornu.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Samedi, 10 h. du soir.

Mes chers bons, je me suis transporté ce matin à Rouen et je vous envoie mon travail de cette après-midi. Il y avait trois lettres de M. de la Popelinière, je les ai copiées toutes les trois et j'ai ajouté quelques fragments qui me semblent assez drôles. Ne m'ayez aucun gré de la chose. Cela m'a amusé, attendri, excité. J'aurais voulu boire les larmes de cette pauvre Mme de La Popelinière. Bref, ces vieilles écritures et tout ce qu'elles me faisaient entrevoir et rêver m'avaient monté le bourrichon et je me suis laissé polluer par l'histoire, délicieusement.

J'ai copié textuellement l'orthographe et l'absence de ponctuation. Quant au dernier morceau, la lettre de la comtesse des Barres à l'abbé de Choisy, je sais bien que l'on attribue au dit abbé une histoire de la comtesse des Barres, qui serait sa propre histoire, à lui? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai lu une lettre d'une écriture très ancienne, à demi-effacée et « qui respire la passion » ; elle est donnée par une note manuscrite de Leber comme étant positivement adressée à l'abbé de Choisy. Ce qu'il y a de plus prudent est de s'en tenir à l'anonyme?

Nos deux lettres ont dû se croiser et je commençais à m'ennuyer de vous, comme vous voyez. Le gros bouquin dont vous me parlez, n'est-ce pas pour la

Femme au dix-huitième siècle? Vous marchez sur un terrain solide, vous autres, je vous envie! *Carthage* n'en finit! j'ai commencé hier le dernier chapitre. Mais ça m'ennuie démesurément, je dégobille dessus, voilà. Ah! quel « ouf! » je pousserai quand j'aurai mis la barre finale.

Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire, mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose? Transition adroite pour vous prier (*par pari refertur*, ou autrement : Bal paré à la Préfecture) de voir à la bibliothèque de l'École de médecine, dans la Bibliothèque médicale, t. LXVIII, le « journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim. » Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut, mais qui sait?

Je ne sais encore quand je vous reverrai. Pas avant la fin de janvier, certainement. Et puis, ceci est un conseil que je vous demande et un fait à enquérir, comme disent les philosophes. Si les *Misérables* se mettent à paraître au mois de février et qu'on en publie deux volumes tous les mois, ne trouvez-vous pas impudent et imprudent de risquer *Salammbô* pendant ce temps-là? Ma pauvre chaloupe, mon pauvre petit joujou, sera écrasée par cette trirème, par cette pyramide.

A Ernest Feydeau.

Je finissais par te croire crevé. Mais puisque c'est la pioche qui a été cause de ton retard insigne, je te pardonne et te bénis.

Moi aussi je ne fainéantise pas. J'ai profondément remanié (coupé par-ci et allongé par-là) mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au milieu de février.

Quant à la publication, tu me dis à propos du père Hugo une phrase où je ne comprends rien en m'appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là-dedans aucune modestie, mais 1° prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et, 2° indifférence, dégoût, couardise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la *Bovary* dormir six mois après sa terminaison, et quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là, et n'aurais pas publié en volume. Lorsqu'une œuvre est finie il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente, et si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue, *qu'il faut publier*, chose dont je ne sens pas pour moi le besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi? ça marche-t-il? es-tu content? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini? et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.

A Charles Baudelaire.

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Sandeau, hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et de me la rendre, quand vous l'aurez lue, mon cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit service qui ne m'a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l'article de Sainte-Beuve? Qui m'en aurait parlé puisque je ne vois personne ?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue, dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

A vous.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, 1862.

A vous, je peux tout dire. Eh bien ! notre Dieu baisse ; les *Misérables* m'exaspèrent et il n'est pas permis d'en dire du mal, on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement *indigné ;* il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde ; Saint-Simoniens, Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. Et des types

tout d'une pièce comme dans les tragédies. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean, et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C ? Pas une fois on ne les voit *souffrir* dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par monseigneur Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Eglise comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel ? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir un enfant? Et les digressions ! Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant trois jours sur une côtelette et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon ! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l'humour de Cholomiès et de Gantaise, tout cela est dans le même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet et rien sur les choses qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses, cela est répété à satiété. Décidément, ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin. L'observation est une qualité secondaire en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C'était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait

fallu et quelle envergure scientifique! Il est vrai que le père Hugo méprise la science et il le prouve.

Confirme en mon esprit Descartes ou Spinosa.

La postérité ne lui pardonnera pas à celui-là d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l'a-t-elle conduit? Et quelle philosophie? Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n'est pas plus penseur que Racine ou que La Fontaine qu'il estime médiocrement c'est-à-dire qu'il résume comme eux le courant, l'ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre et son art. Voilà mon opinion; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent.

J'attends votre réponse et votre colère.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Collez sur votre glace, ô mes chéris! que :

Dimanche prochain 16, je vous attends, boulevard du Temple, dans l'après-midi.

Si vous ne pouviez venir ce jour-là, envoyez-moi un petit mot, pour me dire le jour et l'heure où nous pourrons nous embrasser, mais je compte sur vous néanmoins.

A bientôt. Je vous serre les quatre mains à vous casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir.

Aux mêmes.

C'est lundi qu'aura lieu la solennité. Grippe ou non.

Et je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Voici le programme :

1° Je commencerai à hurler à quatre heures juste. Donc venez vers trois.

2° A sept heures dîner oriental. On vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros.

3° Après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à crevaison des auditeurs.

Ça vous va-t-il ?

A vous.

P. S. — Exactitude et mystère !

A Jules Duplan.

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m'en avait annoncé une de Ta Seigneurie, et je serais bien aise de l'avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige. Dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy ?

Si tu dînes demain avec le président de Blamont, dis-lui que je lui répondrai là-dessus mercredi. C'est demain qu'arrive Monseigneur, je prendrai son avis, — le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé. Il ne réfléchit pas assez à ceci : 1° Lévy, quoiqu'il trouve du manuscrit, le dépréciera ; 2° Nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur ; cet autre édi-

teur lui aussi voudra savoir à quoi s'en tenir, il peut en être de même pour un troisième et un quatrième ; 3° Pourquoi faire une exception qui m'est défavorable? puisque du moment que l'on a un nom en littérature il est d'usage de vendre chat en poche.

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes qui est une répugnance, une *horripilation* extrême à me laisser juger par M. Lévy. Il doit acheter mon nom et rien que cela. Ah! que j'ai eu raison de confier mon affaire à un tiers! Si j'étais là-bas, j'aurais embrouillé, ou pour mieux dire rompu les choses par ma violence intempestive! Quant à la question d'immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du président ou une objection de Michel?), je me targue : 1° du jugement qui me déclare un homme moral; et 2° de l'opinion des bourgeois qui me déclarent obscène — ce qui fait qu'à ce point de vue-là j'ai une valeur double. Bref, ça commence à m'em... et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j'aurai eu ton avis et celui de Monseigneur. J'ai lu, grâce à toi, quatorze féeries ; jamais plus lourd *pensum* ne m'a pesé! Nom d'un nom! est-ce bête! Mais ce n'est pas une féerie que je veux faire. — Non! non! je rêvasse une pièce passionnée où le fantastique soit au bout; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés *tous ceux* qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu'on y trouve une place propre. Voilà tout ce que je veux dire.

Au même.

Mardi.

Mon bon,

Je te ferai observer qui ni toi ni ton frère n'avez répondu à *une seule* des objections que je posais relativement à la remise du manuscrit. (J'ai tort, c'est convenu.)

L'archevêque est d'avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc, me voilà condamné à subir un examen par-devant tous les éditeurs de Paris. Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas *une*. Ainsi, il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en phrénésie. Je trouve cela stupide, surtout à propos de *Carthage*. Jamais, jamais ! plutôt rengaîner le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée.

De plus, il est une facétie dont je commence à être las, à savoir celle de l'obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j'ai un procès, *je trouve mauvais* qu'il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu'un, c'est à lui, il me semble ?

En résumé : concessions d'argent, tant qu'on voudra ; concessions d'art, aucune.

Je commence aujourd'hui les dernières corrections. J'en ai pour quinze jours, après quoi je m'occuperai d'autre chose. Voilà. Donc, ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues, car nous ne paraissons pas disposés à céder ni l'un ni l'autre. On peut encore lui demander combien il offre de la chose

sans la connaître. Libre à moi d'accepter ou de refuser. J'irai à un autre éditeur, ou bien j'imprimerai à mes frais ou j'imprimerai plus tard, ou pas du tout. Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et, Dieu merci ! comme j'ai de quoi manger, je peux attendre. Je crois que les em..... de la *Revue de Paris* vont recommencer.

Non ! non ! Que ton frère prenne des informations, qu'il voie ailleurs, qu'il soit plus coulant sur le prix. Tout ce qu'il voudra, mais puisque Lévy *a peur*, je deviens féroce et ne recule pas d'une semelle ; tel est mon caractère. Je sais bien que vous allez me trouver complètement insensé. Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me f... dans une fureur *impossible à décrire.* Ah ! qu'on me le montre, le coco qui fera le portrait d'Hannibal, et le dessin d'un fauteuil carthaginois ! il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. *Je me connais plus* et je t'embrasse tendrement, *et indigné*, faoutre !

Au même.

Lundi soir.

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit chez Ducamp (il est maintenant à Bade) où *Jenny* le remettra au porteur ; c'est convenu. Que ton frère le garde jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de Lacroix ! Au reste, peu m'importe. L'idée seule de *Salammbô* m'assomme comme si on me f... un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris, surveille-le un

peu. Il m'a l'air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvalet parti, ce que je juge *déplorable*, et par sa négligence il perd Plessy qui est seule capable de jouer sa Duchesse. Monseigneur est si bon ! Mais pour atteindre d'abord à un « canonicat », il faut s'y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d'imagination, le petit bonhomme se sent usé ; je rêvasse, je patauge. Tout ce que j'entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi ? Édouard m'a dit que tu n'étais guère hilare.

Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre, et s'il a fait un ou des articles au *Moniteur* ? La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l'on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux; je t'embrasse tendrement.

P. S. – Stimule Monseigneur. J'ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s'appelle le grand vicaire actuel de l'évêque de Meaux.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Ce que je deviens, mes chers bons ? rien du tout. Je suis enfin débarrassé de *Salammbô*. La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n'ai jusqu'à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. A présent le cordon ombilical est coupé. Ouf ! n'y pensons plus ! Il s'agit de passer à d'autres exercices.

Mais lesquels ? Je rêvasse un tas de choses, je divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j'en ai

d'avance mal au cœur. Voilà. Si bien que la venette, s'ajoutant à ma stérilité d'imagination, je ne trouve rien. Dès qu'une idée surgit à l'horizon et que je crois entrevoir quelque chose, j'aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J'ai lu, d'un seul coup, trente-trois féeries modernes : tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois ! Quel *pensum !* C'est avec *Saint Augustin* et le *Cochon de lait*, ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la Bibliothèque des Fées et j'ai terminé les *Misérables*. Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais ? ça doit plaire à Pelletan.

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j'irai à Vichy. Vous pouvez donc m'écrire ici, en toute sécurité, jusqu'aux premiers jours d'août. Serez-vous à Paris à cette époque ? Mon intention est toujours de commencer mon hiver dès le milieu de septembre prochain pour faire « gémir les presses ».

Le ciel n'est pas plus beau ici qu'en Champagne; on dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé ; il a des écaillures de vieille porcelaine avec un vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de l'urine et tient la place du soleil. La nature est bête comme les hommes, décidément. Quand on a le malheur d'être cloué à ces aimables contrées, on devrait vivre, aux lumières, dans une serre chaude.

Il doit y avoir dans quinze jours des courses à Rouen. J'aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été.

Les répétitions de *Dolorès* aux Français commencent mercredi prochain. Quant à *Faustine*, je soupçonne

Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde! joli! joli!

Allons! ne vous embêtez pas trop et pensez à moi qui vous embrasse tous les deux tendrement.

A Jules Duplan.

Vichy.

Tu es un misérable de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître, cela m'eût égayé dans la vie embêtante que je mène, et où je n'ai pour distraction que la vue de Jules Lecomte sous les arbres du Parc!

J'ai lu beaucoup de romans depuis que je suis ici, et avant-hier la *Vie de Jésus* de l'ami Renan, œuvre qui m'enthousiasme peu. J'ai réfléchi à mes deux plans sans y rien ajouter et à la féerie sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train et nous allons nous y mettre sérieusement dans dix jours, quand je serai rentré à Paris.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement bûché les eaux de Saint-Ronan. Vous avez eu une forte conférence ecclésiastique.

S... n... d'un chien, quelle chaleur! Après plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une température étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu « comme ung veau » sur mon lit

Lis-tu dans la « Franchise » le salon de ce vieux Hennequin? Oh! énorme! Encore plus beau comme critique d'art que comme poëte!

A Edmond et Jules de Goncourt.

Paris, septembre 1862.

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers bons; votre lettre m'est arrivée mardi matin. Comment! encore trois semaines sans vous voir! vous me manquez étrangement. Paris me semble vide sans mes deux bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J'ai signé avant-hier soir mon traité avec Lévy, à des conditions extrêmement avantageuses. Elles ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous pouvez le croire.

Je m'occupe présentement à enlever les *et* trop fréquents et quelques fautes de français. Je couche avec la *Grammaire des grammaires* et le dictionnaire de l'Académie surcharge mon tapis vert. Tout cela sera fini dans huit jours ; le livre peut paraître à la fin d'octobre. J'ai obtenu une édition in-8° et vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (*Dolorès*) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n'ai encore vu personne de nos amis et n'ai point par conséquent contemplé l'étoile de l'honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement; cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre les *Mi-*

sérables. La réaction commence, le bourgeois s'apercevant qu'on l'a f... dedans.

Serez-vous revenu pour la première de Bouilhet ! Il aura besoin d'amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

A Sainte-Beuve.

Mon cher maître,

Votre troisième article sur *Salammbô* m'a *radouci* (je n'ai jamais été bien furieux). Mes amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux autres ; mais, moi, à qui vous avez dit franchement ce que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré d'avoir mis tant de clémence dans votre critique. Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je vous remercie des marques d'affection que vous me donnez, et, passant par-dessus les politesses, je commence mon *Apologie*.

Êtes-vous bien sûr, d'abord, — dans votre jugement général, — de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît *en soi !* Vous commencez par douter de la réalité de ma reproduction, puis vous me dites : « Après tout, elle peut être vraie » ; et comme conclusion : « Tant pis si elle est vraie ! » A chaque minute vous vous étonnez ; et vous m'en voulez d'être étonné. Je n'y peux rien, cependant ! Fallait-il embellir, atténuer, *franciser !* Mais vous me reprochez vous-même d'avoir fait un poème, d'avoir été classique dans le mauvais

sens du mot, et vous me battez avec *les Martyrs !*

Or le système de Chateaubriand me semble diamétralement opposé au mien. Il partait d'un point de vue tout idéal; il rêvait des martyrs *typiques*. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'antiquité les procédés du roman moderne, et j'ai tâché d'être simple. Riez tant qu'il vous plaira ! Oui, je dis *simple*, et non pas sobre. Rien de plus compliqué qu'un Barbare. Mais j'arrive à vos articles, et je me défends, je vous combats pied à pied.

Dès le début, je vous arrête à propos du *Périple* d'Hannon, admiré par Montesquieu, et que je n'admire point. A qui peut-on faire croire aujourd'hui que ce soit là un document *original ?* C'est évidemment traduit, raccourci, échenillé et arrangé par un Grec. Jamais un Oriental, quel qu'il soit, n'a écrit de ce style. J'en prends à témoin l'inscription d'Eschmounazar, si emphatique et redondante! Des gens qui se font appeler fils de Dieu, œil de Dieu (voyez les inscriptions d'Hamaker) ne sont pas simples comme vous l'entendez. — Et puis vous m'accorderez que les Grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S'ils y avaient compris quelque chose, ils n'eussent pas été des Grecs. L'Orient répugnait à l'hellénisme. Quels travestissements n'ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains, d'étranger ! — J'en dirai autant de Polybe. C'est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits ; mais tout ce qu'il n'a pas vu (ou ce qu'il a omis intentionnellement, car lui aussi, il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher ailleurs. Le *Périple* d'Hannon n'est donc pas « un monument carthaginois », bien loin « d'être le seul » comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois c'est l'inscription de Marseille, écrite en vrai punique. Il est

simple, celui-là, je l'avoue, car c'est un tarif, et encore l'est-il moins que ce fameux *Périple* où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec ; — ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient suspendues dans le temple de Moloch (traduisez Saturne), et dont je vous ai épargné la description ; — et d'une ! remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le *Périple* d'Hannon m'est complètement odieux pour l'avoir lu et relu avec les quatre dissertations de Bougainville (dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions) sans compter mainte thèse de doctorat, — le *Periple* d'Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à « une Elvire sentimentale », à Velléda, à madame Bovary. Mais non ! Velléda est active, intelligente, européenne. Madame Bovary est agitée par des passions multiples ; Salammbô, au contraire, demeure clouée par l'idée fixe. C'est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse. N'importe ! Je ne suis pas sûr de sa réalité ; car ni moi, ni vous, ni personne, aucun ancien et aucun moderne, ne peut connaître la femme orientale, par la raison qu'il est impossible de la fréquenter.

Vous m'accusez de manquer de logique et vous me demandez : *Pourquoi les Carthaginois ont-ils massacré les Barbares ?* La raison en est bien simple : ils haïssent les Mercenaires ; ceux-là leur tombent sous la main, ils sont les plus forts et ils les tuent. Mais « la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d'un moment à l'autre au camp. » Par quel moyen ? — Et qui donc l'eût apportée ? Les Carthaginois ; mais dans quel but ? — Des barbares ? mais il n'en restait plus dans la ville ! — Des étrangers ? des indifférents ? — mais j'ai eu soin

de montrer que les communications n'existaient pas entre Carthage et l'armée !

Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n'est point une *plaisanterie ;* il était et est *encore* un remède contre la lèpre : voyez le *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Lèpre;* mauvais article d'ailleurs et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), — Hannon, dis-je, s'échappe, parce que les Mercenaires le laissent volontairement s'échapper. Ils ne sont pas encore *déchaînés* contre lui. L'indignation leur vient ensuite avec la réflexion ; car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des Anciens. (Voyez le commencement de mon chapitre IV.) Mâtho *rôde comme un fou* autour de Carthage. Fou est le mot juste. L'amour tel que le concevaient les anciens n'était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux ? Polybe serait bien *étonné*, dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique, dans *Candide* (récit de la vieille) : « C'est du feu, du vitriol, etc. »

A propos de l'aqueduc : *Ici on est dans l'invraisemblance jusqu'au cou.* Oui, cher maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez, — mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l'aqueduc, lequel m'a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer dans Carthage mes deux héros. C'est d'ailleurs le ressouvenir d'une anecdote, rapportée dans Polyen (*Ruses de guerre*), l'histoire de Théodore, l'ami de Cléon, lors de la prise de Sestos par les gens d'Abydos.

On regrette un lexique. Voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J'aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là ! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *kreutzer*, *yard*, *piastre* ou *penny*, cela vous empêche-t-il de la comprendre ? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *Melek*, Hannibal *Han-Baal*, Carthage (*Kartadda*), et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes!* Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les *mots reçus*, au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit *Lauwsonia* au lieu de *Henneh*, et même j'ai eu la complaisance d'écrire *Lausonia* par un *u*, ce qui est une faute, et de ne pas ajouter *inermis*, qui eût été plus précis. De même pour *Kok'heul* que j'écris *antimoine*, en vous épargnant *sulfure*, ingrat ! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans *h*, puisqu'il y a un esprit rude sur l'α, et m'en tenir à Rollin ! un peu de douceur ?

Quant au *temple de Tanit*, je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la Déesse de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme, cité par Selden (*de Diis Syriis*), avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela, avec les ruines du temple de

Thugga que j'ai vu moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle ! Soit ! — Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mâtho restent au premier plan, on ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite; toutes *servent* à mes personnages et ont une influence lointaine ou immédiate sur l'action.

Je n'accepte pas non plus le mot de *chinoiserie* appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l'épithète d'*exquise* qui le relève (comme *dévorants* fait à *chiens* dans le fameux Songe), parce que je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter); mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que les Chinois, convenez-en! D'ailleurs il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 21e dissertation de l'abbé Mignot (*Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tome XL ou XLI, je ne sais plus).

Quant à ce goût « d'opéra, de pompe et d'emphase », pourquoi donc voulez-vous que les choses n'aient pas été ainsi, puisqu'elles sont telles maintenant! Les cérémonies des visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n'ont pas été inventés par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d'Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j'ai fait son enfance *fabuleuse?* est-ce parce qu'il tue un aigle? beau miracle dans un pays où les aigles abondent! Si la scène eût été placée dans les

Gaules, j'aurais mis un hibou, un loup ou un renard. Mais, Français que vous êtes, vous êtes habitué, *malgré vous*, à considérer l'aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Les aigles existent cependant.

Vous me demandez où j'ai pris une *pareille idée du Conseil de Carthage?* Mais dans tous les milieux analogues par les temps de révolution, depuis la Convention jusqu'au Parlement d'Amérique, où naguère encore on échangeait des coups de canne et des coups de révolver, lesquelles cannes et lesquels révolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes Carthaginois sont plus décents que les Américains, puisque le public n'était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d'Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de quatre-vingts ans, n'est ici d'aucun poids. D'ailleurs il se trompe grossièrement, le Stagyrique, quand il affirme qu'*on n'a jamais vu à Carthage d'émeute ni de tyran.* Voulez-vous des dates? en voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ; les empiétements des Magon, 460; la conspiration d'Hannon, 337; la conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote! — A un autre.

Vous me reprochez les *escarboucles formées par l'urine des lynx.* C'est du Théophraste, *Traité des Pierreries :* tant pis pour lui! J'allais oublier Spendius. Eh bien, non, cher maître, son stratagème n'est ni *bizarre*, ni *étrange.* C'est presque un poncif. Il m'a été fourni par Élien (*Histoire des Animaux*) et par Polyen (*Stratagèmes*). Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l'on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les

petites. C'était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n'ai pas été obligé de remonter jusqu'à Samson ; car j'ai repoussé autant que possible tout détail appartenant à des époques légendaires.

J'arrive aux richesses d'Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je la crois très motivée. La colère du suffète va en augmentant à mesure qu'il aperçoit les déprédations commises dans sa maison. Loin d'être *à tout moment hors de lui*, il n'éclate qu'à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. *Qu'il ne gagne pas à cette visite*, cela m'est bien égal, n'étant point chargé de faire son panégyrique ; mais je ne pense pas l'avoir *taillé en charge aux dépens du reste du caractère*. L'homme qui tue plus loin les Mercenaires de la façon que j'ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les *onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes* de son armée en me demandant *d'où le savez-vous* (ce nombre)? *qui vous l'a dit?* Mais vous venez de le voir vous-même, puisque j'ai dit le nombre d'hommes qu'il y avait dans les différents corps de l'armée punique. C'est le total de l'addition tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision.

Il n'y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de précaution oratoire pour atténuer celui de la tente qui n'a choqué personne et qui, sans le serpent, eût fait pousser des cris. J'ai mieux aimé un effet impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu'avec un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa

famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique. Voilà tout. Que cela soit *messéant dans une* ILIADE *ou une* PHARSALE, c'est possible, mais je n'ai pas eu la prétention de faire l'*Iliade* ni la *Pharsale*.

Ce n'est pas ma faute non plus si les orages sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l'été. Chateaubriand n'a pas plus inventé les orages que les couchers de soleil, et les uns et les autres, il me semble, appartiennent à tout le monde. Notez d'ailleurs que l'âme de cette histoire est Moloch, le Feu, la Foudre. Ici le Dieu lui-même, sous une de ses formes, agit; il dompte Salammbô. Le tonnerre était donc bien à sa place : c'est la voix de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus que je vous ai épargné la *description classique de l'orage*. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en tout *trois* lignes, et à des endroits différents! L'incendie qui suit m'a été inspiré par un épisode de l'histoire de Massinissa, par un autre de l'histoire d'Agathocle et par un passage d'Hirtius, — tous les trois dans des circonstances analogues. Je ne sors pas du milieu, du pays même de mon action, comme vous voyez.

A propos des parfums de Salammbô, vous m'attribuez plus d'imagination que je n'en ai. Sentez donc, humez dans la Bible Judith et Esther! On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums, littéralement. C'est ce que j'ai eu soin de dire au commencement, dès qu'il a été question de la maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que *la disparition du Zaïmph* ait été pour *quelque chose* dans la perte de la bataille, puisque l'armée des Mercenaires contenait des gens qui croyaient au Zaïmph! J'indique les causes principales (trois mouvements militaires) de

cette perte; puis j'ajoute celle-là, comme cause secondaire et dernière.

Dire que j'ai *inventé des supplices* aux funérailles des Barbares n'est pas exact. Hendreich (*Carthago, seu Carth. respublica*, 1664) a réuni des textes pour prouver que les Carthaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis; et vous vous étonnez que des barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n'en fassent pas autant une fois et cette fois-là seulement? Faut-il vous rappeler madame de Lamballe, les *Mobiles* en 48, et ce qui se passe actuellement aux États-Unis? J'ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement je vous avouerai, cher maître, que *la pointe d'imagination sadique* m'a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la Correctionnelle comme prévenu d'outrage aux mœurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout? Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans quelque petit journal diffamateur, comme il en existe, quelque chose d'analogue à ceci : « M. G. Flaubert est un disciple de de Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique l'a dit lui-même assez clairement, bien qu'avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. » Qu'aurais-je à répondre, — et à faire?

Je m'incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher maître, j'ai donné le coup de pouce, j'ai forcé l'histoire, et comme vous le dites très bien, *j'ai voulu faire un siège*. Mais dans un sujet militaire, où est le mal? — Et puis je ne l'ai pas complètement inventé,

ce siège, je l'ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour *le passage de Montesquieu* relatif aux immolations d'enfants, je m'insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit un *doute*. (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres? 370 avant Jésus-Christ.) Malgré la condition imposée par Gélon (480), dans la guerre contre Agathocle (392), on brûla, selon Diodore, 200 enfants, et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois de son temps.

Vous regrettez que je n'aie point introduit parmi les Grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin *sentant comme nous*. Allons donc! était-ce possible? Aratus que vous rappelez est précisément celui d'après lequel j'ai rêvé Spendius; c'était un homme d'escalades et de ruses qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c'est vrai; mais un contraste facile, un contraste *voulu* et faux.

J'ai fini l'analyse et j'arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l'antiquité, et il se peut très bien que j'aie échoué. Cependant, d'après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie! Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, appropriés aux usages et les

architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de moderne, de Parisien, pourquoi n'êtes-vous pas venu de mon côté? *L'âme humaine n'est point partout la même*, bien qu'en dise M. Levallois (1). La moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. Je crois même avoir été moins dur pour l'humanité dans *Salammbô* que dans *Madame Bovary*. La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi et de sympathique, il me semble.

Quant au style, j'ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l'autre à la rondeur de la phrase et à la période. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets *bleues* après *pierres*, c'est que *bleues* est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l'on distingue très bien la couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.

Et puisque vous me blâmez pour certains mots, *énorme* entre autres, que je ne défends pas (bien qu'un silence excessif fasse l'effet du vacarme), moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.

Je n'ai pas compris la citation de Désaugiers, ni quel était son but. J'ai froncé les sourcils à *bibelots* carthaginois, — *diable de manteau*, — *ragoût* et *pimenté* pour Salammbô qui *batifole avec le serpent*, — et devant

(1) Dans un de ses articles de l'*Opinion nationale* sur *Salammbô*.

le *beau drôle de Libyen* qui n'est ni beau ni drôle, — et à l'imagination *libertine* de Schahabarim.

Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux? Pour moi, M. Singlin est funèbre à côté de mes éléphants. Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins antihumains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur!* — Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. — Car j'y crois, à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosités différentes?

Je vais finir. — Un peu de patience! — Êtes-vous curieux de connaître la faute *énorme* (*énorme* est ici à sa place) que je trouve dans mon livre. La voici :

1° Le piédestal est trop grand pour la statue. Or, comme on ne pèche jamais par *le trop*, mais par *le pas assez*, il aurait fallu cent pages de plus relatives à Salammbô seulement.

2° Quelques transitions manquent. Elles existaient; je les ai retranchées ou trop raccourcies, dans la peur d'être ennuyeux.

3° Dans le chapitre VI, tout ce qui se rapporte à Giscon est *de même tonalité* que la deuxième partie du chapitre II (Hannon). C'est la même situation, et il n'y a point progression d'effet.

4° Tout ce qui s'étend depuis la bataille du Macar jusqu'au serpent, et tout le chapitre XIII jusqu'au dénombrement des Barbares, s'enfonce, disparaît dans

le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j'ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m'ont le plus coûté, que j'aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5° L'aqueduc.

Aveu! mon opinion *secrète* est qu'il n'y avait point d'aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l'aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d'avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l'adresse des archéologues. J'ai mis les pieds dans le plat, lourdement, en rappelant que c'était une invention romaine, alors nouvelle, et que l'aqueduc d'à présent a été refait sur l'ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc romain de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une belle entrée pour Spendius et Mâtho. N'importe! mon aqueduc est une lâcheté! *Confiteor.*

6° Autre et dernière coquinerie : Hannon.

Par amour de clarté, j'ai faussé l'histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les Mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s'appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur!

Tel est, cher maître, ce qu'il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j'y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n'ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent, et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin. Ainsi Ammien Marcelin m'a fourni la forme *exacte* d'une porte, le poème de Corippus (la *Johannide*), beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc., etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger? Les Leconte de Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les... et les... dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité, et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon?

Je termine en vous disant encore une fois merci, mon cher maître. En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains, et bien que vous m'ayez quelque peu ri au nez, vous ne m'en avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à moi. C'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas perdus, et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni à un ingrat.

Tout à vous.

A Théophile Gautier.

1863.

Quel bel article, mon cher Théo, et comment t'en remercier? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième *Philipique* de Sainte-Beuve? Mais ton panégyrique de Trajan me venge et au delà.

Dois-je vous attendre après-demain? Dis à Toto de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

Au même.

Lundi soir, 1863.

Mon vieux Théo,

Ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez la princesse Mathilde. Nous n'aurions pas le temps de causer tranquillement après le dîner. *C'est remis à samedi.* Le Ducamp est averti.

Ma réponse au sieur Froehner paraîtra dans l'*Opinion* samedi ou peut-être jeudi. Je crois que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te concerne.

Est-ce convenu? A samedi.

A M. Frœhner,

Rédacteur de la *Revue Contemporaine*.

Paris, 21 janvier 1863.

Monsieur,

Je viens de lire votre article sur *Salammbô* paru dans la *Revue Contemporaine* le 31 décembre 1862. Malgré l'habitude où je suis de ne répondre à aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle est pleine de convenance et de choses extrêmement flatteuses pour moi ; mais comme elle met en doute la sincérité de mes études, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je relève ici plusieurs de vos assertions.

Je vous demanderai d'abord, monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana en affirmant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente ? Or, j'avais fini *Salammbô* au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce

musée. Voilà une erreur, déjà. Nous en trouverons de plus graves.

Je n'ai, monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme vous, par des travaux si considérables, perde ses loisirs à une littérature si légère ! J'en sais cependant assez, monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne.

Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de la Malle, dont j'aurais pu tirer profit. » Mille pardons ! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez « rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers », cela se peut, mais d'autres, mieux informés, ne partagent pas votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'emplacement de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la Taenia, le Môle et le Cothon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées ; on a une idée de l'Ancô décrit dans mon chapitre xv, on a entendu parler de Malquâ, de Byrsa, de Mégara, de Mappales et des Catacombes, et du temple d'Eschmoun situé sur l'Acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau de la Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, monsieur, que vous ne soyez pas « entré dans des détails fastidieux pour montrer » que je n'ai

eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, « moins encore que Dureau de la Malle », ajoutez-vous. Mais que faut-il croire ? à qui se fier, puisque vous n'avez pas eu jusqu'à présent l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise ?

Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des Tanneurs, des Parfumeurs, des Teinturiers. C'est en tout cas une hypothèse vraisemblable, convenez-en ! Mais je n'ai point inventé Kiniado et Cynasyn, « mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques. » Pas si étrangères cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius — presque tous mes noms puniques, défigurés, selon vous, étant pris dans Gesenius (*Scripturæ linguæque phœniciæ*, etc.), ou dans Talbe, que j'ai consulté, je vous assure.

Un orientaliste de votre érudition, monsieur, aurait dû avoir un peu d'indulgence pour le nom numide de Naravasse que j'écris Nar' Havas, de *Nar-el-haouah*, feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux *m* de Salammbô sont mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan et supposer charitablement que Egates, au lieu de Ægates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre, antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de *Scissites* pour *Syssites* et du mot Kabire, que l'on avait imprimé sans un k (horreur !) jusque dans les ouvrages les plus sérieux tels que *les Religions de la Grèce antique*, par Maury. Quant à Schalischim, si je n'ai pas écrit (comme j'aurais dû le faire) Rosch-eisch-Schalischim, c'était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d'ailleurs que je serais examiné par des philo-

logues. Mais, puisque vous êtes descendus jusqu'à ces chicanes de mots, j'en reprendrai chez vous deux autres : 1° *Compendieusement*, que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2° *Carthachinoiserie*, plaisanterie excellente, bien qu'elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger « ces minuties qui se refusent », comme vous le dites fort bien, « à l'examen de la critique. »

Encore une, cependant ! Pourquoi avez-vous souligné le *et* dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 156 : « Achète-moi des Cappadociens *et* des Asiatiques. » Est-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas la Cappadoce de l'Asie Mineure? Mais je la connais, monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené !

Vous m'avez lu si négligemment que presque toujours vous me *citez à faux*. Je n'ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière ; ni, page 109, que les soldats libyens fussent possédés de l'envie de boire du fer », mais que les barbares menaçaient les Carthaginois de leur faire boire du fer ; ni page 108, que les gardes de la légion « portaient au milieu du front une corne d'argent pour les faire ressembler à des rhinocéros », mais « leurs gros chevaux avaient, etc. » ; ni, page 29, que les paysans, un jour s'amusèrent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses Syssites, que j'ai employées selon vous, « ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières. » *Sans doute* est aimable. Mais sans doute je savais ce qu'étaient

ces corporations et l'étymologie du mot, puisque je le traduis en français la première fois qu'il apparaît dans mon livre, page 7. « Syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun. » Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n'est point démontré dans le *Pœnulus* « que les Carthaginois savaient toutes les langues »; ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière ; il y a tout simplement dans le prologue, v. 112, « *Is omnes linguas scit* » ; ce qu'il faut traduire : « Celui-là sait toutes les langues », le Carthaginois en question et non tous les Carthaginois.

Il n'est pas vrai de dire que « Hannon n'a pas été crucifié dans la guerre des Mercenaires, attendu qu'il commandait des armées longtemps encore après », car vous trouverez dans Polybe, monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l'attachèrent à une croix (en Sardaigne il est vrai, mais à la même époque), livre Ier, chapitre XVIII. Ce n'est donc pas « ce personnage » qui « aurait à se plaindre de M. Flaubert », mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M. Frœhner.

Pour les sacrifices d'enfants, il est si peu *impossible* qu'au siècle d'Hamilcar on les brûlait vif, qu'on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s'il faut s'en rapporter à Cicéron (*Pro Balbo*) et à Strabon (liv. III). Cependant, « la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans *Salammbô*. Cette figure, composée de sept cases étagées l'une sur l'autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M. Flaubert n'a aucun prétexte d'analogie pour justifier son audacieuse transposition. »

Non ! je n'ai aucun prétexte, c'est vrai ! mais j'ai un

texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n'est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant lire ou relire le livre XX de Diodore, chapitre IV, auquel vous joindrez la paraphrase chaldaïque de Paul Fage, dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selten, *De diis syriis*, p. 166-170, avec Eusèbe, *Préparation évangélique*, livre Ier.

Comment se fait-il aussi que l'histoire ne dise rien du manteau miraculeux, puisque vous dites vous-même « qu'on le montrait dans le Temple de Vénus, mais bien plus tard, et seulement à l'époque des empereurs romains? » Or, je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, *bien que l'histoire n'en dise rien*. Il fut acheté à Denys l'Ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion-Émilien, reporté à Carthage par Caïus Gracchus, revint à Rome sous Héliogabale, puis fut vendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau de la Malle, dont j'ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même... candeur, que « la plupart des autres dieux invoqués dans *Salammbô sont de pures inventions* », et vous ajoutez : « Qui a entendu parler d'un Aptoukhos? » Qui? d'Avezac (*Cynéraïque*), à propos d'un Temple dans les environs de Cyrène; « d'un Schaoûl »? mais c'est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 91) ; « ou d'un Matismann »? Il est mentionné comme Dieu par Corippus. (Voyez Johanneis et *Mém. de l'Académie des inscript.*, tome XII, p. 181.) « Qui ne sait que Micipsa n'était pas une divinité mais un homme? » Or, c'est ce que je dis, monsieur, et très clairement, dans cette même page 91, quand Sa-

lambô appelle ses esclaves : « A moi Kroum, Euva, Micipsa, Schaoûl ! »

Vous m'accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astaroth et Astarté. Mais au commencement, page 48, lorsque Salammbô invoque Tanit, elle l'invoque par tous ses noms à la fois : « Anaïtis, Astarté, Derceto, Astaroth, Tiratha. » Et même j'ai pris soin de dire, un peu plus bas, page 52, qu'elle répétait « tous ces noms sans qu'ils eussent pour elle de signification distincte. » Seriez-vous comme Salammbô? Je suis tenté de le croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la guerre et non de l'amour, de l'élément femelle, humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l'explication peu décente, mais claire, dans *Movers*, *Phenic*, livre Ier, p. 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la lune et des chevaux consacrés au soleil. « Ces détails, vous en êtes sûr, ne se trouvent dans aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique. » Or, je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, monsieur, que les cynocéphales étaient, en Égypte, consacrés à la lune comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Lybie et dans les oasis. Quant aux chevaux je ne dis pas qu'il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmoun, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le Soleil. Or, je vois les chevaux consacrés au soleil dans Paüsanias (livre Ier, chap. I), et dans la Bible (*Rois*, liv. II, ch. XXXII). Mais peut-être nierez-vous que les temples d'Egypte soient des monuments authentiques, et la Bible et Pausanias des auteurs anciens.

A propos de la Bible je prendrai encore, monsieur,

la liberté grande de vous indiquer le tome II de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : « Ils portaient au cou, supendue à une chaîne d'or, une petite figure de pierre précieuse qu'ils appelaient la Vérité. Les débats s'ouvraient lorsque le président mettait devant soi l'image de la Vérité. » C'est un texte de Diodore. En voici un autre d'Elien : « Le plus âgé d'entre eux était leur chef et leur juge à tous ; il portait autour du cou une image en saphir. On appelait cette image la Vérité. » C'est ainsi, monsieur, que « cette Vérité-là est une jolie invention de l'auteur. »

Mais tout vous étonne : le molobathre, que l'on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d'or que l'on ramasse aujourd'hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et mangent de la vermine et des singes, les Lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le Cantique des Cantiques (Cahen, t. XVI, 37) et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout !

Eh bien ! non, monsieur, je n'ai point « emprunté tous ces détails aux nègres de la Sénégambie. » Je vous renvoie, pour les éléphants, à l'ouvrage d'Armandi, p. 256, et aux autorités qu'il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien-Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait « vous demander à quelle source l'auteur a puisé ces précieux renseignements », et

que, « vous seriez », d'après votre aveu, « *très embarrassé* de le dire », je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

« Les Maxies... se peignent le corps avec du vermillon. Les Gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des Adrymachydes), si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent, etc. » Vous verrez tout cela dans le IVe livre d'Hérodote, aux chapitres CXCIV, CXCI et CLXVIII. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m'a appris, dans la description de l'armée de Xerxès, que les Lydiens avaient des robes de femmes ; de plus Athénée, dans le chapitre des Étrusques et de leur ressemblance avec les Lydiens, dit qu'ils portaient des robes de femmes ; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les Lydiens et leur costume?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (Ézéchiel, chap. XXIV, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d'Abou-Simbal, entre autres; les escarboucles formées par l'urine de lynx, dans Théophraste, *Traité des pierreries*, et dans Pline, livre VIII, chap. LVII. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d'un ridicule que je n'ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre XVIII, où vous apprendrez que Scipion-Emilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. « *Quia cœteri metu pœnæ similis absterrentur eadem noscia.* » Sont-ce là, monsieur, de ces passages pris sans discernement dans l'*Univers pittoresque*, « et que la haute critique a em-

ployés avec succès contre moi? » De quelle haute critique parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

Vous vous égayez considérablement sur les grenadiers que l'on arrosait avec du silphium. Mais ce détail, monsieur, n'est pas de moi. Il est dans Pline, livre XVII, chap. XLVII. J'en suis bien fâché pour votre plaisanterie sur « l'ellébore que l'on devrait cultiver à Charenton »; mais comme vous le dites vous même, « l'esprit le plus pénétrant ne saurait suppléer au défaut de connaissances acquises. »

Vous en avez manqué complétement en affirmant que « parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar, plus d'une appartient aux légendes et aux superstitions chrétiennes. » Non! monsieur, elles sont *toutes* dans Pline et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple, qui vous font rire, car vous êtes gai, sont mentionnées par Philostrate (*Vie d'Apollonius*) et par Théophraste (*Traité des pierreries*). Heeren (t. II) cite sa phrase: « La plus grosse émeraude bactrienne se trouve à Tyr dans le temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte dimension. » Autre passage de Théophraste (traduction de Hill): « Il y avait dans leur temple de Jupiter un obélisque composé de quatre émeraudes. »

Malgré « vos connaissances acquises », vous confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile. Si vous aviez ouvert, par hasard, le *Dictionnaire de l'Académie française*, au mot *jaspe*, vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en avait de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc, monsieur, modérer les transports de votre indomptable verve et ne pas reprocher

folâtrement à mon maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à une femme (dans son *Roman de la Momie*) des pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs. Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait *une erreur ridicule*.

Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de sa momie, rapportée par M. Passalacqua, d'Égypte, et dans la pose que décrit Th. Gautier, *cette pose* qui, d'après vous, *n'est certainement pas égyptienne*. Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les Sakiehs pour amener l'eau dans les maisons, et vous seriez convaincu que je n'ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans des pays où ils foisonnent et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, Isaïe, III, 3, la Mischna, tit. de Sabbatho; Samuel, XIII, 18; saint Clément d'Alexandrie, pæd. II, 13, et les dissertations de l'abbé Mignot, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XLII. Et quant à cette abondance d'ornementation qui vous ébahit si fort, j'étais bien en droit d'en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des pierreries. (Voy. Cahen, Ézéchiel, 28, 14). Mais vous n'êtes pas heureux, en fait de pierreries.

Je termine, monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare, maintenant. Je n'ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l'examen littéraire de mon livre, je n'y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le

temps sur votre terrain, celui de la science, et je vous répète encore une fois que j'y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l'hébreu, ni l'arabe, ni l'allemand, ni le grec ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J'ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J'ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n'ai pas été *mieux guidé*, c'est que je n'avais point l'honneur, l'avantage de vous connaître : Excusez-moi ! si j'avais pris vos conseils, aurais-je *mieux réussi ?* J'en doute. En tout cas, j'eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez çà et là dans votre article et je vous aurais épargné l'espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous, monsieur ; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement « avoir déchiqueté mon livre pièce à pièce, n'ayez aucune *peur*, tranquillisez-vous ! car vous n'avez pas été *cruel*, mais... léger.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. Guéroult.

2 février 1863.

Mon cher monsieur Guéroult,

Excusez-moi si je vous importune encore une fois. Mais comme M. Frœhner doit publier dans l'*Opinion nationale* ce qu'il vient de reproduire dans la *Revue contemporaine*, je me permets de lui dire que :

J'ai commis effectivement une erreur *très* grave. Au lieu de Diodore, liv. XX, chap. IV, lisez cha-

pitre XIX. Autre erreur : J'ai oublié un texte à propos de la statue de Moloch, dans la mythologie du docteur Jacobi, traduction de Bernard, la page 322, où il verra une fois de plus les sept compartiments qui l'indignent.

Et, bien qu'il n'ait pas daigné me répondre un seul mot touchant : 1° la topographie de Carthage ; 2° le manteau de Tanit ; 3° les noms puniques que j'ai travestis et 4° les dieux que j'ai inventés, — et qu'il ait gardé le même silence ; 5° sur les chevaux consacrés au Soleil ; 6° sur la statuette de la Vérité ; 7° sur les coutumes bizarres des nomades ; 8° sur les lions crucifiés, et 9° sur les arrosages de silphium, avec 10° les escarboucles de lynx et 11° les superstitions chrétiennes relatives aux pierreries ; en se taisant de même sur le jade ; 12° et sur le jaspe ; 13° sans en dire plus long quant à tout ce qui concerne : 14° Hannon ; 15° les costumes des femmes ; 16° les robes des Lydiens ; 17° la pose fantastique de la momie égyptienne ; 18° le musée Campana ; 19° les citations... (peu exactes) qu'il fait de mon livre ; et 20° mon latin, qu'il vous conjure de trouver faux, etc.

Je suis prêt, néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à reconnaître qu'il a raison et que l'antiquité est sa propriété particulière. Il peut donc s'amuser en paix *à détruire mon édifice* et prouver que je ne sais rien du tout, comme il l'a fait victorieusement pour MM. Léon Heuzey et Léon Renier, car je ne lui répondrai pas. Je ne m'occuperai plus de ce monsieur.

Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié, Non, M. Frœhner n'est pas *léger*, il est tout le contraire. Et si je l'ai « choisi pour victime parmi tant « d'écrivains qui ont rabaissé mon livre », c'est qu'il

m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu'il se mêle de ma biographie (comme si je m'inquiétais de la sienne!) en affirmant par deux fois (il le sait!) que j'ai été six ans à écrire *Salammbô*, je lui avouerai que je ne suis pas bien sûr, à présent, d'avoir jamais été à Carthage.

Il nous reste, l'un et l'autre, à vous remercier, cher monsieur, moi pour m'avoir ouvert votre journal spontanément et d'une si large manière, et quant à lui, M. Frœhner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu ; maintenant il l'est... avantageusement.

Mille cordialités.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, mercredi.

Il n est pas possible d'être plus gentils que vous, mes chers amis! Votre lettre m'a attendri, sans me surprendre.

Ce que j'ai? un em... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J'ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un f... moment.

J'ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première condition de l'art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m'en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m'agace les dents comme un plat d'oseilles crues.

De plus, j'ai des crampes à l'estomac. Voilà tout.

Et vous? avancez-vous? Êtes-vous contents? Les dîners du samedi durent-ils toujours?

Claudin a eu l'amabilité de m'envoyer un compte-rendu de *Salammbô*, c'est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carré?

Je lis maintenant l'*Histoire du Consulat* d'un bout à l'autre, et je pousse des rugissements. Il n'est pas possible d'être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là! Quel style! et quelle philosophie!

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous serrant les mains tendrement.

Aux mêmes.

Croisset, 20 septembre 1863.

C'est moi ! je ne suis pas mort. Et vous ? où êtes-vous, que devenez-vous? etc., etc.

J'ai attendu vainement une réponse de Théo pour savoir s'il viendrait ici, dans le mois d'août ou de septembre, comme il me l'avait promis. Voilà ce qui fait que j'ai tant tardé à vous rappeler votre promesse. Car vous savez, ô mes bons, que vous m'avez fait celle d'une visite dans ma cabane. Quand sera-ce ? Je vous espère.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été refusée sur scénario par le sieur Fournier, non seulement sur scénario, mais après lecture des quatre premiers tableaux. Il a beaucoup *admiré le plan* (*sic*), mais c'est le style qu'il a blâmé. Il le trouve mou ! ! ! Peut-être a-t-il raison ? Quoi qu'il en soit, j'ai continué la chose qui sera terminée vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée ; j'irai à votre rencontre. Vos deux lits vous attendent.

A Mme Roger des Genettes.

..... Je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j'en connais, du moins, tout l'esprit et le sens. Je viens d'avaler Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne *rien* connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais

exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé. Et quels cuistres ! quels pions ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme de l'autre. Le grand maitre de Saint-Simon était M. de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'Ecole de Lyon qui a été la plus active est toute mystique à la façon des Lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'anti-nature, la mort de l'âme.....

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d'être depuis si longtemps sans vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j'ai vu la fin hier seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon œuvre est loin d'avoir le sérieux qu'il faudrait et, entre nous, j'en suis un peu honteux.

Je n'attache à cela du reste qu'une importance fort secondaire. C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d'une satyre sociale trop directe. Cela est, chère demoiselle, la bagatelle qui m'a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations.

Le livre de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile le monde des femmes et des légers lecteurs s'y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions.

Connaissez-vous la *Vie de Jésus* du docteur Strauss? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel! Je vous conseille cette lecture aride mais intéressante au plus haut degré. Quant à *Mlle de la Quintinie*..... franchement, l'art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de décheoir! On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu'on peut parvenir à découvrir la vérité? L'histoire, l'histoire et l'histoire naturelle! Voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au moyen âge. *Observons*, tout est là. Et après des siècles d'études il sera peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse? La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité Chaque reli-

gion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant! Je vois au contraire que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Gœthe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter*. Nous voulons escalader le ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur. Hommes d'aspirations célestes nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à « remuer le sac » qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.

Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien « abêtissez-vous », comme dit Pascal. Mais vous vous écartez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage! et de l'allègement à vos maux, voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

A Jules Duplan.

Mardi, 3 Novembre 1863.

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience! Nous

aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, au plus tard, car *j'ai fini* le *Château des Cœurs* depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j'ai fait l'esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela. Présentement je m'occupe de lectures relatives à ma préface.

Monseigneur a passé par des états *déplorables*. Telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi et de son inaction dans la féerie. Car il n'a jusqu'à présent *rien* fait. 1° Sachant que Fournier ne voulait lui jouer *Faustine* que dans un an, il a retiré sa pièce. 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de son indemnité. 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4° Ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier. 6° Le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe. Je vais jouer *Faustine* immédiatement. » Dans un billet laconique et fiévreux, Monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en cinq semaines, ce qui me paraît raide ; je n'en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, rue Lafayette, 48, chez Duval, pharmacien. Voilà. Je vais m'occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu'on la monte cet été et qu'on la joue à l'automne. Il y aura du tirage à la censure ! Mais je crois la chose *amusante*. J'ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c'est assez joli pour moi, et note que j'ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif.

Rien n'égale maintenant mon dédain pour « le dialogue vif et coupé ». Quelle division du style !

A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis ?

Attendre indéfiniment est pis que d'être refusé. Il me tarde bien d'embrasser ta bonne trombine.

A bientôt ; du courage.

A Mme Gustave de Maupassant.

Paris.

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure ; elle a remué en moi des vieux sentiments toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse, où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place ! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui ? J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr'acte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends. Je me rappelle avec délices et mélancolie tout à la fois nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos

lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux, je n'ai pas voulu décheoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la Grande Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J'arrivais et le rire du garçon éclatait, etc. Combien il me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure ! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

Mais j'ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai « comprise » enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m'as parlé de *Salammbô*, ton amitié apprendra avec plaisir que ma *Carthaginoise* fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé : « ilote ivre », on a dit que je répandais « un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m'accuse de viser à l'Institut et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n'était pas un diable. Voilà ! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie et c'est fini.

N'importe ; j'avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le Dieu de la librairie soit béni ! J'ai été bien content de savoir qu'il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d'enfance mais

presque des camarades d'études. Te rappelles-tu que nous lisions les *feuilles d'automne* à Fécamp, dans la petite chambre du second étage?

Fais-moi le plaisir de m'excuser près de ta mère et de ta sœur si je ne leur ai pas envoyé un volume; mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d'ailleurs madame Le Poittevin à Etretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

Edmond et Jules de Goncourt.

Mes bichons,

Mademoiselle Bosquet m'écrit pour me demander s'il vous est agréable qu'elle vous fasse un article dans le *Journal de Rouen*. Elle admire grandement votre livre.

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d'une seule haleine. Ça m'a charmé. Voilà tout ce que je puis vous dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c'est le portrait de l'abbé, celui d'Henri et la mort de Renée. Quel charmant être que cette jeune fille-là!

Ce volume m'a l'air raide, dites donc? Je vais maintenant le relire posément.

Mais c'est l'exemplaire de Bouilhet que j'ai reçu, où est le mien?

Comme ça s'enchaîne! quel mouvement! Et il y a des morceaux chouettes, des portraits classiques. Le dialogue au commencement entre les deux époux, exquis; le deuil, superbe, etc.

J'ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques ou bien est-ce intentionnel ?

Adieu. Je n'en puis plus ; je vous prends sur ma table de nuit et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, c'est beau, très bien ! J'ai franchement ri à deux ou trois places, et mouillé à quelques autres (comme un bourgeois). — Comme vous avez de talent et d'esprit et comme je vous aime !

A Théophile Gautier.

Croisset, 3 avril 1864.

Comment vas-tu cher vieux maître ? Le *Fracasse* avance-t-il ? penses-tu à *Salammbô ?* Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau, relativement à cette jeune personne ? Le *Figaro-Programme* en reparle et Verdi est à Paris.

Dès que tu auras fini ton roman, viens donc dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse, et nous réglerons le scénario. Je t'attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l'avance.

Je rêvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J'ai des clous à la gueule et je m'emm..., si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai vu ta chère trombine !

J'imagine que nous taillerons ici, dans le silence du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette ! C'est pourquoi accours dès que tu seras libre

Je te baise sur les deux joues.

Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la HHHHAINE DES PRÊTRES, ayant été maudit par iceux dans deux églises : Sainte-Clotilde et la Trinité. On m'accuse d'être l'inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir ramener le paganisme (*sic*).

A Ernest Chevalier.

Croisset, 19 avril, 1864.

Je n'accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu'ils m'aient remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons beau ne nous voir qu'à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux! A mesure que l'on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps pour qu'il y ait jamais de ma part oubli ni froideur! Jamais je ne vais à Rouen, chez mon frère, sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l'intérieur et jusqu'aux devants de cheminée. Henri IV chez la Belle Gabrielle; un cheval qui ruait, etc., etc. Quand Pasques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du Château-Gaillard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioures et nous découpait des pâtés d'Amiens, tout en riant de si bon cœur aux bêtises que je disais. L'autre jour j'ai été au collège voir un gamin que l'on m'avait recommandé à Paris; tout le

temps du collège m'est revenu à la pensée. Je t'ai revu battant la semelle contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands....

Mais, saprelotte, quand tu viens à Paris, préviens-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t'embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu'on me remet ta carte. J'y passerai tout le mois de mai, j'attends même le retour des nouveaux époux pour y aller; ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t'intéressent, puisque tu t'intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon et qu'il adore sa femme ; c'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je peux t'apprendre maintenant.

Ma mère m'a chargé de t'embrasser bien fort, ainsi que tous les tiens. C'est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme qui m'a laissé un si excellent souvenir?

Tu me parais embêté de la toge? Ne serait-ce pas plutôt de la province? Quand siégeras-tu à Paris? ou tout au moins plus près de nous?

A Jules Duplan.

Sens, hôtel de l'Écu-de-France. — Mercredi, 9 heures et demie du soir, 1864.

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du Château-d'Eau est familier (c'est lui que j'ai eu pour automédon, monsieur), familier, mais bon. A Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi, liberté justifiée par l'amour qu'il me portait, il me trouve « un brave homme ». J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, miséricorde! j'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité on est servi par des jeunes filles de quinze ans et une dame entr'ouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille — rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long du mur, pour prendre vos nippes.

Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons fortement allumés et d'un ouvrier champêtre qui infectait l'eau-de-vie et l'ail et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'hôtel du Commerce. Puis, ce matin, j'ai fait un voyage *exquis* de Melun à Montereau par le bord de la rivière — sous des roches couvertes de vignes en plein soleil. Mon cocher portait à sa boutonnière quatre décora-

tions, ce qui fait que les passants me saluaient. Arrivé ici à 2 heures, j'ai visité le collège, la cathédrale. Oh! le beau sacristain que celui de la cathédrale! Quel Onuphre! une barbe de quinze jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme et une gueule! une gueule! Il m'a montré le manteau du sacre de Charles X, divers *chefs* de saints, des habits de Thomas Becket, etc., etc., et a « reconnu de suite que j'étais un amateur »! J'ai vu aussi un rude cierge donné par le pape à monseigneur; il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement; afin qu'il dure davantage, on ne l'allume *jamais*, un séminariste le porte à la procession devant Monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café! hier, au café de MM. les militaires; aujourd'hui, à celui de MM. les voyageurs du commerce. On y répète « Lambert » et on y rit du charivari. — O France!

A Mme Roger des Genettes.

Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité. Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m'honore est peut-être un signe de bêtise. Les grandes œuvres n'ont pas exigé tant de peine.

Je suis indigné de plus en plus contre les réformateurs modernes qui n'ont rien réformé. Tous, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Proudhon sont engagés dans le moyen âge jusqu'au cou; tous (ce qu'on n'a pas observé) croient à la révélation biblique. Mais

pourquoi vouloir expliquer des choses imcompréhensibles? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et confuse; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. Le *bon Dieu* oriental, qui n'est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l'absolu.

Quels clairs de lune, le soir! Lundi, vers minuit, des gens qui s'en revenaient d'une assemblée ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m'a surpris tout à coup. J'ai fermé ma croisée... Mon cœur débordait... Ah! les orangers de Sorrente sont loin.

A Jules Duplan.

Cher bon vieux,

Voilà ce qui m'arrive : J'avais fait un voyage de Fontainebleau avec retour par le chemin de fer, quand un doute m'a pris et je me suis convaincu, hélas! qu'en 1848 il n'y avait pas de chemin de fer de Paris à Fontainebleau. Cela me fait deux passages à démolir

et à recommencer! Je vois dans *Paris guide* (t. a, p. 1660) que la ligne de Lyon n'a commencé qu'en 1849. Tu n'imagines pas comme ça m'embête! *J'ai donc besoin de savoir* : 1° comment, en juin 1848, on allait de Paris à Fontainebleau. 2° Peut-être y avait-il quelque tronçon de ligne déjà faite qui servait? 3° Quelles voitures prenait-on? 4° Et où descendaient-elles à Paris? Voici ma situation : Frédéric est à Fontainebleau avec Rosanette; il apprend la blessure (c'est le 25 juin) et il part pour Paris avec Rosanette qui n'a pas voulu le lâcher. Mais en route la peur la reprend et elle reste. Il arrive seul à Paris où, par suite des barricades Saint-Antoine, il est obligé de faire un long détour avant de pouvoir atteindre au logis de Dussardier qui demeure dans le haut du faubourg Poissonnière.

Te rappelles-tu la *binette des ambulances?* S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les-moi.

Mon héros vagabonde dans les rues pendant la dernière nuit, celle du 25 au 26 (c'est le 26 que tout a été fini).

Maintenant, tu comprends la chose comme moi-même. Tâche de me trouver des renseignements précis, tu seras bien gentil.

Mon bougre de roman m'épuise jusqu'à la moelle, j'en suis fourbu! j'en deviens sombre.

En 48, le chemin de Corbeil à Paris était ouvert, reste à savoir comment aller de Fontainebleau à Corbeil? Mais ce n'est pas la route.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère demoiselle, je ne vous ai pas oubliée. Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu'elles le paraissent à la surface et que vous l'imaginez ? Il y a, entre nous, un peu plus qu'une sympathie littéraire, il me semble ? Mes jours se passent solitairement d'une manière sombre et ardue. C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération, sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant probablement ? Les faits, le drame manquent un peu ; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l'hiver pour m'avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n'ai pas été cette année à Vichy, c'est il y a deux ans, et l'année dernière, on s'est trompé.

Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m'étais occupé de socialisme, mais vous connaissez tout cela, en partie du moins.

On dit beaucoup de bien du nouveau roman de Mme Sand.

Vous ne me parlez jamais de Michelet, que j'aime et admire beaucoup, et vous?

Allons, tâchez d'avoir du courage et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Lundi, janvier 1865.

Mes très chers,

Je n'ai eu votre volume que hier au soir, seulement. Entamé à 10 h. 1/2, il était fini à 3. Je n'ai pas fermé l'œil après cette lecture et j'ai mal à l'estomac. Vous serez cause de nombreuses gastrites! Quel épouvantable bouquin!

Si je n'étais pas très souffrant aujourd'hui, je vous écrirais longuement pour vous dire tout ce que je pense de *Germinie*, laquelle m'excite (52, 53). Cela est fort, roide, dramatique, pathétique et empoignant.

Champfleury est dépassé, je crois? Ce que j'admire le plus dans votre ouvrage, c'est la gradation des effets, la progression psychologique. Cela est atroce d'un bout à l'autre, et sublime, par moments, tout simplement. Ce dernier morceau (sur le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met comme une barre d'or au bas de votre œuvre.

La grande question du réalisme n'a jamais été si

carrément posée. On peut joliment disputer sur le but de l'art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans quinze jours. Excusez ma lettre; j'ai, cette après-midi, une migraine atroce, avec des oppressions telles, que j'ai du mal à me tenir à ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais.

A Sainte-Beuve.

Paris, Lundi.

Mon cher maître,

Avez-vous pensé à moi? Pourriez-vous me dire ce qu'il me faut lire pour connaître un peu le mouvement néo-catholique vers 1840? Mon histoire s'étend de 1840 au coup d'État. J'ai besoin de tout savoir, bien entendu, et, avant de m'y mettre, d'entrer dans l'atmosphère du temps.

Si vous avez quelque livre ou recueil qui puisse m'être utile, l'*Avenir*, par exemple, vous seriez bien aimable de me le prêter.

Je ne puis aller vous voir parce que j'ai un horrible clou qui m'empêche de m'habiller. Il m'est impossible d'aller aux bibliothèques. Je perds mon temps et je me ronge.

Mille poignées de main.

A Théophile Gautier.

Lundi soir.

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité

par le Prince au Palais-Royal. Aurons-nous l'heur de nous y rencontrer ?

Je finis *Fracasse ;* quelle *merveille !* Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu que jamais tu n'as eu plus de talent. Telle est mon opinion.

Je t'embrasse.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 11 mai 1865.

J'ai appris, chère mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles diminuaient. Fasse le ciel que cela continue ! Tenez-moi toujours au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j'ai pour vous une affection très sincère. Nos relations sont étranges ; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C'est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n'est-ce pas ?

J'ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon ? Hélas ! j'ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre !

Mon hiver a été assez triste. J'ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat : 1° de chagrins assez graves qui m'ont assailli depuis six mois, et 2° de l'atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j'ai été à Paris, d'où je suis revenu aujourd'hui seulement. Au mois de septembre dernier, je me suis mis, après beaucoup d'hétations, à un grand roman qui va me demander *des* années et dont le sujet ne me plaît guère. J'ai devant

moi une montagne à gravir et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l'enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.

Les lectures que j'ai été obligé de faire pour ce livre m'écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n'ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose à ce qu'il paraît? Mais j'ai été mécontent des critiques autant que des éloges. Personne, à présent, ne s'inquiète de l'art! De l'art en soi. Nous nous enfonçons dans le bourgeois d'une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c'est différent!

Avez-vous lu *Un prêtre marié*, de Barbey d'Aurevilly? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J'ai vu avant-hier Mme Sand. Elle avait fini un roman le matin même et m'a paru en excellente santé.

A Michelet.

Croisset près Rouen, mardi soir.

Mon cher maître,

L'exemplaire de votre *Bible* que vous m'avez destiné, m'est parvenu *ce matin*, seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d'un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J'en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l'ensemble nettement? Quelle envergure! Quel cercle!

Tout ce que cela suggère d'idées nouvelles, d'aperçus, de rêveries est infini!

Vous m'avez replacé sous les yeux des paysages

que je connais : Delphes et l'Egypte entre autres. Personne n'aura été un *voyant* comme vous. Mais c'est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m'a stupéfait et instruit : à savoir l'histoire d'Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond !

Maintenant les détails m'échappent un peu. Je vais m'y remettre et déguster chaque page lentement comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau ! Mais qu'est-ce qui n'est pas beau dans votre œuvre ? Cœur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y des génies de première volée et qu'on n'aime pas cependant. Mais vous, cher maître, vous emportez le lecteur dans votre personnalité par je ne sais quelle grâce — qui est l'extrême force peut-être ?

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui qui vous serre les mains bien tendrement, et ose se dire le vôtre.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, samedi soir, 12 août 1865.

Eh bien, quand *Henriette ?* Et que faites-vous ?

Quant à moi, mes bons, j'ai reçu depuis mon retour dans mes Lares de jolies tuiles sur la tête : 1° la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère) ; 2° la maladie de ma mère. Un zona compliqué d'une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j'ai été obligé d'abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste.

Aujourd'hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas raide au milieu de tout cela. comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le Proudhon sur l'art ! On a désormais le maximum de la *pignouferie socialiste*. C'est curieux, parole d'honneur ! Ça m'a fait l'effet d'une de ces fortes latrines, où l'on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet ! et pour la démolition du romantisme. O saint Polycarpe !

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez de plus respectueusement cordial pour la Princesse. Je vous embrasse.

Écrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J'ai besoin de distraction, je vous jure.

Aux mêmes.

Nuit de lundi.

Je n'ai donc pas répondu à votre lettre du 29 septembre où vous m'annonciez vos embêtements dans la *Maison de Molière* car je la retrouve sur ma table à l'instant même ?

Cette nouvelle m'a plus contrarié qu'étonné. Je connais les *cabots !* Monseigneur, à qui j'ai conté la chose en a profité pour re-rugir contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de Dieu ! Est-ce que vous ne serez pas joués cet hiver ?

La Princesse m'a écrit une très aimable lettre où elle me dit qu'elle vous aime beaucoup. Je lui ai répondu qu'on ne pouvait plus mal placer sa confiance et que vous étiez deux canailles. La vérité avant tout.

Autre histoire : la même lettre qui a bien une quin-

zaine de jours de date m'annonçait l'envoi de l'aquarelle promise. Or, pas d'aquarelle? Pourquoi? Est-elle perdue au chemin de fer? Je n'ose écrire à la Princesse. Dites-moi ce qui en est, vous serez bien aimables.

Je continue à travailler comme un homme et il se pourrait que j'aie fini ma première partie au commencement de janvier. Alors, j'ornerais immédiatement la capitale de ma présence.

Il m'ennuie de ne pas avoir de nouvelles de Théo! et encore bien plus, mes chers bons vieux, de ne pas vous voir.

Si ça ne vous embête pas trop, donnez-moi des détails sur Henriette.

Je vous en écrirais plus long. Mais il est trois heures du matin et j'ai la tête cuite.

Aux mêmes.

Dimanche matin.

N'y allez pas par quatre chemins, mes bons. Il est inutile de se débattre avec la censure. Adressez-vous directement à l'Empereur.

J'arriverai à Paris mercredi, je passerai chez vous entre six et sept. Nous dînerons ensemble et je vous lâcherai à dix heures. Si vous avez affaire ailleurs, tant pis.

A bientôt.

Aux mêmes.

Nuit de jeudi, novembre 1865.

C'est encore moi, mes bons, mais cette fois je ne demande pas de réponse.

Ma nièce et son époux... oui, vous me voyez venir ? Eh bien, non ! Bref, si vous ne pouvez me donner deux balcons, ayez l'obligeance de les retenir pour moi au contrôle, la chose coûtât elle des sommes insensées.

La Princesse m'offre une place dans sa loge. Si vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux premières des amis, mais pour les servir. J'ai répondu à la Princesse « que je la remerciais beaucoup », ce qui ne m'engage à rien. Quelle politique ! quelle astuce !

Voilà deux jours que je passe dans les deux gares de Rouen ; pas d'aquarelle. La chose sera restée à Paris ? ou aura été remise à un autre chemin de fer.

J'arriverai à Paris, jeudi soir, ou peut-être mercredi soir. Je brûle d'y être.

Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine embêtante à passer.

C'est moi qui vous emprunterai de l'argent, si vous avez un succès !

Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein ?

Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur vos quatre joues.

Aux mêmes.

Eh bien? est-ce vrai? Votre pièce est retirée par ordre? pourquoi? J'imagine que votre préface n'est pas étrangère à cela? On aura été blessé, je ne sais de quoi?

Vous avez dit tout ce qu'il y avait à dire. Je vous ai trouvé seulement trop loyaux et trop modestes. Quand on est brave comme vous, on peut-être crânes. Quand on a votre talent, on peut être fiers.

La mesure autoritaire m'étonne d'autant plus qu'un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l'une des dernières d'*Henriette*) m'a dit, hier, que tout s'y était très bien passé.

Tout cela est d'un incroyable à devenir fou!

J'ai relu *Henriette* deux fois. *C'est bon*. Voilà mon avis et je m'y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m'écrire un peu longuement et même le plus longuement que vous pourrez.

Je *sens* qu'il y a du prêtre dans votre cabale? La Sociale n'a pas cet acharnement? et puis, avant tout et surtout, vous avez le *style*, cette chose qui ne se pardonne jamais.

Qu'est-ce que la Princesse dit de tout cela?

Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-en-Bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C'est l'équilibre. O sainte voyoucratie!

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las et énervés, maintenant. Mais, s... n...

de D... ! vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous, même dans le silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage et d'envie jusqu'à la « jeunesse des écoles ».

Des détails, hein?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si c'est possible.

A George Sand.

1866.

Chère madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement.*

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscrète? Si non, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

A la même.

Paris, 1866.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre) plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par la population qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras! Et on dit que l'esprit court les rues!

A Mme Gustave de Maupassant.

Paris, 9 mars 1866.

Ma chère Laure,

Comment t'exprimer ma stupéfaction et ma douleur? Je n'ai appris l'affreuse nouvelle qu'hier au soir, seulement. J'en suis encore écrasé.

Je t'aime trop pour te donner des consolations et te dire de ces choses banales qui exaspèrent la souffrance. Pleure ma pauvre vieille amie, pleure tant que tu pourras! Celle que tu as perdue mérite toutes tes larmes, car personne plus qu'elle ne fut intelligent, bon, dévoué, charmant! Quelles vacances de Pâques

je passais autrefois à Fécamp! Quels souvenirs exquis! Quelles conversations avec mon Alfred et vous! Je n'ai retrouvé cela nulle part! Il me semble entrer encore dans votre cour de la Grande Rue et apercevoir M. Le Poittevin sur la terrasse, près de la volière.

Que vas-tu devenir? Comme tu vas te trouver seule! comme je te plains!

Adieu, ma pauvre Laure. Tâche d'avoir du courage pour tes enfants. Dis de ma part à Virginie tout ce que je t'écris à toi-même.

Je t'embrasse. Ton vieux camarade et ami.

A George Sand.

Croisset, mardi.

Vous êtes seule et triste là-bas, je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises : celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, les *affres du style!*

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien ! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier au soir. Je dînais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle) le chapitre du père Montaigne intitulé « quelques vers de Virgile ». Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois.

C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques? Dieu sait où cela mène! Donc, au risque de rabâcher et d'être un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue.

Voilà, je crois, le vrai humain.

A la même.

Croisset, samedi soir... 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine! Je vais lui faire faire un large cadre et l'appendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison ». Mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur », qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

A Sainte-Beuve.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866.

Cher maître,

Je reçois la lettre de M. Duruy avec votre petit mot. Merci de l'un et surtout de l'autre. Mais je suis accoutumé de longue date à vos procédés.

Est-ce que la main des amis n'est pas un peu là-dedans? Je dis d'un ami ou d'une amie? Cette dernière à été bien aimable aussi, car c'est d'elle que j'ai appris ma nomination.

Mille remerciements de votre sincèrement dévoué.

P. S. — Ce serait le cas de trouver quelque chose de spirituel et de bien senti. Mais je ne trouve rien. Donc une repoignée de main.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866

Eh bien ? et vous ? J'ai été tout désappointé de voir à votre place Ponson du Terrail ! Et ma joie est troublée puisque je ne la partage pas avec vous. Mon délire est d'ailleurs médiocre. *J'ai la tête forte* et je consentirai encore à vous saluer. N'importe, ça m'embête que mes bichons n'aient pas l'étoile.

Figurez-vous qu'un facteur de Croisset, idiot, a renvoyé votre lettre du 19 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 21. J'ignore le sens de cette facétie. Ce qu'il y a de sûr c'est que votre lettre m'est arrivée après avoir beaucoup voyagé, il y a six ou sept jours seulement, jeudi dernier, je crois. Cela vous explique mon long silence.

J'ai été en Angleterre voir des amis. Je suis revenu à Paris. J'ai été à Chartres. J'ai eu la foire, j'ai dîné deux fois chez la princesse. Je suis ici depuis dimanche et dimanche prochain je serai revenu à Croisset. Il est temps de se remettre à travailler.

Et vous ? où en est le roman? Celui de la mère Sand, qui m'est dédié, me vaut les plaisanteries les plus aimables. J'ai assisté à la chute douce des Don Juan de village. Je ne comprends pas un mot aux choses de théâtre. Pourquoi tant d'enthousiasme au marquis de Villemer et tant de froideur au Don Juan? problème !

Puisque Saint-Victor est avec vous serrez lui les deux mains de ma part. Quant à vous je vous baise sur les quatre joues.

A George Sand.

Croisset, 1866.

Moi, un être mystérieux, chère Maître, allons donc! Je me trouve d'une platitude écœurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observations superficielles, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet). rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire. » Est-ce convenu?

Quant à la féerie, merci de vos bonnes offres de service. Je vous gueulerai la cho e (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner

quelques piastres et la honte d'exhiber une maiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans l'*Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de l'*Histoire de ma Vie*, dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la vie de couvent.

J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me rèviendront.

A la même.

Croisset, samedi soir, 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoiser quand vous serez ici. Prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclose. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le

Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire? Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale!

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle!

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers*, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid,

être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

A la même.

Nuit de lundi.

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *dévissé* depuis votre départ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans. Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse *particulière* et que je n'ai ressentie pour personne, jus-

qu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée hier au soir à dix heu res. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste*, a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » un temps de cinq minutes, il cherchait le mot; « nous lui aurions... souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

A Amédée Pommier.

Croisset, 8 septembre 1866.

Vous devez me considérer, monsieur, comme le dernier des goujats. Mais depuis le mois d'avril j'étais absent de Paris. C'est il y a huit jours seulement que j'ai trouvé chez moi votre volume. Donc agréez d'abord toutes mes excuses, puis mes remercîments.

Vous m'avez d'ailleurs écrit, à propos de la *Bovary*, une lettre qui a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». La nouvelle marque de sympathie que vous me donnez en me dédiant une pièce m'a été très douce, je vous assure.

Vos *Colifichets* sont des joyaux. Je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine. Je l'ai relu. Il reste sur ma table pour longtemps encore. Partout j'ai retrouvé l'exquis écrivain des *Crâneries*, des *Océanides* et de l'*Enfer*. Je vous connais et depuis longtemps je vous étudie. Il n'est guère possible d'aimer le style sans faire de vos œuvres le plus grand cas. Quelles rimes! quelle variété de tournure! quelles surprises d'images! C'est à la fois clair et dense comme du diamant. Vous me semblez un classique dans la meilleure acception du mot.

Il va sans dire que la page 8, tout d'abord, m'a séduit, et mon émerveillement n'a pas ensuite faibli. J'aime autant les petites pièces que les grandes. Est-ce une vanité? Mais je crois comprendre tout le mérite du *Voyageur* et de *Blaise et Rose*. Il faut être fort comme un Cabire pour avoir de ces légèretés-là. Vous m'avez fait rêver délicieusement avec l'*Egoïste* et la *Chine*. Le *Géant* m'a « transporté d'enthousiasme ». L'expression, quoique banale, n'est pas trop forte; je la maintiens.

Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles ou l'*art excède*. J'aime dans la Peinture, la Peinture; dans les Vers, le Vers. Or s'il fut un artiste au monde, c'est vous. Tour à tour vous êtes abondant comme une cataracte et vif comme un oiseau. Les phrases découlent de votre sujet naturellement et sans que jamais on voie *le dessous*. Cela étincelle et chante, reluit, bruit et résiste.

Combien n'avez-vous pas de ces vers tout d'une pièce, de ces vers où l'idée se trouve si bien prise dans la forme qu'elle en demeure inséparable :

> Sa toque de velours descendait jusqu'aux yeux.
>
> Qui tombait sur la main et jusqu'au bout des doigts.

Je ne cite que ces deux-là, pris au hasard, pour vous montrer ce que je veux dire.

Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, à aucune église, parce qu'il n'est question dans votre volume, ni du problème social, ni des bases, etc.

Et je serre cordialement et respectueusement la main qui écrit de pareilles choses, en me disant, monsieur, votre tout dévoué.

A George Sand.

Nuit de mercredi.

Oh ! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle ! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre ! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame, où en est-il ?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas prime-

sautier, votre ami, non ! pas du tout ! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ! et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire ! Mais les bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal* : ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses aussi melones ! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

A la même.

Samedi matin.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre. Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth,* Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un *vœu*, et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion ?

Eh bien! non. *De mon temps*, nous ne faisions pas de vœux pareils et on était amoureux ! et crânement ! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames*, c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme tour de force. Enfin nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

A la même.

Mercredi.

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien ! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà ! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve ; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien ! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent ; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de bouleversements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut !

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ail-

leurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur le pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie ! voyons !

Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais, mais entre troubadours on se passe bien des choses

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre a étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant: 1° un article de vous sur les faïences ; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait. »

Pourquoi cela? Tout dépend de l'*intensité* qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément, Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'Océan qui font du bien.

A la même.

1er novembre 1866.

Chère maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là, votre vieux ne bouge de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force.

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela, dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(*Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.*)

A Sainte-Beuve.

Croisset, dimanche, 1867.

Mon cher maître,

La Princesse m'écrit que vous êtes souffrant depuis longtemps déjà? Qu'avez-vous donc? Ne faites pas la bêtise de devenir gravement malade. Soignez-vous. Reposez-vous! et ayez l'obligeance de me donner de vos nouvelles.

Si vous ne pouvez m'écrire, je me recommande à M. Troubat.

En vous la souhaitant « bonne et heureuse », je vous embrasse, cher maître.

A George Sand.

Croisset, nuit de samedi.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement, il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile! Quelle affaire compliquée et dispendieuse! J'en sais quelque chose. Il faut de l'ar-

gent pour *tout!* si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je! Le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. Ah! oui, ah! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien;* il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et quoi que vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt;* cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être.

A Jules Troubat.

Croisset, jeudi.

Merci derechef, — vous me mettez, comme on dit, « du baume dans le sang ».

La solution que vous m'annoncez ce matin m'a été prédite hier par quelqu'un qui s'y connaît. Il serait possible que notre cher maître arrivât à se guérir *complètement.*

Prêchez-le pour *qu'il ne fasse rien du tout.*

Donnez-moi de ses nouvelles, quand vous en aurez le loisir.

Mille poignées de main.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Nuit de samedi, janvier 1867.

Si c'est une consolation pour vous de savoir que je m'embête, *soyez-le!* car je ne m'amuse pas démesurément. Mais je travaille beaucoup, ce qui fait que je m'em... Quand je dis que je travaille, c'est une manière de parler. Je me donne du mal et puis c'est peut-être tout? N'importe! Je crois avoir passé l'endroit le plus vide de mon interminable roman : mais je n'en ferai plus de pareil. Je vieillis et il serait temps

de faire quelque chose de bien et d'amusant pour moi.

Je passe des semaines entières sans voir un être humain, ni échanger une parole avec mes semblables. D'ailleurs, je deviens *insociable* comme l'individu Marat, qui est au fond mon homme. J'ai même envie de mettre son buste dans mon cabinet, uniquement pour révolter les bourgeois; mais il est trop tard. Hélas! Beau sous le rapport moral, mais pas de plastique. Si bien (car tout cela est une parenthèse) qu'ayant accepté à dîner avant-hier chez ma nièce, à Rouen, j'ai pris plaisir à engueuler différentes personnes de la localité qui se trouvaient là, et me suis rendu complètement désagréable.

. . . . . .

. . . . . .

Vous êtes bien gentils de m'avoir répondu tout de suite. Donnez-moi donc des nouvelles détaillées de Sainte-Beuve.

J'espère vous voir dans un mois environ, quand j'aurai fini mon chapitre. Alors, je serai à la moitié de mon volumineux *Coco*, en étant moi-même un assez triste.

A George Sand.

Chère maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante; voyagez donc; reposez-vous; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à

quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de saint Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crétinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre! Loin de s'émousser, ma sensibilité s'aiguise; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre-pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré; pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

A Sainte-Beuve.

16 janvier 1867.

Ah! sapristi! je suis content, cher maître; votre lettre d'hier matin m'a causé une vraie joie.

J espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous *componiserons* ensemble pour célébrer icelle.

Il est fort possible que *tout* se rétablisse.

Quant à mon bouquin, il n'est pas près d'être fini. J'achève la seconde partie. Je ne puis être débarrassé avant le milieu de 1869.

Comme j'ai envie de vous voir! En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse.

A Louis Bouilhet.

Nuit de lundi,

Monseigneur,

J'ai lu le roman de Mme Regnier. Nous en causerons tout à l'heure.

Ma grippe a l'air de se passer. Mais elle a été violente et j'ai peur qu'elle ne recommence dans mes courses que je vais être obligé de faire à Sèvres et à Creil. Il faut pourtant que je m'y résigne. Car je ne puis aller plus loin, dans ma copie, sans voir une fabrique de faïence. Je bûche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines? 27, mon bon. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire dix pages.

Hier chez la princesse, où j'ai dîné, Théo m'a dit qu'il avait organisé un Sous-Magny chez Mme de Païva. Je serai invité au premier vendredi; je te dirai ce qui en est.

Le *Moniteur* a donné, inexactement, la séance du Sénat, où le père Beuve s'est signalé par sa haine des prêtres; il a été *énorme*. Le public est pour lui. Il a reçu hier des visites et des félicitations en masse.

J'attends Duplan dans une huitaine de jours. Les bichons partent demain soir pour Rome. Je dînerai probablement un de ces jours avec le prince, chez la Tourbey. Le public est *très* froid aux *Idées de Mme Aubray*. Il y a tous les soirs quelques sifflets. Quant au succès d'argent, il est énorme. Je n'ai pas été à l'Exposition et n'irai pas d'ici à longtemps. Voilà toutes les nouvelles.

Ce que je blâme dans *Un duel de salon*, c'est le fond de l'histoire. Cette invention d'un ancien forçat déguisé en grand seigneur et captant le cœur d'une riche veuve, me semble manquer de vérité et de nouveauté? Le style, la psychologie, les descriptions, en un mot la forme entière du livre dépasse de beaucoup la fable. Et j'ai été tout désillusionné en arrivant au secret de la comédie. Une fois cette réserve faite, je trouve l'œuvre pleine de qualités très remarquables. Telle est mon opinion *sincère*. J'ai été surtout frappé de la nouveauté et de la justesse de certaines comparaisons. Comment peut-on, avec tant d'esprit, tomber dans la rengaine du forçat en gants blancs! Ce qui n'empêche pas le livre d'être amusant et de pouvoir être présenté bravement à un journal. Mme Regnier veut-elle que je tente l'épreuve au grand ou au petit *Moniteur*? Je suis à ses ordres. Quant à réussir, je ne promets rien. Mais je ferai la réclame très chaudement et très sincèrement.

Quant aux critiques de détail, je reproche au commencement d'avoir trop de dialogues. (Tu sais, du reste, la haine que j'ai du dialogue dans les romans. Je trouve qu'il doit être *caractéristique*.) Je me permettrai également de blâmer un certain nombre d'expressions toutes faites, telles que dans la première page : « Se mettant de la partie, lui donna gain de

cause ». Puis, à côté de cela, des choses ravissantes : « Une de ces mains expressives qui parlent avec le bout des ongles ! » De semblables raretés sont fréquentes.

Charmant, le chapitre II : le Bois de Boulogne. Pourquoi n'avoir pas commencé le roman à cet endroit-là? avec les portraits des deux rivales ?

J'aime beaucoup le bal, où il y a d'excellents détails : « des nuages de gaze et de dentelles coupés par des éclairs de rubis et de diamants passaient au bras de cavaliers *aussi noirs que possible* ». Pourquoi gâter une vraie merveille de style ! Oh ! les femmes !

Page 43, nous retombons dans Célimène et Arsinoé !

La sortie de d'Arelle fumant son cigare, excellente !

Les rêveries de Madeleine au soleil levant, très bon. Il y a un vrai talent de moraliste dans l'analyse de Madeleine en prières. C'est *senti* et profond.

Page 99 : « Offrant en miniature un tableau de l'industrie universelle ». Hum ! hum !

Les deux dialogues entre la duchesse et le comte, chapitres IX et X, me semblent pleins de talent scénique. A la bonne heure ! rien, ici, ne pourrait remplacer le dialogue.

De Breuil et sa maladie m'intéressent peu. On n'a nulle inquiétude sur son compte. La visite que ses deux amis lui font est spirituelle.

Page 57. Les preuves de l'identité (fausse) du comte devaient, il me semble, être données ici par Madeleine. Cela dérouterait le lecteur qui serait convaincu, comme de Breuil, que le comte est un honnête homme ??? et ça abrégerait les explications postérieures.

Page 161. Le langage des deux personnages en scène

est-il bien vrai? « Heureux l'homme qui a su faire vibrer les nobles instincts de votre âme, madame? »

Gustave, l'*artiste* sceptique, est un personnage de vaudeville. Il ressemble trop au confident de *toutes* les pièces.

Mais le roman prend une allure beaucoup plus relevée à partir du chapitre XIV, commençant par la description de Nice, qui est un *morceau*.

Malgré des phrases telles que celle-ci : « Les premiers mois de mariage furent pour les deux époux un enchantement perpétuel », les premiers détachements du comte sont finement faits.

Le domino jaune, enveloppé de jais noir, fait une grande impression, excite la curiosité, et le dialogue est bon. Une phrase sur la voix du domino exquise de justesse.

J'aime la description d'Hélène courant à cheval. Mais je demande, en toute humilité, si l'action héroïque qu'elle fait n'est pas un peu poncive?

Chapitre XIX. Pourquoi Venise? puisque rien d'utile au roman ne s'y passe, ou plutôt ce qui s'y passe pourrait être dit en trois mots.

Page 279. Bon, le boudoir d'Hélène et le dialogue qui s'y trouve *idem*. Je trouve superbe le marquis de Ver et la fin du chapitre XXI.

Les scènes du chalet sont intéressantes; on a peur pour cette pauvre Madeleine; il y a de la *puissance* dans toute cette partie-là. De la puissance dramatique, il me semble? On regrette que ça ne soit pas sur les planches.

La lâcheté du comte est concevable en ce sens qu'elle est bien amenée; mais l'atrocité d'Hélène (dont j'admire le caractère) aurait dû être préparée, dans les

parties précédentes, par des motifs, des faits plus explicites.

Le marchand d'huile est comique et réussi.

La confession du comte est roide!!! Ici, selon moi, est (je le répète) le défaut constitutionnel du comte.

La salle admire, l'auteur en a tiré bon parti, et les conséquences se déroulent logiquement. L'entrevue entre les deux rivales, à Paris, est ce qu'elle devait être.

Le suicide de Madeleine était indispensable comme *drame;* mais, dans la réalité, elle aurait vécu en paix avec ce bon de Breuil, ce qui n'eût pas révolté le lecteur. Cette fin est amusante, du reste, comme tout le livre.

Voilà tout ce que j'ai à en dire.

Adieu, cher vieux, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse.

A George Sand.

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous? Quand vous reverrai-je?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi : ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi, et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d'août, et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gra-

vement malade, et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écœurement que la lâcheté publique me causait s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition ; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini ; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ de Mars. N'importe ; quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers, et qui viendrait là tous les matins prendre des notes, s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique, et j'avais envie de parler nègre.

A Maurice Schlésinger.

2 juin 1867.

Mon cher ami,

J'ai trois choses à vous dire :

1° Vous êtes venu en France dernièrement et je ne vous ai pas vu, ce qui n'est point gentil de votre part.

2° Le fils de notre ancien ami *Pradier* désirerait avoir, dans la *Gazette musicale*, un article (d'éloges,

bien entendu) sur un *Album pour piano*, qu'il a récemment publié. Je ne connais aucun des rédacteurs de la *Gazette*. Pouvez-vous, vous, lui faire avoir cet article ?

Troisième question (importante et pressée, s. v. p.). Je suis forcé, dans le travail que je fais maintenant, de passer par la Révolution de 48. — Vous avez joué un rôle dans le club des Femmes. Le récit exact de cette soirée se trouve-t-il quelque part? Ce qui serait bien, ce serait de recueillir vos souvenirs à ce sujet et de me les envoyer lisiblement écrits — car j'ai souvent du mal à déchiffrer vos rares épîtres. Tel est le service que j'attends de vous, cher ami. Si Mme Maurice est de retour à Bade, présentez-lui nos meilleurs souvenirs.

Je vous embrasse et suis vôtre.

A George Sand.

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas? L'*individu* a été tellement nié, par la démocratie, qu'il s'abaissera jusqu'à un affaissement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne ! » nous

avons des gens *chic* qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh ! la bonne époque !

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner ! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois !

J'en ai encore pour deux ans, au moins (*du mien*). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide?* Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*.

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi, qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, *le pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces *grands hommes*.

A Charles Edmond.

Je regrette bien que vous ne puissiez faire avec moi ce petit voyage à Villeneuve. Je m'embête tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire. Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo).

J'enverrai votre lettre à Mme Régnier, et je ne doute pas que dans son *envie d'être imprimée*, elle ne cède à vos exhortations; mais, si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil et uniquement pour soutenir les principes.

Ah! que j'ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements). La manie qu'ils ont de *corriger* les manuscrits qu'on leur apporte finit par donner à toutes les œuvres la même absence d'originalité. S'il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont

corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux-Mondes*. Tourguenef m'a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans sa dernière nouvelle. Par cela seul, Tourguenef a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert! Mme Sand aussi se laisse conseiller et rogner! J'ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques! et elle s'y précipitait. Il en était de même de Théo, au *Moniteur*, du temps de Turgan, etc. N... de D...! de la part de pareils génies, je trouve que cette condescendance touche à l'improbité. Car, du moment que vous offrez une œuvre, si vous n'êtes pas un coquin, c'est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or, toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers, le dénature. Il pourra être moins mauvais, n'importe, ce ne sera plus *lui*.

Mme Régnier n'est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres journaux vous contribuez par là encore à l'abaissement des caractères, à la dégradation chaque jour plus grande des choses intellectuelles.

Je vous montrerai le manuscrit de la *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *Revue de Paris*. C'est curieux. On m'objectait, pour me calmer, l'exemple d'Arn. Frémy et d'Éd. Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n'aurait pu corriger Balzac. Bref, nous nous sommes si bien fâchés

que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins : Laurent Pichat, le bon Ducamp et le père Kauffman de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. Là-dessus, mon vieux, je vous bécotte.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Paris, 16 juin 1867.

Le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres, chère demoiselle, est contre-balancé par le chagrin qui s'y étale. Quelle excellente âme vous avez! et quelle triste existence que la vôtre. Je crois la comprendre. C'est pourquoi je vous aime.

J'ai connu comme vous les intenses mélancolies que donne l'*Angelus* par les soirs d'été. Si tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi j'ai été *ravagé* et, faut-il le dire, je le suis encore quelquefois. Mais, convaincu de cette vérité, que l'on est malade dès qu'on pense à soi, je tâche de me griser avec l'art, comme d'autres font avec de l'eau-de-vie. A force de volonté on parvient à perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus.

Non, détrompez-vous! je ne raille nullement, et pas même dans le plus profond de ma conscience, vos sentiments religieux. Toute piété m'attire et la catholique par-dessus toutes les autres. Mais je ne comprends pas *la nature* de vos doutes. Ont-ils rapport au dogme ou à vous-même? Si je comprends ce que vous m'écrivez, il me semble que vous vous sentez *indigne?* Alors, rassurez-vous, car vous péchez par excès d'humilité, ce qui est une grande vertu! Indigne!

pourquoi? Pourquoi, pauvre chère âme endolorie que vous êtes? Rassurez-vous. Votre Dieu est bon et vous avez assez souffert pour qu'il vous aime. Mais si vous avez des doutes sur le fond même de la religion (ce que je crois, quoique vous en disiez, pourquoi vous affliger de manquer à des devoirs qui, dès lors, ne sont plus des devoirs. Qu'un catholique sincère se fasse musulman (pour un motif ou pour un autre), cela est un crime aux yeux de la religion comme à ceux de la philosophie; mais si ce catholique n'est pas un croyant, son changement de religion n'a pas plus d'importance qu'un changement d'habit. Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale qui mange son semblable est aussi innocent que l'enfant qui suce son sucre d'orge. Pourquoi donc vous désespérer de ne pouvoir ni vous confesser ni communier, puisque vous ne le *pouvez* pas? Du moment que ce devoir vous est impraticable, ce n'est plus un devoir. Mais non! L'admiration que vous me témoignez pour *Jean Reynaud* me prouve que vous êtes en plein dans le courant de la critique contemporaine, et cependant vous tenez par l'éducation, par l'habitude et par votre nature personnelle aux croyances du passé. Si vous voulez sortir de là, je vous le répète, il faut *prendre un parti*, vous enfoncer résolûment dans l'un ou dans l'autre. Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu, quoiqu'on dise.

L'humanité maintenant est exactement comme vous. Le sang du moyen âge palpite encore dans ses veines et elle aspire le grand vent des siècles futurs, qui ne lui apporte que des tempêtes.

Et tout cela, parce qu'on veut une *solution*. Oh! orgueil humain. Une solution! Le but, la cause! Mais

nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irons, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira. Plus les télescopes seront parfaits et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

Quand je regarde une des petites étoiles de la voie lactée, je me dis que la terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous? Ce sentiment de mon infimité, de mon néant me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu'*il* est, pourquoi y aurait-il un but à une chose aussi relative que *nous?*

Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait empli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : « Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons », on élargit les balances, la corde casse et toujours, ainsi toujours! Soyez donc *plus chrétienne* et résignez-vous à l'ignorance. Vous me demandez quels livres lire. Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément! *Il vous calmera.* Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme. Vous l'aimerez, vous verrez. Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour*

vivre. Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits. Étudiez à fond Shakespeare et Gœthe. Lisez des traductions des auteurs grecs et romains, Homère, Pétrone, Plaute, Apulée, etc. Et quand quelque chose vous ennuiera, acharnez-vous dessus, vous le comprendrez bientôt. Ce sera une satisfaction pour vous. Il s'agit de *travailler*, me comprenez-vous? Je n'aime pas à voir une aussi belle nature que la vôtre s'abîmer dans le chagrin et le désœuvrement. Élargissez votre horizon et vous respirerez plus à l'aise. Si vous étiez un homme et que vous eussiez vingt ans, je vous dirais de vous embarquer pour faire le tour du monde. Eh bien! faites le tour du monde dans votre chambre. Étudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. Les conseils (de médecins, sans doute) que l'on vous donne me paraissent peu intelligents. Il faut, au contraire, fatiguer votre pensée. Ne croyez pas qu'elle soit usée. Ce n'est point une courbature qu'elle a, mais des convulsions. Ces gens-là, d'ailleurs, n'entendent rien à l'âme. Je les connais, allez.

Je ne vous parle pas aujourd'hui d'*Angélique*, parce que je n'ai ni le temps ni la place. Je vous en ferai une critique détaillée dans ma prochaine lettre.

Adieu et comptez toujours sur mon affection. Je pense très souvent à vous et j'ai grande envie de vous voir. Cela viendra, espérons-le.

A George Sand.

Croisset, nuit de samedi.

J'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes, qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. — Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. — 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe.

Pauvre Marengo ! c'est une figure ! — et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là ? — Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. — J'espère, cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide ! Mais actuellement je suis perdu dans un désert ; enfin, à la grâce de Dieu, tant pis ! — Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours !

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement ! Et puis il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur ?

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur » ; j'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode ;

ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques! — et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh! rien ne les gêne, ces cocos-là!

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes! Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : les *Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui. La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été à un des derniers Magny sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit; je vous baise sur les deux joues tendrement.

A Eugène Crépet.

Vendredi soir.

Mon ami très cher,

Vous êtes bien aimable, mais bien pressé! cela me flatte, mais me gêne. — Pour avoir fait une promesse

de pareille nature à Charles Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de *Salammbô!* Si je vous répondais par un oui formel, il en serait de même pour le roman où je suis attelé. J'ai besoin, pour travailler, de la plus complète liberté d'esprit; ce qui chauffe les autres me glace, ce qui les anime me paralyse. Ma haine pour la typographie est telle que je n'aime pas à entrer dans une imprimerie et que j'ignore la manière de corriger les épreuves. Je vous réponds donc brutalement : *laissez-moi tranquille*, ou autrement je n'en finirai jamais.

Vous ne doutez pas que je n'aie envie : 1° d'entrer dans votre papier, puisqu'il est vôtre, et 2° de gagner quelques piastres avec ma copie. Voilà deux vérités qui me semblent incontestables.

Mon bouquin ne peut être fini avant la fin de 1869, ainsi vous avez du temps. Quant à revoir mon traité avec Lévy, je ne l'ai pas sous la main, il est à Croisset. Voulez-vous venir me voir un de ces matins (avant midi) à partir de mardi ou mercredi prochain? Je ne vous donne rendez-vous ni dimanche ni lundi, parce que je serai absent ces deux jours-là. Je suis content que vous vous soyez arrangé avec M. de Maricourt.

Mille poignées de main et tout à vous.

A George Sand.

Chère maître,

Comment! pas de nouvelles?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès,

coups de pied sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in-pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vendredi 1 heure.

Mon cher vieux,

En arrivant à Paris avant-hier, j'ai appris votre nomination par l'article de Scholl. Mon plaisir donc a été mêlé de désagrément.

Puis, hier soir, la princesse m'a dit que vous étiez à Paris. Si vous aviez l'habitude d'ouvrir aux gens qui viennent frapper à votre porte, je me serais présenté chez vous, vers minuit, pour vous embrasser

Comment nous voir? car je repars ce soir.

Ce n'est pas vous que je voulais complimenter, mais Jules, à qui la chose a dû faire plus de plaisir qu'à vous. Le 15 août prochain, ce sera votre tour.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Je vous ai écrit à Trouville, poste restante. Avez-vous reçu ma lettre?

P. S. Un remords me prend. Que faites-vous ce soir? où serez-vous de cinq heures à minuit? Il n'est pas sûr que je puisse dîner avec vous??? Mais où se voir?

Vous savez que ça se porte dès que c'est imprimé dans le *Moniteur*.

Donc, voici un petit cadeau de votre ami. Coupez ledit ruban et le portez.

Je dis coupez par moitié, car il y en a pour deux.

A George Sand.

Nuit de mercredi...

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice!!!*

Suis-je beau, hein?

Dimanche soir, à onze heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être charmant? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela est vrai, mais le contraire aussi! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : nous, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si *nous* est bien!

Mon *moi* m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite; et vous vous plaignez de chercher fortune! Vous!

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge? Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache*, il ne faut rien pour m'émouvoir; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me

fait relire maintenant la *Jolie Fille de Perth*. C'est coquet, quoi qu'on en dise. Ce bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

A la même.

Nuit de mercredi.

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniiorme bourgeois! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoise! Est-il possible de traiter avec un sans-façon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démence! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, — comme la France, — ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la Propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois

son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien! ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes *supérieures* en reléguant pour plus tard les comices agricoles; si on avait mis enfin la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement?

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux Troubadour »; à qui donc penser? à mon bouquin peut-être? mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris? Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le téton. Est-ce un si bon moyen, après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!

Je vous embrasse tendrement.

A Armand Barbès.

Croisset, 8 octobre 1867.

Je ne sais, monsieur, comment vous remercier de votre lettre, si aimable, si cordiale et si noble. J'étais habitué à vous respecter, à présent je vous aime.

Les détails que vous m'envoyez seront mis (incidemment) dans un livre que je fais et dont l'action se passe de 1840 à 1852. Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. — Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels.

Vous connaissez mieux que personne bien des choses qui me seraient utiles et que j'aurais besoin d'entendre. Mais il n'y a pas moyen de nous voir, puisque vous habitez là-bas et moi ici. Sans Mme Sand, je ne saurais même comment vous faire parvenir mes remerciements. J'ai été bien touché de ce que vous me dites sur elle. Ce nous est une religion commune — avec d'autres.

Aussi, je me permets de vous serrer les mains très fort et de me dire :

Tout à vous.

A Mme ***.

Croisset, mardi soir.

M. de Maricourt ne s'est point trompé en préjugeant une sympathie entre nous deux. Son livre m'a telle-

ment plu que je vais vous dire exactement, entièrement ce que j'en pense. Si je le trouvais médiocre, je vous enverrais un éloge sans restrictions et tout serait dit. Mais les *Deux chemins* sont une œuvre à *considérer*. Donc, au risque de faire le *pion* (mais j'y suis contraint), je commence.

Quant à de l'intérêt, il y en a beaucoup, et du talent aussi — un talent franc et charmant; c'est plein de choses étudiées, vues, *vécues*. Jusqu'aux deux tiers du livre (à part quelques petites taches, des étourderies) j'ai à peu près tout admiré. Mais à partir du tremblement de terre (page 140), il me semble que le roman ne se tient plus sur les pieds. Je veux dire que les événements ne *dérivent plus du* caractère des personnages ou que ces mêmes caractères ne les produisent pas. Car c'est l'un ou l'autre (et même l'un et l'autre) dans la réalité. Les faits agissent sur nous, et nous les causons. Ainsi, à quoi sert la révolution de Sicile? Déborah n'avait pas besoin de cela pour s'en aller, et Pipinna pour mourir. Pourquoi ne pas leur avoir trouvé une fin *en rapport naturel* avec tous leurs antécédents? Cela est de la fantaisie et donne à une œuvre sérieusement commencée des apparences légères. Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables. Voilà mon plus gros reproche et même le seul qui soit grave.

J'ai été *ravi* tout d'abord par le portrait de Pipinna et l'intérieur de sa famille. Si tout était de ce calibre-là, le livre serait un chef-d'œuvre. Stella, le père, la maman, tout cela est parfaitement fait. Certaines pages exhalent un parfum du Midi qui vous pénètre; on s'écrie : *C'est ça*.

J'aime beaucoup Déborah. Sa description de l'enfant mort est un bijou. Mais ce qui domine tout le

livre, c'est la promenade en canot (pages 76 et suivantes). Quand on a écrit ces pages-là, on est capable de tout écrire. Pas un écrivain qui ne puisse s'en honorer.

Le parallélisme entre les deux femmes marche naturellement, tout est bien engagé; mais après la soirée où Déborah chante, commence (pour moi) le revers de la médaille. J'ai compris jusque-là et admiré ce caractère, mais il devient trop *voulu* de la part de l'auteur. Je la trouve un peu trop actrice et *poseuse*, les femmes perdues sont plus naïves? Quel intérêt a-t-elle à faire le monstre? Il me semble que la vérité (probable) et la moralité du livre y auraient gagné si elle eût fini par aimer Herman juste au moment où celui-ci s'en fût dégoûté! Du reste, elle a de beaux mouvements d'éloquence. Mais on se demande : est-ce vrai? tandis que l'on croit, comme si on les avait reçues soi-même, aux hyperboles orientales de Pipinna parce qu'elle est humaine. Je crois, enfin, qu'à un certain moment l'auteur a voulu montrer son esprit et a perdu de vue ses personnages, si bien plantés tout d'abord. Cela commençait comme un grand roman, puis a tourné à la nouvelle.

Je blâme le *rêve* (page 42) comme poncif. L'auteur ne s'aperçoit pas non plus parfois qu'il gâte ce qu'il vient de faire. Ainsi (page 23), entre deux paragraphes excellents, il intercale une naïveté qui détruit son effet : « Comme pour obéir à la grande loi du contraste. »

Puisque vous me montrez le contraste, vous n'avez pas besoin de me le dire. Il y a (rarement il est vrai) des métaphores fausses, mais il y en a; ainsi dans *Un Purgatoire en sol dièze*, qui est un petit conte du meilleur goût : « Je fus frappé de l'extrême douceur »

Une douceur ne frappe pas. Ah! je suis un pédant! je sais bien. Mais quand on a de jolies mains, on doit les soigner. Or, M. de Maricourt a non seulement une main d'artiste très bien faite et exercée, mais il a le biceps saillant, ce qui vaut mieux. Son livre a des parties énergiques et viriles. On y sent ce qui est la première des choses : une individualité. J'aurais encore beaucoup à vous dire, car ce livre, je vous le répète, m'a frappé. Je l'ai lu d'une haleine et je reviens de le feuilleter. Faites donc à son auteur mes compliments très sincères. Je voudrais le connaître, il me plaît.

A Michelet.

Croisset, mardi 13 novembre 1867.

Mon cher maître,

Je ne sais de quelle formule me servir pour vous exprimer mon admiration.

La dernière pierre de votre gigantesque monument me semble un bloc d'or. J'en suis ébloui.

Voilà la première fois que je saisis nettement la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à vous je n'avais rien compris à M. de Choiseul, à Marie-Antoinette, à l'affaire du Collier, etc. Je vous remercie d'avoir remis à sa place Calonne dont l'exaltation par Louis Blanc me semblait une *injustice*. C'est pour cela qu'on vous aime surtout. Vous êtes juste, vous.

Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais.

Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste? C'est le générateur de la démocratie envieuse et *tyrannique*. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

Je ne relève pas tout ce qui m'a enthousiasmé dans votre volume. Les aperçus, les mots, les traits, les idées. Un tissu de merveilles.

Il ne me reste plus qu'à relire souvent ce volume, que j'ai dévoré d'un seul coup. Puis je vais le mettre près de ses aînés dans le compartiment de ma bibliothèque qui contient Tacite, Plutarque et Shakespeare, ceux qu'on relit toujours et dont on se nourrit. Cela n'est pas une manière de parler, car vous êtes certainement l'auteur français que j'ai le plus lu, relu.

Il me tarde de vous voir pour vous remercier encore une fois, mon cher maître. Je sais que vous avez eu la bonté de passer chez moi au mois de septembre dernier. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de janvier.

Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler au souvenir de madame Michelet?

Permettez-moi de vous serrer les deux mains

Votre admirateur et très affectionné.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Nuit de mercredi.

J'ai reçu les deux volumes ce matin à onze heures et je viens de les finir. C'est vous dire, mes bons, que *Manette Salomon* m'a occupé toute la journée. J'en suis ahuri, ébloui, bourré. Les yeux me piquent.

Donc, je vous expectore mon sentiment, sans la moindre préparation.

Quant à du talent, ça en regorge. Quelle abondance, n... de D...! Jamais de la vie vous n'avez été plus *vous*, ce qui est le principal.

Voici, en fermant les paupières, ce que je revois. 1° et *avant tout* le caractère de Garnotelle. Ce bonhomme-là est réussi et enfonce Pierre Grasson de cent coudées ; 2° toutes les *poses* de Manette. Vous avez là des pages à apprendre par cœur, des *morceaux* qui sont exquis, parfaits ; 3° un clair de lune finissant par « et la bêtise même des femmes rêvait », n'est-ce pas là la phrase?

Il n'y a pas une seule des tirades de Chassagnol qui ne me plaise! Mais (il faut bien critiquer) je vous demande, en toute humilité, si elles ne sont pas toutes un peu pareilles comme valeur et comme tournure?

Je me suis moins amusé au commencement du second volume. Fontainebleau m'a semblé un peu long. Pourquoi?

Ah! j'oubliais une chose superbe : la baignade d'Anatole, dans la Seine, la nuit. Il est excellent, le Bohême, excellent d'un bout à l'autre.

Id. des embêtements causés à Coriolis par la Juiverie. Il y a vers la fin du second volume une foule de choses exquises. L'enfoncement de l'artiste par la femme, les doutes qu'il a de lui-même, toute cette fin m'a navré. C'est neuf, vrai et fort. Je connaissais le Jardin des Plantes et le tableau du satyre-bourgeois. Mais j'ignorais celui de Trouville qui le vaut.

Comment avez-vous pu faire des descriptions d'Asie-Mineure si vraies? et dans la *mesure* exacte? ce qui n'était pas facile.

Deux chicanes idiotes : 1° Vous écrivez tatikos, il

me semble? c'est tactikos; 2° « aux miss », le pluriel de miss est misses.

Le père Langibont m'a été au cœur, en souvenir de M. Langlois qui était, lui aussi, un élève de David.

J'ai reconnu beaucoup de marques et retrouvé beaucoup de choses.

L'enterrement du singe au clair de lune me reste dans la tête comme si je l'avais vu, ou plutôt éprouvé. Pauvre singe ! On l'aime !

P. S. — Envoyez-moi un exemplaire sur papier ordinaire. Car je ne veux pas prêter mon exemplaire, et, comme il va rester sur ma table, les personnes de ma famille me le prendraient.

Je n'y vois plus, excusez la bêtise de ma lettre. J'ai voulu seulement vous envoyer un bravo, mes chers bons. J'ai bien raison de vous aimer et je vous embrasse plus fort que jamais.

A Jules Duplan.

Croisset, dimanche 18 décembre 1867.

Comme je voudrais être avec toi, mon bon cher vieux : 1° parce que je serais avec toi; 2° parce que je serais en Egypte; 3° parce que je ne travaillerais pas; 4° parce que je verrais le soleil, etc., etc.

Tu n'imagines pas l'horrible temps qu'il fait aujourd'hui. Le ciel est grisâtre comme un pot de chambre mal lavé et plus bête encore que laid.

Je vis actuellement tout à fait seul, ma mère étant à Rouen. Monseigneur vient me voir d'habitude tous les dimanches. Mais aujourd'hui, il traite, il donne à dîner à un tapissier de ses amis. Sa sérénité commence

à revenir. Je crois qu'il est sur le point d'empoigner un sujet. Mais son changement de résidence l'avait complètement dévissé. J'ai reçu avant-hier une lettre de Maxime. Il me paraît en très bon état — rugissant d'ailleurs contre M. Thiers, lequel est maintenant le roi de France. Voilà où nous en sommes, mon bon, absolument cléricaux. Tel est le *fruit* de la bêtise démocratique! Si on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme, le gothique et la fraternité, — nous n'en serions pas là. La France va devenir une espèce de Belgique, c'est-à-dire qu'elle sera divisée franchement en deux camps. Tant mieux! Quel coupable qu'Isidore! Mais comme il faut toujours tirer de tout un agrément personnel, je me réjouis, quant à moi, du triomphe de M. Thiers. Cela me confirme dans le dégoût de ma patrie et la haine que je porte à ce Prudhomme ; — est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot! Je me propose, du reste, *de l'arranger* dans mon roman quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin. J'aurai (dans le second chapitre de ma 3e partie) un dîner où on exaltera son livre sur la *propriété*. — Je travaille comme trente mille nègres, mon pauvre vieux, car je voudrais avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier. Pour avoir terminé le tout, au printemps de 69, de manière à publier dans deux ans d'ici, je n'ai pas *huit jours à perdre*, tu vois la perspective. — Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me sens *moulu*. J'ai peine à me tenir debout, et des suffocations intermittentes m'étouffent.

C'est jeudi dernier que j'ai eu quarante-six ans, cela me fait faire des réflexions philosophiques! En regardant en arrière je ne vois pas que j'aie gaspillé ma vie,

et qu'ai-je fait, miséricorde! Il serait temps de pondre quelque chose de propre.

N'oublie pas d'étudier, pour moi, le *Coquin Orientalo-Occidental;* fourre dans ta mémoire quelques anecdotes idoines à mes désirs — prends-moi des notes. Et ne t'abrutis pas dans les billards européens! Repasse-toi une séance d'almée, et va voir les Pyramides. Qui sait si tu retourneras jamais en Egypte? Profite de l'occasion! crois-en un vieux plein d'expérience — et qui t'aime. Si tu y penses, rapporte-moi : 1° un flacon d'huile de santal et, 2° une ceinture de pantalon en filet; songe que ton ami a la bedaine grosse. En fait de nouvelles, l'artiste Feydeau a un succès avec la *Comtesse de Châlis*, ce qui ne l'empêche pas d'échanger, dans le *Figaro*, des objurgations avec l'israélite Lévy. La « Manette Salomon » des bichons me paraît avoir remporté une veste d'une telle longueur qu'elle peut passer pour linceul; c'est à lire néanmoins.

En fait de lectures, je me suis livré dernièrement à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins! Quels bavards! et ils méprisent les avocats!

Fais-moi penser à t'apporter une roide pièce de vers composée par Bérat; c'est un éloge de Rouen comme tu n'en découvriras pas dans les hypogées, je t'en réponds.

A George Sand.

1er janvier 1868.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu

que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir*, hélas!

Quant au régime que je mène et qui est hors des lois de l'hygiène, ce n'est pas d'hier, j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire! Elle s'idéalise et s'accroît.

A la même

Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec Mme Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous? Car enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle!

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir; à chaque moment je déborde. Voilà pourquoi, chère bon maître adorée, je me prive d'aller

m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. Mais, dans l'été ou l'automne de 1869, vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. Etait-ce farce ? et bête !

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste ! comme jamais je ne l'avais vu. Avez-vous lu son nouveau volume ? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas roide.

A Henri Taine.

. . . . . .

« Mes personnages imaginaires *m'affectent*, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary j'avais si bien le *goût d'arsenic* dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner. »

. . . . . .

« N'assimilez pas la vision intérieure de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné. Je connais parfaitement les deux états ; il y a un abîme entre eux. Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur ; vous sentez que votre personnalité vous échappe ; on croit que l'on va mourir. Dans la vision

poétique, au contraire, il y a joie ; c'est quelque chose qui entre en vous. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est... Souvent cette vision se fait lentement, pièce à pièce, comme les diverses parties d'un décor que l'on pose ; mais souvent aussi elle est subite, fugace comme les hallucinations hypnogogiques. Quelque chose vous passe devant les yeux ; c'est alors qu'il faut se jeter dessus avidement. »

A Jules Duplan.

Croisset, nuit de vendredi à samedi,
24 janvier 1863.

Comme je suis content de te savoir heureux, mon cher bougre ! Je vois d'ici ta binette et celle de Cernuschi contemplant les fresques de Medinet-Abou. La plus basse envie me dévore. Nom d'une balle, que je voudrais être avec vous ! mais quels seigneurs vous faites, un pyroscaphe pour Vos Excellences et Mariette Bey pour cicerone !

Me voilà arrivé à peu près à la fin de ma seconde partie. Je viens, ce soir, de bâcler les huit dernières pages. Il me reste à y mettre le *grainé fin ;* la *ligne* est faite. Quant au *trait de force ?...*

Aussi, mercredi prochain vais-je me ruer vers la capitale, ce centre des arts, cette ville qui comme une courtisane, etc... Un peu de repos, franchement, ne me sera pas nuisible.

D'ailleurs, j'ai, depuis six mois, vécu si obstinément seul sur le Parnasse qu'il est bien juste que j'aille à Cythérée !

J'ai eu dernièrement des embêtements graves. La petite fille de ma nièce Juliette est morte d'une pneumonie, suite d'une rougeole La mère et le moutard avaient eu la rougeole ; la mère l'avait encore et était dans son lit. Tu n'imagines rien de lamentable comme cette jeune femme la tête sur son oreiller et répétant au milieu de ses larmes « ma pauvre petite fille ». Le grand-père (mon frère) était complètement dévissé. Quant à ma mère, elle supporte cela (jusqu'à présent, du moins) mieux que je ne l'aurais cru.

Je ne suis pas content de Monseigneur, il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi? Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer comme un cachalot ; ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie et l'animal a plus de talent que jamais! il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame : c'est là ce qui le désole et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débine tout le monde. Le major m'a écrit une lettre gigantesque (humoristique et blagueuse), où il luttait avec Grimm de verve et de fantaisie. Notre Max va bien. Laporte m'a fait cadeau de six fromages, voilà à peu près toutes les nouvelles.

Quant à la politique, l'horizon se calme. On est à la paix. Quel chien d'hiver! J'ai vu la Seine à Rouen complètement prise, c'est la troisième fois seulement que dans ma longue carrière je jouis de ce spectacle hyperboréen. Après le froid, nous avons eu des coups de vent abominables. A l'heure où je t'écris, le vent mugit et la rivière prend des tournures d'Océan.

Il doit faire plus beau à tes côtés. Vous êtes-vous repassés une soirée de cocottes indigènes, au moins!

Réponds-moi à Paris et dis-moi que tu reviens bien-

tôt. Amitiés à Cernuschi. Quant à toi, mon bon vieux, je t'embrasse tendrement.

A Louis Bonenfant.

Croisset, jeudi.

Mon cher ami,

Je ne t'ai pas suffisamment remercié. Ta narration est de tous points excellente et me fournira de bons détails. Tu m'as rendu un vrai service en me l'envoyant.

Je remercie aussi ma petite cousine Emilie pour son vocabulaire nogentais et je reconnais cette attention par la plus noire ingratitude, car :

Je ne puis me soumettre à son désir qui est de changer le nom du héros de mon roman. Tu dois te souvenir, cher ami, qu'il y a quatre ans je t'ai demandé s'il y avait encore à Nogent des personnes du nom de Moreau ? Tu m'as répondu qu'il n'y en avait pas et tu m'as fourni plusieurs noms du pays que je pouvais employer sans inconvénient. Fort de tes renseignements je me suis embarqué naïvement. Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus. Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre.

Tant pis pour les Moreau qui existent à Nogent.

Ils n'auront pas d'ailleurs à se plaindre de moi. Car mon M. Moreau est un jeune homme très chic.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mercredi soir.

Mon cher vieux,

Je ne t'oublie pas du tout, quoique tu en die! mais je n'ai rien à te conter! Mon silence n'a pas d'autre raison.

Je me mets à ma table vers midi et demi, à cinq heures je pique un chien qui dure quelquefois jusqu'à sept, alors je dîne — puis, je me ref... à la pioche jusqu'à trois heures et demie ou quatre heures du matin — et je tâche de fermer l'œil après avoir lu un chapitre du sacro-saint immense et extra-beau Rabelais. Voilà.

J'espère avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier? et tout le reste dans l'été de 1869, ce qui ne me promet point, jusque-là, poires molles.

Tu serais bien aimable de m'envoyer une re-comtesse de Châlis, pour la répandre.

La mienne est déjà éreintée.

Je te remercie des trois numéros du *Figaro*. Qu'est-ce que ça devient?

Rugis-tu contre M. Thiers? Quel profond penseur, hein! Peut-on voir un Prudhomme plus radical? est-on bête en France, n... de D...

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Coisset, 24 janvier 1868.

Non! je ne vous oublie pas, chère demoiselle, et je suis peiné de vous savoir malade. Si la sympathie en ces occasions pouvait servir à quelque chose, vous seriez guérie. Quel genre de maux d'yeux avez-vous? Il est donc intermittent, puisque vous m'avez écrit quelques lignes au bas de votre lettre.

Vous m'annoncez la mort d'un vieil ami à vous. Moi aussi, j'ai à vous parler de deuil. La semaine dernière j'ai perdu une petite nièce que j'aimais beaucoup, une enfant de trois ans. Emportée en cinq jours par une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère était malade elle-même. J'ai assisté à des désespoirs profonds, dont j'avais ma part, et j'ai monté une fois de plus la côte de ce cimetière où j'en ai déjà tant mis des miens.

Puisque nous aimons tous les deux madame Sand et que vous me demandez de ses nouvelles je puis vous en donner, quoique je ne l'aie pas vue depuis longtemps. Mais je la verrai dans une huitaine de jours, à Paris où je retourne pour quatre mois environ. Elle va très bien et devait passer l'hiver dans le Midi, mais le grand froid qui rendait les voyages difficiles l'en a empêchée.

Mon roman est arrivé à la fin de sa seconde partie. Mais pour l'avoir entièrement terminé, il me faut bien encore dix mois. J'aborde la Révolution de 1848, et en étudiant cette époque-là, je découvre beaucoup de choses du passé qui expliquent des choses actuelles. Je crois que l'influence catholique y a été énorme et déplorable.

Je ne pense pas comme vous qu'on soit à la veille

d'une guerre religieuse, la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tant pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas.

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelqu'un qui vous ferait des lectures pour continuer votre histoire de l'Anjou? Je suis très fâché que vous ayez abandonné ce travail, qui vous était sain et utile.

Vos chagrins me semblent si profonds et enracinés que je ne sais plus que vous conseiller, chère demoiselle. Soignez vos yeux et tâchez de ne pas songer à ce qui vous afflige.

A George Sand.

Chère maître,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain »; on n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi, sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître, je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde » ; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience, et, quand on débine devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien

de plus sot! car ça ne *sert à rien* et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le *lâchage des amis en société*, me semble prendre des proportions gigantesques!

A Jules Duplan.

Paris, dimanche 17, 6 h. du soir.

Mon cher bonhomme,

J'ai été bien content, ce matin, en recevant ta lettre. Je commençais à trouver qu'elle tardait à venir. J'avais même été, jeudi, chez Blamont pour avoir de tes nouvelles. Enfin, tu vas bien et tu t'amuses! « Taïeb, taïeb quetir! »

Tu ne saurais croire comme tu me manques ici, et je serais bien dupe si je m'en retournais à Croisset avant ta rentrée à Paris. Dans ce cas-là, il faudra que tu viennes me voir là-bas, ne serait-ce qu'un jour.

Tu es juste maintenant dans le milieu dont j'aurais besoin pour mon roman sur l'Orient moderne. Tu vois les choses et fréquentes des binettes qui me seront indispensables. *Pense-z-y*. Je ne te demande pas, bien entendu, de prendre des notes; mais j'en prendrai d'après tes souvenirs tout récents, que tu me dérouleras dans le silence du cabinet.

Blamont a été très gentil. Lévy m'a enfin prêté cinq mille francs, que j'espère, du reste, lui rendre au mois de mai prochain; car ma mère a vendu sa ferme de Courtavent et veut nous en partager le montant. Le premier paiement aura lieu dans six semaines; je dois avoir, alors, dix mille francs, dont je cracherai la

moitié à l'Israélite. Pour remercier Blamont de ses bons services, je lui ai communiqué deux palimpsestes HENAVRMES : l'un est un procès-verbal de gendarmerie; l'autre, les mémoires secrets d'une dame. Pas n'est besoin de dire que les deux documents sont lubriques.

Je suis arrivé de Croisset, ici, avec Monseigneur, le 19 février, pour la centième de la *Conjuration*. Trois jours après, la mère de Bouilhet mourait. Le pauvre bougre a passé par d'atroces moments. Notre ami Maxime a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un grand article sur le télégraphe, et est maintenant lancé dans les voitures. Ses *Forces perdues* ont paru en volume. Connais-tu cela? C'est évidemment ce qu'il a fait de meilleur.

J'ai eu aujourd'hui Graindorge, le major et les bichons, et il n'a été question, bien entendu, que des *Idées de madame Aubray*, dont la première a eu lieu hier. Succès énorme, je crois. Mais le plus beau a été le père Dumas, qui s'est par trois fois présenté au public pour se faire applaudir à la place de son fils.

Non, tu n'imagines pas quelque chose d'em..... comme Galilée, « nous renonçons à peindre ». (Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, l. III.)

Notre grand historien national baisse un peu; je vois moins d'enthousiasme que l'année dernière. Le poète Glatigny improvise à l'Alcazar et Lagier se range. Elle vit en garni et paie des dettes...

Je cherche quelles nouvelles t'envoyer et je n'en trouve plus ; il reste donc à te parler de moi. Tu me demandes si je suis content de ce qui est fait? Franchement, je n'en sais rien. Présentement, je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la bibliothèque des députés et je recueille des renseignements de droite

et de gauche. Ah ! combien je voudrais être dans ta peau, — ou plutôt à côté d'icelle, — pour fumer ensemble un chibhah sous les arbres de l'Esbekieh ! Tu n'imagines l'abominable hiver que nous avons; il fait, par moments, aussi froid qu'au mois de janvier ! La neige tombe et le vent nous coupe en quatre.

La présente est stupide; je viens de l'écrire en hâte. Il est sept heures; je n'ai que le temps de dîner, après quoi j'irai chez la princesse, où l'on joue un proverbe de Feuillet, — tu sais que c'est mon auteur.

Adieu. Reviens-nous le plus tôt possible. Amitiés au grand.

A George Sand.

Samedi soir.

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot « libellules » celui d' « alcyons ». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre* des lâcs (genre Gerris). Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole? Mais ça ralentirait le mouvement ! ça emplirait tout le paysage ! Je mettrai « des insectes à grandes pattes », ou « de longs insectes », ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire. Enfin, ce soir, on me l'a rendu; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça *doit avoir été comme*

ça! ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvières, à Rebec ! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. *Là* est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161 !

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez ! et qui est *très amusant.* Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand'père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. Je serai serai seul une

bonne partie de l'été et me propose de piocher vigoureusement :

> Je travaille beaucoup et redoute le monde.
> Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.
>
> CAMILLE DOUCET.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio;* mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

A Ernest Chesneau.

Croisset, dimanche.

Non ! mon cher ami, votre livre ne contrarie en rien mes goûts, loin de là ! J'ai même été ravi de voir ce que je sens, ce que je pense, formulé d'une telle façon.

Votre morceau sur l'École anglaise est à lui seul une œuvre. Et d'abord, vous avez très bien signalé son trait saillant, l'absence de composition (si vous aviez tenu à noircir du papier, vous auriez pu faire un rapprochement entre la peinture et la littérature britanniques). Bien que j'aie lu l'ouvrage de Milsand, voilà la première fois que je trouve enfin une définition nette de préraphaélisme !

La manière dont l'absolu et le contigent doivent être mêlés dans une œuvre d'art me semble indiquée nettement page 60. Je pense comme vous : Dès qu'il

y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonction d'idéaliste » (94). Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel et on n'est vrai qu'à force de généraliser. Du reste, vous concluez fort bien, en montrant l'inanité des théories par l'exemple des deux écoles anglaise et belge arrivant à des résultats divers bien qu'elles soient parties du même principe (p. 550). *La limite* de la peinture (ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas) est montrée avec une évidence qui crève les yeux, à propos d'un tableau de Pamvels et d'un autre de Comte. Enfin, je n'ose trop vous louer de vos idées parce que ce sont les miennes. Donc, sur la religion, nous sommes d'accord.

Quant aux appréciations particulières (question de nerfs et de tempérament autant que de goût), je vous trouve parfois un peu d'indulgence. Comme pour mon ami H. Bellangé, entre autres. Cela tient peut-être à ce que vous savez beaucoup et que vous êtes sensible à des mérites que je ne vois pas? Cependant j'applaudis sans réserve à tout ce que vous dites sur Ingres et Flandrin (315), Gérôme (221), le sculpteur italien Vela (378), bien d'autres encore, et je vous remercie d'avoir rendu justice à Gustave Moreau, que beaucoup de nos amis n'ont pas, selon moi, suffisamment admiré! Mais pourquoi dites-vous *le* sphinx? C'est ici *la* sphinx. Cette infime remarque vous prouve que je vous ai lu attentivement. Ainsi, page 124, il y a une faute: « les récits d'histoire romaine d'Augustin Thierry ». vous avez voulu dire « les Récits *mérovingiens* » d'A Thierry. Les Récits d'histoire romaine sont d'Amédée Thierry.

Mais je ne suis nullement de votre opinion quand vous prétendez que « Decamps nous fit un Orient ima-

ginaire ». Son Orient n'est pas plus imaginaire que celui de lord Byron. Ni par brosse, ni par la plume, personne encore n'a dépassé ces deux-là comme *vérité*.

Vous m'avez souvent mis sous les yeux des tableaux que j'avais oubliés. La description des portraits de l'empereur et de Mme de Ganay sont des pages du meilleur style, achevées, excellentes. Votre article sur l'*Art Japonais* est d'un critique supérieur où l'on sent le patricien sous l'esthéticien (pardon du mot). A preuve : vos observations sur les surfaces courbes, la perspective, — cela est creusé. Vous êtes entré au cœur de l'*Art Japonais*, il me semble.

Une chicane, cependant. Etes-vous bien sûr que « ce soit le rationalisme étroit de la Chine » qui lui ait fait repousser toute tentative de progrès ? Le rationalisme seul en est-il la cause ? Je n'en sais rien. En résumé, mon cher Chesneau, votre livre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de me l'avoir envoyé. Je vous remercie également de l'aimable lettre qui l'accompagnait. Mon nom répété deux fois dans votre volume m'a prouvé votre sympathie. Croyez bien à la même.

Je vous serre les deux mains.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Mercredi 17 juin 1868.

Êtes-vous à Vichy ? allez-vous partir pour Vichy ? ou êtes-vous revenus de Vichy ? En tout cas, je vous envoie le bonjour rue Saint-Georges.

Et d'abord, le bruit, ça se calme-t-il un peu ? Moi,

j'étais si profondément agacé en revenant ici, que j'ai été plusieurs jours encore sans pouvoir dormir. A trente-trois lieues de distance, j'entendais les maçons ! Ce serait une jolie thèse médicale que celle-ci : « De l'influence de la bêtise parisienne sur le développement de la folie. »

Et, à ce propos, quel est ce quelqu'un « qui me croyait fou » ?

. . . . . .

. . . . . .

Rentré chez moi, dimanche, à onze heures et demie, je me couche, en me promettant de dormir profondément, et je souffle ma bougie. Trois minutes après, éclats de trombone et battements de tambour ! C'était une noce chez Bonvallet. Les fenêtres dudit gargotier étaient complètement ouvertes (vu la chaleur de la nuit) ; je n'ai pas perdu un quadrille ni un cri ! L'orchestre (comme j'ai l'honneur de vous le répéter) était enjolivé *par deux tambours !*

A six heures du matin, re-maçons. A sept heures, je déménage pour aller loger au Grand-Hôtel.

Là, trois quarts d'heure de promenade avant de trouver une chambre. A peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. Bref, à neuf heures, j'en sors et vais à l'hôtel du Helder, où je trouve un abject cabinet noir, comme un tombeau. Mais le calme du sépulcre n'y régnait pas : cris de messieurs les voyageurs, roulement des voitures dans la rue, trimballage de seaux en fer-blanc dans la cour.

De une heure à trois heures, je fais mes paquets et quitte le boulevard du Temple.

De quatre à six heures, avoir tâché de dormir chez Ducamp, rue du Rocher. Mais j'avais compté sans d'autres maçons qui édifient un mur contre son jardin.

A six heures, je me transporte dans un bain, rue Saint-Lazare. Là, jeux d'enfants dans la cour et piano.

A huit heures, je reviens rue du Helder, où mon domestique avait étalé sur mon lit tout ce qu'il me fallait pour aller, le soir, au bal des Tuileries. Mais je n'avais pas dîné, et, pensant que la faim peut-être m'affaiblissait les nerfs, je vais au café de l'Opéra. A peine y étais-je entré qu'un monsieur dégueule à côté de moi.

A neuf heures, je retourne à l'hôtel du Helder. L'idée de m'habiller m'épuise comme une saignée aux quatre membres. Je renâcle et je me décide à regagner les champs au plus vite. Mon serviteur fait ma cantine.

Ce n'est pas tout. Dernier épisode : ma cantine roule de l'impériale du fiacre par terre et me tombe sur l'épaule. J'en porte encore les marques. Voilà.

A George Sand.

Croisset, dimanche 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus! Tant pis; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement*

des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table.

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source *divine* ne *peuvent découler* la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts ! car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union, d'amour. » (L. Blanc.)

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : Sans la religion, pas de poésie ! » (Proudhon.)

A propos de celui-là, je vous *supplie*, chère maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des *Penseurs*. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne*, du grand Veuillot; dans *Çà et Là*. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière !

A Michelet.

Mercredi.

Non, mon cher maître, je n'ai pas reçu votre livre ; mais je l'ai lu et je le relis. Quelle *Montagne* que la vôtre ! Où vous arrêterez-vous ?

Je suis écrasé par cette masse d'idées, ébahi par ces profondeurs.

Jamais, je crois, je n'ai lu quelque chose qui m'ait pénétré plus profondément que les bains d'Acqui. Vous m'avez remis sous les yeux les Pyrénées et les Alpes. Avec vous, du reste, on est toujours sur les sommets.

Le lourd roman auquel vous vous intéressez (lourd pour moi, en attendant qu'il le soit pour les autres) ne sera pas terminé avant une grande année. Je suis en plein, maintenant, dans l'histoire de 48. Ma conviction profonde est que le clergé a *énormément* agi.

Les dangers du catholicisme démocratique que vous signalez dans la Préface de votre Révolution, sont tous advenus. Ah ! nous sommes bien seuls !

Mais vous restez, vous.

Je vous serre les mains très fort, en vous priant de me croire, mon cher maître, votre très affectionné.

A George Sand.

Dieppe, lundi.

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X***, le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. C'est tellement beau que j'ai « cuydé » en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas; nous avons parlé de vous, bien entendu, et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « *accusera* les patriotes de tout le mal »; je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer *son* opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences; riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent : jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la jus-

tice dans l'art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant*, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment, les répétions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible, pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

A Jules Duplan.

Croisset, nuit de jeudi.

Cher vieux,

Voici la chose.

Je raconte, ou plutôt une cocotte de mon bouquin, raconte son enfance. Elle était fille d'ouvriers à Lyon. J'aurais besoin de détails sur l'intérieur d'iceux.

1° Trace-moi, en quelques lignes, l'intérieur d'un ménages d'ouvriers lyonnais;

2° Les canuts (qui sont, je crois, les ouvriers en

soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond ?

3° Dans leur propre domicile?

4° Les enfants travaillent-ils aussi?

Je trouve ceci dans mes notes : le tisserand du métier à la Jacquard reçoit sans cesse dans l'estomac le contre-coup des mouvements du balancier par l'*ensouple* sur lequel l'étoffe s'enroule à mesure qu'elle avance.

5° C'est l'ensouple qui donne des coups? Rends-moi la phrase plus claire.

Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur d'ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépucelage de notre héroïne dans un endroit luxueux...

A Ernest Feydeau.

O Feydeau,

Je ne sais pas qui a écrit : « Je voudrais jeter le monde sur sa face. » Désir que je partage. Ça a l'air biblique? Mais c'est peut-être de Shakespeare?

Merci pour ta note. La réponse à la deuxième question est précise, mais est-elle bien vraie ? Puisque Guastalle la contredit? Demande-lui là-dessus une explication, éclaircis-moi ce point-là ? et tu seras bien aimable.

Quant aux postes ils devaient être aux mairies? Quel bouquin em...!

Tu me verras au mois de décembre (vers la fin), mais je ne resterai à Paris que très peu de jours, n'ayant pas l'intention de commencer ma saison d'hiver avant la fin de février. C'est le moyen d'aller plus vite. Pour

paraître en octobre prochain, il faut que j'aie fini en juillet ; or je n'ai pas d'ici-là une minute à perdre.

Qu'est-ce qui occupe ta cervelle pour le quart d'heure ?

Est-ce assez beau l'affaire Baudin ! Quels maladroits !

Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que madame Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds.

P. S. En mai 1849, existait une société ayant pour but de fournir des ornements au culte catholique, soutanes, reliques, etc. Cette société, qui avait pour chef M. de Savouillon, avait été fondée par *M. de Calonne.*

Renseignements sur icelle, S. V. P.

N'est-ce pas là-dedans qu'était le gars Barbey d'Aurevilly ?

J'ai passé une partie du mois d'août à Paris, mais ne me suis pas présenté à ton domicile croyant que tu étais à Trouville. Tu dois y être encore ? avec les de Goncourt ? Je les avais priés de me donner de tes nouvelles, ils ne m'ont pas écrit.

A George Sand.

Croisset, mercredi soir 9 septembre 1868.

Est-ce une conduite, cela, chère maître ? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour ! Êtes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs ?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly ?). On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce ? (Mais je la croyais mourante, Thuillier,

pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio ?* Êtes-vous contente ? Etc., etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne !* Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches ! Velches ! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire ! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez coines ? Quels pauvres gens !

Et Sainte-Beuve ? le voyez-vous ? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent. J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce ? D'ici là, mille bonnes tendresses.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mardi.

Cher vieux,

Je ne sais pas si tu existes encore, mais comme je viens te demander un service, j'espère que tu me don-

neras de tes nouvelles. Voici la chose : elle concerne mon bouquin.

Mon héros Frédéric a l'envie légitime d'avoir plus d'argent dans sa poche et joue à la Bourse, gagne un peu, puis perd tout, 50 à 60,000 francs. C'est un jeune bourgeois complètement ignorant en ces matières et qui ne sait pas en quoi consiste le 3 p. 100. Cela se passe dans l'été de 1847.

Donc, de mai à fin d'août, quelles ont été les valeurs sur lesquelles la spéculation s'est portée de préférence?

Ainsi il y a trois phases à mon histoire.

1° Frédéric va chez un agent de change, apporte son argent et se décide pour ce que l'agent de change lui conseille. Est-ce ainsi que cela se passe?

2° Il gagne. Mais comment? et combien?

3° Il perd tout. Comment? et pourquoi?

Tu serais bien aimable de m'envoyer ce renseignement qui ne doit pas tenir dans mon livre plus de 6 ou 7 lignes. Mais explique-moi cela clairement et véridiquement.

Fais attention à l'époque, c'est en 1847, l'été des affaires Praslin et Teste.

Par la même occasion, dis-moi un peu ce que tu deviens et fabriques?

A George Sand.

Ça vous étonne, chère maître? Eh bien, pas moi! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous plains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une âme par une

autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du Juste »? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères? Après l'amour, la dévotion; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin du surnaturel. La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité!

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée-Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant

trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 1848, qui me feront très bien voir des bourgeois ! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs, etc.?

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là ! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art ? Quelle quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés !

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de l'époque ! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

S... n... de D... ! ta lettre de ce matin m'a affligé. C'est embêtant, c'est embêtant ! Je ne peux répéter que cela.

Est-ce que cette pièce est *injouable* à tout autre théâtre qu'aux Français ? et n'y a-t-il que Bressant dans le monde ? Pourquoi fais-tu des pièces pour des acteurs ?

Quant à ***, qu'il t'ait joué quelque mauvais tour, ça ne m'étonne pas. C'est un catholique dont il faut, dit-on, se défier. Tu aurais tort, nonobstant, de

renoncer au théâtre. Je ne connais pas ta dernière œuvre ; mais ce dont je suis sûr, c'est que *Un coup de bourse* est ce que tu as fait de plus original. Voilà mon opinion.

Soigne ta calligraphie si tu veux que je lise tes lettres, car celle de ce matin m'a donné beaucoup de mal.

Sais-tu que « la Jeunesse des Écoles » s'apprête à aller siffler Renan comme impérialiste ? Le naufrage d'About l'exalte. Les soi-disant libéraux lâchés par MM. les ecclésiastiques me paraissent d'un joli tonneau comme stupidité. De quelque côté qu'on se tourne, c'est à en vomir. On ne peut pas faire un pas sans marcher sur de la m..., chose fâcheuse pour les gens qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser mon avant-dernier mouvement. J'en ai encore pour un mois, et je suis bien exténué, ou plutôt bien impatient. L'envie d'avoir fini me ronge. Quant à l'ensemble, mes inquiétudes angmentent sur iceluy et l'exécution est de plus en plus difficile à mesure que j'avance, parce que j'ai vuidé mon sac et qu'il doit avoir l'air encore plein.

Au comte René de Maricourt

Croisset, nuit de mercredi.

Mon cher confrère,

Je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre *Veuve*, parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C'est vous dire que j'ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l'ai lu d'une haleine.

Voici en deux mots ce que j'en pense : l'auteur est un homme *naturellement* plein d'esprit, d'observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c'est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d'après nature, et un autre *où il s'amuse :* ce qui gâte l'effet de ses bonnes pages. L'art ne doit pas *faire joujou*, bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l'art pour l'art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans *Veuve*, tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne *croit* pas à l'histoire, parce les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m'explique : on ne comprend pas pourquoi madame Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce qu'elle a fait un vœu ? Mais la raison du vœu n'est pas motivée !

Elle n'aimait pas assez son mari, d'une part, et de l'autre elle n'est pas assez dévote. — Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique. La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques ; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d'aspect sans raison ? Nous sommes habitués à voir un grotesque, puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie ? Or, le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner *une fin chrétienne* à un livre commencé impartialement. De là les disparates.

Suis-je un pion assez sévère, hein ?

« Sévère, mais juste », si bien que je trouve la décla-

ration d'amour de Donatien un simple chef-d'œuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et style, tout l'ouvrage ; — écrase n'est pas le mot, je veux dire domine. La description de la petite ville, M. Selvaje, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de madame Mulot *surtout* m'ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de madame de Reversière, avez-vous mis l'indicatif ? Cela arrête la narration, — et c'est dommage, car le portrait en est excellent. — Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez d'attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi, l'historiette de Lodoïska et d'Yves, qui n'*amène aucun fait* dans votre roman, est beaucoup trop longue. M. Lebrun, entendant par hasard ce qu'on dit de lui, est un procédé qu'il faut laisser aux auteurs dramatiques !

Mais comme j'aime M. Lebrun ! et vous aussi, n'est-ce pas ? Cela se sent, et c'est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme, — et c'est, pour réussir, le premier de tous, — continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman ; je vous expose mes doutes, au hasard et à la hâte, comme ils viennent.

Pourquoi votre médecin : 1° boit-il de l'eau-de-vie pour se donner du cœur, et, 2°, est-il baron ? Evidemment un médecin de campagne peut boire de l'eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais *que gagnez-vous* (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie ? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools

et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d'Hector un personnage ridicule? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l'individu qui leur est sacrifié eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M. Reversière fils.

Pourquoi madame Lebrun pense-t-elle sous forme de journal? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler *longtemps* les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l'auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer, — bravo! bravissimo!

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d'une si grande valeur, de *s'amuser* à des bamboches comme les hallucinations qui suivent? Ah! c'est que l'auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu'il avait pris du haschich et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d'ailleurs (dans les *Deux Chemins*), le siège de Messine. Mais l'incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m'a fait froid dans le dos : « Mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble. »

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son œuvre, une fois qu'elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour les gens qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de G. F.

A George Sand.

Mardi.

Chère maître,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis déchiré pour l'envie de dire « oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérangeable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours (*sic*). Que serait-ce en sortant de Nohant? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort!

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe!) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice? Il faut que la chère maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles!

En voici des miennes! Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement. En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas,

pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot! Je me remettrai au beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre!

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à six heures et je suis revenu à dix. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff? Comme vous l'aimeriez!

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements? Sur la garde nationale!!!

Ouïssez ceci : le *Figaro*, ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau comme bêtise, hein!

A la même.

Samedi soir.

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais? Je vous avouera

même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. « Mon Dieu ! mon Dieu ! comme les hommes de lettres sont bêtes ! » Fragment de la correspondance de Napoléon Ier. Quel joli fragment, hein? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. Nom de Dieu! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine ! » comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la doctrine de la grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48, a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge, quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (*sic*) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature et la dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant, je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

A la même.

Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure, 1869.

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous, et aux vôtres, « bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres? » C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons.

Non, « je ne me brûle pas le sang », car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris « frais comme une jeune fille », et les gens qui ignorent ma biographie ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les idées reçues. Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que les pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon tempérament? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier? Il me

semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague), et au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prudhomme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que « la claustration où je me condamne soit un état de délices », non. Mais que faire? Se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre.* Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant !

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier, que je me suis couché à sept heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie*, par G. Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon

goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé *** stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la cité d'Aoste*, trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant! Eh bien, pas du tout! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

A la même.

Croisset, mardi 2 février 1869.

Ma chère maître,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature). Enfin!

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie! Mais cette fois dépasse toutes les autres! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche. Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimballé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois ! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La princesse l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci. Le premier tort est à la princesse, qui a été vive; mais le second et le plus grave est au père Beuve, qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus ! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'empereur! oui, à moi, l'éloge de Badinguet! — Et nous étions seuls !

La princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour isidorien qui m'ont un peu humilié; car c'était me prendre pour un franc imbécile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim? Il est loin d'être un sage, celui-là; il n'est pas comme vous !

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la

force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contrepied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien; du temps de Sainte-Beuve et de Taine, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre en *soi*, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente?* d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais.

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût*, qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la liberté par politique et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

A Michelet.

Croisset, 2 février 1869.

Mon cher maître,

J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur*, et je vous en remercie du fond de l'âme. Ce n'est pas du souvenir que je vous remercie, car je suis accoutumé à vos bienveillances — mais de la chose en elle-même.

Je hais comme vous la prétraille jacobine, Robespierre et ses fils que je connais pour les avoir lus et fréquentés.

Le livre que je finis maintenant m'a forcé à étudier un peu le socialisme. Je crois qu'une partie de nos maux, viennent du neo-catholicisme républicain?

J'ai relevé dans les prétendus hommes du progrès, à commencer par saint Simon et à finir par Proud'hon, les plus étranges citations. *Tous* partent de la révélation religieuse.

Ces études-là m'ont amené à lire les Préfaces de Buchez. — La démocratie moderne ne les a point dépassées. Rappelez-vous l'indignation qu'a excité le livre de Guinot.

Si la République revenait demain, on re-bénirait les arbres de la liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique »

J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze volumes de l'histoire parlementaire. Ce qui m'a fait relire pour la six ou septième fois votre Révolution,

c'est que j'ai eu des remords à votre endroit. Il m'a semblé, mon cher maître, que jusqu'à présent, je n'avais pas eu pour vous assez d'admiration. La connaissance matérielle des faits m'a permis de mieux apprécier votre extraordinaire mérite. Quelle perspicacité et quelle justice ! J'omets tout le reste pour n'avoir pas l'air d'un courtisan.

J'espère vous voir à la fin du mois prochain, vers Pâques, et causer longtemps avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme Michelet et de me croire plus que jamais, mon cher maître,

Votre tout dévoué.

A George Sand.

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adoré ! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur ! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au dix-huitième siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât. et qu'on les confondît. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi; orléanisme, république,

empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m.... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux !

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours, et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles ! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

A la même.

Nuit de mardi.

Ce que j'en dis, chère maître? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection? Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journellement) à distinguer le bien du mal? La vie doit être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur l'inscience des enfants Celui qui lirait nettement dans ces petits

cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais « envoyer mon cœur » à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche, une bourriche d'huîtres!

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30,000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres puisqu'il est riche et qu'il a du talent?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin ! Y en a-t-il un plus beau ?

A la même.

Ma prédiction s'est réalisée; mon ami X... n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il dé-

choit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant! Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte comme la théologie! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman, *l'Éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci! Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le Midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle! lui qui était si gai, autrefois!

Mon Dieu! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce! Mais c'étaient tous bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh! hommes de peu de foi! Vive saint Polycarpe!

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 25 février 1848, a demandé la mort de Louis-Philippe, « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

A Jules Duplan.

Jeudi.

Cher vieux,

Ton pauvre géant a reçu une rude calotte dont il ne se remettra pas. Je me dis : « A quoi bon écrire maintenant puisqu'il n'est plus là ! » C'est fini, les bonnes gueulades, les enthousiasmes en commun, les œuvres futures rêvées ensemble. Il faut être « philosophe et homme d'esprit » mais ce n'est pas facile. Je te raconterai *les détails* quand nous nous verrons. Sache pour le moment qu'il est mort en philosophe. Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen; j'ai cru crever de soif et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes, etc. Il s'est formé une commission pour lui élever un monument. On lui fera un petit tombeau convenable et un buste qu'on mettra au Musée. On m'a nommé le président de cette commission; je t'enverrai la première liste de souscripteurs. L'Odéon m'a écrit deux ou trois belles lettres. J'ai rendez-vous avec les directeurs pour le 12 août. C'est moi qui possède tous ses papiers; il reste de lui un très beau volume de vers — que mon intention est de publier peu de jours après qu'*Aïssé* sera jouée. — Je n'ai pas eu la force de relire mon roman, d'autant plus que les observations de Maxime, si justes qu'elles soient, m'irritent. J'ai peur de les accepter toutes, — ou d'envoyer tout promener. — Quelle perte pour ma littérature, mon pauvre vieux ! quelle perte ! — et je ne parle pas du reste. Tu es donc toujours malade, toi! ne l'imite pas, n... de D...! il ne me manquera plus que ça.

A Maxime Ducamp.

Croisset, 23 juillet 1869.

Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre ; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, et moi comme les autres, le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois ; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au mois de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour mademoiselle Aissé et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement pénible qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P... de Paris, X... de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis, nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on ne lui dît la vérité. P... l'a expédié à Vichy, d'où Villemain s'est empressé de le renvoyer à Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Villemain me l'avait écrit.

(Pendant ces quinze derniers jours ma mère était à Verneuil, chez les dames V... et les lettres ont eu trois jours de retard ; tu vois par quelles angoisses j'ai passé.) J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent,

ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait. Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de Lamettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred Le Poitevin lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche à cinq heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition ; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis un tremblement l'a saisi, il a balbutié : Adieu ! Adieu ! en se fourrant la tête sous le menton de Léonie et il est mort très doucement. Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle ; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires ; puis j'ai battu le pavé jusqu'à une heure, et il faisait chaud dans les rues autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde. J'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait les pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais quelle soif ! Celle du désert de Qôseir n'était rien auprès. Enfin je suis arrivé rue Le Bihorel : ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur cœur que celui du petit Philippe ; lui et cette

bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir tous ses papiers. De la part du jeune homme surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil, il a eu un enterrement très nombreux. Deux mille personnes au moins ! Préfet, procureur général, etc., toutes les herbes de la Saint-Jean. Eh bien ! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie ; j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus ; il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur et la montée du cimetière monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain tout près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur une balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse. Les *discours* allaient commencer (il y en a eu trois) ; alors j'ai renâclé; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été cherché ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous ses papiers ; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites, et voilà ! Ah ! cher Max ! c'est dur ! Il laisse par son testament... à Léonie, tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe ; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites : moi, d'Osmoy, toi et Caudron ; il laisse un excellent volume de poésies, quatre pièces en prose et *Mademoiselle Aïssé*. Le

directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte, je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié. Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul. Te souviens-tu quand nous nous écrivions : *Solus ad solum?*

P. S. Dans toutes les lettres que j'ai reçues il y a cette phrase : « Serrons nos rangs! » Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : *Sunt lacrymæ!*

A Sainte-Beuve.

Vendredi matin.

Merci de votre bonne lettre, mon cher maître. Je suis *broyé*, et la fatigue physique domine tout.

Mon pauvre Bouilhet est mort en *philosophe* et sans l'assistance d'aucun ecclésiastique. Sa fin a été hâtée par ses sœurs qui sont venues lui faire des *scènes religieuses* et qui voulaient s'emparer du mobilier. Je vous donnerai plus tard des détails si vous y tenez.

Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait bonne figure jusqu'aux *discours*, exclusivement. J'aime la littérature plus que personne ; mais je veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin! N'en parlons plus.

Quant à ce brave Monselet que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une *brute de la localité*, ou un jeune paléographe de Paris.

Mon frère était le camarade de collège de Verdrel,

le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal. Je crois que l'archevêché s'agite.

Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition.

J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune chance. Voilà.

Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.)

Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant.

Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé *d'affaires*.

Je vous embrasse.

Soignez-vous bien. Qu'il en reste encore un peu sur la terre de ceux qui aiment le beau.

Hein, les pauvres amants du style, comme ils s'en vont !

A George Sand.

Chère bon maître adoré,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours « son indépendance et sa liberté », parce qu'il

fera comme il a toujours fait. Il a toût lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambra.

Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint Antoine*, mais je n'ai même pas le temps de lire.

Ouïssez ceci : Votre pièce, primitivement, devait passer après *Aïssé* ; puis il a été convenu qu'elle passerait *avant*. Or, Chilly et Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement « pour profiter de l'occasion », pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un « dédommagement quelconque ». Eh bien, moi, qui suis le propriétaire et le maître d'*Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton ? Détrompez-vous, et faites absolument comme si *Aïssé* n'existait pas ; et surtout pas de délicatesse, hein ? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses, mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable ; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire *Aïssé*, afin d'en causer un peu ; quelques-uns des acteurs qu'on propose sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés.

FIN

TABLE

1854

A Louis Bouilhet 1
Au même. 2
Au même. 5
Au même. 7

1855

Au même. 10
Au même. 12
Au même. 14
Au même. 20
Au même. 22
Au même. 25
Au même. 26
Au même. 28
Au même. 30
Au même. 32
Au même. 33
Au même. 35

1856

Au même 37
Au même 38
Au même. 41
Au même. 43
Au même. 44
Au même. 46
Au même. 48

Au même. 49
Au même. 51
Au même. 54
A Ernest Chevalier 56
A Louis Bouilhet 57
A Laurent Pichat 58
A Mme Maurice Schlésinger 60
A Jules Duplan 63
A Louis Bouilhet 64
A Maurice Schlésinger 65
A Théophile Gautier 67
A Mme Roger des Genettes 67

1857

A Laurent Pichat 68
A Louis Bonenfant. 70
A Mme Maurice Schlésinger 71
A Théophile Gautier. 74
A Eugène Crépet. 74
Au docteur Jules Cloquet 75
A Mlle Leroyer de Chantepie 76
A Maurice Schlésinger 77
A Edouard Houssaye 78
A Mlle Leroyer de Chantepie. 79
A Maurice Schlésinger 81
A Jules Duplan 83
A Mlle Leroyer de Chantepie. 84
A Jules Duplan 90
Au même. 91
A Louis Bouilhet 93
A Charles Baudelaire 95
A Jules Duplan 96
A Ernest Feydeau. 97
A Eugène Crépet 99
A Charles Baudelaire 100
A Ernest Feydeau 101
A Charles Baudelaire 102
A Ernest Feydeau. 102
A Mlle Leroyer de Chantepie. 105
A Jules Duplan 109

A Ernest Feydeau. 111
A Jules Duplan. 113
A Mlle Leroyer de Chantepie 114

1858

A la même 118
A la même 120
A Mme Roger des Genettes. 123
A Mlle Leroyer de Chantepie 124
A Louis Bouilhet 126
A Ernest Feydeau. 128
Au même. 129
A Jules Duplan. 131
A Ernest Feydeau. 132
Au même. 133
A Jules Duplan 134
A Ernest Feydeau. 135
A Jules Duplan 136
A Mlle Leroyer de Chantepie 137
A Ernest Feydeau. 138
A Mlle Leroyer de Chantepie. 140
A Ernest Feydeau 142
A Mlle Leroyer de Chantepie. 143

1859

A Mme Maurice Schlésinger. 144
A Mlle Leroyer de Chantepie. 146
A Jules Duplan. 149
A Ernest Feydeau. 150
Au même. 151
Au même 153
A Mme Roger des Genettes. 154
A Ernest Feydeau. 156
A Mme Roger des Genettes 158
A Ernest Feydeau. 160
Au même. 161
Au même. 163
A Eugène Crépet 165
A Jules Duplan 166
A Ernest Feydeau. 167

A Maurice Schlésinger. 169
A Ernest Feydeau. 170
Au même. 171

1860

A Louis Bouilhet 173
Au même. 173
Au même. 175
A Mlle Leroyer de Chantepie 176
A Ernest Feydeau. 178
Au même. 179
A Edmond et Jules de Goncourt 181
Aux mêmes. 182
A Charles Baudelaire 174
A Ernest Feydeau. 184
Au même. 187
Au même. 188
A Louis Bouilhet 190
A Ernest Feydeau. 191
A Mlle Leroyer de Chantepie. 193
A Mme Roger des Genettes. 194
A Louis Bouilhet 196
Au même. 197
A Ernest Feydeau 199
A Théophile Gautier. 200

1861

A Jules Duplan 201
A Mlle Leroyer de Chantepie 202
A Jules Duplan 204
A Edmond et Jules de Goncourt. 205
A Ernest Feydeau. 207
Au même. 208
Au même. 210
Au même. 212
A Jules Duplan 213
A Ernest Feydeau. 214
Au même 215
A Eugène Crépet. 217
A Edmond et Jules de Goncourt. 218

A Mme Roger des Genettes. 220
A Ernest Feydeau 221
A Jules Duplan 223
A Edmond et Jules de Goncourt 224
A Ernest Feydeau. 225
A Charles Baudelaire 227

1862

A Mme Roger des Genettes. 227
A Edmond et Jules de Goncourt. 229
Aux mêmes. 230
A Jules Duplan 230
Au même 232
Au même 233
A Edmond et Jules de Goncourt. 234
A Jules Duplan 236
A Edmond et Jules de Goncourt 237
A Sainte-Beuve 238

1863

A Théophile Gautier. 252
Au même. 253
A M. Frochner. 253
A M. Guéroult 264
A Edmond et Jules de Goncourt. 266
Aux mêmes. 268
A Mme Roger des Genettes 268
A Mlle Leroyer de Chantepie. 269
A Jules Duplan 271
A Mme Gustave de Maupassant. 273
A Edmond et Jules de Goncourt. 275

1864

A Théophile Gautier. 276
A Ernest Chevalier 277
A Jules Duplan 279
A Mme Roger des Genettes 280
A Jules Duplan 281
A Mlle Leroyer de Chantepie 283

1865

A Edmond et Jules de Goncourt. 284
A Sainte-Beuve. 285
A Théophile Gautier. 285
A Mlle Leroyer de Chantepie. 286
A Michelet 287
A Edmond et Jules de Goncourt. 288
Aux mêmes. 289
Aux mêmes. 290
Aux mêmes 291
Aux mêmes. 292

1866

A George Sand 293
A la même 294
A Mme Gustave de Maupassant. 294
A George Sand 295
A la même 297
A Sainte-Beuve. 297
A Edmond et Jules de Goncourt. 298
A George Sand. 299
A la même 300
A la même 302
A Amédée Pommier 303
A George Sand. 305
A la même 307
A la même 308
A la même 310

1867

A Sainte-Beuve. 312
A George Sand 312
A Jules Troubat. 314
A Edmond et Jules de Goncourt 314
A George Sand 315
A Sainte-Beuve 316
A Louis Bouilhet 317

A George Sand 321
A Maurice Schlésinger. 322
A George Sand 323
A Charles Edmond. 325
A Mlle Leroyer de Chantepie. 327
A George Sand 331
A Eugène Crépet 332
A George Sand 333
A Edmond et Jules de Goncourt. 334
A George Sand 335
A la même. 337
A Armand Barbès. 339
A Mme ***. 339
A Michelet 342
A Edmond et Jules de Goncourt. 343
A Jules Duplan 345

1868

A George Sand 347
A la même. 348
A Henri Taine 349
A Jules Duplan. 350
A Louis Bonenfant 352
A Ernest Feydeau. 353
A Mlle Leroyer de Chantepie. 354
A George Sand 355
A Jules Duplan 356
A George Sand. 358
A Ernest Chesneau. 360
A Edmond et Jules de Goncourt. 362
A George Sand. 364
A Michelet 366
A George Sand. 367
A Jules Duplan. 368
A Ernest Feydeau.. 369
A George Sand 370
A Ernest Feydeau. 371
A George Sand. 372
A Ernest Feydeau. 374
Au comte René de Maricourt.. 375

A George Sand. 379
A la même.. 380

1869

A la même.. 382
A la même. 384
A Michelet 387
A George Sand 388
A la même. 390
A la même. 391
A Jules Duplan.. 393
A Maxime Ducamp.. 394
A Sainte-Beuve. 397
A George Sand 398

Emile Colin — Imprimerie de Lagny.

CORRESPONDANCE

QUATRIÈME SÉRIE

(1869-1880)

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

A 3 FR. 50 LE VOLUME

MADAME BOVARY, mœurs de province. — *Édition définitive*, suivie des Réquisitoires, Plaidoirie et Jugement du *Procès intenté à l'auteur* devant le tribunal correctionnel de Paris. (Audiences des 31 janvier et 7 février 1857.) . . . . . 1 vol.

SALAMMBO. — *Édition définitive* avec documents nouveaux . . . . . 1 vol.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. — Édition définitive 1 vol.

TROIS CONTES (Un cœur simple. — La légende de saint Julien l'Hospitalier — Hérodias). (6e mille). 1 vol.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE. — Histoire d'un jeune homme (édition définitive). . . . . 1 vol.

PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES. (Voyages en Bretagne, suivi de mélanges inédits.) (4e mille) . 1 vol.

BOUVARD ET PÉCUCHET (Œuvre posthume, nouvelle édition) . . . . . 1 vol.

CORRESPONDANCE (5e mille). . . . . 4 vol.

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

— QUATRIÈME SÉRIE —

(1869-1880)

QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1899
Tous droits réservés.

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A Ernest Feydeau.

Croisset, mardi soir 1869

Ce que je deviens, mon bon Feydeau, mais rien du tout! Je passe mon existence à me monter et à me démonter le bourrichon. Après avoir été pendant une semaine et demie sans dormir plus de cinq heures sur vingt-quatre, je suis présentement affecté de douleurs carabinées à l'occiput. J'ai besoin d'une bosse de sommeil, après quoi, ça recommencera! Espérons-le!

Je t'avouerai que je ne suis pas gai tous les jours. Je finis par être fourbu comme une vieille rosse, d'autant plus que je ne suis pas sans de violentes inquiétudes sur la conception de mon roman. Mais il est trop tard pour y rien changer. . . . . .

J'ai été il y a trois semaines à Paris. Je n'y suis resté que trois jours et ne suis pas allé chez toi, persuadé que tu étais encore à Trouville.

Ma mère est maintenant dans le pays de Caux, chez ses petites-filles. Elle va mieux qu'au printemps dernier. Ses longues stations au bord de la mer lui font du bien.

Moi je reste à Croisset où je vis comme un ours. Je deviens d'ailleurs de plus en plus irritable et *insociable*. Je finirai par ressembler à Marat ! qui est une belle binette, quoique ce fut un rude imbécile.

A mes moments perdus, je me livre à l'étude de la Révolution française.

Oui, j'envie Marfori. Seulement, c'est un maladroit. Quelle perte pour la littérature s'il avait cassé la gueule à Rochefort ! Car tu sais que le dit est « le premier écrivain de l'époque ». Il me dégoûte radicalement du père Hugo.

A Mme Jules Cloquet.

Croisset, mardi 4 heures.

Comme vous êtes bonne, chère madame Cloquet, de vous être occupée de mon protégé si vite et si bien ! Je vous en remercie très sincèrement, étant d'ailleurs moins surpris que touché.

Puisque voilà la paix, nos affaires doivent prendre une bonne tournure. Je vous assure que j'ai autant envie que vous de les voir réussir ! Je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable à vous et à « notre cher Jules », comme vous dites. Donnez-moi de temps à autre de ses nouvelles. Vers la fin du mois d'août je ferai un petit voyage à Paris, et j'espère réchauffer et *avancer* les choses. Y serez-vous à cette époque ? Ma mère me charge de mille amitiés pour vous deux.

Je vous baise les mains, chère madame, et suis votre très affectionné.

A Jules Troubat.

Samedi matin.

Vous êtes bien aimable, cher ami, de m'avoir envoyé des nouvelles du maître (1). Elles me rassurent tout à fait. Philip a trouvé le joint.

Néanmoins, je compte sur votre bonne volonté de temps à autre.

Donnez de ma part, à celui que nous aimons, une bonne poignée de main, et croyez-moi tout à vous.

J'ai trouvé ma mère très vieillie. Sa santé ne me donne pas d'inquiétudes immédiates ; mais... ?

Au même.

Croisset.

Mon cher ami,

Un entrefilet de journal me donne des inquiétudes sur la santé de notre maître.

Qu'y a-t-il de vrai ?

Je vous prie de me répondre poste pour poste, et de me donner des détails.

Mille remerciements d'avance, et à vous.

(1) Sainte-Beuve.

A George Sand.

Chère maître,

Non ! pas de sacrifices ! tant pis ! Si je ne regardais les affaires de Bouilhet comme miennes absolument j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais : 1° c'est mon affaire ; 2° les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour Saint-Ybars. Car le dit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien ?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si l'*Affranchie* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations ; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Donc, c'est convenu puisqu'on ne peut pas supprimer Latour Saint-Ybars ; vous passerez après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Sainte-Beuve. Comme la petite bande diminue ! comme les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent !

Mille tendresses.

A Philippe.

« Un peu sèche » (ta lettre) ; non ! pas assez raide. Nous ne risquons rien d'être rébarbatifs. Au contraire ! ils nous embêtent, em.....-les !

Donc ! tu vas me recopier tout de suite la lettre destinée à être montrée, en faisant un autre préambule, en enlevant l'alinéa relatif à Duquesnel, en y intercalant ce que j'ai marqué d'une barre longitudinale dans l'autre lettre (celle sur papier bleu). Tu peux même insister davantage sur le tort pécuniaire que ça te fait. — Enfin au mot *avance* récrie-toi, parbleu ! j'en trouverai, cher Porcher, des avances ! Je remercie ces messieurs de me faire crédit et.... montre-toi très blessé. Cependant que ta lettre soit dans des termes polis et publiable au besoin. Fais l'éloge de Berton et trépigne légèrement les autres pour montrer que lui seul nous importe, ce qui est vrai.

Je l'ai vu tantôt au convoi de Sainte-Beuve ; tu n'as pas l'idée de son exaspération.

Il traite Chilly d'idiot. Il écume. Ces messieurs ont été (je le sais par lui) terrifiés de mon calme. J'ai bien pensé à les assommer. Mais ça aurait pu avoir des inconvénients, même pour la pièce. Ils se mordent les pouces, ils sont très penauds.

Après tout, c'est peut-être un retard de 12 ou 15 jours, tout au plus. Si les deux pièces qui nous précèdent allaient faire four, nous serions joués en février. Il est inouï, dans les fastes théâtraux, que trois pièces de suite aient du succès. N'importe, ça me cha-

grine pour toi d'abord et puis pour les autres publications. Envoie-moi ce que j'attends *illico*.

Tout à toi.

Embrasse ta mère et qu'elle te le rende de ma part.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, lundi.

Chère demoiselle,

Je suis fort heureux de recevoir de vos nouvelles. Je désirerais seulement qu'elles fussent meilleures. Sans jamais avoir eu la satisfaction de vous voir, je vous compte au nombre de mes amis. Tout ce qui vous arrive de fâcheux m'afflige. Soignez bien vos yeux.

Je connais le livre de Tenot, qui ne m'a rien appris de neuf, car j'ai assisté de ma personne au coup d'État, et j'ai même manqué rester sur le trottoir. Des gens ont été tués sous mes yeux; je ne sais comment je l'ai échappé.

Mais l'opposition actuelle me paraît stupide. Elle s'attaque à l'empire où plutôt à l'empereur au lieu de s'en prendre à la question religieuse, qui est la seule chose importante.

Il y a quelque temps que je n'ai eu des nouvelles de madame Sand. Elle m'avait invité à aller chez elle à Nohant, le 15 de ce mois, pour le baptême de ses petites-filles. Mais mon bouquin m'a retenu. Le moindre dérangement physique me trouble la cervelle.

Je vous remercie de vous intéresser à ma mère. Elle va aussi bien qu'on peut aller à son âge : soixante-

quinze ans ! Si ce n'est que sa surdité l'attriste beaucoup.

Comme voici le jour de l'An et qu'on a coutume à cette époque de se faire de petits cadeaux, je me permets de vous envoyer le portrait d'un homme qui pense souvent à vous.

P. S. Je viens de recevoir votre article et vous en remercie.

Mais pourquoi se retourner toujours vers le passé, quand l'avenir est là, l'avenir infini ?

C'est parce que nous pensons à nous que nous sommes tristes et malades.

A George Sand.

... 1870.

Chère bon maître,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* et dans *Paris*, par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La *Tribune*, le *Pays* et l'*Opinion nationale* m'ont

en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de tout autre chose. Les braves sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content.

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc., etc.! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la Féerie? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait poncif). Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème !

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turque que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu!...

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer?

A la même.

Mardi 4 heures.

Chère Maître,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman craignent de

m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux et que la composition, le dessin manquent absolument !

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène Houssaye, ne veut pas faire d'articles sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la féerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) du dit Raphaël où il me déclare que la féerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui.

Enfoncé derechef. Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi.

Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

A Jules Duplan.

Jeudi soir.

Rengaîne tes compliments, mon cher vieux !

Nous sommes *enfoncés !* Raphaël, dès le lendemain, a reculé devant la dépense. Cependant Lévy ne m'a

pas l'air d'avoir perdu tout espoir! — Je fais des corrections excellentes (profitant de ce que Raphaël m'a dit), un tableau supprimé et un autre plus corsé.

Tirons de cette honte un profit pour nous-mêmes.

A propos de honte, ce n'est plus Mme Sandeau *qui me plaint*, mais Maxime. Sur cent cinquante personnes environ, auxquelles j'ai envoyé mon livre, il y en a trente au plus qui m'ont accusé réception des exemplaires. Brillent par leur mutisme : Fovard, Mme Cornu, Renan, etc... La province renchérit sur Paris, — car le journal *la Gironde* m'appelle « Prudhomme ».

Mais le plus beau, c'est M. Shérer !

Oh ! dans nos bouches !

Pour en revenir à la féerie, elle sera reçue d'ici à un mois — ou imprimée dans trois, au plus tard — telle est ma décision.

L'ange nommé Mme de Metternich m'a fait, dimanche, les compliments les plus chouettes sur l'Education Sentimentale.

J'ai été aussi très content de Viollet-Leduc.

A dimanche pour dejeuner ; nous serons seuls

A George Sand.

Vendredi, 10 h. du soir, 1870.

Chère maître, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin ». La *Liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais » ?

Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous!

Je continue à être roulé dans la fange. La *Gironde* m'appelle Prudhomme. Cela me paraît neuf.

Comment vous remercier? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme! Sans compter le reste!

A la même.

Mercredi après-midi.

Chère maître,

Votre commission était faite hier à une heure. La princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir! Le sentiment général est la peur, pas autre chose!

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient féroce. Je suis moins indigné que dégoûté! Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parlementer munis de pistolets et de cannes à dard? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque! Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage.

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire désormais pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

A la même.

17 mars 1870.

Chère maître,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de Mme Cornu portant ces mots : « Venez chez moi, affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'impératrice prétend que vous avez fait à sa personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue!* « Comment? moi que tout le monde attaque maintenant! Je n'aurais pas cru ça! et je voulais la faire nommer de l'Académie! Mais que lui ai-je donc fait? etc., etc. » Bref, elle est désolée, et l'empereur aussi! Lui n'était pas indigné, *mais prostré* (*sic*).

Mme Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici, une théorie de la manière dont on compose des romans.

« Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en réponds.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant! Connaissez-vous quelqu'un qui... Alors Mme Cornu m'a nommé.

— Oh! ne dites pas que je vous ai parlé de ça! »

Tel est le dialogue que Mme Cornu m'a rapporté. Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à Mme Cornu, qui la fera passer à l'impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats! On nous en dit d'autres, à nous!

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable. J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femmes sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris de temps à autre par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

Mme Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

A la même.

Chère maître,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à Mme Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu l'*Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécotter comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci. Je crois que ça va aller mieux! Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

A la même.

Lundi matin, 11 heures.

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et Mme Maurice aussi! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice)? Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que

tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons ! On n'entend parler que de maladies et d'enterrements ! Mon pauvre larbin est toujours à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu' « elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. F*** ; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

A la même.

Paris. Jeudi.

M. X*** m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il ? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est

temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine ? Moi, j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans, peut-être ce sera la philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

Et la préface des *Idées de M. Aubray ?*

Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter avec vous !

A la même.

Mardi matin.

Chère maître,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois ! Je ne travaille pas trop, car sans le travail que serais-je devenu ? J'ai bien du mal à être raisonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit ? Le déversoir nerveux fait défaut.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur F***, qui m'a paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

A la même.

Paris, vendredi, 9 heures du soir.

Chère bon maître,

Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure, à six heures, et après m'avoir parlé de choses et d'autres : « Madame Sand m'a écrit que vous étiez gêné. »

C'est vrai ! je le suis toujours !

Eh bien ! là-dessus, il s'est embarqué dans une série de phrases tendant à me prouver qu'il ne gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près de l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais avec l'*Éducation sentimentale*. Bref, savez-vous ce qu'il me propose? Me *prêter*, sans intérêt, trois à quatre mille francs, à *condition* que mon prochain roman lui appartiendra aux mêmes conditions, c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume. S'il ne m'a pas répété trente fois : « C'est pour vous obliger, ma parole d'honneur », je veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*. Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. A moins d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

Problème psychologique : pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy ? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral

ni qui aime l'immoralité plus que toi : une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là-dedans. Est-ce un effet de mon orgueil ? ou par une certaine perversité ?

Bonsoir, après tout ! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter, avec Athalie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Et je n'y pense plus.

Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet. Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.

N-I ni, c'est fini !

J'ai revu le docteur *** hier chez Dumas. « Estrange bonhomme. » J'aurais besoin d'un dictionnaire pour le comprendre.

Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le plébiscite plonge les Parisiens ! C'est à en crever d'ennui. Aussi je m'esbigne.

Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?

Je connaissais l'*Éthique de Spinoza*, mais pas du tout le *Tractatus Theologico-politicus*, lequel m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration. N.... de D.... ! quel homme ! quel cerveau ! quelle science et quel esprit ! Il était plus fort que M. Caro, décidément.

Quand se verra-t-on ? Est-ce que je ne peux pas compter sur une petite visite à Croisset ? non pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous parler longuement de deux plans.

A la même.

Non, chère maître ! Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère a été fortement indisposée. Elle va bien maintenant ; puis j'ai eu à débrouiller le reste des papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé la notice. J'ai écrit cette semaine près de six pages, ce qui pour moi est bien beau ; ce travail m'est très pénible de toute façon. Le difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera l'occasion d'exprimer ce que je pense ; chose douce et dont je me suis toujours privé.

Vous me dites des choses bien belles et bien bonnes aussi pour me redonner du courage. Je n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce qui revient peut-être au même.

Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. Voilà le vrai ! et cependant je continuerai à écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoccupe ! Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand, une *seule* maison où l'on parle de littérature ? Et quand elle se trouve abordée incidemment, c'est toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la question de succès, de moralité, d'utilité, d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un fossile, un être sans rapport avec la création environnante.

Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur une affection nouvelle. Mais comment? Presque tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent à leur petit commerce tout le long de l'année, à la chasse pendant les vacances et au whist après leur dîner. Je n'en connais pas un seul qui soit capable de passer avec moi une après-midi à lire un poète. Ils ont leurs affaires; moi, je n'ai pas d'affaires. Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, « ma petite localité » n'en fournit pas, et puis, quand même! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Gœthe: « Par delà les tombes en avant », et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire; comme vous êtes forte!

Mais vous êtes trop bonne d'avoir écrit derechef à l'enfant d'Israël. *Qu'il garde son or!!* Ce gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être très généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé; il n'a pas trouvé le joint sensible.

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon

travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin de juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas *assez monté*.

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle de *Mademoiselle d'Hauterive*. Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prudhomme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique ! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

A Edmond de Goncourt.

Dimanche soir.

Comme je vous plains, mon pauvre ami! Votre lettre, ce matin, m'a navré! Sauf la confidence personnelle que vous me faites (et que je garderai pour moi, soyez-en sûr), elle ne m'a rien appris de neuf, ou du moins je me doutais de tout ce que vous me dites. Car je pense à vous tous les jours et plusieurs fois par jour. Le souvenir de mes amis disparus m'amène fatalement le vôtre. Le bilan est joli depuis un an! votre frère, Bouilhet, Sainte-Beuve et Duplan. Voilà les idées qui sont comme autant de tombeaux, au milieu desquels je me promène.

Mais je n'ose pas me plaindre devant vous. Car votre douleur doit dépasser toutes celles qu'on peut ressentir et imaginer.

Vous voulez que je vous parle de moi, mon cher Edmond? Eh bien, je me livre à un travail qui me donne de grandes douleurs, car j'écris la préface du

volume de Bouilhet. J'ai glissé, autant que possible, sur la partie biographique. Je m'étendrai plus sur l'examen des œuvres et encore davantage sur les (ou nos) doctrines littéraires.

J'ai relu tout ce qu'il a écrit. J'ai feuilleté nos anciennes lettres. J'ai remué une série de souvenirs, dont quelques-uns ont trente-sept ans de date! C'est peu gai, comme vous voyez! Ici, d'ailleurs, à Croisset, je suis poursuivi par son fantôme que je retrouve derrière chaque buisson du jardin, sur le divan de mon cabinet, et jusque dans mes vêtements, dans mes robes de chambre qu'il mettait.

J'espère y penser moins quand cet abominable travail sera fini, c'est-à-dire dans six semaines. Après quoi j'essaierai de reprendre Saint Antoine. Mais le cœur n'y est guère. Vous savez bien qu'on écrit toujours en vue de quelqu'un. Or, ce quelqu'un-là n'étant plus, le courage me manque.

Je vis donc seul, en tête-à-tête avec ma mère qui vieillit de jour en jour. Une conversation un peu sérieuse est devenue impossible avec elle; et je n'ai personne à qui parler.

J'espère aller à Paris au mois d'août et alors vous voir. Mais où serez-vous? Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, mon pauvre Edmond! Personne plus que moi ne vous plaint.

Je vous embrasse très fortement.

A George Sand.

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore d'enterrer un ami ! De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois ! Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière ! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler ! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen de recaler une comédie de lui, en prose. Après quoi, je me mettrai à *Saint Antoine*.

Et vous, cher maître, que devenez-vous avec tous les vôtres ? Ma nièce est dans les Pyrénées et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en plus sourde, de sorte que mon existence manque de folichonnerie absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il me manque le temps et l'argent. Donc il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

A Edmond de Goncourt.

Croisset. Lundi soir.

Mon cher Edmond,

Je ne peux pas dire que votre lettre m'ait fait plaisir ! Mais j'ai été bien aise d'avoir de vos nouvelles. Il m'ennuyait de ne pas entendre parler de vous, car j'y pense souvent et profondément, je vous assure. Quelle année ! Quelle abominable année ! Je ne compare pas mes chagrins ou mon chagrin au vôtre, mais moi aussi j'ai été vigoureusement calotté et j'en demeure étourdi pour longtemps.

J'ai beau me répéter le mot sublime de Gœthe « par delà les tombes en avant ! » Ça ne me console pas du tout.

Venez donc ici ! Nous causerons d'eux ! Si rien ne vous retient là-bas, accourez tout de suite. Je vous attends, parce qu'à la fin de ce mois ou au commencement d'août je serai forcé d'aller à Paris, puis à Dieppe. Remettre votre visite en septembre, ce serait trop tard. Il me tarde de vous embrasser, mon pauvre cher vieux. Vous retournerez ensuite à Bar-sur-Seine, si le cœur vous en dit !

Vous ne me jugez pas assez sot pour essayer de vous offrir des consolations ? Je vous engage, au contraire, à vous plonger dans votre désespoir de toutes vos forces. Il faut qu'il vous fatigue et qu'il arrive, à force d'obsession, par vous ennuyer. C'est aprés cette période-là, seulement, que les souvenirs douloureux ont leur charme, à ce qu'on prétend, du moins !

Lisez-vous quelque chose ? en avez-vous le courage ?

Ainsi c'est convenu ? Nous nous verrons bientôt, n'est-ce pas ?

Ma mère me charge de vous dire qu'elle se joint à moi pour vous inviter.

A George Sand.

Samedi soir, 2 juillet 1870.

Chère bon maître,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre, nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne avec qui causer, « qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ».

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur; et vous habitez loin de moi, tous les deux!

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine*, demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse! Elle va très bien, la carcasse. Je dors énormément! « Le coffre est bon », comme disent les bourgeois.

J'ai, dans ces derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne

chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-être pas plus de secrets à nous révéler que la vie ?

Quelle année de malédiction! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque!

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, être héroïque, vous vous sentez las! Que sera-ce donc de nous!

Je viens de relire les entretiens de Gœthe et d'Eckermann. Voilà un homme, ce Gœthe! Mais il avait tout celui-là, tout pour lui.

A Mlle Leroyer de Chantepie.

Croisset, 8 juillet 1870.

Chère demoiselle,

J'ai reçu votre lettre du 2 juillet et votre petit volume de chroniques. Mais je vous demanderai la permission de ne vous en parler que dans ma prochaine lettre, parce que je n'ai pas eu le temps de le lire jusqu'à présent. Je suis en train d'arranger les affaires

de mon pauvre Bouilhet dont je publierai cet automne un livre de poésies et dont je ferai jouer une pièce en cinq actes.

Je ne suis pas plus gai que vous, car l'année a été, pour moi, atroce. J'ai enterré presque tous mes amis ou du moins les plus intimes. En voici la liste : Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Duplan le secrétaire de Cernuschi, et ce n'est pas tout ! Mon entourage intellectuel n'existe plus. Je me trouve *seul* comme en plein désert.

Pour ne pas me laisser aller à la tristesse, je me suis raidi tant que j'ai pu et je recommence à travailler. La vie n'est supportable qu'avec une ivresse quelconque. Il faut se répéter le mot de Gœthe « par delà les tombes en avant ! »

Je me suis remis à une vieille toquade dont je vous ai parlé, je crois ? C'est une Tentation de saint Antoine. C'est-à-dire une exposition dramatique du monde alexandrin au quatrième siècle. Rien n'est plus curieux que cette époque-là. Je crois que ce livre vous intéressera à cause du milieu qu'il représente. Mais je ne suis pas prêt de l'avoir fini. C'est une besogne qui me demandera bien deux ans. Je voudrais m'y perdre tout entier pour ne plus songer à mes misères et à mes chagrins.

A George Sand.

Croisset, mercredi soir... 1870.

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres ?

Moi, je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irrémédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui

n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre : 1° parce qu'il se croit provoqué par la Prusse ; 2° parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ; 3° parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale.

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo homini lupus.*

J'ai commencé *Saint Antoine*, et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous ?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade ! Ah ! que ne puis-je vivre chez les Bédouins !

A la même.

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment ! chère maître, vous aussi démoralisée, triste ? Que vont devenir les faibles alors ?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et

je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés? C'est possible. Mais la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*. Faites des théories maintenant! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français! Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer? On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau! Pourquoi pas? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée!

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée qui entrait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes! l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel me révolte plus que l'infaillibilité du pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être

gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des mandarins, nous en serions là ? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Bade, mesure que le public trouve très juste !

Etudiez-vous Prudhomme par ces temps-ci ? Il est gigantesque ! Il admire le Rhin de Musset et demande si Musset a fait autre chose ? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger ! Quelle immense bouffonnerie que... tout ! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi ! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la matière ! Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien ; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

A la même.

Croisset, mercredi... 1870.

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je les comprends ! Quelle bêtise ! quelle ignorance ! quelle présomption !

Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore !

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps comme tout le monde à attendre des nouvelles. Ah ! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti !

A la même.

Samedi. 1870.

Chère maître,

Nous voilà au fond de l'abîme ! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée ! Les Prussiens veulent détruire Paris ! C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

Je meurs de chagrin. Quelle maison que la mienne ! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent ! Je maudis les femmes ! c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de

Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la défends cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Maintenant j'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

A Edmond de Goncourt.

Croisset, nuit de lundi.

Mon cher Edmond,

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, c'est que je vous croyais d'abord en Champagne, puis je ne sais où, depuis la guerre.

Quel renfoncement, hein ? Mais nous allons nous relever, il me semble ?

Je ne fais rien du tout. J'attends des nouvelles et je me ronge, je me dévore d'impatience. Ce qui m'exaspère, c'est la stupidité des autorités locales !

Mes pauvres parents de Nogent nous sont arrivés ici, et mon toit abrite maintenant seize personnes.

Je me suis engagé comme infirmier à l'Hôtel-Dieu de Rouen, en attendant que j'aille défendre Lutèce, si on en fait le siège (ce que je ne crois pas). J'ai une envie, un *prurit* de me battre. Est-ce le sang de mes aïeux, les Natchez, qui reparaît ? Non ! C'est l'em..... de l'existence qui éclate. Ah ! bienheureux ceux que nous pleurons, mon pauvre ami !

Dès que tout sera fini, il *faudra* que vous veniez chez moi. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire ? et puis, je suis si seul ! Et vous, donc !

Si vous le pouvez, écrivez-moi et donnez-moi des nouvelles, de vous et du reste.

A Claudius Popelin

Vendredi soir.

Merci pour votre bonne lettre, mon cher Popelin, je vous rends tout de suite votre embrassade. Tout ce que vous me dites de personnel m'a bien attendri. Mais pourquoi voulez-vous me consoler ? Je n'en reviendrai pas ! Le coup est trop rude et trop profond. Par l'effet du milieu où je vis, qui est intolérable, et que je ne puis déserter sous peine de forfaire à l'honneur et aux devoirs les plus saints, je suis arrivé à un

découragement sans fond ! Savez-vous que je suis obligé de faire des efforts d'esprit pour vous tracer ces lignes !

Les autres ne sont pas comme moi. Quelques-uns même supportent notre malheur assez gaillardement. Il y a des phrases toutes faites et qui consolent la foule de tout : La France se relèvera ! A quoi bon se désespérer ! C'est un châtiment salutaire, etc. Oh ! éternelle blague !

Ce qui me navre c'est : 1° la stupide férocité des hommes. Je suis rassasié d'horreurs. Les journaux belges ne vous les apprennent pas sans doute. Je vous en épargne le détail ; à quoi bon vous les dire ? 2° Je suis convaincu que nous entrons dans un monde hideux où les gens comme nous n'auront plus leur raison d'être. On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre, abject. La vie est en soi quelque chose de si triste, qu'elle n'est pas supportable sans de grands allègements. Que sera-ce donc quand elle va être froide et dénudée ! Le Paris que nous avons aimé n'existera plus.

Mon rêve est de m'en aller vivre ailleurs qu'en France, dans un pays où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen, d'entendre le tambour, de voter, de faire partie d'une commission ou d'un jury. Pouah ! Pouah !

Je ne désespère pas de l'humanité, mais je crois que notre race est finie. C'en est assez pour être triste. Si j'avais vingt ans de moins, je reprendrais courage, et si j'avais vingt ans de plus je me résignerais.

En fait de résignation, je vous prédis ceci : la France va devenir *très* catholique. Le malheur rend les faibles dévots et tout le monde, maintenant, est faible. La

guerre de Prusse est la fin, la clôture de la Révolution française.

Quant aux faits immédiats, nous attendons de minute en minute des nouvelles de l'armée de la Loire. Elle doit combiner son action avec une sortie de Trochu ? Cela sera décisif ; et après ? Je ne vois plus qu'un grand trou noir.

Ici, à Rouen, nous vivons depuis six semaines sur le « qui-vive » ; on se réveille la nuit, croyant entendre le canon. Vous n'imaginez pas comme cette angoisse prolongée vous énerve. S'ils viennent chez nous (ce qui me paraît immanquable, d'ici à quinze jours au plus tard, à moins d'une victoire des nôtres sur la Loire), nous serons infailliblement bombardés et probablement pillés.

Ah ! mon cher Popelin, comme la rue de Courcelles est loin ! Quel rêve ! Quel souvenir enchanté ! Cette maison-là m'apparaît maintenant comme le Paradis terrestre ; que je vous envie, vous ! et les autres qui sont près d'elle ! (1)

Votre fils est-il avec vous ? Que devient Théo ? Je suis sûr qu'il a de l'avenir la même opinion que moi. Le pauvre Feydeau m'a écrit de Boulogne deux lettres lamentables. Il y crève de misère.

Dites-*lui* tout ce que vous pourrez imaginer pour lui faire plaisir. Ajoutez mon dévouement au vôtre. Amitiés au bon Giraud et à Mme de Galbois.

Adieu, je vous embrasse encore une fois.

(1) La princesse Mathilde.

A Maxime Du Camp.

Croisset, 29 septembre 1870.

En réponse à ta lettre du 19, reçue ce matin, procédons par ordre. D'abord je t'embrasse et te plains de tout mon cœur ; après quoi causons. Depuis dimanche dernier, il y a un revirement général, nous savons que c'est *duel à mort*. Tout espoir de paix est perdu ; les gens les plus capons sont devenus braves ; en voici une preuve : Le premier bataillon de la garde nationale de Rouen est parti hier, le second part demain. Le conseil municipal a voté un million pour acheter des chassepots et des canons. Les paysans sont furieux. Je te réponds que d'ici à quinze jours, la France *entière* se soulèvera. Un paysan des environs de Mantes a étranglé un Prussien et l'a déchiré avec ses dents. Bref, l'enthousiasme est maintenant réel. Quant à Paris, il peut tenir et il tiendra. « La plus franche cordialité règne », quoi qu'en disent les feuilles anglaises. Il n'y aura pas de guerre civile ; les bourgeois sont devenus sincèrement républicains : 1° par venette ; 2° par nécessité. On n'a pas le temps de se disputer ; je crois la *Sociale* ajournée pour bien longtemps. Nos renseignements nous arrivent par ballons et par pigeons. Les quelques lettres de particuliers parvenues à Rouen s'accordent à affirmer que depuis dix jours nous avons eu l'avantage dans tous les engagements livrés aux environs de Paris ; celui du 23 a été sérieux. Le *Times* actuellement ment impudemment. L'armée de la Loire et celle de Lyon ne sont pas des mythes. Depuis douze jours, il a passé à Rouen 45,000 hommes. Quant à des canons, on en fait énormément à Bourges et

dans le centre de la France. Si l'on peut dégager Bazaine et couper les communications avec l'Allemagne, nous sommes sauvés. Nos ressources militaires sont bien peu de chose en rase campagne, mais nos tirailleurs embêtent singulièrement MM. les Prussiens, qui trouvent que nous leur faisons une guerre infâme; du moins ils l'ont dit à Mantes. Ce qui nous manque surtout, ce sont des généraux et des officiers. N'importe, on a bonne espérance. Quant à moi, après avoir « cotoyé » ou « frisé » la folie et le suicide, je suis complètement remonté. J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout.

Je t'assure que cela commence à devenir beau. Ce soir, il nous est arrivé à Croisset 400 mobiles venant des Pyrénées. J'en ai deux chez moi, sans compter deux à Paris ; ma mère en a deux à Rouen, Commanville cinq à Paris et deux à Dieppe. Je passe mon temps à faire faire l'exercice et à patrouiller la nuit. Depuis dimanche dernier, je retravaille et je ne suis plus triste. Au milieu de tout cela, il y a, ou plutôt il y a eu des scènes d'un grotesque exquis; l'humanité se voit à nu dans ces moments. Ce qui me désole, c'est l'immense bêtise dont nous serons accablés ensuite.

Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps, un monde va commencer ; on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens ! Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais ; à moins que, la poudre purifiant l'air, nous ne sortions de là, au contraire, plus forts et plus sains. Je crois que nous serons vengés prochainement par un bouleversement général. Quand la Prusse aura les ports de la Hollande, la Courlande et Trieste, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pourront se repentir. Guillaume a eu tort de ne pas faire la paix

après Sedan ; notre honte eût été ineffaçable ; nous allons commencer à devenir intéressants. Quant à notre succès immédiat, qui sait ? L'armée prussienne est une merveilleuse machine de précision, mais toutes les machines se détraquent par l'imprévu ; un fétu peut casser un ressort. Notre ennemi a pour lui la science ; mais le sentiment, l'inspiration, le désespoir sont des éléments dont il faut tenir compte. La victoire doit rester au droit et maintenant nous sommes dans le droit. Oui, tu as raison ; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et même fausses courtisanes. Dire la vérité c'était être immoral. Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier de « manquer d'idéal » ! et il était peut-être de bonne foi. Nous allons en découvrir de belles ; ce sera une jolie histoire à écrire. Ah ! comme je suis humilié d'être devenu un sauvage, car j'ai le cœur sec comme un caillou ! Sur ce, je vais me réaffubler de mon costume et aller faire une petite promenade militaire dans le bois de Canteleu. Penses-tu à la quantité de pauvres que nous devons avoir ? Toutes les fabriques sont fermées et les ouvriers sans ouvrage ni pain : ce sera joli cet hiver. Malgré tout cela, je suis peut-être fou, *quelque chose me dit* que nous en sortirons. Mes respects au général et à toi toutes mes tendresses.

A George Sand.

Mercredi.

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine* Tant pis, il faut s'y faire ! Il faut s'habituer

à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs. Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux les Natchez ou les Hurons bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de me battre !

Expliquez-moi ça ! L'idée de faire la paix maintenant m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là ; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats qui sont des modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se relèvera.

Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer, et je me sens bien vieux pour me plier à des mœurs nouvelles.

Ah! comme vous me manquez, comme j'ai envie de vous voir !

Nous sommes décidés ici à marcher tous sur Paris si les compatriotes d'Hegel en font le siège. Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons. Criez-leur : « Venez à moi pour empêcher l'ennemi de boire et de manger dans un pays qui lui est étranger ! »

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux « autorités ». L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance ? Souhaitons-le !

A la même.

Mardi, 11 octobre 1870.

Chère maître,

Vivez-vous encore? Où êtes-vous, Maurice et les autres?

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines.

Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres. Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul ici à me ronger d'impatience et de chagrin! Je vous assure que j'ai voulu faire le bien; impossible.

Quelle misère! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante-et-onze pauvres, et on leur a donné à tous! Que sera-ce cet hiver?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordre, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien. On nous berne toujours avec l'armée de la Loire. Où est-elle? En savez-vous quelque chose? Que fait-on dans le centre de la France?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours!

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie? Pourquoi tant d'inaction!

Ah! comme je suis triste! Je sens que le monde s'en va!

A la même.

Dimanche soir.

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vaux guère mieux, tant je suis triste! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs! C'est à rougir d'être homme!

Si nous avons un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous? Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi! (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin. Voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me navre, c'est: 1° la férocité des hommes; 2° la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, Américain et catholique! très catholique! vous verrez! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents

de l'histoire. Où avez-vous vu le midi battre le nord, et les catholiques dominer les protestants? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouflisme commence!

Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe? A quoi donc sert la science, puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pire que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim?

Pourquoi nous exècrent-ils si fort? Ne vous sentez-vous pas écrasée par la haine de quarante millions d'hommes? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : La France se relèvera! Il ne faut pas désespérer! C'est un châtiment salutaire! Nous étions vraiment trop immoraux! etc. Oh! éternelle blague! Non! on ne se relève pas d'un coup pareil! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle!

Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus je me résignerais.

Pauvre Paris! je le trouvé héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris! Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile! Serai-je jamais en état d'en refaire?

Oh! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins.

A Ernest Feydeau.

Croisset, lundi 17 soir.

Mon cher vieux,

Que veux-tu que je te dise ? Je vis encore puisqu'on ne meurt pas de chagrin ! Sans comparer mon malheur au tien, je crois que je suis bien à plaindre, à cause de ma « sensibilité » comme on eût dit jadis.

Nous attendons les Prussiens. Nous attendons ! les jours se passent ainsi : on se ronge le cœur.

Quelquefois l'espoir me reprend, puis je retombe.

Le présent est abominable et l'avenir farouche.

Sera-t-on bête d'ici à longtemps ! Je n'ai que la force de t'embrasser.

A Edmond de Goncourt.

Janvier 1871.

Etes-vous tué ?

Comme j'ai pensé à vous, depuis quatre mois !

Il m'est impossible de bouger de Rouen, à cause de ma mère. Dès que ma nièce sera revenue d'Angleterre je ferai le voyage de Paris.

Envoyez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis, de Théo particulièrement.

A vous, je vous embrasse.

A Mme Régnier.

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère madame,

Votre lettre datée de Rennes, 17 février, m'est arrivée ici, après beaucoup de détours et de retards. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus vite. Et puis, j'étais tellement accablé (je le suis encore) que je n'avais pas la force de prendre une plume ! Je ne crois pas que personne ait été, plus que moi, désespéré par cette guerre ! Comment n'en suis-je pas mort de rage et de chagrin !

J'étais comme Rachel, je ne « voulais pas être consolé » et je passais mes nuits assis dans mon lit, à râler comme un moribond. J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du douzième siècle ! Quelle barbarie ! quelle reculade ! Je n'étais guère *progressiste* et humanitaire cependant ! n'importe, j'avais des illusions ! Et je ne croyais pas voir arriver la *Fin du monde*. Car c'est cela ; nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons ! Paganisme, Christianisme, Muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière. Ah ! nous allons en voir de propres ! *Le fiel m'étouffe*. Voilà le résumé.

Quant à mes pénates dont vous vous informez et qui me sont devenus odieux, ils ont été souillés pendant quarante-cinq jours par dix Prussiens sans compter quatre chevaux, plus par six autres pendant six jours et actuellement il n'y en a chez moi rien que quarante. Oui, quatre fois dix ! Vous avez bien lu.

Je m'étais réfugié à Rouen, dans un appartement à ma nièce où j'en ai six! etc.

Mais tout cela n'est rien comparativement à ce que vous avez souffert. Je sais que ces messieurs se sont amusés avec vos robes. On n'est pas plus drôle! Pauvre Mantes !

Ce n'est pas parce que Paris est devenu « un foyer pestilentiel » que je n'y vais pas, car de cela je me fiche profondément. Mais le chemin de fer ne prend pas encore les bagages et je ne puis retourner dans ma mansarde rien qu'avec un simple sac de nuit. Répondez-moi à Croisset, on me fera parvenir votre lettre. J'adresse celle-ci à Mantes où vous devez être revenue.

A George Sand.

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère maître,

Quand se reverra t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah ! dans quel monde nous allons entrer! Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité ! Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne ! Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien ! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en

comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas ! Je ne me console pas ! Je n'ai aucune espérance !

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe ; j'avais des illusions ! Quelle barbarie ! Quelle reculade ! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du douzième siècle ! *Le fiel m'étouffe !* Ces officiers qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout le monde va les imiter, va être soldat ! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe portera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne ! Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France !

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille !

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète !

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai ; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité ! Mais de cela je me fiche profondément.

A Mme Roger des Genettes.

Neuville, 30 mars 1871.

Il y a quinze jours je comptais être maintenant à Paris, mais *nos frères* en ont disposé autrement.

Je suis parti de Dieppe pour Bruxelles, croyant ne pas revoir les casques à pointe, car je devais retrouver ma famille dans la nouvelle Athènes qui me semble descendre au-dessous du Dahomey, mais j'ai su à Bruxelles que Paris était inhabitable. Ma mère et ma nièce sont revenues de Rouen à Dieppe, j'y suis depuis avant-hier et samedi prochain je serai à Croisset où je me résigne à rentrer ! Vous seriez donc bien aimable, chère madame, de m'y adresser un petit mot pour me dire ce que vous devenez. La tâche du général est lourde. Sera-t il obéi ? Là est tout le problème pour le moment. Car l'Internationale ne fait que commencer et elle réussira, pas comme elle l'espère ni comme le redoutent les bourgeois, mais l'avenir (et quel avenir!) est de ce côté. A moins qu'une forte réaction cléricale et monarchique ne triomphe. Ce qui est également possible.

Ces misérables-là déplacent la haine, on ne pense plus aux Prussiens. Encore un peu et on va les aimer ! Aucune honte ne nous manquera.

Comme je suis las, comme je voudrais m'en aller vivre dans un endroit ou je n'entendrais plus parler de rien !

Adieu, chère madame, je n'ose vous dire à bientôt

A George Sand.

Neuville près Dieppe, vendredi 31 mars 1871.

Chère maître,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset! C'est dur! mais il le faut! Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes » me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague?* En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme!

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la science, comme le reste des choses humaines. Si on eût été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot « République » pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bagne ensuite. Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaien, été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswickt gagné à prix d'argent par Danton et Westermann.

Mais non ! toujours les rengaines ! toujours la blague ! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge ! C'est carré ! la question des loyers particulièrement, est splendide ! Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel ; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice.

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint-Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. J'admets qu'elle batte les troupes de Versailles et renverse le gouvernement, les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre régnera à Varsovie ». Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc.? Ah ! quelle immorale bête que la foule ! et qu'il est humiliant d'être homme !

Je vous embrasse.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, jeudi.

Je ne vous ai pas écrit parce que je vous croyais enfermée dans Paris, où vous n'étiez pas une de mes moindres inquiétudes; et je ne savais comment vous faire parvenir ma lettre.

C'est joli ! ça va bien ! N'importe, *j'y vois clair*, et je ne suis plus dans l'horrible état où j'ai râlé pendant six mois ! Comment n'en suis-je pas devenu fou ? Contrairement à l'avis général, je ne trouve rien de pire à l'invasion prussienne. L'anéantissement complet de Paris par la Commune me ferait moins de peine que l'incendie d'un seul village par ces Messieurs qui « sont charmants », etc., etc. Ah ! des docteurs ès lettres se livrant à un pareil métier et obéissant à une pareille discipline, voilà qui est *nouveau* et impardonnable. C'est pour cela qu'il ne faut pas tant comparer les horreurs de cette invasion à celles qu'ont pu commettre les soldats de Napoléon Ier. A propos de ce vieux, je crains que la destruction de sa colonne éparpille dans l'air la graine d'un troisième empire qui plus tard s'épanouira ? Un fils de Plonplon fera dans une vingtaine d'années la restauration de la branche cadette. Quant au socialisme, il a raté une occasion unique et le voilà mort pour longtemps. Le mysticisme l'a perdu. Car tout ce qui se fait à Paris est renouvelé du moyen âge. La Commune c'est la Ligue. Pour échapper à tout cela je me plonge en désespéré dans *Saint Antoine* et je travaille avec suite et vigueur. Si rien ne m'entrave, j'aurai fini ce livre avant un an.

Comment n'être pas malade ? Ce que vous me dites

de votre santé ne m'étonne pas ! pauvres nerfs ! pauvres nerfs ! Mais souffrez-vous beaucoup ? Si vous le pouvez, écrivez-moi de longues lettres. Quant à aller à Bourbonne, essayez-en.

Allons, adieu. Quand nous reverrons-nous ? J'irai à Paris-Dahomey dès qu'on pourra y entrer.

Au docteur Jules Cloquet.

Croisset, mercredi.

Mon bon ami,

Il nous ennuyait de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le mois de septembre, et votre lettre datée de Saint-Germain nous a fait grand plaisir.

L'abominable état de Paris me semble toucher à sa fin, et vous allez sans doute rentrer chez vous. J'espère vous y voir bientôt. Que vous dirai-je, cher ami ? J'ai manqué *mourir de chagrin* cet hiver. Personne, je crois, n'a été plus affligé que moi, et pendant deux mois j'ai même cru avoir un cancer d'estomac, car j'avais des vomissements presque tous les jours.

Caroline était en Angleterre, j'avais emmené ma mère à Rouen, notre pauvre Croisset était bourré de Prussiens de la cave au grenier. Achille se débattait au conseil municipal ! Ah ! c'était joli !

Enfin à l'armistice Caroline est revenue de Londres — alors j'ai conduit ma mère à Dieppe d'où je suis parti en mars pour aller voir ma pauvre princesse à Bruxelles — et je devais revenir à Paris quand le second siège a commencé. Voilà en résumé le récit de ma triste existence depuis bientôt dix mois!

Je me suis remis à travailler, et je tâche de me

griser avec de l'encre comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières.

Ma pauvre mère est devenue si vieille ! elle est si faible, que sa compagnie est pour moi un sujet de chagrin permanent !

J'ai perdu depuis deux ans tous mes amis intimes et je ne deviens pas gai. Il fallait que j'eusse un fonds solide pour résister à des chocs si nombreux !

Ce matin les nouvelles de Paris m'ont ôté un poids de dessus le cœur. Allons-nous enfin avoir un peu de tranquillité ! Va-t-on pouvoir vivre !

A bientôt, je l'espère ! Nous vous embrassons tous — et moi surtout, cher vieil ami, — car je suis votre...

A George Sand.

Croisset, lundi soir, 2 heures.

Chère maître,

Pourquoi pas de lettres ? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe ? Etes-vous malade ? Vivez-vous encore ? Qu'est-ce que ça veut dire ? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité ?

Savez-vous le pire de tout cela. *C'est qu'on s'y habitue.* Oui ! on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois ; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs.

La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans ; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple.

Quels rétrogrades ! quels sauvages ! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins ! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge ! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune, qui n'est autre que le municipe romain.

Ah ! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure !

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela ? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir !

Je me suis remis à *Saint Antoine*, et je travaille violemment.

A Ernest Feydeau.

Croisset, 30 avril.

Vis-tu encore ? Où es-tu ?

J'ai, maintenant, la conviction que plusieurs lettres écrites par moi et écrites à moi ont été perdues ou saisies. D'ailleurs je ne peux expliquer autrement cet énorme trou dans notre correspondance.

Me voilà revenu à Croisset, depuis quinze jours, et j'y retravaille pour ne plus songer aux charogneries contemporaines ! Ah ! cher vieux, comme j'ai envie de te revoir et de causer avec toi ! Mais où nous revoir ? Paris m'a l'air d'être en train de « suivre Babylone » En tout cas le Paris que nous aimions est fini ! ! ! Au paganisme a succédé le christianisme, nous entrons maintenant dans le *muflisme*.

Donne-moi de tes nouvelles, de toi et des tiens. Je t'embrasse ou plutôt je vous embrasse.

A George Sand.

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non ! les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes ; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère ! Quel changement ! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante ! Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu !

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint Antoine*, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra re-circuler sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu. Il y a si longtemps que votre vieux troubadour vous attend ! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez !

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion, il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de

plus, notre avilissement. « Ah ! Dieu merci, les Prussiens sont là ! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f... le tout ensemble dans la rivière ! ça en prend le chemin d'ailleurs, et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre du gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière, espérons-le !

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion » équivaut à cette croyance : « Le pape est infaillible ! » Toujours des formules ! toujours des dieux !

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire ? A rien ! c'est le commencement de la sagesse . Il était temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose et même qu'ils sachent

beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé, mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan ou Littré puissent vivre et soient écoutés! Notre salut n'est maintenant que dans une *aristocratie légitime*, j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allons crier : « Vive la République! » en évoquant le souvenir de 92; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défilés; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots!

Ah! qu'il eût été plus pratique de garder Badinguet, afin de l'envoyer au bagne une fois la paix faite! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie après Novare, ni la Russie après Sébastopol! Mais les bons Français s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire! Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante

ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître ?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donnée le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppmann en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car à force de mentir, on était devenu idiot On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule ? Quel irrespect ! quelle ignorance ! quel gâchis ! « Bouilli ou rôti, même chose ! » et en même temps, quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode !

Tout était faux ! faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva. Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de l'inspiration sur la règle), s'appliquait surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, non comme actrice, mais comme bonne mère de famille ! On demandait à l'art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et à la science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

A Mme Roger des Genettes.

Jeudi.

Une fracture du péroné! pauvre chère madame! Ce n'est pas grave, mais c'est embêtant et j'ai été tout attristé en lisant votre petite lettre si stoïque.

Vous êtes bien aimable de me dire que les miennes vous amènent un peu de distraction. Que ne puis-je vous envoyer des volumes ! Mais avec quoi les remplirais-je? Ma vie est d'une monotonie !... et d'une tristesse!... Je me prive des épithètes lugubres. Mon unique distraction est, deux fois par jour, de donner le bras à ma mère pour la traîner dans le jardin, après quoi je remonte près de saint Antoine. Il vous salue très humblement (puisque vous vous informez de lui) et ne demanderait pas mieux que de vous être présenté, quoi qu'incomplet. Le brave homme, après avoir eu la boule dérangée par le spectacle des Hérésies, vient d'écouter le Bouddha et assiste maintenant aux prostitutions de Babylone. Je lui en prépare de plus fortes. Si rien de fâcheux ne me survient, j'espère avoir terminé avant un an cette vieille toquade.

L'horizon politique me semble momentanément calme. Ah ! si l'on pouvait s'habituer à *ce qui est*, c'est-à-dire à vivre sans principe, sans blague, sans formule ! Voilà, je crois, la première fois en histoire que pareille chose se présente. Est-ce le commencement du positivisme en politique ? Espérons-le !

Jouissez-vous toujours des Prussiens? Nous autres, nous n'en sommes pas délivrés! Comme je hais ces êtres-là !

Il me tarde de voir votre (notre) général : 1° pour le

voir et 2° pour causer un peu d'un tas de choses qu'il doit savoir mieux que personne. Mais j'ai encore bien plus envie de voir sa sœur et de lui baiser les mains.

A Ernest Feydeau.

Croisset, 10 mai.

Cher vieux.

Tu n'as donc pas reçu une lettre adressée par moi à Boulogne il y a quelque temps ? La tienne en date du 1er mai m'a fait bien plaisir puisqu'elle me prouve que tu vis encore.

J'allais m'en retourner à Paris quand a éclos comme une fleur la charmante insurrection qui t'ombrage. N... de D... ! quelle année !

Je suis ici depuis un mois, et j'ai recommencé à travailler. Je refais la Tentation de saint Antoine.

Dès que Paris-Dahomey sera habitable ou plutôt accessible, j'irai t'embrasser.

Ton vieux.

A la baronne Jules Cloquet.

Neuville.

Vous êtes adorablement bonne, chère madame Cloquet, et je vous remercie bien de tout ce que vous faites pour ma bonne femme.

Ma mère est revenue d'Ouville et je vais demain m'en retourner à Croisset, qui cependant n'est pas encore agréable à habiter.

Caroline est au milieu de son installation dieppoise. Voilà toutes les nouvelles de la famille.

Je compte toujours mener ma mère à Paris dans les premiers jours du mois prochain. Mais vous n'y serez plus? Achille me charge de rappeler à M. Cloquet sa promesse d'oiseaux, et moi je charge Madame la baronne d'embrasser M. le baron.

Je suis tout à vous, chère madame, et vous baise les deux mains.

A Mme Maurice Schlésinger.

Croisset, lundi soir, 21 mai 1871.

Vous n'avez donc pas reçu une lettre de moi, il y a un mois, dès que j'ai su la mort de Maurice?

Comme la vôtre m'a fait plaisir hier, vieille amie, toujours chère, oui! toujours. Pardonnez à mon égoïsme, j'avais espéré un moment que vous reviendriez vivre en France avec votre fils (sans songer à vos petits enfants!) et j'espérais que la fin de ma vie se passerait non loin de vous! Quant à vous voir en Allemagne, c'est un pays où, volontairement, je ne mettrai jamais les pieds. J'ai assez vu d'Allemands cette année pour souhaiter n'en revoir aucun et je n'admets pas qu'un Français, qui se respecte, daigne se trouver pendant même une minute avec aucun de ces messieurs, si charmants qu'ils puissent être. Ils ont nos pendules, notre argent et nos terres : qu'ils les gardent et qu'on n'en entende plus parler. Je voulais vous écrire des tendresses et voilà l'amertume qui déborde! Ah! c'est que j'ai souffert depuis dix mois, horriblement — souffert à devenir fou et à me

tuer. — Je me suis remis au travail cependant ; je tâche de me griser avec de l'encre, comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie — afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières. La plus grande, c'est la compagnie de ma pauvre maman. Comme elle vieillit ! comme elle s'affaiblit ! Dieu vous préserve d'assister à la dégradation de ceux que vous aimez.

Est-ce que c'est vrai ? Viendriez-vous en France au mois de septembre ? Il faudra m'avertir d'avance pour que je ne manque pas votre visite. Vous rappelez-vous la dernière ? Donc au mois de septembre, n'est-ce pas ? d'ici là, je vous baise les deux mains bien longuement.

A vous toujours.

A George Sand.

Croisset, dimanche soir, 10 juin 1871.

Chère maître,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt écœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus ! On les excuse et

on les admire. Les « gens raisonnables » veulent se faire naturaliser Allemands. Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'étais à Versailles jeudi. La droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a, sans aucun doute : 1° la Prusse, et 2° les gens de Badinguet; on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'Empire, et Haussmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore? Quel scénario!

A Mme Régnier.

Croisset, dimanche 10.

Chère madame,

En revenant de Paris aujourd'hui, je trouve chez moi votre lettre du 5. Elle est gentille et aimable au-

delà de toute expression. Comment y répondre convenablement?

Je suis *accablé* moins par les ruines de Paris que par la gigantesque bêtise de ses habitants! C'est à désespérer de l'espèce humaine. A part notre ami d'Osmoy et Maury (le directeur des Archives) j'ai trouvé tout le monde fou, fou à lier.

Je vais tâcher de me remettre à mon *Saint Antoine* afin d'oublier mes contemporains. Quant à publier ce livre dont le sous-titre pourrait être « le comble de l'insanité », je n'y songe nullement, Dieu merci... ! Il faut, plus que jamais, songer à faire de l'art pour soi, pour soi seul. Fermons notre porte et ne voyons personne.

J'ai, cependant, bien envie de vous voir et au mois de juillet, quand je retournerai à Paris, je compte m'arrêter à Mantes, bien qu'il m'en coûtera beaucoup. J'aimerais mieux vous faire ma visite partout ailleurs.

Je vous baise les deux mains.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, 17 juin.

J'ai été bien marry, chère Madame, de ne pas vous rencontrer chez vous la semaine dernière! J'avais cru que vous et M. Roger viendriez voir les ruines! Elles sont jolies! c'est coquet! Mais il y a quelque chose de bien plus lamentable : c'est l'esprit des Parisiens. Tout le monde m'a semblé fou, je n'exagère nullement. Il faut nous résigner à vivre entre le crétinisme et la démence furieuse. Charmant horizon! On va recommencer à faire les mêmes sottises, à retourner dans

le même cercle, à débagouler les mêmes inepties!

J'étais à Versailles le jour de l'abrogation des lois d'exil et j'ai vu beaucoup de monde. Le plus infâme des partis est celui de Badinguet, de cela je suis sûr. Il me semble que le père Thiers se purifie? Celui-là, au moins, ne parle pas de principes, ne blague pas! Mais dans quinze jours ce sera « un rouge » comme Cavaignac. A propos de militaires, j'ai été bien content de l'éloge que Changarnier a fait de monsieur votre frère. Quand vous lui écrirez, voudrez-vous me rappeler à son souvenir; j'ai grande envie de lui serrer la main.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui tout le temps de la Commune a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives? Ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses petits Mémoires « sur les Etrusques »! Il y a ainsi quelques philosophes! Je ne suis pas du nombre.

Croiriez-vous que beaucoup de « gens raisonnables » excusent les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent se faire Prussiens, sans voir que l'incendie de Paris est le cinquième acte de la tragédie et que toutes ces horreurs sont imitées de la Prusse et fort probablement suscitées par elle? Du reste un fait si considérable comporte en soi bien des éléments. Il y a de tout dans cette grande horreur. Il y a de l'envie, de l'Hystérie, de l'Iconoclaste et du Bismarck.

Depuis que j'en ai repu mes yeux j'ai bien du mal à travailler! Donnez-moi de vos nouvelles, initiez-moi un peu à vos projets, mais peut-on faire des projets?

La Muse a passé trois jours dans la cave de Sainte-Beuve! Il me semble que cette ligne-là va vous faire rêver.

A Ernest Feydeau.

Croisset, jeudi.

Cher vieux,

Où suis-je ? à Croisset ! Ce que je fais ? j'écris mon *Saint Antoine* et, présentement, ayant besoin de connaître à fond les dieux de l'Inde, je lis le *Lotus de la Bonne Loi*.

Il y a quinze jours, j'ai passé une semaine à Paris et j'y ai « visité les ruines », mais les ruines ne sont rien près de la fantastique bêtise des Parisiens. Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune ! Non, la démence, la stupidité, *le gâtisme*, l'abjection mentale du peuple « le plus spirituel de l'univers » dépasse tous les rêves.

Ce qui m'a le plus épaté, en ma qualité de rural, c'est que pour les bons Parisiens la Prusse n'existe pas ! Ils excusent messieurs les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent devenir Prussiens. On a beau leur dire : « Mais nous autres provinciaux, nous avons subi tout cela ! Ce qui vous révolte tant est une suite de l'invasion et une imitation de la guerre allemande : mort des otages, vols et incendies ; voilà huit mois que nous en jouissions. » Non ! ça n'y fait rien. Rochefort est plus important que Bismarck et la perte du Palais de la Légion d'honneur plus considérable que celle de deux provinces.

Jamais, mon cher vieux, je n'ai eu des hommes un si colossal dégoût ! Je voudrais noyer l'humanité sous mon vomissement !

Je n'ai vu à Paris que *deux* hommes ayant gardé leur raison ; deux, pas plus ! 1° Renan et 2° Maury,

qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, pendant tout le temps de la Commune ! Je ne parle pas de d'Osmoy qui tourne au héros. Non content d'avoir été capitaine de francs-tireurs, il a, depuis qu'il est député, pris du service dans l'armée active et s'est conduit de telle façon que Thiers a demandé à faire sa connaissance, d'après un rapport du ministre de la guerre. Il haranguait les soldats dans la tranchée et faisait le coup de feu avec eux.

Je n'ai pu voir Théo. On m'a dit qu'il était très vieilli mais que son moral était bon. Le sieur Saint-Victor est entré au *Moniteur* de Dalloz.

Alexandre Dumas émaille les journaux de ses réflexions philosophiques.

La situation me paraît très bien résumée par un des membres de l'ambassade chinoise présente à Versailles : « Vous vous étonnez de tout ça ! mais je vous trouve drôles ! C'est l'ordre ! C'est la règle ! Ce qui vous étonne est justement ce qui se passe chez nous. Voilà comme le monde est fait. *Le contraire est l'exception.*

Je n'ai aucune haine contre les communeux pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. Mais ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès lettres, cassant des glaces à coups de pistolet et volant des pendules ; voilà du neuf dans l'histoire ! J'ai gardé contre ces messieurs une rancune si profonde que *jamais* tu ne me verras dans la compagnie d'*un Allemand quel qu'il soit*, et je t'en veux un peu d'être maintenant dans leur infâme pays ! Pourquoi cela ? quand reviens-tu ?

Les armées de Napoléon Ier ont commis des horreurs, sans doute Mais ce qui les composait c'était la partie inférieure du peuple français, tandis que dans l'armée

de Guillaume, c'est *tout* le peuple allemand qui est le coupable.

Adieu, pauvre cher vieux. Je t'embrasse très fort ainsi que les tiens.

A George Sand.

25 juillet 1871.

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les « gens d'ordre » ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là-contre un bon discours ; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la république bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de

me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du Dieu Hom, ce qui n'est pas facile. J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière autant que possible. Aussi ai-je fait un petit Bouddha, que je crois aimable. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien)?

Je ne vais pas à Nohant parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve, ma nièce Caroline se relaye avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15 au 20 août j'y attends le bon Tourguéneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres : pas un mot! Ces gaillards-là vous ont des façons de grand seigneur qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est encore directeur, ou si la direction est donnée à la société Berton, Laurent, Bernard?

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

A Ernest Feydeau.

Paris 8 août.

Mon cher vieux,

Je suis bien en retard avec toi ! Mais j'ai eu beaucoup d'affaires et de courses; je cède enfin à mes remords et je t'écris. Voilà.

Que te dire? La bêtise française continue son petit bonhomme de chemin, les bons bourgeois ne vont plus voter et semblent par leur conduite vouloir faire revenir le gouvernement paternel de la Commune. Quant à une conspiration militaire, les uns affirment qu'elle est imminente, les autres en nient la possibilité. Pour moi, je n'y crois pas. On est, pour le moment, las de l'action. Mais j'ai peur que dans trois ou quatre ans un parti patriote ne pousse la France à une vengeance trop prompte. Alors, messieurs les Allemands nous prendront la Bourgogne et feront un petit royaume d'Austrasie.

Quant à la littérature, mon bon, Magnard et Gustave Lafargue fleurissent derechef et on monte une féerie de M. Clairville. On a renversé la colonne et brûlé Paris, mais Villemessant est indestructible et la sottise éternelle.

Moi, mon bon vieux, comme si de rien n'était, je prends des notes pour mon *Saint Antoine*, que je suis bien décidé à ne pas publier quand il sera fini, ce qui fait que je travaille en toute liberté d'esprit.

Jeudi prochain, pour me distraire, j'irai à Versailles voir travailler le conseil de guerre. Ensuite je passerai trois ou quatre jours à Saint-Gratien; puis, je regagnerai ma cabane.

On va probablement retirer la subvention de l'Odéon, si bien que je ne sais pas quand *Aïssé* sera jouée ni ou elle sera jouée !

Et toi, pauvre cher vieux, comment vas-tu? A quoi t'occupes-tu? Ton traitement t'a-t-il fait du bien?

A Théophile Gautier.

Saint-Gratien, samedi.

Mon vieux Théo,

Au lieu de venir ici mardi, tâche d'y être lundi, parce que je suis *obligé* d'en partir mardi soir.

Tu serais même bien beau d'apparaître dès demain dimanche. Nous allons donc nous voir enfin !

Je t'embrasse.

A George Sand.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre.

Eh bien, chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien accablée de besogne! Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère! Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint Antoine*, qui en est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois*, où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps*. Comme c'est ça ! Comme c'est juste et bien dit ! Triste ! triste ! Pauvre France ! et on m'accuse d'être sceptique !

Que dites-vous de Mlle Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens ! Cela enfonce la fin de l'*Education sentimentale* où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler ! Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas comme elle l'espère, pas comme on le redoute. Ah ! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique !

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux, à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : *le Comble de l'insanité*. Et la typographie se recule dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier ? Qui donc s'inquiète de l'art maintenant ? Je fais de la littérature pour moi comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous

me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être ! Comment se faire écouter ?

Tourguéneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet ; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

A Mme Maurice Schlésinger.

Croisset. Mercredi soir, 6 septembre 1871.

Pourquoi ne vous verrai-je pas ? Qui donc vous empêche de passer par Rouen et de me faire une petite visite, chez moi, à Croisset ?

La guerre a donné à ma mère cent ans de plus ! Je n'ose pas la quitter ! Et quand je suis obligé de m'absenter, ma nièce (celle qui habite Dieppe) vient me remplacer. Comme j'ai passé à Paris tout le mois d'août, je suis maintenant contraint de rester ici. Voilà pourquoi, chère et vieille amie, éternelle tendresse, je ne vais pas vous rejoindre sur cette plage de Trouville où je vous ai connue et qui pour moi porte toujours l'empreinte de vos pas.

Comme j'ai pensé à vous pendant tout cet hiver ! Avez-vous dû souffrir au milieu d'une famille allemande ! Dans un pays ennemi ! Comme votre grand cœur a dû saigner !

Venez donc, nous avons tant de choses à nous dire, de ces choses qui ne se disent pas ou qui se disent trop mal avec la plume.

Qui vous empêche ? N'êtes-vous pas libre ? Ma mère vous recevrait avec grand plaisir en souvenir du bon vieux temps. Nous pouvons vous offrir un lit, tout au moins à dîner. Ne me refusez pas cela !

Adieu. Je vous embrasse bien fort et suis toujours tout à vous.

A George Sand.

Croisset, 8 septembre 1871

Ah ! comme elles sont gentilles ! Quels amours ! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces ! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice, son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois. Cela prouve sans doute, que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste ? L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'une petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faux de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen

âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots république et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous autres, du réalisme et du nominalisme. Car je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat!

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro*, on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre? Le parti conservateur n'a pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Il sera divisé par les internationaux, les jésuites de l'avenir. Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises !

Ah ! chère bon maître, si vous pouviez haïr ! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur ; mais tant de ténèbres ont surgi, que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc ! criez ! tonnez ! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues » ? Qu'y a-t-il de rompu ? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calomnier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, vendredi 6.

Il faut que je m'en aille à Paris, la semaine prochaine, pour les affaires de mon pauvre Bouilhet afin d'en finir avec *Aïssé!* et je passerai au boulevard Beaumarchais, voir si par hasard... Mais non! je ne trouverai personne. Pourquoi? Etes-vous condamnée à Villenauxe à perpétuité? « Paris n'est-il pas assez à plaindre, belle dame? » comme dirait M. Prudhomme.

Il me semble que vous êtes bien seule là-bas et que vous devez vous y ennuyer mortellement. Le général m'a dit que vous gardiez votre « excellent moral », est-ce vrai! Il est charmant, votre brave frère? Il est venu me faire une longue visite où il a beaucoup et très bien parlé. Je crois que la sympathie est réciproque.

Comme je vous plains! J'ai peur que vous ne suiviez un très mauvais régime. Pardonnez-moi cette outrecuidance, mais j'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expérience en fait de névroses. Tous les traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. Je n'ai pas encore rencontré, en ces matières, un médecin intelligent. Non! pas un! c'est consolant! Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qui convient.

Ma vie n'est pas douloureuse comme la vôtre mais n'est pas non plus précisément folichonne. Ma seule distraction consiste à promener, ou plutôt à traîner ma mère dans le jardin! La guerre l'a vieillie de cent ans en dix mois. C'est bien triste d'assister à la déca-

dence de ceux qu'on aime, de voir leurs forces s'en aller, leur intelligence disparaître !

Pour oublier tout, je me suis jeté en furieux dans *Saint Antoine* et je suis arrivé à jouir d'une *exaltation effrayante*. Voilà un mois que mes plus longues nuits ne dépassent pas cinq heures ! Jamais je n'ai eu « le bourrichon » plus monté. C'est la réaction de l'aplatissement où m'avait réduit la Défense Nationale. Et, à ce propos, je trouve qu'on est fort injuste envers la présente assemblée. Ce qui se passe est ce qui me convient. Voilà la première fois qu'on voit un gouvernement sans métaphysique, sans programme, sans drapeau, sans principes, c'est-à-dire sans blague ! Le Provisoire est précisément ce qui me rassure. Tant de crimes ont été commis par l'idéal en politique qu'il faut s'en tenir pour longtemps à « la gérance des biens ! »

J'ai échangé avec Mme Sand des épîtres politiques. Les siennes paraissent dans le *Temps*. Le congrès de Lausanne vous réjouit-il ? Auriez-vous souhaité ouïr André Léo ? Ah ! pauvre ! pauvre humanité !

A George Sand.

14 novembre.

Ouf ! je viens de finir *mes Dieux*, c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire çà, chère maître du bon Dieu !

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement ? Pourquoi n'êtes-vous pas venue, cet automne ? Il ne faut pas rester si longtemps sans voir Paris. Moi, j'y

serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la préface), que sais-je encore ? Une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilleton annoncé ? Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été au-delà de cinq heures. J'ai pioché d'une manière frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient, ou plutôt je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois ! il ne va même pas voter ! Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France ! pauvres nous !

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant ? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah ! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes !

Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous ! Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs crêtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela ? Je me le demande à moi-même.

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice ? Embrassez bien vos fillettes pour moi. Votre vieux.

A la même.

Chère maître,

J'ai reçu votre feuilleton hier, et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des préparatifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé*.

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur*, sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale, et qui, selon moi, compose toute la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de ses « questions contemporaines ». Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel tel qu'il existe est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles si on le laisse vivre ! La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce

qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 septembre; 3 l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'instruction publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère!

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés? Imaginez au contraire que dans chaque commune, il y ait *un* bourgeois, un seul ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté, les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

A la même.

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur! Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé! La première page ressemble presque à des excuses! Ça m'a fait bien rire! vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi! tout! Vos coups me seront caresses.

Donc re-causons! Je rabâche en insistant de nouveau sur la justice! Voyez comme on est arrivé à la nier partout? Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'art pour l'histoire? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés puisque *toute* la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol! Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des siècles*, où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon ; c'est

toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti! Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte. Il m'a répondu en me traitant de ganache! Voilà ou mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet, Maroteau es condamné à mort comme Rossel! C'est du vertige! Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus.

Cela ne changera pas tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, a droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise industrielle (Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces. Or, jusqu'à présent je n'en vois qu'une : le nombre! Ah! chère maître, vous qui avez tant d'autorité, vous devriez bien attacher le grelot! On lit beaucoup vos articles du *Temps* qui ont un

grand succès, et qui sait? Vous rendriez peut-être à la France un immense service?

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, j'ai donc à faire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. Les Français ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre *Aïssé!* Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais même dans une exaltation qui frisait la démence!

J'ai rencontré l'inéluctable Harisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

A Mme. Régnier.

Jeudi soir, 7 heures.

Chère madame,

J'ai eu dans ces derniers temps à m'occuper :

1° Du tombeau de Bouilhet ;

2° De son monument ;

3° De son volume en vers qui est sous presse depuis hier

4° Je cherche un graveur pour faire son portrait.

5° Tous mes moments depuis quinze jours sont pris par *Aïssé* que je lis *demain* aux acteurs. Les répétitions commenceront samedi prochain et la pièce pourra être jouée vers le 1er janvier.

Je suis parti de Croisset si brusquement que mon domestique et mes bagages sont arrivés trois jours après moi. Le détail des intrigues qu'il m'a fallu vaincre demanderait un volume.

J'ai fait engager des acteurs. J'ai travaillé moi-même les costumes au cabinet des Estampes ; bref, je n'ai pas un moment de répit depuis quinze jours, et cette petite vie exaspérante et occupée va durer du même train pendant deux bons mois encore.

Quel monde ! Je ne m'étonne pas que mon pauvre Bouilhet en soit mort ! De plus j'ai re-écrit la préface de son volume qui me déplaisait.

Je vous prie donc, en grâce, de me donner un peu de liberté pour le moment, car avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible de faire à la fois les affaires de tous. Je vais au plus pressé, d'abord.

D'ailleurs vous avez tort de vouloir publier *maintenant !* A quoi cela vous servira-t-il ? Où sont les lecteurs ?

Je ne vous cache pas que je trouve vos aimables reproches, touchant le voyage de Mantes, injustes. Comment ne comprenez-vous pas qu'il me sera très pénible d'aller à Mantes ? Toutes les fois que je passe devant le buffet, je détourne la tête. Je tiendrai néanmoins ma promesse. Mais il me sera plus facile d'aller de Paris à Mantes que de m'y arrêter en passant. Ne me gardez donc pas rancune ; plaignez-moi plutôt.

A George Sand.

1er décembre.

Chère maître,

Votre lettre que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la princesse.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui, enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu *repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la préface. Bref, je suis exténué! et triste! triste à en crever.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourgueneff que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

A Mme Régnier.

Paris, mercredi soir, 1872.

Hier soir, me trouvant par hasard « du loisir », j'ai lu tout d'une haleine votre effrayant et puissant roman.

J'ai deux ou trois petites chicanes à vous faire, chère madame. Mais à partir du premier dialogue entre le comte et sa femme, ça marche comme sur des roulettes, et c'est bien, très bien. Je ne doute pas qu'en temps ordinaire, ce livre n'obtienne un grand succès. Mais à présent, sur quoi compter?

C'est Schérer qui dirige le *Temps*. Mais ce monsieur m'est désagréable. Donc, j'ai écrit au bon Taine de venir chez moi dimanche prochain et je le chargerai de la commission. Elle sera faite par lui, avec plus d'autorité que par moi. Si nous échouons de ce côté-là, nous nous tournerons vers un autre.

A Mme Roger des Genettes.

Paris.

Vous avez donc pris la résolution que je redoutais : abandonner Paris ! Comme c'est triste ! comme tout est triste ! Cette lettre funèbre m'a été envoyée de Croisset, car je suis ici depuis quinze jours ! et voici le résumé de mes petites occupations. 1° Je dirige les répétitions d'*Aïssé ;* comme Chilly est fort malade et Duquesnel fort incapable, il faut que je me mêle des décors, des costumes, de la mise en scène, bref de

tout. 2° Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet et je suis au milieu des imprimeurs et des graveurs. Je tiens à faire paraître ce livre en même temps que la pièce. Je galope, au milieu d'un froid de dix-sept degrés, du parc Monceau au boulevard Montparnasse et à l'Odéon. Les acteurs répètent tous les jours, le dimanche compris, et je ne les quitte plus. 3° Vous savez que nous voulons faire à Rouen un petit monument à Bouilhet. De ce côté-là, encore, j'ai des embarras graves. Il me semble que je manie son cadavre tout le long de la journée ! jamais plus large dégoût de la vie ne m'a submergé. Tant que je suis dans l'action, je m'y livre avec furie et sans la moindre sensibilité. Mais j'ai des heures « dans le silence du cabinet » qui ne sont pas drôles.

Saint Antoine est complètement mis de côté. A peine si je peux, de temps à autre, accrocher ou plutôt décrocher une heure pour relever une note. J'ai beaucoup travaillé tout cet été et il ne me reste plus que cinquante à soixante pages à écrire. Si rien d'extraordinaire n'arrive, je peux avoir tout fini au mois de juillet prochain, pas avant, car mon hiver va être, pour moi, complètement perdu. J'en ai lu un peu à mon vieux Tourgueneff qui m'a eu l'air enchanté. Je dis un peu, car les embarras dramatiques sont survenus et il nous a été impossible de nous rejoindre pour reprendre la lecture.

L'horizon politique est, quoiqu'on dise, au calme. Des bouleversements ? allons donc ! nous n'avons pas *l'énergie nécessaire.*

Je vous engage à lire le dernier livre de Renan, il est très bien, c'est-à-dire dans mes idées. Avez-vous lu les lettres de Mme Sand dans le *Temps ?* L'ami auquel elles sont adressées c'est moi, car nous avons

eu, cet été, une correspondance politique. Ce que je lui disais se trouve en partie dans le livre de Renan.

Je viens ce soir de corriger la première épreuve de *Dernières chansons;* quelques-unes des pièces qui s'y trouvent m'ont reporté aux soirées de la Muse!

Mardi prochain, savez-vous, 12 décembre, votre ami aura cinquante ans! Cette simple énonciation dispense de tout commentaire.

Il me semble qu'on vous a soignée (ou que vous vous êtes soignée) dépl'orablement? Quels ânes que ces bons médecins! Mais est-ce bien sérieux, irrévocable, définitif; ne reviendrez-vous plus à Paris? Quand nous reverrons-nous?

Dès que je serai un peu moins ahuri, je vous écrirai plus longuement. Mais vous, vous ne devez pas avoir grand'chose à faire, barbouillez donc du papier à mon intention.

Je vous baise les deux mains.

A Edmond de Goncourt.

Nuit de mercredi. Décembre 1871.

Croiriez-vous que tout le monde (Giraud, Popelin, la direction de l'Odéon et les acteurs d'icelui) me soutient que sous la régence, on ne portait pas de poudre! J'ai beau vous citer, vous, l'autorité la plus compétente en pareille matière, ça n'y fait rien! Envoyez-moi donc de suite *des preuves* sans réplique.

Il me semble que dans le tableau de Lancret il y a de la poudre?

Je suis extra-ahuri et je n'en peux plus.

Ils veulent faire passer *Aïssé* le 20 décembre!

A Leconte de Lisle.

Samedi soir.

Mon cher vieux,

J'ai reçu hier ton bon cadeau — et j'irai t'en remercier un de ces jours — avant midi ou vers cinq heures, car les répétitions d'*Aïssé* et l'impression de *Dernières Chansons* me prennent toute ma journée.

Quand je serai un peu moins ahuri, nous nous arrangerons pour passer une longue soirée ensemble. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire !

A bientôt donc et tout à toi.

A George Sand.

Dimanche, 1872.

Enfin, j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoiser que je ne m'y reconnais plus. 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé*, m'a touché jusqu'aux larmes, chère maître bien-aimé. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

La première a été splendide, et puis, c'est tout. Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire ! Je passe pour un rouge (*sic*) ! Vous voyez où on en est !

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce ! Au contraire. Le jour de la première c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte ! Et à la troisième représentation, je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas*, etc., etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé*. Bref, l'héritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons*. Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *lettre* de moi au *Conseil municipal de Rouen*. Cette petite élucubration a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer ; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps*, puis, à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois et demi ! Comment n'en suis-je pas crevé ! Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses ! que de lettres ! et quelles colères — rentrées — malheureusement ! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi Carotte*. On n'imagine pas une infection pareille ! C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio*. Arriverait-on à haïr la blague ? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien !

Tourgueneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine, nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint Antoine* et dîner ensemble. Mais

il survient toujours des empêchements, et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça.

A madame Roger des Genettes.

Dimanche soir. Paris.

Je suis content que la préface vous ait plu. Demain vous recevrez un autre *morceau* de moi, dans un genre différent. J'ai peut-être eu tort de l'écrire ? Mais le silence eût été de la lâcheté et puis tant pis ! J'ai expectoré ma bile, ça me soulage.

Depuis deux mois et demi j'ai mené une vie atroce. Mes plus longues nuits du 25 novembre au 8 janvier ont été de cinq heures, car personne ne m'a aidé et ma besogne a été rude.

J'ai imprimé *Dernières Chansons* et *Aïssé*. J'ai écrit une lettre au Conseil municipal de Rouen, et j'ai monté seul, absolument seul *Aïssé !* A la troisième représentation, c'est encore moi qui conduisais les figurants, et le jour de la première, j'ai porté de mes mains les accessoires du premier acte. C'est vous dire quelle jolie administration c'est que l'Odéon. Il m'a fallu (pour qu'elle ne fût pas tout à fait honteuse) donner des répétitions particulières à madame Colombier ! J'ai manqué de *tuer* le souffleur ! etc., etc. Ah ! c'était joli ! et pendant huit jours j'ai pataugé dans la neige du parc Monceau à l'Odéon, car les voitures ne marchaient pas. J'étais quelquefois si fatigué que rentré chez moi je me mettais à pleurer comme un enfant.

Quand j'avais corrigé mes épreuves à minuit je commençais ma vaste correspondance. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Enfin me voilà quitte et avant-hier j'ai recommencé mes lectures à la bibliothèque. Si nul embarras ne me survient, j'espère avoir fini *Saint Antoine* cet été.

D'après le petit aperçu de mes occupations, vous voyez, chère madame, que je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Quant à vous oublier, est-ce possible?

A Théophile Gautier.

Jeudi soir.

Je m'aperçois, cher maître, que je ne t'ai pas invité pour demain vendredi.

C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu aller lundi chez Magny, mais j'étais malade de la gorge.

Donc, viens demain, je t'en supplie, tu te trouveras avec des amis. Ne rends pas vaine la course de mon portier et présente-toi chez moi demain à six heures et demie.

Au même.

Jeudi matin.

Cher vieux maître,

J'ai oublié, hier, de te dire cette phrase : « Tu serais bien gentil de faire un article sur *Dernières Chansons*. » Je n'avais peut-être pas besoin de le dire?

Voilà. Sur ce, je t'embrasse.

A George Sand.

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons*, *Aïssé*, et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître. C'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromis* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui, je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint Antoine*. Samedi prochain, j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourgueneff. Que n'êtes-vous là !

Je vous embrasse. Votre vieux.

A la même.

Chère bon maître,

Pouvez-vous, pour le *Temps*, écrire un article sur *Dernières Chansons?* Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint Antoine*.

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle

ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

A la même.

Non ! chère maître ! ce n'est pas vrai. Bouilhet n'a jamais blessé les bourgeois de Rouen ; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard aujourd'hui même dans les « *Mémoires du Géant* », de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque ; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté ; pourquoi serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge ?

Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de *justice !*

Je n'ai d'ailleurs insulté personne, je m'en suis tenu à des généralités, — quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre ; — mais assez parlé de tout cela !

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourgueneff

à qui j'ai lu les 115 pages de *Saint Antoine* qui sont écrites. Après quoi, je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur ! et quel critique ! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah ! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon ! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible ! il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis.

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire ? J'ai l'esprit assez philosophique pour savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

A Théophile Gautier.

Dimanche soir.

Il m'est *impossible* d'aller dîner chez toi mercredi. Mais, si j'ai compris les explications de mon Mameluck, tu viendras jeudi. Est-ce convenu ?

En cas de silence, je t'attends ; ne me réponds pas et viens.

A bientôt, vieux maître.

Au même.

Jeudi matin.

Vieux maître,

Voici une petite note que je te prie de considérer.

Si tu peux dire quelque bien des peinturlureurs en question, tu obligeras des amis à moi.

Je t'embrasse.

A George Sand.

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître. J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime.

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint Antoine?*

Moi je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé; or, j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais avec ma mère; nous sommes en quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc, vers Pâques, je serai revenu à Croisset, et je me remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis. le soir, la *Critique de la raison pure*, de Kant, traduit par Barni et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge; à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé; rassurez-vous!

Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée ; mais tout se convertit en tristesse ! L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence ! J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait ! Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse.

Ma préface aux *Dernières Chansons* a suscité chez Mme Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir « adulé César » ! Triste exemple des passions, comme dirait Prudhomme !

A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on dise, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là ! Cependant, si on consultait le Dieu appelé suffrage universel, qui sait ?... Ah ! nous sommes bien bas, bien bas !

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah. Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant ! Je répète le mot, pas du tout grand homme ! pas du tout pontife ! Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait la connaissance de Mme Viardot, que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourgueneff qui m'a amené chez elle.

Embrassez très fort vos petites-filles pour moi, et à vous mes meilleures, mes plus hautes tendresses.

A la même.

Chère maître,

J'ai reçu les dessins fantastiques qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert... Rêverie!

Il y a deux très jolis monstres: 1° un fœtus en forme de ballon et à quatre pattes; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile. Il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés! Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître! Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étrangement. Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute? Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des

phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le dessous est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant traduit par Barni est une lecture plus lourde que la *Vie parisienne* de Marcelin ; n'importe ! j'arriverai à la comprendre !

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière partie de *Saint Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style !

Et de vous, encore plus, chère bon maître ! Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir.

Et là-dessus je vous embrasse tous à pleins bras.

Votre vieux troubadour toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe.

A la même.

Croisset.

Me voilà, revenu ici, chère bon maître, et peu gai ; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allégera dans mes sottes occupations de ménage.

J'ai eu, il y a dix jours, une violente contestation avec mon éditeur.

C'était à l'occasion de *Dernières Chansons*. Savez-vous ce que *Aïssé* et *Dernières chansons* auront produit à l'héritier de Bouilhet ? Tout compte fait, il aura à payer quatre cents francs. Je vous épargne le détail de la chose, mais c'est ainsi. Et voilà comme la vertu est toujours récompensée. Si elle était récompensée, elle ne serait pas la vertu.

N'importe, cette dernière histoire m'a énervé comme une trop forte saignée. Il est humiliant de voir qu'on ne réussit pas, et quand on a donné pour rien tout son cœur, son esprit, ses nerfs, ses muscles et son temps, on retombe à plat, écrasé.

Mon pauvre Bouilhet a bien fait de mourir, le temps n'est pas doux.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières Chansons* a failli me faire avoir un procès. L'Histoire de la fontaine n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout.

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint Antoine*. Je vais m'y remettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hegel. Ces deux grands hommes contribuent à m'abrutir et, quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinosa. Quel génie, quelle œuvre que l'*Éthique !*

Au docteur Jules Cloquet.

Nuit du samedi 6 avril 1872.

Cher bon ami,

Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de trente-trois heures!

Que vous dirai-je de plus? Nous sommes désolés. Achille, Caroline et moi, nous vous embrassons bien tendrement. Votre...

A Edmond de Goncourt.

Mon cher vieux,

Ma mère vient de mourir!

Je ne veux pas que vous veniez à son enterrement! Cela renouvellerait votre douleur, j'ai assez de la mienne!

Je vous embrasse.

A Ernest Feydeau.

Je suis trop écrasé et trop abruti pour t'écrire comme il conviendrait, mon cher bonhomme. Je veux seulement vous remercier, toi et Mme Feydeau, pour vos bonnes paroles.

J'ai abominablement souffert depuis quinze jours.

Je ne sais pas ce que je vais devenir et il m'est impossible de faire aucun projet, tant que nos affaires

ne seront pas terminées. Ma mère a légué Croisset à Caroline et provisoirement je vais y vivre.

Quand je serai un peu remis de mes chagrins et de tous mes tracas, je t'écrirai plus longuement. D'ici là je t'embrasse.

A George Sand.

Mardi, 16 avril 1872.

Chère bon maître,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre ! Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait.

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdir. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe. Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri usqu'aux larmes ! Êtes-vous bonne ! Quel excellent être vous faites ! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci. Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession, je reste ici. Avant de me décider sur l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre, après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la solitude ? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris,

Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts, et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps ! j'en ai peur ! Ah ! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans !

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé ! C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles.

A Edmond de Goncourt.

Je ne puis vous dire rien encore sur mon avenir mon cher ami. Tant que mes affaires ne seront pas arrangées (ce qui sera long) je ne sais où je vivrai. Car il faut savoir d'abord comment je vivrai.

D'ici à longtemps je ne ferai pas de longues stations à Paris. Au mois de mai cependant, j'y resterai peut-être pendant une semaine.

Je viens de passer une dure semaine, cher vieux ! — la semaine de l'inventaire ! C'est sinistre. Il m'a semblé que ma mère se re-mourait et que nous la volions.

Ce que vous me dites du pauvre Théo m'afflige profondément ! Encore un ! Ah ! comme je voudrais reprendre goût au travail ! Mais j'ai la tête bien vide et tous les membres endoloris ! Il n'est pas facile d'être philosophe !

Je vous embrasse à plein cœur, mon cher vieux.

A madame Roger des Genettes.

Croisset, 15 mai 1872.

Vous avez raison, je pense à vous très souvent, plus que jamais et profondément, pourquoi ?..... Je suis comme un vieillard, le passé m'envahit. Je roule dans les souvenirs et je m'y perds. Mon isolement est absolu et, quand je n'ai pas beaucoup de chagrin, j'ai beaucoup d'ennuis. Cela me change ! Après les larmes, les bâillements. Cela compose un petit assortiment de distractions, fort coquet.

Je fais ce que je peux pour sortir de là ; je me force au travail et je me rudoie. Mais le cœur n'est pas à la littérature. Le bon *Saint Antoine* (que j'ai repris et qui sera fini vers le mois d'août) m'embête comme la vie elle-même, ce qui n'est pas peu dire. J'aurais besoin pour le finir de l'enthousiasme que j'avais l'été dernier. Mais, depuis lors, il m'est survenu de fortes secousses ! Que je suis démonté ! mon pauvre bourrichon est à bas !

Comme j'ai envie de vous lire ce livre-là pourtant. Car il est fait pour vous, j'entends pour le petit nombre, pour la petite horde qui s'éclaircit.

En quoi le séjour de Paris est-il contraire à votre traitement. Ne seriez-vous pas tout aussi bien à Paris que dans le lointain Villenauxe ? est-ce que tout déplacement vous est absolument impossible ? Si cela était, j'irais vous voir, je ferais ce grand sacrifice de faire une chose qui me serait agréable.

Mes affaires (les assommantes affaires d'argent) ne sont pas terminées et ne peuvent l'être avant longtemps. Ce qu'il y a de sûr c'est que Croisset sera toujours

mon refuge. Je n'ai plus grand'chose qui m'attire à Paris et l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc, qu'il faut couvrir de noir — uniquement pour ne pas crever d'ennui et comme on a un tour dans son grenier quand on habite la campagne!

Oui, j'ai lu « l'Année terrible »; il y a du très beau. Mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. La *densité* manque. N'importe! quelle mâchoire il vous a encore ce vieux lion-là. Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité. Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver, plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui? Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis, et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.

A quoi pouvez-vous passer votre temps? Écrivez-moi; il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire?

A Théophile Gautier.

19 mai 1872.

Cher vieux maître,

Je ne t'ai pas écrit, je ne t'ai pas envoyé de cartes, à propos du mariage d'Estelle. Mais jamais je n'ai pensé à toi comme depuis huit jours. Il me semble que tu vas t'ennuyer affreusement. Et je t'embrasse.

J'espère te voir dans une quinzaine de jours. Tâche d'être plus gai que moi.

A madame Maurice Schlésinger.

Croisset. Nuit de mardi, 27 mai 1872.

Comment! vous! vous! — Un soupçon sur votre vieil ami? — Comment pouvez-vous supposer qu'il vous oublie, dans un moment surtout où il a le cœur si remué!

Si je ne vous ai pas écrit, c'est que *je n'en ai pas eu la force*. Voilà mon excuse. J'aurais dû répondre à votre première lettre, c'est vrai, mais j'étais si fatigué!...

Tâchez de rester à Paris jusqu'au 20 juin, je compte y être vers cette époque, nous nous verrons un peu.

Plus ma vie s'avance, plus elle est triste. Je vais rentrer dans une complète solitude. Je fais des vœux pour le bonheur de votre fils comme s'il était le mien — et je vous embrasse l'un et l'autre — mais vous un peu davantage — ma toujours aimée.

A mademoiselle Loroyer de Chantepie.

Croisset, 5 juin 1872.

Vous m'annoncez une mort qui vous désole. Je croyais vous en avoir appris une autre, celle de ma mère! J'avais moi-même écrit votre adresse sur le billet de faire-part. Il ne vous est donc pas parvenu?

Que vous dirai-je, chère correspondante? vous avez passé par là et vous savez ce qu'on souffre. Pour nous autres, vieux célibataires, c'est plus dur que pour d'autres.

Je vais vivre maintenant complètement seul. Depuis trois ans, *tous* mes amis intimes sont morts. Je n'ai plus personne à qui parler.

Dans quelques jours je verrai madame Sand que je n'ai vue depuis l'hiver de 1870. Nous causerons de vous.

Au milieu de mes chagrins, j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845 à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes.

Mais je suis tellement dégoûté des éditeurs et des journaux que je ne publierai pas maintenant. J'attendrai des jours meilleurs ; s'ils n'arrivent jamais, j'en suis consolé d'avance. Il faut faire de l'art pour soi et non pour le public. Sans ma mère et sans mon pauvre Bouilhet, je n'aurais pas fait imprimer *Madame Bovary*. Je suis, en cela, aussi peu homme de lettres que possible.

Que lisez-vous ? A quoi occupez-vous votre esprit ? Nous devons travailler. Malgré tout, c'est le seul moyen de ne pas sentir le poids de la vie. Le stoïcisme est de l'hygiène.

A George Sand.

1872.

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître ! Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore ? Sinon, j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinssiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns ! Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirais *Saint Antoine*, auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fît du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à « honorer de ma présence » l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois ; j'irai. Et je voudrais même *y prononcer un discours* qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrûment *un vrai morceau*, la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

A la même.

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet.

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison que nous habitons, qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insupportable. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément ! Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par doci-

lité, je vais fumer moins ; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse !

Je viens de lire *Pickwick* de Dickens. Connaissez-vous cela ? Il y a des parties superbes ; mais quelle composition défectueuse ! Tous les écrivains anglais en sont là ; Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres latins.

Le sieur *** est décidément nommé, à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi, qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin qui exigera de moi de grandes lectures, et que je ne veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais ?

Que faites-vous maintenant ? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je ne l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime.

A la baronne J. Cloquet.

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne).

Ma chère baronne,

Votre bonne lettre en date du 20 ne m'est parvenue qu'hier après un long détour, et je m'empresse d'y répondre.

Merci d'abord pour votre cordiale invitation ; certainement j'irai vous faire une visite à Saint-Germain, si vous y êtes encore vers la fin ou le milieu de septembre. Voilà déjà près d'un mois que je suis ici avec ma nièce Caroline. Elle avait besoin des eaux, et son mari ne pouvant l'accompagner, c'est moi qui fais l'office de cavalier ou de duègne. Elle me charge de la rappeler à votre souvenir ainsi qu'à celui de votre « cher Jules ». Je pense à lui extrêmement, car je me souviens des vacances de l'année 1840 !

Tout ce que je revois me remet en mémoire sa compagnie et sa personne.

Le temps est très chaud — nous sortons fort peu, et nous ne sommes pas, ma compagne et moi, d'une gaîté excessive. Pour fuir l'oisiveté, je tâche de travailler — mais je n'ai pas de cœur au travail. Il me faudra du temps pour me remettre de tous les deuils que j'ai subis depuis trois ans !

Adieu, chère madame ; embrassez pour moi le bon M. Cloquet, et croyez à la sincérité de mon attachement.

Votre très humble et dévoué.

A George Sand.

Quelle bonne nouvelle, chère maître ! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin !

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas ; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il

me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'aurai pour vivre. Car toute la fortune qui nous revient est en bien-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai plus d'amis. L'être humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins.

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade ? Il se meurt d'ennui et de misère ! Personne ne parle plus sa langue ! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistent égarés dans un monde nouveau !

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, lundi 19 août.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset à Bagnères-de-Luchon, et je suis revenu ici avant-hier. Voilà la cause de mon retard épistolaire. Maintenant causons. Et d'abord, chère madame, ou plutôt chère amie, vous *avez raison* de croire que je ne vous oublie pas ! Je songe à vous profondément et avec une intensité indicible. N'êtes-vous pas liée à ce qu'il y a de meilleur dans mon passé ? Votre souvenir n'amène à ma pensée que des choses charmantes.

Puisque vous devez aller à Paris cet hiver, faites-

moi savoir ce voyage-là un peu d'avance et je me rendrai près de vous tout de suite ! Nous en aurons à nous dire ! et je vous lirai tout ce que j'ai fait depuis l'époque immémoriale où nous nous sommes quittés !

Je suis si dégoûté de tout que je ne veux pas maintenant publier. A quoi bon ? pourquoi ? Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. Quand il sera fini, si les temps sont plus prospères, je le ferai paraître en même temps que *Saint Antoine*. C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce. Vous devez en avoir une idée ? Pour cela il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin ! Tant pis, à la grâce de Dieu ! Et fût-il un chef-d'œuvre (et surtout si c'est un chef-d'œuvre) il n'aura pas le succès de l'*Homme femme*. Ah ! moi aussi je savoure ces infections, c'est à vous dégouter de l'adultère. Quels plats lieux communs, quelle crasse ignorance ! Et Girardin qui ouvre le bec ; et Mme *** habituée à ouvrir autre chose et qui fait sa partie dans le concert. Rien ne me semble plus comique que tous ces cocus faisant dorer leurs cornes et les exhibant aux populations. Mais pardon ! il me semble que mon langage devient grossier.

Que dites-vous des trois farceurs qui ont engueulé M. Thiers ? Je trouve ça très comique et j'envie ces messieurs, je voudrais être dans leur peau. Ils doivent être bien gais, ce sont peut-être de simples idiots ? Autre face du problème.

Pendant que j'étais à Luchon (où je faisais le métier de duègne vis-à-vis de ma nièce, son mari n'ayant pu

l'y conduire) j'ai lu devinez quoi ? Du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock. Ces lectures m'ont plongé dans une atroce mélancolie ! Qu'est-ce que la gloire littéraire ! M. de Voltaire avait raison, la vie est une froide plaisanterie ! trop froide et pas assez plaisante ! J'en ai, quant à moi, plein le dos, révérence parler.

Mon pauvre Théo est au plus bas. Encore un !

Adieu, bon courage, tant que vous le pourrez. C'est gentil de m'avoir donné l'espérance de vous voir cet hiver. Ne me trompez pas, hein ! Et d'ici là de temps à autre des lettres.

A George Sand.

Croisset, jeudi.

Chère maître,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois, vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles ! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg ! Quand en revenez-vous ? Où irez-vous ensuite ? A Paris ou à Nohant ? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset. Du 1er au 20 ou 25 septembre il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1° pour vous voir : 2° puis pour vous lire *Saint Antoine*, puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., etc., et pour causer de mille autres choses longuement seul à seul.

A la même.

Chère maître,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume; mais le révérend travaille comme 18,000 nègres, voilà son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs*. J'en connais une partie pour l'avoir lu dans « le *Temps* » (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1° le premier fragment ; 2° le second où il y a une page charmante et juste sur l'impératrice. Comme c'est vrai ce que vous dites sur le prolétaire! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque; et je ne manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre.

J'allume le fagot, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école*, j'admire votre esprit pédagogique, chère maître, il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet !

J'adore votre *Pierre Bonin*. J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tour-

gueneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l'*Abandonnée?* Moi, je trouve cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut ! Je bûche et surbûche le *Sexe faible*. En huit jours, j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu !

Ce serait drôle, si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès !

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous ? Quand cette correction sera faite et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié le symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint Antoine* sera irrévocablement fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes laissés de côté pour la comédie.

Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène ! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid.

Je me mets peut-être le doigt dans l'œil, mais je crois faire maintenant quelque chose de très rapide et facile à jouer. Nous verrons.

Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi.

Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

Notez ce nom-là. C'est une histoire gigantesque,

mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, mercredi.

Il me semble que c'est moi qui vous dois une lettre, chère Madame ? Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à y regarder de si près, n'est-ce pas ? N'importe, je crois n'avoir pas répondu à votre dernière et il m'ennuie de ne pas entendre parler de vous. C'est vous dire que j'espère très prochainement recevoir une épitre démesurée.

Depuis mon retour j'ai travaillé d'une façon tellement *gigantesque* que j'ai écrit la valeur d'à peu près trois actes et le sexe faible est complètement terminé. J'attends Carvalho pour lui en faire la lecture dans quatre ou cinq jours. Si ses prévisions se réalisaient ce serait drôle ! Entre nous, je n'attache pas une grande importance à cette œuvre. Je la juge « convenable » mais rien de plus, et je ne souhaite son succès que pour deux raisons : 1° gagner quelques mille francs ; 2° contrarier plusieurs imbéciles.

Ce qui serait gentil (si la chose doit réussir) ce serait que vous fussiez là, à la première. Depuis que j'en ai fini avec les exercices théâtraux, j'ai recallé la fin de *Saint Antoine* et je me suis remis à mes immenses lectures pour mon roman. Je lis maintenant l'esthétique du sieur Lévesque, professeur au Collège de France ! Quel crétin ! Brave homme du reste et plein des meilleures intentions. Mais qu'ils sont drôles les universitaires, du moment qu'ils se mêlent de l'Art.

Je viens d'expédier immédiatement l'*Antechrist* de Renan. Lisez cela, c'est un beau livre à part quel-

ques taches de style, mais il ne faut pas être pédant.

Pour le *Saint Antoine* je n'y ferai plus rien du tout. J'en ai assez ! et il est temps que je ne m'en mêle plus, car je gâterais l'ensemble. La perfection n'est pas de ce monde. Résignons-nous.

J'ai été à Rouen pour voir le général, sans le rencontrer. Je le suppose fort occupé par la politique qui, Dieu merci, ne m'occupe plus. Mon sac aux colères est-il vide ? Je ne le crois pas, cependant. Mais, je sens, comme la France elle-même, le besoin d'être tranquille et de m'occuper de « mes affaires ».

C'est pour ne pas les négliger et par le désir vertueux de ne pas perdre une journée que je me suis privé aujourd'hui d'une grande distraction. Il s'agissait d'aller voir aux assises le vicaire d'Harfleur, lequel est prévenu d'attentat aux mœurs sur des néophytes ! Il y a des détails drôles et ça se plaide à huis-clos. Mais j'ai tant de pitié pour les pauvres diables que je ne veux pas infliger à celui-là la vue d'un spectateur désintéressé. Les gens qui vont aux exécutions capitales participent à l'action du bourreau. Et puis s'il fallait se déranger pour tout ce qu'il y a d'intéressant à voir, on ne resterait pas assis une minute dans une existence d'un siècle.

Fait-il à Villenauxe un aussi exécrable été qu'à Croisset ? J'ai supprimé le feu depuis trois jours seulement.

A la baronne Lepic.

De mon ermitage, le 14 de septembre (mois appelé Boédromion par les Grecs).

Je mets la main à la plume pour vous écrire, et, me recueillant dans le silence du cabinet, je vais me permettre

O belle Dame !

de brûler à vos genoux quelques grains d'un pur encens.

Je me disais : Elle est partie vers la nouvelle Athènes avec des nourrissons de Mars ! ils ont les cuisses serrées dans un brillant azur et moi je suis couvert d'habits rustiques ! un glaive reluit à leur flanc ; je ne puis montrer que des plumes ! — des panaches ornent leur tête ; à peine si j'ai des cheveux !...

Car les soins, l'étude, m'ont ravi cette couronne de la jeunesse, cette forêt qu'épile sur nos fronts la main du temps destructeur.

C'est ainsi, ô belle dame que la jalousie la plus noire se tordait dans mon sein !

Mais votre missive, grâces aux dieux, m'est arrivée tantôt comme une brise rafraîchissante, comme un véritable dictame !

Que n'ai-je la certitude, au moins, de vous voir prochainement établie au milieu de nos guérets, fixée sur nos bords ! La rigueur des autans qui s'approchent serait adoucie par votre présence.

Quant à l'horizon politique, vos inquiétudes, peut-être, dépassent-elles la mesure ? Il faut espérer que notre grand historien national va clore, pour un moment, l'ère des révolutions ! Puissions-nous voir les portes du temple de Janus à jamais fermées ! tel est le souhait de mon cœur, ami des arts et d'une douce gaité.

Ah ! si tous les mortels, fuyant la pompe des cours et les agitations du Forum, écoutaient la simple voix de la nature, il n'y aurait ici-bas que concorde, danses de bergères, entrelacements sous les feuillages ! d'un côté... de l'autre... ici... là ! Mais je m'emporte !

Madame votre mère se livre toujours aux occupations de Thalie ? très bien ! et elle se propose d'affronter la publicité dans la maison de Molière ? Je comprends ça ! mais je crois qu'il vaudrait mieux (dans l'intérêt de son élucubration dramatique), que je portasse moi-même ce fruit de sa muse à la propre personne du directeur de cet établissement. Donc, sitôt que je serai arrivé dans la capitale, procéder à ma toilette, appeler mon serviteur, lui commander d'aller me quérir un char banal sur la place publique, monter dans ce véhicule, traverser toutes les rues, arriver au Théâtre-Français et finir par trouver notre homme, tout cela sera pour moi l'affaire d'un moment !

En me déclarant, madame, votre esclave indigne, je dépose

PRUD'HOMME.

Nota : Un panache impossible.

A Ernest Feydeau.

Nuit de lundi.

Non, mon cher et pauvre vieux, je ne suis pas malade. Si je n'ai pas été à l'enterrement de notre Théo, c'est par la faute de Catulle qui, au lieu de m'envoyer son télégramme par télégraphe, l'a mis dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'enterrement. Comme on escamote à Paris cette cérémonie, j'ai cru qu'elle avait lieu le jeudi et non le vendredi. Voilà pourquoi je suis resté.

Ah ! celui-là, je ne le plains pas, au contraire, je l'envie profondément. Que ne suis-je à pourrir à sa

place! Pour l'agrément qu'on a dans ce bas monde (bas est le mot exact), autant en f... son camp le plus vite possible.

Le 4 septembre a inauguré un état de choses qui ne nous regarde plus. *Nous sommes de trop.* On nous hait et on nous méprise, voilà le vrai. Donc, bonsoir!

Mais avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaison, je désire « vuider » le fiel dont je suis plein. Donc je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds.

Pauvre, pauvre cher Théo! c'est de cela qu'il est mort! (du dégoût de l'infection moderne!) C'était un grand lettré et un grand poète. Oui, monsieur, et plus fort que le jeune Alfred de Musset! n'eût-il écrit que le *Trou du Serpent.* Mais c'était un auteur parfaitement inconnu. Pierre Corneille l'est bien!

Depuis jeudi je ne pense qu'à lui et je me sens à la fois écrasé et enragé. — Adieu, bon courage. Je t'embrasse très fortement.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, samedi 5 octobre 1872.

Oh! non! je vous en prie, retardez votre séjour à Paris d'une quinzaine, parce que je ne pourrai m'absenter d'ici dans la seconde moitié de novembre. Il me sera impossible d'être à Paris avant le 1er décembre. Qui vous presse de retourner dans l'affreux Villenauxe? Quel sacerdoce vous réclame? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! J'ai des masses de choses à vous dire, ce n'est pas plusieurs heures

que j'espère vous consacrer, mais plusieurs très longues visites que je compte vous faire.

Je vous retrouve, dans toutes vos lettres, fière et vaillante, ou plutôt stoïque, chose rare par ce temps d'avachissement universel. Vous n'êtes pas comme les autres, vous ! (Phrase de drame, mais appréciation juste.) Je ne sais pas ce que vous avez perdu au physique, mais le moral est toujours splendide, je vous en réponds.

Le mien, pour le moment, est assez bon, parce que je médite une chose où j'*exhalerai ma colère*. Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine ; ce sera large et violent. Je ne peux pas dans une lettre vous exposer le plan d'un pareil bouquin, mais je vous le lirai quand je vous aurai lu *Saint Antoine*. Car je vous promets de vous hurler ma dernière élucubration. Si vous ne pouvez monter toutes mes marches, pauvre chère malade, vous me donnerez asile chez vous, et là, portes closes, nous nous livrerons à une littérature féroce, comme deux fossiles que nous sommes. L'expression n'est pas polie envers une dame, mais vous comprenez ce que je veux dire.

En attendant ce jour-là, qui sera pour moi un grand jour, je me livre à l'*Histoire des Théories médicales* et à la lecture des *Traités d'Éducation ;* mais assez parlé de moi ! Causons un peu du P. Hyacinthe. C'est folichon ! chagrin pour les bonnes âmes, réjouissance pour les libres-penseurs ! farce ! farce ! Le pauvre homme ! Il ne sait pas ce qu'il se prépare ! et on accuse les prêtres d'entendre leurs intérêts ! Cet hymen doit plonger notre amie Plessy dans un océan de rêveries. Le bruit court que Mgr Bauer va, de même,

convoler! Saprelotte, serait-ce possible! Pour lui, c'est le port des bottes qui l'aura entraîné à cette extravagance, car il portait des bottes pendant le siège. Pourquoi le pantalon mis dans les bottes a-t-il un rapport fatal avec le débordement de l'esprit? Quelle peut être l'influence du cuir sur le cerveau? Problème.

Que dites-vous des pèlerins de Lourdes et de ceux qui les insultent? O pauvre, pauvre humanité!

On m'a donné un chien, un lévrier. Je me promène avec lui en regardant les effets du soleil sur les feuilles qui jaunissent, en songeant à mes futurs livres et en ruminant le passé, car je suis maintenant un vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves et les jours d'autrefois commencent à osciller doucement dans une vapeur lumineuse. Sur ce fond-là, quelques figures aimées se détachent, de chers fantômes me tendent les bras. Mauvaise songerie et qu'il faut repousser, bien qu'elle soit délectable.

Adieu, non! au revoir, à bientôt.

A George Sand.

Nuit de lundi... octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit une bonne lettre bien tendre, merci; je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris? Avec qui causer de ce qui m'intéresse? Je con-

nais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi), mais un artiste, où est-il?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charogneri e moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. »

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux orangers. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette! Lui et Bouilhet me manquent absolument, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple. On reconnaîtra plus tard (si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien.

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée, et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été *opprimé* par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la première République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confidences entières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important dans la vie pour soi comme pour les autres : *le caractère*. Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse! et comme il faut peu s'estimer! La recherche d'un honneur quelconque me semble, d'ailleurs, un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de gredins et de farceurs

sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles, *ça fera de la copie*. En résumé, je ne le plains pas, *je l'envie*. Car, franchement, la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible*, mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite la vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Je ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête. » Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin, il me semble que je marche dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai?

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence; et puis, je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop propre pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fonds d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à

Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle de la Quintinie*. Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuit. Donc, assez! assez! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres, ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourgueneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

A Mme Maurice Schlésinger.

Croisset, samedi 8 octobre 1872.

Ma vieille amie, ma vieille tendresse,

Je ne peux pas voir votre écriture sans être remué! Aussi, ce matin j'ai déchiré avidement l'enveloppe de votre lettre.

Je croyais qu'elle m'annonçait votre visite. Hélas! non. Ce sera pour quand? Pour l'année prochaine? — J'aimerais tant à vous recevoir chez moi, à vous faire coucher dans la chambre de ma mère.

Ce n'était pas pour ma santé que j'ai été à Luchon, mais pour celle de ma nièce, son mari étant retenu à Dieppe par ses affaires. J'en suis revenu au commen-

cement d'août. J'ai passé tout le mois de septembre à Paris. J'y retournerai une quinzaine au commencement de décembre pour faire faire le buste de ma mère, puis je reviendrai ici le plus longtemps possible. C'est dans la solitude que je me trouve le mieux. Paris n'est plus Paris, tous mes amis sont morts; ceux qui restent comptent peu! ou bien sont tellement changés que je ne les reconnais plus. Ici, au moins, rien ne m'agace, rien ne m'afflige directement.

L'esprit public me dégoûte tellement que je m'en écarte. Je continue à écrire, mais je ne veux plus publier, jusqu'à des temps meilleurs du moins. On m'a donné un chien, je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent — et comme un vieux, je rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or — sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement c'est la vôtre! — Oui, la vôtre. — O pauvre Trouville!

C'est à moi, dans nos partages, que Deauville est échu — mais il me faut le vendre pour me faire des rentes.

Comment va votre fils? — Est-il heureux? Écrivons-nous de temps à autre — ne serait-ce qu'un mot — pour savoir que nous vivons encore.

Adieu et toujours à vous.

A Mme Gustave de Maupassant.

Croisset, 30 octobre 1872.

Ma chère Laure,

Je vais répondre bien mal à ta lettre du 10, car je suis maintenant surchargé de besogne ; le temps me manque pour causer avec toi d'une manière convenable.

Il me sera impossible d'aller te faire une visite à Etretat avant le printemps prochain et je regrette bien que tu ne me donnes pas l'exemple en venant ici à Croisset.

Ton fils a raison de m'aimer, car j'éprouve pour lui une véritable amitié. Il est spirituel, lettré, charmant, et puis, c'est ton fils, c'est le neveu de mon pauvre Alfred.

Le premier ouvrage que je mettrai sous presse portera en tête le nom de ton frère, car dans ma pensée la *Tentation de Saint Antoine* a toujours été dédiée « à Alfred Le Poittevin ». Je lui avais parlé de ce livre six mois avant sa mort ! J'en ai fini avec cette œuvre qui m'a occupé à diverses reprises pendant vingt-cinq ans ! et à défaut de *lui* j'aurais voulu t'en lire le manuscrit à toi, ma chère Laure. Du reste je ne sais pas quand je le publierai. Les temps ne sont point propices.

Adieu, ma chère et vieille amie. Excuse mon laconisme et crois-moi toujours tout à toi.

A George Sand.

Lundi soir, 11 heures.

Le facteur, tantôt, à cinq heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencer *Nanon* tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin ». Mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai *aimé* plus que personne, phrase présomptueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être même plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris six mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable, et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expliquer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous avec ses meilleures tendresses.

Votre vieux

Toujours HHindigné comme saint Polycarpe.

Connaissez-vous, dans l'histoire universelle, en y comprenant celle des Botocudos, quelque chose de plus bête que la droite de l'Assemblée nationale ? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé ! ! ! O profondeur ! problème, rêverie !

A la même.

Chère maître,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à quatre heures du matin et *Francia* à trois heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère bon maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon* j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples et fortes qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle. » Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas cependant que le vulgaire puisse admirer autant que moi.) La vie des moines, les premières relations d'Emilien et de Nanon, la peur que causent les brigands et l'incarcération du

P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113! et comme c'était difficile de rester dans la mesure! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

Je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche? Elle devient trop forte, trop intelligente! Je n'aime pas non plus l'épisode des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Franqueville, vieille.

Je vous soumets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique? A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui? Même objection pour le prieur, que je trouve ailleurs charmant, au milieu du livre surtout. Mais comme tout cela est bien amené, entraîné, entraînant, charmant! Quel être vous faites!!! quelle puissance!

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia!* Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai;* il n'est ni trop généreux, ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue avec sa sœur, quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue, est un joli tour de force. Votre Mme de Thièvre avec son cachemire, qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quand j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, craignant que ce fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille? Mais pas du tout! Je me trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort! Il y a encore du beau et du bon dans le monde.

Au docteur Jules Cloquet.

Croisset, 15 novembre.

Cher monsieur Cloquet,

Je vous prie de me rendre le service suivant : il s'agit de l'élection de Berthelot à l'Académie des Sciences. Si vous n'avez pas promis votre voix à quelqu'un, je vous la demande pour lui comme un service personnel. C'est un homme des plus forts et un très brave homme que j'aime beaucoup. En l'obligeant, vous m'obligerez infiniment.

Comme voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, cher bon ami! Cet été j'ai été chez vous deux fois sans vous rencontrer; à mon troisième voyage, toutes vos fenêtres étaient closes. Comment allez-vous? Comment va madame Cloquet? Moi, je ne suis pas des plus gais; ma santé reste bonne, mais je tourne au noir.

J'espère vous voir au commencement du mois prochain. En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse et

vous prie de présenter mes respects affectueux à madame Cloquet.

Votre dévoué.

A Ernest Feydeau.

Mercredi soir.

Je n'en sais rien, mon bon. Peut-être au commencement de décembre irai-je passer à Paris quinze jours pour revenir ici jusqu'au commencement de février. Peut-être ne partirai-je de Croisset qu'à cette époque? Cela dépendra de mes affaires. Du reste cette grave question sera décidée d'ici à une dizaine de jours.

Comme renseignements sur Théo, adresse-toi à Olivier de Gourgot, un ami de son fils qui connaît à ond toute la partie bibliographique.

Quant à la biographie, prends des renseignements auprès de ses sœurs et d'Arsène Houssaye.

Il y a une *étude de Sainte-Beuve*. Mais tu la connais, sans doute.

Fais bien sentir qu'il a été exploité et tyrannisé dans tous les journaux où il a écrit ; Girardin, Turgan et Dalloz ont été des tortionnaires pour notre pauvre vieux, que nous pleurons. Moi, je ne me console pas de sa perte! Depuis que je sais que je ne le verrai plus, j'ai un redoublement d'amertume qui me submerge.

Un homme de génie, un poète qui n'a pas de rentes et qui n'est d'aucun parti politique étant donné, il est forcé pour vivre d'écrire dans les journaux ; or voilà ce qui lui arrive. C'est là, selon moi, le *sens* dans lequel tu dois faire ton étude. Quand on écrit la biographie d'un ami, on doit la faire au point de vue *de*

sa vengeance. Je finirais par un petit remerciement à l'adresse du sieur Vacquerie.

Soigne cela. Ne te presse pas. Sois grave et impitoyable.

J'espère te voir bientôt. En attendant je t'embrasse.

A George Sand.

Mercredi.

Chère maître,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait.... ou si le public le forçait à en avoir. » Mais c'est demander l'impossible. Ils ont des *idées littéraires*, croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres prétendent *s'y connaître*, et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent ! que je sois pendu si ça n'est pas vrai ! Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous ? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas ? Eh bien, faites un parallèle entre nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1,200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy ! C'est très étroit de ma part, j'en conviens ; mais j'avoue que ce procédé m'a simplement enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Comme je ne veux plus reparler au dit Michel, c'est mon neveu qui va me remplacer pour liquider ma position. Je vais lui payer l'impression de *Dernières Chansons*, et puis je me débarrasserai de toute relation avec lui.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court? Est-ce pour gagner de l'argent? Quelle dérision! Comme si l'argent était la récompense du travail! et pouvait l'être! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non! Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier? Est-ce pour être compris, applaudi? Mais vous-même, *vous*, grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte?

Dans dix ans on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide! Tout cela est pour vous dire que jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas) je garde *Saint Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en

même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel ne va-t-il pas trouver le général Ladmiràult, Jules Simon, Thiers? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la censure ! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé ! Notre ami Alexandre Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias ?*

Et vous voulez que je ne sois pas triste ! J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la droite. Les bons Normands, qui sont les gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y iette bientôt !

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai 51 ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau ; je me le promets.

La princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline, à qui je viens de faire lire *Nanon*, en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la « jeunesse » du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin*, ainsi que *Francia* qui, bien que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre docteur Matheus*,

d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf! Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

A la même.

Chère bon maître,

Ne vous inquiétez pas de Lévy! et n'en parlons plus. Il n'est pas digne d'occuper notre pensée une minute. Il m'a profondément blessé dans un endroit sensible, le souvenir de mon pauvre Bouilhet! Cela est irréparable. Je ne suis pas chrétien, et l'hypocrisie du pardon m'est impossible. Je n'ai qu'à ne plus le fréquenter. Voilà tout. Je désire même ne jamais le revoir. Amen.

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès! Quant à moi, vous

me dites : « Soyons logiques » ; mais c'est là le difficile.

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant puisse être bien fait, ce qui ne m'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là-dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger*, et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah! comme je voudrais m'admirer!

Encore un deuil : j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui : c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

A Ernest Feydeau.

Dimanche soir. 1872

Rien de neuf dans ma vie, mon cher vieux. Je la passe uniformément au milieu de mes livres et dans la compagnie de mon chien. J'avale des pages imprimées et je prends des notes pour un bouquin où je tâcherai de *vomir ma bile* sur mes contemporains. Mais cè dégueulage me demandera plusieurs années.

Les temps ne sont point propices à la littérature! Aussi n'ai-je aucune hâte de publier. D'ailleurs, c'est trop cher pour mes moyens. *Dernières Chansons* de mon pauvre Bouilhet va me coûter d'ici à la fin de cette

présente année la légère somme de 2,000 francs, si ce n'est 2,500! Lévy est gigantesque de rapacité et de mauvaise foi. Je te donnerai sur tout cela des détails édifiants.

Tu me verras vers le 30 janvier, peut-être avant! J'irai passer une semaine à Nohant chez Mme Sand, puis je resterai à Paris jusqu'au mois de mai.

Que dis-tu de l'histoire de *Robin*? n'est-ce pas énorme! Toi non plus, mon bonhomme, tu ne seras pas du jury, ni moi non plus! ce dont je me f.... profondément.

Tout cela nous prépare encore de beaux jours! Les libéraux voteront avec les Rouges, et nous entrerons (pour longtemps cette fois) dans l'horrible. Il faudra en remercier la droite de l'Assemblée! Amen!

J'ai pris 51 ans le 12 de ce mois; c'est une consolation.

Que 1873 te soit léger.

A Mme Régnier.

Samedi soir.

Chère madame,

Je persiste à vous jurer *ma parole d'honneur* que je n'ai pas reçu vos *trois* lettres. J'en ai reçu une après la mort de ma mère où vous vous étonniez de n'avoir pas eu de billet de faire-part. Or, ce billet je l'avais écrit moi-même. Il y a donc un guignon sur notre correspondance?

Quant au Dalloz, vous me permettrez de ne point aller chez lui parce que : 1° ma recommandation serait parfaitement inutile, et 2° que le dit Dalloz n'a jamais

manqué les occasions de m'être désagréable. Il m'avait promis de m'acheter *Aïssé* pour sa feuille de chou; puis il a refusé le manuscrit et a fait débiner la pièce par cet excellent M. Paul de Saint-Victor, etc., etc.

En résumé : je n'ai jamais reçu le moindre service d'aucun journal. Des promesses tant qu'on en veut, et puis rien. J'ai été l'année dernière trois fois aux *Débats* et j'ai écrit six lettres pour avoir un article sur *Dernières Chansons*. L'article est encore à faire. Rappelez-vous ma correspondance avec Charles Edmond. Ah! j'en ai gros sur le cœur, chère madame! Enfin je suis si dégoûté de ce qu'on nomme la vie « littéraire » (par dérision, sans doute), que je renonce à toute publication. *Saint Antoine* ne verra pas le jour, ou le verra dans des temps plus prospères. J'ai remercié Lemerre, Lachaud et Charpentier. Ma première publication m'a coûté 300 francs; la dernière vient de m'en coûter 2,354, c'est assez! L'argent, d'ailleurs, quoiqu'il soit, me semble une amère ironie et, quant à la gloire, ce sont de ces choses auxquelles on ne croit plus à mon âge. Je continue cependant à faire des phrases, comme les bourgeois qui ont un tour dans leur grenier font des ronds de serviette, par désœuvrement et pour mon agrément personnel. Mais c'est tout.

Il est si impossible de réussir à quoi que ce soit que je ne puis même réunir les membres de la commission pour le monument de notre pauvre ami! Voilà, depuis trois semaines, six lettres que j'écris à Rouen, sans qu'aucun de ces messieurs, y compris *Philippe*, daigne m'honorer d'une réponse! Comme je suis las de retourner le cadavre de Bouilhet! Et, à ce propos, quand vous insistez pour que j'aille vous voir à Mantes, ne sentez-vous pas que vous me priez de faire une chose

qui n'est pas sans douleur. Toutes les fois que je passe devant la gare et que j'aperçois le clocher de cette bonne petite ville où j'ai passé des heures exquises, mon cœur se soulève et je retiens un sanglot. Voilà le vrai. Vous avez assez d'esprit pour me comprendre. Laissez-moi me remettre, je suis maintenant très meurtri. La mort de Théo a fait déborder le vase, pour employer une comparaison classique, mais juste.

Un grand signe de décadence, c'est que la politique m'irrite et m'afflige. Je suis exaspéré contre la Droite, à me demander si les communards n'avaient pas raison de vouloir brûler Paris, car les fous furieux sont moins abominables que les idiots. Leur règne, d'ailleurs, est toujours moins long.

Madame Sand est maintenant le seul ami de lettres que j'aie, avec Tourgueneff! Ces deux-là valent une foule, c'est vrai! mais quelque chose de plus près du cœur ne me ferait pas de mal.

Excusez-moi pour cette lugubre épître.

A George Sand.

Lundi soir, 3 février 1873.

Chère maître,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir faire le voyage de Nohant? Il n'en est rien! mais, depuis un mois, toutes les fois que je prends l'air, je suis reempoigné par la grippe qui devient plus forte à chaque reprise. Je tousse abominablement et je salis des mouchoirs de poche innombrablement! Quand cela finira-t-il?

J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil jus-

qu'à complète guérison, et j'attends toujours le bon vouloir des membres de la commission pour la fontaine Bouilhet ! Depuis bientôt deux mois il ne m'est pas possible de faire se trouver ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen ! Voilà comme sont les amis ! Tout est difficile, la plus petite entreprise demande de grands efforts.

Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne comprends goutte) et de la médecine Raspail, sans compter le *Potager moderne* de Gressent et l'*Agriculture* de Gasparin. A ce propos, Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques, afin que je sache quelles sont les fautes qu'il a faites, et par quels raisonnements il les a faites.

De quels renseignements n'ai-je pas besoin pour le livre que j'entreprends ? Je suis venu à Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir ; mais si mon affreux rhume se prolonge, mon séjour ici sera inutile ! Vais-je devenir comme ce chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui, depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre « par l'incommodité de sa mélancolie » et qui, pourtant, se trouvait fort bien « sauf un rheume qui lui était tombé sur l'estomach ». C'est vous dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs qui fréquenter ? La guerre a creusé des abîmes.

Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet. Je compte le lire chez vous.

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là ! et les socialistes modernes qui l'ont exalté ! à commencer par les saint-simoniens pour finir par A. Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on die. Voici une belle idée que je trouve dans Ras-

pail, *Les médecins devraient être des magistrats*, afin qu'ils puissent forcer, etc.

Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement.

A Mme Roger des Genettes.

Il me semble que je ne vous ai point écrit depuis très longtemps et je m'ennuie d'être sans voir votre écriture! Votre ami a monstrueusement travaillé depuis un mois, car il a fait le premier acte de sa comédie et avalé une vingtaine de volumes, pas davantage. Carvalho m'a paru très content du scénario du *Candidat* (titre qu'il m'a prié de taire parce qu'il le trouve excellent). Donc, revenu ici, je me suis mis à l'œuvre, car je voudrais être débarrassé de mes occupations théâtrales le printemps prochain pour me mettre à écrire mes deux bonshommes. Je les prépare dans l'après-midi (la pièce est mon labeur du soir) et parmi les choses assommantes que je viens d'avaler je ne connais rien de pire que les ouvrages des RR. PP. Jésuites! Ce n'est pas fort, décidément; ça donne envie de retourner à d'Holbach!

J'ai lu aussi les trois volumes de Mgr Dupanloup sur « l'Education »! Il s'y vante d'avoir fait dans la cour du petit séminaire de Paris un autodafé des « principaux ouvrages romantiques » et il a là aussi un petit parallèle entre Voltaire et Rousseau qui ne manque pas de gaieté.

J'ai trouvé dans le P. Gagarin un grand éloge du sieur Jules Simon. Les louanges sont pour faire passer le blâme qui vient après, naturellement; n'importe! le bon Père admire Simon. Il est ébloui par..... son

style ! tant il est vrai que tous les esprits faux concordent. Pourquoi le hideux, l'exécrable « mosieu de Maistre » est-il prôné et recommandé par les saint-simoniens et par Auguste Comte, tous si opposés de doctrine à ce sinistre farceur ? C'est que les tempéraments sont pareils !

Je ne suis pas sans inquiétude du côté de la censure quant au « Sexe faible ». Bien que je n'y blesse ni la religion, ni les mœurs, ni la monarchie, ni la république, le caractère *bedolle* d'un vieux général qui finit par épouser une cocotte pourrait déplaire à quelques-uns de MM. les militaires qui sont actuellement nos juges absolus. Donc connaissez-vous le général Ladmirault ? et par quel moyen, si besoin en est, fléchir ce guerrier en faveur de Thalie ? Ma pièce passera après celle de Sardou vers la fin de janvier, probablement ?

Dans quatre mois jouirons-nous d'Henry V ? Je ne le crois pas (bien que ce soit tellement idiot que cela se pourrait); la fusion m'a l'air coulée et nous resterons en république par la force des choses. Est-ce assez grotesque ! Une forme de gouvernement, dont on ne veut pas, dont le nom même est presque défendu et qui subsiste malgré tout ! Nous avons un Président de la République, mais des gens s'indignent si on leur dit que nous sommes en république ! et on raille dans les livres les « vaines » querelles théologiques de Byzance !

Je ne partage pas, chère madame, vos réticences à l'endroit de l'Antechrist. Je trouve cela, moi, un très beau livre, et comme je connais l'époque pour l'avoir spécialement étudiée, je vous assure que l'érudition de ce bouquin-là est solide. C'est de la véritable histoire Je n'aime pas certaines expressions modernes

qui gâtent la couleur. Pourquoi dire par exemple que Néron s'habillait « en jockey »? ce qui fait une image fausse. Quel dommage que Renan dans sa jeunesse ait tant lu Fénelon ! Le quiétisme s'est ajouté au celticisme et les arêtes vives manquent !

Vous savez qu'Alexandre Dumas fils déclare à la postérité que le nommé Gœthe « n'était pas un grand homme ». Barbey d'Aurevilly avait fait, l'été dernier, la même découverte. C'est bien le cas de s'écrier comme M. de Voltaire : « Il n'y aura jamais assez de camouflets, de bonnets d'âne pour de pareils faquins! »

Lévy m'a dégoûté des éditeurs comme une certaine femme peut écarter de toutes les autres. Jusqu'à des temps plus prospères je reste sous ma tente, et je continue à tourner des ronds de serviette (ce qui est une comparaison moins noble et plus juste) sans aucun espoir ultérieur. Je voudrais n'aller visiter les sombres bords *qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe*, c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare. Il exige des lectures effrayantes, et l'exécution me donne le vertige quand je me penche sur le plan. Mais cela pourra être drôle. Présentement je m'aventure sur les plates-bandes de M. Roger, car j'étudie le jardinage et l'agriculture, théoriquement, bien entendu.

En fait de nouvelles je n'en sais aucune. J'ai eu pendant six semaines une grippe formidable attrapée à la première des Erynnies où j'ai revu Leconte de Lisle. En le revoyant j'ai repensé à la rue de Sèvres !... le passé me dévore, c'est un signe de vieillesse.

Ma vie se passe à lire et à prendre des notes. Voilà à peu près tout. Le dimanche je reçois assez régulièrement la visite de Tourgueneff, et dans une quinzaine j'irai en faire une à Mme Sand qui est une excellente femme mais trop angélique, trop bénisseuse ! A force

d'être pour la Grâce on oublie la Justice. Remarquez-vous qu'elle est oubliée si bien, cette pauvre Justice, qu'on ne dit plus même son nom !

A propos de Justice, j'ai payé dernièrement au sieur Lévy trois mille francs de ma poche pour *Dernières Chansons* et le dit enfant de Jacob vient d'être décoré !

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Vous allez trouver cela bien puéril mais je me suis désorné de l'étoile, je ne porte plus la croix d'honneur et j'ai prié un de nos amis communs de m'inviter à dîner avec Jules Simon, afin d'engueuler Son Excellence à ce propos, et c'est ce qui se fera. Je tiens surtout les paroles que je me donne.

Dans votre dernier billet vous me parlez de Paris avec un certain regret; pourquoi n'y venez-vous pas plus souvent, puisque vous y reprenez vie? En cherchant bien, on pourrait peut-être reconstituer une petite société d'émigrés qui serait agréable. Car nous sommes tous des émigrés, les restes d'un autre temps. Je ne dis pas cela pour moi qui suis un vrai fossile, « une pièce de cabinet », comme écrivait mon compatriote Saint-Amant.

A Mme Gustave de Maupassant.

Paris, 23 février 1873.

Tu m'as prévenu, ma chère Laure, car depuis un mois je voulais t'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode) sympathique ! Malgré la différence de nos âges je le regarde comme « un ami » et puis il me rappelle

tant mon pauvre Alfred! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête, en récitant des vers! Quel homme c'était celui-là! Il est resté dans mon souvenir, en dehors de toute comparaison. Je ne passe pas un jour sans y rêver. D'ailleurs le passé, les morts (mes morts) m'obsèdent. Est-ce un signe de vieillesse? Je crois que oui.

Quand nous retrouverons-nous ensemble? quand pourrons-nous causer du garçon? est-ce que tu ne viendrais pas bien avec tes deux fils passer quelques jours à Croisset? J'ai, maintenant, beaucoup de places à vous offrir et j'envie la sérénité dont tu me parais jouir, ma chère Laure, car je deviens bien sombre. Mon époque et l'existence me pèsent sur les épaules, horriblement. Je suis si dégoûté de tout et particulièrement de la littérature militante que j'ai renoncé à publier. Il ne fait plus bon vivre pour les gens de goût.

Malgré cela il faut encourager ton fils dans le goût qu'il a pour les vers, parce que c'est une noble passion, parce que les lettres consolent de bien des infortunes et parce qu'il aura peut-être du talent : qui sait? Il n'a pas jusqu'à présent assez produit pour que je me permette de tirer son horoscope poétique, et puis à qui est-il permis de décider de l'avenir d'un homme?

Je crois notre jeune garçon un peu flâneur et médiocrement âpre au travail? Je voudrais lui voir entreprendre une œuvre de longue haleine, fût-elle détestable! Ce qu'il m'a montré vaut bien tout ce qu'on imprime chez les *Parnassiens*... Avec le temps il gagnera de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir (car tout est là); pour ce qui est du résultat, du succès, qu'importe! Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute,

loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop. Telle est ma morale.

Adieu, ma chère Laure, ou plutôt au revoir, car d'ici peu il faudra nous voir. Il me semble que nous en avons besoin. En attendant ce plaisir-là je t'embrasse fraternellement.

A George Sand.

Mardi, 12 mars 1873.

Chère maître,

Si je ne suis pas chez vous, la faute est au grand Tourgueneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : « Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril. » Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez Mme Viardot et je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatienter. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois ? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été très malade, vaguement. Mais, à présent, je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour.

Je lis toutes espèces de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou

six ans, et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps, c'est le principal.

L'art continue à être « dans le marasme », comme dit M. Prudhomme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaison.

A la même.

Jeudi, 20 mars 1873.

Chère maître,

Le gigantesque Tourgueneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le 12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là, tant il est difficile de réussir à quoi que ce soit.

Quant à moi, rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de peu de liberté, et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés ! Dites après cela que je ne suis pas jeune.

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie Parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

A la même.

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation, et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça, on est si bien chez vous ! vous êtes si bons et si spirituels !

Pourquoi ne peut-on vivre ensemble, pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée ? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il ? Certainement, il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourgueneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre ! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avions l'un et l'autre le cœur un peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas.

Nous avons retrouvé ici la bêtise barodetienne en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel ! autre narcotique âcre ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel ennui que de vivre dans un pareil temps ! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démences au milieu duquel on se trouve ! Que vous faites bien de vivre loin de Paris !

Je me suis remis à mes lectures, et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre

à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retaper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. A mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir Mme Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.

Quand nous reverrons-nous, maintenant ? Comme Nohant est loin de Croisset ?

A vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.

GUSTAVE FLAUBERT,
Autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

A Mme Régnier.

Belle dame et cher confrère,

Charpentier lira votre roman, que je lui ai véhémentement recommandé, et s'il n'en veut pas, il s'arrangera pour le placer dans un journal quelconque. Donc retirez-le de l'opinion nationale. « Les concessions ont conduit Louis XVI à l'échafaud », il ne faut pas imiter celui que M. Thiers a appelé « l'infortuné monarque. »

A Emile Zola.

Vendredi soir.

Je viens de finir votre atroce et beau livre! J'en suis encore étourdi. C'est fort! Très fort!

Je n'en blâme que la préface. Selon moi, elle gâte votre œuvre qui est si impartiale et si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, chose que dans ma poétique (à moi) un romancier n'a pas le droit de faire.

Voilà *toutes* mes restrictions.

Mais vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme!

Dites-moi, par un petit mot, quand je puis aller vous voir, pour causer longuement de votre bouquin.

Je vous serre la main très cordialement, et suis votre...

A Mme Roger des Genettes.

Samedi soir.

Oui, c'est moi, je ne vous oublie pas malgré vos soupçons que je devine et je vous prouverai avant la fin d'avril que je ne *blague jamais*, et qu'il fallait être « naïve », c'est-à-dire croire à la bonne foi de ma proposition. Je la réitère. Pouvez-vous m'héberger pendant 24 heures? Voulez-vous que je vous apporte *Saint Antoine* et le plan du roman que j'entreprends? Pourrez-vous, sans fatigue pour vos nerfs, supporter ces violentes lectures? Sinon j'arriverai, orné de mes seules grâces naturelles, et j'irai loger à l'auberge.

Comment allez-vous? comment traînez-vous le boulet de l'existence? Le général, que j'ai vu plusieurs fois cet automne, m'a dit que vous étiez stoïque et Mme Plessy, lundi dernier, vous a cité en exemple, comme un merveilleux résultat du culte des lettres. J'avais envie de lui sauter au cou, devant le monde, à cause de cette bonne parole.

Je ne compare pas mes misères aux vôtres, pauvre chère madame, mais je ne suis pas gai. Je deviens même atrocement lugubre; pourquoi? Ah! à cause de « tout ». Je passe de l'exaspération à la prostration, puis je remonte de l'anéantissement à la rage, si bien que la moyenne de ma température est l'embêtement.

Je ne vois guère plus de monde à Paris que je n'en voyais à Croisset. Qui voir? Qui fréquenter! Je puis dire comme Hernani: « Tous mes amis sont morts », et je n'ai pas de dona Sol pour essuyer sur moi la pluie de l'orage.

Dans ces derniers temps j'ai pris cependant un certain plaisir à envoyer promener messieurs les éditeurs, qui montent mes quatre étages, auxquels je ne réponds rien de définitif et qui reviennent en grimaçant comme des chats-tigres pour me subtiliser ma pauvre copie. Mais je suis bien décidé à ne *rien publier*. Ils ne comprennent goutte à ma conduite. Ça m'amuse *et je venge les pauvres*.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 20 juin 1873.

Mon cher ami,

Je vous prie de me rendre le petit service suivant: En partant de Paris Carvalho m'a promis de venir à

Croisset entendre la lecture du *Sexe faible* dès que je lui annoncerais la terminaison de la chose. Voilà deux lettres que je lui écris et je n'ai pas encore de réponse. Mystère !

Faites-moi donc le plaisir d'entrer à la direction du Vaudeville et de lui demander humblement ce que signifie son mutisme. Vous m'obligerez par là beaucoup, car l'indécision où je reste m'empêche de bouger de chez moi et de me remettre à un autre travail.

J'attends votre réponse et en vous remerciant je suis votre...

Lisez dans le dernier volume de Tourgueneff, *Histoires étranges*, celle qui a pour titre : l'*Abandonnée*. C'est un rare chef-d'œuvre !

A Edmond de Goncourt.

Croisset, mercredi.

Mon cher ami,

Votre volume sur Gavarni m'a tenu compagnie toute la journée de dimanche... ou plutôt c'est vous deux qui étiez là. J'entendais parler votre pauvre frère et pendant tout le temps de cette lecture ç'a été à la fois un charme et une obsession. Mais qu'il en soit question comme si j'étais un lecteur indépendant.

Eh bien ! Je crois cela un livre très bien fait et amusant. Reste à savoir en quoi consiste l'élément amusant ? Pour moi, c'est ce qui m'amuse !

J'ai été séduit dès les premières pages par la *couleur historique* que vous avez su donner aux premières années de Gavarni. Quel drôle d'homme et

quelle drôle de vie! Quel monde loin de nous! Après chaque paragraphe on rêve.

Vous avez intercalé les notes d'une manière fort habile. Ce qui est de lui se fond avec ce qui est de vous. Sous l'apparente bonhomie du récit il y a une composition savante.

(Mais pardon! une idée incidente! Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de Camille Rogier qui, je crois, avait longtemps vécu avec Gavarni? ou qui du moins le connaissait intimement!)

Il y a un fragment merveilleux. C'est celui qui commence à la page 92. Depuis les *Confessions* de Rousseau je ne vois pas qu'il y ait de livre donnant un bonhomme si complexe et si vrai. Je note aussi comme faisant saillie sur l'ensemble le chapitre Ier : les bals masqués. Mais, encore une fois, quelle drôle de vie! Etaient-ils assez jeunes, ceux-là! et comme on se divertissait. Il me semble que les hommes de notre génération, à nous, ignorent absolument le plaisir. Nous sommes plus rangés et plus funèbres.

Vous me ferez penser à vous demander l'indication précise du numéro de la *Presse* où Gavarni est traité d'homme immoral. J'aurais besoin de ce renseignement.

Tout son séjour en Angleterre dont je ne savais rien du tout est bien intéressant. J'aime quelques-unes de ses maximes, celle sur Proudhon entre autres. On devrait écrire cette ligne-là sur la couverture des livres de cet immense farceur, qui n'a pas été la moindre des légèretés de notre ami Beuve.

La fin est navrante, superbe (p. 383) et, jusqu'au dernier mot, jusqu'à l'inscription tombale, on est empoigné complètement.

En résumé, mon cher vieux, vous avez fait une

œuvre exceptionnelle à tous les points de vue; comme psychologie et comme histoire je trouve cela inappréciable.

Qu'allez-vous pondre maintenant? Que couvez-vous?

Ou serez-vous cet été? Voilà longtemps que la princesse ne m'a donné de ses nouvelles.

J'attends Carvalho à la fin de cette semaine pour lui lire le *Sexe faible*, écrit... pardon du mot!

J'en ai fini (je l'espère du moins) avec l'art dramatique qui m'agrée fort peu, et je re-suis dans mes lectures pour mon prochain bouquin, alternant mes plaisirs entre Gressent (*Taille des arbres fruitiers*) et Garnier (*Facultés de l'âme*), sans compter le reste. Tout cela fait passer le temps, ce qui est le principal.

Qu'il vous soit léger, mon cher vieux, et croyez bien que je vous aime et vous embrasse.

A George Sand.

Jeudi.

Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans me donner de vos nouvelles, chère bon maître? Je m'ennuie de vous, voilà!

J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture du *Sexe faible*, et m'en a paru très content. Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux lumières de tous ces malins-là, que, moi, j'en doute.

Je suis éreinté et je dors maintenant dix heures par nuit, sans compter deux heures par jour. Ça repose ma pauvre cervelle.

Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin,

que je ne commencerai pas avant une bonne année.

Savez-vous où se trouve maintenant l'immense Tourgueneff?

Mille tendresses à tous, et à vous les meilleures de votre vieux.

A Ernest Feydeau.

Pourquoi es-tu exaspéré des pèlerinages? La bêtise universelle n'est pas une chose surprenante. Puisque les gens d'ordre croient qu'il faut les amulettes pour préserver des incendies, et que la Droite considère le bonhomme Thiers comme un rouge, ainsi qu'elle a fait pour Lamartine et pour Cavaignac, courbe la tête. Soumets-toi et va à confesse ; tu seras un exemple. Ça moralisera les masses !

Quant à tes « Mémoires d'une demoiselle », tu n'as pas compris mes crtiiques. Je ne disais pas qu'il y avait trop de folichonneries, mais qu'il n'y avait *que cela*. C'est bien différent. *Tout* peut passer mais il faut faire à ce tout un entourage, une sauce.

Pour ce qui est de *Saint Antoine* je ne m'en occupe nullement. Ce livre maintenant n'existe plus pour moi. Quand le publierai-je? je l'ignore.

Je suis tout entier à des lectures édifiantes, je me borne à en vomir (des œuvres de Monseigneur Dupanloup et de celles des Jésuites modernes). Sans compter le reste ; le tout en vue du livre que je commencerai enfin l'été prochain. Le soir, pour me délasser, je compose une grande comédie politique dont je viens de finir le premier acte. Mais aucun gouvernement ne la laissera jouer parce que j'y roule tous les partis dans la m.... ! étant un homme juste.

Je ferai une apparition à Paris lors de la première de Sardou. Puis j'y reviendrai pour mes répétitions, ne sais quand.

Mon unique compagnie est un lévrier superbe qui dort sur mon divan et bâille devant mon feu. Telle est, mon bonhomme, l'existence de ton vieux qui t'embrasse.

A George Sand.

Dimanche...

Je ne suis pas comme M. de Vigny, je n'aime point « le son du cor au fond des bois ». Voilà deux heures qu'un imbécile posté dans l'île en face de moi m'assassine avec son instrument. Ce misérable-là me gâte le soleil et me prive du plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine, qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres ! Quel tempérament d'Hercule vous avez ! Se baigner dans une rivière glacée, c'est là une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un « fonds de santé » rassurante pour vos amis. Vivez longtemps. Soignez-vous pour vos chères petites filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon ! encore le cor de chasse ! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde-champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, « le plaisir de rien

faire ». Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui *à crier*. La vie enfin, ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore !

Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué, telle est du moins la promesse de Carvalho, en janvier, si l'*Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la censure ; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce ! laquelle a pour titre : *le Candidat*. Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas ! je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l'*Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l'*Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.

Il paraît se calmer. Je respire.

Je ne sais si à Nohant on parle autant du Schah que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même !

Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne ! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être bien gentil.

A la même.

Croisset, jeudi.

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup, et si j'étais dévot, je passerais mon temps à répéter devant un crucifix : « Gardez-nous la République, ô mon Dieu ! »

Mais *on a peur* de la monarchie. A cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'ensuivrait. L'opinion publique est absolument contre elle. Les rapports de MM. les Préfets sont inquiétants ; l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains ; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours. Bref, chère maître, je crois maintenant qu'*ils* seront enfoncés ! Amen !

Je vous conseille de lire la brochure de Cathelineau et celle de Ségur. C'est curieux ! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au douzième siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que Cruchard, quelquefois, n'est pas commode.) Le dit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dénaturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat*, qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme, — naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus. Bref, après l'*Oncle Sam*, si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Si non, ce sera le *Sexe faible*.

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années.

Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir ; je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas ! Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque ? Telle est mon humble critique.

On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris ; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

A madame Roger des Genettes.

Lundi soir, 4 août.

Voilà longtemps qu'on n'a causé ensemble, n'est-ce pas, chère madame ! j'en ai des remords ! Votre dernière lettre était si gentille et si bonne ! Mon excuse est un travail excessif. Comme j'étais en veine dramatique, je me suis mis, après m'être débarrassé du « Sexe faible », à faire le scénario d'une grande comédie politique ayant pour titre « le Candidat ». Si jamais je l'écris et qu'elle soit jouée, je me ferai déchirer par la populace, bannir par le pouvoir, maudire par le clergé, etc. Ce sera complet, e vous en réponds !

Cette idée-là m'a occupé un mois et mon plan remplit trente pages ; ce qui ne m'a pas empêché de continuer mes colossales lectures pour mon roman. Savez-vous combien j'ai avalé de volumes depuis le 20 septembre dernier ? 194 ! Et dans tous j'ai relevé des notes ; de plus j'ai écrit une comédie et fait le plan d'une autre. Ce n'est pas l'année d'un paresseux.

A propos de livres, procurez-vous tout de suite « l'Abandonnée » et les « Eaux printanières » du gigantesque Tourgueneff, puis vous me remercierez.

J'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho ; alors je saurai (du moins je l'espère) l'époque où je dois être joué. Ce sera en novembre ou en janvier. *Il faut* ajuster votre séjour à Paris en conséquence et y rester le plus longtemps possible pour qu'on ait le temps de se voir, comme au bon vieux temps.

Peut-être vous ferai-je assister à ce qui s'appelle vulgairement un four ? L'enthousiasme de Carvalho m'inquiète. Quand on est d'avance si sûr de la victoire d'ordinaire on reçoit une pile. Je ne crois pas aux gens qui « se connaissent en théâtre ». Cependant ils peuvent quelquefois ne pas se tromper. Après tout, bonsoir ! J'ai fait ce que je *devais* faire. J'ai écrit une chose légère mais pas honteuse.

Comme je songe à vous depuis mon petit voyage à Villenauxe, à votre maison, à votre jardin, à tout ! Et je vous dis que vous vous trompez. Si Curtius ne s'est pas jeté deux fois dans son trou, c'est qu'il est mort dès le premier plongeon. Il n'en est pas de même de moi (mais vous ne vous rappelez pas que vous m'avez comparé aux Curtius et aux Decius) et je suis très capable de réitérer mon sacrifice.

Mon été n'a pas eu de désagréments. Ma nièce Ca-

roline est venue ici passer six semaines et sa gentille compagnie m'a fait du bien, mon existence ordinaire est si asseulée et farouche ! Je m'en vais demain passer quelques jours à Dieppe, puis de là j'irai à Paris chercher des livres, ensuite à Saint-Gratien puis aux environs de Rambouillet, pour découvrir le paysage où je puis placer mes deux bonshommes. J'ai déjà fouillé (sans succès) tous les autres environs de Paris. Après quoi, je reviendrai ici jusqu'au moment de cabotiner sur les planches du Vaudeville.....

A la même.

Hier le général est venu me voir; il conte à merveille, comme sa sœur. Il a aussi de votre regard et je l'en aime davantage. Il m'a conté des histoires très gaillardes : j'ai riposté et nous nous sommes quittés contents l'un de l'autre.

Votre dernière lettre était charmante, mais si triste... et pourtant vous êtes une vaillante. Comme vous, pauvre amie, je trouve la vie bien lourde ! Si au moins elle était tolérable ; mon ambition maintenant ne va pas plus loin.

Mme X*** est une poseuse qui croit savoir ce qu'elle ne sait point. C'est toujours un danger pour une femme d'esprit de donner de bons dîners. On la juge sur ses menus et les affamés la traitent de grand écrivain ! Il en faut rabattre : elle a le sentiment de la nature, elle a des paysages réussis, mais de là au style, à l'art, il y a un abîme. On ne sait pas assez tout le mal que donne une phrase bien faite. Mais quelle joie quand tout y est ! c'est-à-dire : la couleur, le relief et l'harmonie. Vous me parliez

l'autre jour du banquet des mercenaires. Je peux me vanter de l'avoir pioché ce chapitre-là. Mais aussi vous avez eu un cri de satisfaction que j'entends encore : Ah ! ce logement du boulevard du Temple, il a connu de grands régals littéraires !

A George Sand.

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre, chère bon maître. Tout va bien chez vous ; donc, Dieu soit loué !

J'ai passé tout le mois d'août à vagabonder, car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé aux environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de la Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir.

Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes. Il faut se rappeler les bons Français qui criaient : « A Berlin ! » et qui ont reçu une si jolie pile.

Non seulement le dit Carvalho est content du *Sexe faible*, mais il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en être débarrassé avant d'entre-

prendre l'histoire de mes deux bonshommes. En attendant, je continue à lire et à prendre des notes.

Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement interdit la pièce de Coetlogon, *parce qu'elle critiquait l'Empire.* C'est la réponse de la censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux général un peu ridicule, je ne suis pas sans crainte. Quelle belle chose que la censure ! Axiome : Tous les gouvernements exècrent la littérature, le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle de la Quintinie*, vous avez été trop stoïque, chère maître, ou trop indifférente. Il faut toujours protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler, écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de se taire pour le *Roi s'amuse.* Il affirme souvent sa personnalité dans des occasions moins légitimes.

A Rouen, on a fait des processions, mais l'effet a complètement raté, et le résultat en est déplorable pour la fusion ! Quel malheur ! Parmi les bêtises de notre époque, celle-là (la fusion) est peut-être la plus forte. Je ne serais pas étonné quand nous reverrions le petit père Thiers ! D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la réaction cléricale, sont passés au bonapartisme. Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder une foi politique quelconque.

Avez-vous lu l'*Antechrist?* Moi, je trouve cela un beau bouquin, à part quelques fautes de goût, des expressions modernes appliquées à des choses antiques. Renan me semble du reste en progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée avec lui et je l'ai trouvé adorable.

A Mme Régnier.

Croisset, jeudi soir.

Madame et chère confrère,

En rentrant chez moi, ce matin après une absence de dix jours, je trouve votre lettre et m'empresse de vous répondre.

Carvalho, que j'ai quitté hier à 11 heures du soir, avait commencé la lecture de votre manuscrit et en paraissait très content. Il m'a promis de le lire avec attention et nous en causerons lorsqu'il viendra ici dans un petit mois. Je ne doute pas du résultat qui sera heureux. Mais il faudra, je crois, condenser le tout.

Quant à moi, quant au *Sexe faible*, le dit Carvalho est refroidi et aime mieux jouer d'abord une autre pièce de votre serviteur (seul!) laquelle pièce n'est pas encore finie, mais peut l'être vers le jour de l'an.

La monarchie, grâces aux Dieux, me paraît enfoncée! Cependant il ne faut pas chanter victoire avant de voir les morts par terre.

A propos des morts, j'apprends à l'instant même que cette nuit, pendant que l'Opéra brûlait, mon pauvre Feydeau a quitté ce monde. Tant mieux pour lui, du reste.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, jeudi 30 octobre.

Chère Madame,

Je rentre chez moi après dix jours passés à Paris et mon opinion est que : *Ils* seront enfoncés. Nous n'au-

rons pas de monarque, Dieu merci, c'est-à-dire qu'on ne brûlera pas les Eglises et qu'on ne tuera pas les pauvres curés, conclusion infaillible de la légitimité remise en honneur. Tâchez donc de vous procurer la brochure de Cathelineau et celle de Mgr de Ségur. Vous verrez le fond de ces gens-là ! qui sont des gens du douzième siècle.

Et le procès Bazaine ? c'est du propre, hein ? Me méprisserez-vous comme innocent et juvénile si je vous avoue que l'acte d'accusation de M. Rivière m'a fait *pleurer* ? Oui ! cela m'a suffoqué, étouffé comme si une montagne d'ordures me fut tombée sur la bouche. Je ne croyais pas qu'on pût être *immoral* à ce point-là ! Il n'y a pas, en histoire, de plus grand crime et c'est un crime sans grandeur ! Pauvre Troppmann ! tu avais au moins une excuse, toi ! Si tu as assassiné des enfants c'est que tu venais de voyager avec eux pendant toute une journée et peut-être que leur bruit dans le wagon t'avait agacé les nerfs ? Mais lui, l'homme de Metz, quel coquin et quel imbécile ! Il y a là un monsieur qui est bien joli, le sieur Régnier !

Que dites-vous de Villemessant allant chercher son Roy ! n'est-ce pas gigantesque ?

Ce n'est pas pour le roi que j'ai été à Paris, mais pour Carvalho qui n'a rien de royal. Le dit sieur, après six mois de réflexion, voulait me faire fondre en un acte l'acte second et l'acte troisième du *Sexe faible*. Je l'ai envoyé promener carrément, et il a fini par m'avouer « que j'avais raison ». Le fond de l'histoire est qu'il désire jouer d'abord le « *Candidat* », mais le *Candidat* n'est pas prêt, et si l'oncle Sam expire avant sa terminaison, il jouera le *Sexe faible*. En travaillant bien je pense avoir terminé le *Candidat* au jour de l'an. Donc je vais dialoguer encore pendant deux

grands mois, le mieux et le plus vite possible. Après quoi je reviendrai aux choses sérieuses. Le style théâtral me fait l'effet d'eau de Seltz, c'est agréable au commencement; puis cela agace.

J'espère bien que vous ne serez pas à Paris avant le mois de janvier ? D'ici là je ne bouge de ma chaumière. Ecrivez-moi de temps à autre, et ne m'en voulez pas si mes réponses sont tardives et laconiques car j'ai un vigoureux coup de collier à donner, mais soyez généreuse. Faites-moi des cadeaux, envoyez-moi des épitres.

A la même.

Nuit de mardi, 2 décembre.

Ouf ! c'est fini ! et j'entre en répétition le 20 de ce mois ! à moins que...? à moins que? Peut-on jamais savoir !

Carvalho a passé ici 48 heures et m'a quitté hier. Depuis lors j'ai exécuté les retouches qu'il désirait et je n'y travaille plus.

Aucun succès ne pourra me payer de l'embêtement, de l'irritation, de l'exaspération que m'a causés le dit sieur Carvalho par ses critiques. Notez qu'elles étaient raisonnables! Mais je suis trop nerveux pour renouveler de pareils exercices. Palpitations, tremblements, étreintes à la gorge, etc. Oh! rien n'y manque. Je préfère me livrer à des œuvres plus longues, plus sérieuses et plus calmes.

A l'heure qu'il est je ne sais pas comment j'ai la force de vous écrire. C'est uniquement pour vous remercier de vos deux adorables lettres, restées sans réponse.

Je serai à Paris dans une quinzaine, n'y venez pas avant. D'ici là je vous baise les deux mains très longuement.

Votre fidèle.

A Mme Gustave de Maupassant.

12 décembre 1873.

Ma chère Laure,

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à Ducamp; je connais M. Dumenil qui est un fort aimable homme et j'irai le voir dès que je serai à Paris.

Écris donc à ton fils de venir me trouver dimanche prochain, tu penses bien que je ferai pour ton cher Guy tout ce que je pourrai à cause de toi, à cause d'Alfred et à cause de lui, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup.

Nous aurions bien voulu te posséder ici pendant quelques jours. Comme nous aurions causé du vieux temps !

Tu m'affliges avec cet appauvrissement du sang dont tu me parles ! est-ce bien vrai? N'as-tu pas fait trop d'exercice? trop marché ?

Tâche de venir à Paris cet hiver ; il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

Au revoir, ma chère Laure, et compte toujours sur ton vieux camarade qui t'embrasse.

A Mme Roger des Genettes.

12 décembre 1873. Anniversaire de ma naissance.
Le 52e a sonné

Chère madame,

Votre vieil ami a lu hier aux comédiens du Vaudeville le *Candidat*, qui a paru leur faire « un grand effet ». Le premier acte a visiblement amusé. Au milieu du second acte l'intérêt a faibli. Mais le troisième était à chaque minute interrompu par les éclats de rire et les bravos et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ».

Mon manuscrit est maintenant à la censure et les répétitions commencent la semaine prochaine. Je me torture la cervelle pour découvrir le moyen d'alléger le second acte ! Il est trop tard, j'en ai peur.

De plus, Charpentier prend demain *Saint Antoine*, lequel paraîtra après le Quatre-vingt-treize du père Hugo. Je quitte ce vieux compagnon avec tristesse. Cependant, il faut faire une fin.

Ecrivez-moi. Je crève de fatigue mais je suis très gaillard.

Pas la moindre émotion pendant la lecture qui avait lieu sur la scène. Je m'étais coulé dans le cornet une bouteille de Chambertin et deux forts petits verres. J'ai lu comme un ange.

A George Sand.

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître ! Et

d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année!

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P. Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde. Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation! pas de bouillonnements! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Carvalho m'en a l'air très content! Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée!

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau! Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin (jour de Noël) jusqu'à samedi, et il ne s'en porte que mieux.

Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire? Je vais être parrain. Mme Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint Antoine*, est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde! J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait!

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents. O civilisation, voilà de tes coups! Belles manières, telles sont vos exigences!

J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule! et pas un cri, pas le plus petit désordre! Des journées comme celle-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque.

Que dites-vous du *Figaro* qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils, « un chapeau mou » !

Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce misérable! D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi?

Les bonapartistes auraient dû le lâcher; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent? C'est que tous les partis sont exécrables, bêtes, injustes, aveugles! Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom!). Il a volé les ecclésiastiques. N'importe! les cléricaux se considèrent comme atteints.

A propos d'Église. J'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant et à fond tous les immenses farceurs qui ont eu sur le dix-neuvième siècle une influence désastreuse. Etablir que le critérium *de la certitude* est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrasser, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là-dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre père Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact! Quelle différence avec l'Odéon!

Notre ami Chennevières est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée.

Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître! Quand nous reverrons-nous? Nohant est bien loin ! et je vais être, tout cet hiver, bien occupé!

A la même.

Samedi soir, 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître; donc causons un petit peu.

J'ai su par Tourgueneff que vous alliez maintenant très bien. Voilà l'important. Or, je vais vous donner des nouvelles de cet excellent P. Cruchard.

J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*... Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson?) à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus ! *Saint Antoine* est réduit, pour moi, à l'état de souvenir ! Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai contemplé la première épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon !

Quant au *Candidat*, il sera joué, je pense, du 20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas grande importance, je suis assez calme sur le résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété

pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à me louer de lui, comme de tous les autres du reste. Les gens du Vaudeville sont charmants. Votre vieux troubadour, que vous vous figurez agité et continuellement furieux, est doux comme un mouton et même débonnaire! J'ai fait d'abord tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on* a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La censure a abîmé un rôle de petit gamin légitimiste, de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte, doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Eh bien, le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon! Le voilà de l'Académie ! Je le trouve bien modeste. Il faut l'être pour se trouver honoré par les honneurs.

A la même

Samedi soir mars... 1874.

Chère maître,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi prochain à moins que ce ne soit samedi, ou peut-être lundi 9? Elle a été retardée par une indisposition de Delannoy et par l'*Oncle Sam*, car il fallait attendre que le dit Sam fût descendu au dessous de 1,500 francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà tout. Car pour le reste je n'ai aucune idée et je suis fort calme sur le résultat, indifférence qui m'étonne beaucoup. Si je n'étais harcelé par des gens qui me demandent des places, j'oublierais absolument que je vais bientôt comparaître sur les planches, et me livrer, malgré mon grand âge, aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou fatigue?

J'ai eu et j'ai encore la grippe, il en résulte pour votre Cruchard une lassitude générale accompagnée d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie. Tout en crachant et toussant au coin de mon feu, je rumine ma jeunesse. Je songe à tous mes morts, je me roule dans le noir! Est-ce le résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie? Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans votre dernière lettre) de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme! Pourquoi n'ai-je pas cela? J'étais né avec toutes les tendresses pourtant! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie! Tout se paye.

Causons d'autre chose, ce sera plus gai.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'aime point les Muses. La censure de « l'autocrate du Nord » a formellement défendu la traduction de *Saint Antoine* et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier; l'édition française sera, mêmement, interdite. C'est pour moi une perte d'argent assez grave.

Il s'en est fallu de très peu que la censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué.

Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'art !

Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh ! que c'est comique ! Quel aplomb que celui des médecins ! quel toupet ! quels ânes, pour la plupart ! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire.

Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane ! Voilà un homme, celui-là ! Quel monde que celui où de pareilles œuvres se produisaient !

A Mme Roger des Genettes.

Paris.

Si vous n'avez pas de manuscrit, c'est qu'il n'en existe pas de lisible (j'ai cependant payé comme frais de copie cent soixante-trois francs) ; bref le souffleur ou plutôt la souffleuse peut seule s'y reconnaître et tous les jours je la supplie de me faire un manuscrit lisible. Messieurs les censeurs sont revenus, hier, sur le *Candidat* et, après avoir assisté à la première des répétitions générales, ont donné leur visa. Donc de ce côté plus d'inquiétudes ! Mais ma pièce a été (je l'ai appris par Chennevières) « une grosse affaire », et si le gouvernement n'avait pas craint un joli engueulement de votre ami, on l'eut interdite. Il est vrai *que* c'est parce *que* c'était moi *qu'on* était si mal disposé. Je serai toujours suspect à tous les gouvernements sans en attaquer aucun et cela m'honore. Ma première aura lieu samedi prochain, ou lundi, ou mercredi. Je

n'y comprends plus rien, l'audition de la moindre de mes phrases me donne la nausée et ce que j'entends de bêtises est inconcevable. Et des conseils !... Pas n'est besoin de vous dire que maintenant je n'en écoute aucun.

Je suis harcelé par les demandes de places ; j'ai une grippe abominable, je tousse, je mouche, je crache et j'éternue sans discontinuer avec accompagnement de fièvre la nuit. De plus un joli bouton fleurit au milieu de mon front entre deux plaques rouges. Bref je deviens extrêmement laid et je me dégoûte moi-même. Avec tout cela l'appétit se maintient et l'humeur est gaillarde ! Je crois que je me conduirai bien le jour de la première.

J'ai donné le dernier bon à tirer de *Saint Antoine* il y a plus de douze jours. Vous recevrez mon bouquin comme poisson le 1er avril et une copie du *Candidat* dès que j'en aurai une. Pourquoi n'êtes-vous pas là ? ce serait plus simple !

Croyez, chère madame, à mon inaltérable affection.

A la même.

Je viens de relire encore une fois le *Candidat* pour vous et franchement c'est une preuve de tendresse ! soit dit sans me vanter. On m'a remis enfin le manuscrit tantôt, il est corrigé, ficelé et étiqueté. Donc vous le recevrez presque en même temps ou en même temps que ceci. Dès que vous l'aurez lu, renvoyez-le moi, je vous prie.

La censure russe a formellement interdit *Saint Antoine !* Ni la traduction ni l'édition française ne pour-

ront paraître sur les terres des Scythes, pour cause de religion ! J'ai beau ne faire toujours que de l'art, je gêne tous les gouvernements ! Le *Candidat* n'aurait pas passé sans la protection de mon ami Chennevières ! On exècre le style, voilà le vrai. « *On* » veut dire tout pouvoir quel qu'il soit !

Néanmoins le bon *Saint Antoine* paraîtra dans la semaine de Pâques. Vous aurez, bien entendu, chère madame, un des premiers exemplaires.

A George Sand

Jeudi 1 h... mars 1874.

Pour être un *four*, c'en est un ! Ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public, mais je n'en crois rien ! Mieux que personne je connais les défauts de ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être les changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en étais tellement écœuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable, tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : « C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara. » Là-dessus une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à un autre *Rabagas !* Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains.

De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres. Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme ! Il avait très bien dîné avant la représentation, et après il a encore mieux soupé. Menu : deux douzaines d'Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roastbeef, une salade de truffes, café et et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'œil profondément.

Je me dis : « Enfin c'est fini ! » et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets ! Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge ! (Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli.

Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des « chut ». Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme mais non pour l'œuvre) avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P.-S. — Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il connaît votre écriture, il m'a dit, en soupirant : « Ah ! la meilleure n'était pas là hier soir ! » Ce qui est bien mon avis.

A la même.

Mercredi... avril 1871.

Merci de votre longue lettre sur le *Candidat*. Voici maintenant les critiques qne j'ajoute aux vôtres : Il fallait : 1° baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième acte toute la moitié du troisième ; 2° enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant ; 3° intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de Mme Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent le son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiteurs ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'était là la fin, et, au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors, son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette façon-là, il y aurait eu progression de moralité.

Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon, mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a

montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat, qui dans son feuilleton m'engage, « au nom de notre vieille amitié », à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il la trouve « bête et mal écrite ! » Suit un parallèle entre moi et Gondinet.

Une des choses les plus comiques de ce temps, c'est l'*arcane théâtral*. On dirait que l'art du théâtre dépasse les bornes de l'intelligence humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme les cochers de fiacre. La *question du succès immédiat* prime toutes les autres. C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure ?

La *Tentation* ne se porte pas mal. Le premier tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits journaux et exalté par deux ou trois personnes. En somme, rien de sérieux n'a encore paru et, je crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans les *Débats*, et Taine est occupé de son installation à Annecy.

Je suis *exécré* par les sieurs Villemessant et Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être désagréables. Villemessant me reproche de ne pas m'être « fait tuer par les Prussiens ». Tout cela est à vomir !

Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine, et que je me prive du plaisir de la peindre ! Mais le comique est la seule consolation de la vertu. Il y a, d'ailleurs, une manière de la prendre qui est haute ; c'est ce que je vais tâcher de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez pas que ce soit trop réaliste ! J'ai peur, au contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je pousserai l'idée à outrance. Ce

petit travail, que je commencerai dans six semaines, me demandera quatre ou cinq ans !

A la même.

... avril 1874.

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur 5,000 francs de location ; tant pis ! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs ! Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit : « Assez. » (Trois personnes m'attendrissent : Delannoy, Tourgueneff et mon domestique !) Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent ! le *Figaro* et le *Rappel*, c'est complet ! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer*, qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village*, qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là ! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia ! et je formulai en moi-même cette prière : « Oh ! que je voudrais être comme elle, en pareille occasion. » Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu ? Pardon de la comparaison ! *Enfin, je m'en bats l'œil profondément.* Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les « *milles* » francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique !

Ma répétition générale a été funeste ! Tous les reporters de Paris ! On a pris tout en blâgue ! Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus ! Tant pis ! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur mon *chien*. Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu, « aux murs, des tableaux et des bronzes ». Or, il n'y a rien du tout sur mes murs ! Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite ; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant : « Que voulez-vous que je lui réponde ? — ... — Mais MM. Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. — Oh ! je le sais bien ! — Alors, ne vous étonnez pas, etc. »

Adieu, chère bon maître adoré, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P.-S. — Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard ;* je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal.*

A la baronne Lepic

Paris, nuit de mercredi.

Hélas ! chère madame, je ne pourrai vendredi me rendre à vos *agapes fraternelles !* parce que : le soir je corrige des épreuves.

Mais, dans une huitaine de jours, je serai un peu plus tranquille, alors je vous demanderai ce repas que je refuse.

Le dernier que j'ai pris chez vous était si agréable que j'en désire un autre dans les mêmes conditions. *Pas de bourgeois !* pas de mufles ! (en admettant que vous en connaissiez.) Rien que les exquises maîtresses de la maison et votre ami grossier, avec le bon Duval : d'ici là, un long baiser sur chacune de vos mains, mille tendres respects à Mme Perrot, et tout à vous, chère Madame.

A Mme Roger des Genettes.

Paris, 1er mai 1874.

Quel amour de lettre ! et comme elle m'a été au cœur ! Je n'en repousse que la première ligne : « Vous m'oubliez. » Vous n'en croyez rien, avouez-le ! quelque chose d'intime et de persistant doit vous dire que je songe à vous... Sans cesse, oui, *tous* les jours ! Et je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauxe ! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris ! Quel dommage ou plutôt quel désastre de ne pouvoir être ensemble plus souvent ! Je vous ferais de longues visites et vous m'écouteriez

parler, je lirais la réponse dans vos yeux. Vous qui êtes si stoïque, prêchez-moi la philosophie, là-dessus, du moins.

J'en aurais besoin (si j'avais moins d'orgueil) pour supporter toutes les critiques que l'on m'éructe. La symphonie est complète ! Aucun des journaux ne manque à sa mission ? Aujourd'hui c'est le bon Saint-René Taillandier; lisez son élucubration, il y a de quoi rire. Mon Dieu ! sont-ils bêtes ! quels ânes ! et je sens en dessous de la *haine* contre ma personne. Pourquoi ? et à qui ai-je fait du mal ? Tout peut s'expliquer par un mot, *je gêne ;* et je gêne encore moins par ma plume que par mon caractère. Mon isolement (naturel et systématique) étant une marque de dédain.

J'ai eu dans le *Bien public* un article d'énergumène. Un jeune homme, dont j'ignorais l'existence, M. Drumont, m'a mis tout bonnement au-dessus de Gœthe, appréciation qui prouve plus d'enthousiasme que d'esprit. A part celui-là (car je ne compte pas quelques alinéas bienveillants) j'ai été généralement honni, bafoué par la presse. Saint-Victor (dévoué à Lévy) ne m'a même pas accusé réception de mon volume et je sais qu'il me déchire. Le père Hugo (que je vois assez souvent et qui est un charmant homme) m'a écrit une « belle » lettre et m'a fait de vive voix quelques compliments. Tous les Parnassiens sont exaltés ainsi que beaucoup de musiciens. Pourquoi les musiciens plus que les peintres ? Problème !

Votre ami, le père Didon, est, à ce qu'il paraît, au nombre de mes admirateurs. Il en est de même des professeurs de la faculté de théologie de Strasbourg. Quant à la réussite matérielle, elle est grande et Charpentier se frotte les mains. Mais la critique est pitoyable, odieuse de bêtise et de nullité ! J'ai lu deux

bons articles anglais. J'attends ceux de l'Allemagne. Lundi doit paraître dans le *National* celui de Banville. Renan m'a dit qu'il s'y mettrait quand tous auraient fini. Assez causé de ces misères.

Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans ; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans le bois, le débarquement du marquis, et le massacre de Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages ; mais quels bonshommes en pain d'épice, que ses bonshommes ! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.

Dans une quinzaine je m'en retourne vers ma cabane où je vais me mettre à écrire mes *Deux copistes*. Présentement, je passe mes journées à la Bibliothèque. La semaine prochaine, j'irai à Clamart *ouvrir des cadavres*. Oui ! madame, voilà jusqu'où m'entraîne l'amour de la littérature. Vous voyez que je suis loin des idées saines où Taillandier me conseille de me retremper ! Vous ai-je dit que cet été j'irais retremper mes nerfs à Saint-Moritz ? (car je suis pas mal éreinté.) C'est d'après le conseil du Dr Hardy qui m'appelle une vieille femme hystérique. « Docteur, lui dis-je, vous êtes dans le vrai ! »

Un long baiser sur chaque main et à vous toujours.

A George Sand.

Vendredi soir 1er mai 1874.

Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent ! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent

dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*. Et *ils* n'ont pas fini ! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare « illisible », m'attribue des mots ridicules. Voilà pour ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles, elles sont à l'avenant. Saint-Victor (est-ce servilité envers Michel Lévy ?) me déchire au dîner de Brébant, ainsi que cet excellent Charles Edmond, etc., etc. En revanche, je suis admiré par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, par Renan, et par la caissière de mon boucher ! sans compter quelques autres. Voilà le vrai.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste. On aime mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais. Au reste, je ne pense plus à *Saint Antoine*. Bonsoir !

Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du même tonneau ; après quoi, je reviendrai au roman pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou trois que je voudrais bien écrire avant de crever. Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque, où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en retourne vers ma maison des champs. Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle « une femme hystérique », mot que je trouve profond.

Le bon Tourgueneff part la semaine prochaine pour la Russie, le voyage va forcément interrompre sa rage de tableaux, car notre ami ne sort plus de la salle des

Ventes ! C'est un homme passionné, tant mieux pour lui !

Je vous ai bien regrettée chez Mme Viardot, il y a quinze jours. Elle a chanté de l'*Iphigénie en Aulide* Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quel artiste que cette femme-là ! Quel artiste ! De pareilles émotions consolent de l'existence.

Eh bien ! et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie ? Vous allez retomber dans le théâtre ! Je vous plains ! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux ! Voilà où nous en sommes !

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va ?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous *le* rendent de ma part.

Votre vieux.

A la même.

Croisset, mardi 26 mai 1874.

Chère bon maître,

Me voilà revenu dans ma solitude ! Mais je n'y resterai pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me *dénévropathiser !* Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon !

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu mêmement par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français ! » Y pensez-vous ! Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel qui ne m'a point encore (bien entendu) rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin ! Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse (*sic*) et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime* et la réussite est le critérium du bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres ? Ah ! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourgueneff doit être maintenant à Saint-Pétersbourg ; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint Antoine* Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a pas été agréable ? A moi, extrêmement ! mais la suite ? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant ?

Ah, saprelotte ! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement ! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux

qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve.

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. CRUCHARD.

Plus cruchard que jamais. Je me sens bedolle, vache éreinté, cheik, déliquescent, enfin calme et modéré ce qui est le dernier terme de la décadence.

A Mme Roger des Genettes.

A moi aussi, cet abominable été agace les nerfs ! Je suis abîmé de douleurs ! dans tous les endroits de ma vieille machine. Je me sens profondément fatigué et triste ; pourquoi ?

Demain je recommence un voyage de découvertes pour mes deux bonshommes, car il faut que je trouve un pays pour les placer. J'ai besoin d'un sot endroit, au milieu d'une belle contrée et que dans cette contrée on puisse faire des promenades géologiques et archéologiques. Demain soir j'irai donc coucher à Alençon, puis je rayonnerai tout à l'entour jusqu'à Caen. Ah ! quel bouquin ! c'est lui qui m'épuise d'avance, je me sens accablé par les difficultés de cette œuvre pour laquelle j'ai déjà lu et résumé 294 volumes ! et rien n'est encore fait.

Quand je serai revenu de la basse Normandie, la semaine prochaine, je ferai mon paquet pour « les Champs de l'Helvétie » ou plutôt pour les monts d'icelle. Je ne vais pas à Saint-Moritz et je ne prendrai aucune eau. Je vais respirer un air pur sur le Righi, rien de plus. On suppose que la pression barométrique

y étant moins forte me décongestionnera, en faisant refluer le sang vers les organes inférieurs. Voilà la théorie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai besoin de repos.

Je vous recommande Haeckel, *De la création naturelle*. Ce livre est plein de faits et d'idées. C'est une des lectures les plus substantielles que je sache.

Mon opinion sur Schopenhauer est absolument la vôtre ! Et dire qu'il suffit de mal écrire pour avoir la réputation d'un homme sérieux !

Je vous aime d'aimer Lucrèce ! Quel homme, hein ? N'est-ce pas qu'il ressemble parfois à lord Byron ? M. de Sacy, membre de l'Académie Française, m'a déclaré qu'il n'avait jamais lu Lucrèce (*sic*) ni Pétrone. « Mon Dieu, oui, cher monsieur, je m'en tiens à Virgile. » O France ! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le ! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui le couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu il disparaît. Et j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tels que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir « comment ça se passe ». Ce sera peut-être drôle.

Un long baiser sur chaque main. Je vous écrirai de là-bas, du séjour des Aigles. A propos d'aigle, comme les bonapartistes sont jolis. Quels messieurs ! quelle moralité !

A Émile Zola.

Croisset près Rouen, 3 juin 1874.

Je l'ai lue, la « Conquête de Plassans », lue tout

d'une haleine, comme on avale un bon verre de vin, puis ruminée, et maintenant, mon cher ami, j'en peux causer décemment. J'avais peur, après le *Ventre de Paris*, que vous ne vous enfouissiez dans le système, dans le parti-pris. Mais non ! Allons, vous êtes un gaillard ! Et votre dernier livre est un crâne bouquin.

Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent, d'une scène centrale (chose qui n'arrive jamais dans la nature), et peut-être aussi y a-t-il un peu trop de dialogues, dans les parties accessoires ! Voilà, en vous épluchant bien, tout ce que je trouve à dire de défavorable. Mais quelle observation ! quelle profondeur ! quelle poigne !

Ce qui me frappe, c'est d'abord le ton général du livre, cette férocité de passion sous une surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très fort, rablé et bien portant.

Quel joli bourgeois que Mouret, avec sa curiosité, son avarice, sa résignation (pp. 183-84) et son aplatissement ! L'abbé Faujas est sinistre et grand — un vrai directeur ! Comme il manie bien la *femme*, comme il s'empare habilement de celle-là, en la prenant par la charité, puis en la brutalisant !

Quant à elle (Marthe), je ne saurais vous dire combien elle me semble réussie, et l'art que je trouve au développement de son caractère, ou plutôt de sa maladie. J'ai surtout remarqué les pages 194, 215 et 217, 261, 264, 267. Son état hystérique, son aveu final (p. 350 et 19) est une merveille. Comme le ménage se dissout bien ! Comme elle se détache de tout et en même temps son moi se fond. Il y a là une science de dissolution profonde. J'oublie de vous parler des Trouche, qui sont adorables comme canailles, et de l'abbé Bouvelle exquis avec sa peur et sa sensibilité.

La vie de province, les jardins qui se regardent, le ménage Paloque, le Rastoil et les parties de raquette, parfait, parfait.

Vous avez des détails excellents, des phrases, des mots qui sont des bonheurs : page 17 « ... la tonsure comme une cicatrice » ; 181 « j'aimerais mieux qu'il allât voir les femmes » ; 89 « Mouret avait bourré le poële », etc.

Et le cercle de la jeunesse ! Voilà une invention vraie. J'ai noté en marge bien d'autres endroits.

Les détails physiques qu'Olympe donne sur son frère, la fraise — la mère de l'abbé prête à devenir sa maquerelle (152) — et son coffre ! (338).

L'âpreté du prêtre qui repousse les mouchoirs de sa pauvre amante, parce que cela sent « une odeur de femme ».

Au fond des sacristies le nom de M. Delangre et toute la phrase qui est un bijou.

Mais ce qui écrase tout, ce qui couronne l'œuvre c'est la fin ! Je ne connais rien de plus empoignant que ce dénouement. La visite de Marthe chez son oncle — le retour de Mouret et l'inspection qu'il fait de sa maison ! La peur vous prend comme à la lecture d'un conte fantastique, et vous arrivez à cet effet-là par l'excès de la réalité, par l'intensité du vrai ! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même.

L'insensibilité des bourgeois qui contemplent l'incendie assis sur des fauteuils est charmante — et vous finissez par un trait *sublime :* l'apparition de la soutane de l'abbé Serge au chevet de sa mère mourante, comme une consolation ou un châtiment !

Une chicane, cependant. Le lecteur (qui n'a pas de mémoire) ne sait pas quel instinct pousse à agir

comme ils font M. Rougon et l'oncle Macquart. Deux paragraphes d'explications eussent été suffisants. N'importe, *ça y est* et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait.

Dormez sur vos deux oreilles, c'est une œuvre.

Mettez de côté pour moi toutes les *bêtises* qu'elle inspirera. Ce genre de documents m'intéresse.

A Georges Charpentier.

Mon cher Georges,

Ci-inclus un petit billet dont vous ferez ce que bon vous semblera.

2° Ne serait-il pas temps que vous alliez (ou allassiez) *proprio-motu*, chez le bon Renan pour lui demander ce qu'il compte élucubrer? — et quand cela sera? Vous pouvez prendre, comme prétexte, votre prochain départ pour la campagne.

3° J'attends toujours les épreuves de *Salammbô*.

J'embrasse le jeune Marcel Charpentier, et sa maman aussi; — liberté que me permet mon grand âge!

Je suis enchanté par la conquête de Plassans et je n'ai dit à Zola que la centième partie du bien que j'en pense.

A George Sand.

Kalt-Bad. Righi. Vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai chère maître que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour aller en

Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc. ; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement ! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas ! Cependant ?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment ?

C'est pour une pièce que vous êtes venue ? Je vous plains d'avoir affaire à Duquesnel ! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre d'un sous-chef, qui est un morceau ! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence ! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho ! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire je l'ai portée au théâtre de Cluny.

Ah ! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever ! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps ; et on est si indulgent pour certains autres.

L'Américain H... m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la princesse à table; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur la religion! Il ne se calme pas! au contraire!

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haeckel, joli bouquin, joli bouquin! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourgueneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il y a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en basse Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes. Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne! elle me fait peur; et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérougir la face et me calmer les nerfs! Je doute que le remède soit efficace; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas l'*homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers pour le mu-

sée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte! dansun humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir!

A Mme Roger des Genettes.

14 juillet. Kalt-Bad. 1874.

Pourquoi vous ai-je rêvée cette nuit? Vous étiez bien portante, vous aviez recouvré la parole et je vous faisais voir mon ancien logement à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Puis, j'ai mis à la porte de mon petit appartement rue Murillo, un chroniqueur du *Figaro* et je me suis réveillé comme j'étais en train d'injurier l'honorable Villemessant.

Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie à crever, car n'ayant apporté aucun livre, aucun travail, je songe à moi et du moment que l'on songe à soi, on se trouve malade et on finit par le devenir. Aujourd'hui, cependant, comme on m'a donné une chambre plus large et que le moment de mon départ approche, le pays commence à me plaire et je m'en irai peut-être, avec regret.

Ne sachant que faire j'ai creusé deux ou trois sujets, encore dans les limbes, entre autres un grand livre en trois parties qui sera intitulé : « Sous Napoléon III »; mais quand le commencerai-je?

A propos de Napoléon III, n'êtes-vous pas écœurée comme moi par messieurs les bonapartistes? Quelles sales canailles! On a beau dire : je ne crois pas à leur triomphe. Il y a un an, à pareille époque, nous

étions plus près d'Henri V que nous ne le sommes de Napoléon IV ; et maintenant M. de Chambord est définitivement coulé. Il en sera de même bientôt du crapaud impérial. Et puisque nous causons politique, je vous dirai que notre amie *** me paraît en cette matière (comme en beaucoup d'autres) très peu forte ; d'où lui vient, par exemple, son acharnement contre le père Hugo, qui est un homme exquis. Plus on le fréquente, plus on l'aime.

Autre guitare : le « Sexe faible », comédie en cinq actes de Bouilhet, refaite par votre esclave indigne, avait été l'année dernière reçue au Vaudeville avec enthousiasme. Après l'échec du « Candidat » on n'en a plus voulu. Perrin a trouvé qu'il était inconvenant de mettre sur les planches du Théâtre Français, *une nourrice*. Le ruffian nommé Duquesnel l'a refusée mêmement. Alors, je l'ai portée à Cluny. Or le directeur de cette boîte m'a répondu 48 heures après, qu'il trouve cette pièce « parfaite » et compte avoir avec elle un grand succès d'argent. Il me parle d'engagements superbes. Il veut séduire à prix d'or pour jouer le rôle d'une cocotte, Mme *** (qui en est une autre cocotte, moi pas la connaître). Je vous jure que je ne me monte pas le bourrichon, ayant de l'expérience, hélas ! Cependant qui sait ?

D'après ce que m'écrit le susdit directeur « le Sexe faible » serait joué en octobre et les répétitions commenceraient en septembre.

Tout cela va me déranger de mon roman des *Deux copistes*, auquel je voudrais me mettre tout de suite en arrivant à Croisset. Je serai revenu à Paris vers la fin de la semaine prochaine et cinq ou six jours après réinstallé, je l'espère, dans ma maison des champs.

J'ai lu un livre qui fait joliment rêver : « l'Histoire de la création naturelle » de Hæckel.

Je vous recommande aussi « la Conquête de Plassans » de Zola. Ce roman n'a obtenu aucun succès. Il n'en est pas moins fort, c'est une œuvre !

Vous n'imaginez pas la laideur des dames qui m'entourent ! Quelles toilettes ! quelles têtes ! toutes Allemandes ! c'est à vomir ! Pas un œil éclairé, pas un bout de ruban un peu propre, pas une bottine ou un nez bien fait, pas une épaule faisant rêver... à des pâmoisons ! Allons, vive la France ! et surtout vivent les Françaises !

Je vous baise des deux mains, chère madame.

A George Sand.

Le Righi, 14 juillet 1874.

Comment? malade? pauvre chère maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard ! Allons donc ! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible*, m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il ! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu ! et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent *s'y* connaître. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à l'autre ». Tirez une conclusion maintenant ! et écoutez leurs avis ! N'importe, comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre ! à rogner, corriger, faire le pion ! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ***. Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte ; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme ! chère maître ! Je n'ai pas votre tempérament ! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus

Ainsi la laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi ! ! ! Nom d'un nom ! quelles gueules !

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs Etats ! »

A Georges Charpentier.

Vendredi 18 juillet.
Kalt-Bad. Righi (Suisse).

Mon cher ami,

Avez-vous vu Renan ? Comme je voudrais lui faire une visite dans une quinzaine quand je serai de retour à Paris, je désirerais savoir au préalable ce qu'il a résolu, relativement à notre affaire. Cette incertitude me gêne beaucoup vis-à-vis de lui. En tout cas, reprenez la collection des articles sur *Saint Antoine*, je tiens beaucoup à cet amas de bêtises. Mais si Renan devait faire très prochainement son article ou lettre, laissez-lui la liasse (ou chiasse).

Je serai à Paris du 23 au 26. Je partirai d'ici le 20. Mes respects à Mme Charpentier — bécots aux moutards.

A Guy de Maupassant.

Dieppe, 28 juillet 1874.

Mon cher ami,

Comme le samedi est pour vous le jour sacro-saint du canotage et que je ne suis resté à Paris qu'un seul jour, qui était samedi dernier, je n'ai pas pu vous voir en revenant de l'Helvétie.

Sachez donc que le *Sexe faible* est reçu avec « enthousiasme » par le théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola, c'est-à-dire vers la fin de novembre. Le nommé Winschenk, directeur de cette boîte exiguë, compte sur un grand succès d'argent. Amen !

Il va sans dire que l'on trouve généralement que je me déshonore en comparaissant sur un théâtre inférieur ! Mais voici l'histoire : parmi les artistes que Winschenk veut engager pour ma pièce, se trouve la nommée Alice Regnault. Il a peur qu'elle ne soit déjà prise par le Vaudeville et que le Vaudeville ne veuille point la lâcher pour moi? Voudriez-vous avoir la bonté de vous informer adroitement de ce qui en est.

Je serai revenu à Croisset vendredi soir et samedi je commence *Bouvard et Pécuchel!* J'en tremble, comme à la veille de m'embarquer pour un voyage autour du monde ! ! !

Raison de plus pour nous embrasser.

A Georges Charpentier.

Dieppe, mardi 28 juillet.

Mon cher ami,

Mon filleul Marcel doit commencer à savoir écrire, ou bien il manquerait de précocité? Dans ce cas, priez-le de me répondre aux lettres que je vous envoie.

Qu'il ne manque pas de dire que l'on m'adresse les *appendices* de *Salammbô*. J'ai hier renvoyé de Croisset à Toussaint, les dernières épreuves du texte.

La semaine prochaine, je vais me mettre enfin à

mon espovantable bouquin, pour lequel je suis tenté de faire dire des neuvaines, et je voudrais bien ne plus m'occuper d'autre chose.

Vous saurez cependant que cet hiver, je vais derechef me livrer aux risées de la populace, puisque le *Sexe faible* est reçu au théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola.

Questions :

1° Avez-vous vu Renan ?

2° Quand ferez-vous paraître la petite édition de *Saint Antoine ?*

3° Quand publiez-vous *Salammbô ?*

4° Quand publiez-vous un retirage de *Bovary ?*

5° Quand publiez-vous les *Dernières Chansons ?*

Vous pouvez m'écrire à Croisset, où je serai revenu samedi.

Au commencement de septembre, je passerai quinze jours à Paris. Y serez-vous ? En tout cas, je compte vous voir (et vous avoir) à Croisset vers la fin du dit mois de septembre.

D'ici là, mon bon, je vous embrasse vous et les vôtres.

A Edmond de Goncourt.

Croisset, mardi, 22 septembre 1874.

Votre lettre du 12 m'est arrivée à Paris comme j'en partais, étant venu dans la nouvelle Athènes pour cabotiner, nous recauserons de cela tout à l'heure.

Comme vous êtes triste ! mon cher ami ! Votre découragement m'afflige. Vous regardez trop au fond des choses. Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule. C'est pourquoi il

faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir. Celui qu'on entreprend peut être idiot, n'importe ! Écrivons-le ! La fin de Candide : « Cultivons notre jardin » est la plus grande leçon de morale qui existe. Je ne comprends pas que vous passiez votre temps à pêcher et à chasser. Soyez sûr que ce sont des occupations funestes. « La distraction » ne distrait pas — pas plus que les excitants n'excitent. J'ai beau être névropathe, au fond je suis un sage. Or je vous conjure, je vous supplie, de vous remettre à la besogne bravement, sans tourner la tête derrière vous.

Le Righi, où je me suis embêté à périr, m'a fait du bien. Mes étouffements ont diminué et je monte les escaliers comme un jeune homme. A mon retour ici au mois d'août, jai enfin commencé mon roman, lequel va me demander trois ou quatre ans (c'est toujours ça de bon). J'ai cru d'abord que je ne pouvais plus écrire une ligne. Le début a été dur. Mais enfin, j'y suis, ça marche ou du moins ça va mieux.

Je vous recommande comme spectacle d'aller dans le vestibule de Nadar, à côté de Old England ; vous y verrez : 1° la photographie d'Alexandre Dumas, grandeur nature ; et 2° le buste du même Dumas. Ce qui prouve que la modestie est inséparable du vrai mérite. De plus, il va faire une préface à *Manon Lescaut* et une préface à *Paul et Virginie*. Voilà de ces choses qui consolent. D'ailleurs, on ne doit pas se plaindre d'une époque où il arrive des histoires comme celles de la sentinelle de Bazaine. Quel joli sujet d'Opéra-Comique !

N'importe, la bêtise moderne m'épouvante ! Elle monte de jour en jour ! où fuir ?

Le pauvre Tourgueneff était repris de sa goutte la dernière fois que je l'ai vu. Il m'a parlé de refaire un

dîner *artistique* comme celui de l'hiver dernier. C'est chose convenue, n'est-ce pas? et qui aura lieu dès que je serai à Paris, c'est-à-dire vers la fin d'octobre probablement.

A George Sand.

Samedi, 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a été même « espovantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir ; mais à présent ça va, j'y suis, advienne que pourra! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah ! si je le menais à bien... quel rêve !

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore) et « qu'affrontant la publicité du théâtre », je comparaîtrai sur les tréteaux de Cluny, probablement, vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho, aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil boui-boui. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause

générale de délire ? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus ! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au reste, je m'en bats l'œil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas ! Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous ? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article ! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M. Scribe !... La France est malade, très malade, quoi qu'on dise ; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique : 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle; 2° l'*Histoire d'un diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre); 3° le vestibule de l'ancien établissement de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait ? Mais tout fait et nous crevons par la blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant », dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire.

A Georges Charpentier.

Lundi soir 5 heures.

Mon cher ami,

1° *Renan* va se mettre tout de suite à faire l'article. Je lui ai dit que vous prépariez une édition de *Saint Antoine* et que la chose était pressée. Il doit me donner rendez-vous dans une huitaine pour me lire ce qu'il aura fait. Ce sera sous forme de lettre à moi adressée et je ferai imprimer cela dans le journal qui me... ou plutôt vous conviendra.

La promesse de *Renan* m'a l'air formelle.

N. B. — Je lui ai parlé de la « Conquête de Plassans »; vous feriez bien de la lui envoyer de votre part, dans cinq ou six jours pour lui rafraîchir sa mémoire.

2° Le *Sexe faible* est retiré de Cluny et je l'ai porté chez Peragallo qui va le porter chez Montigny.

Pas n'est besoin de vous dire que je n'ai aucun espoir de ce côté. Cependant qui sait?

J'aurai probablement une réponse avant la fin de la semaine?

Vendredi, nous recauserons de tout cela.

A George Sand.

Mercredi 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain, sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai

retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase. Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais, comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre lisez donc *Fromont et Risler*, de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant ; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs, la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémis sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux. Personne ne me comprend ; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu

de mon métier ! Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

A Mme Marguerite Charpentier.

1875.

Chère madame Marguerite,

Je retrouve votre lettre sur ma table. Je n'y ai donc pas répondu ? Mille excuses pour cette grossièreté involontaire ! et redoublements de souhaits pour l'an 1875 ! pour vous et les chers petits enfants.

Vous n'êtes pas près de me voir parce que *je ne pense pas* aller à Paris, et comme il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, je pioche mon affreux roman, en désespéré.

Et j'approuve absolument la conduite de Zola. Je ne partage pas ses doctrines; mais ces critiques me semblent parfaitement justes et mêmes modérées.

Mais à force d'hypocrisie on est devenu idiot. Tant pis pour les imbéciles qui se fâchent.

J'oubliais un souhait de bonne année pour votre époux ; le voici :

Je lui souhaite de ne plus manquer à sa parole, et de ne plus préférer à ma littérature celle de Sarah Bernhardt. Voilà tout.

Et pour me venger de lui je me permets d'embrasser Mme Marguerite Charpentier une fois de plus.

A George Sand.

Paris, samedi soir.

Chère maître,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables! On m'avait dit que vous étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice, donc Dieu soit loué!

Que vous dire de moi? Je ne suis pas raide, j'ai... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée? Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard. funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris*, et des reporters en masse!

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours,

me proposer de « faire le Salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore le technique ! Et puis, à quoi bon tant de critique !

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande*, ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cruchard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

A la même

Croisset, 10 mai 1873.

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, une *invincible* mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah ! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais

de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail, sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boulevard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourgueneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourgueneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe, cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur !

La page que vous m'envoyez sur *Aurore* qui lit Homère m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite fille comme celle-là ! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élé-

ment distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une certaine alacrité ! Que faire pour la ravoir ? Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne ? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur » ; le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

A La même

Mercredi.

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître ? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un scheik ! Je deviens trop bête ! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi ? Nous souffrons peut-être du mal de la France ; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant. Mais moi, je

suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que « la bêtise est sacrée comme toutes les enfances », car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah ! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité ! Sans compter le reste ! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement ainsi que vous.

A Georges Charpentier.

Mercredi 4 heures.

Mon cher ami,

Renan vient de m'apporter son article. C'est une lettre, à moi adressée, de Venise. Il y soutient avant tout l'Art pour l'Art. En somme vous ne serez pas mécontent. Renan ne demande pas mieux que de la faire insérer dans les *Débats*. Si cela vous convient, il en préviendra lui-même les Messieurs de la dite feuille.

Venez demain chercher la chose. Je ne bougerai pas de toute la journée.

Voilà plusieurs fois que Chennevières me demande une *Salammbô*, avec dédicace. Comme il a été très gentil dans l'affaire de la censure (je vous conterai cela), je ne vois pas de raison pour lui refuser cette faveur.

Soyez donc assez gentil pour m'apporter un volume. Vous m'éviterez une course.

Rien de neuf du Gymnase. Aucune nouvelle.

A Emile Zola.

Croisset. Vendredi 13 août 1875.

Mon cher ami,

Vous m'avez l'air bien triste! Mais vous ne vous plaindrez plus quand vous saurez ce qui m'arrive. Mon neveu est *complètement ruiné*, et moi par contre-coup fortement endommagé. Les choses se remettront-elles? J'en doute. J'éprouve un grand déchirement de cœur à cause de ma nièce! Quelle douleur que de voir un enfant qu'on aime humilié.

Mon existence est maintenant bouleversée, j'aurai toujours de quoi vivre mais dans d'autres conditions. Quant à la littérature, je suis incapable d'aucun travail. Depuis bientôt quatre mois (que nous sommes dans des angoisses infernales) j'ai écrit, en tout, quatorze pages, et mauvaises! Ma pauvre cervelle ne résistera pas à un pareil coup. Voilà ce qui me paraît le plus clair.

Comme j'ai besoin de sortir du milieu où j'agonise, dès le commencement de septembre, je m'en irai à Concarneau près de Georges Pouchet qui travaille là-bas les poissons. J'y resterai le plus longtemps possible.

Je vous écrirai pour vous donner de mes nouvelles. J'espère que les vôtres seront meilleures que les miennes.

C'est comme ça, mon bon ! La vie n'est pas drôle, et je commence une lugubre vieillesse.

Je vous serre la main bien fort.

A Georges Charpentier.

Mercredi soir.

Moi aussi, mon cher ami, j'ai eu des embêtements — de très graves embêtements que je vous dirai, et qui malheureusement ne sont pas finis ! La littérature en a souffert, car je n'ai rien fait depuis trois mois. Pour bien écrire il faut une certaine alacrité qui me manque. Quand retrouverai-je l'entière possession de ma pauvre cervelle endolorie ? Il est probable que pour la reposer j'irai passer un ou deux mois à Concarneau avec notre ami Georges Pouchet. Ainsi nous ne nous verrons pas avant le mois de novembre, probablement.

Je suis de votre avis. Nous aurions mieux fait de publier *Saint Antoine* en petit format dès la première édition. C'est une faute, hélas ! irrémédiable. Je n'ai besoin d'aucun exemplaire pour le moment.

J'ai envie de voir votre nouvel héritier. Zola a-t-il été aussi beau que moi dans son rôle de parrain ?

Je me permets d'embrasser toute la famille, y compris le nouveau venu et sa maman car, je suis tout à vous et aux vôtres.

Ah ! une idée ! envoyez-moi par la poste (si cela ne vous gêne pas) le *Manuel de la Phrénologie* dans la collection Roret.

Quel chien de livre j'ai entrepris, mon bon ! Mais il faut le continuer malgré tout.

A Mme Roger des Genettes.

Concarneau, 3 octobre 1875

Voilà quinze jours que je suis ici et, sans être d'une gaieté folâtre, je me calme un peu. Le pire de la situation c'est que je me sens mortellement atteint. Pour faire de l'art, il faut un insouci que je n'ai plus. Je ne suis ni chrétien, ni stoïque : j'ai bientôt 54 ans ; à cet âge-là on ne refait pas sa vie, on ne change pas d'habitudes. L'avenir ne m'offre rien de bon et le passé me dévore. Je ne pense qu'aux jours écoulés et aux gens qui ne peuvent revenir. Signe de vieillesse et de décadence. Quant à la littérature, je ne crois plus en moi, je me trouve vide, ce qui est une découverte peu consolante. *Bouvard et Pécuchet* étaient trop difficiles, j'y renonce ; je cherche un autre roman sans rien découvrir. En attendant je vais me mettre à écrire la légende de « Saint Julien l'hospitalier », uniquement pour m'occuper à quelque chose, pour voir si je peux faire encore une phrase, ce dont je doute. Ce sera très court ; une trentaine de pages peut-être. Puis, si je n'ai rien trouvé et que j'aille mieux, je reprendrai *Bouvard et Pécuchet*.

Je me lève à neuf heures, je me couche à dix, je m'empifre de homard, je fais la sieste sur mon lit, et je me promène au bord de la mer en roulant mes souvenirs. De temps à autre, mon compagnon, Georges Pouchet, dissèque devant moi un poisson ou un mollusque. Aujourd'hui il m'a fait l'autopsie d'un serpent à sonnettes. Heureux les gens qui s'occupent de sciences ! Cela ne vous lâche pas son homme comme la littérature !

En d'autres circonstances ce pays m'aurait charmé, mais la nature n'est pas toujours bonne à contempler. Elle nous renfonce dans le sentiment de notre néant et de notre impuissance. J'ai des voisins de table qui sont des mortels heureux, de petits bourgeois du pays se livrant à la pêche de la sardine ; ils ne parlent absolument que chasse et sardines ! et passent tous les jours au moins six heures au café ! Ce qu'ils disent est inénarrable ! Quel gouffre que la bêtise humaine !

A la même.

Concarneau. 1876.

Merci pour votre charmante petite, trop petite lettre, chère madame ou plutôt chère amie. Vous avez de bonnes paroles qui m'ont été au fond du cœur, et je redoute moins l'hiver qui va venir puisque je sais que je vous verrai.

Malgré toutes mes résolutions, ma légende n'est guère avancée. Il me prend de temps à autre des prostrations où je me sens si anéanti qu'il me semble que je vais crever. Dans mes moments de désœuvrement, et ils sont nombreux, je lis quelques passages d'un Saint-Simon qu'on m'a prêté et pour la millième fois les contes de ce polisson de Voltaire, et puis régulièrement le *Siècle*, le *Temps* et le *Phare de la Loire ;* car, ici, contrairement aux idées reçues sur la catholique Bretagne, on est très radical et libre-penseur.

Des deux sonnets de Mme Colet celui que je trouve le meilleur, c'est le premier ; les quatre derniers vers me semblent même fort bons.

La pluie tombe à vrac et je reste au coin de mon feu dans ma chambre d'auberge à rêvasser pendant que mon compagnon dissèque des petites bêtes dans son laboratoire. Il m'a montré l'intérieur de plusieurs poissons et mollusques; c'est curieux mais insuffisant à ma félicité. Quelle bonne existence que celle des savants et comme je les envie!

A George Sand.

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyennageuse* qui n'aura pas plus de 30 pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien; puis je cherche un roman contemporain, mais je balance entre plusieurs embryons d'idées. Je voudrais faire quelque chose de serré et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée: je vois les mêmes gens, je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourgueneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout. Sauf Shakespeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu, je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa cour!... miséricorde!

Les élections sénatoriales sont un sujet de divertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse. Le dix-neuvième siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

A la même.

... Décembre 1875.

Votre bonne lettre du 18, si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot, que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes yeux! Quant à mes « manques de conviction », hélas! les convictions m'étouffent. J'éclate de colère et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre

que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance du dit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'art n'est pas seulement de la critique et de la satire; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros!

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah! par exemple! mais je réclame des conseils, et j'attends vos jugements. Qui donc en donnerait? qui donc en formulerait, si ce n'est vous?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école! *A priori*, je les repousse, toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires.

Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale*, auguste et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu : « les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel. »

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part ; progrès, fraternité, démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité que prône le radicalisme est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui un principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré m'a dit un jour : « Ah! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure. »

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans une autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir », comme disait Marat. Ah! non ! assez, assez de fatigue !

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

A la même

Vendredi soir... 1876.

Ah ! merci du fond du cœur, chère maître ! Vous m'avez fait passer une journée exquise, car j'ai lu votre dernier volume, *la Tour de Percemont*. — *Marianne* aujourd'hui seulement : comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de *Saint Julien*, j'avais enfermé le dit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. Ma petite nouvelle étant terminée, cette nuit, dès le matin, je me suis rué sur l'œuvre et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, deux bijoux ! Marianne m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mes mémoires, si j'avais le talent de les écrire de cette manière ! Comme tout cela est charmant, poétique et *vrai !* La *Tour de Percemont* m'avait plu extrêmement. Mais *Marianne* m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de l'*Atheneum* on vous a fait un très bel article. Saviez-vous cela ? Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement et sans la *moindre* réserve.

Voilà, et je suis bien content. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous ; je vous aime tendrement !

A Mme Roger des Genettes.

Paris, 1876.

Vous avez très bien deviné l'effet complet que m'a produit la mort de la pauvre Muse ! Son souvenir ainsi ravivé m'a fait remonter le cours de ma vie. Mais votre ami est devenu plus stoïque depuis un an. J'ai piétiné sur tant de choses, afin de pouvoir vivre ! Bref, après toute une après-midi passée dans les jours disparus, j'ai *voulu* n'y plus songer et je me suis remis à la besogne. Encore une fin !

La famille qui est catholique l'a emportée à Verneuil pour éviter l'enterrement civil et il n'y a eu aucun scandale. Les journaux en ont très peu parlé. Vous rappelez-vous le petit appartement de la rue de Sèvres ? et tout le reste ? Ah ! misère de nous !

J'aurais dû vous répondre immédiatement, mais depuis trois jours je ne *décolère pas*, je ne peux mettre en train mon *Histoire d'un cœur simple*. J'ai travaillé hier pendant 16 heures, aujourd'hui toute la journée et ce soir enfin j'ai terminé la première page.

Les inondations m'ont empêché d'aller à Pont-l'Evêque ! La nature, « quoiqu'on die », n'est pas faite précisément pour l'homme. Ce qu'il y a de beau c'est qu'il puisse y durer.

La semaine dernière j'ai été voir aux Français *le Philosophe sans le savoir*. Quelle littérature ! Quel poncif ! quelle amusette ! Enfin j'étais si indigné que, revenu chez moi, j'ai passé toute la nuit à relire la *Médée* d'Euripide pour me décrasser de ce laitage. Comme on est indulgent pour les œuvres de troisième ordre ! Ah ! ça ne blesse personne !

Allons, du courage! pensez quelquefois à votre vieil ami.

A George Sand.

... Mercredi 1876.

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi On était content et de temps à autre des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir?* Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé; il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourgueneff et Mme Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Evêque et Honfleur afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon :* je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Non! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés ; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon erreur, et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Mme Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre? » C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien. Mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon). Le dernier terme est donc dépendant des deux autres puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin je crois la forme et le fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujourd'hui qu'est-ce que ça nous fait? est-ce de l'art éternel? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont également formulé des *principes* utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref, la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuvre » m'avait tellement exaspéré que, rentré chez moi (pour me faire passer le goût de ce laitage) j'ai lu avant de me coucher la *Médée* d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main, et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son *Jack*, étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien remarquables l'un et l'autre.

La venette que les élections ont causée au bourgeois a été divertissante.

A la même.

Lundi soir... 1876.

J'ai reçu ce matin votre volume, chère maître. J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps; je vais les expédier et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux

jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon *Histoire d'un cœur simple*, bagatelle présentement « sur le chantier », comme dirait M. Prudhomme.

Je suis bien aise que *Jack* vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de vous envoyer *Risler* et *Tartarin*. Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain d'avance.

Je ne partage pas la sévérité de Tourgueneff à l'encontre de *Jack* ni l'immensité de son admiration pour *Rougon*. L'un a le charme et l'autre la force. Mais aucun des deux n'est préoccupé *avant tout* de ce qui fait pour moi le but de l'Art, à savoir : la beauté. Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées). Eh bien! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? (Je parle en platonicien.) Ainsi pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée? La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans? Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil, car d'un autre côté l'art doit être bonhomme; ou plutôt l'art est tel qu'on peut

le faire, nous ne sommes pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourgueneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

A la même.

Dimanche soir... 1876.

Vous *devez*, chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon », — car je n'ai pas répondu à votre dernière lettre et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que, ce matin, j'en reçois de vous un troisième. Mais j'ai été depuis quinze jours entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier, et, chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, et par moments me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais! Vous voyez que j'en avale de rudes! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus

docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la faire digérer et dormir? à fortifier tout son être? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence, et il en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres, ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé, et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et les *Deux Frères*. Quelle charmante femme que Mme de Flamarande et quel homme que M. de Salcède. Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture et l'histoire de Zamora sont des endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et en même temps progressant. Enfin, ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur de Flamarande! Quant au domestique qui conte l'histoire et qui évidemment est amoureux de madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle.

A part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous bien vrais? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution; mais ensuite?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre, voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'*à priori*, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité, et, pour dire le vrai mot, votre grandeur. —

Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb : tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter. Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde, je deviendrais risible, voilà tout. Car vous avez beau me prêcher, je ne puis pas avoir un autre tempérament que le mien, ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline ? cette vertu ? qu'en ferons-nous ? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus ?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène : non, non, mille fois non ! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme*, bien qu'on m'en fasse un des pontifes ; arrangez tout cela.

Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin*, une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. — Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès

est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, — car je suis trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier *Saint Julien* dans un journal, mais j'y ai renoncé.

A Mme Roger des Genettes.

Il m'ennuie de vous extrêmement et je voudrais avoir une lettre, une très longue lettre.

Mon « Histoire d'un cœur simple » avance très lentement, j'en ai écrit dix pages, pas plus ! et pour avoir des documents j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Evêque et à Honfleur ! Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs. Suis-je vieux, mon Dieu ! Suis-je vieux !

Savez-vous ce que j'ai envie d'écrire après cela ? L'histoire de saint Jean Baptiste. La vacherie d'Hérode pour Hérodias m'excite ; ce n'est encore qu'à l'état de rêve, mais j'ai bien envie de creuser cette idée-là. Si je m'y mets, cela me ferait trois contes, de quoi publier à l'automne un volume assez drôle.

Mais quand reprendrai-je mes deux bonshommes ?

Depuis quinze jours je jouis d'un zona bien conditionné, autrement dit « mal des ardents, feu de Saint-Antoine », ce personnage m'occupant toujours.

Calme plat dans les régions littéraires, si tant est qu'il en existe encore !

A Ernest Renan.

Mon cher ami,

La nuit de vendredi dernier (19 mai 1876) sera une date dans ma vie. J'ai reçu votre volume à 9 heures du soir et je ne l'ai plus quitté — avant-hier et hier je n'ai pas eu un moment à moi, sans quoi je vous aurais écrit tout de suite, pour vous remercier du plaisir infini que vous m'avez fait.

Je ne me souviens d'aucune lecture pareille ! A l'inverse de cette dame qui trouvait que vos pages lui faisaient froid au cœur, je me suis délecté dans votre œuvre comme dans un bain d'air chaud et parfumé. Comme c'est bien ! comme c'est beau, et comme c'est bon ! Il est possible que vous blessiez les catholiques et que les positivistes froncent le sourcil ; moi, vous m'avez *édifié !* et quelle langue vous avez ! comme c'est à la fois noble et régalant ! Malgré l'entraînement des idées, il y a telle page que j'ai relue plusieurs fois de suite (comme les pages 133-134, entre autres). L'impossibilité du miracle, la nécessité du sacrifice (du héros, du grand homme), le machiavélisme de la Nature et l'avenir de la science, voilà des points qui n'ont été traités par personne comme par vous et qui me semblent désormais incontestables ! Je vous remercie de vous être élevé contre « l'égalité démocratique » qui me paraît un élément de mort dans le monde.

Je connaissais votre lettre à Berthelot, mais je ne connaissais pas sa réponse qui me paraît, elle aussi, être un morceau de haut goût. Je n'avais pas lu « la Métaphysique et son avenir » (parue sans doute dans

la *Revue des Deux Mondes ?*). Voilà de la critique ! Comme *c'est bien çà*, l'école normale et la philosophie officielle de notre temps !

Que vous dirai-je de plus, mon cher Renan ? Je vous aime pour votre grand esprit, pour votre grand style, pour votre grand cœur. Vous m'avez honoré en citant mon nom au seuil de votre livre et plus que jamais je me sens fier d'être votre ami.

Je vais maintenant relire (et à la loupe) ce charmant et fort bouquin — puis un de ces jours j'irai en causer chez vous.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, 19 juin 1876.

Me voilà revenu dans cette vieille maison, que j'avais quittée l'année dernière aux trois quarts mort de découragement ! Les choses ne sont pas superbes, mais enfin elles sont tolérables. Je me suis remâté, j'ai envie d'écrire. J'espère en une période assez longue de paix. Il n'en faut pas demander plus aux Dieux ! ainsi soit-il ! Et pour vous dire la vérité, chère vieille amie, je jouis de me retrouver chez moi, comme un petit bourgeois, dans *mes* fauteuils, au milieu de *mes* livres, dans *mon* cabinet, en vue de *mon* jardin. Le soleil brille, les oiseaux roucoulent comme des amoureux, les bateaux glissent sans bruit sur la rivière toute plate, et mon conte avance ! Je l'aurai fini probablement dans deux mois.

L' « Histoire d'un cœur simple » est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exalta-

tion et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler, et en mourant à son tour elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même. Hélas, oui ! l'autre samedi, à l'enterrement de George Sand, j'ai éclaté en sanglots, en embrassant la petite Aurore, puis en voyant le cercueil de ma vieille amie.

Les journaux n'ont pas dit toute la vérité, la voici : Mme Sand n'a reçu aucun prêtre et est morte parfaitement impénitente. *Mais* Mme Schlesinger, par chic, a télégraphié à l'évêque de Bourges pour demander des obsèques catholiques. L'évêque s'est empressé de répondre : « oui ». Maurice qui est maire du pays a craint de faire scandale, mais je suspecte le docteur Favre et le bon Alexandre Dumas d'avoir fortement contribué à cette bassesse ou convenance. Quant à la belle-fille, elle s'est tenue à l'écart, plus pieuse envers la mémoire de la pauvre femme que tous les autres. Les amis sont restés en dehors du cimetière; Dumas et le prince Napoléon sont seuls entrés dans l'église. Vous connaissez tous les autres détails.

J'avais fait le voyage en compagnie du Prince, qui a été tout le temps parfait de tact et de simplicité. Renan était avec nous. Je suis revenu à Paris après deux nuits passées en chemin de fer, brisé de corps et d'âme. Le lendemain de mon arrivée à Croisset j'ai appris la mort de mon plus vieux camara de d'école et de collège (Ernest Lemarié, le fils d'un avocat de Rouen), et voilà !

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement de George Sand. Quinze personnes étaient venues de Paris ! Il pleuvait à verse ! Une foule de bonnes gens de la campagne marmottaient des prières en roulant leur chapelet. Cela ressemblait à un chapitre d'un de ses romans. J'ai été tout étonné de ne pas y voir Mme Plessis ? Que devient-elle ? Comme je n'aime pas les choses solennelles, irrévocables, je n'ai point assisté à sa représentation d'adieu. Une fois, cet hiver, après votre départ, je me suis présenté chez elle sans la trouver.

Avez-vous lu les « Dialogues philosophiques » de Renan ? Moi, je trouve ça très haut, très beau. Connaissez-vous les *Fioretti de saint François ?* Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. Et, à ce propos, je trouve que, si je continue, j'aurai ma place parmi les lumières de l'Eglise ; je serai une des colonnes du temple. Après saint Antoine, saint Julien et ensuite saint Jean-Baptiste, je ne sors pas des saints. Pour celui-là je m'arrangerai de façon à ne pas « édifier ». L'histoire d'Hérodias, telle que je la comprends, n'a aucun rapport avec la religion. Ce qui me séduit là-dedans, c'est la mine officielle d'Hérode (qui était un vrai préfet) et la figure farouche d'Hérodias, une sorte de Cléopâtre et de Maintenon ; la question des races dominait tout. Vous verrez cela, d'ailleurs.

Parlez-moi de vous. Ecrivez-moi longuement, très longuement.

A Maurice Sand.

Croisset. Dimanche 24 juin 1876.

Vous m'avez prévenu, mon cher Maurice, je voulais vous écrire, mais j'attendais que vous fussiez un peu plus libre, plus seul. Merci de votre bonne pensée.

Oui, nous nous sommes compris, là-bas ! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné.) Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. Pauvre chère grande femme ! quel génie et quel cœur ! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Qu'allez-vous devenir ? Resterez-vous à Nohant ? Cette bonne vieille maison doit vous sembler odieusement vide ! Mais vous au moins, vous n'êtes pas seul ! Vous avez une femme... rare ! et deux enfants exquis. Pendant que j'étais chez vous, j'avais par-dessus mon chagrin deux envies : celle d'enlever Aurore, et celle de tuer M. ***. Voilà le vrai, il est inutile de vous faire la psychologie de la chose.

J'ai reçu hier une lettre très attendrie du bon Tourgueneff. C'est lui, aussi, qui l'aimait ! Mais qui donc ne l'aimait pas ? Si vous aviez vu, à Paris, le tourment de Martine ! Cela était navrant.

Plauchut est encore à Nohant, je suppose ? Dites-lui que je l'aime pour l'avoir vu verser tant de larmes.

Et laissez couler les vôtres, mon cher ami, faites tout ce qu'il faut pour ne pas vous consoler — ce qui serait d'ailleurs impossible. N'importe ! dans quelque temps vous trouverez en vous-même une grande douceur par cette seule idée que vous étiez un bon fils et

qu'elle le savait bien. Elle parlait de vous comme d'une bénédiction.

Et quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits-enfants des petits-enfants de vos deux fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, — dans plusieurs siècles — des cœurs pareils aux nôtres palpiteront par le sien ! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour.

Mais tout cela *ne vous la rend pas !* n'est-ce pas ? Avec quoi donc nous soutenir si l'orgueil nous manque et quel homme plus que vous doit avoir celui de sa mère !

Allons, mon cher ami, adieu ! Quand nous reverrons-nous maintenant ? Comme j'aurais besoin de parler d'elle, insatiablement !

Embrassez pour moi madame Maurice, comme je l'ai fait dans l'escalier de Nohant, et vos petites.

A vous, du fond du cœur.

A Emile Zola.

1876.

Je suis content de vous savoir au bord de la mer et vous reposant. Ne faites absolument rien. Le travail n'en ira que mieux quand vous le reprendrez.

Franchement vous aviez besoin de répit à la fin de l'hiver, nous commencions à nous inquiéter de vous.

Votre ami présentement pioche comme un bœuf. Jamais je ne me suis senti plus d'aplomb, mais « l'Histoire d'un cœur simple » ne sera pas finie avant trois

semaines — après quoi je préparerai immédiatement mon *Hérodiade* (ou *Hérodias*).

Et j'ignore tout ce qui passe dans le monde, ne vois personne, ne lis aucun journal, excepté la « République des Lettres » dont le numéro du 16 m'a exaspéré à cause de l'article sur *Renan*. Le connaissez-vous. Comme j'aime mes amis, je ne veux rien avoir de commun avec ceux qui les dénigrent aussi bêtement. Donc, j'ai écrit à l'excellent Catulle pour le prier : 1° de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille.

Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien ! Moi aussi je ne suis pas de son opinion ! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux rouges qu'il n'a pas, et sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas ! Ma résolution est bien prise, j'abandonne avec joie et définitivement ces petits messieurs-là ? Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût, et ils ont *des doctrines* philosophiques et politiques ! C'est un grand mot pourtant : « la République des Lettres » et qui pourrait être une belle chose. Mais qu'ils en sont loin !

N'en parlons plus, hein ?

Je me souviens de Piriac, c'est en face l'île du Batz, une île toute pleine d'oiseaux, et de Guérande aussi. Il doit y avoir dans l'église des bas-reliefs curieux représentant de bons diables à fourches et à ailes ? Mes souvenirs remontant en 1846 sont vagues.

Vous remercierez pour moi Charpentier de m'avoir envoyé ce livre anglais dont j'ai besoin.

Combien de temps encore restez-vous en Armorique ?

Moi, je ne bougerai d'ici que pour aller à la première

de Daudet et probablement je ne rentrerai à Paris que fort tard, afin d'aller plus vite dans ma petite drôlerie juive.

Tourgueneff m'a écrit les mêmes choses qu'à vous. Je l'attends vers la fin du mois prochain.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles.

Empifrez-vous de coquillages? Ça rend gai. Amitiés et respects à « toute la société ».

Et à vous, mon vieux solide, une très forte poignée de main.

A Guy de Maupassant.

Nuit du 28 août 1876.

Votre lettre m'a réjoui, jeune homme!

Mais je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature.

. . . . . .

Pr endre garde! Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Un homme qui s'est institué artiste n'a p lus le droit de vivre comme les autres.

Tout ce que vous me dites du sieur Catulle ne m'étonne nullement. Le même Mendès m'a écrit avant-hier pour que je lui donne gratis des fragments du *Château des Cœurs*, et moyennant finances les contes inédits que je viens de finir. Je lui ai répondu que tout cela m'était impossible, ce qui est vrai. Hier je lui ai écrit derechef une lettre peu tendre, étant indigné, exaspéré par l'article sur Renan. On s'attaque à l'homme de la façon la plus grossière et on y blague Berthelot en passant. Vous l'avez lu d'ailleurs? qu'en pensez-vous? Bref j'ai dit à Catulle que 1° je le priais d'effacer mon nom de la liste de ses collaborateurs et

2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ces petits messieurs-là. C'est de la très mauvaise compagnie, mon cher ami, et *je vous engage* à faire comme moi, à les lâcher franchement. Catulle va sans doute me répondre, mais mon parti est bien pris, bonsoir! Ce que je ne pardonne pas c'est la basse envie démocratique.

La scie sur Offenbach donne la mesure sur sa verve comique. Voilà quelque chose d'embêtant, cette plaisanterie-là inventée par Fiorantino vers 1850 et qui dure encore ! Ajoutez-y pour faire la triade « Littré » le monsieur qui prétend que nous descendons des singes et le vendredi à charcuterie de Sainte-Beuve. Oh ! la bêtise !

Quant à moi, je travaille avec violence, ne voyant personne, ne lisant aucun journal, et gueulant dans le silence du cabinet comme un énergumène. Je passe toute la journée et presque toute la nuit courbé sur ma table et j'admire assez régulièrement le lever de l'aurore. Avant mon dîner vers 7 heures, je batifole dans les ondes bourgeoises de la Seine. Je ne défume pas, j'en ai même l'intérieur du bec avarié, me portant du reste comme un charme. A propos de santé vous ne m'avez pas l'air bien malade décidément. Tant mieux! N'y pensez plus.

A Mme Roger des Genettes.

Je vous remercie de m'avoir envoyé cet entrefilet annonçant que l'on fait en Italie un opéra sur *Salammbô*, mais je ne puis m'y opposer. D'ailleurs je m'en moque profondément. Si Reyer et Catulle Mendès en sont contrariés, qu'ils s'arrangent.

A propos de ce dernier je me suis fâché tout rouge

contre lui, après un article sur Renan paru le 16 de ce mois dans la *République des lettres*. L'article n'est pas du dit Catulle ; n'importe, il n'aurait pas dû l'insérer tant il est plein de grossièretés, d'attaques à la personnne. Je lui ai écrit pour lui dire d'avoir : 1° à rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et, 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Depuis deux mois c'est le *seul* épisode de mon existence. Vous voyez qu'elle est peu dramatique, Dieu merci ! Et je travaille comme un frénétique ; pourquoi ? je n'en sais rien ! mais vraiment j'ai le diable dans le corps. Je ne me couche plus qu'au soleil levant et je *gueule* dans le silence du cabinet à me casser la poitrine, laquelle ne s'en trouve que mieux. Ma seule distraction (et mon seul exercice) est tous les jours avant mon dîner de m'allonger sur la brasse dans les ondes de la Séquane. Ma nièce et son mari sont aux Pyrénées ; personne ne vient me voir et je ne m'en plains nullement. Au contraire.

Mon second conte : « Histoire d'un cœur simple » sera fini dans quinze jours ou trois semaines. L'idée de vous le lire m'a encouragé pendant tout le temps de mon travail. Vous êtes un si bon auditeur ! Vous n'imaginez pas le bien profond que m'ont fait vos yeux pendant que vous écoutiez *Saint-Julien*. La voilà la *vraie* gloire !

Cette fois-ci on ne dira plus que je suis inhumain. Loin de là je passerai pour un homme sensible et on aura une plus belle idée de mon caractère.

Depuis un mois j'ai sur ma table un perroquet empaillé afin de « peindre » d'après la nature. Sa présence commence à me fatiguer. N'importe ! je le garde afin de m'emplir l'âme de perroquet.

Qu'ai-je encore à vous conter ? Rien, sinon des choses anciennes. C'est-à-dire que je vous baise les mains.

A Guy de Maupassant.

Croisset.

Mon cher ami,

M. Laugel m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part demander si l'on doit écrire ne me semble pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime? Franchement, je ne puis répondre que des banalités. Excusez-moi! dites-lui que je suis très occupé (ce qui est vrai) et que nous nous verrons l'hiver prochain. En attendant qu'il travaille. Mon « jugement » sera mieux assis sur un bagage un peu plus lourd.

L'article sur Renan n'a pour moi aucune importance, mais j'ai été indigné de la basse envie démocratique qui en transsude. En effet, il fallait plaire à *son* public.

Conclusion : S'écarter des journaux! La haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont par essence hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère. Je me suis fâché avec la « Revue de Paris » et je me fâche avec la « Revue des lettres » ; afin de continuer mes relations avec Lapierre je ne lis pas le « Nouvelliste » Jamais de la vie aucun journal ne m'a rendu *le plus petit* service. On n'a pas reçu les romans que j'y recommandais, ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des amis, et les articles qui m'étaient favo-

rables ont passé malgré la direction des dites feuilles. Entre ces messieurs et moi, il y a une antipathie de race profonde. Ils ne le savent pas, moi je le sens bien. En voilà assez sur ces misérables.

Ah! la bêtise humaine vous exaspère! et elle vous barre jusqu'à l'Océan! mais que diriez-vous, jeune homme, si vous aviez mon âge!

Dans huit ou dix jours, j'aurai fini mon perroquet. Je suis impatient de vous le lire. Tâchez de venir à Croisset avant le commencement de septembre; vous y coucherez.

A Mme Roger des Genettes.

Mercredi 27 septembre 1876.

Quand vous ai-je écrit? Il y a très longtemps, il me semble! Je suis en retard, mais ne pas croire que je vous oublie. Voici ma vie : depuis le commencement de juin j'ai travaillé jusqu'à la fin du mois dernier comme un frénétique et mon « Cœur simple » est fait et recopié pour la Russie.

J'ai été passer quelques jours à Saint-Gratien, puis à Paris où j'ai hanté la bibliothèque ex-impériale et assisté à la première de « Fromont ». Les changements introduits dans l'histoire par Belot (et qui sont, selon moi, abjects) ont été la cause du succès. Tel est le public!

Le lendemain j'étais revenu ici où Tourgueneff m'a rejoint le jour suivant. Comme c'est un homme fugace il est reparti quarante-huit heures après et depuis lors

j'ai expédié *Flavius Josèphe*, lequel était un joli bourgeois! c'est-à-dire un plat personnage.

Cette histoire d'Hérodias, à mesure que le moment de l'écrire approche, m'inspire une venette biblique. J'ai peur de retomber dans les effets produits par *Salammbô*, car mes personnages sont de la même race et c'est un peu le même milieu. J'espère pourtant que ce reproche, qu'on ne manquera pas de me faire, sera injuste. Après quoi je reviendrai à mes bonshommes.

Pour aller plus vite dans mon Hérodias, je me propose de rester ici le plus tard possible. Tâchez de m'imiter et de ne pas venir à Paris avant le jour de l'an.

Avez-vous lu le mandement de l'évêque de Montpellier sur le vol d'une hostie? Comme style et comme grotesque c'est inappréciable. Je vous recommande l'*Arsenal de la dévotion* par Paul Parfait. Il y a de quoi avoir le vertige. Lisez cela, on ne saurait trop rire.

Comment allez-vous? Que devenez-vous? Ecrivez-moi une longuissime lettre pour me prouver que vous me pardonnez ma négligence.

A Mme Tennant.

Croisset, 19 octobre 1876.

Ma chère Gertrude,

Je m'ennuie de vous! Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Le bon mouvement qui vous a poussé à me revoir, après tant d'années, doit avoir des suites. Ce serait de la cruauté maintenant que de recommencer votre oubli. Et d'abord écrivez-moi, dites-moi ce que

vous devenez, vous et vos splendides enfants. Puis, cet hiver, il faudra revenir à Paris et y passer toute une saison. Dolly en a besoin pour ses études scientifiques et Eveline pour son chant.

J'ai fini le « Cœur simple » et si mon *illustrateur* daigne l'entendre, je suis tout près cet hiver à lui en faire la lecture en y mettant tous mes talents de comédien.

Oui, chère Gertrude, la vie est si courte qu'il faut la passer autant que possible avec ceux qu'on aime. Voulez-vous qu'au mois de janvier Caroline vous cherche un appartement à louer ? Amenez votre cuisinier ou cuisinière, cela vous sera plus commode et moins dispendieux. Faites cela ! do ! pray !

Comment vous dire le plaisir que m'a fait votre visite, votre réapparition ! Il m'a semblé que les années intermédiaires avaient disparu et que j'embrassais ma jeunesse. C'est le seul événement heureux qui me soit advenu depuis bien longtemps. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée.

J'ai passé tout mon été à travailler ; sauf quinze jours chez la princesse Mathilde à Saint-Gratien, je n'ai pas bougé de Croisset, et j'y resterai jusqu'au jour de l'an pour avoir fini plus tôt ma « Décollation de Saint-Jean-Baptiste » que je vais commencer la semaine prochaine.

Et vous? donnez-moi des détails sur tout ce qui vous intéresse. Vous ferez plaisir à votre vieil ami qui vous embrasse.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 25 octobre 1876.

Merci pour votre article, mon cher ami ! Vous m'avez traité avec une tendresse filiale. Ma nièce est enthousiasmée de votre œuvre. Elle trouve que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur son oncle, Moi, je le pense, mais je n'ose pas le dire. Seulement le Talmud est de trop, je ne suis pas si fort que ça !

Faut-il remercier Catulle de l'avoir inséré, qu'en dites-vous ?

Dans sept ou huit jours (enfin) je commence mon *Hérodias*. Mes notes sont terminées et maintenant je débrouille mon plan. Le difficile, là-dedans, c'est de se passer autant que possible d'explications indispensables.

Pas plus tard qu'hier j'étais au Vaudreuil et j'ai parlé pour vous à Raoul Duval. Le sire qui fera les théâtres se nomme Noel, ou mieux Nouhel ? personnage inconnu et qui probablement ne restera pas. J'ai demandé à Raoul Duval de vous prendre à l'essai, c'est-à-dire de vous faire faire deux ou trois comptes rendus de livres. Ce qu'il a accepté. Donc, dès que les Chambres seront ouvertes, je vous enverrai pour lui une lettre d'introduction. C'est convenu. J'ai été dans cette recommandation très secondé par Mme Lapierre. Toujours les femmes, petit cochon !

Comme je connais M. Behic et le père Duruy (si notre ami Raoul Duval n'était pas assez chaud) il me sera facile de leur parler, cet hiver, quand je serai là-bas. Mais je ne doute pas de la bonne volonté de Raoul Duval.

Si vous lui proposiez de vous-même un travail, vous

lui épargneriez la peine de réfléchir et ça irait peut-être plus vite. On n'a pas fait l'histoire de la critique moderne, c'est une matière fertile. Prendre par exemple : Planche, Janin, Théo, etc., rien que des morts et analyser leurs idées, leur poétique, ou bien creuser la question de « l' art pour l'art », ou bien celle de la Féerie ?

Aucune étude, pas même une tentative d'étude n'a été faite sur l'œuvre immense de George Sand. Il y aurait un beau parallèle à faire avec celle de Dumas, le roman d'aventures et le roman d'idées.

Enfin, mon bon, si vous entrez à la *Nation*, je voudrais vous y voir débuter par quelque chose qui puisse tirer l'œil.

Peut-être une blague à fond de train ? Enfin cherchez !

A Maurice Sand.

Croisset, mardi 3 octobre 1876.

Merci de votre bon souvenir, mon cher ami. Moi non plus, je n'oublie pas, et je songe à votre pauvre chère maman dans une tristesse qui ne s'efface point. Sa mort m'a laissé un grand vide. Après vous, votre femme et le bon Plauchut, je suis peut-être celui qui la regrette le plus ? Elle me *manque*.

Je vous plains des ennuis que votre sœur vous cause. Moi aussi j'ai passé par là ! Il est si facile pourtant d'être bon ! D'ailleurs ça donne moins de mal.

Quand nous verrons-nous ? J'ai bien envie de vous voir — pour vous voir d'abord — et puis pour causer d'elle.

Quand vos affaires seront terminées pourquoi ne pas venir, pendant quelque temps, à Paris ? La solitude

est mauvaise dans certaines situations. Il ne faut pas se griser avec son chagrin malgré l'attrait qu'on y trouve.

Vous me demandez ce que je fais ? Voici : cette année j'ai écrit deux contes, et je vais en commencer un pour faire des trois un volume que je voudrais publier au printemps. Après quoi j'espère reprendre le grand roman que j'ai lâché il y a un an lors de mon désastre financier. — Les choses de ce côté-là se remettent, et je ne serai pas obligé de changer rien à mon existence. Si j'ai pu me remettre à travailler, je le dois en partie aux bons conseils de votre mère. Elle avait trouvé le joint pour me rappeler au respect de moi-même.

Afin d'aller plus vite en besogne, je resterai ici jusqu'au jour de l'an — peut-être au delà ? Tâchez donc de reculer votre séjour à Paris.

Embrassez bien pour moi vos chères petites, mes respects à Mme Maurice — et tout à vous, *ex imo*.

A Guy de Maupassant.

Croisset, jour de Noël 1876.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Eh bien ! et vous, quoi de neuf ? L'affaire de la *Nation* s'emboîte-t-elle ? Le drame historique avance-t-il ?

Moi, je travaille démesurément, bien que j'aie écrit peu de pages. Cependant j'espère avoir fini à la fin de février. Vous me verrez au commencement de ce mois-là. C'est peu « naturaliste » mais « ça se gueule », qualité supérieure.

Comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme celui-là : « le Naturalisme » ! Pourquoi a-t-on délaissé ce bon Champfleury avec le « Réalisme » qui est une ineptie de même calibre, ou plutôt la même ineptie. Henry Monnier n'est pas plus vrai que Racine.

Allons, adieu ! Bonne pioche et belle humeur pour 1877. Embrassez fortement votre mère pour moi.

A Mme Tennant.

Jour de Noël 1876

Ce jour-là, les Anglais sont en fête ! et je vous magine, autant que je le puis, chez vous, entourée de vos beaux enfants, avec la Tamise à vos pieds. Moi, je suis complètement seul. Ma nièce et son mari sont à Paris depuis six semaines. Je n'irai pas les rejoindre avant le commencement de février, afin d'aller plus vite dans ma besogne et de pouvoir publier mon petit volume de contes au printemps. Mon *Saint Jean-Baptiste* est à moitié, je *meurs d'envie* de vous lire celui-là, avec les deux autres. Quand sera-ce ? Quand irez-vous en Italie et surtout quand en revenez-vous ?

Si vous êtes « contente de ce que je m'ennuie de vous », soyez-le pleinement, chère Gertrude ! Pen-

dant les longues années que j'ai vécu sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas *un* jour que je n'aie songé à vous. C'est *comme ça*.

Bénie soit l'inspiration qui vous a poussée à venir me retrouver ! mais je ne vous lâche plus ! Il faut s'écrire et se voir, n'est-ce pas ?

Notre « grand âge » à tous les deux nous permet de n'être plus modestes ; or, c'est une vérité que les trois quarts de mes connaissances sont stupides. Je suppose que la noble Angleterre vaut sous ce rapport la spirituelle France. Donc, il ne faut plus fréquenter *que* ceux qui vous plaisent, c'est-à-dire ceux qu'on aime.

Vous avez bien raison de me dire (à propos de votre fils) que les gens raisonnables sont enclins à faire des folies. Les excentricités les plus graves sont généralement produites par les personnes de jugement, ou qui passent pour telles. C'est pour cela, sans doute, qu'il n'y a pas un comédien dans les prisons... leur métier est un exutoire par où s'épanche leur déraison, ce besoin d'extravagance que nous avons tous, plus ou moins. Voici un principe d'esthétique (vous voyez que je ramène tout à mon métier), une règle, dis-je, pour les artistes : Soyez réglé dans votre vie et ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. Quant à votre fils, je conçois vos inquiétudes parisiennes, mais je les crois exagérées. Se perd qui veut. On n'a jamais tenté personne, on se tente soi-même.

Je vous remercie de détester le Trouville moderne. (Comme nous nous comprenons !) Pauvre Trouville ! la meilleure partie de ma jeunesse s'y est passée. Depuis que nous étions ensemble sur la plage, bien des flots ont roulé dessus. Mais aucune tempête, ma

chère Gertrude, n'a effacé ces souvenirs-là. La perspective du passé embellit-elle les choses? était-ce vraiment aussi beau, aussi bon? Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne! ô abîme! abîme! Si vous étiez un vieux célibataire comme moi, vous comprendriez bien mieux. Mais non, vous me comprenez, je le sens.

A ce moment de l'année on se souhaite un tas de choses. Que faut-il vous souhaiter? A moi, il me semble que vous avez tout. Je regrette de n'être pas dévot afin de prier le ciel pour votre bonheur.

Ma nièce Caroline se livre maintenant à l'étude de la physiologie. Elle dévore les livres de votre ami Huxley.

Mes amitiés à toute la ménagerie de Dolly et bon larynx à miss Éveline.

A Edmond de Goncourt.

31 décembre 76.

Mon bon cher vieux,

Que 1877 vous soit léger! . . . . . .

Tourgueneff aussi a perdu de notables sommes; les compagnons me paraissent étrillés par le sort? Pauvres nous!

L'idée que vous auriez pu quitter votre jolie maison d'Auteuil m'a fait trembler, car, à nos âges, les habitudes sont tyranniques; on crève quand on en change. Comment allez-vous faire durant cette année, puisque vos revenus sont en suspens? Vous et moi nous

sommes si incapables de gagner notre vie ! C'est une preuve de nature aristocratique. Mais ce n'est pas gai tous les jours.

Quant à mes affaires, elles ne se remettent pas, elles languissent. Pendant quatre ans je serai encore très gêné, à moins que mon neveu ne trouve de l'argent ? Mais le principal, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne quitterai pas Croisset où je me plais de plus en plus. S'il le faut, j'abandonnerai plutôt mon logement de Paris, mais nous n'en sommes pas là. Du reste, j'ai pris depuis un an (non sans effort) l'habitude de ne plus m'inquiéter de l'avenir. Advienne que pourra ! chaque jour suffit à sa tâche.

Je travaille démesurément, bien que la copie aille très lentement. *Hérodias* est maintenant à son milieu. Tous mes efforts tendent à ne pas faire ressembler ce conte-là à *Salammbô ;* que sera-ce ? Je l'ignore.

Je viens de lire la correspondance de Balzac. Il en résulte que c'était un très brave homme et qu'on l'aurait aimé. Mais quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'art ! Avez-vous remarqué qu'il n'en parle pas *une fois ?* Il cherchait la gloire mais non le beau. Et il était catholique, légitimiste, propriétaire, ambitionnait la députation et l'Académie. Avant tout ignorant comme une cruche, *provincial* jusque dans la moelle des os ; le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott. Au résumé, c'est pour moi un immense bonhomme, mais de second ordre. Sa fin est lamentable. Quelle ironie du sort ! mourir au seuil du bonheur !

Cette lecture du reste est édifiante, mais j'aime mieux la correspondance de M. de Voltaire ! L'ouverture du compas y est un peu plus large !

Que vous dirai-je encore ? Je me porte comme un

chêne. Hier je me suis promené dans le bois pendant trois heures (je ne prends l'air que les jours où je commence à étouffer). Et le soir, la lune était si belle, que je me suis repromené dans mon jardin, « à la lueur poétique de l'astre des nuits ». . . . . .
. . . . . .

A Mme Régnier.

Croisset, dimanche soir 25 décembre 1876.

Je n'ai rien à vous dire, chère confrère, sinon que je présente tous mes souhaits de bonne année pour 1877 à M. et Mme Régnier.

Je ne serai pas à Paris avant les premiers jours de février, afin d'arriver là-bas avec mon *Ioachanam*, presque terminé. Cela, c'est un gueuloir, et que j'aurai plaisir à vous dégoiser, si vous m'accordez deux heures cet hiver, sans préjudice de deux autres heures pour ma bonne femme.

Qu'avez-vous donc fait à ma nièce pour qu'elle me parle de vous, dans ses lettres, comme si vous étiez de vieilles amies!

Il est minuit moins un quart (ou le quart moins) et je vais me revêtir pour aller à la messe, dans un petit couvent de religieuses près d'ici. Quel vieux romantique, hein?

A Guy de Maupassant.

Croisset, 18 janvier 1877

Mon cher Guy,

Je trouve très bien votre article sur la Poésie française. Cependant j'aurais voulu un peu plus d'éloge

de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez pas une justice suffisante. Mais encore une fois je suis très content de vous.

Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l'Ambigu ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j'irai l'applaudir.

A Mme Roger des Genettes.

*** vous dépasse dans la répulsion que lui cause *l'Assommoir;* son dégoût ressemble à de la fureur et la rend parfaitement injuste. Il serait fâcheux de faire beaucoup de livres comme celui-là : mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des vérités incontestables. C'est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d'une jolie force et vous verrez le succès qu'il aura.

Le P. Didon m'a donné hier de vos nouvelles et je me suis senti jaloux. Quel malheur qu'il soit moine et que j'aie des préventions invétérées ! Je ne crois jamais à l'esprit libéral des corporations, elles obéissent à un mot d'ordre et je déteste autant messieurs les militaires que messieurs les ecclésiastiques. Je froisse vos sentiments, mais tant pis ; si on ne se froissait jamais, on ne s'aimerait guère; moi j'ai des brutalités de gendarme et des sensibilités d'Almanzor; Almanzor est moins connu.

Allons, une bonne poignée de main avant que vous n'ayez le petit frémissement de la lèvre qui annonce que vous êtes très en colère.

Malgré tout, écrivez-moi très longuement. Quand je

reçois vos lettres, je les tâte avant de les ouvrir avec une sorte d'angoisse, tant j'ai peur qu'elles ne soient trop courtes.

A la même.

Paris, 15 février 1877.

Hier à trois heures du matin j'ai fini de recopier Hérodias. Encore une chose faite ! Mon volume peut paraître le 16 avril. Il sera court mais cocasse, je crois ?

J'ai travaillé cet hiver d'une façon frénétique ; aussi suis-je arrivé à Paris dans un état lamentable. Maintenant je me remets un peu ! Pendant les huit derniers jours j'avais dormi en tout dix heures (*sic*). Je me soutenais avec de l'eau froide et du café.

Mon silence à votre endroit n'avait pas d'autre cause que cette pioche forcenée, mais combien j'ai pensé à vous ! Il me semble que vous êtes très souffrante et plus triste que jamais ? Pour me prouver le contraire, il faut m'écrire une lettre démesurée ; un des jours de la semaine prochaine j'irai voir Mme de Valazé.

Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas venir à Paris ? Croyez-en un vieux docteur en maladies morales, vous avez tort. Vous vous complaisez dans votre chagrin et dans votre solitude. Mauvais ! Mauvais ! Et puis (car l'égoïsme est au fond de tout) *je crève d'envie* de vous lire « un Cœur simple » et Hérodias ; l'aveu est fait.

Que vous dirai-je bien ? Quand je me serai un peu reposé je reprendrai mes deux bonshommes auxquels j'ai beaucoup songé cet hiver, et que j'entrevois main-

tenant d'une façon plus vivante et moins artificielle. Il m'est venu aussi l'idée de deux livres que je compte faire si Dieu me prête vie.

En fait d'inepties : succès de l'*Hetman!* Quels vers !

Le père Hugo dans huit jours va faire paraître deux volumes de la *Légende des siècles*. Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant que jamais. Je le vois très souvent.

Avez-vous lu dans la *Revue des Deux Mondes* la « Prière à Minerve » de Renan? Personne n'admire cela autant que moi.

A Mme Tennant.

Paris, 16 février 1877.

Ma vieille amie, ma chère Gertrude,

Comment allez-vous, vous d'abord, puis vos deux filles, votre fils et tout ce que vous aimez, tout ce qui vous intéresse?

Dimanche dernier, j'ai été agréablement surpris de voir entrer chez moi Hamilton. J'aime à croire qu'il vous a calomniée, car il m'a dit que vous ne viendriez pas à Paris ce printemps. Il se trompe, n'est-ce pas?

J'ai travaillé cet hiver frénétiquement. Aussi mon volume peut paraître à la fin d'avril prochain. Tourgueneff commence aujourd'hui à traduire le troisième conte. Il paraîtra en français dès qu'il sera paru en russe.

A propos de littérature, pouvez-vous me rendre le service suivant? Vous n'ignorez pas qu'on veut élever à Paris une statue à George Sand? Une commission

s'est formée dans ce but et j'en fais partie. Le président m'a demandé aujourd'hui si je ne connaissais pas lord Houghton. Je me suis rappelé qu'il était de vos amis? Donc, pouvez-vous lui demander s'il consent à laisser mettre son nom parmi les membres de la commission. C'est un honneur que nous lui demandons de nous faire. Cette condescendance ne l'engagera à rien de plus. S'il y consent, on lui adressera cette demande officiellement. Voulez-vous, chère Gertrude, vous charger de cette commission?

Vous rappelez-vous la famille Bonenfant à Trouville? La seconde fille (qui n'était pas née en 1842) a tellement entendu parler de vous à ses parents, qu'elle donnera votre nom de Gertrude à une *fille* dont elle doit accoucher, dans trois mois. C'est son beau-frère qui m'a appris cela, ce matin, et ça m'a fait bêtement *plaisir*. Mais pourquoi bêtement? Effacez cet adverbe.

Remerciez bien Dolly pour sa gentille épître. Comme les choses sont mal arrangées dans ce monde! Pourquoi ne vivons-nous pas dans le même pays? J'aurais tant de plaisir à vous voir souvent! et à renouer la chaîne du vieux temps, qui n'a jamais été brisée d'ailleurs.

Il me semble que nous avons bien des choses à nous conter dans le « silence du cabinet », ma chère Gertrude!

Une question : Pourquoi paraissez-vous étonnée de ce que j'aie pu faire un conte intitulé *Un cœur simple?* Votre ébahissement m'intrigue. Douteriez-vous de mes facultés de tendresse? Vous n'avez pas ce droit-là, vous!

Je cause souvent de vous avec Caroline. Mille bénédictions sur votre maison. Je vous serre et baise les deux mains.

A la même.

Vendredi soir.

Ma chère Gertrude,

Je vous remercie de vous être occupée de mon affaire et je viens encore vous demander un service.

Puisque votre ami lord Houghton est si plein de bonne volonté, il faudrait qu'il composât à Londres un comité (dont il serait le président) et qui correspondrait avec celui de Paris (dont Victor Hugo est le président).

Mistress Lewes (Georges Elliot) adhère à notre œuvre. Lord Houghton aurait la bonté de l'admettre parmi les membres de la commission anglaise.

Lord Houghton peut correspondre directement et en anglais avec notre secrétaire M. Edmond Plauchut. Je recevrai prochainement une adresse imprimée de Victor Hugo.

Voilà tout, ma chère Gertrude.

Mon petit volume de contes est maintenant sous presse et paraîtra vers la fin d'avril. Le *Cœur simple* sera publié quelques jours auparavant dans le *Moniteur*. Je vous l'enverrai tout de suite, ce sera le moyen de vous faire penser à moi deux fois.

Que dites-vous que bien des choses nous séparent! Pour moi il n'en est qu'une, l'espace! Quant à tout le reste, je passe à travers et vous suis attaché dans toute la force du terme.

Comme j'ai envie de vous voir, comme j'aurais des choses à vous dire, seul à seul, au coin du feu! Savez-

vous comment je vous appelle au fond de moi-même, quand je songe à vous? (ce qui arrive souvent.) Je vous nomme « ma eunesse ».

Bénédiction sur vous et ce que vous aimez et du fond du cœur, à vous.

A Ernest Renan.

Mercredi.

Mon cher Renan,

Je ne résiste pas au besoin de vous remercier pour l'*enthousiasme* où m'a jeté votre *Prière sur l'Acropole*. Quel style! quelle élévation de forme et d'idées! Quel *morceau!*

Je ne sais s'il existe en français une plus belle page de prose! Je me la déclame à moi-même tout haut, sans m'en lasser. Vos périodes se déroulent comme une procession des Panathénées et vibrent comme de grandes cythares. C'est splendide! et je suis sûr que le bourgeois (pas plus que la bourgeoise) n'y comprend goutte. Tant mieux! Moi, je vous comprends, vous admire et vous aime. Votre...

A Leconte de Lisle.

Paris.

Merci de ton envoi, mon cher ami. Ceci sera mon exemplaire de Paris, l'in-octavo est à Croisset.

J'ai relu dans cette nouvelle édition mes pièces favorites, avec le *gueuloir* qui leur sied, et ça m'a fait du bien.

Coppée m'a dit que ta *Fredégonde* avançait ; l'idée de l'exaltation à laquelle je serai en proie le jour de la première m'effraie d'avance. Quand sera-ce ?

Et nous ne nous voyons jamais ! ce qui est idiot !

Il faudra pourtant que nous passions prochainement toute une après-midi ensemble. Nous devons en avoir à nous dire ! Je suis maintenant très dérangé, mais à bientôt.

Ton vieux qui t'aime et t'admire.

A Mme Roger des Genettes.

Lundi matin, 2 avril 1877.

Votre pensée qui me revient bien souvent me donne des remords. J'ai l'air de vous négliger. Si vous étiez ici ce serait bien plus commode pour *notre correspondance*. Je n'ai jamais été aussi affairé et ahuri, car j'ai de prodigieuses lectures à subir avant la fin de mai, époque où je veux être rentré à Croisset et me remettre à écrire *Bouvard et Pécuchet*. 2° Je corrige les épreuves de mon volume qui paraîtra le 20 ou le 25 de ce mois. Les journaux *le Moniteur* et *le Bien public* m'occupent de même manière. 3° Il y a comme une conjuration parmi les jeunes gens qui impriment pour m'envoyer leurs œuvres. La semaine dernière je n'ai lu que six volumes en dehors de ma besogne personnelle, et 4° « les Devoirs de Société », madame ! Mais de ceux-là je m'en fiche ! et ici je joue de mon imagination de romancier. Ce que j'invente de blagues pour ne pas faire de visites et refuser les dîners en ville est prodigieux. J'ai beaucoup usé du deuil où je

suis censé être, comme conséquence de la mort de mon beau-frère. Mais il faut maintenant trouver autre chose ! N'importe ! Les gens du monde sont impitoyables pour ceux qui travaillent.

Le Conseil municipal de Rouen devant lequel est revenue la question de la fontaine Bouilhet recommence à me taper sur le système ! Quels idiots et quels envieux ! J'espère cependant en venir à bout et ils n'en ont pas fini avec moi, votre ami ne lâchant pas le morceau.

Connaissez-vous la *Fille Elisa ?* C'est sommaire et anémique et l'*Assommoir* à côté paraît un chef-d'œuvre, car enfin il y a dans ces longues pages malpropres une puissance réelle et un tempérament incontestable. Venant après ces deux livres je vais avoir l'air d'écrire pour les pensionnats de jeunes filles. On va me reprocher d'être décent et on me renverra à mes précédents ouvrages.

J'en ai lu un, avant-hier, que je trouve bien fort : « Les terres vierges » de Tourgueneff ! Voilà un homme, celui-là ! Le volume paraîtra dans un mois.

Demain je suis convié au mariage civil de Mme Hugo avec Lockroy et j'irai, bien entendu. Le père Hugo me semble de plus en plus charmant et en dépit de tout j'adore cet immense vieux ! Il me fait une *scie* continuelle avec l'Académie française. Mais pas si bête ! pas si bête !

Que vous dirais-je bien maintenant ? Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre. celui des sciences, et pour cela je reprends des notes sur la physiologie et la thérapeutique, au point de vue comique, ce qui n'est point un petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu'on n'a pas encore tenté le comique d'idées ?

Il est possible que je m'y noie, mais si je m'en tire le globe terrestre ne sera pas digne de me porter. Enfin, il faut bien avoir une marotte pour se soutenir dans cette chienne d'existence ! J'avais si peu dormi cet hiver et tant pris de café que j'ai eu des battements de cœur et des tremblements qui m'ont inquiété. Grâce à la privation absolue de café et au bromure de potassium, ils ont à peu près disparu, je me retrouve d'aplomb.

Et vous, pauvre chère amie, comment tolérez-vous vos longues journées de souffrances ? Que vous êtes patiente et que je vous admire ! Comme je voudrais pouvoir alléger un peu vos douleurs ! Mme Guyon me parle de vous quelquefois. Je n'ai pas encore vu ***, elle m'amuse peu, je la trouve bourgeoise, et puis je n'ai pas le temps d'aller la voir ! Je n'ai pas encore été chez Mme Viardot ni mis les pieds dans un théâtre. Pourvu qu'on ne me dérange pas de ma niche c'est tout ce que je demande au ciel. Mon volume va me remettre un peu de monnaie dans l'escarcelle, car on me paie très cher. Si je pouvais tous les ans en faire un semblable, je me trouverais fort à l'aise. Plus que jamais j'ai envie d'écrire la *Bataille des Thermopyles !* Encore un rêve qui vient à la traverse des autres.

Allons, adieu, pensez à moi.

Mot de la fin : L'autre jour, après l'enterrement de Mme André, Alexandre Dumas m'a reconduit jusqu'à ma porte, et à propos de Mme Sand m'a lâché cette jolie remarque : « En voilà une lâcheuse ! — Pourquoi ? — Eh bien ! la manière dont elle s'est conduite avec nous ! quelle crasse ! — Comment ? — « *Elle ne nous a rien laissé dans son testament ! ! !* » Il est certain que Dumas a été dupe, car il a hérité de Didier, de

Mme Villot, du docteur Desmarquais. Moi je n'ai jamais eu d'amis pareils.

O nature !

A la même.

Paris, jeudi.

Deux choses m'ont empêché de vous écrire : 1° la charité chrétienne et, 2° la *vacherie*. Depuis votre départ j'ai été si bas, si souffrant, si découragé que je ne voulais pas vous assommer avec mes jérémiades, et de jour en jour je remettais mon projet de vous écrire. Plusieurs fois, du reste, j'ai eu de vos nouvelles indirectement par Mme Valazé. Elle a dit à ma nièce que vous alliez mieux; est-ce vrai ?

Moi, je vais pire ! Ce que j'ai, je n'en sais rien ! et on n'en sait rien, le mot « névrose » exprimant à la fois un ensemble de phénomènes variés et l'ignorance de Messieurs les médecins. On me conseille de me reposer, mais à quoi se reposer ? de me distraire, d'éviter la solitude, etc., un tas de choses impraticables. Je ne crois qu'à un seul remède : le temps ! et puis je suis ennuyé de penser à moi. Si après un mois de séjour à Croisset je ne me sens pas plus gaillard, j'userai du remède de Charles XII, je resterai six mois dans mon lit.

Il est probable que j'ai la tête fortement abîmée, à en juger d'après mes sommeils, car je dors toutes les nuits 10 à 12 heures ! Est-ce un commencement de ramollissement ? *Bouvard et Pécuchet* m'emplissent à un tel point que je suis devenu eux ! Leur bêtise est mienne et j'en crève ! Voilà peut-être l'explication.

Il faut être maudit pour avoir l'idée de pareils bou-

quins ! J'ai enfin terminé le premier chapitre et préparé le second qui comprendra la Chimie, la Médecine et la Géologie, tout cela devant tenir en 30 pages ! et avec des personnages secondaires, car il faut un semblant d'action, une espèce d'histoire continue pour que la chose n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique. Ce qui me désespère c'est que je ne crois plus à mon livre. La perspective de ses difficultés m'écrase d'avance. Il est devenu pour moi un pensum.

Bien que « je sache tout », j'ignore qui est la reine Pécaule. Je demanderai ce renseignement au père Hugo lui-même quand je le verrai. Il est présentement à Guernesey. Vous n'imaginez pas les inepties dites par ce grand homme sur le compte de Gœthe, dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sorti de chez lui scandalisé, *malade !*

N'est-ce pas que « L'abbé Mouret » est curieux? Mais le *Paradou* est tout simplement raté ! Il aurait fallu pour l'écrire un autre écrivain que mon ami Zola. N'importe ! il y a dans ce livre des parties de génie, d'abord tout le caractère d'Archangias et la fin, le retour au Paradou.

Je serai rentré dans ma solitude vers le 8 ou 10 mai ; écrivez-moi et croyez toujours à l'inaltérable affection de votre vieil ami délabré.

A la même.

. . . . . .

Ça c'est une bonne lettre ! une véritable épître et qui m'a fait un plaisir dont je n'avais pas joui depuis longtemps. Pourquoi ne m'en envoyez-vous pas très souvent de pareilles? Il faut prendre cette habitude en

songeant que c'est la seule distraction ou plutôt le seul événement heureux qui puisse m'arriver dans ma solitude. Je ne pense plus du tout aux *Trois Contes*, et *Bouvard et Pécuchet* avancent. J'espère à la fin de juillet en avoir fini avec leurs études médicales, et ce sera un joli débarras !

J'ai peur quelquefois que ce livre-là ne soit d'un comique pitoyable, enfin *raté* absolument... et je me ronge ! je me ronge !

Quelle jolie leçon de rhétorique on ferait avec les discours de Renan et de Mézières ! Mais pourquoi Renan s'est-il présenté à l'Académie ? Quelle modestie ! Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose ?

Je rouvre ma lettre pour vous dire que je viens de recevoir la vôtre du 5. J'ignorais le paragraphe de Daudet, merci. Je te reconnais bien là, Marguerite !

Vous avez toutes les délicatesses du cœur et de l'esprit, aussi on vous aime, on vous aime à en être très heureux et très malheureux.

A Mme Tennant.

Croisset, 10 juillet 1877.

Ma chère Gertrude,

J'ai reçu cette affreuse nouvelle, j'en suis écrasé. Comment va *son* pauvre père ? (1) Je pense à vous encore plus souvent que d'habitude.

Quand vous pourrez me donner de vos nouvelles un peu longuement, vous me ferez grand plaisir.

Est-il décrété par le sort que nous ne nous rever-

(1) Un neveu de Mme Tennant venait de se noyer par accident.

rons plus? et que nous ne devons plus passer quelques heures ensemble, seul à seul? J'espère que non.

Votre vieux dévoué — ou plutôt dévot.

Venez à Paris cet hiver.

A la même.

Mercredi 23 juillet 1877.

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a ému; Caroline en a pleuré comme moi. Votre chagrin me pénètre, ma chère Gertrude. Je songe amèrement à ses pauvres parents! Quelle atrocité du sort! Plus que jamais vous devez serrer vos enfants sur votre cœur avec tendresse, ma chère Gertrude, ma vieille amie, ma jeunesse! Que vous dire? je me sens écrasé en me figurant ce qui se passe dans votre maison. Et comme vous avez été forte et vaillante dans tout cela!

Pour de pareilles douleurs tout mot de consolation est une offense. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez.

Ce serait donc vrai? Je vous reverrais au printemps prochain?

Tout à vous, du fond de l'âme.

A Mme Roger des Genettes.

Paris, 30 mai.

Je pense à vous bien souvent et je vous écris rarement : pourquoi? C'est que le temps est court. Pour faire quelque chose dans ce chien de Paris, il faut

avoir l'esprit tendu à économiser les minutes; la journée se passe en agitations imbéciles. Enfin demain, dès l'aurore, je m'en retourne vers mon pauvre vieux cabinet de Croisset, d'où je ne vais pas sortir d'ici à longtemps, espérons-le.

Cet idiot de Mac-Mahon nuit beaucoup au débit des *Trois Contes;* mais je m'en console, car, après tout, je ne m'attendais pas à un succès comme celui de l'*Assommoir!* De toutes les lettres que l'on m'a écrites et de tous les articles (favorables généralement), ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont vos deux lettres. Oui, c'est cela qui m'a été au cœur! Je vous en remercie bien, mais n'en suis nullement étonné.

J'ai fait dire, selon ma coutume, beaucoup de bêtises, car j'ai le don d'ahurir la critique. Elle a presque passé sous silence *Hérodias;* quelques-uns même, comme Sarcey, ont eu la bonne foi de déclarer que c'était « trop fort pour eux ». Un monsieur dans l'*Union*, trouve que Félicité c'est « Germinie Lacerteux au pays du cidre! » Ingénieux rapprochement. Mes louangeurs ont été Drumont, dans la *Liberté;* Banville (*National*); Fourcaud (*Gaulois*); Lapierre (*Nouvelliste de Rouen*) et, avant tout, Saint-Valery, dans la *Patrie*.

Plusieurs articles favorables doivent ou devaient paraître, mais tout a été arrêté par le Bayard des temps modernes. Je n'y pense plus et retourne à mes bonshommes qu'il faut avancer et finir.

La semaine dernière j'ai passé trois jours à Chenonceau, chez Mme Pelouze, qui est une personne exquise et très littéraire (comme vous). On y apporte *Ronsard* à table au milieu du dessert! J'y ai lu *Melocnis*, de notre pauvre Bouilhet. En le lisant je songeais à lui et à vous quand vous débitiez si bien le

troisième chant dans le petit salon de la Muse! Comme c'est loin! comme le torrent nous emporte! Je m'accroche aux rives et vous baise les deux mains tendrement.

Écrivez-moi à Croisset, dites-moi comment vous allez, ce que vous lisez et tout ce qui vous passera par la tête. Je demande comme une grâce que vos épîtres soient longues, tenant surtout à la quantité, car de la qualité je n'en doute.

A la même

Vendredi 3 h. 1877.

Votre dernière lettre m'a tellement ravi et touché que j'éprouve le besoin d'y répondre tout de suite, et d'abord comme vous êtes bonne de penser à ce qui m'occupe! Je vis tant que je peux dans mes bonshommes. Au mois de septembre j'irai sur les côtes de la basse Normandie faire *leurs* excursions géologiques et archéologiques. Mon troisième chapitre (celui des sciences) sera fini, j'espère, en novembre. Alors je serai à peu près au tiers du livre.

L'idée que je ne vous en lirai pas cet hiver me chagrine beaucoup. Quel dommage que Villenauxe ne soit pas à Croisset ou dans ses environs! Il me semble qu'à force de vous voir et de vous soigner je vous guérirais! Comme tout est mal arrangé dans ce monde! et qu'il fait bon en rêver de meilleurs! Cependant je remercie la Providence pour les poésies lubriques du sieur Pinard! Ça ne m'étonne pas, rien n'étant plus immonde que les magistrats (leur obscénité géniale tient à l'habitude qu'ils ont de porter la robe). Tous

ceux qui se regardent comme au-dessus du niveau humain dégringolent au-dessous.

Voyez-vous ma joie si un de ces jours on gobait Pinard dans l'intimité du jeune Chouard ! Il ne me resterait plus qu'à m'en aller remercier Notre-Dame de Lourdes ! A ce propos je vous recommande deux petits livres très amusants : « l'Arsenal de la Dévotion » et « le Dossier des Pèlerinages », par Paul Parfait.

Et quand je songe que Pinard s'indignait des descriptions de la *Bovary !* quel abîme que la bêtise humaine ! Saviez-vous que Treilhard, mon juge d'instruction, fût devenu complètement gâteux ? Y aurait-il une justice divine ? D'ailleurs tous les procès de presse, tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité ; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe ! on ne s'en lasse pas. La sottise est naturelle au pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes ; d'un revers de sa plume elle leur casse la gueule et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du Saint-Esprit, est le plus grand des crimes et peut-être le seul crime

La discorde qui fleurit dans le grand parti de l'ordre me réjouit ! Quelle lutte que celle de Cassagnac et de Rouher ! Beau spectacle ! Nobles cœurs ! et quels esprits ! et les photographies du petit prince qu'on distribue, et le comte de Paris qui se livre dans son château d'Eu à des réceptions royales où s'empressent les autorités, le jeune Lizot en tête, et le ministère écumant contre les cabarets, et notre Bayard qui n'arrête pas de jurer des m... et des t... de D..., en prenant son absinthe avec d'Harcourt ! Quelle drôle d'époque ! et comme elle sera amusante plus tard dans les livres.

Vous me parlez de la correspondance de Balzac. Je l'ai lue quand elle a paru et elle m'a peu enthousiasmé. L'homme y gagne mais non l'artiste. Il s'occupait trop de ses affaires. Jamais on n'y voit une idée générale, une préoccupation en dehors de ses intérêts. Comparez ses lettres à celles de Voltaire, par exemple, ou même à celles de Diderot ! Balzac ne s'inquiète ni de l'art ni de la religion, ni de l'humanité ni de la science ; lui et toujours lui ! Ses dettes, ses meubles, son imprimerie. Ce qui n'empêche pas que c'était un très brave homme. Quelle vie lamentable ! Et vous savez sa fin ? Il a dit à Mme de Surville qui a redit le mot à Mme Cornu : « Je meurs de chagrin ; » du chagrin que lui causait son épouse.

A Mme Régnier.

Paris, 7 septembre 1877

Mon cher confrère,

En arrivant de Saint-Gratien je trouve votre lettre qui m'est renvoyée de Croisset. Nous en causerons tout à l'heure. Et d'abord merci de m'avoir donné de vos nouvelles et de tout ce que vous me dites d'affectueux pour ma nièce. Elle est maintenant aux Eaux-Bonnes avec son mari. Je lui transmettrai votre commission. Je ne la verrai pas avant un grand mois, puis, à peine revenu à Croisset, dans cinq ou six jours, j'en repartirai pour la basse Normandie.

Quand votre pièce sera-t-elle jouée ? quelles misères vous a-t-on faites ? Ah ! le théâtre ! Je le connais ! J'en ai assez et n'y retourne plus. A propos, savez-vous que j'ai enfin obtenu pour notre ami Bouilhet une place

superbe? Ce petit monument sera adossé au mur de la nouvelle bibliothèque que l'on construit maintenant et de cette façon ne pourra être déplacé quoiqu'il advienne.

J'arrive à vous, cher confrère, et vous voyez un homme désolé, c'est-à-dire que je vous refuse carrément tout ce que vous me demandez, pas la dédicace, bien entendu ; au contraire, je vous en remercie. Mais quant à vous écrire une introduction ou une lettre servant de préface, voici mes raisons pour vous répondre non ! 1° Je me fâcherais absolument avec beaucoup d'amis, auxquels je n'ai point accordé cette faveur. Cet hiver Renard et Toudouze l'ont en vain implorée. Voilà les premiers noms qui me reviennent mais la liste de ceux-là est longue. 2° Ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre au public, ce genre Dumas enfin, m'exaspère, me dégoûte. 3° La chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ces actes de complaisance qui, d'avance, déprécient le livre; car l'éditeur a l'air d'en douter, puisqu'il a recours à un étranger pour en faire l'éloge. Charpentier se passera parfaitement de ce vieux truc, soyez-en sûre

Ai-je mon pardon? Maintenant que je vous ai traitée en homme, je vous baise les mains comme il sied à la belle dame que vous êtes.

Votre rustique mais dévoué confrère.

A Mme Roger des Genettes

Croisset.

Je veux vous dire bonjour (c'est-à-dire vous donner un baiser sur les deux mains, sur les deux joues et sur le front) avant de partir vers les lieux qui vous ont vu naître; car demain je prends mon vol, pour *Bouvard et Pécuchet*, vers Séez; ce sera ma première étape, et je passerai par Argentan qui est aussi un peu ma patrie, puisque mon arrière-grand-père, M. Fleuriot (le compagnon de Larochejacquelin,) était de ce pays-là. Et dire que je ne me suis pas servi de cette parenté pour « faire » ma tête dans le noble faubourg! Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais).

Eh bien! moi aussi j'ai vu les funérailles du père Thiers! et je vous assure que c'était splendide! Cette manifestation réellement *nationale* m'a empoigné. Je n'aimais pas ce roi des Prudhommes, n'importe! Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant; et puis il avait une rare vertu : le patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France, de là l'immense effet de sa mort.

Savourez-vous le voyage méridional de notre Bayard? Est-ce grotesque! quel four! Ce guerrier illustre par la pile gigantesque qu'il a reçue comme d'autres le sont par leurs victoires, est-ce assez drôle!

J'ai vu, dans la capitale, que les modérés sont enragés, l'ordre moral en effet atteint au délire de la stupidité. Exemple : le procès Gambetta. Au Havre, on a interdit une conférence sur la géologie! Et à Dieppe une autre sur Rabelais! Ce sont là des crimes! Or je

souhaite à mon préfet Limbourg 25 ans de Calédonie pour y étudier la formation de la terre et la littérature française.

Jamais l'attente d'un événement politique ne m'a autant troublé que celle des élections. La question est des plus graves et pas si claire qu'on croit.

Je vous *supplie* de lire les *Amours de Philippe* par Octave Feuillet, afin que nous puissions rugir ensemble. Comme la critique est douce pour ceux-là! et qu'il fait bon, dans ce monde, être médiocre!

Non! je ne connais pas la « drôlerie » de Jules de Goncourt, où cela se trouve-t-il?

Le ton de votre dernière est triste, ma chère correspondante. Vous sentez-vous plus mal? Est-ce que vraiment vous ne reviendrez plus l'hiver à Paris?

Tâchez que dans une quinzaine j'aie une bonne lettre, c'est-à-dire très longue.

P. S. — Si vous pouviez me donner des renseignements sur le duc d'Angoulême! vous me rendriez un grand service; mes bonshommes écrivent son histoire. Joli sujet.

A Gustave Toudouze.

Paris. 13 septembre 1877.

Mon cher ami,

Voici le titre du livre en question :

De Alcoolisme chronico, par Magnus Hus.

Il est traduit en grande partie par le docteur Morel dans son ouvrage : « Des dégénérescences de l'espèce humaine »

Quand Zola faisait l'*Assommoir*, G. Pouchet lui a indiqué plusieurs livres sur l'alcoolisme.

Je vous engage à consulter le nouveau dictionnaire de médecine de Dechambre.

L'ami qui m'avait parlé des crânes friables est le docteur Larrey. Ces crânes lui avaient été envoyés d'Afrique par un de ses élèves. Il les a montrés à l'Académie de médecine. — En quelle année? Je ne sais plus. — Mais si vous aviez besoin de plus de renseignements, je pourrais vous adresser à Larrey — qui demeure rue de Lille, 7... — Vous pouvez d'ailleurs vous présenter, de vous-même. C'est un charmant homme — qui vous recevra très bien.

Je savais que vous étiez élevé à la dignité d'ancêtre. J'ai dû vous envoyer ma carte!

Bonne pioche — et bonne santé, mon cher ami. — A l'hiver prochain.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset où je retourne après demain.

Tout à vous.

A Émile Zola.

Croisset près Rouen. Vendredi 5 octobre.

Mon cher ami,

Votre bonne lettre du 17 septembre m'a attendu ici quelques jours, puis m'a été renvoyée à Caen. Je n'ai pas eu un minute pour y répondre, tant je me trimballais avec activité par les chemins et grèves de la basse Normandie. Me voilà revenu depuis hier au soir! Il s'agit maintenant de se mettre à la pioche! chose embêtante et difficile. J'ai vu dans cette petite

excursion tout ce que j'avais à voir, et n'ai plus de prétexte pour ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois, et j'espère être bien avancé dans le suivant (celui de l'archéologie et de l'histoire) quand je partirai pour Paris. Ce sera, je pense, vers le jour de l'an.

Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement! Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun *morceau*, rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects ! J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever ! Il me faut une rude patience, je vous en réponds. Car je ne peux en être quitte avant trois ans !... Mais dans cinq ou six mois le plus difficile sera fait!

J'ai su, par Charpentier, les résultats de votre goinfrerie, mon bon, et j'en ai envié la cause. Etes-vous heureux d'avoir passé un été au soleil ! Sur nos bords « l'astre du jour » s'est rarement montré. Présentement il fait même un froid de chien.

La politique devient de plus en plus abrutissante, généralement on est exaspéré par l'ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues, est « l'objet de la réprobation universelle » ; à Laigle (Orne), où j'étais avant hier, on a couvert de m.... les affiches de ses candidats. Tout cela est drôle, mais embêtant. Car les élections ne décideront rien ; j'en ai peur. Le plus comique, c'est que les bonapartistes gueulent comme des ânes contre Mac-Mahon, — c'est l'histoire de Robert-Macaire et du baron de Wormspire, — Chacun veut f.... l'autre dedans.

En fait de grotesque, j'ai vu quelque chose de réussi, c'est la Grande-Trappe. Cela m'a semblé tellement beau que je la collerai dans un papier.

Tourgueneff est occupé par le mariage de Mlle Viardot.

Goncourt (dont j'ai des nouvelles par la princesse Mathilde) est absorbé par son amour des japonaiseries et prépare son édition de Marie-Antoinette. Charpentier m'a promis d'en faire une, de luxe, de Saint Julien pour le jour de l'an? Aucune révélation de Daudet; j'ai lu quelques feuilletons de son Nabab qui m'ont plu, mais j'attends pour en parler que je connaisse l'ensemble. Le jeune*** a passé un mois aux eaux de Louèche et a souillé l'*Helvétie* par ses obscénités.

J'en ai découvert beaucoup d'inscrites et de gravées dans les départements de l'Orne et du Calvados. Il y en a jusque dans la pissotière de la cathédrale de Bayeux!!! C'est l'œuvre de messieurs les chantres ou des enfants de chœur.

Vous ne me dites pas qui arrange l'« Assommoir » pour le théâtre? Et « la feuille de Rose», que devient-elle? Quand la verra-t'on?

Un journal annonce que Daudet fait de son Jack, une pièce qui sera jouée cet hiver.

Je vous recommande les « Amours de Philippe » par Octave Feuillet. C'est au-dessous du néant. Mais c'est bien grand monde!... Est-ce bête! et faux! et usé!

J'ai été voir Yves Guyot dans sa prison et j'ai assisté aux funérailles du père Thiers. Spectacle extraordinaire.

Adieu mon vieux solide, bonne pioche, bonne santé et bonne humeur. Tous mes meilleurs souvenirs à Mme Zola, et à vous une poignée de main à vous décrocher l'épaule.

A Edmond de Goncourt.

Croisset, mardi.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Me voilà revenu dans ma cabane depuis mercredi, et il me semble que je vais piocher malgré l'abrutissement de la politique.

Quoique sceptique en cette matière, je trouve que c'est trop fort! L'ordre moral (en province du moins) arrive à des degrés fantastiques d'ineptie. Notre préfet interdit les conférences sur Rabelais et sur la géologie! Pourquoi? « Nos populations » (style du journal de Rouen) sont sourdement exaspérées. Mais le plus beau c'est le père Baudry (de l'Institut). Je l'ai trouvé au paroxysme de la fureur mac-mahonienne (textuel). Voilà ce qu'on a fait des modérés. La bêtise humaine actuellement m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche ayant sur le dos l'Himalaya. N'importe! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon livre. Cet espoir me soulage.

Dans toutes les gares où je me suis trouvé j'ai vu vos œuvres au premier plan, ainsi que celles de Zola.

Je suis bien curieux de votre travail sur la politique de Louis XV; c'est un des coins les moins connus de l'histoire de France, mais je ne vois pas comment vous emboîtez cela dans les monographies sur les dames de l'époque?

Et cette histoire d'un clown, ou plutôt ce roman sur les clowns? y pensez-vous?

D'après le ton de votre lettre, vous me semblez en

bon état ! Tourgueneff m'a l'air embêté, je ne sais pourquoi. Cependant il se porte bien actuellement.

Je compte être revenu à Paris vers le jour de l'an, alors nous reprendrons nos dimanches et nos dîners philosophiques, dont le besoin se fait sentir.

D'ici-là je vous embrasse. Donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre. Bonne pioche et bonne humeur, si c'est possible.

A Mme Régnier.

Croisset, dimanche.

Chère confrère,

J'ai reçu mon exemplaire hier matin et j'ai relu l'œuvre dont je me souvenais parfaitement. Et d'abord merci pour la belle dédicace. Cette attention « a chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse. »

Le récit s'avale très vite, c'est amusant et bien composé. Quand vous honorerez mon gîte de votre présence, je vous montrerai les coups de crayon dont je vous ai balafrée. Il y a des choses exquises. D'autres qui me choquent comme banales et n'étant pas dignes de vous, mais en somme cela fait un très joli conte. Je vous expliquerai pourquoi je dis « conte » et non roman.

Votre pièce eût été maintenant perdue, la saison est mauvaise.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 5 novembre 1877.

Mon cher ami,

Vos renseignements sont parfaits. Je comprends toute la côte entre le cap d'Antifer et Etretat, comme si je la voyais. Mais c'est trop compliqué. Il me faut quelque chose de plus simple, autrement ce serait des explications à n'en plus finir. Songez que tout ce passage de mon livre ne doit pas avoir plus de trois pages, dont deux au moins pour le dialogue et la psychologie.

Voici mon plan que je ne puis changer. Il faut que la nature s'y prête (le difficile est de ne pas être en opposition avec elle, de ne pas révolter ceux qui auront vu les lieux). Débarqués au Havre on leur dit qu'ils ne peuvent voir le dessous de la Hève, à cause des éboulements. Alors perplexité de mes bonshommes. Mais il y a de belles falaises, plus loin. Ils s'y rendent. Une falaise très haute, solide. Ici le dialogue commence et ils arrivent à parler de la fin probable du monde due à un cataclysme (système de Cuvier dont ils sont imbus.) Peu à peu (pendant ce temps-là ils marchent) Pécuchet arrive à accumuler les preuves. Des cailloux déboulent de la falaise, Bouvard est pris de peur et court. Il est à cent pas en avant de Pécuchet, seul, il s'exalte, croit que le monde va crouler, hallucination, et il continue sa course furieusement. Pécuchet vient après en lui criant : « La période n'est pas accomplie », mais la falaise fait un coude. Bouvard disparaît. Arrivé à ce coude, Pécuchet regarde au loin, pas de Bouvard. Une valleuse se présente. Bouvard a

dû la prendre? Pécuchet s'y engage, monte un peu, ne voit personne et pense à redescendre. Mais il se dit que la marée l'empêchera de passer, car elle bat presque son plein. A quoi bon, d'ailleurs? et il continue à monter, mais le sentier est terrible: vertige. Il se met à quatre pattes et enfin arrive en haut où il retrouve Bouvard, arrivé sur le plateau par un autre chemin plus facile. Plus de détails me gêneraient.

Vous comprenez maintenant que la courtine, son tunnel, la manne-porte, l'aiguille, etc., tout cela me prendrait trop de place. Ce sont des détails trop locaux. Il me faut rester autant que possible dans une falaise normande en général ; et j'ai deux terreurs : peur de la fin du monde (Bouvard), venette personnelle (Pécuchet) ; la première causée par une masse qui pend sur vous, la seconde par un abîme béant en dessous.

Que faire? Je suis bien embêté!!! Connaissez-vous aux environs ce qu'il me faudrait? Si je les faisais aller au-delà d'Etretat, entre Etretat et Fécamp?

Commanville, qui connaît très bien Fécamp, me conseille de les faire aller à Fécamp parce que la valleuse de Senneville est effrayante ; en résumé il me faut : 1° une falaise; 2° un coude de cette falaise ; 3° derrière lui une valleuse aussi rébarbative que possible ; et 4° une autre valleuse, ou un moyen quelconque de remonter facilement sur le plateau.

Entre Fécamp et Senneville il y a des grottes curieuses! La conversation géologique pourrait y débuter. J'ai envie de faire ce voyage : pouvez-vous me l'épargner par une description bien sentie? Enfin, mon bon, vous voyez mes besoins, secourez-moi.

Au même.

Croisset.

Vous vous donnez bien du mal pour moi, mon cher ami et je vous en remercie fort! mais votre lettre de ce matin n'a fait qu'accroître mes perplexités! Bref, après avoir toute la journée réfléchi à la chose, je me décide pour le parti suivant : Je fais aller Bouvard et Pécuchet jusqu'à Fécamp. Ils voient un peu après le « Trou au Chien » les grottes de Senneville; puis se présente la valleuse de Senneville et une lieue plus loin celle d'Elétot, qui est très facile à monter. De cette façon j'ai très peu de descriptions à faire et mes personnages (dialogue et psychologie) restent au premier plan.

La côte d'Etretat est trop spéciale et m'entraînerait dans des explications encombrantes. Dimanche soir j'espère avoir fini mon abominable chapitre des sciences! Ouf!

Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles. mon cher bonhomme. Comment vont les vers et le reste? Je ne sais rien du tout de mes amis.

N'avez-vous pas été réjoui comme moi par les vaines tentatives de Pouyer-Quertier, dit l'Hercule de Martainville? Est-il assez farce! et notre Bayard arrive à des proportions ineffables. Je trouve qu'il ressemble à Charles X! ne serait-ce que par le côté de la chasse et de la religion.

Albert Millaud décoré!!! Paul Féval frappant aux portes de l'Académie Française! Allons! il y a encore de quoi rire!

Votre vieux vous embrasse.

L'aumônier du petit collège de Rouen (Joyeuse), ancien vicaire de Grand-Couronne, vient d'enlever une jeune fille. Tous les deux ont disparu. Mais rien comme grotesque ne vaut Pouyer, l'Alcide du Ruissel, tâchant par la force de son génie de sauver la société, et y renonçant au bout de vingt-quatre heures!

A Mme Roger des Genettes.

Samedi soir, 10 novembre 1877.

Je trouvais que vous m'oubliiez un peu, quand votre bonne lettre est venue me prouver le contraire. La grosseur du paquet m'a réjoui, mais tout n'est pas de vous puisque les deux tiers ne sont qu'une épître de Goncourt! Eh bien! j'aime mieux les vôtres! Ce n'est pas ça que vous eussiez écrit, de Rome! Quelle drôle de manie que de faire de l'esprit là où il n'y a pas à en faire! et de vouloir se distinguer, *être chic*, au lieu d'admirer bêtement comme un bourgeois! Voilà où mène la rage de l'originalité, l'abus de la Littérature.

Aujourd'hui ou plutôt ce matin, j'ai poussé un grand *ouf!* car je viens de finir mon abominable chapitre des *Sciences*. L'anatomie, la physiologie, la médecine pratique (y compris le système Raspail), l'hygiène et la géologie, tout cela comprend trente pages, avec des dialogues, de petites scènes et des personnages secondaires! Le tour est joué. Mais je ne suis pas encore au tiers de l'œuvre! J'en ai pour trois ans, au moins! Jamais rien ne m'a plus inquiété! Oh! si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil, quel bouquin! Qu'il soit

peu compris, peu m'importe, pourvu qu'il me plaise, à moi, et à vous, et à un petit nombre ensuite. Il me serait bien doux de vous en lire un peu! et à ce propos je ne vous trouve pas juste, ma vieille amie, quand vous me dites : Je vous verrai à peine une heure en deux mois. Il y a deux ans, lorsque vous étiez à Paris, je ne suis pas sorti *une fois* sans monter le petit escalier de votre maison. Après tout, je comprends que Paris vous attriste et vous assomme! Il arrive à me produire, souvent, cet effet. Je me complais dans mon nid de plus en plus, et tout dérangement m'est odieux.

Eh bien! « notre Sauveur » et les ministres restent en place! Cet entêtement est sublime mais il faut s'attendre à tout de la part des imbéciles, et je ne suis pas aussi rassuré sur l'avenir que les bons républicains. Néanmoins, je regrette au point de vue du comique qu'on n'ait point poursuivi le père Hugo, pour son dernier bouquin que, moi, je trouve superbe. Quelle narration! et quel gaillard que ce bonhomme!

L'œuvre de Pouyer-Quertier (dit l'Hercule de Martainville) m'a bien diverti. Espérons que le dit Rouennais est notre dernier Sauveur; qu'après lui on ne verra plus de Messie, enfin qu'il ne nous reste aucune espérance! Alors l'ère scientifique commencera. Mais nous en sommes loin! puisqu'on n'est pas sorti des incarnations, des représentations, des symboles et de la métaphysique la plus creuse!

Vous savez que j'attends avidement les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des dieux, que j'aie cette manne.

Avez-vous lu les « Etapes d'une conversion » de ce bon Féval qui m'a l'air de devenir gâteux? Payez-vous cela Et il se présente à l'Académie! Il voit en rêve

les portes de l'Institut s'ouvrir, aspirant à la gloire de siéger entre Camille Doucet et Camille Rousset. Ah! que tout est farce!

Je ne connais que les cinq ou six premiers feuilletons du *Nabab* et ne puis, par conséquent, vous en rien dire. J'ai peur que ce ne soit fait trop vite, mais le sujet est bien fertile. Votre histoire de Rochaïd-Dahdah m'a intéressé. Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-Isthme de Suez. Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise! Développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler. Mais il est trop tard. C'est comme pour ma « Bataille » des Thermopyles ». Quand l'écrirai-je? Et « Monsieur le Préfet! » et bien d'autres! C'est toujours bon d'espérer, dit Martin. Le désir fait vivre.

Ce que vous m'écrivez sur l'automne m'a charmé, car j'aime ainsi que vous les feuilles qui jaunissent, le vent tiède et triste, comme un vieux souvenir d'amour, toutes les langueurs de l'arrière-saison, qui sont les nôtres. J'aimerais maintenant à me promener dans les bois, mais une promenade me dérange et quand j'ai fait deux ou trois tours sur ma terrasse, je me recourbe sur mon pupitre, en gémissant. A cinq heures j'allume ma lampe et ainsi de suite.

Ecrivez-moi de longues lettres comme la dernière; c'est un régal et un fortifiant.

A Guy de Maupassant.

Croisset, nuit du 31 décembre 1877.

Merci pour l'envoi. C'est bien beau cet article

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que les journalistes sont bêtes !

J'avais lu l'élucubration de Zola dans le *Figaro*. Elle a remué « la ville et la province ». Oui, jusqu'à Rouen, jusqu'à Caudebec (*sic*) ça a produit un immense effet. Notre ami sait s'y prendre pour faire parler de lui. Rendons-lui cette justice.

Mais que dites-vous du dogme de « l'Hypocrisie littéraire » tellement établi maintenant qu'il n'est plus permis d'avoir une opinion à soi ? On doit trouver bien tout, ou plutôt tout ce qui est médiocre. Quand un monsieur proteste, ça révolte.

Maintenant parlons de vous. D'après ce que j'ai compris dans votre dernière lettre, vous n'êtes pas encore nommé en titre. Quand sera-ce ? Peut-être veut-on vous essayer ? Mais si vous êtes bien vu de tous les directeurs, l'affaire se fera.

Quant à moi je continue à être d'une noire tristesse, ce qui ne m'empêche pas de travailler formidablement. Je suis perdu dans la métaphysique, chose peu gaie, d'ailleurs. Je prépare mes trois derniers chapitres à la fois : Philosophie, Religion et Morale. Ce poids m'écrase. Ajoutez-y celui de ma personne et vous comprendrez mon aplatissement.

Je suis curieux d'avoir des détails sur votre « Matinée. »

Vous voilà un peu plus tranquille, n'est-ce pas ? Vous allez re-travailler ? Je vous en écrirais long mais je suis éreinté à force de lire et de prendre des notes

En vous la souhaitant bonne et heureuse, e vous embrasse

A Mme Roger des Genettes.

Paris, samedi soir 1873.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère et vieille amie ! Que ne venez-vous à Paris ? Votre belle-sœur a dit aujourd'hui à ma nièce que peut-être vous y viendriez. Espérons-le, hein ?

Je travaille dans des proportions que j'ose qualifier de « gigantesques » ; en trois mois, du 3 octobre au 27 décembre, j'ai pris une après-midi de congé et depuis que je suis ici je ne fais que lire et prendre des notes. Mon horrible bouquin est un gouffre qui s'élargit sous moi à chaque pas. Je suis maintenant dans le *Celticisme*, dans la *Critique historique* et dans l'*Histoire du duc d'Angoulême !* Les deux chapitres que j'ai immédiatement à écrire sont les plus difficiles ! quand en serai-je sorti !

En lisant un tas de choses sur la *Restauration*, j'ai trouvé que le 16 Mai était comme le raccourci de cette époque : même aveuglement, même bêtise. Nous en sommes sortis d'une façon inespérée et maintenant on est à l'espoir. Messieurs les bonapartistes deviennent républicains (*sic*). Tout cela est à crever de rire. Mais nous avons *frisé* l'égorgement ni plus ni moins. Je vais de temps à autre déjeuner chez mon ami Bardoux et j'en apprends de belles ! Il m'a promis des notes tendant à l'éreintement de la Magistrature ! Beau sujet ! L'histoire de Pinard, auteur obscène, est parfaitement vraie et je soupire toujours après ses poésies.

Le Père Didon m'a demandé de vos nouvelles avant-hier. C'est un homme aimable et même très aimable.

Mais c'est un prêtre. Or mon éloignement des sectaires va si loin que le livre de mon ami Robin sur « l'Education » m'a fort déplu. Les positivistes français se vantent, ils ne sont pas positivistes ! ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste. Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand.

N'importe ; la théorie de l'évolution nous a rendu un fier service ! Appliquée à l'histoire, elle met à néant les rêves sociaux. Aussi remarquez qu'il n'y a plus de socialistes, sauf le fossile Louis Blanc.

Rien à l'horizon littéraire. Ah ! si fait ! je vous recommande une traduction de l'espagnol par José Maria de Hérédia : « Histoire véritable de la découverte de la Nouvelle-Espagne. » C'est un vrai régal que ce livre.

Je ne vais pas et, de tout l'hiver probablement, n'irai point au spectacle, tant j'ai besoin de mes soirées. Afin de fuir les dîners en ville j'invente, chaque jour, des blagues impudentes. Vendredi prochain pourtant je dînerai chez Charpentier avec Gambetta.

Le père Hugo continue à être adorable et beaucoup trop hospitalier.

On m'a conté sur notre Bayard de jolies anecdotes, mais ce pauvre vieux devient attendrissant. Il y a en lui du Charles X et du Macbeth.

Je regrette Emmanuel. Avec un peu plus de lettres c'eût été un Henri IV, ne trouvez-vous pas ? Pas un roi n'a été regretté comme il l'est. Il a été malin, fort et juste.

A la même.

Paris, vendredi soir 1er mars 1878.

Ce que je deviens ? Mais rien du tout ! Je continue mon train-train ! Depuis deux mois je n'ai pas écrit une ligne, mais j'ai lu ! j'ai lu à m'en perdre les yeux ! Il m'a fallu repasser les « Histoires générales de la Révolution Française ! » sans compter le reste ! mettez une moyenne de *deux* volumes par jour ! Tout cela pour le passage que je vais faire, lequel dépend d'une division de mon chapitre, qui pourrait s'intituler « De la critique historique », laquelle division n'aura pas plus de dix pages. J'espère dans six semaines avoir fini mon quatrième chapitre, après quoi je n'en aurai plus que six ! En de certains jours, je me sens écrasé, puis je rebondis.

Un vent de distractions culinaires a soufflé sur la capitale. Tout le monde se plaint de dîner en ville ! J'ai beau inventer des blagues formidables pour me soustraire à ce dérangement, je le subis et j'en enrage. Aussi pour avoir plus de temps à moi, il m'a fallu (momentanément) lâcher des amis. Je n'ai été qu'une fois chez le père Hugo et je ne fais de visite à aucune dame ; ma chevalerie française est vaincue par la littérature. Par rusticité et égoïsme (économie d'heures) je n'ai point assisté aux funérailles de la pauvre mère Guyon. Voilà bientôt trois ans que je n'ai vu Sylvanire. Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée engouée de Cuvillier-Fleury, lequel est un joli coco. Je viens de lire (pas plus tard qu'aujourd'hui), ses « portraits révolutionnaires » ; ça ressemble à du Sarcey prétentieux. Quel bon sens ! et quelle élégance !

Gambetta (puisque vous me demandez mon opinion sur le dit sieur) m'a paru, au premier abord, grotesque, puis raisonnable, puis agréable et finalement charmant (le mot n'est pas trop fort); nous avons causé seul à seul pendant vingt minutes et nous nous connaissons comme si nous nous étions vus cent fois. Ce qui me plaît en lui c'est qu'il ne donne dans aucun poncif et je le crois humain.

Ma nièce dessine et peint à s'en rendre malade. Dans deux ou trois ans elle aura un vrai talent; mais je ne veux pas qu'elle expose, préférant la voir débuter par une œuvre sérieuse.

Le Père Didon m'a donné de vos nouvelles il y a quelque temps, je commençais à trouver l'absence de lettres un peu longue. Je me réjouis à l'idée de vous voir cet été, mais il ne faut pas venir au mois de juin, puisque je partirai d'ici à la fin de mai; qui vous empêche d'avancer votre voyage d'une quinzaine, au moins! Voyons, faites ça! Soyez gentille! Paris vous épouvante, je le comprends! La vue des lieux où l'on a souffert ravive la plaie. Pendant plusieurs années je me suis détourné de la rue de l'Est, tant je m'étais embêté atrocement dans cette rue-là. Au fond je ne regrette nullement ma jeunesse (et vous?), ce qui ne signifie pas que je ne voudrais point rajeunir.

Eh bien! et la mort du Pape! Voilà un événement qui produit peu d'effet! L'Eglise n'est plus où on la mettait autrefois et le Pape n'est plus le Saint-Père. C'est un petit nombre de laïques qui forme maintenant l'Eglise. L'Académie des Sciences, voilà le concile, et la disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux Seigneur comme Pie IX. La foule sentait cela parfaitement à

ses obsèques (celles de Claude Bernard). J'en faisais partie. C'était religieux et très beau.

Que dites-vous du centenaire de Voltaire, monté et dirigé par Ménier, chocolatier ! L'ironie ne le quitte pas, ce pauvre grand homme ; les hommages et les injures persistent comme de son vivant ! Après tout je dis une bêtise, car pourquoi un chocolatier serait-il moins digne de le comprendre qu'un autre monsieur ? Et la guerre ? et les forfanteries de la perfide Albion tournant en eau de boudin. Farce ! Farce ! « Toutes nos vocations sont farcesques », comme disait le père Montaigne. N'importe, sans doute par l'effet de mon vieux sang normand depuis la guerre d'Orient, je suis indigné contre l'Angleterre, indigné à en devenir Prussien ! Car enfin, que veut-elle ? qui l'attaque ? Cette prétention de défendre l'Islamisme (qui est en soi une monstruosité) m'exaspère. Je demande, au nom de l'humanité, à ce qu'on broie la Pierre-Noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce qu'on détruise la Mecque, et que l'on souille la tombe de Mahomet. Ce serait le moyen de démoraliser le Fanatisme.

Anacharsis Clotz disait : « Je suis du parti de l'indignation ». J'arrive à lui ressembler, ne trouvez-vous pas ? C'était d'ailleurs un drôle d'homme et pour qui j'ai un faible. Quand on le guillotina, il voulut passer après ses compagnons « pour avoir le temps de constater certains principes ». Quels principes ? Je n'en ai aucune idée, mais j'admire cette fantaisie.

Recevez toutes les tendresses de votre vieil ami.

A la même.

Paris, lundi.

Mes paquets sont faits et, après-demain, j'espère être réinstallé à Croisset devant ma table et en train d'écrire mon chapitre V.

Paris commence à m'écœurer fortement. Quand je l'habite depuis plusieurs mois, il me semble que tout mon être s'en va par mille pertuis et se répand au niveau du trottoir. Ma personnalité s'envole comme fêlée par le contact des autres, je me sens devenir cruche, et puis l'idée seule de l'Exposition me fatigue; j'y ai été deux fois. La vue générale du haut du Trocadéro est vraiment splendide. Cela fait rêver à des Babylones de l'avenir. Quant aux détails, ce qui m'a le plus amusé, c'est une basse-cour japonaise. Il faudrait trois mois à quatre heures par jour pour connaître tout ce qu'il y a dans ces grandes assises de la civilisation. Le temps me manque, faisons notre métier.

Je suis convié au centenaire de Voltaire; mais je n'irai pas, car j'en suis à économiser les heures. Cette histoire du centenaire est bien comique! Avez-vous vu l'alliance des grandes dames et des poissardes? Les ennemis de Voltaire sont destinés à être toujours ridicules; c'est une grâce de plus donnée par Dieu à ce grand homme. De celui-là on peut bien dire qu'il est immortel; dès qu'on a besoin de lui on le retrouve tout entier. Bref, MM. les cléricaux et MM. les monarchistes perdent complètement la boule.

Avez-vous admiré Sardou trouvant que Thiers était un génie grec, un esprit attique? (ce qui est vrai dans le monde dont Sardou est l'Aristophane).

A propos de théâtre, je n'ai été de tout mon hiver qu'une seule fois au spectacle, et c'était au Palais-Royal, à la première du *Bouton de rose*. L'œuvre est pitoyable, ce dont ne se doute pas l'auteur. Mon ami Zola veut fonder une école. Le succès l'a grisé, tant il est plus facile de supporter la mauvaise fortune que la bonne! L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance! Je crois que personne n'aime plus l'art, l'art en soi. Où sont-ils ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie.

Avez-vous lu le *Caliban*, de Renan? Il y a dedans des choses charmantes, mais ça manque de base, beaucoup trop.

Que devenez-vous, pauvre chère amie? Que lisez-vous? A quoi songez-vous? Quand se reverra-t-on? Au nom de votre propre dignité, ne vous abandonnez pas! Serai-je plus heureux l'hiver prochain? Viendrez-vous à Paris?

J'ai passé cinq jours de la semaine dernière à Chenonceau, chez Mme Pelouze. On y a fait en l'an 1577 une ribote ornée de femmes nues que j'ai envie d'écrire. Le sujet du roman *Sous Napoléon III* m'est enfin venu! Je crois le sentir. Jusqu'à nouvel ordre cela s'appellera *Un Ménage parisien*. Mais il faut que je me débarrasse de mes *Bonshommes*. J'espère au jour de l'an prochain être à la moitié de ce formidable bouquin.

Allons, adieu. Tâchez de tolérer cette gueuse d'existence et écrivez-moi de longuissimes épîtres. Ce me sera un grand plaisir.

A Émile Zola.

Mon bon,

Lundi soir, j'avais fini le volume.

Il ne dépare pas la collection, soyez sans crainte, et je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur.

Mais je n'en conseillerais pas la lecture à ma fille, si j'étais mère!!! Malgré mon grand âge, le roman m'a troublé et *excité*. On a envie d'Hélène d'une façon démesurée et on comprend très bien votre docteur.

La double scène du rendez-vous est SUBLIME. Je maintiens le mot. Le caractère de la petite fille très vrai, très neuf. Son enterrement merveilleux. Le récit m'a entraîné, j'ai lu tout d'une seule haleine.

Maintenant voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, et Zéphyrin n'est pas bien amusant. Comme personnages secondaires le meilleur, selon moi, c'est Matignon. Sa tête, quand Juliette blague son appartement, est quelque chose de délicieux et d'inattendu.

Le mois de Marie, le bal d'enfants, l'attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête.

Quoi encore? Je ne sais plus. Je vais relire.

Je serais bien étonné si vous n'aviez pas *un grand succès de femme*.

Plusieurs fois en vous lisant je me suis arrêté pour vous envier et faire un triste retour sur mon roman à moi — mon pédantesque roman! qui n'amusera pas comme le vôtre!

Vous êtes un mâle. Mais ce n'est pas d'hier que je le sais.

A dimanche et tout à vous

A Leconte de Lisle..

Mercredi matin.

J'ai reçu ton *Sophocle*, mon cher ami. Je vais l'emporter et le lire dans ma cabane. Ça me fera du bien.

Avant d'admirer le livre, j'admire la publication. Quel homme pratique tu fais! C'est bien! — On ne peut pas témoigner d'une façon plus grandiose le mépris qu'il sied d'avoir pour les agitations de la politique.

Merci encore une fois et tout à toi.

A Mme Tennant.

Samedi, 3 mai 1873.

Ma chère Gertrude,

Je vous remercie du fond du cœur pour votre splendide cadeau. *Rien* ne pouvait me faire plus de plaisir. Je contemple la fille en songeant à la mère. Quand verrai-je en nature l'une et l'autre? Ne venez pas en France sans me faire un signe d'appel. J'y obéirai avec empressement.

Dans quelles rêveries m'entraîne ce portrait? Trouville, le rond-point des Champs-Élysées. Votre séjour à Rouen, à l'hôtel, vous souvenez-vous?, etc.! tout ce que j'ai eu de meilleur dans ma jeunesse! mais je n'avais pas besoin de portrait pour cela!

Adieu, ma chère Gertrude, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas? et croyez à l'inaltérable affection de votre vieil ami.

A Mme Régnier.

Dimanche.

Mon cher confrère.

Mon neveu m'a rapporté hier de Paris « les Rieuses ». Charpentier l'avait envoyé au Faubourg Saint-Honoré. Mme Commanville s'est précipitée dessus, je n'ai pu commencer ma lecture qu'à 11 heures du soir. Comme j'allais très lentement, je n'ai fini qu'à minuit.

Eh bien, je ne m'étonne pas du succès. Votre pièce a tout ce qu'il faut pour plaire. Le genre admis, c'est un petit chef-d'œuvre. La tête qui a fait cela est bonne. L'adresse et l'esprit foisonnent. On dirait que l'auteur est « un vieux roublard ». Je relève un mot profond : « le rire a sa vertu », et il y en a beaucoup de charmants. Pour moi il y en a même trop. Ça sent le boulevard.

On ne vous connaît pas encore et bientôt, j'en suis sûr, nous verrons une vraie œuvre. J'entends par ce mot la peinture des choses éternelles. Mais vous avez pris la bonne route. Vous êtes maintenant : *du théâtre.* Courage. Il me tarde de vous surprendre « en flagrant délit ».

Vos aimables reproches à propos de l'infâme épithète de bourgeoise m'ont amusé et attendri. Mais je ne suis pas bien sûr de les mériter ? J'ai peur même que ce ne soit une invention de votre amie, pour vous piquer d'honneur, vous faire revenir sur votre décision.

A Mme Juliette Adam.

Croisset, lundi soir.

Madame et chère confrère,

Il va sans dire que je n'ai rien à vous refuser — mettez donc mon nom sur la couverture de *L'Esprit libre* et puisse votre Revue anéantir la feuille Buloz !

Quant à ma collaboration, je n'ose vous la promettre, mais je suis libre de tout engagement, — et qui sait ? Les amis ont été bien bons pour moi, vous par-dessus les autres, et avant tous. Dans la première semaine de juin, je tenterai l'ascension de vos étages ; il me tarde de vous voir, chère madame, et de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis tout à vous.

A Georges Charpentier.

Mon cher ami,

La note ci-incluse vous démontre que votre auteur travaille comme XV bœufs. J'aurais besoin *immédiatement* des susdites brochures et livres.

Envoyez-les-moi par le chemin de fer à Croisset ou par la poste en plusieurs paquets.

Ou : à Rouen, quai du Havre à M. Pilon, pour remettre à M. G. Flaubert.

Je profite de l'occasion mon bon, pour vous demander comment se portent : vous, Mme Marguerite, et les mômes et le chien.

Je n'ai aucune nouvelle d'aucun de nos amis.

Tourgueneff doit arriver maintenant à Pétersbourg? — Je sais que Zola est devenu propriétaire d'une maison de campagne. Le *Bien Public* étant supprimé, dans quelle feuille continue-t-il à brandir l'étendard du Naturalisme ?

Alphonse Daudet n'est-il pas aux Petites-Dalles, et de Goncourt? etc.

J'ai lu l'assignation de Judith et la lettre de son époux. C'est *gigantesque*.

Pour moi, je suis maintenant perdu dans la Politique (théorique), et je commence la seconde moitié de mon *horrifique* bouquin.

Sur quels bords êtes-vous?

Je vous embrasse vous et les vôtres.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, mardi soir 10 juillet 1878.

Bien que le mois de mai prochain soit loin du présent, je pense à lui puisqu'alors je dois vous voir. A la fin de celui-ci j'espère être à moitié de mon abominable bouquin. En de certains jours je me sens broyé par la pesanteur de cette masse et je continue cependant, une fatigue chassant l'autre. C'est de la conception même du livre que je doute. Il n'est plus temps d'y réfléchir, tant pis! N'importe, je me demande souvent pourquoi passer tant d'années là-dessus, et si je n'aurais pas mieux fait d'écrire autre chose? mais je me réponds que je n'étais pas libre de choisir, ce qui est vrai. Enfin mon acharnement à ce travail rentre tout à fait dans ce que le docteur Trélat appelle « la folie lucide ».

Vous me parlez de*** qui ne vous semble pas forte. C'est tellement mon opinion que je ne vais plus la voir. A quoi bon ? A mon âge on ne doit plus rien faire d'inutile, pas plus que lire des « nouveautés ». Aussi, ai-je abandonné dès la vingtième page le roman de mon ami Claudin. Comment avoir la force physique d'écrire des choses pareilles ! Quel style ! oh ! là ! là ! Et puis mes yeux commencent à se fatiguer et j'en abuse plus que jamais.

J'ignore *Marius Topin* et le roman de Richepin mêmement. Quant à l'abbé Michon (que j'ai connu jadis à Constantinople) son livre sur les écritures me semble celui d'un farceur. Avez-vous remarqué qu'il trouve ma signature « en coup de sabre » pareille à celle de Collot d'Herbois et de Fouquier-Tinville ! Peut-on dire des bêtises de cette force ! Et si c'est là une science, merci !

Banville m'a, ce matin, envoyé une nouvelle édition de ses odes funambulesques. Les notes m'ont re-amusé. *Notre* jeunesse à nous autres vieux romantiques, s'y retrouve un peu. A propos de romantiques, vous savez que j'admire absolument le discours du père Hugo au centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent, tout bonnement. Quel homme !

Vous ai-je dit qu'il me fait une *scie* relativement à l'Académie Française ? (lui et quelques autres, le bonhomme Sacy, entre autres), mais votre ami n'est pas si bête ni si modeste. Partager le même honneur que M. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Champagny et Caro, ah ! non ! mille grâces. « Rohan ie suys ». Tel est le fond de mon caractère.

Taine est un gobe-mouche qui devient un peu ridicule. On a eu tort de le refuser, mais il a eu tort de se

présenter sous « l'égide de la réaction ». Quant à son livre, ce n'est pas *ça*. Si l'Assemblée constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, elle eût vécu ce qu'a vécu la Commune de 70. Il ne dit pas de mensonges mais il ne dit pas *toute* la vérité, ce qui est une façon de mentir. La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de « nos désastres » lui a un peu oblitéré le sens critique. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Sans le *caractère*, les œuvres d'art, quoiqu'on fasse, seront toujours médiocres ; l'honnêteté est la première condition de l'esthétique.

Quant à Henri Martin, c'est un pur idiot. J'ai lu de lui, cet hiver, des scènes historiques sur la Fronde, genre Vitet, qui sont d'un joli tonneau. Qu'on soit la lune d'un soleil, très bien ; mais l'être d'un lampion comme Vitet, c'est se mettre plus bas que les chandelles à 36.

Ah ! pauvre Littérature, où sont tes desservants ? Qui aime l'Art, aujourd'hui ? *Personne*. (Voilà ma conviction intime.) Les plus habiles ne songent qu'à eux, qu'à leurs succès, qu'à leurs éditions, qu'à leurs réclames ! Si vous saviez combien je suis écœuré souvent par mes confrères ! Je parle des meilleurs.

Allons, adieu. Écrivez-moi de longues lettres si vous pouvez. Vous ferez bien plaisir à votre ami.

A Emile Zola.

Croisset, mardi 6 août 1878.

Mon cher ami,

La nommée *Suzanne Lagier* me supplie de vous écrire pour la recommander à Votre Excellence.

Elle meurt d'envie de jouer Gervaise dans l'*Assommoir* et prétend qu'elle vaudra cent fois mieux que la chanteuse Judic — ce qui est possible après tout.

Tout ce que je vous dirais ne servant à rien, je m'arrête. C'est votre affaire. Voilà ma commission faite. Mais avant de prendre un parti, réfléchissez bien. La dite Lagier a du talent; quant à sa corpulence, elle prétend avoir maigri.

Maintenant, mon bon, comment allez-vous? Et d'abord où logez-vous? J'ignore votre adresse à la campagne? Etes-vous content de *Nana?* Le *Bien public* ayant disparu, où faites-vous vos feuilletons dramatiques? Je vis dans le désert et ne sais absolument rien de ce qui se passe.

J'ai écrit cet été un chapitre, et j'en prépare un autre qui sera fait, je l'espère, au jour de l'an prochain.

Pour le quart d'heure, je suis plongé dans les théories politiques. Mon bouquin me semble de plus en plus difficile. Sera-t-il seulement *lisible?*

Voici deux vers pondus récemment par un académicien de Rouen, et que je trouve splendides :

> On a beau s'en défendre, on est toujours flatté,
> De se voir le premier dans sa localité.

Aucune nouvelle de Tourgueneff. Je le crois en Russie. Quant aux autres amis, j'ignore ce qu'ils font et où ils se trouvent; le jeune Guy m'a l'air de s'embêter prodigieusement.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 15 juillet 1878.

La commission de Lagier est faite. J'ai envoyé ma lettre à Paris, ignorant l'adresse de Zola à la campagne. Mais vous pourrez dire à Lagier que c'est une rosse. Elle aurait pu, il me semble, se donner la peine de m'écrire ? Néanmoins, donnez-lui un baiser de ma part.

Dans votre dernière épître vous ne me parlez pas de votre pauvre maman ? Je voudrais bien avoir de ses nouvelles. Restera-t-elle tout cet été à Paris ? Et vous, irez-vous à Etretat au mois de septembre ? Du 10 au 25 il est probable que j'embellirai la capitale de ma personne et nous pourrions nous y voir un peu. Mais ne dites mot à personne de ce projet.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit bonhomme de chemin. Maintenant je prépare le chapitre de la politique, j'ai à peu près pris toutes mes notes ; depuis un mois je ne fais pas autre chose et dans une quinzaine j'espère me mettre à l'écriture. Quant à espérer me faire lire du public, avec une œuvre comme celle-là ce serait de la folie ! Cependant,

> On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
> De se voir le premier dans sa localité.

Que dites-vous de ces deux vers, mon bon ? De qui sont-ils ? De Decorde ! il les a lus la semaine dernière à l'académie de Rouen. Je vous prie de bien les méditer ; puis de les déclamer avec l'emphase convenable et vous passerez un bon quart d'heure.

Maintenant parlons de vous.

Vous vous plaignez des femmes qui sont « monotones ». Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. « Les événements ne sont pas variés. » Cela est une plainte réaliste et d'ailleurs qu'en savez-vous ? Il s'agit de les regarder de plus près ? Avez-vous jamais cru à l'existence des choses, est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vrai que les « rapports », c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. « Les vices sont mesquins », mais tout est mesquin ! « Il n'y a pas assez de tournures de phrases ! » Cherchez et vous trouverez.

Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de p.....! trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur ! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en ! « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé ; f.....-vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde.

Vous vivez dans un enfer de m....., je le sais, et vous en plains du fond de mon cœur. Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la Muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil, saprelotte ! Le garçon était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont

« les principes ». On a beau dire il en faut; reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f....., c'est de lui-même.

Que devient la *Vénus rustique* ? et le roman, dont le plan m'avait enchanté ?

Si vous voulez vous distraire, lisez le *Diomède* de mon ami Gustave Claudin, et ne lisez pas ce que je viens de lire aujourd'hui : *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, par Bossuet. L'aigle de Meaux me paraît décidément une oie.

Je me résume, mon cher Guy : Prenez garde à la tristesse. C'est un vice, on prend plaisir à être chagrin et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti. Alors on a des regrets, mais il n'est plus temps. Croyez-en l'expérience d'un scheik à qui aucune extravagance n'est étrangère.

A Mme Tennant.

Croisset, dimanche 1er septembre 1878.

Ma chère Gertrude,

Voici mes plans pour le mois de septembre : Demain je m'en vais dans le pays de Caux chez ma nièce Juliette, puis j'irai à Paris et à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde, où j'ai l'habitude tous les automnes de passer quelques jours. Je resterai à Paris deux ou trois jours tout au plus, et je serai revenu le 22 ou le 23. C'est là que je compte vous voir. Vous

n'êtes jamais venue à Croisset, il faut que vous connaissiez mon vrai domicile, mon *antre*.

Tenez-moi au courant de vos pérégrinations en m'écrivant à Croisset, on me fera parvenir vos lettres.

Je vous recommande, puisque vous êtes en Bretagne, Quimper et Fouesnant. Si vous allez à Concarneau vous logerez chez Mme Sergent. Recommandez-vous de moi, vous serez bien traités. A Concarneau vous trouverez sans doute mon ami Georges Pouchet, qui travaille à l'Aquarium. Sur mon nom il se mettra à vos ordres, et, quand il saura que vous êtes l'amie de Huxley, son dévouement n'aura plus de bornes.

N'oubliez pas non plus Karnac pour les menhirs. Comme nature ce qu'il y a de plus beau en Bretagne c'est la rade de Brest, le fond de la rade du côté de Douarnenez et de Landivisiau.

A bientôt, ma chère Gertrude, Caroline se réjouit à l'idée de vous voir prochainement et moi encore plus qu'elle.

Je regrette de ne pouvoir faire la connaissance de votre fils. Amitiés à vos astres, et à vous toutes les vieilles tendresses de votre vieil ami.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, dimanche 1er septembre.

(Ouverture de la chasse, sujet de délire pour messieurs les magistrats et généralement pour tous les hommes de cabinet ! Je ne le partage pas.)

Eh bien, comment tolérez-vous ce qui s'appelait autrefois l'été ? Moi je le trouve abominable. De la

pluie, des orages, un temps qui vous fait mal au cœur. En dépit de son incommodité j'ai poussé depuis trois mois une pioche vigoureuse. Mon chapitre de la littérature est fait, celui de la politique le sera vers la fin de novembre je crois, et au jour de l'an prochain je n'en aurai plus que pour deux ans! Mais je ne veux plus recommencer des œuvres de cette longueur. L'effet ne répond pas à l'effort. Ah! comme il me tarde de vous lire ça!

Demain, je m'en vais à Paris pour y voir un peu l'Exposition. Après quoi j'irai chez la princesse Mathilde et dans une vingtaine de jours je serai revenu ici, d'où je ne bougerai pas avant d'avoir fini mon chapitre VII : de l'amour! La plus grande partie de mes lectures est terminée et je commence à entrevoir la fin. Mais votre vieil ami est bien las par moments. N'importe, le « coffre est bon ».

Je n'ai jamais entendu parler de ce Hollandais qui est pour moi si aimable. Le premier mai dernier, j'ai lu dans le *Forthnightly review* un article d'un fils d'Albion qui était vraiment... gigantesque.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Je suis bien content de voir que mon grand ami Tourgueneff vous charme. Si vous le connaissiez personnellement que serait-ce! Il est exquis.

Pour les besoins de mon bouquin, moi aussi, j'ai relu le livre de Lanfrey sur la Révolution. C'est une œuvre d'honnête homme, mais rien de plus. Voilà ce que j'appelle des esprits inutiles, c'est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d'autres.

Si je me souviens du salon de la pauvre Muse? Je crois bien! Je vois tous ses hôtes depuis d'Arpen-

tigny jusqu'à la hideuse *** qui m'est réapparue un soir, il y a deux ans, chez le père Hugo. Vraiment elle est « espovantable ».

Je ne connais pas le *Journal d'une femme* du bon Feuillet. Les *Amours de Philippe* m'ont semblé ineptes. Quel triste auteur ! Pour moi, c'est le néant ! Mais les dames le trouvent « charmant ». Néanmoins sa vogue baisse.

Lisez-vous les œuvres d'Herbert Spencer ? Voilà un homme celui-là ! et un vrai positiviste. Chose rare en France, quoiqu'on die. L'Allemagne n'a rien à comparer à ce penseur ! Du reste les Anglais me semblent énormes. Leur attitude dans la question d'Orient a été superbe d'impudence et d'habilité.

Allons, adieu ! Ecrivez-moi et pensez quelquefois à votre vieil ami.

A Mme Tennant.

Croisset, lundi.

Ma Chère Gertrude, ma vieille amie,

J'ai passé à Paris tout le mois de septembre, je vous y ai attendu chaque jour. Maintenant et d'ici à longtemps, je ne puis y retourner. Mais soyez brave. Venez à Rouen, je vous en prie ! S'il fait mauvais temps, qu'importe (du moins pour moi), nous causerons, et la pluie ne sera pas si violente que je ne puisse montrer à vos filles des choses qui les intéresseront ?

Allons, un peu de courage ! autrement, quand nous reverrons-nous ?

Notre logis de Croisset, est, hélas ! trop étroit pour vous donner des lits. Descendez à l'hôtel d'Angleterre, sur le port, mais vous viendrez ici déjeuner ou dîner.

Ma nièce et son mari joignent leur invitation à la mienne.

A Edmond de Goncourt.

Mercredi soir, 9 octobre.

J'ai passé mon dimanche avec votre Pompadour, mon cher ami, et un bon dimanche ! Il y avait longtemps que je n'avais pas fait une lecture aussi divertissante et aussi substantielle. Le sujet me semble traité à fond et l'œuvre définitive.

Un de ces jours, quand Laporte m'aura rendu mon volume, je le relirai, en comparant la seconde édition à la première.

Demain matin, je pars pour Etretat où je verrai Guy.

Pas la moindre révélation de Tourgueneff.

J'ai eu du mal à me remettre à la pioche. Il ne faut jamais s'interrompre.

Mes compliments derechef et tout à vous en vous embrassant.

A Mme Roger des Genettes.

Mercredi.

Puisque e pacte est offert, je le conclus. et l'idée que vous me répondrez « dans les quarante-huit heures » m'excite à vous écrire, bien que je n'aie rien du tout à vous conter, absolument rien. Mais il m'ennuie de vous et je voudrais vous voir, voilà pourquoi « je mets la main à la plume. »

Mon abominable bouquin avance. Je suis mainte-

nant dans la politique (théorique) et dans le socialisme. Après quoi mes bonshommes essaieront de l'amour! Bref, dans un an je ne serai pas loin de la fin et il me faudra encore six mois pour le second volume, celui des notes. L'œuvre peut paraître dans deux ans. Je voudrais être au mois de mai pour vous lire les chapitres III à VII. Mais je vous préviens que si nous sommes encore dérangés par la demoiselle qui chante je l'occide, ou lui baille un coup de poing.

Mes vacances se sont bornées à quelques jours passés au Trocadéro et à Saint-Gratien. J'ai aussi été à Etretat voir une vieille amie d'enfance, Mme de Maupassant. Elle a une maladie pareille à la vôtre, toute lumière la fait crier de douleur, de sorte qu'elle vit dans les ténèbres. Encore un petit coin folâtre. C'est chez elle que j'ai lu « le journal d'une femme » du bon Feuillet. Je ne connais rien d'aussi idiot. Est-ce assez pauvre mon Dieu! assez piètre et faux. Quel drôle d'idéal! Ça fait chérir l'*Assommoir*. Après tant de patchouli on a besoin de se débarbouiller dans du purin. A propos de choses accentuées je vous recommande un roman fait par un « jeune » dans lequel il y a vraiment du talent, bien que la donnée soit impossible : « La Dévouée » par Hennique.

Quant au père Hugo ce qu'on m'en a dit est contradictoire. Jourde (*du siècle*) en mal et Léon Gouzier en bien. Ce qui m'étonne c'est qu'il ait pu résister à son logement, où, le soir, on crève de chaleur et d'asphyxie. Beaucoup prétendent qu'on ne le reverra pas à Paris, ce qui me désolerait. Le tête-à-tête avec lui est une chose exquise, mais le tête-à-tête, seulement. Du reste je saurai la vérité par Lockroy.

Une chose qui m'a bien divertie cette semaine, c'est la liste des croix d'honneur. Avez-vous remarqué

qu'on décore maintenant des employés de commerce, ce n'est même plus le patron « X de la maison X » et des métiers grotesques : fabricant de fleurs, confections pour dames ! Oh ! la ! la !

Avez-vous pleuré Dupanloup ? Belle binette ! Vous savez qu'il m'aimait ? si j'en crois Alexandre Dumas. Je lui rends modérément la pareille, car je connais ses œuvres. Son livre sur les hautes études est d'un esprit bien commun. C'était un curé de campagne, rien de plus. Son oraison funèbre de Lamoricière semble écrite par un commis-voyageur devenu bedeau.

Je n'ai pas lu le dernier poème de Sully Prudhomme. L'absence d'images chez ces poètes-là me choque étrangement. Leur profondeur ne contient que du vide et leur simplicité est pauvrette. Pourquoi dire en vers des choses pareilles ? On retourne au Delille.

Mais rien ne vaut Feuillet ! Le commandant d'Eblis, hein ? quelle figure ! et l'infirme ! les chevaux qui s'emportent ! et l'Abbaye ! et les 30,000 francs pour vos pauvres ! Son succès (car c'est un succès) a deux causes : 1° la basse classe croit que la haute classe est comme ça, et 2° la haute classe se voit là-dedans comme elle voudrait être.

La pluie tombe à flots, les feuilles jaunes tourbillonnent, la rivière mugit. Il est quatre heures. Je vais allumer ma lampe et me remettre à mes bonshommes.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 2 novembre 1878.

Caroline m'a écrit de Paris dimanche dernier ces lignes que je vous transmets : M. Bardou m'a dit qu'il

attacherait Guy à sa personne dans un avenir très prochain. Il verra à caser Laporte puis certainement Zola sera décoré au jour de l'an ; Gustave sera content, il verra que je ne l'oublie pas. Commanville qui est revenu de Paris lundi m'a répété tout cela.

Donc, mon bon, je vous engage à aller chez Charme et lui demander ce que vous devez faire présentement; s'il faut que vous donniez votre démission et quand vous devez entrer dans votre nouveau service. Je croyais que vous y étiez déjà.

Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet, il les connaît tous et en est très bien vu. Tenez-vous au courant des choses. Embrassez votre pauvre maman de ma part et qu'elle vous le rende.

Dites à Zola ce qui le concerne. Il n'a rien à faire qu'à se tenir tranquille.

Au même.

Croisset, 28 novembre 1878.

Je suis bien impatient de savoir le résultat définitif de votre visite à Bardoux.

Je suis embêté de ce que vous me dites de votre pauvre mère! Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une maison de santé? Pouchet vous renseignerait là-dessus.

Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma farce « dangereuse »! Ainsi je ne puis ni me faire jouer ni me faire imprimer. Encouragement aux Jeunes! et Charpentier me lâche quant à mon édition du *Saint Julien* pour étrennes! Tout va mal! N'importe, je vais commencer un chapitre archi-lubrique.

A Gustave Toudouze.

Croisset près Rouen, 29 novembre 1878.

Mon cher ami,

Votre lettre m'a *attendri*. Elle me prouve que vous pensez à moi, ce dont je ne doutais pas d ailleurs. Il est bien de se souvenir des « vieux dans l'ombre », comme dirait le père Hugo.

Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le vrai, n'en sortez pas.

Moi, je travaille le plus que je peux, afin d'oublier les et la misère de ce monde! Les encouragements, comme à vous, me font défaut, car Dalloz m'a refusé un manuscrit! celui d'une féerie — que je trouve bonne — que je n'ai pu faire jouer — et que je ne peux maintenant faire imprimer! — Voilà où j'en suis à mon âge, 57 ans (dans 12 jours) — et après avoir produit ce que j'ai produit. — C'est un exemple encourageant pour les jeunes. Je vous prie de croire que ça ne m'humilie nullement — mais ça m'embête! — Je n'en travaille que davantage, je ne dis pas mieux, mais avec plus d'acharnement. Dans un an je ne serai pas loin d'avoir terminé mon livre. J'ai fait deux chapitres cet été. J'espère en avoir fait encore un, avant d'aller à Paris — ce qui n'aura pas lieu avant le mois de février.

Dès que je serai là-bas, vous serez prévenu. — D'ici là, mon cher ami, bonne santé, bonne pioche et belle humeur.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 1878.

Eh bien, mon cher ami, c'est le cas de dire comme dans Laurent Pichat :

... J'attendrai :

sans ajouter :

Que l'on fasse venir le cul-de-jatte André.

ce qui est une belle rime.

Merci de votre lettre. Elle m'a fait plaisir de toutes les façons. Mais, mon pauvre cher bougre, que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler! comme si un bon vers n'était pas cent mille fois plus *utile* à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent. Les idées simples sont difficiles à faire entrer dans les cervelles.

Oui, j'ai lu la brochure de Zola. C'est énorme! Quand il m'aura donné la définition du Naturalisme, je serai peut-être un Naturaliste. Mais d'ici-là, moi pas comprendre.

Et Hennique qui a fait, aux Capucines, une conférence sur le Naturalisme!!! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La « Vie moderne » me paraît encore plus bête que la « Vie Parisienne » Est-ce assez... artistique! hein? et les dessins qui n'ont aucun rapport avec le texte et la critique de Bergerat! Je suis indigné que mon nom soit sur la couverture mais j'espère que ce... n'aura pas la vie longue.

Une chose m'a réjoui, les funérailles de Villemessant. Quelle pompe! Mais on n'y pense déjà plus. Le Peuple est ingrat.

Vous ne me verrez pas avant le 20 mai. Je veux avant d'aller à Paris en avoir fini avec le magnétisme, c'est-à-dire être à la moitié de mon chapitre. Mais irai-je à Paris? franchement, rien ne m'y attire, sauf vous, mon cher Guy.

Je continue à n'être pas d'une gaieté excessive et je vous embrasse avec toute la tendresse dont est capable le cœur de votre vieux.

Est-ce que Huysmans a été choqué de ma lettre?

Lisez donc la correspondance de Berlioz. Voilà un homme! et qui exécrait le bourgeois! Ça enfonce Balzac!

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, 22 décembre 1878.

. . . . . .

Si je suivais mon penchant je vous écrirais tous les jours! La fatigue physique m'en empêche. Voilà mon excuse. Oui, tous les jours et plusieurs fois par jour je songe à vous, par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé.

Il me semble que vous devez souffrir par ce temps abominable? Nous n'habitons pas le pays qui nous convient! Nous ne sommes pas de ce siècle, ni peut-être de ce monde?

Le P. Didon m'a envoyé son livre, je lui ai répondu par quatre pages d'écriture serrée. On a beau dire (et on aura beau faire), l'abîme est infranchissable. Les deux pôles ne se toucheront jamais, la sottise est de croire qu'un des deux doit disparaître. . . . . .

A M. Jules Troubat.

Croisset, 9 janvier 1879.

Mon cher ami,

Je suis bien content de votre nomination (à laquelle, du reste, je n'ai pas nui). Vous voilà casé, — et débarrassé des soucis matériels. Que n'en puis-je dire, pour moi, de même !

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. J'espère vous voir à Paris quand vous y viendrez, car vous ne serez pas toujours confiné dans votre château royal?

Je reste ici jusqu'au mois de mars, mais je serai là-bas jusqu'à la fin de mai.

Quant au scandale causé par l'article de Zola, *pedibus manibusque in sententiam tuam descendo* — à force d'hypocrisie on devient idiot.

A Guy de Maupassant.

Croisset.

Tranquillisez-vous, mon cher ami, je serai à Paris à la fin de février (ou au milieu de mars) et resterai jusqu'à la fin de mai. D'abord on ne peut pas vivre toujours dans la solitude et puis j'ai besoin de la capitale pour mes lectures.

L'histoire de la croix de Zola est pitoyable. Est-ce bête ! mais qu'est-ce qui n'est pas bête ?

Mon frère, professeur de clinique, a demandé un

congé au ministre, il y a déjà longtemps, au mois de septembre, et jusqu'à présent il n'a pas reçu de réponse. Il est malade et se tourmente de ce silence officiel. Pouvez-vous dans les bureaux voir ce qui en est ? ou vous informer près de Bardoux lui-même ? La demande a dû passer par le « canal » du directeur de l'école de Rouen, M. Leudet.

Je continue à faire de la métaphysique et mon chapitre se dessine. Hier j'ai fini la lecture du « catéchisme de persévérance » par l'abbé Gaume. C'est inouï d'imbécillité. Et l'encyclique du Saint-Père, qu'en dites-vous?

La fin de mon roman dépassera, comme violence, le fameux article de Zola ; du moins, je l'espère ! et on ne me « décorerait pas pour ça ».

Sérieusement je regrette d'avoir l'étoile. Ce qui me sauve c'est que je ne la porte pas. Axiomes :

Les honneurs déshonorent ;
Le titre dégrade ;
La fonction abrutit. — Ecrivez ça sur les murs.

Je vous embrasse, votre vieux solide.

Dites à Zola que je regrette bien de n'être pas à la première de l'*Assommoir* pour assommer ceux qui siffleront.

Au même.

Croisset, 22 janvier 1879.

Vive votre ministère ! Personne n'est plus content que moi de sa consolidation. Comme la malechance me poursuit depuis longtemps, je m'attendais au contraire à la chute. Vous voilà donc rassuré sur votre sort ! tant mieux ; quant à moi ma vie n'est pas drôle,

mon cher ami. Quoi qu'il advienne vous me verrez pendant deux mois à partir de mars, mais pas avant j'en ai peur.

Parlez-moi de la pièce, quand passe-t-elle ? J'ai lu les comptes rendus de l'*Assommoir* dans le *Figaro*, le *Gaulois* et la *France* (envoyés par vous ce matin). Je suis content du succès pécuniaire pour Zola. Mais ça ne consolide pas le naturalisme (dont nous attendons toujours la définition) et ça ne pose pas notre ami comme auteur dramatique. A lui maintenant de faire une pièce « dans son système ». J'ai vu que Daudet en avait lu une à l'Odéon tirée de *Jack*. — Quels industriels que tous ces gaillards-là ! Que n'en suis-je un moi-même. Mais le cœur me manque.

Le pauvre Tourgueneff est recloué par la goutte ; allez le voir, vous lui ferez plaisir. Dans 25 jours il part pour la Russie où son frère vient de mourir.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset.

Aujourd'hui je me suis levé pour la première fois, il m'est impossible de me servir de béquilles ! Je déambule le genou sur une chaise et, avec tous mes attributs autour de mon fauteuil, je me fais l'effet de Scarron.

Comme à vous la bottine en dextrine m'a été intolérable ! on l'a fendue et j'ai la jambe dans une gouttière, suivant la méthode classique. Ma fracture n'est rien, mais les désordres de l'articulation ont été fort graves. Si le sang ne s'était résorbé j'aurais maintenant la jambe coupée ou je serais crevé. Je me suis

livré à ces deux hypothèses pendant 48 heures avec une tranquillité d'âme parfaite, je vous assure ; je mens un peu, la première m'embêtait.

Le changement de président m'a été extrêmement agréable. C'est plein de grandeur « quoiqu'on die ». Un événement considérable et tout nouveau dans l'histoire de France. Et puis enfin, nous sommes délivrés de MM. les militaires lesquels se connaissent à tout, sauf à faire la guerre. La nomination de Grévy, c'est un poncif de moins ; donc je m'en réjouis.

Ce qui a fait tomber Bardoux, c'est lui-même. Il s'était déconsidéré à force de promettre sans tenir, et puis Waddington avait besoin de sa place.

Ce que vous me dites de Plessy relativement au Père Hyacinthe me divertit *infiniment*. Je m'étonne toujours de ces enthousiasmes pour des génies de quinzième ordre ! Du reste, je suis de plus en plus dégoûté de ce qu'on appelle la religion et la métaphysique. Voilà deux grands mois que je ne lis pas autre chose. Quel néant ! et quel aplomb ! Connaissez-vous le « Catéchisme de persévérance » de l'abbé Gaume ? C'est « hénaurme ». Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire que je vous recommande.

Et la peste russe qui s'avance. Elle est maintenant à Salonique ; un de ces jours elle va débarquer à Marseille ! Ah ! de cela par exemple je me bats l'œil profondément.

Oui, j'ai lu l'article de Saint-Victor sur Zola. Il y a du vrai, mais ce n'est pas *tout* le vrai.

Ecrivez-moi tant que vous pourrez, vos lettres me sont des rayons de soleil.

A M. Jules Troubat.

Croisset, 2 février 1879.

Mon cher ami,

Je ne sais si l'on a répondu à votre bonne lettre; en tout cas, en voilà une autre. Ma fracture n'offre maintenant aucun danger, mais je ne pourrai marcher avant deux mois; ce qui remet mon voyage de Paris vers le milieu d'avril. Je compte y rester jusqu'à la fin de mai.

Pour le livre que je fais, je suis obligé d'avoir recours à des notes anciennement prises sur *Port-Royal*. Les indications de passages à consulter ne concordant pas avec l'édition que je possède, celle de Hachette, in-12, il faut donc que je les aie prises dans la première édition.

Tirez-moi d'embarras, c'est-à-dire dites-moi où trouver dans l'édition Hachette les indications suivantes :

1° Mauvais goût de saint François de Sales :

2° Songe de M. Lemaître qui l'engage à cultiver les plantes potagères du couvent;

3° La chasse n'est qu'un symbole.

4° Mot de Mme de Sévigné sur la Bible de Royaumont;

5° Mot de M. Duguet « ce qui est singulier me fait un peu de peine. »

Mes bons souvenirs à Mme Troubat et une cordiale poignée de main de la part de votre...

A Georges Charpentier.

Dimanche.

Mon cher ami,

Je ne suis pas *injuste*, parce que je ne suis pas *fâché* contre vous et ne l'ai jamais été. Seulement j'ai trouvé que vous auriez dû me dire tout de suite et carrément que l'affaire ne vous convenait pas. Alors je me serais adressé ailleurs. Cela dit, n'en parlons plus et embrassons-nous.

Je désirais mettre à la suite de *Saint Julien* le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois, — rien de plus, — et cette illustration me plaisait *précisément*, parce que ce n'était pas une illustration, mais un *document* historique. En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ? »

Toute illustration en général m'exaspère, à plus forte raison quand il s'agit de mes œuvres — et de mon vivant, on n'en fera pas. *Dixi*. C'est comme pour mon portrait, entêtement qui a failli me brouiller avec Lemerre, tant pis. J'ai des *principes*. « *Potius mori quam Fœdori*. »

La *Bovary* m'embête. On me *scie* avec ce livre-là. Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas, — je vous assure que si je n'étais besoigneux, je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage. — Mais la nécessité me contraint. Donc, *tirez*, mon bon. Quant à l'argent, pas n'est besoin de me l'envoyer ici. Vous me le donnerez quand je viendrai à Paris. Une observation : vous dites mille francs pour deux mille exemplaires,

ce qui remet l'exemplaire à dix sols. Il me semble que vous me donniez douze ou même treize sols par exemplaire, mais je peux me tromper?

Autre guitare. Le 10 août prochain expire mon traité avec Lévy. Je rentre en possession de l'*Education sentimentale*. Je voudrais bien en tirer quelques subsides.

Je n'ignore pas tout ce que les amis ont fait pour moi, dernièrement. Remerciez bien Mme Charpentier et prenez pour vous, mon cher ami, la moitié des remerciements.

Je savais par ma nièce qu'elle va mieux. — Embrassez-la pour moi, ainsi que les mioches, et qu'elle vous le rende.

J'ai encore pour longtemps à garder la chambre. Ç'a été *très* grave. Je ne peux pas écrire ayant la tête *vuide*, mais je me crève de lectures (de la métaphysique et du spiritisme).

A Mme Auguste Sabatier.

Dimanche.

Ça ! c'est gentil ! « *ma demi-nièce* ». Vous ne pouviez rien imaginer qui me fût plus agréable. Pourquoi même pas trois quarts de nièce ?

Votre aimable lettre a fait se mouiller les paupières de votre « oncle Gustave », et d'ailleurs elle confirme chez moi une théorie esthético-morale : le cœur est inséparable de l'esprit ; ceux qui ont distingué l'un de l'autre n'avaient ni l'un ni l'autre.

Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas ; j'adore les enfants,

et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement ! .. C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécottez bien le vôtre à mon intention.

Ma *guibole* se consolide, mais je boiterai pendant longtemps; il y a eu dans l'articulation des désordres très graves ; quant à la fracture du péroné, c'est une bagatelle. Votre mari a raison de m'aimer, car de mon côté, je l'aime beaucoup ; c'est un brave homme et un lettré — donc quelqu'un de très rare, un oiseau bleu.

Ce billet est stupide et décousu, car je me sens très faible et j'ai la tête vuide. Ce qui ne m'empêche pas de vous baiser sur les deux joues *avunculairement.*

Quand vous serez cet été à Quevilly, il faudra s'arranger pour se voir plus souvent et nous taillerons de fières bavettes !

A Guy de Maupassant.

Croisset, 27 février 1879.

Mon cher ami,

Je retire mes malédictions. Merci de la visite à Baudry. Ce n'était pas de son résultat que j'étais inquiet mais de vous, de votre pièce. Je voulais avoir des détails *vrais.*

Enfin tout a réussi ! ce qui est fort heureux pour l'avenir. Maintenant on lira vos manuscrits. Quant aux petites perfidies, vous en verrez bien d'autres ! Il faut s'y résigner.

Les naturalistes vous lâchent, ça ne m'étonne pas. *Oderunt poetas.*

À propos des naturalistes, que dois-je faire avec votre ami Huysmans? Est-ce un homme à qui l'on puisse dire carrément sa façon de penser? Ses *Sœurs Vatard* me causent un enthousiasme très modéré! Comme il m'a l'air d'un bon bougre, je ne voudrais pas l'offenser! Cependant?

Maintenant que je connais les sentiments de cet excellent M. Baudry, j'ai un terrain solide sous les pattes, et (sans vous compromettre en rien), je m'expliquerai carrément avec le dit sieur; la semaine prochaine il recevra de moi une lettre qui lui clora le bec. Donc merci encore et ne vous en occupez plus. Tous vos renseignements ne font que confirmer mes prévisions. Ce que je trouve charmant de sa part c'est la supposition qu'il pourrait être, un jour, contraint à user d'indulgence envers moi. Voilà ce qui s'appelle un bon ami! et dévoué! mais on est « comme ça » quand on est fonctionnaire.

Quel embêtement de ne pas se voir! Comme j'aurais des choses à vous dire et à vous demander. Si je suis capable d'aller à Paris vers la fin d'avril, ce sera beau. Il faut se résigner. Comment va votre pauvre maman?

Où publiez-vous l'*Histoire du vieux temps* ? Quand je serai revenu à Paris il faudra la faire jouer par Mme Pasca chez la princesse Mathilde. De cela je me charge.

Votre vieux vous embrasse tendrement.

A Mme Régnier.

Ma chère confrère,

Primo : Félicitations au double bachelier, ou plutôt à ses père et mère. C'est une belle épine tirée du talon et je comprends votre joie, moi qui étais né avec toutes les vertus domestiques. Mais la littérature m'a empêché de donner carrière à mes vertus comme à mes vices.

Il faut pourtant que je lâche la bride à mon indignation (jolie phrase). On m'a envoyé ce matin le premier numéro de la « Vie Moderne ». Elle me paraît encore plus infecte que la « Vie Parisienne » du chemisier Marcellin ! Comme doctrines, langage et réclames (jusqu'à la petite fantaisie du docteur Lambert), c'est complet ! Et moi qui ai eu la bêtise de leur laisser mettre mon nom sur la couverture.

Est-ce que les funérailles de Villemessant ne vous font pas rêver ? Embaumement comme pour un pharaon, messe dite par un évêque, la gare transformée en chapelle ardente. « Retour des cendres » à Paris et demain discours, panache, musique et foule immense, j'en suis sûr. Il jouissait « d'une immense publicité, » inclinons-nous. Moi, je ne me suis jamais incliné. Je n'ai pas plié le genou devant cette institution.

Et Pinard, mon ennemi Pinard, l'auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-dieu de Mme Gras, Pinard qui a inventé Gambetta (pour faire du bien à l'empire). Cet excellent M. Pinard communiant

dimanche dernier à Notre-Dame en compagnie de Mgr le duc de Nemours ! farce ! farce !

Quant à ma quille, je commence à marcher, pas très gaillardement il est vrai, et je ne sais pas encore quand j'irai à Paris ni même si j'irai le mois prochain. Rien ne m'y attire ou plutôt tout m'y dégoûte.

Une chose m'a pourtant retapé aujourd'hui : la lecture des lettres de Berlioz ! Quel artiste et quel haïsseur du bourgeois ! Quand on voit tout ce qu'a souffert ce grand homme, on ne doit plus se plaindre.

A Edmond de Goncourt.

Croisset, jeudi.

Mon cher ami,

Voici mon bilan.

Ma jambe va bien, cependant elle enfle tous les soirs, je ne puis guère marcher au delà de cent pas et il me faut porter une bande autour des chevilles.

De plus, je me suis fait arracher une de mes dernières molaires.

De plus, j'ai eu un lumbago.

De plus, une blépharite.

Et actuellement, depuis hier, je jouis d'un clou au beau milieu du visage. A part tout cela, je vais bien.

Je me suis remis à écrire et j'espère avoir fini mon *horrifique* chapitre VIIIe au mois de juillet. Alors j'entamerai l'avant-dernier.

Quand irai-je à Paris ? Je n'en sais rien. Pas avant le milieu de mai, si j'y vais. Il faudrait pourtant que j'y *allasse*. En tout cas, vous me verrez cet été chez la bonne princesse. C'est une chose inouïe, le mal que j'ai maintenant à me déplacer.

Charpentier m'a envoyé les deux premiers numéros de la « Vie Moderne » que je trouve encore plus bête que la « Vie Parisienne. »

Et le manifeste politique de Zola menaçant la République de sombrer, si elle n'arbore l'étendard du réalisme, du naturalisme, pardon ! Drôle, drôle.

J'ai lu dans l'élégante feuille de votre éditeur un fragment de votre roman *qui m'excite*. Quand il sera paru, le roman (ou même avant), seriez-vous assez Curtius pour venir à Croisset ? J'y attends demain Tourgueneff. Zola et Charpentier m'ont également promis de venir déjeuner un dimanche.

Hennique fait des conférences, maintenant ?

Nous sommes des fossiles, mon cher ami, des restes d'un autre monde. Nous ne comprenons rien au mouvement.

Je vous embrasse.

Tou...ou...jours... jeune !

(Illusion qui dénote le Sheikisme.)

Lisez la correspondance de Berlioz ! Peu de livres m'ont plus *édifié*. Il rugissait, celui-là ! et haïssait le médiocre. Voilà un homme !

A Mme Juliette Adam.

Croisset, 7 mars 1879.

Chère madame,

Je vous remercie du souvenir et du livre ! (et de la dédicace aussi qui ne ment pas, puisque dernièrement vous m'avez donné des preuves de sa sincérité.)

Rien n'est plus élégant, ni plus haut que votre poème.

On y respire l'air de l'Olympe, on y coudoie les dieux. *J'aime ça !*

Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie. Il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. Les restrictions que je me permettrai dès que j'aurai le bonheur de vous voir, sont peu nombreuses et peut-être sottes d'ailleurs. Elles portent sur deux ou trois points peu importants. Une qualité m'a frappé, sans parler du talent descriptif, c'est la délicatesse morale : quoi de plus charmant que la page 83 sur les bouquets fanés qui rappellent des émotions encore fraîches, et la page 107 « mon existence avec..... sentiments les plus délicats » « les *femmes* aiment le divin qui plane sur les choses » ...en êtes-vous bien sûre ?...

Plusieurs, quelques-unes peut-être ? mais les femmes en général ? non hélas !

En refeuilletant votre volume, je trouve en marge un coup de crayon à la page 160 — sur le Vésuve. La fin de la phrase est une merveille, j'en suis convaincu, je m'y connais.

Votre œuvre aurait plu à Goëthe. Vous êtes de sa religion.

Je serre la main de mon confrère Lambert et je baise les mains de Mme Adam, en me mettant à ses pieds.

Son tout dévoué.

A Edmond de Goncourt.

Mercredi soir, 19 mars 1879.

Mon cher vieux,

J'ai laissé tout pour Mme de Chateauroux, tout, immédiatement, j'ai eu cette canaillerie et j'en ai été ré-

compensé. Ce nouveau volume me semble encore plus *intéressant* que les autres.

Voilà trois mois que je lis exclusivement de la métaphysique! Après tant d'abstractions, vous pouvez penser s'il m'a été doux de me désaltérer dans le réel. Enfin je me suis collé comme un morpion sur les mottes de vos belles dames. Cela est un monument, une œuvre définitive. Nous en recauserons. Quand?

Charpentier et Zola m'ont promis de venir déjeuner ici, dès que je les appellerai. Mais je ne suis pas encore en état de descendre dans ma salle à manger, et je ne vous invite pas *avec eux*, vu l'insuffisance de mon personnel. Donc, venez *seul dès* que vous serez libre de vos frères Zemganno.

Ma nièce doit venir me voir à la fin de la semaine prochaine, après quoi je rappellerai aux amis leur promesse. Je compte absolument sur la vôtre.

Popelin vous a un peu trop vanté ma personne physique et morale. A peine si je peux faire cinq ou six pas dans mon cabinet et chaque soir mon articulation est enflée. Serai-je en état d'aller à Paris au mois de mai, j'en doute.

Quant à l'humeur elle n'a pas été gaie, mon cher ami, j'ai passé par des états à me casser la gueule. Voilà le vrai.

J'ai eu cependant la force de m'étourdir par des lectures insensées (la valeur d'un volume par jour et avec notes); maintenant je prépare mes trois derniers chapitres et j'espère me remettre à écrire dans une quinzaine. Bref, dans un an, mais pas avant, j'espère en voir la fin.

Aucune nouvelle de Tourgueneff ni de Daudet. Entre deux épreuves tâchez de trouver le temps de *potiner* avec votre ami qui vous embrasse.

Que dites-vous de Labiche candidat à l'Académie française? O mânes de Boileau, où êtes-vous?

Voici une découverte faite par votre serviteur dans la *Réforme* (revue). Yves Guyot trouve que Sarcey ressemble.... à *Diderot* et même lui est supérieur (*sic*); c'est un « Diderot rassis ». Maintenant rêvez.

A Mme Juliette Adam.

Croisset, 25 mars 1879.

J'ai reçu une invitation à une soirée chez Mme Adam pour le dimanche, 30 mars. Merci, chère madame, je puis à peine faire quelques pas dans ma chambre! Cependant mon médecin me jure qu'au commencement de mai, je serai en état d'aller à Paris, c'est-à-dire de monter votre escalier. Cet espoir me soutient. En attendant qu'il se réalise, permettez-moi de vous baiser les mains et de vous dire que je suis votre très humble et affectionné.

A Edmond de Goncourt

Jeudi, 1er mai 1879.

Mon cher ami,

Je suis *enchanté* de votre bouquin! Dans les premières pages je vous ai cherché quelques chicanes de détail comme « et avec, sur eux », etc., puis, zut! emballage complet. Plusieurs fois je me suis retenu pour ne pas pleurer, et cette nuit j'en ai eu un cauchemar (*sic*).

Ne pas avoir fait mourir Nello est d'un goût exquis, précisément parce que le lecteur s'attend à sa mort.

J'ai retrouvé toutes mes sensations de fracture, la douleur au talon et la peur des béquilles. Enfin, mon cher ami, on n'aime pas vos deux frères, on les adore. Personne, je crois, ne comprend mieux que moi les *dessous* de votre bouquin. C'est ferme, rapide, coloré, très artiste et pas artistique, Dieu merci ! On voit vos personnages. Le père Bescapé, sa femme, le chien, etc., etc. La *Talochée* m'excite. La Tompkins est une bonne figure. Bref, rien de vulgaire dans les détails et un chouette ensemble.

En revanche, je désapprouve la Préface, comme intention. Qu'avez-vous besoin de parler directement au Public ? Il n'est pas digne de nos confidences. « Cache ta vie », dit Epictète.

Autre histoire : Tourgueneff qui, en huit jours, ne m'a manqué de parole que *quatre* fois, m'annonce ce matin sa visite pour dimanche.

Je compte ensuite sur la vôtre et, afin de jaspiner ensemble plus commodément, sur la vôtre sans accompagnement. Voulez-vous venir avant ou après le convoi Zola, Charpentier, Daudet ? Arrangez-vous avec les dits sieurs. Vu l'insuffisance de mon personnel je ne peux pas recevoir plus de trois hôtes à la fois.

Réponse prochaine, hein ? et de nouveau bravo, bravissimo, mon cher ami, en vous embrassant tendrement.

A Georges Charpentier

Vendredi soir.

Homme de la Vie moderne,

Vous saurez sans doute que j'ai passé avant-hier quelques heures à Paris, et pourquoi je me suis traîné jusque-là. Le gonflement de mon articulation ne m'a pas permis d'aller plus loin.

J'avais prié Goncourt de s'entendre avec vous et les amis pour organiser deux trains vers Croisset — pas de réponse — mystère.

Dites à Zola que j'ai bourré de coups de crayon aux marges ses dernières élucubrations. Nous en causerons. Vous me verrez mort ou vif dans les premiers jours de juin. Car j'ai plusieurs propositions à vous faire. Ainsi l'*Education sentimentale* redeviendra ma propriété le 10 août prochain, etc.

Malgré un hiver abominable (six mois que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, si j'avais des ennemis — la patte cassée était une plaisanterie à côté du reste); malgré, dis-je, un état moral des plus rigoureux, je n'ai pas cessé un seul jour de travailler pour

La Maison Charpentier!!!!!

et je n'ai plus que deux chapitres et demi à faire. Quant au second volume aux trois quarts fabriqué, je n'ai plus que des attaches à y mettre. Bref, dans un an, nous ne serons pas loin de la terminaison complète et quand vous connaîtrez l'œuvre, vous verrez que j'ai été rapide.

Mon grand âge ou pour mieux dire ma sénilité m'autorisant à beaucoup de libertés, je prends celle d'embrasser madame Marguerite et son époux, malgré les exemples déplorables qu'il offre à nos bords.

Votre...

Ma lettre est bien mal *rédigée* et pleine de choses qui m'exaspèrent. Mais je suis trop éreinté pour faire mieux.

A Mme Roger des Genettes.

Paris, 13 juin 1879 (8 h. du matin).

Vous êtes pour moi un remords depuis un mois que je n'ai pas répondu à votre lettre. Aujourd'hui enfin je me lève exprès de très bonne heure pour vous dire que je ne vous oublie pas.

Votre décision de ne point venir à Paris m'a bien affligé. C'est donc que vous êtes plus malade, pauvre amie! Comme je vous plains! Quelle triste existence que la vôtre! Etes-vous assez héroïque! Quand nous verrons-nous maintenant? J'avais besoin, un besoin sentimental et esthétique, de vous lire les trois quarts de mon roman. Votre bon sourire m'eût soutenu pour le reste. Dieu ne l'a pas voulu. Courbons-nous.

Savez-vous ce qui m'a le plus indigné cet hiver? Ce sont les plaintes sur ma jambe cassée, et elles recommencent depuis que je suis à Paris. « Comme vous avez dû souffrir! — Pas du tout! » Alors on s'étonne et on cause d'autre chose. Oui, ma fracture me devient une scie. C'est comme la *Bovary*, dont je ne peux plus entendre parler, son nom seul m'exaspère. Comme si je n'avais pas fait autre chose !

Les deux premiers jours que je suis arrivé ici je me suis ennuyé à crever, puis j'ai eu plaisir à revoir mes amis. Toute locomotion, tout changement d'habitudes m'est à présent désagréable. Marque de sénilité. Le cœur seul ne vieillit pas, au contraire, peut-être? Mais la littérature devient de plus en plus difficile. Il fallait être fou pour entreprendre un livre comme celui que je fais. Tous les jours je passe mon après-midi à la Bibliothèque nationale où je lis des choses stupides, rien que de l'apologétique chrétienne, maintenant. C'est tellement bête qu'il y a de quoi rendre impies les âmes les plus croyantes. Oh! quand on veut *prouver* Dieu, c'est alors que la bêtise commence.

Connaissez-vous Schopenhauer? J'en lis deux livres. Idéaliste et pessimiste ou plutôt bouddhiste. Ça me va.

Il y a du talent dans l'autobiographie de Vallès (Jacques Vingtras). Pauvre diable! on comprend son fiel. N'importe, c'est un vilain coco, et j'aime mieux la correspondance de Berlioz. A propos, Faure et Gallet vont faire un opéra sur *Faustine*. J'ai rompu avec Catulle Mendès et Reyer va prendre Barbier pour se mettre à *Salammbô*. De plus il y a peut-être moyen de faire jouer la féerie, la fameuse féerie! toujours inédite. Enfin la chance a l'air maintenant moins mauvaise.

A Mme Juliette Adam.

Ma chère confrère,

Ne vous pendez pas, ce serait dommage! et la corde serait trop heureuse. La faute en est à la pitié de votre concierge pour ma claudication. Il m'a conseillé de ne

pas tenter l'ascension de votre escalier, n'ayant guère de chances d'être reçu. J'ai été lâche, j'en suis puni. Quant à mercredi, je ne serai plus à Paris depuis 24 heures. Voilà plusieurs fois que je refuse vos cordiales invitations, ce qui d'abord est bête pour moi, et de plus a l'air grossier — mais l'hiver prochain sera moins sinistre, espérons-le ! et alors je prendrai ma revanche ! En attendant ce plaisir-là, je vous baise les deux mains et je vous prie de croire à une affection qui ne demande qu'à s'affirmer.

Tout à vous, chère Madame.

A Mme Roger des Genettes

Croisset, 15 juillet 1879.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous êtes plus mal, ma chère amie! Est-ce vrai? Dites-moi que non. Cet affreux été n'est bon ni pour les légumes. ni pour les poires, ni pour les gens! Moi il commence à m'agacer le système. On ne se doute pas ordinairement combien le soleil nous est indispensable. Quelle drôle d'idée ont eue nos ancêtres en venant vivre sous des cieux aussi incléments ! Pourquoi habiter des pays bêtes? afin d'avoir plus d'esprit, sans doute.

En ce moment, je fais travailler le mien d'une façon acharnée, j'ai repoussé tous les livres et j'écris, c'est-à-dire je barbote dans l'encre sans discontinuer. Me voilà à la partie la plus rude (et qui peut être la plus haute) de mon infernal bouquin, c'est-à-dire à la métaphysique ! Faire rire avec la théorie des idées innées ! Voyez-vous le programme! Enfin j'espère au commencement de septembre n'avoir plus que deux chapitres !

Mais je suis encore loin de la terminaison totale. Alors je pousserai un beau *ouf* de satisfaction, je vous en réponds! Il faut être fou pour avoir entrepris une pareille tâche! Mais nous ne ferions rien, dans ce monde, si nous n'étions guidés par des idées fausses. C'est une remarque de Fontenelle que je ne trouve point sotte.

La mort du prince impérial qui m'a frappé comme une image d'Epinal, tant elle est violente et sauvagesque, commence à devenir une *scie;* ne trouvez-vous pas? J'étais à Paris aux premières loges, quand la nouvelle en est venue, et j'ai contemplé la gigantesque bêtise de Messieurs les bonapartistes. La princesse a été très affligée et très raisonnable et le prince plein de réserve.

Autre *scie*, la loi Ferry. Ceux qui la défendent et ceux qui l'attaquent m'embêtent également, car des deux côtés on est d'une mauvaise foi insigne. Ce qu'elle a de pire contre elle, c'est qu'elle est inapplicable. Les Jésuites porteront un bonnet rouge, voilà tout. On aura la liberté religieuse quand on aura supprimé du Code pénal les attaques à la religion. Mais cela est peut-être trop fort pour les têtes françaises.

J'ai lâché Catulle Mendès et Reyer prend pour librettiste du Locle. Mais avant la première de *Salammbô*, grand opéra, etc., il se passera encore bien du temps. Faure et Gallet commencent un opéra sur *Faustine*. On imprime *Salammbô* chez Lemerre et l'*Education sentimentale* chez Charpentier.

Peut-être que le château des Cœurs paraîtra au jour de l'an, avec des illustrations, puisqu'il m'est impossible de lui donner des décors. Cela est un de mes chagrins littéraires (est-ce un chagrin?), ne pas voir sur les planches le tableau du cabaret et celui du Pot-au-Feu!

A la même.

1879.

Vous me parlez de l'*Éducation sentimentale* et votre lettre tantôt m'a surpris en train de corriger les épreuves d'*icelle* (une édition de Charpentier qui doit paraître dans une quinzaine).

Pourquoi ce livre-là n'a-t-il pas eu le succès que j'en attendais? Robin en a peut-être découvert la raison? C'est trop vrai, et esthétiquement parlant il y manque : *la fausseté de la perspective*. A force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide ou bien la lumière, doit frapper sur un point de la boule. Or, rien de tout cela dans la vie. Mais l'art n'est pas la nature. N'importe, je crois que personne n'a poussé la probité plus loin. Quant à la conclusion, je vous avoue que j'ai gardé sur le cœur toutes les bêtises qu'elle a fait dire.

Autre guitare. La *Vie moderne*, appartenant à Charpentier, publiera prochainement le *Château des cœurs*, avec un dessin de ma nièce et des illustrations faites par des décorateurs. Lemerre, le 15 de ce mois, fait paraître *Salammbô* dans sa bibliothèque. Vous voyez si depuis deux mois je suis dans les épreuves!

Hélas! j'en ai subi de toute sorte. (Un mot.) Un homme que je regardais comme mon ami *intime* vient de se montrer envers moi du plus plat égoïsme. Cette trahison m'a fait souffrir. Les coupes d'amertume ne sont pas ménagées à votre vieil ami, et je lis des choses stupides ou plutôt stupidifiantes; les brochures religieuses de Mgr de Ségur, les élucubrations du P. Hu-

guet, jésuite, Baguenault de Puchesne, etc., et cet excellent M. Nicolas qui prend *Wolfenbuttel* pour un homme (à cause des fragments de Wolfenbuttel), et par conséquent il tonne contre Wolfenbuttel ! La religion moderne est quelque chose d'ineffable, décidément, et Parfait, dans son *Arsenal de la dévotion*, n'a fait qu'effleurer la matière. Dans le manuel, *les Pieuses domestiques*, que dites-vous de ce titre de chapitre : *De la modestie pendant les grandes chaleurs ?* puis conseil aux bonnes de ne pas se mettre en service chez les comédiens, les aubergistes et *les marchands de gravures obscènes !* Ça ce sont des fleurs, et les imbéciles déclament contre Voltaire qui est un spiritualiste ! et contre Renan qui est un chrétien. O bêtise ! ô infini !

J'aurai du mal dans mon chapitre IXe, *la Religion*, à garder l'équilibre. Mes pieuses lectures rendraient impie un saint.

Oui, je vous lirai mon roman quand il sera fini et j'irai à Villenauxe s'il n'y a pas d'autre moyen ; mais vous me rendriez un vrai service en venant à Paris. Notez que cette lecture, faite à haute voix, demandera plusieurs jours.

Mais quand aurai-je fini ? Pas avant le commencement d'avril, puis il me faudra encore six mois au moins pour le second volume. Rien n'est conclu avec la revue de Mme Adam. Il est probable, cependant, si *l'on m'offre beaucoup d'or*, que je pousserai là ma copie.

Que vous ayez à vous plaindre du *Moniteur*, ça ne m'étonne pas, le Dalloz étant entre nous un vilain coco et qui s'est conduit envers moi comme un vrai polisson.

Je connais l'article de Poupard-Davyl contre Dau-

det; mais est-ce que tout cela regarde le public!

L'autobiographie du père Michelet, dans le *Temps*, m'a paru une platitude. Je soupçonne son épouse d'y avoir trop collaboré; d'ailleurs, je n'aime les confessions que lorsqu'elles sont excessives. Pour qu'un monsieur vous intéresse en parlant de sa personne, il faut que cette personne soit exorbitante en bien ou en mal. Donner au public des détails sur soi-même est une tentation de bourgeois à laquelle j'ai toujours résisté.

Pourquoi trouvez-vous la politique *si laide?* Quand donc a-t-elle été jolie?

Avez-vous admiré la fête de Florian? Dans quel but fêter Florian? C'est un comble! Et le père Hugo qui était président d'honneur! Farce! farce!

A Georges Charpentier.

Dimanche, 14 septembre 1879.

Mon cher ami,

Raçon m'a envoyé ce matin deux paquets d'épreuves que j'ai corrigées tout de suite. Je les lui renvoie.

Il faudrait que vous prépariez la petite note historique qui doit précéder le réquisitoire de Pinart et le plaidoyer de Senard.

Est-ce bien utile, cette note? Ne serait-il pas mieux de mettre tout simplement : huitième chambre de... etc. (voir la *Gazette des Tribunaux*, et numéros de décembre pour la date), puis d'étaler sans aucun préambule l'œuvre du sieur Pinart?

Cependant il faudrait dire clairement que la *Revue de Paris* m'avait fait des suppressions.

J'ai passé une heure à rechercher encore mon *assignation!* Je l'ai, j'en suis sûr! Mais où est-elle? Je ferai une troisième tentative, après quoi j'y renonce.

Il faudra dans les deux discours Pinart et Senard faire des références pour les pages afin qu'on puisse voir de suite, dans le volume, les endroits qui étaient incriminés dans les numéros de la *Revue*.

Cela sera imprimé en plus petit texte au bas de la page.

Je n'ai fait aucune correction au titre, mais « édition nouvelle » ne me paraît pas suffisant, pour vous. — Dans l'intérêt de la vente, ne faudrait-il pas indiquer quelque chose de plus?

Et si on faisait pour les cent premiers exemplaires une couverture différente et qui tirât l'œil un peu plus que la couverture ordinaire de votre Bibliothèque? Qu'en dites-vous?

Je vous prie, mon cher ami, de me mettre aux pieds de Mme Charpentier et de me croire votre...

Au même.

Mardi, 1879.

Mon bon,

Vous recevrez en même temps que ceci la fin de *Salammbô*. Je ne sais si j'ai donné le bon à tirer de ce qui s'étend de la page 506 à 511? *Veillez-y*. Quel imprimeur! Regardez les en-têtes de pages et la quantité de lettres qui sont de travers! — Enfin, c'est fini, Dieu merci!

Bergerat a dû recevoir dimanche matin les deux dessins de Croisset? Nous avons fait, ma nièce et moi,

tout ce que nous avons pu pour satisfaire le dit rêve. S'il n'est pas content, zut!

Quand paraît le *Château des Cœurs?* ne pas oublier la *Chanson des brises*.

Quant à M. Laffitte, je sais qu'il admire le « *voyage autour de ma chambre* » de Mossieu de Maistre ! ce qui me dispose médiocrement à lui être agréable; 2° faire annoncer mon roman en plein succès de *Nana* me semble peu adroit; 3° il est promis à Mme Adam ; et 4° si l'on veut que je ne l'achève pas, c'est d'en parler maintenant. La moindre réclame me couperait la musette, absolument.

Attendons au moins le *Château des Cœurs*! Donc, usqu'à nouvel ordre : je *refuse*.

Autre guitare : Vous avez fait au milieu de septembre un nouveau tirage de *Salammbô* et l'*Education sentimentale* va reparaître. Vous seriez bien aimable de m'allonger maintenant le montant de ces deux éditions, en prélevant ce que je vous dois comme acquisitions de livres. Le jeune Guy doit venir me voir le 8 du mois prochain. Il irait prendre l'argent chez vous. Faut-il le prévenir? Réponse là-dessus, *je vous prie*, et sur le reste.

Oui j'ai lu *Nana!* (8 feuilletons), et je trouve ça splendide, vous pouvez le dire à l'auteur de ma part en lui serrant la main.

A Mme Tennant.

Croisset, 13 octobre 1879.

Hélas non, ma chère Gertrude, je ne serai pas à Paris à la fin de ce mois, devant rester ici jusqu'au

printemps prochain. époque où j'espère avoir fini mon lourd bouquin ; ce petit travail m'aura demandé plusieurs années et il me tarde d'en être débarrassé. Mais puisque vous passerez l'hiver à Florence, j'espère vous voir à votre retour, vers le commencement d'avril. Tâchez d'avance de dresser vos batteries en conséquence. Je vous en prie, *vous en supplie* !

L'année n'a pas été meilleure pour moi que pour vous. Depuis quatre ans, j'ai enduré des chagrins tels que je m'étonne de n'en être pas devenu fou. Mon horizon paraît se désembrunir un peu. Si je vous voyais plus souvent, ce serait un coin d'azur. Il me semble que vous devez aussi sentir le besoin de causer ensemble du vieux temps. Nous avons tant de choses à dire, n'est-ce pas, ma chère jeunesse retrouvée?

Caroline espère avoir votre visite prochainement ; elle sera au faubourg Saint-Honoré à partir de dimanche prochain.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Je lis vos moindres billets avec avidité.

Souvenirs affectueux à vos charmants enfants, et à vous du fond de mon cœur les meilleures tendresses de votre vieil ami.

A Guy de Maupassant.

Croisset, mardi 21 octobre 1879.

C'est convenu. De samedi prochain en quinze je verrai votre chère binette. J'en ai à vous dégoiser.

Ne me parlez pas du réalisme, du naturalisme ou de l'expérimental ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties !

Je viens de finir les *Rois en exil*. Qu'en pensez-vous ? Quant à moi... hum, hum !

Pouvez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff ?

Si vous n'avez rien de mieux à faire, en passant par le passage Choiseul, entrez chez Lemerre et dites-lui que je m'étonne : 1° de ne pas voir paraître *Salammbô* et 2° de ne pas recevoir de réponse à ma dernière lettre qui concernait Mélœnis.

Je vous embrasse.

A Emile Zola.

Croisset, vendredi. 1879.

La préface de vos *Haines* m'a ravi, mon cher Zola. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne la connaissais pas et j'en suis féru ! Bravo ! Voilà comme il faut parler.

Quant aux différents articles du volume, je suis de votre avis en ce qui concerne l'abbé X***, Prudhon et le catholique hystérique. J'ai relevé plusieurs témérités dans *l'Egypte il y a trois mille ans*, et des choses qui, selon moi, sont inexactes. Je vous trouve bien indulgent pour Erckmann-Chatrian. Quant à Manet, comme je ne comprends goutte à sa peinture, je me récuse.

Et je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime.

J'ai trouvé Alphonse Daudet bien éreinté. Mes lectures sont finies et je n'ouvre plus aucun bouquin jusqu'à la terminaison de mon roman.

Votre vieux.

A Mme Juliette Adam.

Croisset.

Ma chère confrère,

Je prends la liberté de vous envoyer par le même courrier une pièce de vers que je trouve très remarquable et pouvant orner votre revue.

L'auteur, Guy de Maupassant, est attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique. Je lui crois un grand avenir littéraire d'abord, — et puis je l'aime tendrement parce que c'est le neveu du plus intime ami que j'aie eu, auquel il ressemble beaucoup du reste — un ami mort il y a bientôt trente ans, celui à qui j'ai dédié mon *Saint Antoine*. Enfin, je vous serais très reconnaissant d'insérer son petit poème. Le dit jeune homme a fait jouer l'hiver dernier un petit acte chez Ballande, qui a eu beaucoup de succès : « Histoire du vieux temps ». Il est connu dans le monde des Parnassiens. Notre ami Georges Pouchet m'a donné de vos nouvelles, la semaine dernière. S'il vous donne des miennes, il pourra vous dire que je travaille violemment — *et pour vous*.

Je vous serre la main bien cordialement comme confrère. Après quoi, je me permets de vous la baiser comme homme, en vous priant de croire, chère Madame, que je suis entièrement vôtre.

A Mme Roger des Genettes.

Il faut que je vous remercie tout de suite ; car vous venez de me faire du bien. Les anciens vers que vous m'envoyez m'ont tellement ému que j'en ai pleuré comme un veau, et ces larmes m'ont soulagé ! Merci, du fond de ma tendresse. Lemerre, enfin, imprime les poésies complètes de notre ami. Avez-vous quelques vers ? Voulez-vous qu'ils ne soient pas perdus ?

Vous n'avez pas compris le sens de mon indignation ; je ne m'étonne pas des gens qui cherchent à expliquer l'incompréhensible, mais de ceux qui croient avoir trouvé l'explication, de ceux qui ont le bon Dieu (ou le non Dieu) dans leur poche. Eh bien oui ! tout dogmatisme m'exaspère. Bref, le matérialisme et le spiritualisme me semblent deux impertinences.

Après avoir lu, dernièrement, pas mal de livres catholiques, j'ai pris la philosophie de Lefebvre (« le dernier mot de la science ») ; c'est à jeter dans les mêmes latrines. Voilà mon opinion. Tous ignorants, tous charlatans, tous idiots qui ne voient jamais qu'un côté d'un ensemble, et j'ai relu (pour la troisième fois de ma vie) tout *Spinosa*. Cet « athée » a été selon moi le plus religieux des hommes, puisqu'il n'admettait que *Dieu*. Mais faites comprendre ça à ces messieurs les ecclésiastiques et aux disciples de Cousin !

Ce que vous me dites de ma nièce est gentil. Elle est mon élève, c'est vrai, et j'en suis fier ; car une femme qui n'est ni une bourgeoise, ni une cocotte, voilà une rareté.

J'en veux à Saint-René Taillandier pour ses inepties historiques à propos de *Saint Antoine*.

Je vous embrasse, sans la moindre cérémonie.

A Guy de Maupassant.

Mardi, 25 octobre 1879.

Mon bon,

Je viens d'écrire à Mme Adam une lettre chaude en lui annonçant l'envoi de votre manuscrit qu'elle doit recevoir demain soir. Je n'ai pas parlé d'argent. Quand elle aura reçu votre poème, nous verrons. Les républicains sont généralement si pudiques que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception? Mais je crois que le côté goëthique séduira la dame.

Vous savez que Pouchet est son grand ami. Parlez-en au dit sieur et à Tourgueneff aussi.

C'est *très bien* votre Vénus. Je n'y vois rien à reprendre que deux petites incorrections grammaticales, mais elles peuvent se défendre. Dormez sur vos deux oreilles. C'est bon.

Connaissez-vous Theuriet? Il a publié des vers dans le papier de Mme Adam; en sachant combien il a reçu ce sera une base pour demander.

Que dites-vous de ce bon Bergerat qui ne répond pas à mes lettres et de Lemerre se privant de m'expédier les premières épreuves des poésies de Bouilhet, que je devais avoir « la semaine prochaine ». Quelles quantité de m.... molles on rencontre à chaque pas que l'on fait, mon pauvre ami!

Ma religion (Exégèse et apologétique chrétiennes) m'exténue! Je n'aurai pas fini au jour de l'an! Il faut

en prendre son parti. J'ai peur d'être terminé moi-même avant la terminaison de mon roman. Quel fardeau qu'un pareil bouquin !

A Paul Alexis.

Lundi soir, 8 décembre 1879.

C'est très gentil, votre acte ! Pourquoi n'y en a-t-il pas trois? Je vous remercie d'avoir fait un dénouement qui n'est pas poncif. Puisqu'il est en dehors de la morale vulgaire, il est donc bon ; que le public l'ait avalé, voilà ce qui m'étonne.

Mais *entre nous*, mon cher ami, je trouve que dans votre préface, vous donnez une importance exagérée aux organes génitaux? Qu'importe que... ou que l'on ne... pas, ô mon Dieu! Les Classiques avaient le cocuage qui est une chose gaie ; les romantiques ont inventé l'adultère qui est une chose sérieuse. Il serait temps que les naturalistes regardassent cette action comme indifférente.

Toutes mes amitiés à Zola. J'ai bien envie de lire son bouquin

A Mme Régnier.

Mercredi, 19 décembre 1879.

C'est charmant, votre Conte de Fées et d'un excellent style. Je ne ferai qu'une remarque. Pourquoi votre

Méduse ne se sauve-t-elle pas en vertu de ses mérites, par ses propres efforts, plutôt que par ceux de Sans Malice?

La page 15 est adorable de facture! et il y en a bien d'autres! Mais je suis *Hindigné* contre vos illustrations! quel dessin! et quelles inventions! Est-il possible d'exécuter plus lourdement la littérature! Le frontispice, surtout, est de la vraie démence! Le portrait d'une cocotte pour figurer un être idéal! Tout ce qu'il y a de plus connu et poncif, sous prétexte de nous faire rêver à l'insaisissable! Grévin dans l'azur! Non, ma parole d'honneur, j'en suffoque de colère! Et les cassures japonaises au bas des draperies — pourquoi le Japon? Mais le chic! le chic! Charpentier se pâme là-devant je suis sûr?

A vous, chère confrère, mes meilleures tendresses.

Si vous pouviez me trouver moyen de vous relire sans illustrations, j'aurais plus de liberté d'esprit; mais j'en ai l'intellect perturbé.

A Mme Juliette Adam.

Croisset, mardi 2 décembre 1879.

Chère confrère,

« Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux », comme dit le père Hugo au Père éternel.

1° J'attends, en épreuves, l'élucubration du bon Tourgueneff et la garderai par devers moi, le moins de temps possible.

2° Pas d'imprudence! *Mes Deux Bonshommes ne sont pas près d'être finis!* Le premier volume sera terminé cet été, mais quand? et le second me demandera bien

encore six mois; si toutefois je ne suis pas moi-même fini — avant l'œuvre! — Depuis *six* ans que j'y suis attelé, je commence à en avoir assez! Donc *je vous en prie*, n'annoncez rien, ne faites rien, il me sera impossible de vous remettre le *ms* avant la fin de 1880.

3° Avez-vous reçu la *Vénus rustique* de Guy de Maupassant?

Qu'en faites-vous? il me semble que ces vers-là ne déshonoreront point votre papier?

4° Comme vous êtes une personne considérable! et qu'on sait que je suis de vos amis, on fait des bassesses auprès de moi. Donc je suis chargé de vous recommander pour un article ou une réclame un livre de jour de l'an, déposé dans vos bureaux; cela a pour titre: *La Princesse Méduse*, par Daniel Darc (autrement Mme Régnier, femme d'un médecin de Mantes), édité chez Charpentier.

A vos genoux, en vous baisant la main ou plutôt les mains.

A Guy de Maupassant.

Croisset, 3 décembre 1879.

Ci-inclus, mon chéri, l'autographe de Mme Adam, ça peut servir. Voilà bien les journaux! Oh! mon Dieu! mon Dieu!!! Déroulède assimilé à Leconte de Lisle et Theuriet donné pour modèle! La vie est lourde et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

A Mme Tennant.

Croisset, mardi soir.

Merci de votre lettre, ma chère, ma bien chère Gertrude. Dolly aurait tort de me faire des reproches. Je suis désolé de n'être pas à Paris puisque vous y êtes (ma volonté là-dedans n'y est pour rien, soyez-en sûre). Mais il faut revenir au printemps, vers la fin de mars ou le milieu d'avril; à cette époque je serai tout à votre disposition. Le premier volume de mon infernal roman sera fini, le second ne me demandera plus que six mois et je regarderai l'œuvre comme terminée. Ce que c'est? Cela est difficile à dire en peu de mots.

Le sous-titre serait : « Du défaut de méthode dans les sciences ». Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes. Les femmes y tiennent peu de place et l'amour aucune. Votre Américain a été fort mal renseigné. Je crois que le public n'y comprendra pas grand'chose? Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés. Peut-être sera-ce une lourde sottise? à moins que ce ne soit quelque chose de très fort? Je n'en sais rien! et je suis rongé de doutes, accablé de fatigue

Cette année (1879), je n'ai, en tout, passé que deux mois à Paris. Donc personne moins que moi n'est au courant des nouveautés et curiosités de la capitale. Caroline vous renseignera là-dessus mieux que son oncle. Vos filles connaissent-elles le musée de Cluny et celui de l'Hôtel Carnavalet? La collection des médailles à la bibliothèque de la rue Richelieu? Il y a une promenade obligatoire pour les étrangers, c'est

une partie de canot dans les égouts! Mais le temps n'est pas très propice. Quant aux théâtres, j'ignore absolument ce qui s'y passe. Voilà *plusieurs années* que je n'ai mis les pieds dans une salle de spectacle. Je ne suis pas un provincial, mais un sauvage.

Vous n'avez pas dû vous divertir prodigieusement au cours de M. Caro, l'homme est bien médiocre. Quant à mon amie Sarah Bernhardt et à Coquelin, cela dépend de ce qu'ils auront joué.

Ma nièce m'a écrit que votre seconde fille était embellie et que l'aînée était de plus en plus spirituelle. Je leur porte une vraie tendresse! et à vous, donc!

Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, ma chère Gertrude.

A vous du fond du cœur et tout entier votre...

A Guy de Maupassant.

Croisset, 2 janvier 1880.

Que 1880 vous soit léger, mon très aimé disciple! Avant tout plus de battements de cœur, santé à la chère maman; un bon sujet de drame qui soit bien écrit et vous rapporte cent mille francs. Les souhaits relatifs aux organes génitaux ne viennent qu'en dernier lieu, la nature pourvoyant d'elle-même.

Ah! ça, vous allez donc publier un *volume!* Un volume de vers bien entendu, mais d'après votre lettre le conte rouennais en fait partie? et puis vous dites *nos* épreuves; qui cela, *nous?*

J'ai grande envie de voir l'élucubration anti-patriotique. Il faudrait qu'elle fût bien forte pour me révolter.

Dans une quinzaine j'espère avoir fini mon chapitre

(l'avant-dernier)!!! Tâchez de venir dans trois semaines. Je vous embrasse.

A Emile Zola.

Mercredi soir.

Mon cher ami,

Inutile de poser, n'est-ce pas? ou de faire semblant de ne point *l'*avoir lu, quand, au contraire, je *l'*ai lu trois fois! La pudeur seule m'a empêché d'en faire part à ma cuisinière. Du reste, elle ne l'eût pas compris.

Comme vous y allez! comme vous me vengez! Mon opinion secrète est que vous avez raison, c'est un livre *honnête*. Mais n'ai-je voulu faire dire au roman plus qu'il ne comporte?

Quand le mois de janvier sera passé, il faudra venir me voir. Arrangez-vous pour cela d'avance avec les amis. Ce sera une petite « fête de famille » qui me fera du bien. A cette époque je serai, espérons-le, dans mon dernier chapitre.

Je travaille beaucoup — mais j'en ai assez! et le froid m'embête.

Si vous n'êtes pas surchargé de copies, envoyez-moi de vos nouvelles. Mon impatience de lire *Nana* n'a d'égale que mon envie de vous montrer mes *Bonshommes*. — Quand paraît votre volume?

Re-merci. — Je vous embrasse.

A Mme Tennant.

Mardi soir, 13 janvier 80.

Ne soyez pas triste, ma chère Gertrude. Songez que vous en avez encore *d'autres* qui ont besoin de vous ! et qui en auront toujours besoin. Votre lettre m'a été au cœur, ma vieille amie. Comme je voudrais vous voir souvent et rès longtemps, seul à seul. Nous avons ant de choses à nous dire, n'est-ce pas ?

Je souhaite à Eveline tout le bonheur que méritent son gentil caractère et son extraordinaire beauté. Un poète pour mari ? Diable ! une bourgeoise française n'aurait pas fait cela et je ne vous aime que davantage si c'est possible. Être poète, jeune, riche et épouser celle qu'on aime ! il n'y a rien au-dessus de ça ! et j'envie votre gendre, en faisant un retour sur mon existence si aride et si solitaire.

Le voyage de Rome est remis, très bien. Mais celui de Paris ; non, n'est-ce pas ? J'espère vous voir au printemps.

Je suis content que Daudet vous ait plu. L'homme, comme le talent, est plein de séduction, un pur tempérament méridional. De son côté il m'a écrit une lettre enthousiaste à votre endroit.

J'ai peur que vous ne soyez retournées en Angleterre, aussi je vous y adresse ma lettre.

Un petit mot de temps à autre, n'est-ce pas ?

Mille vraies tendresses.

A Mme Marguerite Charpentier.

Mardi.

Chère madame Marguerite,

Votre aimable billet de Jour de l'An s'est beaucoup promené avant de me parvenir, la poste n'ayant pu lire l'adresse, qui me semble lisible cependant.

C'est moi qui aurais dû vous écrire le premier ! l'excuse à ma goujaterie est que je suis éreinté, écrasé jusque dans les moelles, il y a des moments où j'ai peine à lever une plume — et tout cela pour qui ? — pour la « Maison Charpentier » ! Aujourd'hui seulement j'ai fini mon avant-dernier chapitre ! — et lundi prochain je me mets au dernier, qui me demandera encore trois ou quatre mois.

Maintenant autre guitare : je demande à votre mari comme *un service personnel* de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir aux Français une petite pièce de lui.

J'insiste. Le dit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent ! C'est moi qui vous l'affirme et je crois m'y connaître. — Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public, — et il est poète, sans étoiles, ni petits oiseaux. — Bref, *c'est mon disciple* et je l'aime comme un fils.

Si votre légitime ne cède pas à toutes ces raisons-là, je lui en garderai rancune, cela est certain. De plus le même Charpentier me doit des excuses pour ne m'avoir point transmis le splendide article de Zola sur l'*Edu-*

cation sentimentale. Sans un ami (de Rouen) qui me l'a envoyé, j'eus été privé de cet encens.

Embrassez vos mioches pour moi, me permettant de commencer par leur mère, licence qu'autorise le grand âge de votre tout dévoué et affectionné. Quand aurons-nous un petit éditeur ?

A Guy de Maupassant.

Mon cher Guy,

Je viens d'écrire non à Charpentier, mais à son épouse pour qu'elle lui demande de ma part et comme un *service personnel* de publier tout de suite votre volume. J'insiste sur les raisons, fais votre éloge et lui dis que s'il n'exécute mes désirs, je me fâche.

Ma lettre vous servira-t-elle ? Problème. La *Revue Moderne* m'a envoyé votre « mur » pourquoi l'ont-ils à moitié démoli ? La note de la rédaction qui vous fait mon parent est bien jolie. Du reste cette revue me paraît gigantesque ! Sarah Bernhardt comparée à Frédérick Lemaître et à George Sand ! et dans l'article sur l'Odéon : après la Ligue, la Renaissance ! ! ! Si ce sont là les « Jeunes », je redemande Baour-Lormian.

Quant à votre *mur* plein de vers splendides, il y a des disparates de ton. Ainsi le mot *bagatelle* vous verse une douche glacée. L'effet comique arrive trop tôt, mais admettons que je n'aie rien dit ; il faut voir l'ensemble.

Que vous avez raison quant aux visites ! ! ! Quelle scie ! Mais les gens du monde sont sans pitié, mon bon.

Ah ! n... de D... ! j'oubliais une chose griève. A qui s'adresser dans votre établissement pour carotter le marbre devant servir à Guillaume qui va faire le buste de Bouilhet ? La chose presse, car les travaux de maçonnerie vont être mis en adjudication et Sauvageot, l'architecte de la ville, me prie de me hâter.

Au même.

Croisset.

Parlons d'abord de la « Répétition », puis nous causerons de « Boule de Suif ». Eh bien, c'est très, très gentil ! Le rôle de René ferait la réputation d'un acteur et c'est plein de bons vers, tels que le dernier de la page 53. Je ne vous signale pas les autres, étant trop pressé. La volte-face de l'amant et l'arrivée du mari sont dramatiques. C'est amusant, fin, de bonne compagnie, charmant.

Envoyez donc un exemplaire de ce volume à la princesse Mathilde avec votre carte fichée à la page de votre titre. Je voudrais bien voir jouer cela dans son salon !

Mais il me tarde de vous dire que je considère « Boule de Suif » comme un *chef-d'œuvre*. Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi, deux ou trois fois j'ai ri tout haut (*sic*).

Le scandale de Mme Brainne me donne le vertige ! Je rêve !...

Je vous ai mis sur un petit morceau de papier mes

remarques de pion. Tenez-en compte, je les crois bonnes.

Ce petit conte *restera*, soyez-en sûr ! Quelles belles binettes que celles de vos bourgeois ! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et vrai ! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte « ma chère enfant », et la fin ! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre chante la Marseillaise, sublime. J'ai envie de te bécotter pendant un quart d'heure ! Non ! vraiment, je suis content ! je me suis amusé et j'admire.

Eh bien, *précisément* parce que c'est raide de fond et embêtant pour les bourgeois, j'enlèverais deux choses, qui ne sont pas mauvaises du tout, mais qui peuvent faire crier les imbéciles, parce qu'elles ont l'air de dire : « Moi je m'en f... » : 1° dans quelles frises, etc., ce jeune homme jette de la fange à nos armes ; et 2° le mot *tetons*. Après quoi le goût le plus bégueule n'aurait rien à vous reprocher.

Elle est charmante, votre fille ! Si vous pouviez atténuer son ventre au commencement, vous me feriez plaisir.

Excusez-moi près d'Hennique ! Vraiment je suis accablé par mes lectures ! et mes pauvres yeux n'en peuvent plus. J'ai encore une douzaine d'ouvrages à lire avant de commencer mon dernier chapitre. Je suis maintenant dans la phrénologie et le droit administratif, sans compter le *De Officiis* de Cicéron et le *Coït des Paons*.

Vous qui êtes (ou qui mieux avez été) un rustique, avez-vous vu ces bêtes se livrer à l'amour ?

Je crois que certaines parties de mon chapitre manqueront de chasteté ? j'ai un moutard de mœurs inconvenantes et un de mes bonshommes pétitionne pour qu'on établisse un b... dans son village.

Je vous embrasse plus fort que jamais.

J'ai des idées sur la manière de faire connaître « Boule de Suif », mais j'espère vous voir bientôt. J'en demande deux exemplaires ; rebravo ! n... de D...

Au même.

Croisset, 8 janvier 1880.

Mon chéri,

Le titre est bon ! *Des vers*, par G. de M***. Gardez-le...

Je doute que ma lettre à Mme Charpentier vous serve à quelque chose ? Elle a dû lui parvenir le jour même de son accouchement, et son époux était alité, détail que j'ai su par Mme Régnier. Mais c'est samedi que paraît le commencement du *Château des cœurs*. Après quoi j'écrirai au dit Charpentier lui-même et lui reparlerai de vous. Mais allez souvent dans sa boutique ! Assommez-le ! Importunez-le ! Fatiguez-le ! C'est là la seule méthode. A force d'embêter les gens, ils cèdent.

Je compte sur vous pendant les jours gras, c'est-à-dire dans une quinzaine. Arrangez-vous pour passer ici au moins un jour plein et prévenez-moi un peu d'avance.

Maintenant je prépare mon dernier chapitre : l'*Education*. Si je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre ministère j'y trouverais, j'en suis sûr, des trésors ! Mais par où commencer les recherches ? Il me faudrait des choses caractéristiques comme programmes d'études et comme MÉTHODES.

Je veux montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit,

ne signifie pas grand'chose, et que la nature fait tout ou presque tout.

Avez-vous un catalogue de votre bibliothèque? Parcourez-le et voyez ce qui peut me servir. Si je vous lisais mon plan, vous verriez ce qui me conviendrait. Il sera fait dans une quinzaine.

Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne chez Charpentier et pensez à moi. Je vous embrasse tendrement.

A Gustave Toudouze.

Croisset, 21 janvier 1880. Mercredi soir.

J'ai passé toute l'après-midi à vous lire, mon cher ami, et je vous crie bien haut *bravo !* sans restriction aucune.

Jules de Goncourt m'appelait « un gros sensible ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai eu souvent les yeux mouillés — une fois même, il a fallu prendre son mouchoir ! — Votre roman déborde de sensibilité ou plutôt de sentiment, ce qui vaut mieux — et pas de mièvrerie, pas de grimace. Cela est sain et *bon*, — et habile, car l'intérêt ne se ralentit pas une minute. — J'ai *dévoré* vos 370 pages !

L'émotion m'a empoigné au dîner du médecin, quand il rentre chez lui, et elle n'a cessé. — Mais vous avez du TALENT, mon camarade ! — Aucun mot ne m'a choqué, — rien de vulgaire. Ce livre-là doit vous faire adorer des femmes — et apprécier, applaudir par les artistes.

On voit que vous aimez votre mère, c'est *senti*.

Gardez-la le plus longtemps que vous pourrez. Je vous envie !

Je n'aime pas beaucoup a mort de Fougerin, qui ne meurt qu'après avoir fait sa recommandation à Gaston. Cela est un peu voulu. C'est la seule tache que j'aperçoive.

L'épilogue est fort beau, le retour de tendresse de Mme Lambelle pour sa bru.

Dans la vieille Claudine, il y a des naïvetés adorables.

Enfin le problème est résolu : moral et pas c...!

Encore une fois, mon cher ami, toutes mes félicitations bien sincères, et à vous *ex imo*.

A Mme Roger des Genettes.

Croisset, 24 janvier 1880.

Je crois que vous errez, ma chère amie, et que je vous avais écrit vers le jour de l'an? Ce qu'il y a de sûr c'est que j'attendais de vos nouvelles, un peu anxieusement. Du reste il ne faut pas m'en vouloir si je suis en faute. Songez que j'ai en moyenne trois ou quatre lettres à écrire par jour, et de deux à trois volumes à lire par semaine. Sans compter ce qu'il faut que je lise pour mon travail. Si bien que maintenant je suis débordé, mes yeux ne suffisent plus à ma besogne, ni le temps non plus. Je suis obligé de répondre aux jeunes gens qui m'envoient leurs œuvres que maintenant je ne puis plus m'occuper d'eux et je me fais (bien entendu) autant d'ennemis.

Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes *Deux Bonshommes?* A

plus de 1500 ! Mon dossier de notes a 8 pouces de hauteur et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant ; de cela, j'en suis sûr.

Enfin je commence mon *dernier chapitre !* Quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai), j'irai à Paris pour le second volume qui ne me demandera pas plus de six mois ; il est fait aux trois quarts et ne sera presque composé que de citations. Après quoi, je reposerai ma pauvre cervelle qui n'en peut plus.

Lisez donc la « Paix et la guerre » de Tolstoï, trois énormes volumes, chez Hachette. C'est un roman de premier ordre, bien que le dernier volume soit raté.

Je n'ai pas souffert du froid, mais j'ai brûlé 18 cordes de bois sans compter un sac de coke par jour. J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, et en somme parfaitement bien ; bien que ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie* et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer* et je ne respire librement que dans le désert. Les querelles de bonapartistes sont pourtant divertissantes.

Les collèges de filles de Camille Sée ne me semblent pas plus drôles que les couvents, après tout, et la question du divorce me *tanne* prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Oui, les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant. » Cela est inique mais folichon.

Le château des Cœurs a commencé à paraître dans le numéro d'hier.

A Paul Alexis.

Dimanche 1er février 1880.

Merci de votre volume, mon brave Alexis, il m'a fait grand plaisir.

J'avais déjà lu *Lucie Pellegrin*, et il m'en était resté le souvenir d'une chose roide. Elle m'a semblé plus roide encore : ça a *de la poigne*. C'est fort et amer ! et on sent que c'est *vrai*. La chienne enceinte est une trouvaille d'artiste. Il y a des mots et des traits bien heureux, tels que l'Adèle « qui aurait couché avec le roi des Belges » et page 25, le sang qui coule sur la cuvette; page 41, « Ça a des envies comme une femme, une chienne enceinte... » ; page 42, « envie de me pocharder avec vous » ; page 44, « parce que je ne fais plus la noce ». — Et la mort, magnifique.

Dans *Monsieur Fraque*, j'ai remarqué surtout la psychologie page 72. « Elle poussait l'injustice..... » « Elle se sentit toute disposée à lui rendre la vie dure. » La villa Poorcels (78) très juste ! et l'évêque qui vient ! — 82 : je blâme *absolument* le mot « Si jeune, monsieur... » parce qu'il est connu ! (et dans Balzac et dans Soulié). -- 84 ; Je ne crois pas qu'on puisse être magistrat et garde national. (?) S'en informer ! ces deux fonctions me paraissent incompatibles. — L'amour de Mme Fraque pour le petit prêtre vient très bien. Le pasteur protestant et sa famille sont excellents. — 44 : *parfaite*, la distribution des prix : je m'y suis retrouvé. — Lamôle est très bien, pendant le déclaration de cette femme qui couvre son lit de baisers (137-138), et l'idée de le tutoyer, exquise (139).

— La lutte du curé et du pasteur, très bien — et ce que pense Fraque à la fin (147), — très bien.

Les Femmes du Père Lefèvre m'ont fait rire tout haut deux ou trois fois (*sic.*) C'est d'un comique excellent. Le café, les Coqs, la binette du Père Lefèvre, m'ont charmé. Tout cela est vu et senti. Bravissimo. — Pages 176, 177, l'ahurissement de la population, charmant. Peut-être y a-t-il un peu de longueur et abus de procédé, dans l'attente des dames? Mais leur arrivée dans le café, la stupéfaction de leur laideur est tout bonnement *sublime*. Les ombres sur le mur d'en face pendant le bal, ingénieuses. — En somme, quelque chose de bien cocasse et de bien amusant.

Monsieur Mure est le moins original des trois contes, malgré des choses excellentes.

Le lecteur se demande d'abord s'il est naturel qu'un monsieur écrive ainsi sa vie, minute par minute?

Il fallait, peut-être, développer davantage la psychologie d'Hélène? On la pressent, on la soupçonne plutôt qu'on ne la connaît. A force d'être fin, l'auteur manque de franchise!

Pages : 265. « Le temps est un grand maigre », encore un mot *trop* connu. — 270. Phrase de haut vol! « n'escortant d'autre bière... » — Le père Derval excusant sa fille après l'avoir maudite, très nature! — 285. « Je lui disais des choses que je ne pense pas ordinairement », profond. — 288. Paysage de quartier de l'Europe — neuf et bien fait. — 291, très bon; 291, leurs adieux, *idem*. — 292 et 295, une étourderie : Lucienne ou Julienne. (J'ai commis la même erreur dans l'*Éducation sentimentale*). — 388, les réflexions à la Morgue en regardant les nippes des femmes, bien. L'hôtel meublé, du reste, est bien fait.

Ici commence le mystère? Se livre-t-elle à la pros-

titution? Et le saltimbanque? est-ce la première fois qu'elle ..... avec lui. (337, page excellente.) On serait curieux de savoir comment elle s'est réconciliée avec son mari.

Maintenant, mon cher ami, je vais vous faire mes remarques de pion :

Page 4. — Avait *rompu le silence*, locution toute faite.

Page 5. — *Menaça*, pour dire que son geste était menaçant, n'est point d'une langue pure.

Page 63. — Un cigare... on ne fumait pas tant que ça, alors. — La *Madeleine* n'était pas inaugurée, ni même achevée.

Page 229. — « En ce temps-là » sous la Restauration, il n'y avait pas de *Pouvoir à côtelettes*.

Page 241. — Prendre un bain de pieds — indélicat! — A quoi bon?

Page 278. — *Un mazagran* n'est pas de la langue de M. Mure, lequel est un magistrat. Pourquoi ainsi parler argot?

Dernière remarque : pourquoi initiez-vous le public aux dessous de votre œuvre? Qu'a-t-il besoin de savoir ce que vous en pensez. Vous êtes trop modeste et trop naïf. En lui disant par exemple que M. Mure n'a pas existé, vous glacez d'avance le bon lecteur. Et puis, que signifie « *le triomphe certain de notre combat* », dans la dédicace. — Quel combat? le Réalisme! Laissez donc ces puérilités-là de côté. Pourquoi gâter des œuvres par des préfaces! et se calomnier soi-même par son enseigne.

Tout ce que je viens de vous écrire, doit vous prouver, cher ami, avec quelle attention j'ai lu votre livre. Il m'eût été facile de vous écrire : « Admirable par-

tout ! » Mais je vous aime trop pour user avec vous de procédés *banaux*.

Là-dessus, une forte poignée de main, mon bon.

A Edmond de Goncourt.

Mercredi soir,

Mon bon Goncourt,

Je ne trouve pas gentil de me reprocher les *pavés* du jeune Bergerat; d'autant que la manière dont il publie ma féerie et les dessins dont il l'enjolive laissent peut-être à désirer.

« L'ami Flaubert » s'est bassiné l'œil cet après-midi avec vos Albums japonais. Mais je ne voudrais pas me livrer souvent à de pareils régals de couleurs, car je retombe plus gémissant sur mon roman *philosophique!!!* Pourquoi la fatalité veut-elle que je prenne toujours des *sujets* abominables !

Quand j'aurai lu *Nana* je commencerai mon dernier chapitre et quand il sera fini, ou à peu près, j'ornerai pour longtemps Paris de ma personne.

C'est charmant, *exquis* (et instructif) ce que vous me dites des Albums japonais, des lutteurs, des robes de femmes, du plaisir qu'ils se donnent avec l'eau, etc. Oui, mon cher ami, sans blague aucune, c'est bien troussé! Et si tout est comme ça, ce sera un livre chouette.

Je vous embrasse bien tendrement et fortement.

A Guy de Maupassant.

Vendredi, 13 février 1880.

Lapierre m'envoie le numéro de l'*Evénement* du vendredi 13 février (celui d'hier) où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes. Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements? Rassure-moi *tout de suite* par un mot.

(Et Aurélien Scholl *qui* écrit *que* Littré a dit « *que* l'homme descend du singe! O âne!)

2° J'attends avec impatience les livres qui t'appartiennent — ceux que doit m'envoyer Hachette, — ceux que doit m'envoyer Pouchet et *Nana!* Impossible de commencer mon chapitre avant d'avoir expédié toutes ces lectures. Je n'ai rien à faire et me ronge solitairement.

Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal (un autre titre : le Justicier?) Il y aurait toute une série d'articles à faire sur les *Tyrans du dix-neuvième siècle.* On commencerait par la littérature et le journalisme. Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc., puis on aborderait les finances : les crimes de la maison Rothschild, etc., puis l'administration, etc. Le tout pour prouver que les misérables sus-nommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et Sedan.

Un livre pareil bien fait se vendrait à un million d'exemplaires.

Je t'embrasse.

Pour la première fois depuis 1820 un service commémoratif a été dit avant-hier pour le repos de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry ! ! !

J'avais mis dans la chambre où tu as couché le paquet de lettres de la mère Sand afin que Commanville les emportât. Ce matin en les réclamant, car ledit Commanville a couché cette nuit à Croisset et est reparti pour Paris, Suzanne nous a dit qu'il les avait prises. Veux-tu que Maurice Sand vienne les prendre à ton bureau? Dans ce cas donne-lui un rendez-vous ou te charges-tu de les lui porter? Réponse là-dessus. *Il faut que ce soit remis en mains propres.*

A Emile Zola.

Croisset, dimanche.

Mon cher Zola,

J'ai passé hier toute la journée jusqu'à onze heures et demie du soir à lire *Nana*, je n'en ai pas dormi cette nuit et « j'en demeure stupide ».

S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare et de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent; à la fin, la mort de Nana est *Michelangelesque !*

Un livre énorme, mon bon!

Voici les pages que j'ai cornées (dans l'excès de mon enthousiasme et à une première lecture) :

82, 87, un peu de longueur? ou plutôt de lenteur.

205, Mignon! avec ses fils! ineffable de beauté!

33, 45, 46, 51, 52, 75, 105, 108, 126, 130, 134, 141,

146, 156, 173, 172 (adorable), 175 (*idem.*) La vision de M. d'Anglars! 237, 256.

Mais ce qui précède : la nuit passée dans les rues, est moins personnel ; il était du reste, le plan donné, impossible de faire autrement, car il fallait amener le « couchons-nous » qui est excellent.

Tout ce qui regarde Fontan, parfait.

295. Tout le chapitre X.

377! « Viens donc! viens donc! »

N.-B. 401. « Entre le Havre et Trouville » impossible ! mettez *Honfleur*.

415. Plein de grandeur, épique, sublime !

427. La paternité de tous ces messieurs, adorable.

459. Le suicide de Georges et sa mère arrivent en même temps ; ce n'est pas du mélodrame (bien que certainement on dira que c'en est), car l'effet résulte du caractère et des événements ingénieusement combinés.

483. Très grand, très grand !

489-90. Comme c'est vrai et intense.

501. Rien de plus haut.

XIV. Au-dessus de tout! — Oui !... n... de D...! sans pareil.

Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible, que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur », je le crois! Eh bien! Après! m... pour les imbéciles. C'est nouveau en tout cas et crânement fait.

Le mot de Mignon « quel outil » et tout le caractère de Mignon, du reste, me *ravit*.

Nana tourne au mythe, sans cesser d'être réelle.

Dixi.

Et là-dessus, je vous embrasse,

Votre vieux...

Dites à Charpentier de m'envoyer *un exemplaire*, car je ne veux pas prêter le mien.

Il doit être content, le jeune Charpentier ? Voilà un petit succès assez chouette, il me semble ?

A Georges Charpentier.

Dimanche 15 février 1880.

Mon cher ami,

Ce n'est pas pour me « livrer à la débauche », mais pour payer mon marchand de bois que j'attends vos monacos dont la venue « prochaine » me fut annoncée par Votre Excellence le 27 janvier dernier.

Les millions doivent pleuvoir chez vous par le *canal* de *Nana !* Quel bouquin ! C'est raide ! et le bon Zola est un homme de génie ; qu'*on* se le dise !!!

Ce soir, je commence *enfin* mon dernier chapitre et avec une venette abominable ! Quand sera-t-il terminé ? Peut-être au milieu de l'été seulement ? Et j'en aurai ensuite pour six mois, avant d'avoir expédié le second volume ! En tout cas vous me verrez à Paris au mois de mai.

J'attends qu'il y ait des primevères dans mon jardin et un peu plus de soleil pour vous convier avec les amis.

Bergerat a dû vous communiquer mon peu d'enthousiasme pour la manière dont ma pauvre féerie est publiée dans la *Vie Moderne*. Le numéro d'hier ne change pas mon opinion ! ces petits bonshommes sont imbéciles et leurs physionomies absolument contraires à l'esprit du texte ! — Deux pages de texte en tout ! de

sorte : qu'un seul tableau demandera plusieurs numéros ! et encore si ce n'était pas coupé par d'autres dessins, n'ayant aucun rapport avec l'œuvre ! mais il paraît qu'il *le faut;* ça dépasse le raisonnement ! C'est *mystique !* je m'incline.

O illustration ! invention moderne faite pour déshonorer toute littérature !...

Et mon disciple Guy poursuivi pour immoralité par le *tribunal d'Etampes ! ! !* qu'est-ce que ça veut dire ?

Vous savez que le jeune homme se développe prodigieusement ? « Boule de Suif » est un bijou et il m'a montré, il y a huit jours, une pièce de vers qu'un maître signerait.

Imprimez *donc* tout de suite son volume, afin qu'il paraisse au printemps. Il crève d'envie d'être publié et il *a besoin* de l'être.

Envoyez moi une *Nana*, de surplus, s. v. p.

Amitiés aux amis, et tout à vous, et aux vôtres.

Je ne vous prie plus de m'envoyer les feuilles qui me concernent parce que je vois que l'effort est au-dessus (ou au-dessous) de votre tempérament.

Quel être !

A la baronne Lepic.

Dimanche.

Quel *morceau* que la lettre de votre curé ! On le voit, le bonhomme, avec ses engelures — touchant détail ! et comme lui je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude.

Je peux la garder, hein ? Elle me servira plus tard. Quant aux *Locutions* demandées, je m'arrangerai de ce que m'a envoyé votre chère maman.

Ce sera au mois de mai qu'on me reverra à Paris — pas avant — je veux finir mon affreux bouquin.

Votre billet était gentil comme un cœur, comme vous, c'est tout dire.

A pleins bras, chère amie, et du fond du cœur je suis votre...

P. S. — Je vous ferai observer que je ne vous parle pas de la *Question du divorce*. V'là une scie !

A Guy de Maupassant.

Mon chéri,

Je vais immédiatement écrire la lettre que tu me demandes, mais ça va me prendre toute la journée, et peut-être la soirée? Car avant tout il faut y réfléchir. Je ne crois pas cette idée de ton avocat pratique. Elle pourra grandement fâcher messieurs les juges qui s'en vengeront sur toi. Prends garde ! Je suis sûr que l'un d'eux s'est piqué des italiques mises au bas des fragments du *mur* et où l'on te souhaitait un procès.

Il faut user de toutes les influences possibles pour étouffer l'affaire. La seule crainte, n'est-ce pas, c'est d'être renvoyé du ministère? En conséquence pesons sur la justice d'abord, et sur l'instruction publique ensuite.

1° Va chez Commanville pour qu'il prie M. Simonot de parler de toi à Grévy ou au frère de Mme Pelouze, Wilson. M. S. voudra-t-il faire la démarche? C'est douteux ; enfin, essayons.

2° Voici une lettre pour Cordier, sénateur. Cordier est très puissant car il dispose d'un groupe au Sénat.

3° Une autre pour le poète Laurent-Pichat, sénateur, et qui a été poursuivi pour avoir publié la *Bovary*.

4° Mais avant tout, n.. de D...! va chez d'Osmoy. Pour ces affaires-là c'est un brave! Et pousse-le ferme sans aucun ménagement.

5° Et va chez Bardoux aussi. Du reste, je vais lui écrire quelque chose de *corsé*.

6° Sous prétexte de reprendre tes vers, va chez Mme Adam et conte-lui ton histoire. Je la crois bonne femme au fond et que Pouchet y aille un peu avant toi.

7° Vacquerie m'a toujours dit que le *Rappel* était à mon service. Je vais le mettre à l'épreuve. Mais encore une fois je ne crois pas qu'il faille maintenant irriter MM. les juges.

8° Va trouver Popelin, homme de jugement, et qu'il demande de ma part à Demaze ce qu'il faudrait faire. Demaze est un conseiller à la cour très malin, très puissant et qui peut te donner de bons conseils.

Midi et demi.

Tout en buvant une *horrificque* tasse de « *cawoueh* » pour me monter le coco (chose bien inutile, car il est très monté) et en méditant le plan de la lettre publiable, il m'est venu à l'idée de m'adresser à Raoul Duval, lequel est le meilleur bougre de la terre. De cela j'en suis sûr; on dira de lui tout ce qu'on voudra, mais c'est un brave. Il connaît tout le monde, est bien vu « *individuellement* » de tous les partis et peut-être pourra-t-il t'indiquer des démarches utiles. Il connaît à fond la magistrature, en ayant fait partie lui-même.

Peut-être même est-il très bien avec le ministre de la Justice, à moins qu'il ne soit très mal? Ça n'y fait rien, va le voir! et demande-lui des conseils, il sera flatté. Enfin, si les choses tournent mal, si tu es condamné à Étampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bouzin infernal. Raoul Duval, dans ce cas-là, serait bon; mais nous n'en sommes pas encore là. Avec un peu d'adresse on peut tout arrêter.

La lettre pour le *Gaulois* est difficile à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire la plus dogmatique possible. Sur ce, je commence mes billets pour tes protecteurs dont il faut user, après quoi je me mettrai à *l'œuvre*. (Tu l'auras, j'espère, demain soir.)

Hier, j'ai écrit à Charpentier pour ton volume.

J'ai peur que ton avocat, pour se donner du relief, ne te fasse faire des bêtises. Maintenant, je vais piquer un chien si c'est possible, et quand j'aurai *fait ma nuit*... Tranquillise-toi.

Au même.

Ta lettre reçue ce matin me rassure beaucoup. Grâce à Raoul Duval, le procureur général arrêtera les choses et tu ne perdras pas ta place.

J'éprouve le besoin de te f.... des sottises, car tu donnes dans les potins, mon jeune homme. Quels sont-ils ces *cancans autorisés* par lesquels tu sais que Mme Adam, etc., et quelle *confidence* te soutenait que *Nana* serait saisi? Comme si on pouvait saisir un volume déjà dispersé à cinquante mille exemplaires! C'est comme l'autre jour quand tu prétendais que Larochelle serait le directeur de l'Odéon, pas du tout! C'est

La Rounat qui est nommé. Son nom est à l'*Officiel* depuis avant-hier. Ah! attrape et dorénavant soit plus sceptique, ô mon fils!

Quant à ma lettre pour le *Gaulois*, je crois de plus en plus qu'elle serait inutile. Tenons-nous, tiens-toi dans l'ombre maintenant. En tout cas, si vous croyez devoir la publier, recopiez-la moi et renvoyez-la moi pour que je la recalle.

Je parie que Charpentier va hésiter à faire paraître les *Soirées de Médan!* Pas de réponse à ma quatrième réclamation faite dimanche dernier, charmant! Si la publication de ma pauvre féerie continue de ce train-là, j'ai envie de lui envoyer un huissier pour le sommer de la suspendre.

Mais quelle mine font-ils à son ministère? Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. D'ici à la terminaison heureuse de l'affaire, j'attends des lettres de toi, tous les jours, bougre d'obscène! tu me dois bien ça pour que je sois tranquille dans mon chapitre.

Je t'embrasse.

Use de tous les moyens d'intrigue possibles. Écoute les conseils du bon Duval, sans imiter, bien entendu, le catholique Barbey d'Aurevilly, bourreau des crânes et triple couillon.

Au même (1).

Croisset, 19 février 1880.

Mon cher bonhomme,

C'est donc vrai? J'avais cru d'abord à une farce! Mais non, je m'incline. Eh bien, ils sont jolis à

(1) Cette lettre fut publiée dans le *Gaulois* du 21 février.

Étampes. Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises ? Comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit poursuivie, étant reproduite dans un journal de province auquel peut-être tu n'as pas donné cette permission et dont tu ignorais sans doute l'existence ? A quoi sommes-nous forcés maintenant ? Que faut-il écrire ? Comment publier ? Dans quelle Béotie vivons-nous !

Prévenu « pour outrage aux mœurs et à la morale publique », deux aimables synonymes, qui font deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième outrage : « Et à la morale religieuse », quand j'ai comparu devant la huitième Chambre avec *Madame Bovary*. Procès qui m'a fait une réclame gigantesque et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte ! Es-tu la victime d'une vengeance personnelle ? Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable. Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule ! Je le crois.

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit ; bien que je défie tous les parquets de m'en démontrer l'utilité pratique. Mais pour des vers, pour de la littérature, non, c'est trop fort !

. . . . . .

Ils vont te répondre que ta poésie a des tendances obscènes ! Avec la théorie des tendances, on peut faire guillotiner un mouton, pour avoir rêvé de la viande. Il faudrait s'entendre définitivement sur cette question de la moralité dans l'état. Ce qui est beau est moral, voilà tout et rien de plus.

La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fu-

mier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas. Tu as traité un lieu commun parfaitement, et tu mérites des éloges, au lieu de mériter l'amende et la prison.

« Tout l'esprit d'un auteur, dit La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre ». Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus ? « Mais le sujet, objectera Prudhomme, le sujet, monsieur ! Deux amants. Une lessivière ! le bord de l'eau. Il fallait prendre le ton badin, traiter cela plus délicatement, finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un vénérable ecclésiastique ou un bon docteur, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot, votre histoire pousse à la conjonction des sexes. Ah ! »

D'abord, ça n'y pousse pas, et quand cela serait, par ce temps de goûts amoureux, il n'est pas mal de prêcher le culte de la femme. Tes pauvres amants ne commettent même pas un adultère ! ils sont libres l'un et l'autre, « sans engagements envers personne ». Tu auras beau te débattre, le parti de l'ordre trouvera des arguments. Résigne-toi.

Mais dénonce-lui, afin qu'il les supprime, tous les classiques grecs et romains, sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile. Ensuite. parmi les étrangers, Shakespeare, Gœthe, Byron, Cervantès. Chez nous Rabelais « d'où découlent les lettres françaises » suivant Chateaubriand, dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste ; et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui) ; le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution ; et le père La Fontaine, et Voltaire, et Jean-Jacques, etc., et les contes de fées de Perrault ! De quoi s'agit-il dans *Peau-d'Ane !* et où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse.*

Après quoi, il faudra supprimer les livres d'histoire qui souillent l'imagination.

J'en suffoque d'indignation.

(Qui va être surpris ? L'ami Bardoux ! Lui dont l'enthousiasme fut tel à la lecture de ta pièce qu'il voulut faire ta connaissance et te plaça peu de temps après dans son ministère. La justice les traite bien ses protégés.)

Et cet excellent *Voltaire* (pas l'homme, le journal), qui l'autre jour me plaisantait gentiment sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la littérature ! C'est le *Voltaire* qui se trompe ! Et plus que jamais, je crois à la haine inconsciente du style. Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en nous une force, et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, monarchie, empire ou république, peu importe ! L'esthétique officielle ne change pas ! De par la vertu de leur place, les agents — administrateurs et magistrats — ont le monopole du goût (voir les considérants de mon acquittement). Ils savent comment on doit écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel léger — et une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout. Vous conversiez avec la Muse, on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles ! Tout embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières !

Et tu t'assoieras, mon petit, sur le banc des voleurs, et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans fautes de prosodie) et les relire en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide. Il en répétera quelques-uns plusieurs fois, comme le citoyen Pinard : « Le jarret, messieurs, le jarret », etc.

Pendant que ton avocat te fera signe de te contenir — un mot pourrait te perdre, — tu sentiras derrière toi vaguement toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable ; alors il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais encore une fois, ce n'est pas possible. Tu ne seras pas poursuivi, tu ne seras pas condamné. Il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi. Le garde des sceaux va intervenir !

On n'est plus aux beaux jours de M. de Villèle.

Cependant, qui sait ? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie.

Je t'embrasse.

Ton vieux.

A Mme Roger des Genettes.

« Vous n'imaginez pas dans quel tourment je suis! 1° Le procès de mon disciple Maupassant (voir le *Gaulois* d'hier). J'ai écrit une lettre qu'on ne m'a pas donné le temps de corriger et qui est écrite en style de cheval de fiacre. N'importe ! elle est publiée et je rou-

gis de mes fautes de français. 2° Mulot, le secrétaire de notre comité Bouilhet, est mort cette semaine et ses fonctions retombent sur moi naturellement! Et travailler dans tout cela ! le moyen ? Mon dernier chapitre me demandera quatre ou cinq mois et je ne sais plus quand paraîtra mon roman ! Je suis exaspéré. Il me faut un tas de renseignements qui se contredisent et de livres qu'on ne m'envoie pas. Je serais marié, père de famille, commerçant et député que les *autres* ne m'embêteraient pas davantage.

J'ai copié pour Sylvanire trois pièces de vers de Bouilhet qu'elle aurait pu trouver dans ses volumes, mais me sachant fort occupé, sans doute, elle ne m'a pas remercié. Voilà une attention délicate.

La semaine dernière j'ai passé un jour à rechercher toutes les lettres de George Sand, à moi écrites (174), pour les envoyer à son fils qui désire les publier dans la correspondance de sa mère.

Quoi encore ? Je corrige le volume des poésies complètes de Bouilhet pour Lemerre.

J'ai lu *Nana* que je trouve malgré tout un beau livre, canaille, si l'on veut, mais vrai, et fort, très fort. La fin est épique.

La *Vie moderne* publie la féerie d'une façon stupide Quels dessins !

A Guy de Maupassant.

Dimanche.

Je déplore que ton volume de vers ne soit pas encore paru. Que devient celui des *Soirées de Médan?* Il me tarde de relire *Boule de Suif*.

... Maintenant causons de *Désirs*. Eh bien ! mon jeune homme, la dite pièce ne me plaît pas du tout. Elle indique une facilité déplorable.

Un de mes chers désirs, un désir qui est cher ! *Avoir des ailes*, parbleu ! le souhait est commun. Les deux vers suivants sont bons, mais au quatrième les *oiseaux surpris* ne sont pas surpris puisque tu es à les poursuivre, à moins que surpris ne veuille dire étonnés ?

Je voudrais, je voudrais. Avec une pareille tournure on peut aller indéfiniment tant qu'on a de l'encre ! Et la composition ? où est-elle ?

Ainsi qu'un grand flambeau, l'image me semble comique ; outre qu'un flambeau ne laisse pas de flamme, puisqu'il la porte.

« Des fronts en cheveux noirs aux fronts en cheveux roux. »

Charmant, mais rappelle trop le vers de Ménard :

« Sous tes cheveux châtains et sous tes cheveux gris. »

« Oui je voudrais ». Pourquoi *oui ?*

Clair de lune excellent.

L'*affolante bataille*, atroce !

En somme je t'engage à supprimer cette pièce, elle n'est pas à la hauteur des autres.

La-dessus ton vieux t'embrasse. Sévère, mais juste.

Au même.

Nuit de mercredi.

Mon cher bonhomme,

Je ne sais pas encore quel jour viendront ici Goncourt, Zola, A Daudet et Charpentier pour y déjeuner

ou y dîner et coucher peut-être? Ce soir même ils doivent prendre leur décision, que je saurai vendredi matin. Ce sera, je crois, lundi que je les recevrai. Si donc ton œil te le permet, transporte ta personne chez un des dits cocos, informe-toi de leur départ et arrive avec eux.

En admettant que tous passent à Croisset la nuit de Lundi, comme je n'ai que quatre lits à offrir, tu prendras celui de la femme de chambre maintenant absente.

Commentaire : Il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction de te faire examiner par *mon* médecin Fortin, simple officier de santé que je considère comme très fort.

Autre observation : si tu n'as pas le sol pour faire le voyage, j'ai un double louis superbe à ton service. Un refus *par délicatesse* serait de la canaillerie à mon endroit.

Dernière guitare : Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, *rara avis* auquel il faut donner une cage plus vaste que le Havre.

Peut-être viendra-t-il lundi à Croisset ; et comme mon intention est de vous saoûler tous, j'ai invité Fortin pour « prodiguer ses soins » aux malades.

Le festival manquera de splendeur si je n'ai pas mon disciple.

Ton vieux.

J'ai reçu ce matin une incompréhensible lettre de quatre pages signée Harry Alis ! Il paraît que je l'ai blessé ! en quoi ? En tout cas je viens de lui demander pardon. Vivent les jeunes ! ! !

J'ai relu *Boule de Suif* et je maintiens que c'est nu

chef-d'œuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça! et tu seras un homme! L'article de Wolff m'a comblé de joie. O eunuques!

Mme Brainne m'a écrit qu'elle en était enchantée, *idem* de Mme Lapierre!!!

Te souviens-tu que tu m'avais promis de te vrer à des recherches dans Barbey, d'Aurevilly (département de la Manche). C'est celui-là qui a écrit sur moi cette phrase : « Personne ne pourra donc persuader à M. Flaubert de ne plus écrire? » Il serait temps de se mettre à faire des extraits du dit sieur. Le besoin s'en fait sentir.

Et la Botanique, *quid*? Comment va la santé? Et le volume de vers?

Sarah Bernhardt me semble gigantesque! Et « les pères de famille » pétitionnant pour les congrégations. L'époque est farce décidément!

Au même.

Mon jeune Homme,

Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic! pas de pose! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste).

Ta dédicace a remué en moi tout un monde de souvenirs : Ton oncle Alfred, ta grand'mère, ta mère, et le bonhomme, pendant quelque temps, a eu le cœur gros et une larme aux paupières.

Collectionne-moi tout ce qui paraîtra sur Boule de Suif et sur ton volume de vers.

Je suis scié par les panégyriques de Duranty ! est-ce qu'il va succéder au « baron Taylor ? »

Quand tu viendras à Croisset, fais-moi penser à te montrer l'article de cet excellent Duranty sur Bovary. Il faut garder ces choses-là.

Sarah Bernhardt est « une expression sociale ». Voyez « Vie moderne » d'hier, article de Fourcaud. Où s'arrêtera le délire de la bêtise ?

Au même.

C'est fait, ma lettre pour Banville sera à Paris ce soir.

La semaine prochaine apporte-moi la liste des idiots qui font des comptes rendus, soit disant littéraires, dans les feuilles. Alors nous dresserons « nos batteries ». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : Oderunt poëtas.

Et puis l'Exposition ! ! ! Monsieur ! ! J'en suis scié déjà ! Elle m'em... d'avance. J'en dégueule d'ennui, par anticipation.

A propos d'arts inférieurs j'ai adressé hier au jeune Charpentier une première aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de la « Vie moderne ». Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu, pour un article de sport, et au lieu de faire le dessin du décor, c'est une vue du Pont-Neuf. Actualité palpitante. L'importance attachée à des niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspèrent ! Bafouons le chic.

Huit éditions des soirées de Médan ? Les trois Contes en ont eu quatre. Je vais être jaloux.

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

Au même.

Dimanche soir, 4 avril 1880.

Lundi dernier, j'ai envoyé à « cet excellent monsieur Baudry » une lettre où je lui présentais mon cas Botanique. Depuis lors pas de réponse, pourquoi ?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez le dit sieur pour que j'en aie le cœur net. S'il ne peut (ou ne veut ?) me fournir le renseignement en question, demande-lui *ma note*, c'était la seconde page de ma lettre (il n'y a qu'à la détacher de la première), et montre-la à n'importe quel botaniste. Enfin tâche de m'avoir ça. En mettant, bien entendu, les initiales B et P à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple, mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte ! et je me dépite de rester en plan.

Au même.

Croisset.

Mon cher ami,

J'ai reçu la lettre de Baudry qui ne répond à *aucune* de mes questions. (J'en suis à me demander si je suis fou ?) Mais en revanche il me donne des conseils sur

l'art d'écrire : « Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique que vous ne savez pas ? Vous vous exposez à une foule d'erreurs qui n'en seront pas moins drôles pour être involontaires. Il n'y a de bon comique dans cet ordre d'idées que celui qui est prémédité, celui que l'auteur a fait malgré lui est tout de même comique, mais autrement ! etc. ».

Savoure la finesse de ces railleries. Est-ce assez attique ?

Et il me reproche de ranger les tubéreuses dans les liliacées, quand je me suis exténué à lui dire que Jean-Jacques Rousseau les classe ainsi, et il m'apprend que dans « les roses, l'ovaire est caché au-dessous des pétales », ce qui est la *phrase même de la lettre que je lui envoie.*

J'ai répondu que je lui demandais pardon tout en réclamant un peu d'indulgence. N'importe ! Me croire à priori incapable de donner un renseignement fourni par d'autres, et 2° me juger assez charlatan pour faire rire à mes dépens, c'est vif. Creuse le fait, il me paraît gros de psychologie et j'en reviens à mon dada : « la haine de la littérature. » Vous avez lu 1,500 volumes pour en écrire *un*. Ça n'y fait rien ! du moment que vous savez écrire vous n'êtes pas sérieux et vos amis vous traitent comme un gamin. Je ne cache pas que je la trouve « mauvaise ».

J'en viendrai à bout *tout seul !* dussé-je passer dix ans là-dessus, car j'en suis enragé. Mais tâche par tes relations professorales de me dénicher un botaniste, ça m'épargnerait bien du temps.

Je t'embrasse. Ton vieux,

dans un état d'exaspération impossible à décrire.

Au même.

Non ! ça ne suffit pas, bien que déjà ce soit mieux. Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, très bien. Mais pourquoi Jean-Jacques Rousseau (dans sa botanique) a-t-il dit « la plupart » des liliacées en manquent. Ce « la plupart » signifie que certaines liliacées en manquent ! Le dit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de « la Nature », il s'est peut-être trompé ? pourquoi et comment ! Bref, il me faut une exception à la règle. Je l'ai déjà avec certaines renonculacées ; mais 2° il me *faut une exception à l'exception*, malice qui m'est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève.

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille, pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. Céar parle de ce qu'il ignore absolument : la corruption de l'empire. Comme *tous ceux*, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. La vérité est bien plus forte et plus simple.

« Boule de suif » écrase le volume, dont le titre est stupide.

D'aujourd'hui en quinze je ferai mes paquets.

Occupe-toi de ma botanique et donne-moi une réponse le plus tôt possible.

Au même.

Vendredi soir, 16 avril 1880.

Mon chéri,

1° Je viens d'envoyer ton adresse à Mme Adam, car je ne peux lire le nom de son secrétaire. Voici le billet. Donc transporte-toi à la nouvelle *Revue*.

2° As-tu été chez la princesse Mathilde ?

3° Dis à Charpentier de m'envoyer deux exemplaires des *Soirées de Médan,* un pour prêter et un pour donner, sans compter le mien que je compte recevoir demain.

4° Ci-inclus la note sur la botanique. Je t'assure que je donnerais 500 francs pour que ton naturaliste me contentât, afin de pouvoir embêter cet excellent M. Baudry. Tout se réduit à me dire deux noms propres, puisque sur trois exceptions j'en ai déjà trouvé deux. Il me semble qu'il est impossible d'être plus clair que je ne le suis ?

J'ai reçu une lettre exquise de ta chère maman.

Ton œil te fait-il souffrir ? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand'chose.

A Mme Roger des Genettes.

18 avril 1880.

Je vous trouve bien dure pour *Nana !* Canaille, tant qu'on voudra, mais fort ! Pourquoi est-on, à l'endroit de ce livre, si sévère, quand on a tant d'indulgence

pour le *Divorce* de Dumas ? Comme pâte de style et tempérament d'esprit, c'est celui-là qui est commun et bas !

Je trouve que *Nana* contient des choses merveilleuses : Bordenave, Mignon, etc., et la fin qui est épique. C'est un colosse qui a les pieds malpropres, mais c'est un colosse.

Cela choque en moi beaucoup de délicatesses, n'importe ! Il faut savoir admirer ce qu'on n'aime pas. Mon roman, à moi, pèchera par l'excès contraire. La *Volupté* y tient autant de place que dans un livre de mathématiques ? Et pas de drame, pas d'intrigue, pas de milieu intéressant ! Mon dernier chapitre *roule* (si tant est qu'un chapitre puisse rouler) sur la *Pédagogie* et les *Principes* de la morale, et il s'agit d'amuser avec ça !! Si je connaissais quelqu'un qui voulût faire un livre dans des données pareilles, je réclamerais pour lui Charenton. A la grâce de Dieu, pourtant !

Je me flattais d'avoir terminé le premier volume ce mois-ci, il ne le sera pas avant la fin de juin et le second au mois d'octobre ; j'en ai probablement pour toute l'année 1880. Je me hâte pourtant, je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles.

FIN

TABLE

1869

A Ernest Feydeau 1
A Mme Jules Cloquet 2
A Jules Troubat 3
Au même 3
A George Sand 4
A Philippe 5
A Mlle Leroyer de Chantepie 6

1870

A George Sand 7
A la même . . . . . .
A Jules Duplan 9
A George Sand 10
A la même 11
A la même 12
A la même 14
A la même 14
A la même 15
A la même 16
A la même 17
A la même 19
A Edmond de Goncourt 21
A George Sand 23
A Edmond de Goncourt 24
A George Sand 25
A Mlle Leroyer de Chantepie 26
A George Sand 27
A la même 28

A la même 30
A la même 31
A Edmond de Goncourt. 32
A Claudius Popelin. 33
A Maxime du Camp. 36
A George Sand 38
A la même 40
A la même 41
A Ernest Feydeau. 43

1871

A Edmond de Goncourt 43
A Mme Régnier. 44
A George Sand 45
A Mme Roger des Genettes. 47
A George Sand 48
A Mme Roger des Genettes 50
Au docteur Jules Cloquet 51
A George Sand 52
A Ernest Feydeau. 53
A George Sand 54
A Mme Roger des Genettes 58
A Ernest Feydeau. 59
A la baronne Jules Cloquet 59
A Mme Maurice Schlésinger 60
A George Sand 61
A Mme Régnier 62
A Mme Roger des Genettes 63
A Ernest Feydeau. 65
A George Sand 67
A Ernest Feydeau. 69
A Théophile Gautier. 70
A George Sand 70
A Mme Maurice Schlésinger 72
A George Sand 73
A Mme Roger des Genettes. 76
A George Sand 77
A la même 79
A la même 81
A Mme Régnier 83

A George Sand 85
A Mme Régnier 86
A Mme Roger des Genettes 86
A Edmond de Goncourt 88
A Leconte de Lisle 89

1872

A George Sand 89
A Mme Roger des Genettes. 91
A Théophile Gautier. 92
Au même. 92
A George Sand 93
A la même 93
A la même 94
A Théophile Gautier. 95
Au même 95
A George Sand. 96
A la même 98
A la même 99
Au docteur Jules Cloquet 101
A Edmond de Goncourt. 101
A Ernest Feydeau 101
A George Sand 102
A Edmond de Goncourt 103
A Mme Roger des Genettes. 104
A Théophile Gautier. 105
A Mme Maurice Schlésinger 106
A Mlle Leroyer de Chantepie 106
A George Sand 107
A la même 108
A la baronne J. Cloquet. 109
A George Sand 110
A Mme Roger des Genettes. 111
A George Sand 113
A la même 114
A Mme Roger des Genettes. 116
A la baronne Lepic 117
A Ernest Feydeau. 119
A Mme Roger des Genettes. 120
A George Sand 122

A Mme Maurice Schlésinger 125
A Mme Gustave de Maupassant. 127
A George Sand 128
A la même. 129
Au docteur Jules Cloquet 131
A Ernest Feydeau. 132
A George Sand. 133
A la même 136
A Ernest Feydeau. 137
A Mme Régnier 138

1873

A George Sand. 140
A Mme Roger des Genettes. 142
A Mme Gustave de Maupassant. 145
A George Sand 147
A la même 148
A la même 149
A Mme Régnier 150
A Emile Zola 151
A Mme Roger des Genettes 151
A Guy de Maupassant 152
A Edmond de Goncourt 153
A George Sand 155
A Ernest Feydeau. 156
A George Sand. 157
A la même. 159
A Mme Roger des Genettes. 160
A la même 162
A George Sand 163
A Mme Régnier 165
A Mme Roger des Genettes. 165
A la même 167
A Mme Gustave de Maupassant 168
A Mme Roger des Genettes. 169
A George Sand 169

1874

A la même 172
A la même 173

A Mme Roger des Genettes 175
A la même 176
A George Sand 177
A la même 179
A la même 181
A la baronne Lepic 183
A Mme Roger des Genettes 183
A George Sand 185
A la même 187
A Mme Roger des Genettes 189
A Emile Zola 190
A Georges Charpentier 193
A George Sand 193
A Mme Roger des Genettes 196
A George Sand 198
A Georges Charpentier 200
A Guy de Maupassant 200
A Georges Charpentier 201
A Edmond de Goncourt 202
A George Sand 204
A Georges Charpentier 206
A George Sand 206

1875

A Mme Marguerite Charpentier 208
A George Sand 209
A la même 210
A la même 212
A Georges Charpentier 213
A Emile Zola 214
A Georges Charpentier 215
A Mme Roger des Genettes 216
A la même 217
A George Sand 218
A la même 219

1876

A la même 222
A Mme Roger des Genettes 223
A George Sand 224

A la même 226
A la même 228
A Mme Roger des Genettes 231
A Ernest Renan. 232
A Mme Roger des Genettes 233
A Maurice Sand. 236
A Emile Zola 237
A Guy de Maupassant. 239
A Mme Roger des Genettes 240
A Guy de Maupassant. 242
A Mme Roger des Genettes. 243
A Mme Tennant 244
A Guy de Maupassant 246
A Maurice Sand. 247
A Guy de Maupassant. 248
A Mme Tennant. 249
A Edmond de Goncourt 251
A Mme Régnier 253

1877

A Guy de Maupassant. 253
A Mme Roger des Genettes. 254
A la même 255
A Mme Tennant 256
A la même 258
A Ernest Renan. 259
A Leconte de Lisle 259
A Mme Roger des Genettes. 260
A la même 263
A la même 264
A Mme Tennant. 265
A la même 266
A Mme Roger des Genettes. 266
A la même 268
A Mme Régnier 270
A Mme Roger des Genettes. 272
A Gustave Toudouze. 273
A Emile Zola 274
A Edmond de Goncourt 277
A Mme Régnier. 278
A Guy de Maupassant. 279

Au même. 281
A Mme Roger des Genettes. 282
A Guy de Maupassant. 284

1878

A Mme Roger des Genettes. 286
A la même 288
A la même 291
A Emile Zola 293
A Leconte de Lisle 294
A Mme Tennant 294
A Mme Régnier 295
A Mme Juliette Adam 296
A Georges Charpentier 296
A Mme Roger des Genettes. 297
A Emile Zola 299
A Guy de Maupassant. 301
A Mme Tennant 303
A Mme Roger des Genettes. 304
A Mme Tennant. 306
A Edmond de Goncourt 307
A Mme Roger des Genettes. 307
A Guy de Maupassant 309
Au même 310
A Gustave Toudouze. 311
A Guy de Maupassant. 312
A Mme Roger des Genettes. 313

1879

A M. Jules Troubat. 314
A Guy de Maupassant 314
Au même. 315
A Mme Roger des Genettes. 316
A M. Jules Troubat. 318
A Georges Charpentier. 319
A Mme Auguste Sabatier. 320
A Guy de Maupassant. 321
A Mme Régnier 323
A Edmond de Goncourt. 324
A Mme Juliette Adam 325

A Edmond de Goncourt 326
A Mme Juliette Adam 328
A Edmond de Goncourt 328
A Georges Charpentier 330
A Mme Roger des Genettes. 331
A Mme Juliette Adam 332
A Mme Roger des Genettes. 333
A la même 335
A Georges Charpentier 337
Au même. 338
A Mme Tennant. 339
A Guy de Maupassant. 340
A Emile Zola. 341
A Mme Juliette Adam. 342
A Mme Roger des Genettes 343
A Guy de Maupassant. 344
A Paul Alexis. 345
A Mme Régnier 345
A Mme Juliette Adam. 346
A Guy de Maupassant. 347
A Mme Tennant 348

1880

A Guy de Maupassant. 349
A Emile Zola 350
A Mme Tennant. 351
A Mme Marguerite Charpentier. 352
A Guy de Maupassant. 353
Au même. 354
Au même. 356
A Gustave Toudouze. 357
A Mme Roger des Genettes. 358
A Paul Alexis. 360
A Edmond de Goncourt. 363
A Guy de Maupassant 364
A Emile Zola. 365
A Georges Charpentier 367
A la baronne Lepic. 368
A Guy de Maupassant. 369
Au même. 371

Au même. 372
A Mme Roger des Genettes. 376
A Guy de Maupassant. 377
Au même. 378
Au même. 380
Au même. 381
Au même. 382
Au même. 382
Au même. 384
Au même. 385
A Mme Roger des Genettes. 385

Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 10 03 01 014 3